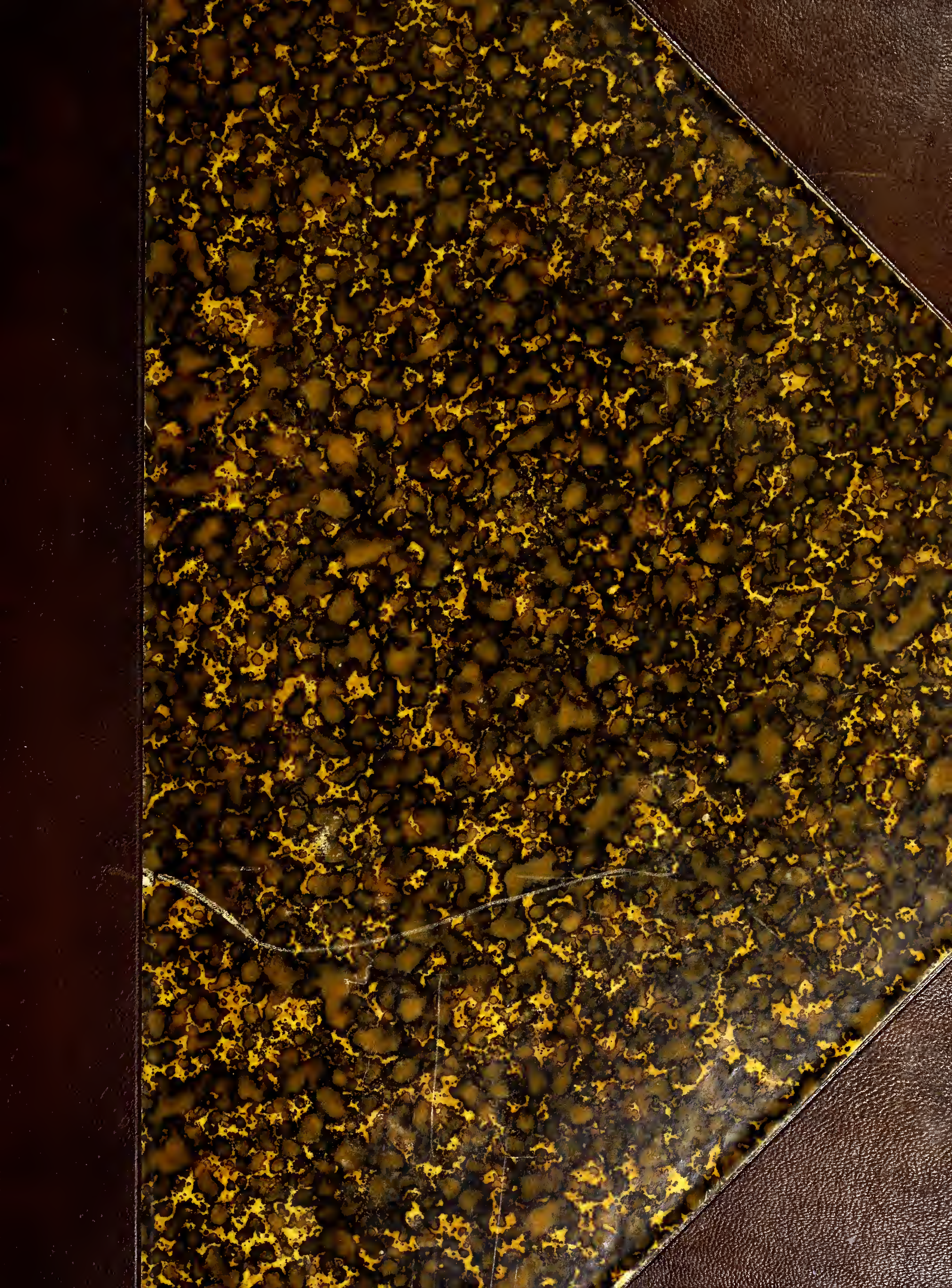






LES

SAINTS DE LA MESSE

ET

LEURS MONUMENTS

VIERGES ET MARTYRS

ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

LES SAINTS DE LA MESSE ET LEURS MONUMENTS

PAR

CH. ROHAULT DE FLEURY

Auteur du Mémoire sur les Instruments de la Passion

ÉTUDES CONTINUÉES PAR SON FILS

IIE VOLUME



PARIS

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES

MAY ET MOTTEROZ, Drs

Ancienne Maison MOREL

2, Rue Mignon, 2

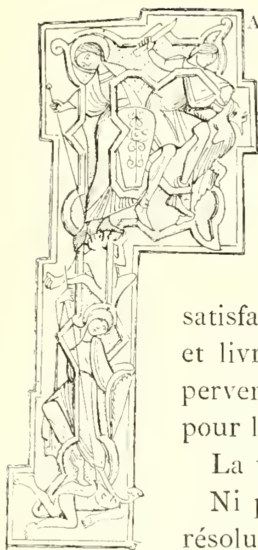
1894

LES SAINTS DE LA MESSE

ET LEURS MONUMENTS

SAINTE AGATHE

NOTICE BIOGRAPHIQUE[1]



Bibl^e nat^e
Lat. 1629.

PALERME et Catane, villes célèbres de Sicile, se disputent l'honneur d'avoir donné naissance à sainte Agathe. C'est dans cette dernière cité qu'elle semble avoir passé les premières années de sa vie et qu'elle consomma son sacrifice par un long et douloureux martyre. Dès son enfance, elle connut le Christ et, dédaignant toute alliance terrestre, elle lui voua dès lors sa virginité.

Quintianus, consulaire de la province de Sicile, ayant ouï parler de sa rare beauté et de ses richesses, la considéra comme un objet propre à satisfaire ses coupables désirs. Profitant d'un édit de persécution, il la fit arrêter et livrer à une vieille femme nommée Aphrodise, vivant avec ses neuf filles, perverties comme elle; il donna l'ordre formel d'employer toutes les séductions pour la perdre.

La vierge demeura inébranlable.

Ni promesses perfides, ni menaces, ni jouissances ne purent l'ébranler dans sa résolution de rester fidèle au Christ, auquel elle avait consacré sa beauté et voué son plus tendre amour.

Un mois s'étant écoulé, Aphrodise, voyant la stérilité de ses efforts, alla trouver Quintianus et lui dit : « Il serait plus aisé d'amollir les rochers et de donner au fer la souplesse du plomb que d'enlever de l'âme de cette jeune fille le sentiment chrétien. Mes filles et moi, nous nous sommes succédé à tour de rôle jour et nuit, sans relâche, et nous n'avons rien pu faire, si ce n'est de contribuer à affermir encore davantage son esprit dans le propos qu'elle a formé. »

1. Cette notice a été colligée par la comtesse MARGUERITE DE WARESQUIEL, petite-fille de l'auteur. Elle est le résumé des actes qui ne sont pas fort anciens, mais qui contiennent des traits véridiques et qu'il est nécessaire de connaître pour suivre l'histoire du culte de sainte Agathe et comprendre son iconographie.

Quintianus, transporté de colère, fit amener la vierge à son audience et, assis sur son tribunal, il débuta en ces termes : « Quelle est ta condition ? » La bienheureuse Agathe répondit : « Je suis de condition libre, et même de noble extraction, comme toute ma parenté en fait foi... — Si tu es d'une famille si noble et si illustre, pourquoi donc manifestes-tu dans ta conduite la bassesse de la condition servile ? — Étant servante du Christ, je suis en cela de condition servile. — Si tu étais d'une famille noble et distinguée, voudrais-tu te rabaisser à prendre le titre de servante ?... — La souveraine noblesse est d'être engagée au service du Christ. — Quoi donc ! Est-ce que nous n'avons point part à la noblesse, nous qui méprisons le service du Christ et qui observons le culte des dieux ? — Votre noblesse a dégénéré en une servitude si profonde que, non seulement elle vous rend les esclaves du péché, mais encore vous assujettit au bois et à la pierre.

— Tous les blasphèmes que ta bouche insensée osera proférer recevront le châtiment dû à ton insolence. Dis-nous toutefois, avant d'en venir aux tourments, pourquoi tu méprises le culte des dieux ? — Ne les appelle pas des dieux, mais des démons : oui, ceux dont vous fondez l'effigie en airain et dont vous dorez les figures de marbre ou de plâtre ne sont autres que des démons. — Choisis de deux choses l'une, et prends le parti que tu voudras : ou d'encourir avec les malfaiteurs divers genres de supplices, si tu persistes dans ta folie ; ou, si tu es sage et vraiment noble, de sacrifier, comme la nature elle-même t'y invite, aux dieux tout-puissants, que leur divinité nous oblige de reconnaître et d'adorer. — Prends garde que ta femme ne devienne semblable à ta déesse Vénus, et toi à ton dieu Jupiter... » A ces mots, Quintianus, saisi de colère, la fit frapper au visage en lui disant : « Ne t'avise pas de laisser ta langue téméraire se répandre en paroles injurieuses envers ton juge. — Tu es de mon avis ; dis donc que tes dieux sont si pervers et si impurs que, lorsqu'on veut maudire quelqu'un, on n'a qu'à lui souhaiter d'être tels qu'ils ont été pendant leur exécrable vie ! — Qu'ai-je besoin de tout ce flux de paroles ? Sacrifie aux dieux ou je te ferai mourir par divers genres de supplices. — Si tu ordonnes de me livrer aux bêtes, elles s'adouciront au nom seul de Jésus-Christ ; si tu emploies le feu, les anges répandront sur moi du haut du ciel une rosée salutaire ; si tu me menaces des verges et des coups, j'ai au dedans de moi l'Esprit-Saint, qui me fera mépriser tous tes supplices... »

A ces mots, le tyran, ne pouvant plus maintenir sa fureur, ordonna que l'innocente victime fût jetée dans une ténébreuse prison.

Il prononça cette cruelle sentence en lui disant : « Songe à toi et reviens sur tes pas, si tu veux éviter d'horribles tourments, qui mettront ton corps en lambeaux. — C'est à toi, ministre de Satan, de te repentir, si tu veux éviter les tourments éternels. »

Le lendemain, Agathe parut de nouveau devant le tribunal, toute joyeuse et toute fière d'avoir souffert pour le Christ. « Qu'as-tu déterminé relativement à ton salut ? lui demanda l'impie Quintianus. — Mon salut, c'est le Christ. — Jusques à quand, malheureuse, persisteras-tu dans ta vaine résolution ? Renie le Christ et commence à adorer les dieux, considère enfin ta jeunesse et ne te laisse pas consumer par une mort cruelle. — Toi, bien plutôt, renonce à tes dieux qui ne sont que de la pierre et du bois, et adore ton Créateur, le vrai Dieu qui t'a créé. Si tu le méprises, tu seras soumis aux peines les plus rigoureuses et à des flammes éternelles... »

Quintianus, outré de fureur, commanda qu'elle fût attachée sur le chevalet, et, pendant qu'elle y subissait en souriant les plus cruels tourments, il lui répétait : « ... Laisse là ta résolution, afin qu'on puisse aviser à la conservation de ta vie. — J'éprouve, au milieu de ces

tourments, répondait héroïquement la vierge, autant de délices qu'en pourrait ressentir un homme auquel on annonce une heureuse nouvelle ou qui revoit une personne depuis longtemps désirée, ou enfin qui découvre un riche trésor; moi aussi je me délecte au milieu de ces tourments d'un instant. Le froment ne peut être mis au grenier si son épi n'a été fortement battu et réduit en paille, ainsi en est-il de mon âme : elle ne peut entrer dans le paradis du Seigneur, avec la palme du martyre, que tu n'aies auparavant livré mon corps à l'ingénieuse fureur de tes bourreaux. »

Le tyran ordonna avec colère qu'on lui coupât les mamelles, après les avoir déchirées... « Impie, cruel et barbare tyran, dit Agathe, n'as-tu point honte de mutiler dans une femme ce que tu as sucé dans ta mère? »

Elle fut reconduite dans sa prison et demeura étendue, ensanglantée, privée de nourriture, de remèdes, selon l'ordre cruel de son persécuteur. Vers le milieu de la nuit, un vieillard lui apparut, précédé d'un enfant qui portait un flambeau. Il lui dit : « Tu as souffert dans ton corps, par ordre de ce magistrat insensé, des supplices cruels; mais tu lui as fait subir par tes sages réponses des tortures plus cruelles encore. Il a fait tourmenter et mutiler ton sein; mais il verra son opulence changée en fiel, et son âme plongée éternellement dans l'amertume. Cependant, comme j'étais présent tandis que tu souffrais ces maux, j'ai vu que ta plaie peut encore être guérie. — Sachez, répondit Agathe, que jamais remèdes faits de main d'homme n'approcheront de mon corps. — Et pourquoi, répliqua le vieillard, ne veux-tu pas que je te guérisse? — Parce que j'ai mon sauveur Jésus-Christ qui, de sa parole, guérit tous les maux; une seule parole de sa bouche rétablit toutes choses. C'est lui, s'il le veut bien, qui peut me rendre la santé. — Et c'est lui-même qui m'a envoyé vers toi; car je suis son apôtre... Sache donc que c'est en son nom que tu vas recouvrer la santé. » A peine avait-il achevé ces mots, que soudain il disparut.

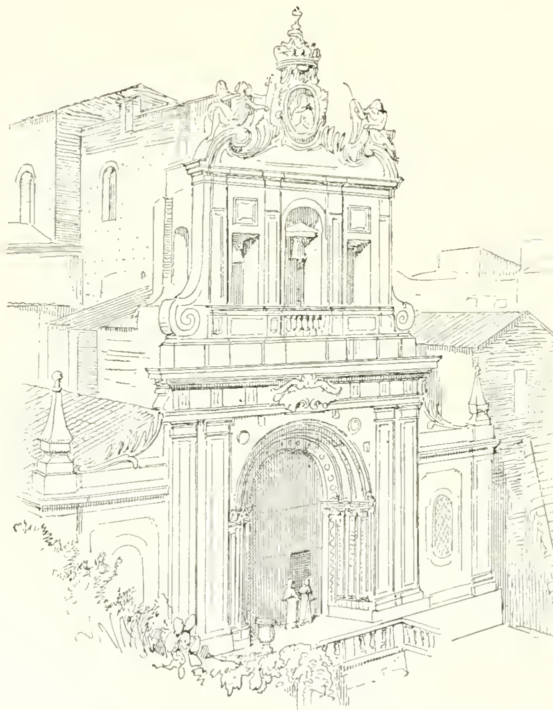
Alors Agathe, s'étant prosternée, adressa à Dieu cette prière : « Je vous rends grâce, Seigneur Jésus-Christ, de vous être souvenu de moi et de m'avoir envoyé votre apôtre qui m'a réconfortée et qui a relevé mon courage. » Puis, jetant un regard sur ses blessures, elle reconnut qu'elles étaient parfaitement guéries. Durant toute la nuit, la prison fut remplie d'une si éblouissante lumière, que les gardes, saisis de frayeur, prirent la fuite, laissant les portes ouvertes. En vain, ses compagnons de captivité lui conseillèrent de profiter de la liberté qui s'offrait à elle : « Loin de moi, s'écria Agathe, la pensée d'aller perdre ma couronne et d'être pour les gardiens une cause de tribulation! Avec l'aide de mon Seigneur Jésus-Christ, je persévérerai dans la confession de Celui qui m'a guérie et consolée... »

Quatre jours après, Quintianus la fit comparaître devant son tribunal. « Jusques à quand, lui dit-il, auras-tu la démence d'aller contre les décrets des infaillibles princes? Sacrifie aux dieux; sinon, sache que tu es réservée à des tourments plus cruels encore que les précédents. » La vierge lui répondit : « Toutes tes paroles sont insensées, vaines et iniques, tes ordres souillent même l'air qui les transmet. C'est pourquoi tu es un misérable dépourvu de sens et d'intelligence. »

Aussitôt il ordonna qu'elle fût dépouillée de ses vêtements et qu'on la roulât sur des tessons de verre cassés et des charbons ardents dont il avait fait parsemer le pavé de la prison. A peine les bourreaux eurent-ils déposé ce corps virginal sur ce lit de douleurs, que le lieu fut tout à coup ébranlé, un pan de muraille se détacha et vint écraser Sylvain et Falconius, perfides conseillers de Quintianus. Ce tremblement de terre fut considéré par le peuple comme un châtiment de Dieu.

Agathe, étant rentrée en prison, étendit les mains vers le ciel et fit cette dernière prière : « Seigneur Jésus-Christ, qui m'avez créée et qui m'avez gardée depuis mon enfance, qui m'avez donné dès la fleur de l'âge une vertu supérieure à mon sexe; qui avez éloigné de mon cœur l'amour du siècle et soustrait mon corps à la corruption; vous qui m'avez rendue victorieuse des tourments du bourreau et fait mépriser le fer, le feu et les chaînes; qui enfin m'avez accordé, au milieu des supplices, le courage et la patience, je vous supplie de recevoir présentement mon âme, car il est temps de me retirer de ce monde, pour m'introduire au sein de votre miséricorde. » Après cette prière, elle poussa un grand cri et rendit doucement l'esprit en présence d'une nombreuse assistance.

Pendant que de pieux fidèles embaumaient le corps de la vierge et le déposaient dans un sarcophage neuf, dit la légende, un jeune homme inconnu entra : il était suivi d'un cortège d'enfants, tous éclatants d'une beauté céleste et revêtus de vêtements magnifiques; il s'avança et plaça cette inscription près de la tête d'Agathe : « Mentem sanctam spontaneum honorem Deo et patriæ liberationem » (*Ame sainte, dévouée, honneur de Dieu, protection de sa patrie*)... Puis il disparut. Après sa mort et l'année suivante à la même époque, ajoute la légende, le mont Etna vomit des torrents de laves qui menacèrent de détruire la ville de Catane; alors ses habitants, quoique païens, eurent recours à elle. Ils étendirent son voile, le torrent s'arrêta devant ce mystérieux et frêle obstacle. Le miracle fut renouvelé plusieurs fois par l'intervention de sainte Agathe, patronne de la ville de Catane.



Santo-Carcere. Façade. Ancien portail du Dôme, d'après deux photographies d'Agatino Castorina, etc.

ITALIE

SICILE


Bibl^e nat^e.

Nous commencerons notre exploration des monuments de sainte Agathe par la Sicile, qui fut le berceau de la sainte, le théâtre de son martyre

Catane. — *Lieu de sa naissance.* — Notre pèlerinage à Catane doit débuter par un chaleureux remerciement envoyé à M. Sciuto Patti, qui nous a communiqué avec une infatigable libéralité la plupart des documents qui nous ont servi dans cette étude. Hâtons-nous de lui exprimer notre affectueuse gratitude en lui laissant tout l'honneur.

La Sicile est remplie du souvenir d'Agathe. Palerme et Catane notamment réclament la gloire de lui avoir donné le jour, et font valoir des titres pour la revendiquer. Ce procès ne fut pas seulement débattu entre ces villes[1], mais on porta la cause à Rome devant le pape Clément VIII, à l'époque de la réforme du bréviaire. Avant saint Pie V le bréviaire ne se prononçait pas. Un savant Jésuite du nom de Tucio était pour Palerme. En faveur de Palerme on peut invoquer les monuments, les églises, les reliques, la tradition qui s'attachent au souvenir d'Agathe. Siméon Métaphraste (xe siècle), les ménées grecques se prononcent aussi dans ce sens.

Méthode, patriarche de Constantinople (┼ 846) saint Pierre le Thaumaturge, évêque d'Argos (xe siècle), une foule d'évêques, de rois, d'écrivains, de témoignages écrits sont, au contraire,

1. Bollandistes, 5 février, p. 612.

favorables à Catane; Urbain II (┼ 1099) « constat, écrivait-il, Cataniensem (ubi B. Agatha et orta et passa est) civitatem, dignitatis episcopalis antiquitus gloria claruisse. » Nous comptons aussi dans ce parti Alexandre III (1171), Maurice, évêque de Catane, qui faisait ces vers :

Defende tu Trinacriam,
O Rosa venerabilis,
Et præsertim tuam patriam
Cataniæ tam nobilis.

L'empereur Frédéric II disait qu'il fallait respecter cette patrie d'Agathe qui en vengeait les injures. En faveur de Catane on propose les actes latins[1].

Sigebert de Gembloux, qui écrivait avant 1040, introduit ensemble sainte Lucie de Syracuse et sainte Agathe de Catane.

Saint Adelme (┼ 709) semble de même donner exclusivement Catane à Agathe et Syracuse à Lucie. Jacques de Voragine, saint Vincent Ferrier et généralement tous les écrivains modernes se prononcent en faveur de Catane.

Maison de sainte Agathe. — La tradition de Catane était vivace pour les souvenirs du lieu de naissance de sainte Agathe ; elle y rappelait le palais de ses parents qu'elle abandonna pour une petite maison que l'on croit retrouver dans le très vieil oratoire de *S. Maria di Grazia*[2].

Sur le plan de Cluvier, ce petit sanctuaire est figuré avec cette légende : « *S. Maria la Gratia*

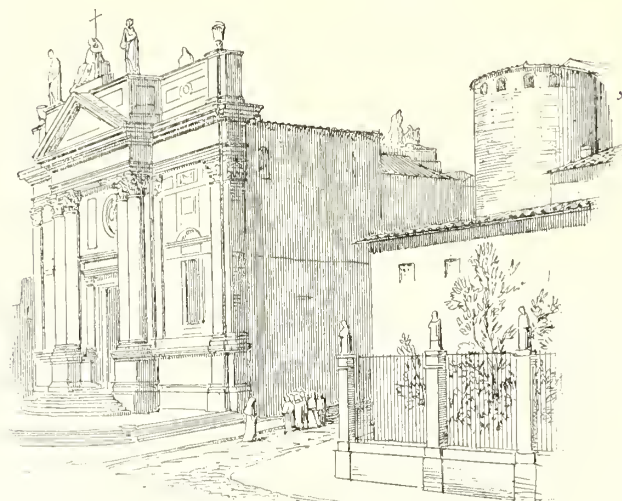
1. Bollandistes, p. 110.
Les Bollandistes, après une longue dissertation, ne se prononcent pas sur la solution du problème, tout en penchant pour Catane.
2. Bollandistes, p. 613.

domus paterna B. Agathe. » Ses murs sont crénelés (*Thesaurus Sic.*, I).

Une religieuse, selon Carrera[1], aurait eu une apparition de la martyre lui révélant à Catane le lieu de sa naissance; c'était la maison qu'habitait D. Giuseppe Abbatelli. Ce palais s'étendait de la cour dite Librijno jusqu'à la voie publique et aux murailles urbaines. A cause de ce souvenir on avait tracé au-dessus de l'entrée une colonne au milieu d'une étoile et entre deux lions. Ces armoiries de la colonne sont répétées à Catane sur une quantité de monnaies.

Dans les environs de Catane un domaine, vulgairement appelé *Bonvicino*, est considéré comme une partie du patrimoine de sainte Agathe[2].

S. Agata alla Fornace.— Quoi qu'il en soit du lieu de la naissance d'Agathe, personne ne conteste à Catane d'avoir été témoin de son martyre et l'on montre encore les lieux que la tradition nous désigne comme théâtre des actes.



1. Fornace. — 2. Carcere. — 3. S. Agata-Vetere tombeau.
Photographie d'Agatino Castorina.

Jadis la ville ne s'étendait pas comme aujourd'hui vers le nord, dans la direction de l'Etna ou de longues rues se sont ouvertes et où un quartier neuf s'est formé. Au XVIIe siècle on voyait encore les murailles urbaines fortifiées par Charles V, qui s'arrêtaient à l'amphithéâtre antique. Comme à Rome, où l'amphithéâtre Castrense avait été utilisé dans la muraille, celui-ci était moitié dans la ville, moitié en dehors et servait d'asile aux défenseurs.

1. Bollandistes, p. 257.
2. *Id*, p. 613.

Un plan que j'attribuerais au début du XVIIe siècle et que Burmann a inséré dans son édition de Cluvier[1], nous offre en dehors des murs une tour ronde crénelée avec cette épigraphe: « *locus martyrii B. Agathe* ». Il s'agit, sans doute, de la fournaise dans laquelle Agathe fut exposée et sur laquelle on érigea depuis une église. D'après les lois, cette fournaise devait être érigée *extra muros*. On remarquera que tous les édifices suburbains sont fortifiés, voire même les églises comme était S. Domenico; les murs crénelés dentelaient cette malheureuse campagne non moins exposée aux déprédations des hommes qu'aux invasions de la lave. On ne fit d'abord là qu'un oratoire, sans doute de forme ronde et rappelant la forme du four sacré, oratoire que le peuple nommait pour cela *la calcara di S. Agata*. Cependant Pirro parle de frises et de colonnes fort belles enlevées à un édifice antique. Cette construction de 1589 ressemblait au petit temple de Bramante à Rome. C'est là qu'on venait chaque année, le 19 janvier, en procession solennelle avec le fameux voile de la martyre (pl. IV).

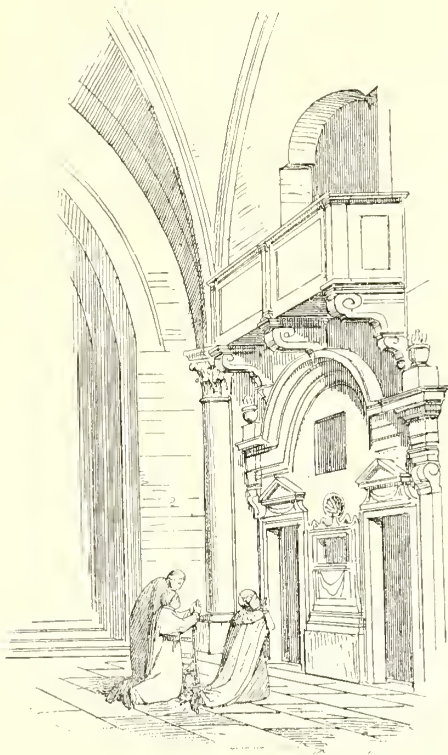
Tout fut bouleversé par le fatal tremblement de terre de 1693, et nous sommes aujourd'hui devant une église complètement moderne.

Cette dernière église fut élevée par l'évêque Reggio. Une inscription jadis placée sous une fenêtre, au nord, en rappelait l'histoire : « *Sacra quæ tegebat ædes D. Agathæ rogum terremotu ruit nunc altis renovata muris proprio D. Andreæ Reggio et Saladino Episcopi Catanensis extollitur ære. Martyris fornax Præsulis ardore reficitur; Et pyram, quam in Amazonem Quintiani feritas extruxit, in hoc templum bonus idem Pastor magna liberalitate reduxit; anno Dom. MDCCII.* »

L'église actuelle a sa façade sur une des plus belles places de Catane, la Stericorea. Cette façade en pierre de Syracuse richement ornée a été faite

1. BURMANN, *Thesaurus antiq. et hist. Sicil.*, 1725.

sur les dessins de l'architecte Battaglia. Le médaillon de marbre blanc, au-dessus de la porte, est l'œuvre de Salvatore Cali, frère aîné du célèbre sculpteur Antonio. L'église mesure dans œuvre, de l'est à l'ouest, $37^{m},10$ et, du nord au sud,



Santo-Carcere, photographie d'Agostino Castorina, fournie par M. Sciuto Patti.

$13^{m},20$. Elle est à une seule nef avec transept surmonté d'une coupole. La fournaise de sainte Agathe est sous la table de l'autel dans une chapelle au nord du transept, elle n'est visible qu'au nord de l'autel[1] (pl. IV).

S. Agata-al-Carcere (Catane). — M. Sciuto Patti, dans le *Messager de Sainte-Agathe*, nous donne les renseignements les plus intéressants et les plus précis sur la prison où souffrit notre vierge[2]. Ce cachot est une petite salle rectangulaire qui s'allonge du midi au nord et qui est couverte de fortes voûtes. Il mesure intérieurement $5^{m},90$ sur $2^{m},65$, et offre sous clé $2^{m},75$ de hauteur. La muraille qui l'entoure n'a pas moins de $1^{m},80$ et celle du fond atteint même $1^{m},90$; c'est là qu'on distingue les restes d'une fenêtre antique dont l'architrave en pierre volcanique est restée attachée à la vieille construction. Sur ce linteau on remarque encore les trous où étaient scellés les barreaux d'une grille. Peut-être cette fenêtre n'était-elle pas antérieure aux temps où les chrétiens transformèrent le lieu en oratoire[1]. On distingue aussi dans la prison des traces de peintures (pl. I).

A l'orient de la prison et presque contiguë, une autre pièce sans communication avec elle, et d'un niveau inférieur, est flanquée de deux hémicycles d'une époque postérieure, tandis que tout le reste remonte à l'époque romaine, comme la prison elle-même ; ces trois parties devaient appartenir à un seul et même édifice.

La prison et ses dépendances se trouvent aujourd'hui incorporées dans un bastion élevé sous Charles V vers 1556 ; travaux qui durent faire démolir l'antique édifice du côté du levant.

La porte qui met la prison en communication avec l'église a sans doute été percée au moment de la construction de celle-ci.

Les matériaux des murs de la prison sont tout à fait conformes aux autres monuments de l'époque romaine qui subsistent à Catane, tels que le théâtre, l'Odéon, l'amphithéâtre, les thermes, les hypogées, etc. ; comme dans ces monuments on y observe « l'opus incertum » des anciens. M. Sciuto Patti reconnaît aussi dans la disposition de l'édicule celle des prisons romaines.

Au-dessus de la prison où sainte Agathe fut enfermée, s'élevait dès l'antiquité une chapelle dédiée à saint Pierre. A une certaine époque elle fut agrandie, ce qui fit disparaître les restes de l'édicule primitif, et aujourd'hui il n'en reste que le souvenir et la situation que marque le vieil oratoire de l'archiconfrérie dédié à saint Pierre.

Du temps de Cajetani, la prison était couverte

1. Sciuto Patti, *Messagiero di S. Agata*, juin 1890, p. 45.
2. *Id.*, *Messagiero di S. Agata et S. Lucia*, mars 1890, p. 18.
Amici et Statella, *Catana illustrata*, III, p. 94.
Carrera, *Memorie di Catania*, p. 105. Insérées dans le *Thesaurus Siciliæ*, X.

1. Aujourd'hui la prison est si obscure que M. Sciuto Patti, pour la photographie qu'il a eu la bonté de nous envoyer, a été obligé de faire intervenir la lumière du magnésium.

de fresques sur la voûte et les murs, fresques qu'il attribuait au XIe ou XIIe siècle, au temps de l'évêque Ansgerio. Du côté de l'est, on voyait représenté le comte Roger offrant à sainte Agathe un tableau où on lisait : « *Do tibi Catanam cum juribus et pertinentiis suis*, » et au-dessous : « *Rogerius comes.* » Ces fresques sont maintenant presque insaisissables, elles ne doivent pas, à juger d'après le peu qui reste, remonter au delà du XIVe siècle. Sur l'autel est une statue de la sainte du XVIe siècle.

Au midi de la prison s'élève l'église qui porte le nom de S. Agata-al-Carcere, et qui correspond par une porte de communication ; elle a 25^m,30 de longueur, environ 8 mètres de largeur intérieure. On y reconnaît trois époques fort différentes. Elle ne se composait d'abord que de la partie centrale placée devant la prison, couverte d'une voûte dont les arêtes retombent aux angles sur des colonnettes. Ces colonnes, en pierre calcaire de Syracuse, sont surmontées de riches chapiteaux corinthiens et d'un gros abaque en pierre volcanique. M. Sciuto Patti l'attribue au commencement du XVe siècle et aux bienfaits de la famille du Guerreri de Catane, dont les armoiries sont sculptées à l'intersection des ogives et au sommet des arcs. On y entrait primitivement du côté du midi en face de l'entrée de la prison, où l'on voit l'autel du Crucifix ; cette porte donnait sur une ruelle maintenant fermée qui sépare l'église du palais Cerami. On ajouta vers 1760 la partie antérieure qui forme la nef (12^m,56 sur 7^m,35). Enfin le chœur ne date que de la fin du siècle dernier.

A droite de la porte qui conduit dans la prison, on conserve dans un cadre vitré deux anciennes dalles de pierre volcanique. Sur celle placée au-dessus, on remarque les vestiges de deux pieds, qu'une pieuse croyance nous montre comme ceux de la martyre. Les actes n'en parlent pas, mais les anciens Pères n'ont pas oublié ce miracle ; notamment saint Méthode, patriarche de Constantinople, le mentionne au IXe siècle. M. Sciuto Patti, qui joint l'expérience d'un ingénieur distingué à la foi d'un grand chrétien, trouve des preuves d'authenticité dans l'examen des pierres elles-mêmes. Il atteste qu'étant donnée la nature de la pierre, il est impossible d'y faire au ciseau une entaille si nette, avec des bords si précis et un fond aussi lisse. Les anciens ni les modernes n'ont jamais sculpté la lave compacte, et surtout ils n'ont jamais pu atteindre un tel degré de netteté.

La dalle qui porte ces empreintes a 48 centimètres sur 50. La longueur du pied du talon au pouce mesure 175 millimètres, la plus grande largeur de la plante du pied est de 60 millimètres, le talon est large de 35 millimètres, la profondeur des empreintes est de 3 centimètres. Les pieds sont fort rapprochés et indiquent la position d'une personne debout et fixe. L'autre pierre a 66 centimètres sur 46. Elle est de la même nature, volcanique et compacte, elle est un peu usée malgré sa dureté, ce qui prouve le long usage qu'elle eut comme seuil de la prison. La tradition qui rappelle cet usage est exprimée dans un distique qu'on a inscrit dans l'intérieur de la prison :

> Hic fixit ruitura pedes impulsa furore
> Carnificis rapido, carceris antra petens[1].

Près du cadre qui entoure ces pierres, il y en a un autre également garni d'un verre où l'on conserve le couvercle de l'ancienne châsse de bois dans laquelle, en 1126, les reliques de sainte Agathe furent rapportées à Catane (pl. I).

S. Agata-la-Vetere (ancienne cathédrale). — Suivant une ancienne tradition, cette église aurait été fondée par l'évêque Everius en 264, c'est-à-dire après la mort de l'héroïque vierge. C'est là en effet que s'élevait le prétoire antique qui comprenait l'emplacement de l'église del Santo-Carcere, ainsi que toute la partie occidentale du palais du prince Cerami avec les dépendances. Ce prétoire était accompagné par derrière de prisons, dont l'une servit de cachot à Agathe, et qui s'ouvraient au nord. Il renfermait aussi une vaste cour, tout entourée de portiques, avec une loggia au levant, de laquelle on dominait l'amphithéâtre étendu à ses pieds. Une peinture de Bernardino Negro (1588) qu'on voit dans l'église contiguë del Santo-Carcere représente la martyre sur le bûcher, l'amphithéâtre et le palais du proconsul que renverse le tremblement de terre.

Un oratoire primitif fut transformé en une

1. *Messagiero di S. Agata*, mai 1890, p. 35.

église qui porta son nom, qui abrita son tombeau et qui servit de siège à l'évêque de Catane.

Vers la fin du VIII[e] siècle, en 776, lorsque saint Léon de Ravenne, appelé le Thaumaturge, était évêque, une nouvelle église fut encore bâtie. Les historiens lui attribuent la démolition du fameux temple de Cérès, mentionné par Cicéron dans son plaidoyer contre Verrès, et ses dépouilles auraient été employées à l'agrandissement de l'église chrétienne, qui continua pendant de longues années à servir de cathédrale [1]. Grossi nous dit qu'elle avait été élevée en 778 comme une inscription grecque sous le toit le rappelait [2]. On croit qu'elle servait jadis de cathédrale à Catane et qu'elle prit le nom d'ancienne lorsque, au XI[e] siècle, on éleva le Dôme actuel.

Dernièrement, à l'occasion du renouvellement d'un pavage de marbre, on mit à jour les vestiges d'un ancien mur qui correspondait avec le seuil de la porte antique, à moitié de l'église actuelle, preuve que l'entrée fut reportée de 25^{m},50 en avant de l'ancienne.

On peut bien juger de son ancienne disposition sur le plan de Cluvier ; elle se trouvait, avant les terribles destructions de la fin du XVII[e] siècle, enveloppée dans un bastion que j'attribue aux travaux de Charles V et qui, d'église suburbaine, en fit ainsi une église intérieure; séparée de la ville par une haute muraille percée seulement d'un portail circulaire de la même époque que le bastion, elle était alors à trois nefs [3], celle du milieu plus élevée et tirant ses jours au-dessus des collatéraux.

Ce plan basilical et cette vieille architecture ont disparu sous les secousses de l'Etna (1693) et le mauvais goût des constructeurs du XVIII[e] siècle. Nous sommes aujourd'hui devant un édifice moderne [4] qui porte sa date sur l'arc du chœur : « *Hic olim condita, nunc cœlo coronatur a. D. MDCCXXIII.* » En 1742, on retrouva, sous l'abside, des fragments curieux qu'on voit aujourd'hui conservés dans le chœur à droite de l'autel : une inscription gothique et un bas-relief représentant saint Pierre et sainte Agathe dans la prison. L'inscription rappelle la fameuse épitaphe : « ✝ *Mentem sanctam, spontaneum honorem Deo et patriæ liberationem.* » Dans le bas-relief on voit saint Pierre qui s'approche de la martyre avec le vase d'onguent qui doit la guérir et, entre eux, un enfant avec une torche allumée [1]. Sur les côtés, qui sont arrondis, deux croix byzantines dans des médaillons sont accompagnées d'une longue inscription gothique relative à la légende; du côté de sainte Agathe on lit : « *Qui es tu qui venisti homo curare vulnera mea? Medicinam carnalem corpori meo unq : exibui sed habeo Dom. Ihum Xpm qui solo sermone restaurat universa;* » et de l'autre côté : « *Ego sum apostolus Xpi nihil in me dubites filia ipse me misit ad te quem dilexisti mente et puro corde* [2]. »

Le bloc a 1^{m},17 de long sur 50 centimètres de haut et le bas-relief lui-même 59 centimètres sur 36. Le caractère épigraphique de ce marbre me paraît le faire remonter au XI[e] ou XII[e] siècle. Quoiqu'il semble moins ancien que certaines personnes ont pu le croire, il offre cependant un jalon intéressant de la tradition et de la croyance aux actes de notre sainte (pl. I et IV).

Le tombeau de sainte Agathe existe encore, en marbre blanc; il mesure extérieurement 2^{m},07 de longueur, 0^{m},80 de largeur, 0^{m},60 de hauteur sans le couvercle. Il est orné tout autour de bas-reliefs qui indiquent comme époque la sculpture de la Rome impériale. Sur le devant sont deux griffons affrontés et séparés par une espèce de candélabre avec flamme. Par derrière un combat de centaures. Les figures sont à peine ébauchées, celles des combattants presque détruites, mutilations qui paraissent avoir été faites à dessein. Les griffons seulement ébauchés aussi sont dans une meilleure conservation. Le couvercle, en tuf calcaire de Syracuse de variété commune, est orné de feuillages, fait de deux morceaux joints dans la longueur, disposés à deux versants inclinés à 45 degrés. Il est dépourvu d'antéfixes aux angles; il a

1. *Messagiero di S. Agata*, 13 octobre 1889, p. 26.

2. Grossi, *Decacordo*, 1646... inseré dans le XL[e] volume de Grævius et dans le *Thesaurus Siciliæ*, X.

3. Grossi nous dit en parlant du tombeau : « *In ipsius basilicæ ala perstitit sinistra* ».

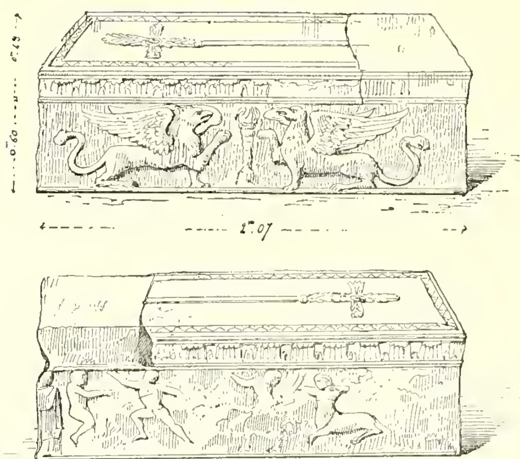
4. M. Patti m'écrit que l'ancienne église, ruinée par le tremblement de terre de 1693, a été renouvelée depuis la fondation et reconstruite sur un autre plan.

1. Petrus venit quem antecedebat puer luminis portitor ferens diversa medicamenta, qui se medicum commemorans eam ab omni plaga sanavit et mamillas pectori restituit.

Grossi, *Thes. Siciliæ*, X, p. 21.

2. *Messagiero di S. Agata*, décembre 1889, p. 45.

48 centimètres de haut. Sur chaque versant une croix byzantine feuillagée, montée sur une haste. Dans un des tympans triangulaires du toit on voit une figure à mi-corps, portant un nimbe crucifère. Il est évident que ce couvercle est de beaucoup postérieur au sarcophage lui-même. M. Sciuto



Tombeau de sainte Agathe, d'après des lithographies fournies par M. Sciuto Patti.

Patti le croit du VIIe ou VIIIe siècle. Jusque-là le tombeau devait être recouvert d'une table horizontale sur laquelle on accomplissait les saints mystères.

D'après l'examen de ce marbre, il est probable que l'on se servit pour ensevelir la vierge d'un sarcophage acheté dans un atelier de sculpteur antique, tout préparé d'avance, mais inachevé, sur lequel on brisa les sujets mythologiques qui pouvaient offusquer la foi chrétienne, respectant ceux qui n'avaient pas le même défaut.

M. Sciuto Patti doute que le tombeau d'Agathe ait toujours été à S. Agata-la-Vetere. Une tradition accueillie par de graves auteurs, tels que Grossi et le savant Amico, le suppose dans le voisinage *del Carmine* où précisément un tableau figure sainte Lucie priant devant les reliques de sainte Agathe. M. Sciuto Patti s'y rallie aussi ; il fait observer qu'on ne pourrait supposer la sépulture dans l'intérieur des murs, ce qui aurait été en contradiction formelle avec les lois[1]. Il reporte la sépulture en dehors dans une petite

1. On peut voir une intéressante dissertation sur ce sujet par M. Patti, dans le *Messagiero di S. Agata*, 13 août 1889.

chapelle, intitulée S. Maria-in-Bettelemme, que saint Everius fit élever le lendemain du martyre (261) et dont Amico voyait encore les restes au XVIe siècle; plus tard on trouva convenable de ramener les reliques dans le prétoire où elle avait si glorieusement confessé le Christ, et on éleva l'église S. Agata-la-Vetere que nous visitons en ce moment[1].

On sait que les reliques avaient été ravies à Catane et portées à Constantinople, et on rapporte ainsi l'histoire de leur retour. La translation des reliques de sainte Agathe eut lieu en 1126 par l'office de deux chevaliers, l'un Calabrais, nommé Goselino, l'autre Français, Gislibert. Voici comment Maurice, l'évêque de ce temps, raconte cet événement : « En l'an de grâce MCXXVI indiction IV, étant pape Honorius, successeur de Callixte, deux personnages latins habitaient Constantinople, l'un Gislibert, l'autre Goselino, le premier Français, le second Calabrais. Gislibert, attaché par un emploi à la maison militaire du souverain, eut, comme il l'affirma devant nous, une vision de la bienheureuse vierge Agathe, pendant une, deux et trois nuits; elle lui ordonnait d'enlever secrètement son corps de l'église, où il reposait, et de le reporter dans le lieu où elle souffrit le martyre pour le Christ. Cette vision, comme elle parut incroyable à quelques-uns, ne doit pas être par nous soumise à l'examen de la raison humaine, mais réservée au jugement de Dieu. Or nous pouvons affirmer avec vérité que, sans l'intervention de la volonté de Dieu, la bienheureuse vierge ne nous serait pas revenue. Gislibert, n'osant à lui seul une si grande hardiesse, mit Goselino dans sa confidence, et avec lui, pendant le repos de la nuit, tenta l'entreprise; il dressa une échelle, entra dans l'église où reposait la vierge, ils enlevèrent par un larcin louable les reliques, les placèrent dans une corbeille qu'ils couvrirent pieusement de roses parfumées. Aussitôt avec le trésor que la Providence avait mis dans leurs mains, ils revinrent précipitamment à la maison de Goselino, cachèrent, avec le plus d'honneur qu'ils purent, la tête de la vierge dans un vase, les autres reliques, de peur qu'on ne pût les découvrir, dans deux carquois vulgairement appelés *turcassi*... »

1. Sciuto Patti, lettre du 16 juin 1889.

Le pieux évêque continue longuement son récit jusqu'à l'arrivée à Catane le 17 août 1126, n'oubliant aucun détail et prouvant d'avance la fausseté de toutes les dates différentes [1].

Lorsque les reliques revinrent de Constantinople, elles furent enveloppées de soie et enfermées dans un reliquaire qui laissait voir derrière des vitres ce précieux trésor. Il semble qu'il ait été déposé dans la sainte prison [2].

Dôme. — (1094). Fondation de l'église par le duc Roger. — Monastère richement doté. — (1169) Tremblement de terre, ruine des voûtes qui font beaucoup de victimes en s'écroulant. — Restauration. — (1191) Pèlerinage et ex-voto de Richard Cœur de Lion. — (1358) L'évêque Martial fait faire le buste reliquaire. — Il fonde le campanile. — (1389) Le campanile achevé par Simone di Pozzo. — (1494) Tombeau de la Cunea. — Porte du Trésor. — (1628) Restauration. — Travaux et peintures. — Documents antérieurs à la ruine. — Plan de Cluvier. — (1639) Pietro Carrera. — (1646) Grossi. — (1669) Fresque dans la sacristie figurant l'éruption. — Tableaux de M. Sciuto Patti. — (1693) Tremblement de terre. — (1693-1708) L'église restaurée par l'évêque Reggio. — (1736) Fontaine et éléphant. — Restauration et description de l'ancienne cathédrale, d'après les documents de M. Sciuto Patti.

Nous venons de vénérer à Catane tous les grands souvenirs de la vie de sainte Agathe fixés par la piété des habitants dans la construction d'églises qui en portent le nom et qui en marquent la place. Ces sanctuaires étaient relativement restreints, et n'avaient pu, pendant la domination des Maures, atteindre la grandeur que désiraient les fidèles et que méritait la vierge sicilienne. Il était réservé aux Normands de construire ce monument grandiose qui devait à la fois rappeler leur dévotion envers elle et aussi l'expulsion des Sarrasins et les victoires chrétiennes. Ce fut Roger qui eut cet honneur.

L'inscription que rapporte Grossi [3] mentionne cette construction en 1094 :

COMES ROGERIUS TEMPORE URBANI PAPÆ II ANNO DOMINI MXCIIII SUB ANSGERIO ABBATE HOC TEMPLUM CONDI ET DEO AC B. AGATHÆ DICARI JUSSIT.

Il y avait aussi au nord de la cathédrale une inscription de la même époque rappelant le monastère que Roger avait fondé et richement doté [1].

ANNO AB INCARNATIONE DOMINI MXCIV INDICTIONE PRIMA URBANO PAPÆ ROMÆ, PHILIPPO REGE FRANCIÆ, ROGERIO WISCARDI DUCIS FILIO DUCE ITALIÆ, ROGERIO QUOQUE FRATRE IPSIUS COMITE SICILIÆ TOTIUS, ET CALABRIÆ DOMINO. ANSGERIUS CATANIÆ ABBAS ET EPISCOPUS CŒPIT HOC ÆDIFICARE MONASTERIUM ET AD. . . . . [2].

L'Etna ne respecta pas longtemps les pieuses fondations des princes normands; en 1169, il secoua les robustes murailles et fit tomber les voûtes sur une foule de fidèles qui furent écrasés dans cette ruine; il fallut reprendre l'ouvrage, et peut-être la coupole, que le tracé du plan paraît indiquer au centre du transept, n'a pas été relevée.

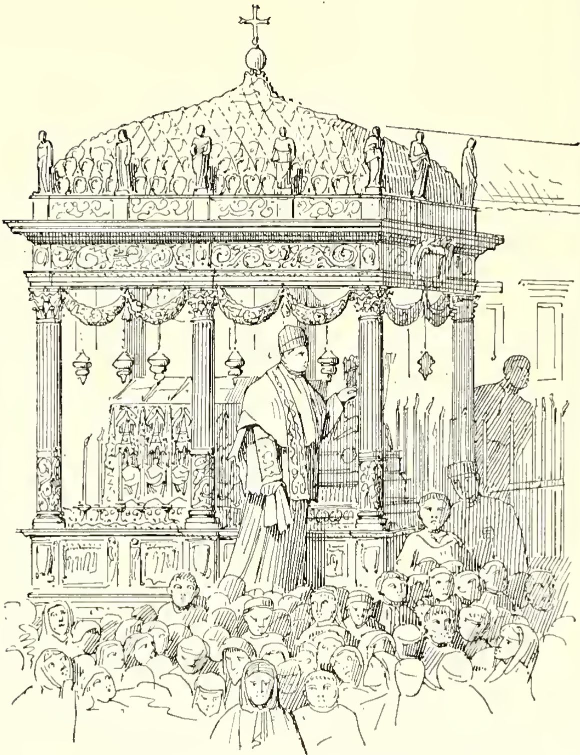
Parmi les souvenirs que l'histoire du Dôme de Catane peut recueillir pour le XIIe siècle, nous devons rappeler le voyage de Richard Cœur de Lion que Tancrède reçut avec empressement, et qui laissa comme ex-voto de son pèlerinage dans la patrie de sainte Agathe un beau diadème d'or [3] (1191).

Le buste est d'une époque bien postérieure, comme on le voit sur sa base, par une inscription en caractères gothiques, laquelle nous apprend que Giov. di Bartolo da Siena, celui qui fit les bustes de saint Pierre et saint Paul au Latran, en est l'auteur [4]. Il fut commandé par l'évêque Martial élu en 1358, le même qui érigea en prieuré l'église S. Agata-la-Vetere, enrichit le

1. Cette lettre peut se lire *in extenso* dans Amici, *Catana illustrata*, pars II, lib. V, cap. 1, p. 24-33. — Amici a fait une dissertation pour prouver que cette date de 1126 est la véritable.
Voy. aussi Grossi, *Catana sacra*, Cat., 1654, p. 70 et seq.
2. *Thesaurus Sicil.*, IX.
Plagidi Reyna. *Notitia historica urbis Messanæ*, p. 104.
3. *Thesaurus Siciliæ*, p. 522.

1. Pirro rapporte une charte de donation où il est dit que ces largesses étaient pour le repos de l'âme des membres de sa famille et des soldats morts en combattant (Boll., p. 654).
2. Fazello la complète ainsi : « Finemus que complevit adjuvante Domino, nostro Jesu Christo », d'après des fragments qu'il aurait découverts sur la façade.
3. Sciuto Patti, *Lo scrigno e la statua di S. Agata*, 1879, p. 17.
4. Eug. Müntz, *Archivio storico italiano*, série V, tomo II. *Revue de l'art chrétien*, 1891, p. 195.

Dôme, le restaura, et, ce qui intéresse beaucoup notre histoire, jeta les fondations du campanile grandiose qui s'élevait jadis près de la façade de l'église[1]. Grossi nous dit que ce campanile était



Chariot portant la châsse et le buste de sainte Agathe.
Photographie de Castorina.

l'œuvre de Simoni di Pozzo[2], mais celui-ci ne fit peut-être que l'achever (pl. III et VII).

On conserve aussi au Dôme une châsse d'argent qui remonte à 1373. Elle est en forme d'église entourée de clochetons et de statuettes de saints, tous ornements de style fleuri de la dernière époque du gothique. Le toit n'est que de 1579. Elle renferme des reliques de sainte Agathe et son voile miraculeux en soie dont on dit qu'elle se couvrait la tête.

Ce voile est une étroite bande de soie ou de crêpe, longue d'environ 4 mètres et large de 50 centimètres, étoffe assez fine, où M. Sciuto Patti[3] a compté par centimètre carré trente-deux fils pour la chaîne et autant pour la trame. Il est rouge brun, presque pourpre. Aux deux extrémités on aperçoit dans le tissu trois fils d'or à la

1. Sciuto Patti, p. 16.
2. Grossi, p. 34.
3. *Messagiero di S. Agata*, janv. 1890, p. 3.

distance de 5 centimètres. Notre savant ami croit que ce voile est le « flammeum virginal » ou cette longue écharpe que les vierges suspendaient à leur tête et sous laquelle, en en relevant les plis, elles pouvaient cacher leurs mains. Les mosaïques de Ravenne nous en offrent pour le VIe siècle des images curieuses[1]. La soie n'était pas inconnue des anciens, comme l'ont prouvé les fouilles de Pompéi[2].

En 1494, le vice-roi La Cunea fut enterré dans le Dôme de Catane. Son mausolée est un élégant monument de la Renaissance.

En face, du même style et de la même main sans doute, est la riche porte du trésor des reliques de sainte Agathe, qui a survécu aussi aux vicissitudes de la cathédrale.

Au commencement du XVIIe siècle (1628), des peintures et des travaux assez considérables paraissent avoir été faits à l'église, comme le prouve l'inscription qu'on lisait sur la porte du temps de Grossi[3] :

ECCLESIAM MELIOREM IN USUM DIVÆ AGATHÆ SACRARIUM
INNOCENTIUS MAXIMUS EPISCOPUS ORNAVIT, EXTRUXIT
ANNO DOMINI MDCXXVIII.

Ce fut l'époque où Corradino peignit les fresques du chœur.

Quelles que soient les restaurations que le temps et la dévotion aient apportées dans l'église, elle conservait encore alors en majeure partie le caractère de son origine; nous en avons comme témoins plusieurs descriptions et monuments iconographiques : Pizzo dans son histoire des évêques de Catane, Pietro Carrera (1639) dans le *Memorie di Cataniæ*, Grossi[4] sous le singulier titre de *Decacordo* où il fait résonner toutes les gloires de Catane, le plan de Cluvier[5], une vue de Catane de 1669 conservée dans la sacristie du Dôme et, enfin, un tableau appartenant à M. Sciuto Patti.

Tous ces auteurs et ces documents sont antérieurs à 1693 et nous ont permis de restituer l'état primitif.

1. *La Messe*, VIII, p. 20.
2. Sciuto Patti, lettre particulière, fév. 1890.
3. Grossi, p. 26.
4. Grossi († 1666), *Catanense Decacordo sive novissima sacræ Catanensis Ecclesiæ notitia*, 1642, p. 47. — Grævius et Burmann, *Thesaurus Siciliæ*.
5. Inséré par Burmann dans le *Thesaurus Siciliæ*.

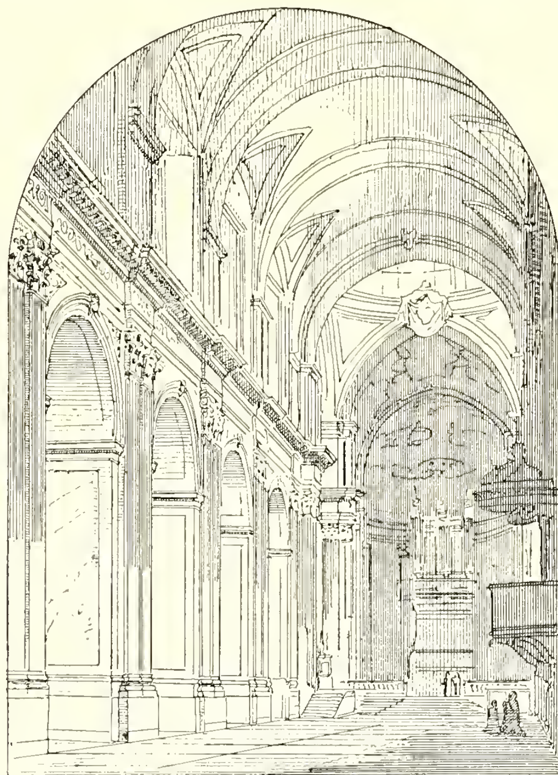
Il ne semble pas que l'éruption de 1669 ait causé de grands ravages dans la ville; le tableau du Dôme ($3^{m},50$ sur $2^{m},80$) la reproduit d'une façon saisissante : on voit d'abord des flancs entr'ouverts de l'Etna sortir la lave comme un immense serpent de feu qui glisse ses anneaux le long des pentes de la montagne, triomphe partout des faibles remparts qu'on a essayé de lui opposer, descend au nord-est, se bute contre les remparts de Catane, les enserre dans ses plis, enveloppe le château fort et va se jeter en rugissant dans la mer. Les Catanais, sous le coup de la frayeur, forment des processions de pénitents, ils descendent au port, s'enfuient dans des barques pour échapper au terrible ennemi qui les assiège.

Les remparts ne furent pas forcés cette fois. Ce fut le tremblement de terre de 1693 qui devait réaliser la catastrophe.

Le second tableau de M. Patti nous donne une idée lamentable de l'état où il réduisit l'église. Le campanile renversé de fond en comble n'existe plus, le toit de la grande nef s'est effondré, les murs démantelés laissent voir à jour les sept grandes arcades du bas, les collatéraux sont renversés; seuls le transept et les absides paraissent avoir résisté aux terribles efforts du levier souterrain (pl. VI).

Cette funeste ruine ne pouvait se produire d'une façon plus inopportune au point de vue de l'art. L'édifice que nous avons maintenant sous les yeux et que bâtit l'évêque Reggio de 1693 à 1708 nous prouve trop que le XVIIIe siècle était incapable d'une si grande restauration. A l'extérieur, le campanile ne fut pas relevé[1]; à la façade, on enleva le beau portail roman, pour le transporter au palais public[2] en attendant qu'on le transférât définitivement à l'église *del Carcere;* à la place des grandes et simples lignes du XIIe siècle on accumula des colonnes, des statues, dans le désordre qu'on aimait alors et que l'on considérait comme l'apogée du goût et de la richesse. L'image de la martyre fut, dans la pose la plus agitée et dans les draperies les plus chiffonnées, exposée sur la grande fenêtre du centre. Enfin une crête de vases, de petites pyramides et un groupe d'anges dans les nuages sur le fronton couronnèrent le nouvel édifice.

A l'intérieur, on construisit un ordre de pilastres corinthiens jumelés encadrant les sept arcades dont le nombre ne fut pas changé, et, au-dessus d'un entablement fort riche, on éleva un attique et des voûtes qui contrastent par leur nudité avec le soubassement; on éleva aussi un dôme à l'entrée du chœur, mais on respecta le sanctuaire dont les antiques ogives nous apparaissent encore sous les placages et les peintures des artistes baroques.



Vue intérieure du Dôme de Catane.
Photographie de Castorina, fournie par M. Sciuto Patti.

Il faut maintenant demander à l'archéologie de nous rendre la vénérable église que Catane au XIIe siècle avait élevée à sa patronne.

Commençons notre travail et la description ancienne par la façade, dont on trouvera la restitution sur notre planche (pl. III).

Le portail roman, placé aujourd'hui au Santo-Carcere, encadrait l'entrée de riches ornements[1]. Il

1. Il existe aujourd'hui un petit campanile au bout du transept de l'église. Je ne le vois pas figurer en 1835 sur la vue d'Hittorf, ce qui me ferait croire qu'il est tout à fait moderne.

2. KNIGHT, *Saracenic and normans Remains*, pl. X.

1. HITTORF, *Architecture moderne de la Sicile*, frontispice, 1835, in-f°.

est formé d'une arcade en marbre avec plusieurs archivoltes concentriques, décorées de rosaces, de damiers, de chevrons brisés et soutenues par un pilastre enrichi de rinceaux et de trois colonnettes portant des dessins géométriques où l'on sent l'influence sarrasine encore présente; à l'imposte, des lions à mi-corps sortent des cintres; dans celui de gauche, c'est une femme assise dont la tête manque. Les tympans sont décorés de rosaces, de petits sujets variés, entre autres de l'image d'un griffon[1].

Ce portail était sans doute la partie la plus riche de la façade que M. Sciuto Patti pense avoir été assez simple; au-dessus, on voyait les images de marbre des évêques Bevillo et Leone, renseignement que nous donne Cosmo Nepita dans les *Consuetudines clarissimæ civitatis Catanæ* (p.8) : « *Imago marmorea supra portam majoris ecclesiæ videtur.* »

Le mur actuel est encore antique et il renferme l'escalier de l'origine qui servait à monter dans les combles. On remarquera aux deux côtés du fronton, dans la restauration que nous essayons, deux des créneaux qui dentelaient la façade latérale, comme on le voit dans le tableau de M. Patti et comme certains édifices de Sicile, notamment la cathédrale de Palerme, nous en offrent encore des exemples. Selon Carrera, du sol au-dessous des entraits on mesurait 25^{m},29[2].

Nous avons des renseignements assez sûrs pour relever le campanile que l'on construisit près de cette façade au XIVe siècle; on pourra s'y reporter pour vérifier l'exactitude de notre dessin; on verra que cette tour était environnée de quatre ceintures de créneaux et garnie sans doute d'autant de rangées de mâchicoulis, de telle sorte, suivant l'usage stratégique du moyen âge, qu'on pouvait y prolonger successivement la résistance jusqu'au sommet. Le plan de Cluvier indique seul l'horloge, dont l'existence nous est confirmée par Privitera en 1622.

Il y avait au sommet plusieurs cloches, parmi lesquelles une très célèbre communément appelée la *Grande*. Simone di Pozzo, l'auteur de la tour, la fit faire en 1389. On lisait autrefois sur les vieilles portes de la cathédrale une inscription qui nous rappelle cette date[1].

1. Henri Gally Knight, *Saracenic and normans Remains to illustrate the Normans in Sicily*, pl. X, 1840, in-f°.
Schultz, *Mon. de l'Italie mérid.*, pl. LXXIV.
Bulletin monumental, 1839, p. 114.

2. L'altezza della nave di esso tempio, ch'e il corpo maggiore posto nel mezzo del pavimento insino alle travi si misura canni 12.
Carrera, *Mem. stor.*, II, p. 523.

L'intérieur de l'église offrait un aspect grandiose et saisissant qu'ont rapporté avec admiration les historiens antérieurs à la ruine. Carrera disait qu'elle n'était inférieure qu'à Saint-Pierre de Rome et qu'elle l'emportait sur toutes les églises de Sicile; elle a 3 mètres de plus en largeur que la cathédrale de Messine, et 5 mètres de plus en longueur. Sept arcades séparaient les nefs et étaient soutenues par des colonnes antiques. Carrera note principalement huit d'entre elles de granit noirâtre qui étaient plus hautes et plus grosses que les autres; on avait même été obligé d'en cacher les bases sous le sol pour diminuer leur longueur, qui était de 25 palmes. Les corniches qui surmontaient les quatre premières n'étaient pas moins remarquables par leurs dimensions que par la beauté de leur travail; au-dessus de la première colonne, à droite en entrant, on voyait un centaure avec deux autres personnages, fragment si barbarement employé par les constructeurs que le sujet était à l'envers; la seconde colonne était une Cérès figurée sur un char et traînée par deux serpents. Ailleurs on observait d'autres figurines. Ces marbres provenaient, dit-on, des thermes antiques[2].

Il est certain que les sept arcades de la nef étaient supportées par des colonnes[3]; les témoins oculaires l'attestent tous, mais ces colonnes étaient-elles isolées, comme dans les autres églises siciliennes, ou adossées à des pilastres, c'est ce qu'il est plus difficile de dire. Le tableau représentant le dôme en ruine montre clairement des piliers de maçonnerie; lorsqu'on fit le tombeau de V. Bellini, on dut fouiller au pied du second pilier à droite en entrant et l'on rencontra une des bases de ces colonnes. La colonne, d'après

1. Grossi, p. 34.

2. Grossi, *Decadiordum*, p. 206 : « Antichissime sono le 8 colonne di granito, ma nereggianti che all' entrare della porta maggiore del Duomo le prime si offeriscono; ragiono di queste perche tra tutte le altre del tempio son le piu grandi per lunghezza e grossezza ciascuna di esse per quello che di fuori apparisce è lunga alquanto piu di palmi 25 percioche sotto il pavimento del tempio ne sta nascosta quasi la terza parte del piede... »

3. Colonnes lisses : par une erreur de la gravure on les a supposées cannelées.

la base, avait $0^{m},94$ de diamètre : la base en cipolin blanc se compose de trois tores et offre dans les angles des dragons qui les interrompent. Coupée par derrière, elle était adossée à un pilier revêtu de pierre volcanique ; elle a été découverte à 1 mètre environ sous le sol actuel, enlevée et placée à l'archevêché derrière l'église où on peut la voir encore. M. Sciuto Patti, qui a bien voulu nous fournir ces renseignements et le dessin, se demande quelle conclusion nous devons tirer de la découverte ; les exemples de colonnes adossées sont rares dans l'architecture siculo-normande, et l'on ne pourrait guère citer que le dôme de Monreale et la cathédrale de Cefalu[1] qui présentent des colonnes ainsi disposées au commencement et à la fin des nefs. Quant à des piliers intermédiaires comme seraient ceux-ci, on n'en trouve, je crois, aucun semblable en Sicile. On verra le parti que nous avons pris pour résoudre la question, en supposant seulement deux pilastres intermédiaires et toutes les autres colonnes libres (pl. II et IV).

Les sept arcades de la nef étaient ogivales, ce qu'on voit dans le tableau de la ruine, et surmontées de croisées tirant le jour au-dessus des collatéraux. Grossi dit que de son temps ces collatéraux étaient voûtés ; je ne sais s'il faut croire cette disposition originelle ; en tout cas le manque d'épaisseur des murs ne permet pas de supposer pour la grande nef autre chose qu'une charpente apparente et de larges entraits[2], sans doute richement décorés comme à Monreale. Nul doute aussi que les murailles n'aient reçu, comme toutes les autres basiliques siciliennes de l'époque, la riche tenture de mosaïque qui est un des traits saillants de l'art normand en ce pays.

Sous l'arc triomphal, de chaque côté, reposaient sur des degrés le siège royal et le siège épiscopal. Le trône de Monreale peut encore nous donner idée du premier. On pénétrait ensuite dans une sorte de transept auquel se rattachaient les trois tribunes orientales. Je crois qu'au centre était une coupole, que le premier tremblement de terre renversa et qui fut peut-être remplacée par une large lanterne carrée analogue à ce qu'on voit au même endroit à Monreale. Cette partie de l'église, ce dont on peut juger par les fenêtres étroites que conservent les absides, était peu éclairée et devait offrir un aspect mystérieux auquel se mêlaient les reflets d'or des mosaïques. L'autel autrefois était plus en avant que maintenant, la conque des tribunes était portée par de petites colonnes engagées qui ornaient heureusement les angles du soubassement ; on les voit encore en granit à la tribune de gauche et l'on peut juger de leur effet à Cefalu et ailleurs.

1. Marzo, *Delle belle arti de Sicilia*, I, Palerme, 1858.

2. ... Immensa *magnitudinis* trabibus, tegulis desuper impositis aptatisque ornatur ac tegitur....

Ces absides donnent accès à deux petites chambres qui servent de trésor[1] et de lieu de dépôt des reliques agathiennes. L'une servait jadis de passage entre l'abside principale et l'abside sud-est.

Divers. — Catane est si remplie de la pensée de sainte Agathe qu'en outre des sanctuaires qu'on vient de visiter, il y avait encore des chapelles et des fondations sous son nom.

On y voyait une maison dite des filles de Sainte-Agathe où depuis 1586 on élevait des jeunes filles[2]. Il y avait aussi, sous ce vocable, une maison de repentantes.

A deux cents pas à l'orient de la ville, dans le bourg appelé *Canalichio*, s'élevait une vieille église S. Agata (S. Agatha de Xaris seu de Ongia), construite par Maurice, l'évêque qui vit revenir les reliques de Constantinople[3]. Une statue de marbre blanc lui fut érigée sur le Corso en 1764, après la délivrance de la peste[4].

Enfin, au XVIIIe siècle, on bâtit une jolie église à coupole qu'on intitula le *Patrocino de S. Agata*, dont M. Patti nous a donné le plan et la photographie.

Recupero dit qu'après l'éruption de l'Etna en 1444 on éleva une chapelle, appelée *S. Agata di Battiati*, en face de la lave qui se dirigeait sur Catane et qui fut miraculeusement détournée[5].

On voit quelle place grandiose notre vierge occupe à Catane. Le titre que les habitants encore de nos jours lui donnent avec amour est celui-ci : *la nostra concittadina* : ils ne songent qu'à elle

1. L'ancien trésor, selon Grossi, se trouvait non loin du campanile.

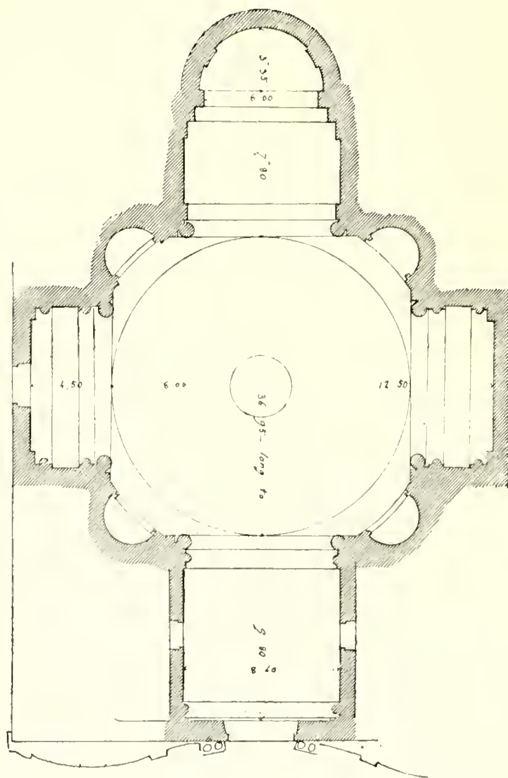
2. Amici et Statella, *Catana ill.*, 1741, III, p. 177.

3. *Id.*, III, p. 191.

4. *La Campana*, 13 février 1892.

5. *Id.*, 6 février 1892.

et n'ont confiance qu'en sa protection. Il n'est question que de deux choses à Catane, de sainte Agathe et de l'Etna, qui semblent, dans son histoire, s'être combattus comme dans les fables le génie du bien et le génie du mal. Agathe éteint avec son voile les flammes du volcan, et l'Etna, par une sorte de vengeance, ébranle de siècle en siècle les églises de son ennemie par des coups



Patrocinio di S. Agata, église jointe à un monastère de bénédictines. Relevé de M. Sciuto Patti.

souterrains qui ont jonché tant de fois le sol de ruines. Mais l'amour et la confiance des Catanais ont survécu à ces ruines et leur culte pour leur patronne s'est relevé successivement dans des sanctuaires antiques, dans les vastes basiliques normandes, et se manifeste avec la même ardeur sous les baroques ornements du XVIIIe siècle.

Lorsqu'on entre dans le port, le premier édifice qui se détache devant les yeux sur la silhouette menaçante de l'Etna est le Dôme de Sainte-Agathe, dont les pierres sombres, arrachées aux flancs de la montagne, semblent être un trophée des victoires de l'héroïque vierge.

Palerme. — Les Palermitains revendiquent aussi leur part dans le souvenir des gloires de la grande vierge sicilienne ; ils montrent dans leurs faubourgs une villa que leurs traditions signalent comme l'emplacement du palais de la famille d'Agathe, dans une région qu'on appelle Pisa. Ils montrent aussi, ainsi qu'on le fait à Catane, une pierre où elle aurait laissé l'empreinte de ses pieds [1] ; des églises ont été élevées en son honneur sur l'emplacement du palais et à l'endroit où l'on conserve cette relique.

A Palerme, on disait des prières annuelles en l'honneur de sainte Agathe et plusieurs églises lui sont dédiées ; on croit que certaines furent élevées du temps de l'évêque Paterno (1489-1511) par des habitants de Catane. L'église S. Agatha-li-Scorruggi contient des fresques remarquables du XVIe siècle[2]. Une maison religieuse est désignée sous le nom de *chiesa e conservatorio di* de *S. Aga-ta-la-Guilla;* elle s'élève vers l'orient Palerme. On voyait aussi une porte décorée de son nom à cause de l'église construite dans le voisinage.

Dans le territoire de Palerme, il existait un monastère dédié aux saints Maxime et Agathe [3].

Une partie des reliques était conservée à la cathédrale, une autre dans la chapelle palatine, où se trouvait le bras de la sainte. Rocco Pirro s'exprime ainsi (*Not. eccl. catan.*) : « Cuius brachium ego in thesauro reliquiarum sanctorum apud regium templum S. Petri de palatio Panormitano vidi, adoravi... in thecis argenteis asservatum, uti Thesaurarius, inclusi. »

Monreale. — A la cathédrale de Monreale une des mosaïques, dans un tympean à gauche du presbytère, représente sainte Agathe; elle est debout, lève la main droite et tient sur les plis de son manteau une couronne d'or [4]. Son image est encore répétée ailleurs. On sait que ces peintures datent de la fin du XIIe siècle (pl. VIII).

Messine. — Messine possédait une partie de bras de sainte Agathe. Elle avait érigé trois églises

1. Boll., p. 635.
F. Baronii, *De panormitana majestate*, libri IV, p. 74.
Thesaurus Sicil., XIII.
2. Amico, *Dizion.*
3. Boll., p. 608.
4. Hittorf, *Arch. de Sicile*, pl. LXVII.
Gravina, *Duomo di Monreale.*

en son honneur: la première était celle des Mineurs[1], sur le lieu où les reliques furent déposées à leur retour de Constantinople[2].

Une autre église s'élevait au midi du couvent des Augustins et renfermait une confrérie d'hommes distingués de naissance.

A 6 milles en dehors des murs, on trouvait un hôpital de lépreux, où le Sénat et les magistrats se rendaient en procession solennelle le jour de sa fête[3].

Le monastère de Saint-Sauveur montrait de ses reliques, un os de son bras.

Une charte de Roger, datée de 1178, mentionne « in Messana ecclesiam S. Agathæ de Pharo liberam[4] ».

Divers monuments de Sicile. — On ne s'étonnera pas que la Sicile ait été la première terre à recevoir le culte de sainte Agathe, ayant été arrosée de son sang et témoin de ses souffrances. En effet, non seulement les grandes villes ont rivalisé dans les honneurs qu'elles lui ont décernés, mais les cités les plus modestes se sont signalées dans la même émulation; nous en citerons quelques-unes :

Ali. — Les habitants d'Ali, ville près de Messine, au bord de la mer, choisirent Agathe pour patronne. On raconte qu'à la translation des reliques, ils allèrent en grande foule à la rencontre et qu'en récompense de leur piété on leur laissa le voile qui enveloppait les restes sacrés. Ils élevèrent alors un sanctuaire pour l'abriter dignement. Cette première église de Sainte-Agathe ayant été incendiée en 1582, ils s'empressèrent, sans avoir égard à la dépense, d'en ériger une autre plus élégante et plus magnifique. L'édifice n'a guère moins de 45 mètres de longueur, 18 de largeur, 22 de hauteur; il est dominé par une coupole. La nef est garnie de seize colonnes de pierre, le maître-autel est en marbre magnifique travaillé; de belles chapelles s'ouvrent sur les côtés. La façade offre un aspect admirable du côté de la mer; l'église, placée sur le point culminant du pays, domine tous les environs[1].

Bivona avait une église S. Agata du temps de Pirro.

S. Agata. — Dans la circonscription de Messine ce village a une église dédiée à la vierge martyre.

S. Agata. — Célèbre tour de guet auprès de Capo-d'Orlando.

Giarratano. — Une église.

Gurnalonga. — Un pont nouvellement bâti appelé *Scafa* (barque de *S. Agata*).

Mazarino. — Le premier temple sous la forteresse était dédié à sainte Agathe; un nouveau en face du palais le fut à sainte Lucie.

Piazza. — Le monastère de S. Andrea, fondé en 1098, possède un autel consacré à sainte Agathe[2].

Primosole. — Un célèbre pont appelé S. Agata sert à passer le Simeto lorsque pendant l'hiver les eaux inondent le territoire.

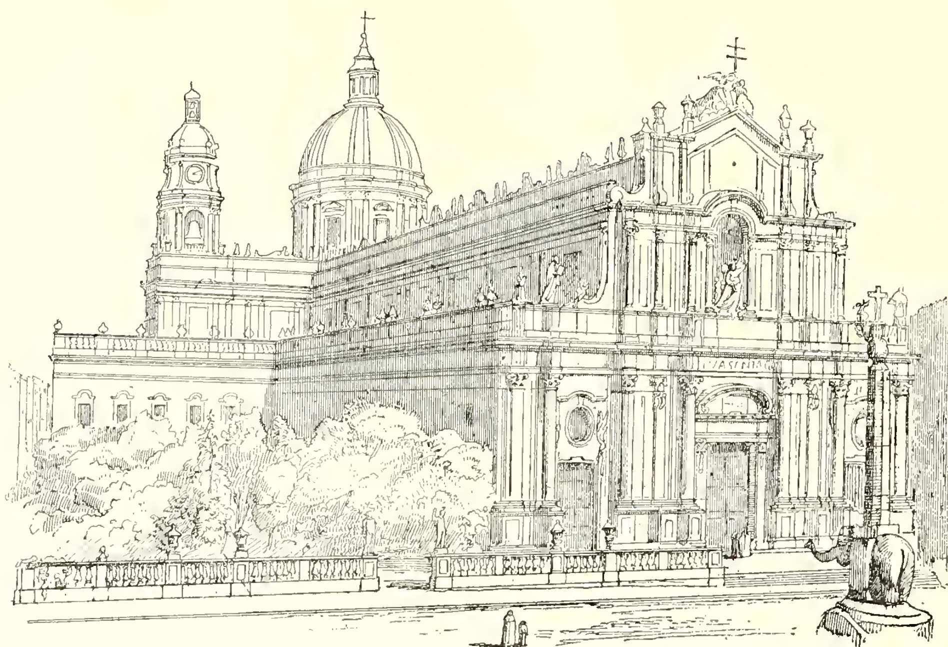
Ragusa. — Une maison de capucins sous le titre de S. Agata fut établie en 1537[3].

Malte. — N'abordons pas l'Italie sans avoir signalé Malte où cependant le culte d'Agathe ne semble pas s'être introduit avant le xv[e] siècle. Il est impossible, comme on l'a dit, que la sainte s'y soit réfugiée, et rien n'autorise à le croire; la plus ancienne église de l'île qui lui soit dédiée ne date que de 1417[4]. Une des tours fortifiées s'appelait Sainte-Agathe.

1. Ordre fondé à Naples en 1588.
2. Carrera, *Mem.*, II, p. 482.
Rocco Pirro, *Eccl. messan.* (*Thesaurus Siciliæ*, II, p. 365).
3. Plagidi Reyna, *Notitia historica urbis messanæ* (*Thes. Sicil.*, IX, p. 105).
4. *Thes. Sicil.*, II. Rocco Pirro, *Ecclesia Messanensis*, p. 288.

1. Amico, *Dizion. della Sicilia.*
2. Voy. Chiaranda, *Piazza*, p. 229, 1654, in-4°.
3. Toutes ces indications sont empruntées au dictionnaire d'Amico.
4. Pietro Carrera, *Memorie di Catania*, p. 434.
Voy. Topographie aux Estampes nationales.
Boldetti, *Osservazioni sopra i cimiteri de' S. Martiri*, p. 632, in-f°. Roma, 1720.

On montre à Malte, près du cimetière de Sainte-Agathe, une chapelle souterraine creusée dans un terrain que l'on considère comme ayant appartenu à sa famille. On y voyait vingt-quatre figures, fresques d'une grande beauté, dont la moitié a péri. Une élégante figure du XV[e] siècle, en marqueterie, représente sainte Agathe avec le livre et les tenailles.



Vue actuelle de la cathédrale de Catane, d'après une photographie d'Agatino Castorina fournie par M. Sciuto Patti.

ROYAUME DE NAPLES

Gallipoli. — Le culte de la vierge sicilienne dut franchir de bonne heure le détroit de Messine et se répandre dans l'Italie méridionale. Nous y trouverons de nombreux monuments.

A l'est, dans le golfe de Tarente, sur un îlot entouré d'écueils qui en rendent l'accès difficile, s'élève la ville de Gallipoli.

La cathédrale est un des monuments qui rappellent le retour des reliques de sainte Agathe dans sa patrie en 1126[1]; une légende peu croyable raconte que le vaisseau qui les ramenait relâcha à 3 milles de Gallipoli, les porteurs les perdirent, puis les ayant retrouvées les portèrent à la cathédrale, qui changea depuis lors son vocable de saint Jean Chrysostome pour celui de sainte Agathe. Une inscription placée sur la porte de la sacristie répète l'écho de cette tradition : « *Templum hoc olim divo Joanni Chrysostomo, postea divæ Agathæ post ejus mamillæ inventionem a D. 1126.* »

On sait que Gallipoli fut détruite au xiiie siècle par Charles d'Anjou, et l'on doit croire que l'église souffrit gravement de ce désastre ; elle fut abandonnée par ses habitants qui se réfugièrent à Lizza où ils donnèrent à l'église le titre de cathédrale et le vocable de sainte Agathe. En 1334, la cathédrale de Gallipoli fut reconstruite ; cet édifice lui-même a disparu, mais nous avons cherché à nous rendre compte de son état d'après celui que nous avons aujourd'hui, d'après une ancienne description et une gravure du xvie siècle.

La ruine du pays, consommée par Charles d'Anjou, empêcha les constructeurs d'y apporter tout le luxe qu'ils auraient voulu ; un témoin oculaire, qui la vit encore debout, écrivait : « Erat parvæ capacitatis, parum decentis structuræ et ruinam minabatur. » On voit sur l'estampe que nous offrons qu'elle était à trois nefs, celle du haut tirant ses jours au-dessus des collatéraux. De la porte d'entrée jusqu'au chœur nous supposons sept entre-colonnements, suivant en cela, non seulement l'indication de la gravure, mais aussi les six colonnes que nous trouvons dans la cathédrale actuelle, qui doivent provenir de l'ancienne et qui déterminaient les travées qui la partageaient (pl. VIII).

Au commencement de la nef de droite s'élevait un campanile qui a disparu dans la reconstruction, mais que les documents nous rappellent. L'évêque Cibo en parlait en ces termes dans la visite de l'ancienne cathédrale : « Inveni in ipsa Ecclesia prope portam majorem, in ala dextera, campanile magnum cum tribus campanis magnis cum suis funibus. » Montoya nous parle de sa démolition : « Campanile fuit dirutum cum ecclesia veteri, et nondum est novum constitutum. » Il ne fut pas reconstruit. La gravure nous montre cette tour avec plusieurs étages, des arcatures et une grosse horloge. De ce côté la grande nef avait sa corniche couronnée d'une crête de créneaux dans le genre de ceux de la cathédrale de Messine.

A l'intérieur, l'église était encombrée d'une foule d'autels érigés par diverses familles qui y attachaient des bénéfices. Ceux qui n'avaient pas de chapelle publique élevaient un autel dans la cathédrale, attribuant une rente au prêtre chargé de le desservir. Cibo nous dit qu'outre le maître autel il y en avait quatorze à droite et autant à gauche ; dans le nombre on remarquait ceux de Saint-Jean-Baptiste, de Saints-Côme-et-Damien, celui de Saint-Sébastien construit aux frais de l'université. L'autel de Sainte-Agathe était au milieu même de l'église ; on y reconnaissait les armoiries de l'évêque Zelodano.

L'ambon était soutenu par deux colonnes de marbre, il abritait l'autel de Saint-Jean-Baptiste ou du Crucifix.

1. On verra à l'article de *Constantinople* que des reliques revinrent en 1204.

Pour cette translation nous renvoyons à notre article de S. Agata-la-Vetere de Catane, p. 10.

Dans un ancien mémoire on lit qu'il y avait un autel avec cette inscription : « Hoc opus fieri fecit abbas Antonius Cantalupus de consilio et providentia judicis Rahonis fratris sui Domini MCCCCI. » Ce marbre était fixé sous l'autel dans la partie gauche.

En 1380, la cathédrale se vit dépouillée de son principal trésor, des reliques de sainte Agathe, que le prince de Tarente Jean-Antoine-Ursino Balzo, qui gouvernait à Gallipoli, fit transporter dans son nouveau couvent de Sainte-Catherine. Gallipoli en reprit possession; mais plus tard les reliques furent déposées à Lecce, puis, durant la guerre des Français, les Pères olivétains les rendirent au couvent de Sainte-Catherine.

L'église du XIVe siècle, construite à peu de frais et dans un temps de pénurie, menaçait ruine au commencement du XVIIe siècle; à cette époque, un pieux citoyen, Giac. Lazari, légua une somme considérable pour la reconstruction, qui eut lieu sous l'évêque espagnol D. Consalvo di Rueda (1630). Les architectes Francesco Bischetini et Scipione Lachibari en furent chargés et démolirent au fur et à mesure l'ancienne église.

Le plan qu'ils adoptèrent est celui d'une église à trois nefs, lesquelles sont séparées par quatre arcades soutenues par six colonnes, celles du bout étant jumelées. Une sorte de transept croise ces nefs et les dépasse de plusieurs mètres. Sous chaque arcade est une chapelle. L'église atteint en longueur 118 palmes, non compris le chœur; les trois nefs ont 84 palmes en largeur. Une coupole s'élève au-dessus du transept; les nefs, le transept et le chœur sont voûtés.

Le vieux campanile n'avait pas été reconstruit, mais au sommet on avait ménagé un appareil pour les cloches, dont la plus ancienne remonte à 1744.

La façade principale est percée de trois portes qui correspondent aux trois nefs; il y a aussi deux petites entrées latérales, l'une qui ouvre accès à la tour de l'horloge publique, l'autre qui donne dans la cour de l'évêché[1].

L'église est entourée au couchant et au nord par deux rues nommées *S. Agata*, au midi par le palais épiscopal, au levant par le séminaire.

Il y a encore à Gallipoli, sous le nom de Sainte-Agathe, un écueil appelé *Isola di S. Agata.*

Lizza. — Nous devons ajouter un mot pour Lizza, dont l'église devint la cathédrale de Sainte-Agathe à l'époque de la destruction de Gallipoli par Charles d'Anjou. Lizza est un château du moyen âge dont les fortifications conservent quelque caractère sarrasin; il est probable que l'église avait été fort mal entretenue depuis qu'on en avait retiré les précieuses reliques, car Cibo raconte, dans la visite qu'il y fit, qu'il la trouva sans toit; le chœur seul restait couvert, elle n'était défendue par aucune porte, et les trois autels de pierre n'avaient plus de parements; il remarqua du côté du midi une peinture représentant saint Pancrace, dans le chœur aussi de vieilles peintures, au milieu de l'église un puits et une ancienne fontaine.

Nous donnons, d'après Ravenna, un croquis du vieux château et de l'église dont on aperçoit le campanile au fond (pl. VII).

Naples. — Lorsque le culte de sainte Agathe se répandait avec tant d'éclat dans l'Italie méridionale, on ne pouvait supposer que Naples s'y fût soustraite et n'en conservât aucun monument. En effet j'ai retrouvé à la Topographie nationale sur un plan de 1560 la figure d'une église sous ce vocable pourvue d'un campanile; je suppose qu'elle dut disparaître ensuite, car elle n'est plus indiquée sur les plans postérieurs.

Nous conservons encore dans la catacombe de Saint-Janvier un souvenir précieux de la dévotion des Napolitains envers notre vierge, ce sont des peintures qui nous la montrent au centre d'une tribune dans une position magistrale. Il y a dans ces vastes galeries deux oratoires que les Italiens appellent « piccole cappelle », garnies d'une tribune, d'un petit autel, et l'un d'eux de fresques dans la tribune. L'image du Sauveur bénissant, tenant un livre, nimbé, sur un fond étoilé, occupe le sommet de la conque; sainte Agathe, immédiatement au-dessous, est debout, au centre, entre sainte Eugénie et sainte Catherine, près desquelles elle semble avoir droit à la préséance; le nom de ces vierges est indiqué par des inscriptions sur le

1. Pour S. Agata de Gallipoli, on peut consulter :
Bartolomeo Ravenna, *Memorie istoriche della città di Gallipoli.* Napoli, 1836, in-4°.
Schulz, *Mon. de l'Italie mérid.*, I, p. 272.
Plans de la Topographie nationale et collection d'Uxelles.

fond. On voit de plus à l'extérieur deux autres vierges désignées par leurs noms : *Sca Margarita*, *sca Juliana* (pl. IX).

Sainte Agathe porte le riche costume des princesses byzantines : tunique ornée de rosaces et de deux petites croix au-dessus de la bordure qui flotte sur les pieds; la tunique de dessus, ou surplis, est blanche, dessinée par des traits rouges, garnie de manchettes et d'une haute collerette avec perles; entre les deux tuniques paraît l'extrémité d'une cyclade verte; enfin un manteau relevé par le bras gauche sert de voile pour porter la couronne, enveloppe l'épaule et tombe par derrière. La sainte a un nimbe jaune ourlé de rouge, des cheveux surmontés d'une aigrette et de larges anneaux qui pendent aux oreilles. Le fond, sur lequel se détache le haut de la figure et sur lequel sont inscrits ces mots : *Sca Agathe*, est rose; le fond dans le bas offre un soubassement vert que sépare de la zone supérieure une crête violette sur jaune avec filets alternativement rouges et jaunes. Des lis croissent aux pieds des vierges et les séparent.

Des caractères de cette peinture et de son style grossier on peut conclure qu'elle ne remonte pas au delà du xe ou xie siècle, quoique certains traits se retrouvent dans des œuvres plus anciennes. Pelliccia[1] dit que le calendrier de marbre du ixe siècle ne mentionne pas pour Naples le culte de sainte Agathe et de sainte Julienne, observation qui donne lieu de penser qu'il leur est antérieur. Ce savant ne les fait pas descendre au-dessous du xie siècle d'après le style paléographique; il remarque le nom de sainte Catherine écrit *Ecaterina*, orthographe qu'on retrouve dans un manuscrit lombard du monastère de Saint-Victor à Bénévent, auquel l'absence du nom de saint Bernard donne l'antériorité sur le xiie siècle[2].

L'église Saint-Paul, qui est, comme on le sait, une des plus anciennes de Naples, possède une chapelle dédiée à sainte Agathe et d'une richesse extrême; ses ornements sont modernes, mais ne peut-on penser que son vocable dans cet antique sanctuaire remonte beaucoup plus haut que le style baroque[1]?

Elle est à Naples la patronne des orfèvres[2] qui lui ont élevé une église.

Les églises de Naples étaient riches en reliques de la vierge sicilienne; à S. Maria del Popolo on conservait son bras[3], on vénérait des reliques à S. Maria Maggiore, S. Clemente, S. Gaudioso, S. Luigi.

Siponte (Manfredonia). — Les Bollandistes prétendent que l'évêque saint Laurent († 550), lorsqu'il quittait Constantinople pour venir gouverner son église, obtint de l'empereur le bras de saint Étienne et une mamelle de sainte Agathe. On ajoute d'après cette légende que, lorsqu'on voulut transporter les reliques à la cathédrale, une force mystérieuse arrêta soudain les porteurs en les empêchant d'aller bien loin jusqu'à ce qu'on eût fait vœu de construire un sanctuaire sur la place désignée par ce prodige. La légende le reproduit à peu près dans les mêmes termes pour les reliques de sainte Agathe et pour Gallipoli, je ne puis dire quelle créance elle mérite.

Capoue. — Il est question aussi pour Capoue de translations semblables. Saint Germain, évêque de cette ville, ayant été envoyé par le pape Hormisdas à l'empereur Justin (520)[4] pour mettre fin au schisme, en aurait obtenu des reliques de notre vierge et de saint Étienne. Il les déposa dans sa cathédrale, qui, fondée par Constantin sous le titre des Saints-Apôtres, s'appela depuis du nom de ces deux saints. Ces reliques reposaient sous le campanile où elles finirent par être oubliées, lorsqu'un coup de foudre ayant renversé le haut de la tour, elles furent retrouvées et placées dans le trésor[5].

Cette église fut rebâtie en 856 par l'évêque Landulfo et la mosaïque de la tribune fut faite par l'évêque Ugo vers la fin du xiie siècle, en 1130. Les deux saints titulaires, Étienne et Agathe, y

1. Pellicia, *De christ. ecclesiæ politia*, IV, p. 139.
2. On trouvera des copies de ces peintures dans d'Agincourt, pl. XI, fig. 9;
Un dessin manuscrit de l'ensemble dans les papiers de Millin aux Estampes nationales;
Des calques coloriés et très soignés de Savinien Petit à l'École des Beaux-Arts, d'après lesquels nous avons fait cette copie.

1. *Topographie*, V, p. 117.
2. Galante, *Guida sacra*, 307.
3. Carracciolo, *Napoli sacra*, p. 183.
4. Ughelli, *Italia sacra*, VI, p. 308.
5. Mgr Barbier de Montault m'écrit (14 juin 1889) que l'on y conserve une des saintes reliques et que le reliquaire très vénéré est sous clef.

furent figurés, Agathe à droite dans un riche costume d'or et tenant en main la couronne des vierges. Cette inscription se déroulait sous les pieds des saints : « *Condidit hanc aulam Landulfus — et Oto beavit mœnia res, morem vitreum dedit Ugo decorem*[1]. »

Autrefois, dit l'historien de Salerne, le mont Saint-Nicolas, près de Capoue, s'appelait le mont de Sainte-Agathe[2], parce qu'il y avait là une église dont on ignore l'origine; on y voyait une image de cette vierge, le corps dépouillé de vêtements et déchiré à coups de lanières de cuir.

D'autres reliques de sainte Agathe existaient déjà en Campanie au VI[e] siècle, comme nous le voyons par la lettre de saint Grégoire à l'évêque de Sorrente au sujet de leur translation au monastère de Saint-Étienne à Caprée : « Quoniam Savinus abbas monasterii S. Stephani insulæ Capris suggessit nobis se sanctæ Agathæ martyris reliquias jam olim apud se habere concessas, et in monasterio suo vult ipsa sanctuaria collocari, ideo ad prædictum monasterium te jubemus accedere, etc.[3] »

Solmona. — Tout le royaume de Naples est rempli des monuments et du culte de sainte Agathe; à Solmona, parmi les églises gothiques de la ville, on en trouve une dédiée à sainte Agathe; elle date ainsi que son cloître du XIII[e] siècle (1225)[4].

Chieti. — En 1288, Chieti voyait fonder une église dédiée à sainte Agathe par l'évêque Thomas, comme le souvenir nous en est conservé sur cette inscription[5] :

ANNIS MILLENIS CENTUM BIS ET OCTUAGENIS
OCTO FUNDATA DOMUS EST TIBI, VIRGO BEATA,
AGATHA, DOTATUR ET AB HOC, QUI CARMINA FATUR.
CUM CELANENSIS RAYNALDUS ET IPSE TETENSIS
PUBLICUS ET CIVIS ET SCRIPTOR; CREDITO SI VIS.
CUM MARGARITA FIT ET HOC, CONSORTE PERITA.
SUNT HEC FACTA DIE DECEMBRIS MENSE LUCIE (13 décemb.).
QUARTO PONTIFICE NICOLAO FRENA REGENTE
ORBIS, SECUNDO CAROLO REGNANTE SECUNDO,
IN THETIS ECCLESIA RESIDENTE PRESULE THOMA,
QUI PRIMUM LAPIDEM BENEDICTUM FUNDAT IBIDEM.
QUISQUIS ES, HIS ORA SOCIIS PRO QUALIBET HORA.
ANNIS ECCLESIE TRIBUS HUIC POST IMMEDIATE
PRESUL HIC ECCLESIAM CONIUNGIT DATQUE BEATÆ
CONSILIO SANO MARIÆ DE TRIVILIANO;
HASQUE MEO SIGNO SOLITO PRO ROBORE SIGNO.

On conservait à Chieti une dent de la martyre[1].

Mont-Cassin. — Dans les vastes possessions du Mont-Cassin il y avait beaucoup de sanctuaires dédiés à sainte Agathe. Notamment, un seigneur du nom de Carbonello avait offert en 1106 à saint Benoît une église à Tarsia : « Carbonellus, vir nobilis, optulit b. Benedicto ecclesiam S. Agathæ in Tarsia[2] ad locum Pectianum[3]. »

Une abbaye de Sainte-Agathe avait déjà été donnée par saint Grégoire au monastère.

La chronique du Mont-Cassin nous apprend aussi qu'on y conservait une partie du voile.

Divers. — *Amalfi.* — S. Agata-a-Capo-di-Croce est voisine d'Amalfi; elle fut construite par les doges de la République, mais elle n'a laissé aucune trace[4].

Scala. — La ville de Scala avait pris sainte Agathe pour patronne[5].

Aversa. — Dans une charte de donation (1084) au monastère de Saint-Sauveur sur la rivière Tresta, il est question d'une église S. Agata près d'Aversa que naguère Constantin avait offerte à saint Benoît avec les richesses dont son père, le prince Richard, l'avait dotée; on parle aussi de la restauration exécutée par son chapelain Gualterio[6]. L'abbaye donnée au Mont-Cassin par le prince Jordan figure dans une bulle de Callixte II de 1123.

En 1126, au sujet de cette église un litige fut

1. Ciampini, *Vet. mon.*, pl. LIV, p. 168.
Müntz, *Notes sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie*, 1891. Nous donnerons dans notre mémoire de saint Étienne l'ensemble de la mosaïque.
2. Michele Monaco, *Sanctuarium capuanum*, 1630.
3. *Epist.*, lib. I. — *Epist.*, LIV, Migne, p. 515.
4. Schulz, *Mon. de l'Italie mérid.*, II, p. 61.
5. *Id.*, II, p. 40.
Bindi, *Monumenti degli Abruzzi*, 1849, p. 646.

1. Nicolini, *Hist. della chiesa di Chieti.*
2. Tarsia, bourg du royaume de Naples, province de la Calabre extérieure.
3. *Chron. casin.* Pertz, VII, p. 774.
Schulz, II, p. 126.
4. Camera, *Storia della città e Costiere di Amalfi*, 1836.
5. *Id.*, p. 311.
6. Pertz, VII, p. 742.
Lubin, *Abbayes.*

porté devant le souverain pontife par l'évêque d'Aversa, Robert[1].

Nous la trouvons mentionnée par le bullaire en 1113 et 1159.

Massa Lubrense (4 kilomètres de Sorrente). — Une église S. Agatha renferme une épitaphe de 1221 qui donne idée d'une assez grande ancienneté[2].

Terracine. — Une église est spécifiée en 1216 comme dépendance du Mont-Cassin.

S. Agata. — La popularité de sainte Agathe dans le royaume de Naples peut s'apprécier par le nombre de villes et de villages qui portent son nom; nous citerons, entre autres, un bourg ainsi appelé près de Gaëte où sont des ruines romaines, un autre dans la Capitanate près de Bovino, un autre près de Reggio, détruit par le tremblement de terre de 1783. Un diplôme de 1086 mentionne un château fortifié près de Salerne : « rocca S. Agathæ[3]. »

S. Agata de' Goti. — Les Goths semblent avoir eu, malgré leur hérésie, une grande dévotion pour sainte Agathe, qu'ils avaient sans doute prise pendant leur domination sur la Sicile. Il existe dans le royaume de Naples une ville qui unit leur nom à celui de la sainte : *S. Agata de' Goti;* elle est située dans la terre de Labour, non loin de Capoue. On dit qu'on y conservait un doigt de sainte Agathe[1]. La ville, de 4600 habitants, s'élève sur une montagne; elle a une cathédrale, sept églises paroissiales et une abbaye[2].

1. Lubin, *Abbayes*, p. 787.
Schulz, p. 6.
2. Persico, *Descrittione di Massa*, 1644, p. 98.
3. Alfano, *Descrizione del regno di Napoli.*
Muratori, *Antiq.*, V, p. 787.

Magdaloni. — Sur la porte de l'église Sainte-Agathe à Magdaloni, dans le diocèse de Caserte, on voyait cette inscription qui rappelait la mémoire d'Azon, l'évêque de Caserte, qui en avait été fondateur[3] (1289).

PRÆSUL CASERTÆ CONSTRUXIT OPERE TEMPLUM
AZO, QUOD CERNIS DEVOTE MODERNIS,
QUÆ MATHALONENSES SERVAT, QUOQ; CATHANIENSES
[S. AGATHÆ.

C'est, je crois, cette ville désignée dans la chronique Cassin en 871 par ces mots : « Per Telesiam (Telese à 5 lieues de Caserte) venit ad civitatem quæ nominatur S. Agathæ[4]. »

Un sanctuaire est désigné en 819 sous cette dénomination : *cellam S. Agathæ in Tercino.*

D. Pitra rapporte un sermon d'Odon de Châteauroux, évêque de *Sainte-Agathe*, en l'honneur de sainte Agathe[5].

1. Pietro Carrera, *Memorie hist. della città di Catania.*
Carrera, II, p. 475.
Schulz, I, II. — II, p. 332.
2. *Dict. de géogr.*
3. *Thesaurus eccl. Parmensis*, 1671 (K. 697), p. 208.
4. Pertz, VII, p. 606.
Bullarium.
5. *Analecta novissima*, II, p. 316.

S. Agatha-alla-Suburra. — Basilique probablement fondée par Constantin. — Ornée par Ricimer vers 460. — Abandonnée pendant cent ans. — (591) A l'occasion de la translation des reliques de sainte Agathe, elle est réconciliée par saint Grégoire. — — Ses revenus maintenus; son luminaire, ses droits rétablis. — (795-816) Léon III, ses présents. — (XIIe-XIIIe siècles) Campanile, ciborium. — Porte du prêtre Jean. — (1500) Restauration de Podocatorio. — (1517) De Rangoni. — (1568) Gallo. — (1589) Federico Borromeo. — Disparition de la mosaïque. — (1622) Gozzadini. — (1633) Barberini. — Enlèvement de l'iconostase. — Reconstruction de l'atrium. — (1791) Restauration du plafond. — Description de l'ancienne diaconie.

Le culte de sainte Agathe semble avoir été développé à Rome par les Goths. Le plus ancien document que nous possédions au sujet de l'église qu'on y voit élevée en son honneur remonte à Ricimer, petit-fils de Vallia, roi des Goths. Une inscription qu'on lisait jadis dans l'abside et qui nous a été conservée, rappelle qu'il en avait fait faire la mosaïque : « *Fl. Ricimer, v. i. magister utriusque militiæ patricius et ex cons. ord. pro voto suo adornavit.* » Ce travail, d'après les titres que mentionne l'épigraphe, ne peut être antérieur à 459. En 467, Ricimer quitta Rome pour fixer sa résidence à Milan, et ne revint à Rome que pour y assiéger Antemius qu'il vainquit quelques jours avant de mourir (472). Il faut donc, selon toute vraisemblance, remonter pour l'époque de cette mosaïque à l'intervalle qui s'écoula de 460 à 467, sous le pape saint Hilaire (461-468). D'après la rédaction de l'inscription, il ne semble pas du reste qu'il fut le fondateur de la basilique; si l'église elle-même avait été l'objet de son vœu, on n'eût pas manqué de lui laisser la gloire de l'avoir fondée, au lieu qu'il n'est désigné que comme un bienfaiteur ayant contribué à l'orner.



Mosaïque de l'abside, d'après une aquarelle du Vatican, ms. 5407, f° 33.

Doni (classe II, n° 157) et Muratori (*Nov. Insc.*, p. CCLXVI) rapportent aussi une inscription en lettres d'argent niellées sur une plaque de bronze.

Les douze colonnes de granit gris, qui partagent encore les trois nefs, doivent remonter au moins au Ve siècle.

Après le renversement des Goths, il semble que l'église ait été tout à fait abandonnée et que les fidèles se soient écartés d'un sanctuaire qu'avait profané l'hérésie arienne. Saint Grégoire, qui signala sa dévotion par l'introduction dans le canon de la messe des noms des saintes Agathe et Lucie, profita des reliques de saint Sébastien et de sainte Agathe qu'il y déposa, pour la réconcilier et y rétablir le culte catholique (591). Il raconte dans ses dialogues qu'une foule immense assistait à cette cérémonie et même débordait en dehors, lorsque l'esprit impur traversa cette assistance sous la forme d'un porc qui prenait la fuite; il ajoute que des prodiges se produisirent ensuite[1].

Le grand pape maintint les anciens revenus et fit aux toits et ailleurs les restaurations qui ne pouvaient manquer d'être nécessaires après les longues années d'abandon[2]. D'après une lettre

1. On ne saurait compter les dissertations auxquelles a donné lieu la question de l'emplacement de la Suburra; Ciampini notamment, emploie dix-huit pages pour arriver à croire qu'il y avait plusieurs Suburræ.
Ciampini, I, p. 264.
2. Migne, III, p. 688.

d'Adrien I[er] à Charlemagne, il y aurait même fait exécuter diverses peintures[1].

L'époque carlovingienne n'oublia pas cette diaconie. Léon III lui fit de riches présents et restaura sa charpente. Selon Piazza (*Gerarchia cardinazia*, p. 822), ce pontife y érigea un monastère bénédictin; mais cette assertion n'est confirmée par aucun document. L'anonyme de Mabillon, auteur contemporain, rappelle l'église en même temps que les images de saint Paul et de sainte Marie.

Il est question, au x[e] siècle, d'une image de la martyre et d'un miracle dont cette image fut l'objet.

Dans le catalogue d'Alexandre III, elle figure parmi les abbayes de Rome[2].

Le campanile du XII[e] siècle[3] indique des travaux importants pour cette époque; la porte mosaïquée dont il est question pourrait s'y rattacher.

D'après un bref de Clément V, adressé au cardinal Carvo, on voit qu'en 1311 elle formait une paroisse, probablement desservie par des moines.

En 1398, elle était collégiale et resta dans cette situation jusqu'en 1567, époque où Pie V y mit les Humiliés et transféra la paroisse à *S. Salvatore de Suburra*. Grégoire XIII affecta le couvent aux Olivétains de Monte-Vergine, qui y restèrent jusqu'en 1809.

Elle ne fut pas à l'abri de restaurations pendant ces longs siècles. Le ciborium est un reste des travaux qui furent exécutés au XIII[e] siècle[4]: une des faces sert aujourd'hui d'autel au bout d'un des collatéraux, l'autre a été érigée dans le jardin au-dessus d'une statue de la sainte Vierge. Il est présumable que ce travail ne fut pas isolé et qu'il se rattachait à des embellissements apportés dans le chœur.

1. Saint Grégoire l'orna de peintures comme en témoigne la lettre d'Adrien à Charlemagne : « ... Diversis historiis ipse b. Gregorius pingi fecit eam, tam in musivo quam in coloribus a venerandas imagines ibidem erexit, et a tunc usque hactenus venerantur. »

2. NIBBY, p. 35.

PERTZ, *Monumenta germanica*, III, 715.

Id. — *S. Agathæ eccl. rom.*, p. 715, anno 921 (*Benedicti chronicon*, par un moine de Saint-André au mont Soracte, IX-X[e] siècles, du temps du pape Jean XII).

3. BARBIER DE MONTAULT, *Églises de Rome*, p. 2.

4. *La Messe*, II, p. 36.

Vers l'année 1500, l'église fut restaurée par le cardinal Podocatario; en 1517, par le cardinal Ercole Rangoni; en 1568, par le cardinal Gallo; en 1589, renouvelée par le cardinal Federico Borromeo, époque où périt la mosaïque.

Le cardinal Gozzadini, en 1622, et les cardinaux Francesco et Antonio Barberini, en 1633[1], y travaillèrent successivement. A la fin du dernier siècle, les Pères de Monte-Vergine restaurèrent le plafond et, de notre temps, le cardinal Marco y Catalan, qui en était titulaire[2], y apporta quelques réparations. Ces restaurations firent disparaître une quantité de pierres funéraires qu'on peut retrouver décrites dans l'histoire de Martinelli et de Lorenzi; celle du savant Jean Lascaris, qui fut ambassadeur des rois Louis XII et François I[er] (✝ 1535), et le monument d'O'Connel (✝ 1847) s'y voient encore.

On a répété qu'il ne restait plus rien de l'ancienne basilique dont l'origine me paraît constantinienne; je crois au contraire que ce vénérable édifice est encore tout entier sous nos yeux et que son plan notamment est le primitif. A priori, on s'aperçoit que la disposition de l'atrium, celle de la basilique n'ont rien de commun avec les architectes du XVI[e] ou du XVII[e] siècle. S'ils n'avaient pas respecté ce plan, s'ils avaient donné de nouveaux fondements à leur œuvre, ils n'auraient pas manqué de le mettre au niveau du sol moderne, au lieu que c'est le contraire que nous voyons, puisqu'on est obligé de descendre plusieurs marches pour pénétrer dans l'atrium.

Cet atrium est moderné dans ses formes extérieures, mais il a conservé une similitude remarquable avec les portiques antiques de ce genre et surtout avec celui de Parenzo; la grande arcade au centre est de même accompagnée, à droite et à

1. Voyez dans MARTINELLI la description de ce que firent les Barberini. Ces travaux des Barberini rappellent ce qui était par ce qui fut détruit. MARTINELLO Diac. S. Agathæ : « Aulam templi in tres divisam naves opere tectorio illustravit; fornices alicubi ruinosos instauravit : Diaconicum columellis antea septum, *iis amotis, aperuit* : maiorem portam condidit; porticum et odeum a fundamentis exstruxit, specularibus nobili opere adjunctis : ara maxima nullo opere cultuque conspicua disturbata plurimas sanctorum reliquias continebat S. Agathæ, S. Sebastiani, etc., etc. Jam aram eamdem ex candenti marmore condidit, ubi sanctorum reliquias, de corpora præterea nonnulla ex alia eiusdem templi, ara translata locavit... »

2. NIBBY, p. 35.

gauche, d'arcades plus étroites ; ce sont à peu près les mêmes dimensions. Martinelli, l'historien des travaux des Barberini, dit, il est vrai, en parlant du portique, qu'il le construisit *à fundamentis*, mais cela ne signifie pas qu'il changea le plan et doit être entendu par le changement des colonnes en piliers. S'il m'était permis de me servir d'une expression peu digne de cette vénérable église, je dirais qu'elle fut travestie au XVII[e] siècle.

C'est en partant de ces données, en nous appuyant sur le plan actuel, sur les récits de Martinelli, que nous avons tenté la restauration que nous offrons [1] (pl. X et XI).

De l'atrium on pénétrait à gauche dans le palais cardinalice. La porte de l'église était décorée dans le style cosmatesque avec chambranle de marbre orné de mosaïques ; sur le linteau on y lisait le nom de l'auteur :

PRESBYTER JOHANNES
HOC OPUS FIERI FECIT.

A droite de l'atrium était l'entrée du monastère, sans doute où se trouvent les bâtiments du couvent des Irlandais. Bufalini, sur son plan, indique de ce côté des bâtiments considérables coupés par beaucoup de murs. Il y avait comme trois jardins, « triplicem hortulum ».

Le campanile, de style roman, s'élève encore en tête de l'église avec ses murs de briques et ses colonnettes de marbre.

1. *Diaconia S. Agathæ in Suburra* ex FLORAVENTE MARTINELLO romano descripta et illustrata, 1638 (K. 1280). — Cap. IV, *Descriptio S. Agathæ :*

« Aula Templi, sive cella in tres dividitur, ut appellant, navis, duodecim pervetustis columnis distincta, in uniuscuiusque earum capite, aris constitutis, sacra celebrantur. Ara maxima in media navi locata ornatur marmoreo et vermiculato ciborio a *quatuor* marmoreis columnis suffulto. Diaconicum, ubi maius altare, thronus Card. Diaconi, ac presbyterorum sedes, *clauditur senis ex glareæ marmore viridi columnis*. Absis in superiori parte Diaconici imaginem Christi et duodecim apostolorum ex musivo habebat; verum antiquitate collapsa ac restituta nunc martyrium virginis cui dedicatur Ecclesia pictum repræsentat. Aliud altare in sinistra navi D. Agathæ et sanctorum reliquiis dicatum est... in alio dexteræ navis annunciatio B. Mariæ virginis colitur.

« Alter lateralis ingressus ex tiburtino lapide patet in sinistra navi, cui hæret vestiarium et cimeliarchium ; in anteriori parte Ecclesiæ odeum et pars turris campanariæ pervetustæ surgit.

« Platonia sive pavimentum omne mediæ partis pario marmore in varias formas coagmentato ac tessellato opere ornatur : reliquum stratum est romano latere lineis marmoreis intextum. »

L'aspect intérieur a peu changé ; des deux côtés de la nef principale les rangées des colonnes antiques se dressent encore devant nous et, si nous ôtons les chapiteaux et les ornements baroques des Barberini, nous retrouverons facilement la vieille basilique. Le chœur est la partie qui a le plus souffert des restaurations ; Martinelli a encore vu le presbyterium fermé par une belle iconostase de six colonnes de marbre vert (clauditur senis ex glareæ marmore viridi columnis), à travers lesquelles on distinguait le ciborium, sur le maître autel. Ce ciborium, soutenu par quatre colonnes, avait des arcs en plein cintre avec tympans ornés de mosaïques ; comme nous l'avons dit, nous conservons deux de ses faces [1].

Derrière l'autel s'élevait au milieu du banc presbytéral le trône cardinalice.

Le plus bel ornement de cette tribune était la mosaïque de Ricimer qui représentait le Sauveur assis sur le globe du monde et accompagné de ses apôtres. Nous les avons dessinés au Vatican sur le manuscrit de Ciacconio. Le Père Garrucci [2] avec juste raison adopte l'ordre des apôtres que ces aquarelles nous présentent, et qui portent leurs noms respectifs : à droite, *Petrus*, *Andreas*, *Johannes*, *Thomas*, *Mathæus*, *Bartholomæus;* à gauche, *Paulus*, *Philippus*, *Judas Jacobi*, *Jacobus Alfpei*, *Simon Zelotes*, *Jacobus*. Les apôtres ont des vêtements blancs avec claves et monogrammes de pourpre ; devant leurs noms est le sigle S ; ils n'ont pas de nimbe. Le globe qui sert de trône au Sauveur est d'azur. Le Sauveur a une tunique bleuâtre avec claves jaunes festonnés au bord, un manteau blanc avec clave bleu et monogramme jaune. Il a un nimbe jaune, un livre ouvert duquel pendent des rubans rouges. Au-dessous du globe est la légende : « *Salus totius generis humani.* » On sait que les ariens, s'ils niaient la divinité de Jésus-Christ, ne lui retiraient pas le titre de Rédempteur. L'inscription de Ricimer se développait comme toujours sous les pieds des personnages de la mosaïque [3] (pl. XI).

1. *La Messe*, pl. CXIV.
2. GARRUCCI, pl. CCXL.
CIAMPINI, *Vet. mon.*, p. 271.
MAI, *Scr. vet.*, V, p. 110.
3. Les dessins du Vatican sont accompagnés de cette légende : « In æde S. Agathæ ad Suburram quam divus Gregorius Magnus ab arianis profanatam iterum consecravit in honore S. Agathæ, ejus corporis reliquiis et S. Petri,

S. Agata de Caballo. — L'église S. Agata-alla-Suburra, selon Adinolfi[1], s'appelait aussi S. Agata in Diaconia, de Caballo, in Equo marmoreo, nella Contrada di Cavalli, Cavalli marmorei, en souvenir des fameux chevaux qui furent depuis transportés au Quirinal. M. Armellini[2] veut qu'on distingue S. Agata di Caballo de la diaconie qu'on vient de décrire et croit qu'elle s'élevait dans le voisinage de S. Andrea al Quirinale.

S. Agata in Trastevere. — Cette petite église[3] existe encore près de la piazza Romana, dans la *Lungaretta*, en face de Saint-Chrysogone; elle s'élève sur l'emplacement qu'occupait la maison paternelle de Grégoire II. Selon le livre pontifical, le pape, à la mort de sa mère Onesta, transforma cette demeure en église et la dota richement[4] (715-731).

M. Armellini pense que Torrigio s'est trompé en la confondant avec l'église dite *ad Colles jacentes*, près de Sainte-Cécile, qui s'appelait *S. Agata in Turri*. C'est peut-être cette église que mentionne une bulle de 1199[5].

Grégoire XIII, en 1375, la donna à la congrégation de la doctrine chrétienne; d'après un document des archives vaticanes, la maison contiguë n'avait pas de cloître, mais seulement une petite cour et un petit jardin avec un puits et des fontaines[6].

Elle fut reconstruite sur le dessin de Recalcati en 1710[7].

martyris Stephani illatis, et habetur in libro eius 3 dialogor. — In abside ipsius ecclesiæ sunt Christus et XII apostoli, sex a dextris et sex a sinistris, quod opus fieri fecit Flavus Ricimerus. Hic habet titulum :

FL. RICIMER V I MAGISTER VTRIVSQVE MILITIÆ PATRICIUS ET EX CONSVL. ORD PRO VOTO SVO ADORNAVIT

« Quæ pictura in mosaico antiquior multo est, ut existimo, ipso S. Gregorio PP. — Paulus IV pont. max. non levibus rationibus promotus solebat dicere picturas has esse veras apostolorum effigies id quod certe comprobat sanctorum apostolorum Petri et Pauli quæ omnino sunt similes iis quæ pro certis et indubitatis in Vaticana basilica asservantur.

« Opus vermiculatum in æde S. Agathæ in Suburra quod nuper cecidit et picturis supplementum est an. D. MDICV. » Manuscrit du Vatican, 5407, f° 27. — Transcrit à Rome.

1. *Roma nell' età di mezzo*, II, p. 94.
2. *Le chiese di Roma*, p. 101.
3. Nolli, plan n° 1156.
Bolland., *S. Agathe*, p. 632.
4. Bianchini, *Lib. pont.*, p. 168.
5. Ecclesiam S. Agathæ cum pertinentiis.
6. Armellini, p. 103.
7. Nibby, p. 37.

S. Agata ad Colles jacentes. — Située près de Sainte-Cécile, au pied du Janicule qu'on appelait pendant le moyen âge *Colles jacentes*, cette église fut construite par Pascal Ier (817-924), et concédée à l'hôpital de S. Pellegrino. Elle n'a laissé aucun vestige[1].

S. Agata ad Caput Africæ. — C'était le titre d'un oratoire dans un monastère fameux situé dans la région de Rome *Caput Africæ*, entre le Celius et l'Esquilin. Du temps d'Honorius III, ce monastère était déchu de son ancienne splendeur[2]. Léon III lui fit des présents: « In oratorio S. Agathæ, quod ponitur in monasterio apud Africi, canistrum ex argento, pensans libras tres[3]. »

S. Agata in Posterula. — Cette église est mentionnée par le livre pontifical dans la vie de Nicolas Ier (858-67). Elle doit son nom à une des quatre poternes (posterulæ), ouvertes le long de la muraille qui va de la porte Flaminia au pont Saint-Ange. Selon Grimaldi, elle serait précisément l'église actuelle de S. Maria in Posterula; mais cette supposition paraît incertaine[4]. Dans une charte de 955, il est question de « S. Agatha usque in posterulam[5] ».

S. Agata de Burgo. — Dans le regestum d'Urbain V, on mentionne au Borgo Vaticano une petite église de ce nom.

S. Agata de' Tessitori (ou *ai Pantani*). — Cette petite église, jadis appelée S. Maria *in Marcello martyrum*, reçut le nom de *S. Agata de' Tessitori* parce que Léon X (1517) la concéda aux tisserands qui lui donnèrent le nom de leur patronne; on y voit un poids romain, dit « pierre des martyrs », et un puits dont on boit l'eau par dévotion[6].

S. Martin. — Léon IV donna à cette église, selon ce que rapporte le livre pontifical, une « vestis », où l'on voyait « effigiem s. martyris

1. Armellini, p. 104.
2. *Id.*
3. *Lib. pont.*, p. 302.
4. Armellini, p. 105.
5. Marini, *Papiri diplomatici.*
6. Nibby, p. 37.
B. de Montault, p. 2.

Agathæ habentis ad pedes effigiem ipsius almi Pontificis[1] ».

Le même Léon IV donna une vestis « in cœmeterio beatæ Agathæ martyris quod ponitur foris portam beati Pancratii[2] ».

S. Cécile. — Nous devons rappeler surtout la basilique Sainte-Cécile, dont elle est une des patronnes, et son image du IXe siècle qui figure en un costume d'or dans la mosaïque absidale. Nous l'avons décrite, lorsque nous nous sommes occupé de cette église (vol. I, pl. XI, p. 44). On y conserve de ses reliques[3] (pl. XXIV).

Divers. — Plusieurs églises de Rome ont l'honneur de posséder des reliques de sainte Agathe : Sainte-Praxède, une partie de son voile; Saint-Dominique, d'autres reliques; S. Maria della Consolazione, une partie de son épaule; Saint-Adrien, de ses vêtements[4]; les Saints-Apôtres, S. Marco, S. Maria-in-Campitelli, Saints-Pierre-et-Marcellin conservent aussi de ses reliques[5].

Les peintures du moyen âge, qui ornaient jadis les murs de Sainte-Agnès-hors-les-Murs, avaient trait aux histoires de sainte Catherine et de sainte

1. *Lib. pont.*, p. 364.
2. *Id.*, p. 398.
3. Barbier de Montault, *Œuvres complètes,* VII.
4. Bolland., p. 633.
5. Barbier de Montault, *Œuvres complètes,* VII.

Agathe; leur caractère peut les faire attribuer au XIIIe siècle; on en a transporté des fragments au musée de Latran[1].

D'Agincourt a emprunté à la collection du cardinal Zelada, à Rome, la peinture d'un triptyque, sur un des côtés duquel est figurée Agathe avec un riche manteau, une palme dans la main droite, dans la gauche une coupe qui renferme les caractéristiques de son martyre. Cette peinture est signée de Jean de Pise : « *Johannes de Pisis pinxit*[2]. »

A Saint-Pierre-de-Rome, il y avait dans l'ancienne basilique un autel consacré à sainte Agathe, qui fut démoli et remplacé par le tombeau de Marcel II[3].

On conserve une hymne attribuée à saint Damase en l'honneur de notre sainte.

Il y avait à Sainte-Anastasie une longue inscription antique qui finissait ainsi[4] :

NOS TU VIRGO TUOS AGATHE SANCTISSIMA SALVA
SEMPER ET A CUNCTIS CAUTA TUERE MALIS
FAC TECUM VIVANT CHRISTOQUE PERHENNITER ASTENT
ET VALEANT TRINO TRES SINE FINE DEO.

1. Cavalcaselle, I, p. 63. — Nous en avons des calques soignés dans les dessins de Savinien Petit, à la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts.
2. D'Agincourt, pl. CXXVIII.
3. Altare in honorem S. Ag. constitutum, ac ab Ægidio de Roffredis restitutum.
Ciampini, *De sac. ædif.*, p. 73.
4. De Rossi, *Inscript.*, II, p. 438.

ÉTATS PONTIFICAUX

S. Agata sulla via Aurelia (environs de Rome). — Le livre pontifical, dans la vie du pape Symmaque (498-514), nous apprend qu'il éleva sur la via Aurelia une église « in honorem b. m. Agathæ », dans un terrain appelé *Lardarium*. Une bulle de Léon IV la mentionne, ainsi que la *casa lardaria*. Une bulle de confirmation de Léon IX l'indique comme située *in colle Pino* (1053)[1].

Son emplacement est incertain aujourd'hui; cependant M. Armellini[2] croit pouvoir le fixer entre le premier et le second mille en dehors de la porte Saint-Pancrace, à cause d'une bulle d'Innocent III, qui la désigne en ce lieu « *qui dicitur S. Agathæ in introitu urbis Romæ* ». D'après les indications du *Liber mirabilium*, il résulte que l'église s'élevait sur un des cimetières de la via Aurelia, près des restes d'un édifice circulaire : *Cœmeterium S. Agathæ ad Girolum*, où furent ensevelis les célèbres martyrs Processus et Martinianus.

Bosio découvrit les ruines de la basilique sur des terres qui appartenaient à Saint-Pierre, dans un lieu qu'on appelait encore *Casale di S. Agata ;* ses antiques murailles avaient quelques traces de peintures.

Tusculum. — Il y avait au moyen âge, à Tusculum, un monastère dédié à sainte Agathe, à 10 milles de Rome. Nous voyons dans la vie de saint Nil que ce saint voulut y mourir et s'y réfugia pour y passer les derniers moments de sa vie. Il y avait alors un petit nombre de frères qui furent étonnés et lui demandèrent l'objet de sa visite, tandis que les Romains couraient derrière lui pour le supplier de revenir; mais il fut inflexible et se contenta de répondre par ces paroles du psalmiste : « Hæc requies mea in seculum sæculi[1] » (1005).

1. Bollandistes.
2. *Id.*, p. 772.
Torrigio, *Le sacre grotte vaticane.*

Sainte-Agathe de Tusculum est mentionnée dans un inventaire des biens du Mont-Cassin de 1097, de 1105, dans une bulle de 1113[2], de nouveau en 1216.

On lit dans la chronique du Mont-Cassin cette désignation à la date de 1064 : « Monasterium S. Agathæ subtus civitatem Tusculanam[3]. »

En 1077, on trouve donation faite d'une église S. Jerusalem « sitam territorio Tusculano juxta tenorem scilicet quo antea monasterium S. Agathæ et S. Angeli, S. Luciæ, S. Felicitatis, S. Petri[4], » etc., etc.

Tivoli. — Une église dédiée à sainte Agathe s'élevait dans les environs de Tivoli[5].

Frascati. — L'église de Frascati a l'honneur de posséder ses reliques[6].

Palestrina. — La consécration de l'église Supérieure, par Pascal II, a été rappelée dans une inscription de 1117, où l'on mentionne la présence d'une relique de « la bienheureuse vierge Agathe[7] ».

Visso. — Sur une des portes de la ville de Visso (Ombrie), on écrivit en 1263 cette épigraphe rappelant la fameuse table : « *Mentem sanctam, spontaneum honorem et patriæ liberationem*[8]. »

Rocca Contrada. — Les plans de Blaeu (II) nous

1. D. Martène, coll. *Vet. script.*, VI, p. 953.
2. *Bullarium.*
3. *Chron. cas. auct. Leone.* Pertz, VII, p. 709 et 745.
4. Pertz, VII, p. 745.
5. *Studj e documenti di storia*, 1880, p. 72.
6. Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, VII.
7. Bartolini, *L. sotterranea confessione di S. Marco*, p. 30.
8. *Revue de l'art chrétien*, 1887, p. 361.

montrent une église avec campanile dédiée à sainte Agathe.

Molara. — C'est dans ce bourg qu'habita saint Thomas d'Aquin; on prétend qu'il y avait un monastère grec de Sainte-Agathe qui aurait précédé celui des Basiliens fondé par saint Nil, à Grotta Ferrata [1].

Prossedi (près Frosinone). — On trouve dans cette ville une collégiale dédiée à sainte Agathe et saint Sébastien ; la nouvelle église a été élevée près de l'ancienne. On y remarque une image en bois de la sainte qui a du mérite artistique et une date ancienne [2].

Ferentino. — Un couvent dédié à sainte Agathe [3].

Rieti. — Farfa possédait au VIIIe siècle une église dédiée à sainte Agathe, à quelque distance des murs de Rieti; nous lisons dans le cartulaire de Farfa, à la date de 761, sous le règne de Didier et d'Adelchise, son fils, qu'Hilderic cède au monastère quelques pièces de terre et reçoit en échange la basilique de Sainte-Agathe à Rieti : « Pro ipsa commutatione recepi ego qui supra Hildericus a te jamdicto Halano abbate, vel a cuncta congregatione S. Marie in commutatione basilicam beatæ Christi martyris Agathes foris muros civitatis Reatinæ, una cum casela prope ipsa basilica cum curticella et horto vel aliquanto vinea quæ ad ipsam pertinet basilicam [4]. »

Il est à croire que les cessions n'étaient que des baux emphytéotiques, car nous voyons, en 819, Ingoaldus, abbé de Farfa, céder l'église *S. Agathæ ad Arces*, près Rieti, à Guisperga, pour le temps de sa vie.

Le monastère de Farfa possédait encore d'autres églises dédiées à sainte Agathe; parmi les dons que lui fit l'empereur Othon, en 967, figurent « S. Agatha-in-Paludibus », S. Agatha-in-Luciliano [5].

1. *Bull. d'arch. chrét.*, 1873, p. 120.
2. Marocco, *Monumenti dello stato pontific.*, 1832, V, p. 25.
3. *Id.*
4. *Regesto di Farfa*, II, p. 54.
Galletti, *Memorie di tre chiese di Rieti*, 1763.
5. Pertz, *Monumenta germanica*, I, p. 457, 504.

Anagni. — Le trésor de l'église d'Anagni conserve une dalmatique ornée de riches broderies avec sujets, parmi lesquels on distingue le martyre de sainte Agathe (XIIIe ou XIVe siècle) [1].

Spolète. — J'ai copié, d'après une gravure de 1613, à notre Topographie nationale, une vue du monastère de Sainte-Agathe à Spolète. L'église, avec son campanile, s'élève au milieu des bâtiments claustraux, qui paraissent considérables et de forme allongée (pl. XV). Je suppose que cet édifice n'existe plus, du moins je ne l'ai pas vu lorsque j'ai visité la ville en 1879. On y conservait trois épines de la sainte couronne et une image du Sauveur, dite de saint Luc [2].

Pérouse. — Pérouse possède une église *S. Agata.* On y voit, à l'intérieur, d'anciennes fresques qu'on retrouva, il n'y a pas longtemps, sous la chaux qui les recouvrait. On y voit aussi un tableau représentant la sainte patronne et un autre, son martyre [3]. Le culte des Pérugins pour notre sainte est fort ancien, puisque, bien avant 1300 [4], il y avait une chapelle et une paroisse sous ce titre, dans le même lieu où l'on trouve le vieux temple de *SS. Savino ed Agata.*

Dans le diocèse, à *Antagnolla*, une église paroissiale très ancienne est dédiée à notre sainte.

Gubbio. — En 1314, il y avait à Gubbio un monastère d'Augustines sous le vocable de sainte Agathe; M. Busiri m'écrit qu'il n'existe plus [5].

Pesaro. — Un plan de Blaeu [6], au XVIIe siècle, nous présente une église dédiée à sainte Agathe, à Pesaro. On prétend qu'elle marque l'emplacement ou se trouvait l'oratoire de Saint-Maur [7].

Aux environs de Pesaro, il existe une forteresse appelée S. Agata Feltria, dans une situation inexpugnable et merveilleusement pittoresque. La forteresse s'élève avec sa masse imposante, au-

1. Barbier de Montault, *Ann. arch.*, XVII, p. 275.
2. Barbanti, *Ristretto di Spoleti*, 1731.
3. Rossi Scotti, *Guida*, p. 93.
4. Pellini, *Storia di Perugia*, I, p. 325.
Messagiero di S. Agata, nov. 1889, p. 38.
5. Sarti, *De episcopis Eugubinis*, p. 172.
Lettre de M. Busiri, 12 septembre 1891.
6. *Nouveau théâtre d'Italie*, II.
7. Olivieri, *Pesaro*, p. 101.

dessus de rochers à pic, d'où elle domine la vallée, et à côté on croit distinguer l'ancien sanctuaire avec son abside circulaire. Elle fut prise par Sigismond Malateste[1].

Fermo. — On posa à Fermo[2], en 1233, la première pierre de l'église Saint-Thomas; on y avait gravé sur une pierre une invocation à plusieurs saints et notamment à sainte Agathe.

Ce fut vers la même époque, au milieu du XIII[e] siècle, que fut fondée dans cette ville l'église *S. S. Agathe et Philippe*, comme nous le rappelle une inscription qu'on lit près de l'autel :

> ✝ A. D. MCCXXV DEDICA EST
> HEC ECCLESIA SANCTE AGATHE VII
> KAL. SEPTB. A DNO PHYLIPPO FIRO
> EPO. —

Urbino. — Lubin cite une collégiale de chanoines augustins réguliers, sous le patronage de sainte Agathe.

Bologne. — Les anciens plans de Bologne nous montrent une petite église sous le vocable de sainte Agathe (pl. XV), près de laquelle court l'Aposa, rivière qui traverse toute la ville; sur une gravure de 1587, un pont est figuré dans le voisinage. Un campanile domine le toit de l'église. Je n'ai plus retrouvé cet édifice sur les plans modernes[2]. Les Bollandistes disent qu'il fut restauré en 1194 par l'évêque Gérard et que le vocable est devenu S. Maria de Castiglione. Selon certaine tradition, elle remonterait à saint Petronius. On conservait des reliques de sainte Agathe dans plusieurs églises de Bologne, S. Stefano, S. Pietro, S. Giuliano[3].

Hors la porte S. Mammolo, à S. Maria de Denti, une peinture de 1345 représente une sainte avec des tenailles et un livre; il s'agit peut-être de sainte Agathe[4].

Voici encore, près de Bologne, une petite paroisse dont le nom rappelle la dévotion des Goths pour sainte Agathe; comme la ville du royaume de Naples, elle s'appelle *S. Agata de' Goti*[1]. C'est, je crois, la localité située à 25 kilomètres de Bologne, près d'Otesia; l'église, par suite des ravages du temps, ne pouvait plus servir au culte. Au lieu de la réédifier, on se contenta de transférer à S. Andrea d'Argine un tableau de l'école du Guide représentant sainte Agathe, et que les habitants avaient en grande vénération. Une belle relique s'y conservait dans une monstrance d'argent, un fragment de l'épaule, dit-on. Les habitants professent pour leur patronne une tendre vénération et lui attribuent la délivrance de plusieurs fléaux[2]. Chaque année, le jour de la fête, on bénit des pains qu'on appelle *pani di S. Agata*, qu'on donne aux petits enfants malades pour les guérir[3].

Ferrare. — On conservait un os du bras de sainte Agathe à la cathédrale[4].

Faenza. — Dans les environs de Faenza, on trouvait *S. Agata Castello*, qui devait son nom à la patronne de son église. Ce château fut fortifié en 1217 par Tolosano. Une charte authentique des archives du chapitre de 1198 mentionne en ces termes une terre « posita in Maurisino territorio faventino plebatus S. Agathæ iuxta Ecclesiæ de Guercinoso[5] ».

Ravenne. — *Sainte-Agathe-Majeure.* — (V[e] siècle) Basilique fondée par saint Exuperantius (?). — Miracle et tombeau de saint Jean Angelopte (✝ 439). — (960) Un bain dans le voisinage. — (VI[e] siècle) Mobilier. — (982) L'église est dite *Majeure.* — (978) Mentionnée comme monastère. — (1132) Léon, dit cardinal de Sainte-Agathe-Majeure. — (1161) Testament de Guido de Lazario, qui lui laisse de riches ornements. — (1169-1178) Legs de donateurs. — (1290) Sainte-Agathe gouvernée par un recteur. — (XIV[e] siècle) Peintures dans le chœur. — (1467) Fondations de messes. — (1494) Reprise en sous-œuvre, relèvement du sol et des portiques. — (1688) Tremblement de terre, chute de la mosaïque absidale. — (1892). Restauration. Découverte d'un chancel. Description.

Ravenne, si riche en antiquités chrétiennes, nous offre un des plus vieux monuments du

1. Marcolini, *Pesaro*, 1883, p. 57.
Cappelletti, *Chiese*, III, p. 612.
2. Elle se trouve encore sur un plan de 1745.
3. Antonio di Paolo, *Bononia illustrata*.
4. D'Agincourt, *Hist. de l'art*, pl. CXXVII.

1. N'était-elle pas visée dans une bulle de 1288 par ce texte : « S. Agathæ terram aliaque castra et loca ad provinciam massæ Trabariæ non autem ad Romandiolæ (Romagne) spectare declarat » ?
2. *Messagiero di S. Agata*, juillet 1889, p. 5.
3. *Id.*, août 1889, p. 14.
4. Coatti, *Chiese di Ferrara*, p. 20.
Grego, *Memorie istoriche*.
5. Tonduzzi, *Historie di Faenza*, 1675, in-f°.

culte de sainte Agathe, une église qui a pour nous le double intérêt d'être à la fois sous le vocable des deux vierges siciliennes, Agathe et Lucie [1]. On prétend que cette église fut élevée, sous l'évêque Exuperantius († 432), par Gemellus, préfet de l'Église ravennaise en Sicile, et l'on expliquerait ainsi l'introduction ancienne du culte des vierges. Un monogramme, qu'on voit sur l'architrave de la seconde colonne à gauche, a soulevé de longues discussions sur cette origine. Montfaucon le traduit par *Titus Cornelius Nepos*, Zirardini, par *Petrus Episcopus*, d'où l'on pourrait inférer que l'église fut l'ouvrage de saint Pierre, successeur de saint Ursus. Nanni et Tarlazzi persistent en faveur de Gemellus; ils ajoutent que ce ne fut pas sous saint Exuperantius, mais sous l'archevêque Petrus que l'église fut élevée [2].

Quoi qu'il en soit et bien que les monogrammes n'offrent généralement à l'histoire que des renseignements fort obscurs, on peut affirmer que Sainte-Agathe existait au commencement du ve siècle, puisque le livre pontifical d'Agnellus nous apprend que l'archevêque saint Jean Angelopte († 439) venait déjà y prier, et que l'on y raconte sa messe miraculeuse et l'apparition de l'ange. Il fut enseveli dans la basilique témoin de ce miracle : « Sepultus est in prædicta sanctæ martyris basilica post altare, ubi angelum stantem vidit effigiemque ejus super sedilia depictam quotidie conspicimus; apparetque fuisse tenui forma et nigri capilli, paucos canos. » Il faut croire que l'auteur parle ici d'une image en mosaïque peinte au-dessus du banc presbytéral [3]. M. Ricci [4] cite aussi la *carta plenariæ securitatis* de Justinien, où il est fait mention de cette église : « et de domo quæ est ad Agathæ Rav. secundum fidem. »

Je placerais à une époque un peu inférieure le travail du mobilier de l'église; ce qui nous reste des chancels, de l'ambon appartient au style du vi^e^ siècle.

Les archives de Sainte-Agathe nous permettent de citer des dates fort anciennes de son histoire. Une charte de 960 nous montre déjà un seigneur nommé Hugues et sa femme Altrade qui réclament par emphytéose à l'archevêque Pierre le tiers de diverses propriétés et notamment d'un bain dans le voisinage de Sainte-Agathe [1].

Dès 982, cette église n'était pas la seule dans Ravenne qui fût dédiée à sainte Agathe; nous lisons, dans une charte de cette année : « Ecclesia S. Agathe majoris et andronellam qui pergit ad plateam publicam, » etc. Ce titre de *Majeure* suppose une autre église de dimension et dignité inférieure. Un document de 991 mentionne aussi « unum cubiculum cum ripa fluminis Padenne, in regione S. Agathe majoris ». Les chartes, dès 978, la désignent comme formant déjà un monastère; en 1018, nous lui voyons encore cette fonction d'église abbatiale, comme nous l'apprend la donation de l'archevêque Arnaldus, qui la concède à Pierre, diacre de Ravenne. Une bulle d'Alexandre III, une autre d'Urbain IV la désignent de même. Dans le testament de Pietro Duca (1132) figure un certain Leone avec le titre de cardinal de *S. Agatha Maggiore*, car, à cette époque, les chanoines et les curés de Ravenne avaient, comme à Rome, le privilège de se faire appeler cardinaux [2].

Les legs abondaient en faveur de cette église. Nous lisons, à la date de 1178, dans le testament de Giov. Duca : « Ecclesie S. Agate majoris relinquo totum hoc quod habeo dominicatam in silva di Perutoli. »

Non seulement les biens-fonds, mais les riches ornements étaient alors prodigués en sa faveur (1161) [3], entre autres un vêtement d'autel en argent.

Chose singulière, cette église, richement dotée, n'avait pas la possession d'un jardin contigu, qu'elle était obligée de louer en 1269 : « Pro uno orto juxta ipsam Ecclesiam a primo latere via quæ vadit in circulum [4]. »

Sainte-Agathe-Majeure, au xiiie siècle et plus tard, était gouvernée par un recteur (1290); cette fonction est encore rappelée dans les chartes du xive et du commencement du xve siècle.

1. Fabri, *Sagre memorie*, p. 62.
2. M. Gardella, dans une lettre récente, nous dit que l'origine est incertaine.
3. Agnelli, *Lib. pont.*, I, cap. vii. Migne, p. 538.
4. *Guida*, p. 83 et 151.

1. Fantuzzi, *Mon. rav.*, I, p. 151, etc.
2. Fabri, *Sagre memorie*, p. 62.
3. Fantuzzi, III, p. 272.
4. *Id.*, VI, p. 246.

Au XIV[e] siècle, on peut attribuer la décoration du chœur à l'école de Giotto.

Une date qu'on lit sur une des colonnes laisse penser que le surélèvement du sol et de grands travaux eurent lieu dans l'église au XV[e] siècle.

Dans le portique qui précédait l'église, on passait alors les actes solennels[1] devant témoins.

Description. — Élevée au sud-ouest de la ville, à peu de distance derrière le Dôme, Sainte-Agathe est une basilique à trois nefs séparées par deux rangées de dix colonnes variées; on y voit des fûts de marbre gris antique, grec, cipollino, de granit, etc., des chapiteaux de diverses époques, les uns romains, les autres byzantins, d'autres encore du XV[e] siècle.

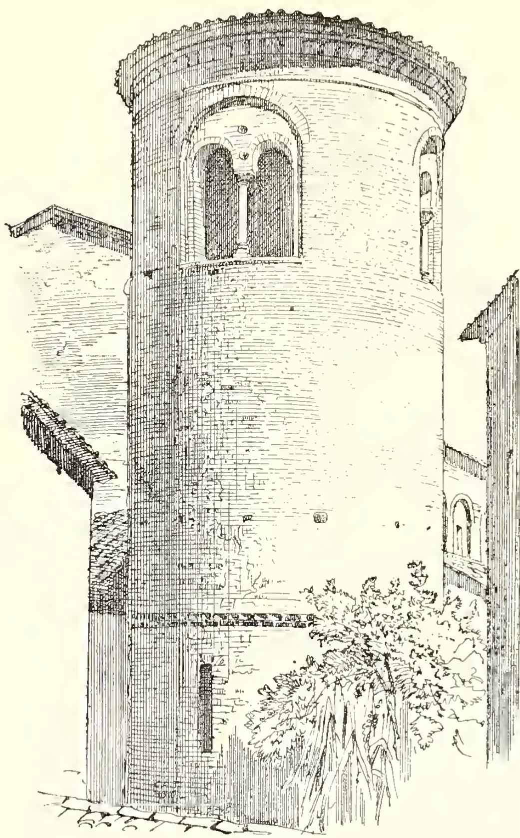
L'ambon, que nous avons rétabli au milieu de l'église, est creusé dans un tronçon de colonne antique cannelée, que les ouvriers du VI[e] siècle ont retournée et dont ils ont transformé les cannelures en petites arcades[2]. Nous l'avons remis au centre de l'église comme il devrait être.

A l'une des extrémités est posée l'urne funéraire des archevêques Sergius et Agnellus, sur laquelle on lit une inscription métrique[3]. L'autre nef a pour autel un marbre du VI[e] siècle avec trois croix surmontant des globes; il est possible que ce soit un panneau des anciens chancels.

Nous avons, dans notre perspective, restauré ce chancel en relevant le chœur comme dans beaucoup d'églises de Ravenne.

J'ai remarqué, en visitant cette église, qu'un ancien arc, près de l'entrée, appartenant à la construction primitive, avait son imposte inférieure de $2^{m},50$ aux impostes des arcades actuelles, ce qui marque un égal exhaussement du sol. Or cet exhaussement n'a pas été obtenu par l'enterrement des bases ni par la démolition des murs, mais par une reprise en sous-œuvre qui a laissé subsister l'attique de la grande nef. On y voit, à l'extérieur, une suite de larges arcades qui paraissent antiques; ce travail, vraiment prodigieux, serait incroyable si nous ne le constations à Saint-Jean-Évangéliste, à Saint-Pierre-Majeur et sans doute à Saint-Apollinaire-le-Neuf. Il est possible qu'il faille l'attribuer au XV[e] siècle, car on lit, sur le coussinet de la première colonne, la date de 1494.

Le chœur, jadis, était richement orné. Nous avons vu que l'image de saint Jean Angelopte avait été peinte au-dessus du banc presbytéral; la tapisserie de mosaïque descendait sans doute alors jusque-là; à la place, je n'ai plus retrouvé



Ravenne. Tour de S. Agata. Photographie de Ricci.

qu'une Madone du XIV[e] siècle, d'un beau caractère, avec les bras levés en orante, le nimbe radié et une croix au cou. Dans les ébrasements des fenêtres de l'abside on a retrouvé des restes de mosaïque, mais la grande mosaïque de la conque a malheureusement péri dans le tremblement de terre de 1688. Nous ne possédons plus que la gravure qu'en avait fait faire Ciampini[1], quelque temps avant la catastrophe, et la description. On y voyait le Sauveur assis sur un trône gemmé, bénissant d'une main et tenant, de l'autre, appuyé sur son genou gauche, le livre des Évangiles; son man-

1. Fantuzzi, An. 1161, I, p. 272. An. 1135. *Actum sub Porticu Eccl. S. Agathæ Majoris*, V, p. 196.
2. *La Messe*, III, pl. CLXXVII.
3. Ricci, p. 15.
Hubsch. *Arch. chrét.*, pl. XXIV, p. 58.

1. Ciampini, *Vet. mon. cap.*, XX, pl. XLVI, p. 185.

teau pourpre ou rouge foncé avec un monogramme, le nimbe timbré d'une croix gemmée; l'escabeau, composé de deux marches gemmées; le sol semé de lis et de roses; aux côtés, deux anges, les ailes ouvertes, avec des verges d'or, un nimbe, des vêtements blancs; les personnages sur fond d'or. Quelques parties manquaient déjà à la mosaïque.

Nous avons figuré sur notre plan restauré le portique qui précédait l'église et qu'on appelait l'*ardica;* il tenait la place des constructions qui encombrent aujourd'hui les abords de l'église. On voit encore un toit bas appuyé au mur de la façade, qui paraît ancien : ce toit règne à peu près avec ceux des nefs latérales, ce qui indique sans doute la place de l'antique portique[1]. Le campanile circulaire plongeait dans ce portique; il est incontestablement moderne, du XVI[e] siècle, je pense, dans sa partie supérieure, mais il paraît plus ancien dans le soubassement. Si l'on observe la différence des briques, on remarquera que celles du bas sont mises en œuvre avec plus de soin, qu'elles sont jointoyées plus serrées, et qu'elles nous rappellent les antiques constructions de la ville. Cette maçonnerie soignée s'arrête précisément à la hauteur du toit que nous signalions tout à l'heure. Notons qu'un petit fragment de marbre compris dans ce soubassement est un signe d'ancienne manière de bâtir (pl. XII)[2].

S. Apollinario-in-Urbe. — Nous avons déjà parlé des mosaïques de Saint-Apollinaire qui, dans la longue procession de saintes qu'elles représentent, prêtent à l'iconographie la plus ancienne image de sainte Agathe; nous les signalons de nouveau ici avec l'importance capitale qu'elles ont dans cette étude (pl. XIII).

1. Photographie de Ricci.
2. Cette église vient d'être, en 1893, l'objet d'une restauration pendant laquelle on a découvert un marbre de l'ancien chancel.

S. Agata-de-Mercato. — Il y avait aussi à Ravenne une seconde église Sainte-Agathe qui, sans doute, à cause du voisinage du marché, s'appelait *S. Agata-de-Mercato;* elle paraît dans les chartes dès l'année 1130[1]. Vers 1200, elle est encore mentionnée[2]. Elle est indiquée en 1310 de cette façon : « In guaita S. Michaelis in Africisco prope ecclesiam sancte *Agate-de-Mercato* et Andronam qua itur ad Ecclesiam S. Steffani de Mercato », et ailleurs : « Tutte la case le quale habita M. Guido con lo broilo psso. la via da 3 ladi, e la *glesa* de S. Stevano, a la *glexa* de S. Agata dal mercado[3]. » Les restes de S. Michele in Africisco existent encore non loin de S. Maria-Maggiore et nous indiquent à peu près l'emplacement de cette église.

En 1349, nous lisons un acte et les noms des témoins assistants dans l'église S. Agatæ-de-Mercato[4]. C'est, je crois, aussi à cette église que se réfère ce texte de 1404[5] : « Prope curiam DD. de Polenta in g. S. Michaelis in Africisco. »

Cesena. — Les archives de Ravenne nous révèlent l'existence d'une église agathienne dans le territoire de Cesena, en 1290, *in fundo Canturani*[6]. Sans doute la même qu'un diplôme de 1175 mentionne déjà[7].

A Cesena même on conservait des reliques de notre vierge[8].

1. Fantuzzi, VI, p. 247.
2. *Id.*, II, p. 147.
3. *Id.*, III, p. 255 et 278.
4. *Id.*, III, p. 397.
5. *Id.*, III, p. 398.
M. Ricci croit que l'église *S. Agata*, dite *Pitula* dans les manuscrits, est la même que S. Agata Maggiore. Il n'y aurait donc eu à Ravenne que S. Agata Maggiore et S. Agata del Mercato. *Guida*, p. 152.
6. Fantuzzi, VI, p. 112.
7. Ughelli, *Italia sacra*, II.
8. Bernardino Manzonio, *Cesena chronologica.*

TOSCANE

FLORENCE. — Dans la via San-Gallo (n° 5913) une église dédiée à notre sainte paraît remonter à 1185. Il est certain qu'en 1200 les religieuses de S. Andrea à Bibbiena durent y venir habiter pour fuir les périls de la guerre entre Florence et Arezzo. Au siècle dernier, on y plaça un *Conservatorio* sous la direction de religieuses. La façade fut refaite en 1592 aux frais de Lorenzo Pucci. Supprimé en 1808, relevé en 1814, le monastère en 1818 s'agrandit considérablement par la réunion du monastère contigu de S. Clemente, et en 1828 par celle d'une partie du monastère de S. Lucia, alors que le percement de la rue S. Anna avait séparé de S. Lucia une portion de son jardin.

Nous donnons, d'après le plan de Franceschi (1594), une vue de ce monastère et du monastère contigu de Saint-Clément. La façade à pignon sur la via San-Gallo est percée dans le fronton d'un œil-de-bœuf, dans le bas d'une porte cintrée qu'abritait un auvent; à l'abside on distingue un mur percé de deux arcades pour les cloches et surmonté d'une croix. A côté de l'église s'ouvre une vaste cour environnée des bâtiments claustraux, n'ayant sur la rue de fenêtres qu'au premier étage.

A l'intérieur, dans des tympans demi-circulaires, des peintures de sœur Hortense Fedeli rappellent des traits de l'histoire de sainte Agathe. Sur le maître autel on trouve une peinture de Passignano représentant le martyre de saint André, et de chaque côté deux fresques où figurent le martyre et la mort de sainte Agathe, par Bigelli. Il y a aussi un tableau de sainte Agathe en prison, dont on ignore l'auteur[1] (pl. XIV).

Richa nous dit que l'on conservait à S. Lorenzo un voile de plus d'un bras carré (attribué à sainte Agathe[1]).

LUCQUES. — Un monastère, mentionné dès le VIII[e] siècle dans les archives, portait à Lucques le vocable de sainte Agathe. Un certain Petronius, en 750, lui fait part de ses biens au profit des pèlerins et des pauvres. En 765, Auripert est désigné comme succédant à son frère dans le gouvernement de l'abbaye[2].

Un instrument de 1260 est passé près de l'église de Sainte-Agathe.

PISE. — Il est possible que les expéditions des Pisans en Sicile aient contribué à importer chez les Toscans le culte de sainte Agathe; nous trouvons, en effet, derrière S. Paolo-a-Ripa, une petite chapelle octogone qui lui est dédiée et dont le style roman peut remonter à cette époque. Construite en brique, elle n'a de marbre que les colonnettes et chapiteaux des arcades[3]; le toit est pyramidal, le diamètre est d'environ 7 mètres. A la fin du dernier siècle, cet emplacement s'appelait la cour de Saint-Paul; on y voyait un tableau représentant le martyre de sainte Agathe[4]. Aujourd'hui encore on montre à S. Paolo la partie supérieure du crâne de notre sainte[5].

Entre Lucques et Pise, à une époque reculée, on voyait déjà le nom d'Agathe imposé à des pays, à des châteaux, comme un témoignage de la

1. Plan de FRANCESCHI à la Topographie, V, f° 37.
FANTUZZI, *Nouveau Guide à Florence*, p. 405.
Id., *Pianta di Firenze*, 1843, p. 188.
RICHA, *Chiese*, V, p. 49, 265.

1. RICHA, *Chiese*, VI, p. 193.
2. *Storia eccl. Luchese*, p. 79, 108, 839.
3. ROHAULT DE FLEURY, *Mon. de Pise*, p. 54, pl. XVI.
4. Nell' interno cortile di S. Paolo si vede un antichissima cappellina cum una cupola fatta a piramide nella quale all' altare vi è un quadro rappresante il martirio di S. Agata (TITI, *Guide*, p. 215).
TABANI, p. 238.
5. Renseignements de M. SAVI, 28 sept. 1889.

vénération de leurs habitants. On appelle encore Poggio-Santa-Agata un contrefort du mont Pisan qui domine le lac de Bientina dans la direction de Buti et dont le sommet est couronné des ruines d'un vieux château; Repetti croit que cette forteresse est celle que les Pisans enlevèrent en 1163 à leurs ennemis, les Lucquois, et qu'ils démantelèrent[1].

Le culte de sainte Agathe aurait été importé dans ces régions bien avant l'expédition sicilienne, puisque nous voyons un pays de ce nom situé dans la plaine de Lucques, près de Tempagnano, dont il est fait mention dans une charte des archives épiscopales de Lucques, à la date de 873.

Près de la badia di Gello, près de *Ponsacco*, dans les environs de Pise, on remarque les vestiges d'anciens édifices, des tronçons de colonnes, et sur la porte d'une chapelle, sous le vocable de l'Assomption, une inscription de 1112 rappelle une église plus ancienne. Cette inscription nous apprend que l'église primitive avait été dédiée à sainte Marie, saint Pierre, saint Martin, saint Sixte, saint Benoît et *sainte Agathe :* « In tempore Domni g. abbatis et ven. Petri episcopi Pisanæ ecclesiæ[2]. »

Pietra, situé dans le val d'Era, avait son église dédiée à *S. Andrea* et *S. Agata*, sous la juridiction de l'abbaye des Camaldules de l'Elmo. On confirme en 1234, dans ce monastère, la nomination du recteur de cette église[3].

Il y avait à *S. Benedetto* un monastère de Sainte-Agathe[4].

S. Agata-al-Cornocchio. — A 20 milles au nord de Florence, au pied de l'Apennin, sur la rive gauche de la Sieve, un bourg de 800 habitants a le privilège non seulement de s'appeler S.-Agata, mais aussi d'avoir une belle église dédiée à sa patronne.

Cette église, une des plus anciennes du Mugello, est déjà mentionnée en 984 dans une charte des archives épiscopales de Florence[1], d'après laquelle elle était tenue de payer à la métropole florentine dix soldi par an. D'après ce document, elle semble à Giuseppe Brocchi, l'historien du Mugello, fort antérieure à la comtesse Mathilde. Sur le baptistère on lit la date de 1175, ce qui ferait croire qu'elle est l'œuvre du XIIe siècle dont elle rappelle le style. En 1542, elle fut ébranlée si violemment par un tremblement de terre que l'ancien ambon fut presque renversé, et ses débris, ses mosaïques furent placés dans le baptistère et sous les bénitiers.

La paroisse de S. Agata avait neuf paroisses qui relevaient d'elle; elle n'en a plus que quatre aujourd'hui.

Quand on remonte la route qui vient de Scarperia, on ne tarde pas, à 2 milles de distance, à voir, dans un pays aussi fertile qu'agréable, l'église et son campanile qui se détachent à mi-côte de la colline sur un fond de verdure. Cette église a trois nefs; sa charpente apparente est d'une construction ingénieuse.

Sous les bénitiers sont deux enfants sculptés en marbre qu'on dit provenir de l'ancien ambon[2]. Elle est entourée de portiques d'un bon effet (1526).

En 1775, on descendit du campanile des cloches qui portaient des inscriptions; on lisait sur la principale : « *Franciscus Capponius — tempore Domini Venturæ pleb. = Mentem sanctam spontaneum honorem Deo et patriæ liberationem = Anno Domini 1348 — Mateus de Bononia me fecit.* »

On lisait aussi sur une autre la devise agathienne :

« *MCCCLXXXXII mentem sanctam spontaneum honorem Deo et patriæ liberationem — Rico di Firenze me fece*[3]. »

Nous devons ces renseignements et les dessins

1. Repetti, *Dizion.*, I, p. 53.
Tronci, *Ann.*, p. 108.
2. Repetti, I, p. 182.
3. *Id.*, IV, p. 204.
4. Martini, *Theatrum basilicæ pisanæ.*

1. Qualiter Plebs S. Agatæ di Mucello debet solvere annuatim Episcopatui Florentino nomine pensionis solidos decem. Carta manus. Alberti notarii sub anno Dom. 984. Mense decembris. ind. IV (Ajazzi, *Ricordi storici*).
2. Voy. Fontani, *Viaggio pittorico della Toscana*, VI, p. 73.
Repetti, I, p. 52.
Id., III, p. 464.
Brocchi, *Storia del Mugello*, p. 134.
3. Ranieri Ajazzi, *Addizioni ai ricordi storici di S. Agata di Mugello*, 1887.
Id., *Ricordi storici di S. Agata in Mugello*, 1875.

qu'on trouvera dans nos planches à l'excellent curé de Sainte-Agathe, Dom Bargilli[1] (pl. XIV).

Il existait aussi à Faltona, dans l'église S. Felicità qui remonte au XII[e] siècle, une cloche datée de 1317, qui portait cette inscription : « Puccius Florentinus cum Tadeo filio suo me fecit ✝ *mentem sanctam spontaneum honorem Deo et patriæ liberationem.* » Une autre, plus petite, de 1333, de Fillippo e Bartolommeo Pulli, portait cette même devise de sainte Agathe, preuve manifeste de la vénération profonde qui avait pénétré le cœur de ce pays. Ces cloches furent détruites en 1806.

Il est certain que cette région de la Toscane fut très ouverte à sainte Agathe. A quelques lieues de S. Agata-al-Cornocchio, sur le même côté de la Sieve, s'élève S. Agata-a-Mucciano, village de 258 habitants, sur les flancs de l'Apennin, le long du torrent l'Elsa. L'église porte le cachet d'une haute ancienneté; elle renferme cinq autels. Elle domine le pays; on voit près de là les ruines d'une vieille forteresse.

Pistoja. — Au palais de la commune une partie de la salle dite Ghibellina formait une chapelle en l'honneur de sainte Agathe. On y célébrait solennellement sa fête : on dotait à cette occasion quatre jeunes filles qui devaient assister à la messe dans cette chapelle, en robe blanche, la tête couronnée de feuilles d'olivier, et tenant en main le gonfalon public. L'origine de cette dévotion, datant de 1312, fut la paix qui se conclut le jour de la Sainte-Agathe avec Florence et d'après laquelle les Pistoiais reprirent leurs propres châteaux. Le tableau de l'autel offre une figure de sainte Agathe.

On montre au palais de la commune un tableau de F. Paolino, qui représente la Madone sur un trône et assistée de plusieurs saints, entre autres de sainte Agathe[2].

Sainte Agathe est aussi invoquée à Pistoia pour préserver des incendies. Le 5 février, le clergé va processionnellement porter de petites croix bénites dans quatre côtés de la ville.

Volterra. — On croyait posséder à Volterra une précieuse relique de sainte Agathe : une partie de son crâne, que dans les temps modernes les frères conventuels conservèrent dans leur église. Alexandre II, avant d'être évêque de Lucques et souverain pontife, avait été curé à Pescia (1073); à cause de ce souvenir et par affection pour son ancienne église, il lui aurait donné ce trésor. Dans la suite, Giuliano Antonio, curé de Pescia, après le consentement de l'évêque de Lucques, donna la relique à de nobles Volterrans du nom de Guidi; ceux-ci se construisirent une magnifique chapelle funéraire à San-Francesco et l'y déposèrent dans un reliquaire doré, gardé par deux serrures dont l'aîné de la famille conservait la clef[1].

Le moyen âge dut élever un sanctuaire au XI[e] siècle, car nous lisons dans une constitution d'Heriman, évêque de Volterra (1070)[2] : « Curtem S. Agathæ virginis cum omnibus pertinentiis suis. » L'existence d'un palais de Sainte-Agathe nous paraît à fortiori impliquer celle d'une église.

Arezzo. — Le pape Alexandre II, dans une lettre de 1070, mentionne une église dédiée à sainte Agathe : « plebem S. Agathæ[3]. »

On peut signaler plusieurs pays dans le val d'Arno supérieur qui ont l'honneur de porter le nom d'Agathe, notamment le petit village de *S. Agata-a-Saccione*, à 3 milles au midi d'Arezzo[4]; un peu plus loin, *S. Agata-alla-villa-della-Fratta*[5], qui a notre vierge pour patronne. L'église paroissiale dédiée à sainte Agathe fut jadis sous le protectorat des comtes Bandinucci. Elle dépendit ensuite en partie du couvent de la Trinité où se trouvaient deux religieuses de la même famille. On compte environ 600 habitants dans ce bourg.

Nous citerons aussi *Falzano* et *Fratelle*, dans la vallée du Tibre; cette dernière est dédiée à S. Cristofano et S. Agata.

Divers. — *S. Agata-a-Arfoli* (val d'Arno supérieur). — Voici encore sur la rive droite de l'Arno, un peu au nord de Regello, une terre qui semble appartenir à notre sainte : *S. Agata-a-*

1. Repetti, II, p. 92.
2. Tigri, *Pistoia*, p. 160.

1. Bolland., p. 633.
2. Murat, *Antiq.*, V, p. 216.
3. *Bullarium.*
Ughelli, *Italia sacra*, I.
4. Repetti, I, p. 53.
5. *Id.*, I, p. 53; II, p. 343.

Arfoli ou *Arsoli*[1]. Petite collégiale, l'église Sainte-Agathe était sous le protectorat des comtes Guidi et des Ardimanni de Figline qui y avaient leur sépulture. Un document de 1257 parle du prieur de Sainte-Agathe et des syndics de la commune qui exemptent de certaines taxes.

Campogialli (val d'Arno supérieur). — Un peu plus haut, dans la vallée de l'Arno, Campogialli nous offre encore un prieuré sous le vocable de sainte Agathe, à 6 milles à l'ouest de Terra-Nuova. Ce lieu est célèbre dans l'histoire florentine par les luttes dont il fut témoin et que Villani nous rapporte[2].

Cantalena. — A 5 milles au nord de Cortone, dans la vallée du Tibre, Cantalena possède une église dédiée à S. Agata et S. Michele ; ce dernier vocable lui fut adjoint vers 1500, lorsque l'évêque de Cortone réunit les deux paroisses de S. Michele-a-Populonico et de S. Agata-de-Cantalena ; mais l'église (prieuré) d'ancienne construction a sainte Agathe pour patronne primitive[3].

1. REPETTI, I, p. 52.
2. *Id.*, I, p. 430.
VILLANI, *Cron. fior.*, XII, ch. XXX.
3. REPETTI, I, p. 448.

Asciano. — Au sud-est de Sienne, dans le val d'Ombrone, la petite ville d'Asciano a le privilège d'une église paroissiale sous le vocable de sainte Agathe. Son histoire remonte au commencement du VIII[e] siècle, où nous voyons mentionner l'église baptismale de Saint-Hippolyte in « Axiano », transférée au XI[e] siècle dans la nouvelle église S. Agata. Cette église figure dans le testament d'un des comtes Scialenghi, lorsque Ranieri, fils du comte Walfred, en juillet 1040, fit un legs considérable à Saint-Martin du val de Chiana. S. Agata fut donnée en 1045, par l'archevêque d'Arezzo, Simone, au chapitre de la cathédrale. Elle fut érigée en collégiale (1542), d'abord avec quatre, puis avec six chanoines. Elle avait sous sa dépendance de nombreuses églises filiales[1].

Pocaja (valle Tiberina). — Ce pays avait deux paroisses : S. Agatha et S. Biagio. La première fut supprimée et annexée à S. Angelo-a-Pondonchia tandis que S. Biagio s'augmentait de S. Lucia-in-Pantaneto[2].

1. REPETTI, I, p. 151.
SIRO CORTI, *Le provincie d'Italia*.
2. REPETTI, IV, p. 478.

PIÉMONT — LOMBARDIE — DUCHÉS

Les régions subalpines de l'Italie ne négligèrent pas le culte de sainte Agathe. Dans les chartes de fondation du monastère de Saint-Juste, à Suse, faites par Alric, évêque d'Asti (1029), il est question d'un pays nommé S. Agata[1]. Nous avons encore maintenant en Piémont, près de Novare, un bourg de 700 habitants qu'on appelle S. Agata-sopra-Cannobio, et un autre, un peu plus important, près de Tortone[2].

Une localité voisine de Vercelli est rappelée dans ce texte de 1140 : « Ecclesiam S. Agathæ cum terris in planitie S. Agathæ acquisitis[3]. »

Gênes — A Gênes, dans un faubourg au delà du Bisagno, au bout du pont qui traverse le torrent en cet endroit, une église S. Agata s'élève au milieu d'un groupe de maisons; elle est figurée sur un plan du XVIIe siècle et sur une gravure de Rossi de 1651 ; elle a un campanile et une porte d'entrée en arcade, précédée d'un perron (pl. XV).

Tout ce quartier s'appelait S. Agata; les écrivains du XVIIe siècle le désignent ainsi, et, de plus, il semble spécialement consacré à sainte Agathe; dans les églises, même non placées sous son vocable, elle y était vénérée; ainsi Capellino fit, pour l'église voisine de S. Martino, un tableau de la mort de sainte Agathe qui est devenu fort célèbre[4].

Le conservatorio (asile de pauvres) de S. Agata est mentionné en 1191, à propos d'un différend survenu entre le chapitre de S. Lorenzo et l'église S. Marco. En 1271, les religieuses de S. Agata avaient pour abbesse Adalasia Spinola.

1. Muratori, *Antiq.*, I.
2. *Dizionario dei comuni del regno d'Italia.*
3. Ughelli, IV.
4. Rafaele Soprani, *Le vite de' pittori, scultori, architetti genovesi*, 1874, I, in-4°, p. 71, 186, 247. — Le plan de Gênes est inséré dans le *Thesaurus antiquitatum* de Grævius, t. I, 1704, col. 216.

Le 30 septembre 1452, une crue du Bisagno causa de graves dommages au monastère.

En 1514, Léon X transféra les religieuses cisterciennes, dans la ville, au monastère de N. S. delle Grazie-a-Castello avec la propriété de Sainte-Agathe et l'obligation d'entretenir le culte dans l'église abandonnée. Les religieuses la vendirent en 1581 aux ermites augustins de la Consolation qui en étaient voisins et qui l'habitèrent de 1532 à 1798, époque où ils furent expulsés par les démagogues.

L'église ainsi que le couvent furent vendus ensuite à la famille Pedemonte di S. Frustuoso, laquelle permit à l'ancien prieur G. Bisso d'y officier comme gardien.

En 1826, l'édifice passa à Maria Victoria Giorni, fondatrice du *conservatorio delle maestre Pie.*

L'église est composée de trois nefs. Du temps de sa prospérité, lorsqu'elle était servie par les Augustins, elle avait trois autels de front et d'autres dans les nefs. La porte latérale, qui est ogivale, est intéressante et mérite d'être remarquée comme un reste précieux du moyen âge[1].

Novare. — Une église sous le vocable de notre sainte : *S. Agatha de Ponte Sturæ.*

Milan. — Torre[2] décrit, dans le voisinage de San-Nazaro, une petite église dédiée à sainte Agathe, qui, de son temps, servait d'oratoire aux Scolari Disciplini. Cette église est fort ancienne : la tradition en reportait la fondation au IVe siècle, et à l'établissement de moines du temps de saint Ambroise; elle est mentionnée dans la procession des Rogations[3]. Les religieuses qui l'occupèrent

1. Angelo Remondini, *Parrochie suburbane di Genova* 1882, vol. I, p. 204.
2. Torre, *Il ritratto di Milano*, 1674, p. 24.
Latuada, *Descrizione di Milano*, II, p. 314.
3. Giulini, *Memorie*, I, p. 91.

montraient un crucifix qu'on prétendait dater de l'époque de l'arianisme. Saint Charles fit passer ces religieuses à Porta-Nuova, dans le monastère de Saint-Augustin, et les réunit aux Augustines. Ce sanctuaire est mentionné dans le livre de cens de Cencio au XII[e] siècle[1].

Du temps de Torre, l'église S. Agata, quoique restreinte, avait trois nefs; son plafond était soutenu par de petites colonnes de marbre, et elle avait au premier étage une tribune pour les religieuses. Primitivement la porte n'était pas au midi, comme alors; on entrait par deux petites portes au fond du campanile qui n'était pas encore engagé dans les maisons des Calonaci di S. Nazaro. L'autel principal s'élevait vis-à-vis de ces petites portes, il était orné d'une vieille fresque, représentant la sainte Vierge et sainte Agathe, qu'on avait couverte d'une vitre pour la protéger. En 1674, le cloître des religieuses n'existait plus; mais on en distinguait encore les vieilles arcades comprises dans des salles de construction moderne derrière l'église.

Un plan de 1727 désigne cette église sous le titre de *Confraternita romana*.

La cathédrale de Milan marque aussi la vénération pour sainte Agathe par l'autel qu'on y a élevé à cette sainte dans le collatéral de droite[2], par une statue du sculpteur Cristoforo Solari[3] et par les reliques qu'on y vénère.

Il y avait des reliques à S. Agata delli Scolari, aux Donne del Soccorso, à Saint-Ambroise[4].

Le monastère de S. Barbara à Milan fut appelé S. Agata-di-Orona lorsque les religieuses quittèrent leur ancienne église pour l'habiter[5].

Le culte de sainte Agathe remonterait pour l'église de Milan à saint Ambroise, s'il était certain qu'une hymne, placée sous son nom, pût lui être attribuée[6]. En tout cas nous avons encore une préface qu'on fait remonter au saint docteur et dans laquelle on célèbre ses triomphes.

Côme. — Un plan du XVIII[e] siècle nous signale à Côme un sanctuaire dédié à notre sainte.

1. Muratori, *Antiq.*, V, p. 867.
2. Plan du Dôme à la Topographie.
3. Franchetti, *Storia del Duomo*, 1821, p. 24.
4. Morigi, *Santuario di Milano*, 1603.
5. Latuada, V, p. 239.
6. Voy. Migne, XVII, p. 1211.

Oggiono. — Église[1].

Pavie. — Avant l'époque carlovingienne, Pavie eut l'honneur d'avoir une église dédiée à sainte Agathe ; elle faisait partie du monastère qu'y éleva Pertharite, roi des Lombards († 686)[2], fondation que Ekkard, dans sa chronique de la fin du XI[e] siècle, nous raconte ainsi :

« Perthari fecit monasterium in eodem loco unde prius fugerat, et fecit illud dedicari in honorem Dei et s. virginis Agathæ, in quo multas virgines congregavit, multaque ornamenta et substantias ibi dedit[3]. » Pertharite héritait pour cette dévotion de son aïeule Théodelinde, qui avait élevé une église à sainte Agathe près de Vercelli.

Il est probable que ce premier édifice avait été reconstruit au IX[e] siècle, car nous le voyons désigné sous le titre de « nouveau » dans une charte de 891 : « Monasterium in honorem s. Agathæ quod dicitur *novum*, constructum Ticinensi in civitate[4]. »

Ce monastère s'appelait S. Agata-in-Monte parce qu'il était sur une petite éminence.

Dans un catalogue des sanctuaires de Pavie du commencement du XIV[e] siècle, il figure de cette manière : « In monasterio novo quod hodie dicitur monasterium S. Agathæ papiæ constructo per Cumpertum, regem Longobardorum jacet corpus ejusdem regis. »

L'église est marquée sur les plans du XVI[e] et du XVII[e] siècle sous le titre de monastère des religieuses de Sainte-Agathe[5] (pl. XV). En 1815, elle fut transformée en un établissement de bains. L'église Sainte-Agathe, nous écrit M. Fusi (10 nov. 1890), détruite depuis peu de temps, sert de magasin et n'offre plus le moindre intérêt.

Les étudiants de l'université avaient à Pavie une grande dévotion pour la vierge de Catane[6].

1. *Grande illustrazione del Lombardo*, III, p. 1091.
2. Paul, diacre, parle d'un couvent de religieuses élevé par Bertaridus.
3. Pertz, *Mon.*, VI, p. 147. — Il est question, en 673, d'un monastère de ce nom bâti par les Lombards, sur le Tessin (Migne, XCV, p. 613).
4. Muratori, *Antiq.*, VI, p. 339.
Les religieuses de Pavie avaient, en 1061, un couvent dans l'évêché de Côme, dédié à sainte Agathe : « *S. Agathæ de Vedeo* in Cumano episcopatu. »
Robolini, *Notizie storiche di Pavia*, 1 vol., IV, p. 387.
5. Voy. Topographie.
6. *Messagiero di S. Agata*, nov. 1889, p. 38.

Robolini signale un monastère dédié à sainte Agathe à *Lomello*. — Des reliques d'ossements se vénèrent à *S. Secondio*[1], à la Trinité.

Il signale encore S. Agata di *Canevanova*.

Brescia. — Brescia avait aussi, au moyen âge, son église S. Agata qui, au milieu des transformations de l'architecture, subsiste encore[2]; elle est mentionnée en 954; elle l'est aussi en 1275[3].

Nous avons à la Topographie nationale une gravure du xvie siècle qui la retrace assez clairement avec trois nefs, celle du milieu dominant les collatéraux, précédée d'un grand perron circulaire, et pourvue, à droite, d'un campanile carré avec une flèche élevée. Le plan de Blaeu[4] pourra fournir aussi quelques renseignements (pl. XV).

Bergame. — Une chapellenie dédiée à sainte Agathe est mentionnée en 1135 et 1154[5].

Padoue. — Nous avons eu occasion, dans notre mémoire sur sainte Cécile, de rappeler l'église Sainte-Agathe dédiée à la vierge romaine avant qu'elle le fût à la vierge sicilienne; nous dirons seulement que ce dernier vocable ne lui fut donné qu'au xive siècle; nous avons, d'après d'anciens plans, reproduit différentes vues de l'édifice qui montrent sa silhouette basilicale, ses trois nefs et les bâtiments claustraux dont elle était entourée[6] (pl. XV).

Crémone. — (1068) Transport à Crémone des reliques de Sainte-Agathe de Catane. — Construction de l'église S. Agata non loin de la porte Pertusia. — (1077) Legs en sa faveur. — (1078) Bulle de Grégoire VII. — (xiiie siècle) Reconstruction, tour, etc. — (1256) Palais du peuple près Sainte-Agathe. — (1496-1507) Reconstruction et peintures. — (1847) Façade moderne.

Après Catane, on peut dire que Crémone est la plus importante station de notre pèlerinage de sainte Agathe. L'antiquité du sanctuaire, la beauté de son ancienne architecture et la vénération dont les longs siècles qui nous séparent de son origine n'ont cessé de l'entourer, méritent une attention spéciale.

Il est surtout célèbre par la *Tavola angelica* qu'on y vénère. Les actes de sainte Agathe rapportent que, au moment où l'on allait fermer son



Crémone. Tableau recouvrant la Tavola angelica. Hauteur, 1m,20; largeur, 0m,80. Estampe fournie par D. Luchini.

sépulcre, on vit venir un ange qui mit à la tête de la sainte un marbre avec cette inscription : « *Mentem sanctam spontaneum honorem Deo et patriæ liberationem.* »

Tillemont[1] ne paraît pas croire à l'authenticité

1. Robolini, *Notizie storiche*, III, p. 334.
2. Voy. le guide *Du Pays*.
3. Schræder, *Mon. Italiæ*, 1592.
4. *Nouveau théâtre d'Italie*, I.
5. Ughelli, IV, p. 454.
Bullaire : « Capellam S. Agathæ ».
6. Lettre de D. Berti.
Rossetti, *Mon. di Padova*.
Lubin, *Abbatiæ Italiæ*.

1. Tillemont, III, p. 783.
M. Le Blant, que je consultais à ce sujet, ne connaît pas cette formule parmi les inscriptions antiques. Saint Damase, saint Ambroise l'admettent comme véritable (lettre de M. Sciuto Patti, décembre 1890).
Voy. à Milan l'hymne attribuée à saint Ambroise.
Durand de Mende, *Rat. div. off.*, lib. VII, cap. vi.

de cette relique malgré les témoignages anciens qui en parlent et qu'il rejette presque complètement; à propos de sainte Agathe, il repousse Bède, sainte Adelme, Isidore de Séville et tout ce qu'offre Bollandus. Cette discussion est trop en dehors de notre compétence, pour que nous y intervenions; j'observerai toutefois, et c'est la chose principale pour notre histoire monumentale, que cette relique a été crue véritable au moins depuis le XII[e] siècle, puisque l'inscription figure à Catane sur un marbre de cette époque et elle doit à ce titre intervenir dans l'histoire du culte de sainte Agathe.

La formule est une de celles qui se répandirent le plus dans l'épigraphie monumentale du moyen âge; elle est appliquée spécialement sur les cloches



Bas-relief derrière la Tavola angelica. Fourni par D. Luchini.

parce que sainte Agathe passait pour préserver les campaniles des feux du ciel. Nous la retrouvons sur une cloche de Saint-Pierre de Rome[1], à Saint-Sixte de Viterbe, dans le Mugello, etc.; puis encore en France, en Allemagne et dans toute l'Europe.

M. l'abbé Luchini est d'avis que cette formule est incomplète et qu'il faut ajouter pour rendre l'épitaphe entière : *Hic jacet B. Agatha quæ mentem sanctum*, etc. On ne peut malheureusement

1. Pitra, *Analecta novissima*, II, p 316.

juger la chose d'après la relique elle-même, enfermée entre deux tableaux qui la dérobent tout à fait à la vue; on ignore même si elle est en pierre ou en bois. Sur le tableau du devant on a représenté, vers le XV[e] siècle, une Madone, et, sur celui de derrière, la scène du martyre de sainte Agathe en style moderne.

L'époque où la relique fut transférée à Crémone est tout à fait incertaine. Cavitelli prétend que ce fut un prêtre, peu de temps après l'invasion des Lombards en Italie (568), qui l'apporta et la déposa dans une chapelle, en dehors de la porte Pertusia. La ville s'étant étendue et la basilique de Sainte-Agathe ayant été construite au lieu actuel en 1078, on l'y aurait déposée. D'autre part, Bordigallo, dans sa célèbre chronique manuscrite, au commencement du XVI[e] siècle, dit qu'un des prévôts de l'église fut l'auteur de cette translation.

Ce qui semble le plus probable, c'est que, à l'époque où les reliques de sainte Agathe revinrent d'Orient en Sicile et où elles furent distribuées à plusieurs villes, celle-ci devint le partage de Crémone (1127). Cette hypothèse serait confirmée par les dates de Bordigallo[1].

Avant 1495, on vénérait cette relique dans la confession, sous une forme de triptyque; à droite de la Madone était peint l'apôtre saint Jacques, à gauche on voyait sainte Firmina vierge. Aujourd'hui, elle n'a plus les volets peints et elle est placée au maître autel[2].

L'église Sainte-Agathe de Crémone possède de la sainte une épaule et quelques parcelles d'ossements. Il y a aussi des reliques dans la chapelle S. Stefano.

L'origine de l'église Sainte-Agathe remonte au moins au XI[e] siècle, fait certifié par l'acte de fondation et des chartes de donation attestant son existence en 1077 : « Petrus et Christiana quæ et Dulce, jugales donant Ecclesiæ S. Agathæ in Cremona tres petias terræ[3]. » Elle est l'objet (1078) d'une bulle de Grégoire VII[4] (1095), d'une bulle

1. Ces données sont empruntées aux lettres de D. Luchini et à une brochure : *Breve compendio degli atti del glorioso martirio di S. Agata*, 1883. Plaquette.

2. Lettre de D. Luchini, 17 juillet 1891.
P. Zacharia, *Ménologe*.

3. *Repertorio diplom. cremonense*, 1878, p. 2441.
Merula, *Santi di Cremona*, 1627, p. 24.

4. Bref de Grégoire VII : « Ecclesiam b. Agathæ quam religiosi viri et mulieres Deo et b. Petro obtulere nostra manu suscepimus. »

d'Urbain II (1090); elle est occupée par les chanoines de Latran[1] qui y restent jusqu'en 1462, époque où Pie II la convertit en prévôté séculière en faveur de son secrétaire.

Dans un livre de cens du XIIe siècle, il est question du chapitre régulier de Sainte-Agathe[2].

En 1113, un gigantesque incendie, allumé par la foudre ou par le fait d'Andrea Visconti, éclata à Crémone et y détruisit vingt-neuf églises; il est probable que Sainte-Agathe en souffrit gravement[3]. Sainte-Agathe figure dans les statuts du XIIIe siècle parmi les principales églises de la ville[4].

En 1256, les Crémonais guelfes, selon l'usage du parti, grand constructeur de palais du peuple, élevèrent celui de la ville devant Sainte-Agathe, peut-être celui-là qui figure dans le plan de Campi sous ce titre : *Palatium e Regionæ S. Agathe*, précédé d'un portique[5] (pl. XV).

Le trésor, au XVe siècle, devait être bien garni, à en juger par le calice niellé et le livre à miniatures qu'il nous a légués[6]. Sainte-Agathe fut convertie alors en commende (1496), puis de nouveau en paroisse; le curé a les honneurs des prélats, la mitre, la crosse, l'anneau, etc.[7].

Sainte-Agathe reçut, à la fin du XVe siècle ou au commencement du XVIe, une restauration importante, qui fut suivie, au XVIe siècle, de travaux de peintures. L'histoire nous en a conservé les principales dates. La voûte de la grande nef fut peinte à fresque par Ricco (1510), œuvre insigne qu'on a eu, en 1831, la barbarie de recouvrir de chaux. Sur un pilastre on voit un *Ecce homo* et, sur une muraille, une Pietà de 1526. Campi peignit sur la muraille latérale du chœur l'histoire de sainte Agathe (1537); un peu plus tard (1549), B. Campi, l'Assomption. L'ornementation picturale se poursuit pendant tout le siècle. Gervasio Gatti est chargé (1574) du premier autel à droite, où il peint un Saint Sébastien. Scutellari compose une Annonciation (1588); enfin, Gatti (1608) exécute pour le maître autel un tableau représentant sainte Agathe devant le juge[1].

Telle est l'église que nous offre encore le plan de Campi en 1582; elle s'élevait devant la Strada Maestra, derrière la Strada Trecchi ou Nova, près de la via Catorsola, non loin du château de Santa-Croce[2]; le palais Trecchi avec sa cour, son portique et son vaste jardin lui était contigu. La basilique nous apparaît comme aujourd'hui avec ses cinq nefs, son ordonnance composite, ses trois tribunes et sa tour de briques qui subsiste encore dans son style roman. En tête est un long narthex que le plan figure fermé, mais qui devait être une sorte de préau ouvert, sinon couvert. Cette façade a été remplacée en 1847 par une froide imitation du Panthéon sur le fronton duquel Seleroni a sculpté le Martyre de sainte Agathe.

Avant cette dernière restauration, nous étions tout à fait en face d'un édifice du XVIe siècle, de sorte qu'il n'est pas facile, à travers cet intermédiaire, de remonter jusqu'à celui du XIe qui nous intéresse. Le campanile, qui est encore debout et que nous apercevons au-dessus de la façade moderne, peut nous donner l'idée du style. C'est une haute tour carrée de briques dont six étages se dressent au-dessus du collatéral de droite; percée d'abord de deux arcades, puis de trois avec colonnettes de marbre, elle porte un toit conique accompagné aux angles de pyramidions. C'est une œuvre du XIIe siècle. D'autres églises de Crémone, la cathédrale, S. Luca, S. Michel, etc., peuvent rappeler ce que les restaurations nous ont enlevé de l'architecture ancienne (pl. XV).

VÉRONE. — Plusieurs monuments attestent le culte des Véronais pour notre vierge. A S. Giorgio, un autel renfermait de ses reliques[3] (1140); il y en avait à l'abbaye de la Trinité, à S. Stefano; on conservait son bras à S. Fermo[4], des reliques à S. Maria Antiqua[5].

1. *La grande illustrazione del Lombardo Veneto*, III, p. 505.
2. MURATORI, *Antiq.*, V, p. 904.
3. ROBOLOTTI, *Documenti di Cremona*, 1857, in-f°. On trouve dans cet ouvrage une bibliographie très complète sur Crémone.
4. *Id.*, p. 100.
5. *Repertorio diplom. crem.*, p. 236.
6. *Grande illust. del Lombardo-Veneto.*
7. *Id.*

1. *Grande illust. del Lombardo-Veneto.*
Cremona durante il dominio de' Veneziani, 1499-1509, di *Guido Sommi Picenardi*, Milano, 1866, p. 197.
2. On peut voir des perspectives de l'église dans *Le cento città d'Italia*.
DEPTFORD, *Pictorial architecture of Greece and Italy*, p. 76.
3. UGHELLI, *Italia sacra*, V, p. 660, 778.
4. *Id.*, p. 665.
5. *Id.*, p. 804.

Une église S.Agata, mentionnée avant 1179, s'élevait autrefois à Vérone, mais elle n'existe plus[1].

Nous avons surtout un monument intéressant au Dôme, l'autel qui lui est dédié et qui porte au sommet l'image de son martyre; ce groupe de statues est important dans l'histoire iconographique de sainte Agathe en ce qu'il révèle très clairement l'idée de rapprocher ce martyre de la Passion du Sauveur. Cet autel avait été érigé en 1353[2] à l'occasion de quelques ossements de la sainte qu'on avait trouvés et dont il devint le magnifique reliquaire. Sous le dais, sainte Agathe est représentée étendue sur son lit de repos entre des anges qui la contemplent.

Deux tiennent des cierges, un tient des tenailles. Sur la frise de dessous on lit cette inscription qui se retourne sur les faces latérales et que fit graver l'évêque Pierre en 1353 :

VIRGINIS HIC AGATE SUNT OSSA REPOSITA BEATE
PRESULE SCALIGERA SUB PETRO STIRPE REPERTA
PER QUEM STRUCTA SACRE SURGUNT HIC SACRA (SAXA) FAVILLE
MILLE TRECENTENIS SUB QUINQUAGENTA TRIBUSQUE[3].

On ne sait comment ces reliques vinrent à Vérone, ni comment elles y furent retrouvées. Dans un vieux martyrologe véronais on lit ce renseignement, le seul que nous ayons : « Apud Siciliam in civitate cathaniensina natale S. Agathæ virginis... Cujus corpus per multa tempora in præsenti ecclesia latuit. Sed divino nutu inventum fuit et hic honorifice colitur[4] » (pl. XV).

Une église S. Agata s'ouvre aussi à *Acquaro*, près de Vérone, en dehors de la porte Saint-Zénon[5].

MODÈNE. — Mon ami M. Messori a eu la bonté de nous donner quelques renseignements sur l'antique église S. Agata qui formait jadis une des paroisses de Modène; elle n'existe malheureusement plus; au siècle dernier elle a été fermée, puis vendue à un boulanger dont les successeurs y exercent encore leur métier; elle ne laisse plus voir aujourd'hui que quelques gros murs debout.

1. BIANCOLINI, *Notize delle chiese di Verona*, p. 68.
2. Photographie d'ALINARI et de GIRAUDON, n° 18786.
3. CAPPELLETTI, *Chiese d'Italia*, X. Vérone à l'année 1353.
4. UGHELLI, *Italia sacra*, V, p. 882.
5. BIANCOLINI, p. 68

Le ministère paroissial du quartier est rempli par les Pères dominicains dans la nouvelle église Saint-Dominique où le souvenir de sainte Agathe est conservé par un tableau qui la représente, dans la sacristie[1].

MANTOUE. — Une ville S. Agata est mentionnée près de Mantoue dans un privilège de 1165[2].

PARME. — Un autel est désigné sous le nom de Sainte-Agathe dans les statuts du XIIIe siècle.

Le culte de sainte Agathe était si honoré à Parme, que le 5 février, où on célèbre la fête, était en 1668 compté parmi les fêtes d'obligation[3].

PLAISANCE. — M. Messori a pris la peine d'aller lui-même visiter pour nous la petite église de Plaisance consacrée à sainte Agathe. Il l'a trouvée toute modernée par une restauration du commencement du XVIIIe siècle et défigurée par des ornements rococo et placages de plâtre. Les voûtes peuvent être fort anciennes.

Les historiens de Plaisance font souvent mention d'une église S. Agata; ils parlent même d'une *cinquantina* en l'honneur de la vierge sicilienne dès l'année 1119. Ils disent aussi qu'elle s'élevait dans le quartier San-Savino, près de la gare actuelle, mais qu'elle a été détruite. L'église qui porte aujourd'hui ce vocable est au contraire fort éloignée de la gare, presque sans façade, et se trouve au milieu d'un grand palais moderne près celui du comte Ricci[4].

Il y en avait une autre près de S. Eufemia.

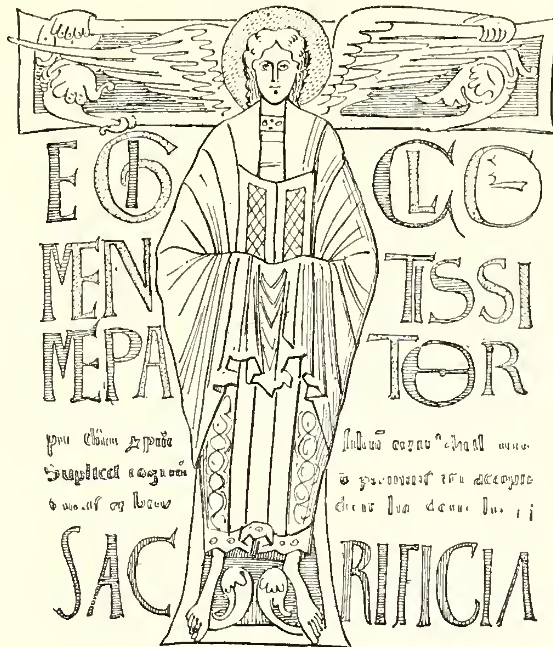
VENISE. — Il y avait autrefois à Venise une église dédiée à SS. Ubaldo ed Agata (vulgairement dite S. Boldo). Elle était filiale de S. Silvestro, et avait le rang de collégiale. Elle fut supprimée et démolie, on ne retrouve maintenant que l'enceinte[5].

A Saint-Marc, le catalogue des reliques de 1697 nous y signale celles de sainte Agathe.

1. P. AFFO, *Storie*. Lettre de M. MESSORI, 6 janv. 1889. Voy. *Topog. nat.*, V, 6, p. 36.
2. MURATORI, *Ant.*, IV, p. 259.
3. Recueil d'ordonnances de Parme à la Bibliothèque nationale.
4. CAMPI, *Hª di Piacenza*, 1641, III, p. 206.
5. CAPPELLETTI, *Chiese*, IX, p. 448.

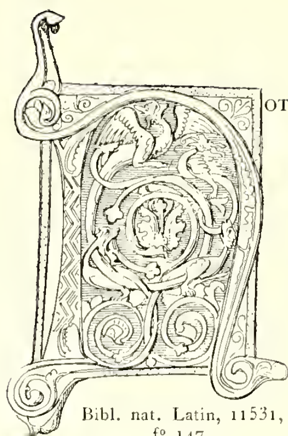
GRADO. — On sait que l'émigration vers Grado et Venise qui suivit la prise d'Aquilée, contribua beaucoup à la formation des cités qui s'y créèrent ; Jean, diacre, raconte dans sa chronique qu'à cette époque on construisit à Grado une église dédiée à sainte Agathe, qu'on y disposa une magnifique crypte et un autel en l'honneur de saint Vital. C'est là que le patriarche Vital († 860) fut enseveli[1] : « Ecclesiam S. Agathe martyris a fundamentis ipse edificare devotissime fecit[1] » (810).

1. JEAN, diacre, *Chron. Venetum.* — PERTZ, VII, p. 15 et 42.
UGHELLI, V, p. 1106.
CATTANEO, *Arch.*, p. 239.



Bibliothèque de Troyes.

FRANCE


Bibl. nat. Latin, 11531, f° 147.

Notre patrie n'est pas restée indifférente à la dévotion de sainte Agathe et l'on pourra se convaincre de sa ferveur devant les nombreux monuments qui vont être exposés.

Albi (Tarn). — *La Crouzette* (Roquecourbe). — Une cloche porte la formule de sainte Agathe, protectrice contre l'orage[1].

Amiens (Somme). — *Saint-Riquier* possédait les reliques de sainte Agathe, dès le IXe siècle[2], dans l'église de Sainte-Marie.

Hermelinghem. — M. le curé de Sainte-Agathe, à Hermelinghem, nous écrit que son église n'a plus rien de remarquable au point de vue historique, qu'elle ne possède qu'une statue de la sainte en terre cuite et des vitraux modernes[3].

La Picardie devait être très dévote à sainte Agathe, car plusieurs églises de ce pays conservaient ses reliques, notamment Saint-Paul à Abbeville, les Ursulines, l'Hôtel-Dieu, à Amiens[4], Corbie, Mailly, Morival, Montreuil, etc.; dans cette dernière ville les reliques se trouvaient dans un cadre d'ébène qui servait de paix[5].

Annecy. — *Chaumont* (par Frangy, Haute-Savoie). — Nous signalons un monument du culte de sainte Agathe, au milieu des montagnes de la Savoie, à quelques lieues du Rhône, à Chaumont ; l'église par son style prouve que la vénération pour notre sainte y remonte au XIIe ou XIIIe siècle, époque où elle fut fondée. Le chœur, le soubassement de la tour appartiennent encore à l'ancien style, mais la nef qu'on a flanquée de deux tribunes circulaires a été reconstruite par Mgr de Thiollay en 1821. La dévotion que la population de Chaumont professe envers la patronne est merveilleuse et découle sans doute d'une tradition ancienne[1].

Nous avons, dans notre restauration de Sainte-

1. Léon Germain, La cloche de La Crouzette (Tarn) et le Bull. de la Soc. arch. du midi de la France. Barbier de Montault, *Revue de l'art chrét.*, 1888, p. 327, 328.
Art chrétien, 1891, p. 253.
La cloche de Gigny offre un exemple de plus de la formule (protectrice de l'orage): « Mentem sanctam, spontaneum honorem Deo et patriæ liberationem. »
2. Pertz, XV, p. 173.
3. Lettre d'août 1888.
4. Daire, *Hist. de la ville d'Amiens*, p. 340.
5. Petits Boll., II, p. 297.

1. « Le jour de la fête, nous écrit M. l'abbé Vidonne, tous y prennent part et assistent en grand nombre, les hommes surtout, à la procession qui se fait à travers le village, en portant triomphalement les reliques de la vierge martyre. Plusieurs femmes lui attribuent leur guérison, tous ont en elle une grande confiance pour être préservés de l'incendie. Chaque dimanche, au sortir de la grand'-messe, on chante : *Paganorum multitudo...*, et le prêtre dit l'oraison de sainte Agathe. C'est l'accomplissement d'un vœu fait en 1711 le 8 novembre. Voici l'histoire de ce vœu, consigné dans un registre:
« L'an mil sept cent onze, le 8 novembre, un incendie se « déclara subitement et avec furie dans trois maisons du « milieu de Chaumont; tout le monde était dans la terreur, « on pleurait, on se hâtait de porter secours. Alors le curé, « dont le ministère est de prier pour son peuple, entre à « l'église; met sa confiance dans le Dieu qui avait sauvé « les trois enfants de la fournaise, revêt son surplis et « l'étole violette, prend les reliques de sainte Agathe et « vient se présenter devant l'incendie en récitant l'antienne « et l'oraison de sainte Agathe. Après quoi, effrayé par l'in- « cendie, il revient à l'église, prend dans ses mains le Saint- « Sacrement, selon le rite accoutumé, et va au-devant de « l'incendie; cela fait, il rentre à l'église, quand subite- « ment, pendant que tous travaillaient contre le fléau, « l'incendie s'arrêta tout court; la frayeur des habitants « cessa aussi. On fit vœu alors de réciter chaque dimanche « et fête l'antienne et l'oraison de sainte Agathe. En l'an- « née 1723 Mgr Rossillon de Berney bénit et approuva ce « vœu fait en l'honneur de sainte Agathe. Ont signé : « Revillez parochus, Boissier, Curtet, L. Magnin. »
« Ce qui prouve, mieux encore que ce vœu, l'amour des habitants pour sainte Agathe, et ce qui, ajoute M. l'abbé Vidonne, est rare même parmi les religieuses populations de la Savoie, le jour de la fête patronale, tout amusement mondain, tout bal est suspendu et l'on croirait la profaner en se livrant aux divertissements. »

Agathe, supprimé les parties modernes, c'est-à-dire les ailes circulaires qui flanquent la nef moderne et le haut du clocher qui est reconstruit. L'ancienne nef était plus étroite que le chœur, ce qu'on voit encore par un ancien contrefort prouvant que l'angle de ce chœur était en saillie sur sa muraille. Les fenêtres de la nef ont été refaites; il ne reste que celle du chœur, ogivale et aujourd'hui bouchée par crainte des orages qui la battaient et obligeaient à des réparations dispendieuses. Elle était partagée en deux par une colonnette (pl. XVI).

Le clocher a été rasé à la Révolution [1] jusqu'au toit de l'église, reconstruit et couronné par une disgracieuse coupole; mais il garde dans le soubassement les traits de son ancienne architecture, une jolie porte ogivale avec tympan trilobé, rinceaux et pampres. Sur le tympan s'élève une sorte de croix dont les branches se terminent par des fleurs de lis, réminiscence peut-être de l'arbre du Calvaire, si fécond en fleurs et en fruits (pl. XVII).

Sur la façade méridionale on distingue encore dans le bas de la muraille le rocher sur lequel repose l'édifice.

A l'intérieur, le chœur est recouvert d'une voûte d'arête, avec nervures pentagones, reposant d'un côté sur des colonnettes et de l'autre sur des culs-de-lampe à têtes humaines [2]. C'est la partie la plus ancienne de l'église, plus ancienne même que le clocher qui a enveloppé dans sa maçonnerie un des contreforts primitifs.

On montre un tableau qui a survécu à la Révolution et qui représente sainte Agathe, les yeux levés au ciel, la main droite sur la poitrine et tenant de la gauche un plateau sur lequel sont les caractéristiques de son martyre (2^m,40 sur 2^m,10).

Tels sont les renseignements [3] que nous avons pu recueillir sur ce village, blotti au pied d'une montagne qui l'abrite des vents du nord et dont les pittoresques maisons sont serrées autour de Sainte-Agathe comme sous ses ailes; elles semblent imiter la piété des habitants liés par

1. La Révolution a rasé presque tous les clochers des environs.
2. Poncet, *Études historiques et artistiques sur les anciennes églises de la Savoie*, 1884, in-8°, p. 87.
3. Nous les devons à l'obligeance de M. l'abbé de Quincy, vicaire général d'Annecy, et de M. l'abbé Vidonne, de Chaumont.

une si touchante dévotion à notre glorieuse vierge.

Arras (Pas-de-Calais). — Nous avons mentionné l'autel qui, du temps d'Alcuin, était consacré dans l'église Saint-Waast aux vierges Cécile, Agathe, Agnès, Lucie. Il avait fait aussi des vers pour un autel dédié à saint Amand et sainte Agathe :

HAC HONOR ECCE TUUS PRÆSUL AMANDUS IN ARA
JAM COLITUR, NOBIS TU AUXILIARE PATER.
VIRGO SACRATA DEO NEC NON VENERATUR AGATHA
DEFENDAT PRECIBUS TECTA SACRATA DEO [1].

Auch (Gers). — *Cologne.* — Il existe une paroisse sous le vocable de sainte Agathe dans la petite ville de Cologne (plus de 800 habitants). Malheureusement, nous écrit M. l'abbé Martin [2], il n'existe plus rien des anciens souvenirs qui pourraient nous aider à reconstituer son histoire et qui ont, sans doute avec tant d'autres, disparu dans la Révolution.

Bayeux. — *Caen.* — Une chapelle dédiée à sainte Agathe s'élevait près de l'église de la Trinité, au milieu d'une petite place, sur le versant du coteau donnant sur la prairie ; son emplacement aujourd'hui peut être indiqué à l'angle de la *venelle de Sainte-Agathe* et de la *rue Basse*. Elle est représentée sur d'anciens plans, sur celui de Belle-Forest en 1575 avec une seule nef et un petit pavillon sur le haut de la façade servant de campanile. Un plan de 1677 indique de plus sur la façade latérale deux hautes croisées qui s'élèvent sous les pignons en pénétrant dans le toit. Un plan de 1733 marque trois croisées dans cette façade. Un autre, gravé par Étienne au XVIIIe siècle, montre le portail principal surmonté de deux fenêtres, d'une croix sur le chevet. Une porte latérale s'ouvrait au midi.

Le docteur Pépin (1881) donne ce renseignement sans en rappeler la provenance : « Sainte-Agathe était une petite construction rectangulaire dont le gable occidental était surmonté d'un petit clocher ; la porte latérale était placée du côté du midi. »

1. Alcuin (Migne), II, p. 748.
2. Lettre du 11 avril 1888.

Il est question de cette chapelle (Archives municipales, registre I[er]), à propos d'une insurrection, le 25 juillet 1790.

Le premier plan de Caen établi depuis la Révolution (Le Clerc, 1815) n'indique plus Sainte-Agathe, qui sans doute avait été démolie depuis quelque temps.

M. Jacquier, qui a fait à ce sujet pour nous de précieuses recherches, a voulu connaître l'opinion de M. Bonet, un archéologue des plus distingués, collaborateur de M. de Caumont, qui lui a donné ce renseignement : D'après ce savant, l'édifice aurait été construit au XI[e] siècle, car, parmi les matériaux provenant de sa démolition qui entrèrent dans l'érection d'une muraille, elle-même disparue aujourd'hui, il vit des moulures et des sculptures qui portaient le style de cette époque (pl. XXVI).

BEAUVAIS (Oise). — *Crépy-en-Valois.* — (VII[e] siècle) Constructions mérovingiennes. — (1006) Reconstruction du château. — (XII[e] siècle) Reconstruction de l'église Sainte-Agathe. — (XIII[e] siècle) Restauration? — (1434) Incendie de Crépy. — (1520) Réparations. — (1611) Dessin de Duviert. — (1792) L'édifice dérasé. — (1818) Destruction.

Crépy, chef-lieu de canton de l'Oise, à 22 kilomètres de Senlis, peuplé de 2600 habitants, possédait jadis une belle église dédiée à sainte Agathe, qui malheureusement n'existe plus; l'histoire de Crépy remonte très haut, jusqu'au roi Dagobert († 638), dit-on. L'abbé Lebœuf croyait distinguer dans le bas du clocher des parties de construction mérovingienne.

Le premier château de Crépy, qui datait du VI[e] siècle et qui subsistait au X[e] siècle, était peu considérable; la tradition le place au-dessus du confluent de deux petits ruisseaux, dont l'un descend du vallon Bouillant et dont l'autre est fourni par la *fontaine de Sainte-Agathe*, dont le nom nous offre une nouvelle preuve de la popularité de notre sainte dans le vieux Valois.

Gauthier II, comte de Crépy (1006), reconstruisit dans des proportions grandioses la forteresse et la transforma en couvent de Saint-Arnoul. Là, encore, nous retrouvons la pensée qui rappelait partout la vierge de Catane : la cour au levant était fermée par deux murs de l'ancienne poterne *Sainte-Agathe* sur la rue de la Cloche. Cette poterne du sud-est a disparu; mais le peuple a conservé le souvenir de l'arcade voûtée qui la remplace depuis 1758 et la nomme encore *porte Sainte-Agathe*[1].

L'église Sainte-Agathe dut être refaite au XII[e] siècle; le caractère de son clocher recouvert d'écailles de pierre appartient à cette époque.

Une construction importante semble intervenir au XIII[e] siècle, car dans la ferme qui s'est établie sur son emplacement on voit encore de nombreuses ogives grossièrement bouchées[2].

En 1434, Crépy fut brûlé par les Anglais et il est à présumer que l'église souffrit de cette catastrophe[3].

Vers 1520, Sainte-Agathe et Saint-Denys eurent besoin de nouvelles et importantes réparations[4].

Dans notre nomenclature chronologique se place ici un document intéressant pour la restauration que nous avons entreprise. La collection d'Uxelles possède un assez grand nombre de vues manuscrites de France et, notamment, celle de Crépy qui est signée de Joachin Duviert et datée de 1611; elle nous montre notre église et ses environs.

Nous avons aussi une vue de Boucher, datée de 1789, et retournée, assez conforme à la précédente.

Trois ans plus tard, l'église et la tour étaient dérasées par la Révolution et il ne reste aujourd'hui que des vestiges incomplets et des ogives isolées dans un jardin particulier.

Nous nous sommes aidé d'un modèle en relief qui appartint à M. Depas, un vieillard presque centenaire qui mourut il y a peu de temps et qui habitait avec sa famille la paroisse Sainte-Agathe; aidé de son père, il avait eu l'idée de reproduire cette église en relief ainsi que plusieurs autres monuments qui n'existent plus. M. de Fleury a bien voulu confronter notre essai de restauration avec ce modèle; il m'avertit qu'à la place du collatéral de l'épître on ne voyait, au temps dont il s'agit, qu'un simple auvent[5].

1. Comité archéologique de Senlis, 1869.
2. Abbé GROSS, *Histoire de la ville de Crépy*, Senlis, 1881.
3. *Id.*
4. DE FLEURY, *La collégiale de Saint-Thomas.*
Id., *Histoire de Crépy en Valois*, in-8°.
5. Jusqu'en 1818 la nef et la basilique de la tour subsistaient encore, mais sans aucun accompagnement. Les arcades de la nef avaient été remplies par une construction en moellons dont une partie existe encore aujourd'hui et

Appuyé sur ces documents, dessins et descriptions, nous avons tenté une restauration de l'église qu'on trouvera gravée dans notre planche XVIII.

En arrivant à Crépy du côté nord, on voyait, au moyen âge, sa silhouette se dessiner sur une hauteur, ses murailles urbaines resserrant les maisons, percées d'une porte dans une tour, et aux deux extrémités les deux flèches des églises Saint-Thomas[1] et Sainte-Agathe. On avait, à gauche, Sainte-Agathe et le faubourg du même nom dont les maisons l'environnaient, puis, sur la pente du coteau, le cimetière et sa chapelle. Une rampe, dite de *Sainte-Agathe*, donnait accès à ce cimetière et un peu au delà à notre église.

L'église se composait de trois nefs séparées entre elles par des colonnes, ce qui accuse une construction fort ancienne; les deux latérales, au moins dans les derniers temps, car les contreforts laissent supposer des voûtes primitives, n'étaient couvertes que par un toit rampant.

Au delà des nefs, le transept débordait transversalement au nord et au midi et portait au centre, sur des pendentifs, une belle tour romane, d'abord carrée, puis octogone. La flèche était en pierres taillées en écailles selon la mode romane, percée de petites fenêtres oblongues sur chaque face; octogone, elle s'appuyait sur la plateforme carrée du sommet de la tour, étant accompagnée aux angles de quatre pyramidions.

Au transept se rattachaient le chœur, assez étroit, selon Carlier, et deux salles qui servaient peut-être de sacristies; le chœur regardait l'orient. Les vieillards du pays, dont l'un fut chargé de démolir l'édifice en sa qualité de maçon, ne se rappellent qu'une entrée de l'église, vers le midi[2] (pl. XVIII).

Le Père Joseph, bénédictin de Bethisy-Saint-Pierre, a acheté pour nous un formulaire de prières, imprimé au XVIII[e] siècle en l'honneur de sainte Agathe, spécialement composé pour la confrérie formée à Crépy pour cette vierge.

On y trouve l'historique des reliques de Crépy : « Nous avons à Crépy, capitale du Valois, une ancienne église paroissiale sous l'invocation de sainte Agathe. Cette église ne possédait aucune partie de ses reliques; mais, en 1717, elle reçut de Rome un petit ossement qui fut visité par François Firmin, évêque de Senlis. Ce prélat permit de l'exposer publiquement à la vénération des fidèles et de faire la fête de la translation le premier dimanche de septembre. En même temps il y établit une confrérie de Sainte-Agathe que le pape Clément XI approuva et à laquelle il accorda plusieurs grands privilèges par un bref donné à Rome le 15 avril 1720. Au commencement de chaque mois il se célèbre dans l'église Sainte-Agathe une messe votive de la même sainte pour tous les membres vivants et morts de la même confrérie. »

Besançon (Doubs). — *Déservillers* (près Amancey). — En parcourant l'est de la France à la recherche des monuments de sainte Agathe, nous devons nous arrêter à Déservillers, qui possède encore une de ses anciennes églises.

Déservillers est mentionnée dans les chartes dès le XIII[e] siècle (1278)[1]; mais son église est d'une construction antérieure; elle fut remaniée au XV[e] siècle dans quelques parties, presque rebâtie en 1743; enfin, en 1819, on démolit l'ancienne flèche et une partie de la tour qui menaçait ruine et qui fut reconstruite avec des matériaux différents.

On entre du côté de l'ouest par une grande porte en plein cintre du XI[e] ou XII[e] siècle; l'archivolte conserve bien le caractère de cette époque; son extrados fort mutilé laisse encore distinguer certains sujets qu'on y avait sculptés, des animaux et, à la base, deux guerriers avec leur armure qui combattent. Si ce n'était l'état si fruste de ces sculptures qui les rend incertaines, j'y reconnaîtrais les signes du zodiaque alors très en usage sur les façades des églises. L'intrados était probablement composé à l'origine d'un tore circulaire porté par

nous présente cinq arcades ogivales du XIII[e] siècle, isolées maintenant au milieu d'un jardin particulier; à l'extrémité occidentale de cette rangée d'arcades se trouvent quatre contreforts engagés dans des murs modernes de clôture qui peuvent avoir appartenu à la base de la tour et aux constructions basses qui l'accompagnent; mais ces contreforts tronqués et retouchés, sans caractère, ne paraissent pas par leur situation se prêter au plan de la tour.

1. Nous avons dessiné à la Topographie le plan et les ruines de cette église, consacrée en 1183 en l'honneur de Thomas de Cantorbery (Comité arch. de Senlis, 1868).

2. Nous devons particulièrement remercier M. le curé de Crépy et M. le marquis de Fleury des renseignements précieux et du concours qu'ils ont bien voulu nous prêter.

1. Gauthier, Collection des inventaires sommaires des *Archives du département du Doubs*, p. 188.

une colonnette accolée au piédroit de l'arc, mais le xv[e] siècle est intervenu d'une façon malheureuse pour y tailler une suite de cavets qui se retournent à la base en maigres moulures.

Le plan de l'église appartient encore au moyen âge; il est formé de deux travées, d'une travée plus large pour le transept, d'une autre pour le sanctuaire, derrière lequel s'ouvre la sacristie; le xviii[e] siècle s'est servi des anciens fondements qu'il a respectés, mais il a tout moderné en relevant les murailles. L'autel est entouré des ornements rococo les moins dignes de la dignité liturgique. Deux statues de bois ornent les niches de côté, elles figurent sainte Agathe et sainte Barbe. Le tableau du maître autel rappelle l'arrivée au ciel de la patronne.

Devant la chaire un panneau porte aussi un bas-relief qui représente sainte Agathe tenant l'instrument de son martyre.

Une petite fenêtre ogivale subsiste dans la chapelle de droite[1] (pl. XIX).

Fretigney. — Une chapelle fut fondée au xvii[e] siècle, dans l'église de Fretigney (1628-1783), sous l'invocation de sainte Agathe, et dotée de terres[2].

Carcassonne. — *Saint-Benoît-de-Chalabre* (Aude). — Cette église ogivale, de la fin du xiii[e] siècle, fut bâtie par les Bénédictins qui y tenaient un prieuré, mais elle fut remaniée au xv[e] siècle, puis au xvii[e], et subit alors une restauration tellement importante qu'on dut la consacrer de nouveau en 1655.

Ces différentes époques sont marquées distinctement sur les pierres. La voûte sous le clocher a dû être refaite, mais les sommiers et culs-de-lampe des arcs paraissent du xiii[e] siècle; cette tour est carrée et accompagnée d'une seconde tour ronde dans laquelle est pratiqué l'escalier. Le plan, dans sa disposition générale, semble de l'origine malgré les réfections que nous avons signalées et quoique les meneaux et trèfles de la fenêtre qui subsiste dans le chœur soient du xv[e] siècle. Le plan affectait d'abord la forme d'une croix, que l'adjonction de la sacristie a un peu défigurée et dont le bâtiment du presbytère a détruit les bonnes proportions par sa masse écrasante.

M. Saulnier a eu la bonté de faire à notre intention un charmant croquis du chevet que nous avons gravé; on y verra l'effet pittoresque de l'édifice, placé sur un soubassement, entouré de verdure et détachant sa silhouette sur un fond de montagnes[1] (pl. XX).

Sallèles-Cabardès (Conques). — La veille de la fête de sainte Agathe (5 février) on sonne les cloches toute la nuit; le curé, ayant voulu supprimer cette coutume, dut céder devant la résistance de ses paroissiens[2].

Chartres (Eure-et-Loir). — *Puisaye* a une chapelle dédiée à sainte Agathe[3].

Cambrai (Nord). — M[gr] Dehaisne a découvert dans les anciens inventaires de reliques de la cathédrale de Cambrai que son trésor possédait l'os du menton de sainte Agathe[4].

Valenciennes conservait ses reliques dans la chapelle des Damoiseaux, reliques qui furent brûlées en 1566[5].

Il y en avait aussi dans l'église de *Beaumont*[6].

Clermont (Puy-de-Dôme). — Dans le monastère de Chamelières (dédié à saints Pierre et Cécile au vii[e] siècle), il y avait un autel dédié à sainte Agathe[7].

Sainte-Agathe (près Vollore-Ville), est une paroisse moderne, mais son vocable doit rappeler une ancienne dévotion envers notre sainte; au xvii[e] siècle il y avait une croix qui portait son nom et qu'on sauva pendant la Révolution. Cette croix n'est pas la seule; dans les environs il en existe un certain nombre dites *croix de Sainte-Agathe*. On

1. Nous devons tous nos documents sur cette église à l'obligeance de M. l'abbé Jeannin, qui en est curé, mai 1889.
2. Gauthier, Collection des inventaires des *Archives du Doubs*, p. 269.

1. Nous devons ces documents à M. l'abbé **Gélat**, curé de la paroisse, et à M. Saulnier.
2. Mahul, *Cartulaire*, II, p. 55.
3. Dictionnaire topographique d'Eure-et-Loir.
4. Dehaisne, *Hist. de l'art en Flandre.*
Les Bollandistes disent la tête, mais le texte de M[gr] Dehaisne est bien plus positif.
5. Le Boucq, *Antiq. de Valentienne*, 1650, p. 17.
6. *Id.*, p. 164.
7. Savaron, *De sanctis ecclesiis clar.*, p. 49.

explique ce fait singulier en supposant que les chevaliers du pays, qui firent l'expédition de Sicile à la suite du comte Roger, introduisirent à leur retour la dévotion de sainte Agathe. L'église possède une partie importante d'ossements de la martyre et de la poussière de sa prison, reliques qu'elle doit à M. Couturier[1], chanoine à Langres, qui a fait des voyages répétés à Catane et qui nous a notablement secouru dans nos études sur sainte Agathe.

Vollore-Montagne. — Église Sainte-Agathe moderne[2].

Perignat-ès-Allier. — Une église dédiée à sainte Agathe conserve encore un chœur de l'époque romane. La nef et les fonts sont du xve siècle.

COUTANCES (Manche). — *Avranches.* — Une chapelle très ancienne existe sous le vocable de sainte Agathe.

DIJON (Côte-d'Or). — Le diocèse de Dijon est très riche en reliques de sainte Agathe : il compte seize églises qui en possèdent et dont l'une montre une partie importante de son chef[3].

ÉVREUX (Eure). — A *Mesnil-Jourdain* (Eure), près de Louviers, on a mis sur le pilastre de l'église une statue de sainte Agathe qui a été trouvée dans les champs de Triage de la Vautaine; elle est dépouillée de ses vêtements jusqu'à mi-corps ; ses mains sont cachées sous les draperies au milieu desquelles retombent les manches de la tunique. On voit encore sur le socle quelques lettres du nom d'Agathe ; M. Ch. Dubourg, qui nous en a communiqué le dessin, la croit du commencement du xve siècle[4] (pl. XXIII).

GRENOBLE (Isère). — Dans les environs de Grenoble, dans une église Saint-Vincent, est mentionnée au xve siècle une chapelle de Sainte-Agathe ; l'église relevait du prieuré de Valbonnais[5].

1. Lettre de M. l'abbé CHAPELLE, curé, 8 avril 1888.
Lettre de M. l'abbé MARTIN, aumônier de Saint-Pierre à Courpières, 2 mai 1889.
2. MALLAY, *Classification des églises du diocèse de Clermont.*
3. Manuscrit de M. l'abbé DENIZOT, mai 1891.
4. Renseignements de M. DUBOURG.
5. *Cartulaire de Grenoble*, p. 312, a. 1497 : « Eccl. S. Vincencii de Pererio est d. patronatu prioratus vallis Bonnesii... Capella sancte *Agathe*, fundata in dicta ecclesia, est annexa cure. »

LANGRES. — *Arc* avait au xvie siècle une chapelle dédiée à sainte Agathe[1].

LIMOGES. — *L'abbaye de Grandmont* possédait dans une croix une relique de notre sainte. Cette croix de bois revêtue de cuivre émaillé était à l'entrée de la bibliothèque[2].

LYON. — *Sainte-Agathe-la-Bouteresse*, près Boën-sur-Lignon (Loire). — Cette paroisse est déjà mentionnée en 1080 dans une bulle de confirmation de Lucius III (1183)[3], obtenue par Guichard, abbé de l'île Barbe. En 1311 a lieu la donation par le comte Jean Ier du territoire de Sainte-Agathe, à Pierre de Barges, chargé par le comte de ramener du Vivarais le corps d'Alice de Viennois et de l'inhumer à Notre-Dame d'Espérance à Montbrison[4]. Le 22 février 1322, Pierre de Barges, chevalier, seigneur de Sainte-Agathe, ordonne qu'il soit fait à ses obsèques une offrande de deux deniers aux pauvres de Sainte-Agathe[5].

En 1314, un document nous rappelle le château de Sainte-Agathe actuellement démoli : c'est l'acte de foi et hommage de Guillaume de Barges[6], damoiseau pour cette possession.

L'église, nous écrit M. Jeannez, si versé dans l'archéologie de ce pays, se compose de trois nefs de deux travées chacune, d'une travée de chœur et d'une abside pentagone. Le chœur est de la fin du xve, la nef du xvie siècle, l'abside est moderne, les voûtes sont en ogives, les fenêtres en style flamboyant. Les piliers sont formés de quatre colonnes accouplées, cantonnées de quatre colonnes dépourvues de chapiteaux, et reposant sur des bases octogones. La sacristie était l'ancienne chapelle seigneuriale qui avait son entrée extérieure et une ouverture carrée sur le chœur permettant la vue

1. *L'évêché de Langres au XVIe siècle*, 1808 (L. K^3^).
2. TEXIER, *Dict. d'orf.*, p. 904.
3. Lettre de M. l'abbé LARDEREL, 5 avril 1888.
Cartulaire de l'abbaye de Savigny, p. 786.
Voy. aussi pour les sanctuaires de sainte Agathe, p. 986-1130.
4. Lettres de M. JEANNEZ, 8 juin 1889.
THIOLLIER, *Forez pittoresque*, p. 322.
5. CHAVERONDIER, *Testaments du Forez*, 1888, p. 17 et 36.
Voy. aussi les aumônes faites en 1401 le jour de la fête de sainte Agathe, p. 83.
6. Un legs de Guillaume de Barges en 1370, chevalier.

des offices. Elle fut vendue à la Révolution comme bien national[1].

Sainte-Agathe-de-Collet, commune de Saint-Laurent-Rochefort (canton de Boën). — Le sanctuaire fut bénit en 1603 par Robert Berthelot, évêque de Damas, suffragant de Lyon; il remplaçait une chapelle plus ancienne, car le procès-verbal de la bénédiction contient ces mots: « édifié de nouveau[2] ». On y voit encore une cloche de 1633 portant le nom de notre sainte, et provenant, selon la tradition, d'une chapelle de Sainte-Agathe à l'Endrevie.

La Valla. — Une église dédiée à saint Andéol et sainte Agathe fut construite en style gothique (1847) en remplacement de l'ancienne masure où l'on officiait précédemment. La fondation primitive remontait à 1005. Trois de ses cloches furent fondues sous Henri III. La plus ancienne porte une inscription gothique tout à fait illisible[3].

Andrézieux (canton de Saint-Rambert). — Bourg mentionné en 1224; cependant l'église, sous le vocable de sainte Agathe, est une bâtisse neuve, sans vestige d'ancienne construction.

Croix-de-Sainte-Agathe, nom d'un territoire à Savigneux (canton de Montbrison), ancien castrum romain transformé en cimetière et rempli de débris antiques. L'appellation « Croix-de-Sainte-Agathe[4] » lui est donnée par d'anciens titres, et elle s'accorde avec des monuments assez nombreux que cette région nous offre.

Sury-le-Comtal (Loire). — Le nom de la vierge est encore attaché à un monticule qu'on appelle la *côte de Sainte-Agathe*[5].

Sainte-Agathe-en-Donzy, arrondissement de Roanne, canton de Néronde (Loire). — M. Jeannez nous écrit que la petite église de Sainte-Agathe-en-Donzy est de gothique moderne et sans valeur archéologique (1847); son histoire cependant a des dates reculées; elle figure dans les pouillés diocésains des XV[e] et XVI[e] siècles comme ancienne annexe de Rosier-en-Donzy, qui avait pour patron le prieur de Montrotier. Elle fut pendant la Terreur un lieu de refuge des prêtres et des nobles, notamment du général de Précy, après le siège de Lyon. Sur la place est une croix stationnale qui date de 1601. Ogier dit qu'elle possède deux vitraux d'un assez bel effet[1].

1. Ogier, *La France par cantons*, Montbrison, p. 364. Il en donne une petite vue.
2. *Id.* Archives de la sacristie de Saint-Laurent-sur-Rochefort.
3. Ogier, *La France par cantons* : Saint-Étienne et Roanne.
4. Jeannez, Lettre.
5. Lettre de M. l'abbé Lortet, 7 avril 1888.

Meillonnas. — Un prieuré s'élevait en l'honneur de sainte Agathe à *Meillonnas*[2], dans le canton de Treffort, près de Bourg. Près de Néronde, il y avait l'église de *Rosier*, dédiée en son honneur.

Nous trouvons aussi dans le cartulaire de l'abbaye de Savigny (située à trois lieues de Lyon) mention d'une église Sainte-Agathe à Ouilly, qui avait d'abord été sous l'invocation de la sainte Vierge.

A *Rochefort*, on voit une statue de sainte Agathe naïve et ancienne[3].

Divers. — Dans les montagnes qui séparent le Forez et le Roannais du Lyonnais, on bénit du pain le jour de la Sainte-Agathe : les familles se le distribuent sous le nom de *pain de Sainte-Agathe* et le conservent dans leurs demeures comme préservatif contre l'incendie[4].

En résumé, les monuments agathiens du Forez se composent de quelques sanctuaires de construction récente qui n'ont aucun vestige intéressant l'archéologie et dont l'existence, néanmoins attestée dès le XII[e] siècle, prouve la traditionnelle vénération des habitants pour la vierge de Catane.

Marseille. — *Maillanne*, près Saint-Rémy (Bouches-du-Rhône). — L'origine de Maillanne est monastique, elle remonte aux religieux de Mont-Majour, près d'Arles, qui en obtinrent la cession

1. Ogier, *La France par cantons* : Saint-Étienne et Roanne, p. 776.
2. Prioratus S. Agathæ de Meillonas exemptus a regula. La Mure, *Histoire ecclésiastique du diocèse de Lyon*, 1671.
3. Thiollier, *Forez pittoresque et monumental*, p. 328.
4. Lettre de M. Jeannez.

du comte de Provence et qui la défrichèrent ; au XII[e] siècle, l'archevêque d'Arles l'obtint à son tour et devint prieur de l'église.

Le vocable de sainte Agathe n'est pas le primitif. L'abbé de Mont-Majour, en édifiant l'église, la mit sous le titre de Saint-Pierre; plus tard l'archevêque d'Arles la plaça sous celui de Notre-Dame de Bethléem ; ce fut à la suite d'un vœu que fit un seigneur qu'elle prit le nom de Sainte-Agathe. Cette église n'a rien de remarquable comme art ancien[1].

Le Mans (Sarthe). — Saint Aldric, en construisant son église (833), y réserva un autel en l'honneur de sainte Agathe, qui peut être considéré comme un des monuments les plus anciens conservés dans l'histoire de cette région[2] (extra chorum in honore s. Agathæ).

Meaux (Seine-et-Marne). — *Vaires* (près Lagny, ancien diocèse de Paris). — Il y avait un prieuré de chanoines réguliers de Saint-Augustin[3], sous le vocable de sainte Agathe.

Montpellier (Hérault). — *Gellone*. — Un des plus vieux monuments iconographiques que nous possédions en France de sainte Agathe est certainement la miniature du sacramentaire de la célèbre abbaye de Gellone. On sait que cette abbaye, dans le diocèse de Lodève, fut fondée par saint Guillaume, duc d'Aquitaine, sous le règne de Charlemagne (804)[4]. On y conservait ce manuscrit qui remonte à l'époque de la fondation et qui passe même pour être plus ancien[5] ; ses miniatures, notamment celle qui nous intéresse ici, sont des plus grossières; elles rappellent le style des peintures visigothiques et l'époque des initiales composées de bêtes enchevêtrées, avec bariolage de couleurs. Au folio 17 v°, on voit une figure debout, les bras croisés, tenant une sorte de fleuron de la droite, la tête coiffée d'un capuchon comme celui de la cuculle bénédictine ; sur la jupe de la robe sont deux fois répétés ces mots : *Sce Agathe mâ*, qui, malgré la barbarie du dessin, ne permettent pas d'y reconnaître autre chose que l'image de la martyre sicilienne. De Gellone le manuscrit passa dans la bibliothèque de Saint-Germain des Prés, puis dans la Bibliothèque nationale, où nous avons dessiné cette miniature (pl. XXIV).

1. Lettre de M. l'abbé Galissard, 13 nov. 1888.
2. Pertz, XV, p. 310.
3. Lettre de l'abbé Denis, 13 mai 1891.
4. Petits Boll., VI, p. 202.
Revoil, *Arch.*, I, 37. Saint-Guilhem-le-Désert.
5. Le catalogue de la Bibliothèque nationale l'attribue à la fin du VIII[e] siècle. Il appartient au fonds latin, 12048 — et n° 124 de l'exposition de la réserve. On en trouve un calque dans les manuscrits de M. de Bastard.

Metz. — Il semble que le culte de notre vierge se soit répandu même de nos jours à Metz, car un autel, qui était dédié dans la cathédrale à saint Jean-Baptiste, depuis le Concordat l'est à sainte Agathe.

Il y a non seulement, dans la cathédrale de Metz, un autel dédié à sainte Agathe, mais aussi une statue qu'on a reléguée dans les magasins et qui date du XVII[e] siècle[1].

Woippy, bourg de 1200 habitants, à 5 kilomètres nord-ouest de Metz ; on trouve près de là une chapelle appelée Sainte-Marthe au XVIII[e] siècle, et qui jadis portait le vocable de sainte Agathe. L'église de Woippy (de Guapeio) est mentionnée, ainsi que ses dépendances, dans une bulle de Calixte II (1123); on en destinait les revenus à l'entretien du trésorier et des sous-trésoriers de la cathédrale de Metz[2].

Weiler (Kilburg). — Église.

Florange (Thionville) possédait jadis une église Sainte-Agathe, ou l'on voyait le martyre de la sainte représenté sur le retable. L'assimilation avec le Sauveur crucifié est très claire : on la voit qui porte sa croix et enfin qui s'y trouve attachée entre les deux bourreaux tenant la place de Longin et de Calpurnius. Ce retable est aujourd'hui au musée de Metz (pl. XXXIII).

Mende (Lozère). — La Lozère, d'après les renseignements qu'a bien voulu nous donner M. André, qui en est archiviste, possède plu-

1. Lettre de M. Abel. La chapelle paraît avoir été faite sur l'ancien vestiaire des chanoines. Voy. le plan de Rollin à la Topographie nationale.
2. Lettre de M. Abel, 25 juin 1889.
Histoire de Metz, II, p. 236.
M. Kraus signale une chapelle de Sainte-Agathe près Marange.
Kraus, *Antiquités de la Lorraine*, III, p. 1044.

sieurs sanctuaires de Sainte-Agathe, des chapelles à *Arzenc-d'Apcher*, à *Châteauneuf-Randon*. A *Mende* même, une chapelle avait été construite en 1218, mais elle n'existe plus[1].

Moulins (Allier). — *Saint-Désiré* (arrondissement de Montluçon) vit s'élever, vers la fin du xve siècle, une petite église dont M. l'abbé Richerolles nous a envoyé le croquis (pl. XXVI). Lorsque cette chapelle fut restaurée, il a retrouvé sous le maître autel une inscription sur parchemin dont voici la traduction : « L'an du Seigneur 1520, le deuxième jour du mois d'avril, nous Pierre Ravelly, délégué par le suffrage des vénérables seigneurs, doyens et chapitres de Bourges, pendant la vacance du siège, avons consacré cet autel en l'honneur de la benoîte Agathe et renfermé dedans des reliques de ladite. » Ces reliques, qui prouvent pour le Berry un dépôt antérieur, se composent de quatre parcelles de poussière teinte de sang, d'un morceau de voile vert et d'un morceau de draperie violette ; le tout, avec le parchemin, a été soigneusement recueilli et renfermé dans un reliquaire.

Chaque année, le 5 février, le lundi de la Pentecôte et le 24 août, on se réunit dans cette chapelle en pèlerinage. Deux paroisses voisines de Saint-Désiré, Sidiailles et Saint-Christophe, professent aussi une grande vénération pour sainte Agathe et la lui témoignent chaque année le jour de sa fête par des réunions nombreuses dans les sanctuaires élevés en son honneur.

M. l'abbé Richerolles, curé de Saint-Désiré, à qui nous devons ces renseignements, nous parle d'un tableau sur cuivre qu'il aurait voulu acheter et qui représente le martyre de sainte Agathe. Ce tableau (80 centimètres de haut et 60 centimètres de large) représente Agathe les bras et les jambes attachés par des cordes à deux pièces de bois clouées horizontalement sur deux fourches verticales. Les bourreaux lui mutilent la poitrine pendant que Quintianus, derrière son greffier, soulève une draperie pour considérer l'atroce spectacle[2].

Villebret (près Néris). — Sainte Agathe n'y a pas d'église, mais son nom assez anciennement mentionné doit provenir d'un oratoire qui a disparu ; il paraît notamment dans des chartes des xve et xvie siècles à propos d'une tuilerie qui existe encore[1].

1. Lettre du 16 juillet 1889.
2. Lettre du 7 juin 1889.

Nancy. — *Longuyon* (Meurthe-et-Moselle). — L'origine remonte à l'antiquité. — Monastère de Sainte-Agathe de Longuyon mentionné et doté en 634. — Le diacre Grimon. — (1183) Collégiale. — Bulle de Lucius III. — Tour construite au xie ou xiie siècle. — (1207) Nouvelle église. — (1742-1752) Sceaux de la paroisse représentant le martyre de sainte Agathe et qui doivent dater du xvie siècle. — Sur le maître autel, tableau du xviiie siècle.

Nous possédons au fond de la Lorraine les plus anciens titres du culte de notre vierge en Gaule. L'église de Longuyon, dépositaire de ces souvenirs, appartient par son architecture au xiiie siècle, mais elle existait sous le vocable de sainte Agathe dès le vi^e ou viie siècle.

Longuyon, Longwy dérivent d'un mot celte (Lon) et rappellent les forêts antiques des Ardennes. M. Jeantin[2], qui établit cette étymologie, prétend que le culte de la martyre sicilienne remonte sur les bords de la Chiers aux origines chrétiennes elles-mêmes. Il paraît certain du moins que l'église de Longuyon fut le plus ancien oratoire du pays, et qu'elle remplaça un pelven gaulois.

Au viie siècle nous entrons dans le domaine de l'histoire. En 1846, le savant abbé Dosset, bibliothécaire de Verdun, découvrit dans les archives départementales une charte portant la date de 634, et mentionnant le monastère de Longuyon comme dédié à sainte Agathe. Cette charte est le testament d'Adalgésile, neveu de Dagobert Ier ; Adalgésile, possesseur de biens immenses, renonça à sa haute position pour se mêler aux chanoines de Verdun et prendre l'humble titre de diacre Grimon. Les legs forment un acte fort long et d'une lecture rendue difficile par la barbarie de la langue. M. Jeantin l'a transcrit intégralement. Voici les passages qui ont trait à Longuyon : « Sub die III Kal. Jan. anno XII gloriosi Domini nostri Dagoberti regis, Ego Adalgyselus qui et primo licet peccator... pro animæ meæ remedio... (lègue)

1. Lettre de l'abbé Gourbet, curé de Villebret, 6 av. 1888.
2. *Marches de l'Ardenne*, II, p. 603.

monasterio *Sanctæ domnæ Agathæ* villa quæ vocatur Nogaria (Noers) cum omni jure suo, omnibusque ad se pertinentibus... porcionem meam de Madiaci (Aumetz?) quod mihi legibus debetur... sanctæ domnæ Agathæ seu congregatio longagionensi in suo jure retineat[1]». Ce monasterium était destiné au soin des pauvres.

Je ne pense pas que l'église conserve aucun reste de ce vieux sanctuaire, M. Jeantin semble même dire qu'elle s'élève sur un autre emplacement : néanmoins les souvenirs mérovingiens ne font pas défaut dans le pays, témoin la paroisse voisine de Longwy qui est encore sous le vocable de saint Dagobert. M. l'abbé Wagner m'a communiqué un sceau qui servait encore en 1848 et sur lequel est gravée l'image de ce saint roi, *scel de Longwy ;* il est représenté avec le sceptre et la couronne. Ce sceau du XVII[e] siècle a depuis été perdu.

En 973, l'archevêque de Trèves, de qui dépendait Longuyon, envoya des chanoines qui remplacèrent les moines préposés à l'hôpital dans l'origine[2].

Selon M. Ch. Abel, ce serait au commencement du XI[e] siècle qu'aurait été construite une partie de l'église, remplaçant la *capella beatæ Agathæ* du VII[e] siècle qui existait plus au levant L'emplacement de cette chapelle est indiqué par la fontaine miraculeuse de Sainte-Agathe longtemps perdue et qui a reparu de nos jours sous le talus de la nouvelle route de Longwy. A cette époque, l'église n'avait que moitié de l'étendue actuelle, une seule nef dessinée par des arcades romanes; elle était entourée du cimetière et d'un rempart épais percé de meurtrières. Le campanile servait de donjon à cette forteresse.

L'église fut rebâtie au XIII[e] siècle et consacrée en mai 1207, comme le porte une note manuscrite que m'a communiquée M. l'abbé Wagner [3].

L'église de Longuyon au XII[e] siècle nous apparaît encore sous le vocable de sainte Agathe; elle est pourvue d'un collège de chanoines, comme nous l'apprend la bulle de Lucius III adressée, le 18 novembre 1183, «dilectis filiis canonicis Ecclesiæ sanctæ Agathæ in Longuione». Cette même bulle mentionne aussi « terram quæ dicitur sanctæ Agathæ... et decimam de terra sanctæ Agathæ apud Sorberolinum (Sorbey)[1]. »

1. JEANTIN, *Chroniques de l'Ardenne*, II, p. 39.
Id. Histoire du comté de Chiny, II, p. 284.
ABEL, *La paroisse de Longuyon*, p. 26.
2. CH. ABEL, p. 34.
3. Nova ecclesia scæ Agathæ in Lunguyensi die dominica..... millesimo ducentisimo septimo fuit dedicata.
D'autres auteurs pensent que cette consécration n'eut lieu qu'en 1287.

M. le curé de Longuyon m'a communiqué deux sceaux qui ne sont pas fort anciens, mais que M. Abel considère avec raison comme imités des matrices du moyen âge; ils représentent sainte Agathe torturée par les tenailles. On a la preuve écrite que le chapitre de Longuyon les possédait dès le XIII[e] siècle. L'un d'eux s'appelait *rural*, parce que la juridiction s'étendait sur la campagne. En 1876, un collectionneur avait un exemplaire du sceau apposé à une charte de 1772; le type était un peu différent de ceux que nous avons copiés; Agathe croisait ses mains sur sa poitrine et le bourreau de gauche était remplacé par un ange qui la réconfortait. M. Ch. Abel l'a recherché en 1889, sans pouvoir le retrouver.

Parmi les monuments de Longuyon, M. Abel nous cite un *missale mortuorum* sur parchemin, commencé au XIII[e] siècle et précédé d'un kalendarium du XIV[e]; il porte écrits en vermillon ces mots : *Bte Agathe.*

Il est resté de tradition que, le jour de la fête de la patronne, le doyen et ses six chanoines chantent en même temps une grand'messe (5 février) aux sept autels de l'église.

Au XIV[e] siècle, on se disputait l'honneur d'être enterré dans le caveau de l'église Sainte-Agathe pour profiter des prières des chanoines qui avaient annuellement plus de mille messes à dire. Par exemple, en 1364, Perrin de Mussey et sa femme ayant donné aux *seigneurs* de l'église Sainte-Agathe de Longuyon des rentes de blé, les chanoines s'engagèrent à inhumer ces bienfaiteurs dans leur église et à célébrer à perpétuité un service anniversaire.

L'archevêque de Trèves constate, en 1570, l'état délabré de l'église et ordonne des réparations aux chanoines et au curé, spécialement dans le chœur. Quant à la tour et aux murs du cimetière qui con-

1. JEANTIN, *Marches de l'Ardenne*, II, p. 606 et 612.

servaient leur aspect fortifié, il déclare que leur entretien incombe aux bourgeois de Longuyon.

Longuyon eut beaucoup à souffrir de la guerre de Trente Ans. Le doyen Richard se donna la tâche en 1696 de réparer les désastres essuyés par l'église pendant les dernières guerres : un marché fut passé dans ce but en 1698 avec deux maîtres maçons.

La paroisse de Longuyon, pendant la Révolution, fut ballottée dans les vicissitudes de la guerre qui lui amenait successivement des prêtres orthodoxes ou assermentés; elle ne recouvra la paix qu'après le Concordat; elle était dirigée, lorsque ces lignes ont été écrites, par M. l'abbé Wagner, qui joint à un talent remarquable de parole, à la piété la plus touchante pour sainte Agathe, un goût très éclairé des choses d'art [1] (pl. XXI, XXII).

Sainte-Agathe. — Les environs de Longuyon sont remplis de souvenirs de sainte Agathe[2]; le hameau de *Sainte-Agathe*, situé à 5 kilomètres nord-est, avait en 1540 une chapelle qui lui était dédiée et, à côté, un puits miraculeux.

Caulec ou *Corre* par Conflans. — M. l'abbé Munier, curé de Tronville[3], nous signale une chapelle dédiée à sainte Agathe dans le hameau de Corre, paroisse de Saint-Marcel. Au XV[e] siècle, c'était le siège d'un prieuré de Prémontrés, dépendant de l'abbaye de Sainte-Croix à Metz.

NIMES (Gard). — *Sabran* (canton de Bagnols). — L'église paroissiale dédiée à sainte Agathe est du XII[e] siècle; elle faisait partie du château féodal des comtes de Sabran. Ce château, un des plus forts du Midi, a laissé des ruines colossales. Je dois dire que, dans les diverses appellations qu'on en a retrouvées, le « prieuré de saincte Agathe » de Sabran ne paraît pas avant 1620[1].

Nous signalerons à *Saint-Chaptes*, près d'Uzès, un sanctuaire de Sainte-Agathe remontant à 1121[2].

Monastère de Psalmodi. — Il est question en 909, dans une charte de Charles le Simple, d'une église dédiée à saint Clément et à sainte Agathe que les Sarrasins venaient de détruire et qui relevait de l'abbaye bénédictine de Psalmodi, située dans le diocèse de Nîmes, à une demi-lieue au nord d'Aigues-Mortes[3].

Il est question aussi, en 990, d'une donation faite par Guillaume, vicomte de Béziers, au monastère de Saint-Thibery, où il s'agit d'une église Sainte-Agathe « inter montes[4] ».

NEVERS (Nièvre). — *Tannay.* — Une chapelle aujourd'hui ruinée porte le nom de Sainte-Agathe[5].

PARIS. — On respecta en France, comme en Italie, la donnée byzantine de l'iconographie de sainte Agathe. On voit à la Bibliothèque nationale deux miniatures du XIV[e] siècle qui nous en apportent la preuve. La première est une majuscule

1. Ces détails sont empruntés à l'opuscule si savant de M. CH. ABEL, à ses lettres, à celles de M. l'abbé WAGNER.
Voy. l'opuscule de M. LÉON GERMAIN, *La paroisse de Longuyon*, 1890, p. 10.
On peut consulter aussi HEYDINGER, archid. de Sainte-Agathe à Longuyon.
2. Les historiens de Metz parlent d'un hameau nommé Sainte-Agathe, près Thionville, *Histoire de Metz*, III, p. 261.
Lettre de M. ABEL, juin 1889 (anonyme), *La paroisse de Longuyon*.
LÉON GERMAIN, Mémoires de la Soc. d'hist. et d'arch. de la Moselle, 1888.
3. Lettre du 18 mars 1890.

1. *Dictionnaire topographique.*
Voici les plus anciennes désignations de *Sabrani* :
Sabranum, 1029, 1060, 1096.
— *De Sabrano*, en 1152.
— *Castrum de Sabrano*, 1156.
— *Ecclesia de Sabrano*, 1314.
— *Sabranum cum mandamento*, 1384.
— *Sabran*, 1550.
— Le prieuré Saincte-Agate de Sabran en 1620 (insin. eccl. du dioc. d'Uzes).
— Sabran, 1627.
2. *Dictionnaire topographique du Gard.*
3. *Gallia christ.*, VI, p. 171.
Monasterium Psalmodi, diocèse de Nîmes en 909. — Monasterio Juncellensi quod est situm in pago Biterrensi in suburbio castro lunetensi (peut-être Lunas), quod per oppressionem paganorum monasterium Psalmodiense mutatum est in locum, qui dicitur Corneliacensis, ubi ecclesiæ constructæ sunt, id est S. Mariæ et S. Petri ap. et S. Juliani m. cum cellis et ecclesiis, id est S. Clementis, S. Virginis Agathæ nuper a Sarracenis destructæ...
1099. — In castro Lupiani ecclesiam S. Cæciliæ.
Præceptum Caroli Simplicis pro monasterio Psalmodiensi (in pago Nemaunensi).
GLAIRE, *Dict.*, p. 1877.
Apud Varequas ecclesiam S. Agathæ cum adjacentiis suis (*Gallia christ. inst.*, VI, p. 187).
4. *Gallia christ.*, *inst.* VI, p. 315.
Dictionnaire topographique de l'Hérault.
5. *Dictionnaire topographique de la Nièvre.*

de notre charmant *Breviarium parisiense* (latin, 1023, f° 306), qui représente la vierge attachée à la croix, les deux bras étendus comme le Christ, pendant que les bourreaux la déchirent avec les tenailles; elle est aussi liée par les cheveux. Il est impossible de dépasser ce chef-d'œuvre dans l'art de l'enluminure, comme beauté de composition et finesse de rendu (pl. XXXII).

Une autre peinture du même dépôt, qui me paraît plus ancienne, appartient au même type et rappelle aussi le calvaire (fonds français, 6447, f° 250 v°). Agathe est aussi attachée à la croix, le bas du corps couvert d'une jupe bleue, pendant que les tenailles la martyrisent; mais elle n'a pas la dignité, la fierté souveraine de l'autre miniature, elle succombe sous la souffrance. La scène se passe sous une arcade crénelée entre deux tourelles. Au-dessus on lit cette rubrique : « *Ci comence li vie madame sainte Agathe benoite virge. LX* » (pl. XXXII).

Un manuscrit du XIV[e] siècle de la légende dorée (fonds français, 185, f° 222) a son chapitre de sainte Agathe. Le sujet représente une scène de décapitation étrangère aux actes de notre sainte; une autre (f° 184) figure sainte Agathe devant le juge. Une légende dorée du XIV[e] siècle, peinte en grisaille (franç., 414, f° 8), nous montre la sainte souffletée devant le juge (pl. XXIII).

Un des monuments paléographiques les plus anciens de sainte Agathe est aussi un manuscrit de la Bibliothèque nationale (latin, 13745), qui nous donne le martyrologe d'Usuard écrit entre la mort de la reine Ermentrude, femme de Charles le Chauve, et la mort de Charles le Chauve lui-même, c'est-à-dire entre 869 et 877. Il n'est malheureusement pas pourvu de miniatures.

Un manuscrit de la réserve (latin, 17294), qui appartient encore au XIV[e] siècle par la naïveté et le caractère de plusieurs de ses ornements, nous offre plusieurs tableaux de la vie de notre vierge (1435), peints en miniature; on suit les phases successives de la légende sur ces charmantes vignettes (pl. XXV).

Signalons à la bibliothèque de l'Arsenal le bréviaire de Pierre d'Orgemont (1384-1409) et une légende dorée (n° 3682, f° 166 v°), qui figurent le martyre (pl. XXIII).

L'église de Paris était riche en reliques; on en voyait avant la Révolution, à Saint-Merry, dans un magnifique reliquaire d'argent. Les paroissiens l'avaient eu en échange du chef de leur patron qu'ils donnèrent à l'église de Chanseaux-en Brie. Il y a encore de nos jours des reliques de sainte Agathe dans la châsse qui se trouve au-dessus du maître-autel dans cette église[1].

Paris possédait une communauté sous le vocable de sainte Agathe. Elle suivait la règle de Saint-Bernard. Elle était établie, vers 1697, entre la rue du Pot-de-Fer et la rue des Rosiers. L'année suivante, les religieuses s'établirent au village de la Chapelle, puis enfin, en 1700, à Saint-Médard, où elles firent bâtir une chapelle sous l'invocation de leur patronne[2].

Le plan de Paris de Turgot (1739) figure le couvent de Sainte-Agathe, rue de l'Arbalète (près de la rue Mouffetard).

PÉRIGUEUX (Dordogne). — A *Fouleix* (canton de Vergt, près de Périgueux), une église dédiée à notre sainte a été restaurée il y a vingt-cinq ans. M. Malafaye avait pris un dessin de son ancien état et il a eu la bonté de nous le communiquer (pl. XXVI). Cette petite église, qui paraît dater d'une époque reculée, du XII[e] siècle, se composait alors de deux travées marquées par des contreforts et éclairées chacune par d'étroites fenêtres; à ces deux travées s'ajoutait une abside carrée, au-dessus de laquelle s'élevait un pignon avec une baie pour la cloche et une croix au sommet. L'important clocher moderne qu'on a élevé a changé l'aspect de l'édifice. Non loin de l'entrée est une partie circulaire qui dut autrefois contenir un escalier. L'église de Saint-Amand, toute voisine et probablement de la même époque, possède une tour pareille, avec cette différence qu'elle se trouve à droite au lieu d'être à gauche. Elle sert encore à monter dans les combles et sur le toit de l'église.

Selon M. Malafaye, un collatéral a dû exister au midi, où se trouve le presbytère, car, au premier étage, on remarque encore la naissance des nervures des arcs en ogive qui soutenaient la voûte[3].

1. Petits Boll., II, p. 297.
2. SAUVAL, *Antiquités de Paris*.
3. Lettre de M. MALAFAYE, 9 janv. 1890. *Dict. topog. de la Dordogne*.

Poitiers (Vienne). — Le monastère de Noaillé avait un autel au viii[e] siècle, consacré à saint Philibert et sainte Agathe. Alcuin nous a conservé l'inscription métrique qu'on y lisait[1] :

HANC PATER EGREGIUS ARAM FILIBERTUS HABEBIT,
PLURIMA CONSTRUXIT QUI LOCA SANCTA DEO :
HUIC QUOQUE CONJUNCTA EST CLARISSIMA MARTYR AGATHA,
VENERAT IN THALAMUM SANGUINE VIRGO POLI.

Reims (Marne). — *Villers-Allerand.* — Villers-Allerand, dans les environs de Reims, possède une église dédiée à sainte Agathe, bien conservée et intéressante. Ce village a une histoire fort ancienne; il est, dit-on, désigné dans le testament de saint Remy sous le nom de *Villanis* ou *Villaris*[2].

On a dit, en se basant je ne sais sur quel fondement, qu'elle avait été primitivement consacrée à saint Pierre : c'est possible : il y avait au xvii[e] siècle un autel du prince des Apôtres. On voit encore sa statue faite au xiv[e] siècle, qui était autrefois dans l'église et qu'on a scellée dans un mur voisin; mais cela n'exclut pas le vocable de sainte Agathe, incontestable dès le xiii[e] siècle (pl. XXVII et XXVIII), comme le prouve le chapiteau portant l'image de son martyre.

M. l'abbé Dupont, qui est aujourd'hui curé, et près duquel nous avons trouvé l'accueil le plus sympathique, a découvert dans les archives de la paroisse une notice qui nous révèle un monument du culte de sainte Agathe dans sa paroisse. Un curé de Villers, M. Bouré, mort vers 1786, conservait dans l'église, avant la Révolution, une statue de sainte Agathe, dont il nous a laissé heureusement la description avant que ce trésor ait disparu, détruit sans doute, comme tant d'autres, en 1793. Voici ce qu'on y lit : « A toutes les fêtes solennelles, on expose à la vénération des fidèles un reliquaire que tient à la main gauche une statue de vermeil, dite de sainte Agathe, vierge et martyre, patronne actuelle de la paroisse, haute de 14 à 15 pouces. Cette statue tient aussi de la main droite une tenaille d'argent non doré, et sa tête est couronnée de rayons de vermeil. Des connaisseurs qui l'ont examinée ont dit que c'est un ouvrage de sept ou huit siècles, fait à Rome ou en quelque autre ville d'Italie. »

Il est difficile de se figurer exactement, d'après cette brève description, l'objet qu'elle nous signale; cependant on peut croire par sa dimension et d'après les statuettes-reliquaires qui subsistent, qu'elle n'était pas fort différente de celles de Saint-Étienne de Muret, à l'abbaye de Grandmont[1], ou de celles de la collection Basilewsky[2], qui ont aussi à peu près 40 centimètres de hauteur. A Syracuse, la statue de sainte Lucie, une autre Sicilienne, était ainsi debout avec ses attributs caractéristiques entre les mains[3], une palme de la main gauche et la coupe avec les yeux de la droite. S'il est vrai, comme le disaient les archéologues d'alors, que le travail fût italien, le rapprochement de celui-ci avec un reliquaire de Sicile paraît très opportun et jette une certaine lumière sur le problème; nous avons essayé, d'après cela, une esquisse de restauration (pl. XVII).

A 13 kilomètres à l'ouest de Reims, la longue plaine qu'on vient de traverser se bute à une colline que les vieilles chartes appellent la *montaingne de Reins*, et qui sert de piédestal à Sainte-Agathe. L'édifice conserve encore en partie son ancienne architecture.

L'entrée a lieu sous le clocher qui précède les trois nefs. Comme on le verra par notre perspective, l'édifice, qui surgit au milieu des arbres et des tombes du cimetière et dont la base se perd sur le fond du ciel, est d'un aspect charmant. L'extérieur a malheureusement beaucoup souffert des restaurations et nous avons dû en élaguer les traces sur notre dessin. A une époque, qu'on dit le xvi[e] siècle, il fallut, pour combattre l'écrasement des voûtes, couper les façades par d'énormes contreforts qui en rompent toute la symétrie; les anciens contreforts que nous avons rétablis, et dont on retrouve un spécimen sur la façade septentrionale, étaient moins saillants. Les fenêtres, du commencement de l'époque ogivale, sont encadrées d'une doucine.

La porte sous le clocher, qui devait être en plein cintre ou légèrement aiguë, a été surbaissée dans la restauration, le clocher lui-même en partie rebâti, surtout au-dessus de la retraite; j'hésite à

1. Alcuin, *Migne*, II, p. 737 (unique).
2. *Arch. administratives de Reims*, I, p. 5.

1. *Ann. arch.*, XIX, p. 28.
2. Pl. XXIII.
3. Sceau de l'abbesse de Syracuse (Sainte Lucie, pl. IV).

croire anciennes les arcades jumelées ; quant à la flèche, démolie il y a cent ans, personne dans le village ne se rappelle son ancienne forme.

L'édifice est infiniment mieux conservé à l'intérieur. Les nefs sont partagées en quatre travées, compris celle du transept ; la partie absidale se compose d'un chœur carré et de deux petites chapelles. Les chapiteaux sont ornés de feuilles



Villers-Allerand. — Chapiteaux à l'entrée du chœur, dont l'un représente le martyre de sainte Agathe. Photographie de M. Bourbon.

simples, excepté les deux à l'entrée du chœur qui portent des sujets : le premier, une figure fantastique qu'enserrent des serpents ; le second, le martyre de sainte Agathe attachée au poteau, pendant que le bourreau la déchire avec les tenailles

M. l'abbé Dupont, qui porte un vif intérêt aux monuments de sa paroisse, et M. Jadart, conservateur de la bibliothèque de Reims, ont découvert dans une maison particulière une ancienne statue de sainte Agathe, du xve ou xvie siècle, et en ont obtenu du propriétaire la cession pour l'église de Villers-Allerand, où elle est déposée maintenant. Elle tient un livre de la main gauche et de la droite les tenailles presque méconnaissables ; elle a environ 1 mètre de hauteur (pl. XVII). Nous l'avons gravée d'après une photographie de M. Bourbon.

RENNES (Ille-et-Vilaine). — Je ne connais en Bretagne que la chapelle de Langon qui porte le vocable de sainte Agathe. Avant 1674 elle était dédiée à saint Vénier ; on y voit des peintures antiques fort curieuses [1].

On a retrouvé, enfoui à l'intérieur de la chapelle, un petit bas-relief représentant une figure debout, une main appuyée contre la poitrine. On pense que ce morceau de sculpture assez grossière, placé d'abord au-dessus de la porte, représentait *sainte Agathe, martyre,* à laquelle la chapelle est dédiée. On présume que ce petit bas-relief avait été déplacé à l'époque des huguenots qui occupèrent la chapelle [2].

RODEZ (Aveyron). — *Conques.* — Dans un reliquaire de Conques, publié par M. Darcel et disposé en forme de triptyque, en haut du volet de droite, au-dessous d'une capsule oblongue et filigranée, on lit : *Agatha.* On attribue ce reliquaire au XIIIe siècle [3].

ROUEN (Seine-Inférieure). — L'abbaye de Saint-Ouen conservait une insigne relique de sainte Agathe, un de ses bras, qui a malheureusement disparu à la Révolution [4].

Sainte-Agathe-d'Aliermont (près Neufchâtel-en-Bray). — Ce village possède une église du XIIIe siècle dont certains restes en rappellent une antérieure. Nous savons que l'archevêque Eudes Rigaud y prêcha en 1262, le jour de la Sainte-Agathe, et qu'il la consacra le 24 juillet 1267.

Elle est toute construite en silex, hormis les bases et les chaînes d'angle qui sont en pierre ; les silex de ce genre couvrent le sol du pays. Elle est éclairée de chaque côté par cinq fenêtres ogivales, refaites dernièrement, et par trois qui sont percées sur chaque face de l'abside. Le clocher refait au XVIe siècle, remanié vers 1710 [5], est reconstruit en style roman moderne. L'ancienne flèche, selon les vieux habitants de la commune, était beaucoup plus élevée et fut renversée par un coup de vent.

1. GUILLOTIN DE CORSON, *Pouillé historique de l'évêché de Rennes*, V, p. 38.
Bulletin mon., 1839, p. 492.
Renseignements de M. PRILLIEUX.
Lettre de M. le curé.
2. BRUNO, *Cours d'archéolog.*, 1846, p. 208.
3. *Annales arch.*, XX, p. 219.
4. POMMERAIE, *Hist. de l'abbaye de Saint-Ouen*, 1662.
5. COCHET, *Répertoire archéologique de la Seine-Inférieure*, 1871.
Abbé DECORDE, *Le canton de Londinières*, 1851.

Le clocher s'élevait, dit-on, autrefois près de la petite porte romane qu'on voit sur la façade latérale de l'église [1]; on conserve une cloche datée de 1584.

On remarque à l'intérieur une jolie piscine à double lancette, couronnée par un quatre-feuilles découpé à jour; on voit aussi des fonts Renaissance ornés de têtes d'anges aux angles (pl. XVII).

Saint-Claude (Jura). — *Salins.* — Origine mérovingienne du culte d'Agathe dans le Jura. — (1024) Construction de la collégiale de Salins. — (1029) Charte de confirmation de ses biens. — (1257) Reconstruction. — (1336-1469) Incendie, construction des chapelles. — (xvi[e] siècle) Reconstruction du cloître. — (1651) Nouvelle châsse. — (1699) Incendie. — (1720) Nouveaux travaux. — (xvii[e] siècle) Vue et plan. — (1791) Déprédations révolutionnaires. — (1826) Incendie. — (1862) Restauration par M. Darcy. — Description.

Le culte de sainte Agathe semble avoir pénétré de bonne heure dans les montagnes du Jura. Saint Lothain († 518), originaire d'Autun, qui fonda sous le roi Gondebaud l'abbaye de Silèse, passe pour l'avoir répandu dans la Séquanie en même temps que celui de saint Symphorien. La plus ancienne église de Poligny [2], bâtie sur la montagne de Grimont, était dédiée à cette sainte, et les Dominicains de cette ville y conservaient ses reliques.

Salins. — Salins eut le privilège d'élever à notre vierge un magnifique sanctuaire. On croit qu'il existait, dès les temps les plus reculés, sur les flancs de la montagne de Belin, un monastère double, « monasterium duplex », habité par des vierges et des moines qui avaient pour patrons sainte Agathe et saint Symphorien. Lorsque le saint évêque Anatoile [3], revenant de Rome, au temps du roi Gondebaud, s'arrêta à Salins, il voulut prier dans la chapelle de ce monastère et fonda dans le voisinage l'ermitage où il mourut; après sa mort, on l'enterra dans la chapelle témoin de ses prières.

Le troisième fils d'Humbert II, Hugues I[er], sire de Salins et chanoine de Besançon, voulut doter sa ville natale (1024) d'un vaste monastère; l'église fut réparée et agrandie. L'archevêque Gaucher fit venir les premiers chanoines du chapitre de Saint-Étienne de Besançon; il consacra la basilique, la dédiant aux saints Symphorien, Anatoile et Agathe. La nouvelle collégiale devait être assimilée à l'église métropolitaine [1]; elle fut richement dotée et le roi Rodolphe lui confirma ses biens par un diplôme daté de la Loye, en 1029 [2], qui établit clairement le patronage de sainte Agathe qu'on y intitule « éminemment glorieuse [3] ».

Les parties de l'édifice qui datent du xi[e] siècle, s'il est permis de remonter jusque-là, sont le portail, l'arcade d'entrée, peut-être le clocher; tout l'intérieur me paraît du xiii[e] siècle. Toutefois, la date de 1257, que l'histoire nous présente pour les travaux de l'archevêque de Besançon Guillaume, paraît un peu tardive et, d'après le style des nefs, je les attribuerais au commencement du xiii[e] siècle.

Des incendies en 1336 et 1469 entraînèrent sans doute des restaurations de l'édifice; je fixerais à cette dernière date les deux petites chapelles ajoutées des deux côtés de la façade et dont l'architecture correspond au xv[e] siècle, le grand vitrail du fond du chœur et divers autres travaux.

Au xvi[e] siècle, peut-être après que la construction des chapelles méridionales eut forcé de repousser les galeries du cloître, on les reconstruisit avec des arceaux et des voûtes d'arête au lieu du simple toit qui les recouvrait primitivement. M. Darcy m'a signalé les arrachements de ces arcs dont le style correspond à cette époque. Les portes de menuiserie de l'entrée paraissent contemporaines.

1. Lettre de M. Deneuve auquel nous devons le dessin de notre gravure.
2. Rousset, *Dict. de Franche-Comté*, V, p. 243.
3. D'après les Petits Boll. (II, p. 247), il vivait au iv[e] siècle.

1. Pour ces divers détails, voy. Rousset, *Dictionnaire de Franche-Comté*, p. 478.
2. L'original est conservé à la cure; le sceau manque malheureusement
On m'a communiqué au ministère des Beaux-Arts la Monographie de l'insigne collégiale de Saint-Anatoile de Salins, par M. Désiré Monnier de Domblans, correspondant du ministère de l'Instruction publique. La copie de la charte figure dans ce manuscrit.
3. ... Hoc igitur considerans æquum esse notum volo fieri cunctis regni principibus tam præsentibus quam absentibus, necnon ecclesiarum ordinibus, Ugonem nostrum capellanum cognomento Salinarum sanctique Stephani Chrisopolitanæ urbis canonicum, nostram præsentiam adiisse, humiliterque postulasse ut res quas Raigenaldus comes in valle Salinensi et in cæteris locis dedit Sanctis Symphoriano et Anatolio *gloriosæque virgini Agathæ* vel ipse supra dictus comes et ipse Hugo ædificator loci illius et cæteri datores corroboraremus ad honorem Dei eorumdemque sanctorum atque ad refectionem Salinientium canonicorum...

En 1699, un nouvel incendie entraîna sans doute de nouveaux travaux; une restauration eut lieu en 1720 et changea beaucoup l'ancien caractère architectural. Dans le chœur on voit un ciborium de style Louis XV.

Les temps modernes ont apporté de grandes calamités à l'église; le riche trésor qu'elle possédait est devenu, en 1791, la proie des révolutionnaires; la châsse d'argent de saint Anatoile, qui avait été renouvelée en 1651, fut saisie et tout disparut. Enfin l'incendie revint en 1826[1] lui rendre une dernière et terrible visite. Cette catastrophe excita dans toute la France une grande émotion, on vendait alors des complaintes populaires sur les incendiés de Salins.

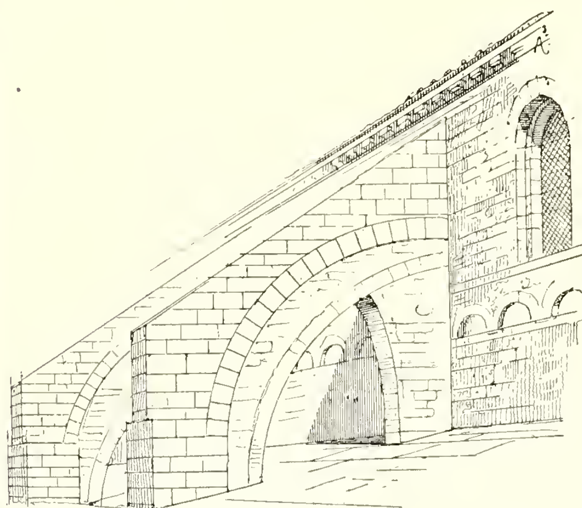
Ces ruines ne furent relevées qu'en 1862, par les soins de M. Darcy, qui mit à cette réparation autant de soin que de talent; il supprima le grand toit à deux versants qui recouvrait toutes les nefs, il releva les contreforts qui étaient cachés et démantelés, et restitua ainsi la silhouette primitive.

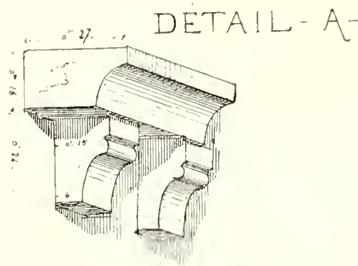
Un tableau ancien qu'il put consulter à Salins, comme élément de restauration, l'éclaira notamment dans celle du clocher. M. Steinhel fit, pour la grande fenêtre du fond, un vitrage magnifique en imitation du XIIIe siècle.

Nous avons cherché, sur un croquis qu'on trouvera planche XXIX, à restaurer l'ancien état, en y retranchant ce que les siècles modernes y avaient apporté; nous le compléterons par quelques lignes de description.

A l'est de la vallée qu'arrose le torrent la Furieuse s'élèvent une haute montagne et le château Belin; c'est au pied de cette montagne et déjà à une hauteur assez grande au-dessus de la vallée que fut placée la vieille église que nous étudions; elle touchait aux remparts flanqués de tours qui l'enveloppaient et dont un fragment subsiste derrière l'abside[2]. Elle était au centre du cimetière devant une plate-forme d'où la vue plongeait sur la ville[3].

On trouvait d'abord devant soi le beau portail roman que nous avons encore[4] et qui n'était pas recouvert par l'auvent jeté entre les deux chapelles latérales. Une corniche à modillons romans règne au-dessus et porte des culs-de-lampe d'un temps moins ancien, qui furent peut-être destinés à servir de bases à une suite de statues. Au-dessus s'ouvrent la rosace qui s'était écrasée et que M. Darcy a dû restaurer, enfin trois baies en plein cintre qu'il considère comme anciennes.





Salins. — Détails de la corniche et des contreforts, découverts par M. Darcy en 1863 (d'après ses dessins).

Nous avons rétabli, à droite et à gauche du portail central, deux portes latérales qui existaient nécessairement avant la construction des chapelles.

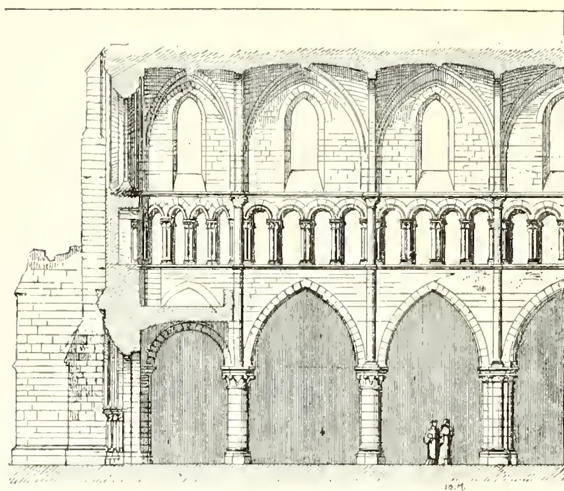
A main droite s'étendaient tous les bâtiments claustraux, les maisons canoniales, le cloître environné de portiques, une porte monumentale qui donnait accès dans la cour et, à côté, l'école pour les jeunes gens, puis le presbytère, la salle capitulaire, la maîtrise, le cellier, pressoir, etc.

Tous ces édifices ont disparu; M. Darcy suppose

1. Voy. abbé Ecoiffier, *Note sur l'église Saint-Anatoile de Salins*.
2. Plan manuscrit du XVIIe siècle (pl. XXIX).
3. Rousset.
4. Henri Bouchot, *La Franche-Comté*, 1890. Une vue du porche, p. 219. On trouvera aussi la reproduction d'une tapisserie de 1500, représentant la sortie de la châsse de saint Anatoile en 1477, intéressante pour le clocher. *Voyage pittoresque en France*, 1784.

seulement que le mur méridional du cloître subsiste encore avec d'anciennes fondations.

L'intérieur de l'église mérite surtout d'être visité. La grande nef a dans œuvre 43m,30 de longueur, 8 mètres de largeur, 14 mètres de hauteur; les petites nefs, 4 mètres : ce qui fait 16 mètres de largeur totale. La grande nef est croisée après la sixième arcade par un transept; les arcades ogivales sont soutenues par des colonnes cylindriques simples ou des piliers à plan quadrilobé;



Salins. — Coupe longitudinale. Dessin de M. Darcy.

elles supportent un beau triforium et enfin les grandes travées des voûtes d'arête au milieu desquelles s'ouvrent les fenêtres. L'édifice, par ses dimensions et surtout par la pureté de son style, offre un de nos plus beaux spécimens gothiques. L'antiquité de son histoire encore plus que son intérêt artistique en fait le plus remarquable monument que nous ayons en France du culte de la vierge de Catane[1] (pl. XXIX et XXX).

Saint-Dié (Vosges). — *Clefcy*. — L'église ancienne a été en partie rebâtie en 1784; elle a cependant conservé un chœur voûté de style gothique. On y vénère des reliques de sainte Agathe, de la poussière de sa prison, un voile imitant celui de Catane, etc.[2].

1. On trouvera à la Topographie nationale une photographie de l'intérieur prise à l'entrée du transept, devant le perron qui y conduit et qui en rend bien l'aspect pittoresque.
2. Lettre de l'abbé Paradis, 14 juillet 1891.

Saint-Flour (Cantal). — *Sainte-Marie* (près Pierrefort) a sa paroisse dédiée à sainte Agathe.

Strasbourg. — *Schlestadt*. — Chapellenie et autel[1].

Toul. — *Blanzey* possède une église dédiée à sainte Agathe qui remonte à la fin du xiie siècle; elle était servie par les Prémontrés[2].

Troyes (Aube). — Dans le trésor de Saint-Étienne, à Troyes, dès 1319, on conservait un fragment du voile de sainte Agathe[3].

Ferreux possède une église dédiée à sainte Agathe, qui remonte au xiie siècle[4].

Clairvaux avait un autel dédié à notre sainte, plusieurs reliques, notamment celles conservées dans une châsse de 1223[5].

Poivre, Sainte-Suzanne (Ramerupt). — Le Mothé, la Motte ou Sainte-Suzanne possède une chapelle de la fin du xve siècle ou du commencement du xvie, qui appartient encore au comte de Sainte-Suzanne; on y conserve dans une petite châsse des reliques de sainte Agathe et de sainte Suzanne[6].

Valence (Drôme). — *Chaudebonne* (près la Motte-Chalançon, arrondissement de Die). — La paroisse de Chaudebonne est encore dédiée à sainte Agathe; elle est malheureusement fort pauvre; on n'y voit qu'un tableau de peu de valeur, daté de 1751, représentant la sainte dans la prison et guérie par saint Pierre[7]. Quoique l'architecture soit peu régulière, l'église porte les traces d'une grande ancienneté. Elle n'a qu'une nef, mais dans la suite des temps on y a joint une petite chapelle latérale, à laquelle on accède par une arcade du côté de l'évangile[8].

1. Grandidier, *Histoire de l'église de Strasbourg*.
2. Lepage, *Pouillé du diocèse de Toul*.
3. *Annales arch.*, XX, p. 18.
Lettre de M. l'abbé Noiré.
4. D'Arbois de Jubainville, *Répertoire archéologique de l'Aube*.
5. Lalore, trésor.
6. Lettre de M. l'abbé Paul Besançon, 1er juin 1891.
Lettre de M. l'abbé Noiré.
7. Lettre de M. l'abbé Audrien, 7 mai 1889.
8. Lettre de M. l'abbé Louis Chavanet, curé de Chaudebonne, 23 août 1889.
Id., 13 sept. 1889.

Le portail est de style roman : c'est une simple arcade à laquelle quelques coups de ciseau donnent l'apparence de légères sculptures[1]; au-dessus est une rosace et le pignon est terminé par un petit pavillon pour les cloches.

L'église est un rectangle de 10^m,65 de long sur 5 mètres de large.

Le titre de Sainte-Agathe n'est pas établi historiquement avant la visite épiscopale de 1644; une bulle de Lucius III (1183), confirmant des bulles d'Innocent II et d'Alexandre II, mentionne l'église de Chaudebonne (Casabone) sans titulaire et dépendant de l'Ile-Barbe[2].

Mantaille. — L'église Sainte-Agathe a été remplacée par une construction nouvelle; elle appartenait aux archevêques de Vienne.

Verdun (Meuse). — *Courcelles* (Vaubecourt). — M. l'abbé Henrion a l'obligeance de nous donner les renseignements suivants sur son église : « L'église de *Courcelles*, dédiée à sainte Agathe, n'est autre qu'une ancienne chapelle seigneuriale, à laquelle, au commencement du siècle dernier (le château ayant disparu), on ajouta une nef qui n'a aucun caractère. Le chœur, qui est la

1. Lettre de M. l'abbé Tourasse, curé de Saint-Ferréol, 22 juin 1889.
Cte de Sizeranne, *Notice sur Chaudebonne.*
2. Lettre de M. Lacroix, archiviste de Valence, 4 juillet 1889.

partie ancienne, est de style ogival, xve siècle. L'église mesure environ 20 mètres en longueur et 7 en largeur[1]; du côté droit de l'unique nef se trouve un grand tableau, de médiocre valeur, représentant la martyre à genoux dans sa prison ; un ange au-dessus lui apporte une couronne de lis et de roses. Une statue dans le chœur représente la sainte portant sur un plateau ses seins coupés[2]. Il y a de ses reliques dans un bras-reliquaire.

M. Jacob, archiviste de la Meuse, nous signale encore, dans son département, des sanctuaires de sainte Agathe à Gincrey, à Gibercy, où il y a une petite chapelle sans style[3].

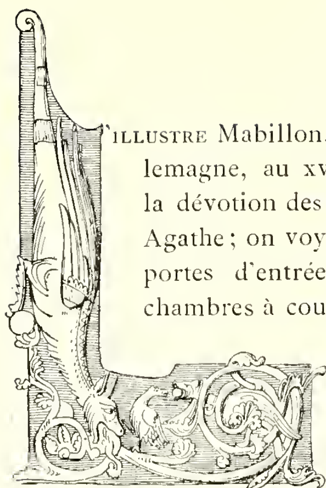
Viviers (Ardèche). — *La Louvesc* (près Satillieu). — L'église de la Louvesc était jadis dédiée à sainte Agathe; mais, depuis que saint François Régis y est mort (1640), il est devenu le patron principal. L'ancienne église Sainte-Agathe a été complètement démolie, mais son culte n'a pas disparu dans la nouvelle basilique ; elle en est encore patronne et y possède un autel. M. l'abbé Berger, curé de la Louvesc, m'écrit que rien d'ancien, relatif à son culte, n'a été conservé[4].

1. La population n'est que de 187 habitants.
2. Lettre de M. l'abbé Henrion, 25 nov. 1889.
M. l'abbé Mazelin suppose que l'église conserve des traces du xie siècle.
Lettre de M. l'abbé Poncelet.
3. Lettre de M. l'abbé Sailler, p. 15, sept. 1889.
4. Lettre du 28 avril 1889.



Bibl. d'Amiens. Miniature du xiie siècle.

ALLEMAGNE



Bibl. nat. Latin, 116, b. 65 v°.

L'illustre Mabillon, dans son voyage d'Allemagne, au XVII[e] siècle, fut frappé de la dévotion des habitants envers sainte Agathe; on voyait alors, au-dessus des portes d'entrée des maisons et des chambres à coucher, un écriteau où ils rappelaient la fameuse table funéraire et dans lequel ils demandaient à Dieu un esprit sain et chaste, la gloire de Dieu, l'affranchissement de la patrie et l'intercession de leur patronne sainte Agathe contre l'incendie [1]. « Ces bons Allemands, dit aussi De l'Hermine, ont encore une autre superstition qui consiste à attacher à toutes les portes de leurs maisons un écriteau qui contient ces paroles latines figurées de cette sorte :

MENTEM + SANCTAM, SPON + TANEUM
HONOREM + DEO ET PATRIÆ + LIBERATIONEM
SANCTA AGATHA VIRGO ET MARTYR.

« Ces bonnes gens croient que ces billets ont une vertu contre les incendies. »

La fête de sainte Agathe est portée au 5 février sur les manuscrits du X[e] siècle à Aix-la-Chapelle, du XI[e] à Hildesheim, du XII[e] à Sustern, de 1200 à Paderborn, etc. [2].

Cette dévotion a dû faire surgir un grand nombre d'églises dédiées à notre sainte et de monuments de son culte. Nous en citerons quelques-uns dans les différentes parties de l'Allemagne.

Cologne. — Cologne, la grande cité rhénane, la ville catholique par excellence, dépositaire de

1. D. de Broglie, *Mabillon*, I, p. 295.
De l'Hermine, *Mémoires de voyage en Alsace en 1674*.
2. P. Beissel.

vieilles traditions, ne devait pas être la dernière dans la ferveur de ce culte. Saint Heribert comparait la sainte abbesse de Villeck, Adelheide († le 5 février 980) [1], à sainte Agathe, par une des plus grandes louanges qu'il pût donner.

Le meilleur honneur qu'on puisse rendre à la grande vierge de Catane doit l'être par des vierges; un monastère d'Augustines s'y était formé sous son vocable, avant 1030 [2]. Au XIV[e] siècle, le comte Franc de Cornn et sa femme Richmode [3] (1313) abandonnent leur maison, la transforment en monastère et font venir de Bonn des religieuses qui le peuplent, sous le patronage de sainte Agathe. D'après les anciens plans de la ville, la chapelle n'avait qu'une nef, terminée au fond par une abside demi-octogone [4].

Dans une charte de 1342, nous voyons spécifié « conventus S. Agathe coloniensis [5] ». Ce couvent fut, au milieu du XV[e] siècle, réformé et changé en maison bénédictine.

Une gravure de Cologne, de 1650, représente, sous l'effigie de sainte Agathe, un petit temple circulaire.

Nul doute que ce monastère ne possédât des reliques de la patronne : on parle de son crâne et d'un doigt. Mais il n'avait pas seul ce privilège; les Bollandistes [6] citent un buste d'argent qui renfermait à Saint-Géréon une partie de la tête [7]; à l'abbaye de Saint-Pantaléon, on montrait la mâchoire et une dent. Les Bollandistes émettent quelques doutes au sujet de ces reliques : ils considèrent que, parmi les compagnes de sainte Ursule,

1. Bucelini, *Germania sacra*, I, p. 89.
2. Mas Latrie, *Trésor de chronologie*.
3. Gelenius, *De admiranda magnitudine Colonie*, p. 551. Bolland., 5 février.
4. *Topographie nationale*, V, c, 254, 255.
5. Lacomblet, III, p. 295.
6. Boll., 5 fév.
7. Je ne donne ce renseignement qu'avec réserve; notre savant ami, le D[r] Schüntgen, ne connaît pas l'objet.

une des jeunes filles portait le nom d'Agathe et que ces restes pourraient ne pas appartenir à la Sicilienne.

Il y avait aussi, selon les Bollandistes, des reliques à la cathédrale, à Saint-Cunibert[1], Saint-Paul, Saint-Maxime; un os dans l'église des chanoinesses du Capitole, etc.

A l'abbaye bénédictine d'*Hortus Mariæ*, construite en 1250, il y avait des reliques de l'épaule, d'une côte, des cheveux et une dent[2].

Gelenius parle d'une montagne portant le nom de Sainte-Agathe.

Siegburg (à 23 kilomètres de Cologne). — L'autel portatif de Siegburg devait renfermer les reliques de sainte Agathe, car son image sur le couvercle se trouve en compagnie non seulement de sainte Ursule, mais de sainte Cécile, de sainte Tècle et de sainte Catherine[3]. Nous avons déjà parlé, dans notre article sur les autels portatifs, de cette procession triomphale de vierges, leurs palmes à la main, qui fait tant d'honneur aux orfèvres rhénans du XIIe siècle; nous en avons gravé le détail (pl. XXXII).

Gladbach. — La célèbre abbaye de Saint-Vite possédait des reliques de sainte Agathe et un fragment de son voile qui ont malheureusement disparu; ce fait est constaté dans un inventaire de 1717[4].

Mayence. — Mayence avait au moyen âge des reliques de sainte Agathe et des monuments en son honneur; voici un texte qui nous apprend, en 1291, l'existence d'un autel dans l'église Saint-Jean : « Judices S. Sedis Mogunt. recognoscunt quod magister Gotfridus, scolasticus ecclesiæ S. Joh. Mog., construxit altare B. Agathe virginis et martyris[5]. » Elle avait aussi une église au XIIe siècle, sous son vocable, mais qui a été restaurée[6].

Nehren (cercle de Coblentz). — A 7 kilomètres au sud-ouest de Cochem, la petite ville de Nehren a le privilège de posséder une église dédiée à sainte Agathe. La tradition ferait honneur de la fondation au roi Dagobert. Ce qui est certain, c'est que la tour encore debout appartient à l'époque romane et le reste de l'édifice à l'architecture gothique[1].

Trèves. — Dans la crypte de Saint-Maximin, en 952, on vénérait des reliques de sainte Agathe[2].

Au monastère du Lac, des reliques, dans l'autel de la Croix devant le chœur[3] et dans l'autel de la chapelle abbatiale.

A Sainte-Marie-ad-Martyres, en 1209, 1270, 1272.

A Saint-Euchaire, en 1148; dans la chapelle de Saint-Quirin, en 1287.

A Saint-Martin.

Büdlich. — Ce pays est mentionné dès l'année 633. La vieille église Sainte-Agathe a été reconstruite en 1794, mais le chœur conservé[4].

Kleinblittersdorf. — Église[5].

Merchingen[6]. — Église.

Palzen[7].

Himmerode (près Wittlich). — Reliques en 1170[8].

Telft. — Relique en 1113[9].

Seyne. — Un autel portatif au monastère de Seyne contenait des reliques de sainte Agathe[10].

Overanberg. — Chapelle dédiée à notre sainte[11].

1. Les reliques et une chapelle en 1308.
Gelenius, p. 289.
2. Bucelini, *Germania sacra*, I, p. 188.
3. *La Messe*, V, pl. CCCLII.
4. Peter Ropertz, *Sources historiques de l'abbaye de Saint-Vite*, p. 90.
5. Baur, *Hessische urkunden*, III, p. 631.
Lettre du Dr Falk, 8 mars 1889.
6. Otte, *Manuel*, II.

1. Dr Lechfeldt, *Monuments d'art du gouvernement de Coblentz*, p. 265.
2. Pertz, XV, p. 967.
3. *Id.*, p. 970.
4. Lorenzi, *Contribution à l'histoire des cures du diocèse de Trèves*. I, p. 255.
5. *Id.*, p. 509.
6. *Id.*, p. 373.
7. *Id.*, p. 446.
Lettre de M. l'abbé Schrod, 12 mai 1892.
8. Pertz, XV, p. 1283.
9. *Id.*, p. 1286.
10. Texier, *Dictionnaire d'orfèvrerie*.
La Messe, V, p. 38.
11. Lorenzi, *Contribution à l'histoire des cures du diocèse de Trèves*, 1889, I, p. 487.

Langenfeld. — Chapelle dédiée à sainte Agathe et sainte Lucie, de style gothique[1].

Wehlen. — Église filiale de Bernkastel en 1509[2].

Mettlach[3]. — A mi-route entre Saarbruck et Trèves, on rencontre l'abbaye bénédictine de Mettlach. M. Lagger en a écrit dernièrement l'histoire et il rapporte, dans son ouvrage, un triptyque du XIIIe siècle qui nous conserve une gracieuse image de sainte Agathe. Elle est au fond du tableau, que traversent les branches d'une grande croix. La sainte (S. AGATHA), revêtue d'une dalmatique, nimbée, porte un livre de la main gauche, une palme de la droite (pl. XXIII).

WESTPHALIE. — *Lünern.* — Église dédiée à sainte Agathe; le corps même de l'édifice est assez ancien; le chœur à pans, la tour et la sacristie sont d'époques postérieures. M. Kreis[4] en a dernièrement publié le plan.

Nous ajouterons pour le diocèse de Münster, très fécond en vocables de sainte Agathe, les églises de *Dorsten*, *Epe*, *Alverskirchen*, *Angelmodd*, *Rorup*, *Mettingen*[5].

DIVERS. — *Paderborn.* — Parmi les monuments concernant notre sainte nous comptons, dans ce diocèse, à *Bleiwäsete* une paroisse; une chapelle succursale à *Bilstein* et à *Leiberg*[6].

Corwey. — Un livre manuscrit, contenant des miniatures intéressantes sur les chants liturgiques dont nous avons déjà parlé dans notre étude des monuments céciliens, contient aussi une image de sainte Agathe. Il provient, comme on a dit, de l'abbaye de Corwey et date de 1156; on le conserve aujourd'hui dans les archives de Münster[7].

1. LORENZI, I, p. 497.
2. *Id.*, I, p. 82.
3. BAEDEKER'S, *Nordwest Deutschland*, p. 226.
Dr LAGER, *Histoire de l'abbaye de Mettlach*, 1875, pl. V.
4. KREIS, *Monuments antiques et historiques de la province de Westphalie*, p. 113.
5. Relevé des Frères Sigismond et Athanase à Einsiedeln.
TIBUS, *Histoire du diocèse de Munster*.
6. Renseignements du P. MEIER.
Travail des Frères Sigismond et Athanase à Einsiedeln.
7. *Ueber das confraternitastbuch* (1156).
Lettre de M. KELLER, garde des archives d'État à Münster, avril 1888.
Lettre du Dr NORDKOFF, *id.*

Güstrow (Mecklembourg-Schwerin). — Nous avons déjà eu l'occasion de citer le riche retable de la cathédrale de Güstrow; nous devons le mentionner encore à propos de sainte Agathe dont on y voit la statue en bois; elle est assise et tient un livre ouvert sur les genoux[1] (*S. Agata*). Cette statue appartient au XVe siècle.

Doberan (Mecklembourg-Schwerin). — La chapelle ducale de l'église de Doberan possède un autel digne d'être rangé parmi les premiers chefs-d'œuvre du moyen âge et dont Lübke a déjà reconnu la beauté[2] en 1869. Le retable est d'une grandeur extraordinaire; il se compose au centre de deux parties sur lesquelles venaient battre deux volets d'égale dimension, mais qui sont fixes aujourd'hui, de sorte que cette grande surface sculptée est partagée en quatre parties égales. Chaque compartiment renferme quatre figures entières sous de riches baldaquins : les deux figures du milieu représentent le couronnement de la sainte Vierge, à droite Marie en adoration, à gauche le Sauveur qui la bénit. De chaque côté se tiennent six apôtres et un autre saint. Au-dessus de la rangée inférieure se dressent les figures principales abritées sous de riches dais dont les clochetons montent très haut. Chaque figure est accompagnée du nom du saint qu'elle représente. Parmi la rangée des demi-figures plusieurs ont disparu, quelquefois même avec la légende. A la place de l'Annonciation on ne voit plus que cette inscription: Ghabriel angelus domini. Les deux figures qui manquent étaient probablement deux archanges; sur le volet gauche, l'architecture du devant est toute ruinée : on reconnaît dans la rangée la figure de sainte Agathe.

Rantzow (Holstein) possédait des reliques en 1266[3].

Lunebourg (Hanovre). — Relique de sainte Agathe[4].

1. Jahrbücher des vereins für Mecklenburgische geschichskunde alterthumskunde (Annales de l'Association de Mecklembourg, *Histoire archéologique*, XV, p. 315).
Nous devons ces indications et celles qui suivent à l'obligeance de M. HOFSTEDE DE GROOT.
2. *Indicateur du Mecklembourg*, 1869, p. 96.
3. PERTZ, XV, p. 1108.
4. *Id.*, XXIII, p. 398.

Flinsbach (*Worms* près Weibstat, Hesse-Darmstadt). — Église[1].

Darmstadt. — Au musée, une grande image en cuivre doré représente sainte Agathe[2].

Assmannshausen (Rheingau, duché de Hesse-Nassau). — Autel de Sainte-Agathe[3].

Fulda. — Raban Maur célébrait les reliques de sainte Agathe qu'il avait pompeusement recueillies dans ces pieuses inscriptions. Nous les avons déjà rappelées à propos de sainte Cécile.

Wittenberg. — Le trésor de l'église avant la Réforme possédait quatre particules des os de sainte Agathe[1] (1509).

BAVIÈRE

Munich. — La riche chapelle possède des reliques de sainte Agathe dans un bel autel portatif du XIIe siècle, dont nous avons déjà parlé[4]. L'image de sainte Agathe, figurée à mi-corps auprès de sainte Cécile, occupe la droite de la Madone (pl. XXXIII). Sur le champ de l'autel, qui est une simple table, on lit cette autre inscription qui sert d'authentique au reliquaire: OMNES ISTI SANCTI QUI SUNT HUC INSCRIPTI ILLORUM SANCTUARIUM HIC EST.

M. l'abbé Jacques Sedlmayr, curé de Reigerbeuern, qui a eu la bonté de s'intéresser à notre travail, nous a transmis de nombreux renseignements sur le culte de sainte Agathe dans le diocèse de Munich-Freisingen[5].

1° L'église paroissiale Sainte-Agathe à *Inkofen*, dans le Mittermarchenbarch, remonte à une très haute ancienneté. Malheureusement elle n'en conserve pour ainsi dire aucune trace, comme on pourra le voir sur notre gravure (pl. XXXIII).

2° Dans l'Agathenried, une église filiale de la paroisse de *Schliersee* fut édifiée avant 1456, et l'était déjà au XIIe siècle selon toute vraisemblance; il y avait dans ce lieu une chapelle de Sainte-Agathe.

3° Une église filiale de la paroisse de *Kirchdorf*, près Haag (Pyramoos), est construite en style gothique et déjà mentionnée en 1315. Depuis les anciens temps il y a dans cette église une confrérie (Liebesbund) en l'honneur de sainte Agathe, qui a sa fête principale le dimanche après l'Assomption.

4° Une église paroissiale à *Maitenbeth* est mentionnée en 1315 comme ayant sa fête patronale le 5 février, fête qui a le privilège d'une indulgence plénière et qui attire un grand concours de peuple; l'église possède une grosse cloche sur laquelle on lit : « *S. Agatha ecclæ. Patrona ora pro nobis.* »

5° Une église à *Innerpietlbach*, filiale de la paroisse de Isen, et à *Allmannshausen* une église, filiale de Aufkirchen, célèbrent Agathe comme une patronne secondaire[2].

Dans les « Notæ monasterienses » il est question d'une église, dédiée en 1092 à sainte Agathe et plusieurs autres saints, et des reliques de la martyre[3].

Ratisbonne. — A Saint-Emmeran un autel fut érigé (980) en l'honneur de la sainte Vierge et de sainte Agathe. On y signale des reliques en 1052, 1096 et 1311[4].

1. Schannat, *Histoire des évêques de Worms*, I.
2. Otte, *Manuel*, p. 212.
3. Zaun, *Contribution à l'histoire du chapitre rural de Rheingau*, 1879, p. 302.
4. *La Messe*, V, p. 12.
5. On sait que le siège de Freisingen a été transféré à Munich.

1. Inventaire de Cranach-le-Vieux.
2. Lettre de J. Sedlmayr, curé de Reigerbeuern, Bav. supe, 18 avril 1888.
Mayer Westmayer, *Statistique descriptive de l'archevêché de Munich*, 1874.
3. Pertz, XV, p. 1073.
4. *Id.*, XV, p. 1093.

Gundlfing. — Église filiale de Sachenhausen, dans le doyenné de Pfőring[1].

Prefflingen (près Ratisbonne). — Reliques en 1273[2].

Augsbourg. — *Agathenzell* (doyenné de Kempten). L'histoire mentionne ce pays dès l'année 1291[3].

Bekstetten (Kaubeurn)[4].

Frankenhofen (Oberdorf). — Église au xvie siècle dédiée aux saints Martin, Laurent et Agathe[5].

Quaiertshofen (Schwabmenchingen). — Église Saint-Marc et Sainte-Agathe mentionnée sous le pape Boniface IX en 1388. Elle dépendait du monastère de Roggenburg[6].

Blankenburg (Westendorf). — Église Sainte-Agathe.

Uffing (Weilheim). — Église du xve siècle[7].

Oberschnaidbach (Aichach). — Église.

Halsbach (Agathenzell). — Chapelle de Sainte-Agathe[8].

Rien n'indique mieux la dévotion d'un pays pour notre sainte que de voir son nom en pénétrer pour ainsi dire la géographie; aussi, après nous avoir cité ce nom, le Dr Schwarz de Linz en ajoute plusieurs autres : *Agatharied* près Miesbach (diocèse de Munich), *Agathaberg* près Aerding, *S. Agatha* à Aidenbach, *S. Agatha* près Waizenkirchen (Linz), *S. Agatha* près Goisern (Autriche).

Nuremberg. — Un vitrail du chœur dans l'église Saint-Laurent nous offre, pour le xve siècle, des figures de sainte Agathe, saint Jean Évangéliste, saint André, etc.[9].

1. *Matériel des Bisthums Regensburg*, 1866.
2. Pertz, XV, p. 1077.
3. Placide Braun, *Topographie d'Augsbourg*, I, p. 54.
4. *Id.*, p. 117.
5. *Id.*, p. 139.
6. *Id.*, p. 197.
7. *Id.*, p. 355.
8. *Id.*, p. 463.
9. *Annales arch.*, XIII, p. 170.

M. Samson[1], parmi les différentes corporations ouvrières placées sous le patronage de sainte Agathe, compte les mouleurs, fabricants de balances, de poids, de chandeliers, d'anneaux, de robinets, les calandreurs, tourneurs, etc.

Würzbourg. — *Aschaffenburg.* — Une paroisse de cette ville est consacrée à sainte Agathe, elle est de la deuxième moitié du xiie siècle; une tour s'élève au-dessus de l'entrée; le chœur n'est que de 1210.

Schmerlenbach (décanat de Lohr)[2].

Saint-Quirin de Tegernsée. — Ce monastère possédait des reliques de notre vierge[3].

On pourra trouver pour l'Allemagne quelques pays sous le patronage de sainte Agathe dans l'ouvrage de Heinrich Samson : *Les saints patrons.*

Wallerstein (Bavière). — Le martyrologe de la bibliothèque de Wallerstein nous fournit, pour sainte Agathe, six tableaux du xiie siècle qui nous rappellent successivement les différentes phases de son martyre (pl. XXXI et XXXII).

1° On voit d'abord la vierge devant le juge qui l'interroge. Elle porte une robe verte, un voile retenu au front par un serre-tête; Quintianus, une tunique brune, un bonnet jaune; on lit au-dessus : « *Agata dixit : Quum (?) ancilla Christi sum, ideo me ostendo servilem personam. Quintianus dixit : Certe ingenua eras et nobilis, quomodo te ancillam commemoras?* »

2° Quintianus irrité ordonne l'horrible supplice : « *Tunc iratus Quintianus jussit eam in mamillam torqueri et tortam diu jussit eam excidi. Agata dixit : Impie, crudelis et dire tiranne, non es confusus hoc amputare in femina quod ipse in matre suxisti.* »

3° Vient ensuite la scène de la prison et Pierre qui guérit la Vierge : « *Tunc subridens Senior dixit : Nam ego apostolus ejus sum et in nomine*

1. *Les saints patrons*, p. 78.
2. *Schematismus der Diocese Wurzbourg mit angabe der Statistischen verhältnisse*, 1892. — Communiqué par le Dr Fried.
Otte, *Manuel.*
3. Pertz, XV, p. 1067.

ejus scias te esse salvandam. Et cum hec dixisset, ab oculis ejus ablatus est. »

4° Nouvel interrogatoire, nouveau défi héroïque, nouveau supplice d'Agathe qu'on voit sourire au milieu des flammes d'un bûcher : « *Tunc Quintianus jussit testas accutas spargi et sub testas carbones viventes immitti et eisdem nudo corpore eam poni.* »

5° Quintianus fait reconduire la vierge dans la prison où on la voit en prière : « *Tunc Quintianus jussit eam in carcerem recipi. Sancta in dictum (?) Agata ingressa carcerem extendens manus suas ad Dominum et dixit : Domine qui me creasti.* »

6° Au-dessous de la dernière image est inscrite la fin de sa prière. La sainte est agenouillée devant l'ange chargé de son message : « *Te deprecor, Domine, ut accipias spiritum meum modo, quare tempus est ut me jubeas istum seculum derelinquere et ad tuam misericordiam pervenire — hec coram ministris cum ingenti voce orans emisit spiritum.* »

Nous devons à l'inépuisable obligeance de M. le baron de Loffelholz les copies de ces miniatures ; leur ressemblance avec celles d'Amiens, exécutées pour Sanche VII, paraît marquer la même origine.

WURTEMBERG

Unterweisach. — Il existe en l'honneur de sainte Agathe une église évangélique (1555)[1].

Salztetten (près Horb, diocèse de Rottenburg, autrefois de Constance). — Église catholique dont une partie est encore romane et l'autre gothique.

Achstetten (près Laupheim). — Église catholique dédiée à saint Oswald et sainte Agathe (1625) et renfermant des statues des saints patrons.

Königsheim (près Spaichingen). — Église catholique renouvelée en 1837 ; elle conserve une cloche de 1445, et une statue de notre sainte.

Reichenbach (près Saulgau), diocèse de Rottenburg. — Église catholique dédiée aux saints Sébastien, Blaise et Agathe (1460) ; elle a été malheureusement restaurée en 1704.

1. Keppler, *Kichliche Kunstalterthürmer*, 1888, p. 9 et suivantes.

Gunzkofen. — Chapelle[1].

Oggelshausen (diocèse de Rottenburg). — Église dédiée à sainte Agathe et saint Laurent[2].

Illesrieden (près Willingen). — Église.

Heimstetten (près Ebingen, anc. diocèse de Constance).

Ailingen (ancien diocèse de Constance). — Cure.

Kimbratshofen (près Ysnée, ancien diocèse de Constance).

1. *Le royaume de Wurtemberg*, p. 796.
2. Renseignements du P. Meier d'Einsiedeln.

BADE

Freiburg. — Les diocèses de Freiburg et de Constance (voy. *Würtemberg*) nous offrent une multitude de sanctuaires sous le vocable de sainte Agathe ; nous en donnons la nomenclature d'après le relevé qu'en ont bien voulu faire pour nous, à Einsiedeln, les Frères Sigismond et Athanase[1].

Buchenbach (près Breisach, Bade). — Paroisse de 1811.

Gruneren (près Breisach, Bade). — Paroisse avant 1381.

Horben (près Breisach, Bade). — Paroisse avant 1792.

Heinstetten (près Messkirch, Bade). — Paroisse du xve au xvie siècle.

Bietenhausen (Haigesloch, Hohenzollern). — Paroisse avant 1381.

Constance. — *Hemenhofen.* — Le monastère de Sainte-Agathe date de 1282 ; la tour, de proportions robustes, renferme des cloches du xive siècle ; on lit sur une porte la date de 1407[1].

Reichenau possédait des reliques de sainte Agathe[2].

1. Kraus, *Monum. artistiques du grand-duché de Bade*, p. 72.
2. *Id.*, p. 575.

AUTRICHE

Vienne. — *Mannersdorf* (Bockflüsz). — Église Sainte-Agathe.

Hausleuthen (Hausleuthen). — Église Sainte-Agathe.

Pierawarth (Pierawarth). — Église Sainte-Barbe et Sainte-Agathe[2].

Passau. — *Aidenbach* (Aidenbach). — Église dédiée à la sainte Vierge et à sainte Agathe martyre[3].

Saint-Polten. — *Bischofstetten* (près Melk). — Église paroissiale.

Asperhofen (près Ollersbach). — Église paroissiale[3].

Cracovie (*Silésie*). — Le culte de sainte Agathe était en si grand honneur en Pologne que certain jugement devait être publié le jour de sa fête ou de celle des saints Jean et Paul[4].

Divers. — *Monastère d'Admont* (Salzbourg). — Une bulle de 1170 nous révèle l'existence d'une église Sainte-Agathe dans les biens du monastère d'Admont : « Monasterio admontensi apud Wenge ecclesiam S. Agathæ cum omnibus pertinentiis[5]. »

1. Les noms des paroisses de Freiburg, de Rottenburg et de Constance sont quelquefois répétés dans le Wurtemberg et Bade à cause des remaniements de circonscriptions. Ce n'est qu'une affaire chronologique. La nomenclature de l'ancien diocèse de Constance n'a plus qu'une valeur historique. Ce diocèse ayant eté démembré pour former une partie du diocèse de Freiburg et le diocèse de Rottenburg (lettre du Frère Sigismond, 1er octobre 1890).
2. *Personal Stand der sacular und regular geistlichkeit der Wiener Erzdioceze*, 1886.
3. Joseph Rottmayr, *Statistiche Beschreibung des bisthums Passau*, 1867, in-8°.
Communiqué par M. le Dr Pell.
3. Relevé des Frères Sigismond et Athanase.
4. Judicium magnum seu legale ter Cracoviæ banniri solet, videlicet die S. Agathæ, die SS. Joannis et Pauli mart., etc.
Prawa, *Leges*, etc., p. 147, 175.
5. Je n'ai pu en avoir les dessins malgré toute l'obligeance du P. Vivell (18 mai 1890).

Nous trouvons un souvenir d'une église Sainte-Agathe dans un acte passé en Carinthie[1] : « Isti sunt testes ilius prœdii quod dedit nobis dominus Wdilscale, quod est apud S. Agatham. »

Brixen (Tyrol). — *Meiningen* (doyenné de Feldkirch). — Église paroissiale[1].

Prague. — Une chapelle de Sainte-Agathe à la cathédrale[2].

SUISSE

Genève. — M. Sordet, ancien archiviste, a découvert dans les parchemins de la ville que l'église de la Madeleine, fondée au XI[e] ou XII[e] siècle, avait vingt-sept autels dont un dédié à sainte Agathe[2].

Le Père Meier a la bonté de nous communiquer des recherches qu'il a faites sur le culte de sainte Agathe en Suisse et qui nous prouvent que, avant la Réforme et principalement au XV[e] siècle, il avait pris une grande extension. Le protestantisme n'aime pas les vierges et ne dut pas favoriser depuis la vénération envers l'héroïne de Catane.

A *Büchrein*[3], une ancienne église, dédiée à saints Jacques, Laurent et Agathe, est malheureusement modernée.

Neudorf (près Hochdorf) a été réédifiée en 1677 ; on n'y trouve aucun monument remarquable.

Rahn[4] nous signale une église romane Sainte-Agathe avec trois absides à *Dissentis*, dans les Grisons, d'autres à *Kastris* et *Waltensburg*.

1. *Fontes rerum austriacarum*, p. 52.
2. Archinard, *Les édifices religieux de la vieille Genève*.
3. Lettre de M. l'abbé Estermann, curé de Neudorf, 10 oct. 1890.
4. *Histoire des arts du dessin en Suisse*, 1876, p. 5[illegible] et 679.

Le monastère de Saint-Martin à *Mury* (Argovie) possédait des reliques de notre sainte[3].

Rumilly doit être aussi cité d'après un pouillé de Genève de 1481.

Zurich. — *Dietticon* (près Regensberg). — Église dédiée à saint Udalric et sainte Agathe.

Vislisbach (près Regensberg). — Église dédiée à sainte Agathe.

Bale. — *Baldingen*. — Sainte-Agathe.

Buchrain. — Sainte-Agathe et Saint-Jacques.

Ehrendingen. — Saint-Blaise et Sainte-Agathe.

Filisbach. — Sainte-Agathe.

Neudorf. — Sainte-Agathe-Sainte-Marie, ancienne église modernée.

Schongau. — Assomption, Sainte-Agathe, Saint-Wendelin[4].

1. Relevé des Frères Sigismond et Athanase.
2. Rivnacs, *Guide en Bohême*.
3. Erckard, *Orig. Habsburg*.
4. Liste fournie par D. Suitbert de Beuron, 1892.

PAYS-BAS

Graven Marcherem (province de Luxembourg). — Le Père Wiltheim († après 1674) nous a conservé[1] le souvenir d'une relique bien précieuse de sainte Agathe : c'est une ampoule que possédait Charles Racht, pasteur de Graven Marcheren ; Wiltheim se la fit donner et en publia la copie à Trèves en 1656. Il entre à ce sujet dans de longues considérations sur l'usage des chrétiens de conserver le sang des martyrs, usage aujourd'hui authentiqué par la science. Il n'y aurait rien d'anormal à ce que cette fiole ait été choisie pour cette fonction, ni même rien d'étonnant à ce que les fidèles aient pris en cette circonstance un des ustensiles en usage chez les anciens pour recueillir les larmes dans les cérémonies funèbres. Wiltheim la compare à une fiole conservée à Beaurepaire, dans les environs, et qui avait été rapportée en 1222 du mont Sinaï avec de l'huile de Sainte-Catherine ; elle avait la même forme. Il est probable qu'elle fut apportée en même temps et elle devait sans doute contenir aussi de l'huile.

Une légende de parchemin y était attachée avec les mots en caractères du xve siècle : « *De santa Agatha virgine* » (pl. XXXIII).

Mutfort (Luxembourg). — Une église a été construite et dédiée à sainte Agathe en 1706, il est présumable que quelque dévotion antérieure lui a servi d'origine ; elle fut agrandie, restaurée et consacrée[2].

Breda (Oudenbosch, Brabant septentrional). — M. l'abbé Gillis, secrétaire de Sa Grandeur l'évêque de Bréda, nous signale dans le diocèse la paroisse de Oudenbosch, située à quatre lieues au delà de la métropole (1750 habitants).

1. *De phiala reliquiarum S. Agathæ V. et M.* dissertatio auctore Alex. Wilthemio, Soc. Jesu Presbytero. Augustæ Trevirorum, 1656.
Aringhi, I, p. 502.
2. Lettre de M. l'abbé Drost, curé.

Sainte-Agathe (Brabant hollandais). — Ce hameau est remarquable par un monastère de religieux Croisiers[1].

Delft. — En 1390[2], on fonda à Delft un monastère en l'honneur de sainte Agathe. Sur un plan de 1581 est figurée la chapelle, un petit édifice avec une nef, abside polygone, flèche campanaire (pl. XXIII).

Leyde. — On conserve au musée de Leyde[3] le livre des sœurs du couvent de Sainte-Agathe, qui existait autrefois près de cette ville dans un faubourg ; on lit au commencement cette épigraphe : « *Iste liber pertinet sororibus domus sancte Agathe extra muros oppidi Leidensis.* » On y voit un missel avec cette légende qui constatait la propriété des sœurs : « *Liber iste sororibus attinet sancte Agathe.* » Le missel commence ainsi ; « *Kurie in summis festis Leijson.* »

Eys (*Ruremonde*, Gulpen). — Une église dédiée à sainte Agathe s'élevait autrefois à Eys, mais elle a dû être reconstruite en 1732[4].

Beverwijk (près Harlem). — L'église était appelée autrefois « Agathenkirk », comme on le voit sur une charte de Guillaume, évêque d'Utrecht ; ce nom est encore rappelé par celui de la rue *S. Agthenwech*, lieu où les pèlerins venaient jadis prier[5].

1. Bruzen, *Dictionnaire de géographie.*
2. Bots, *Les anciens monastères d'Haarlem*, p. 79.
Batavia sacra, II, p. 233.
Braun, *Civitates*, III, *Topograph. nat.*, V. C., p. 64.
Gravure de Decker, xviiie siècle.
3. Catalogue du musée, n°s 438 et 439.
Bots, p. 291.
4. Lettre du secrétaire de Mgr Boermans, évêque de Ruremonde, 10 nov. 1888.
5. Guichardin, *Belgium universum seu omnium Germaniæ regionum accurata descriptio*, 1646, p. 54.

BELGIQUE

Anvers. — Les Jésuites d'Anvers conservaient des reliques de sainte Agathe qui leur venaient de Wesel, à l'époque où cette ville avait été occupée par le marquis Spinola.

Gand. — Le monastère de Saint-Pierre, à Gand, possédait, au xe siècle, des reliques de sainte Agathe [1].

Landscanter. — Église.

Cobbegehm. — En 1320, chapellenie de Sainte-Agathe dans l'église paroissiale [2].

Bruxelles. — *Bergehm-Sainte-Agathe* à 5 kilomètres de Bruxelles (1047 habitants).
Au musée de Bruxelles, un tableau du xve siècle représente, à côté d'une Madone, sainte Lucie, sainte Cécile, sainte Agnès et sainte Agathe [3].

Wilsele (1671 habitants), près Louvain.

Rhode (près Louvain). — Sainte-Agathe sur Wert-Saint-Georges.

Wishagen [4].

Tournai. — A la cathédrale on signale en 1661 des reliques de sainte Agathe [5].

Ollignies.

Orcq.

Liège. — L'hôpital des aliénés.

Huy. — A Saint-Séverin, en 1558, s'élevait un autel de Saint-Pierre-et-Sainte-Agathe [1].

Frouville (doyenné d'Ouffet). — Un autel dédié à saint Hubert et à sainte Agathe.

Awans (1240 habitants). — L'ancienne paroisse à la collation de Saint-Lambert de Liège [2].

Laer (459 habitants).

Berlingen. — La paroisse de ce village est dédiée à sainte Agathe; elle avait un autel de Sainte-Agathe-et-Sainte-Marie. En 1863, l'état de délabrement de l'édifice était tel qu'on dut en interdire l'accès [3].

Namur. — *Hamois-en-Coudroz* (1361 habitants).

Franière (573 habitants).

Laforêt (254 habitants).

ESPAGNE

Le culte de sainte Agathe est attesté non seulement par divers sanctuaires élevés en son honneur, mais par les monuments les plus anciens. On attribue à saint Isidore une hymne où la vierge de

1. Pertz, XV, p. 628.
2. Van Lokeren, *Histoire de l'abbaye de Saint-Bavon*, p. 55.
3. *Revue de l'art chrétien*, 1894.
4. *Documents* pour le 5e congrès d'archéologie et d'histoire (3e fascicule).
5. *Analecta* pour l'histoire de Belgique.

1. Pouillé de Liège de 1558 (*Analecta*).
2. Delvaux, *Dictionnaire géographique de la province de Liège*.
3. *Analecta*.
Bulletin des comm. royales d'art et d'arch.

Catane est célébrée avec enthousiasme. Il y est question de la table angélique :

Angelus Dei descendit de cœlo
Corpusque sanctum tumulat honoris
Tabulam signat aureis scriptam litteris sacram.

Je sais que l'on a contesté à cette pièce une origine aussi ancienne, parce que deux vers y semblent faire allusion à la domination arabe. Néanmoins, on ne saurait la faire descendre beaucoup dans l'échelle chronologique [1].

Ciudad-Rodrigo (Salamanque) possédait un monastère dédié à sainte Agathe, qui est mentionné dans une bulle de 1175 [1].

Barcelone. — La capitale de la Catalogne conserve une jolie église dans le style du XIIIe siècle, qui porte le nom de Sainte-Agathe ; elle se compose d'une nef partagée en trois travées, d'une grande chapelle qui forme une espèce de croisillon, et d'un chœur à pan. M. Wilson a eu l'obligeance de nous relever le plan et nous en avons fait la coupe d'après la gravure de Street [2] (pl. VIII). Cette église est aujourd'hui transformée en musée.

1. Bolland.

ANGLETERRE

York. — *Easby* (près Richmond). — *Monastère de Sainte-Agathe.* — L'Angleterre, surtout depuis la conquête normande, fut très dévouée aux saints liturgiques et nous trouvons, dès le XIIe siècle, le culte d'Agathe porté jusqu'aux confins de l'Écosse. Lorsqu'on suit les bords de la Swale, dans les environs de Richmond, on ne tarde pas à apercevoir sur une de ses vertes rives les ruines de l'abbaye de Sainte-Agathe, fondée par les Prémontrés en 1152. On ne saurait imaginer aucun tableau plus pittoresque ; ces vieux murs, leurs arcades ogivales qui nous montrent encore de fines dentelles de pierre, les pelouses sur lesquelles paissent les blanches vaches de Durham, les masses de verdure dont les arbres séculaires ombragent les prairies, les ondes paisibles de la rivière qui paraissent immobiles entre leurs roseaux et qui semblent s'arrêter pour refléter ces magnificences de la nature, aucun paysage n'est plus romantique. On dirait que la nature, poussée par la main de Dieu, veuille faire oublier les ruines et l'impiété des hommes, dont elles rappellent le souvenir, et réparer par sa splendeur les tristesses de ce beau site.

Ces ruines, examinées de près, offrent les restes de constructions diverses : la grande croisée du réfectoire, ouverte vers l'Est, est d'une construction parfaite ; sa rosace, les trois arcades du bas appartiennent au XVe siècle, ainsi que l'arc surbaissé, style Tudor, qu'on voit à droite ; mais d'autres parties, comme l'entrée du dortoir, où nous trouvons l'arc plein cintre à côté de l'ogive, nous reportent à l'origine et à l'époque de transition.

Nous donnons de l'édifice plusieurs vues qui feront mieux juger de son aspect qu'une description ; nous devons les photographies, d'après lesquelles elles ont été faites, au Révérend Palmer, que nous ne saurions trop remercier de son extrême obligeance. Cette belle abbaye, comme tant d'autres, fut une des victimes de Henri VIII, qui la supprima en 1536 (pl. XXXIV).

Église paroissiale (pl. XXXV). — Selon l'auteur de la *National Gazetteer*, l'église même d'Easby remonterait à une époque plus ancienne que le monastère des environs et daterait du XIe siècle. Distante du village, à demi perdue dans

1. Quadrado, *Espana Salamanca*, p. 217.
2. Street, *Some account of gothic arch. in Spain* in-8°, London, 1866, p. 312.
On peut voir la vue de la façade extérieure de la tour octogone dans Piferrer, *Cataluna*, p. 140.

les arbres, elle touche aux ruines que nous venons de décrire ; toute en pierre à l'intérieur, fort simple, elle n'a pas de tour. Elle dut être remaniée au XIII[e] siècle, auquel les arcades du chœur et les peintures appartiennent, et au XV[e] siècle, dont on aperçoit aussi le style dans les découpures d'une croisée. Sa voûte cintrée en bois me paraît de cette dernière époque. Au fond, derrière l'autel, s'ouvre une large croisée divisée en trois arcades ; de côté sont des fenêtres en plein cintre.

Dans le chœur une piscine et trois sièges liturgiques sont terminés dans le haut par des ogives trilobées. Ces sièges servaient pendant les grand'-messes au prêtre et aux diacres ; dans le fond des niches, on distingue les figures de trois évêques assis, en costume épiscopal, qui se détachent, deux sur fond brun et un, celui de gauche, sur des arabesques.

Les peintures que cette église Sainte-Agathe a le privilège de conserver offrent aux visiteurs un grand intérêt. Depuis quelques années, dans les églises d'Angleterre, ont reparu d'anciennes fresques que le badigeon avait longtemps dérobées aux regards, mais il y en a peu qui aient l'importance de celles-ci, qu'on attribue au temps de Henri III (1216-1273).

En partant du mur absidal, on voit d'abord, à droite, l'Annonciation sur la zone supérieure ; l'ange et Marie sont séparés par un vase de lis, au-dessus duquel flotte cette légende : *Ave Maria ;* l'ange porte une tunique rouge, un manteau blanc, Marie un grand vêtement teinte neutre.

Dans le trumeau des fenêtres on a représenté la Nativité du Sauveur ; la sainte Vierge, étendue sur un lit, tient de la main gauche une fleur, elle a derrière elle l'Enfant Jésus sur une crèche portée par trois arcades, le bœuf, l'âne, l'étoile ; à ses pieds, Joseph endormi et appuyé sur sa béquille.

Au delà de la seconde fenêtre, deux bergers écoutent la nouvelle divine que leur donne l'ange, puis les Mages arrivent, deux sont debout et le troisième s'agenouille devant Marie et l'Enfant.

Ces peintures se suivent dans la zone supérieure ; de plus, ici, entre la seconde et la troisième fenêtre, les sujets sont parfaitement conservés ; on y voit la descente de croix, l'ensevelissement, la scène des trois Marie, l'ange qui leur parle et qui déploie une légende sur laquelle on lit : *Resurrexit.*

Le mur vis-à-vis est occupé par d'autres peintures qui concernent la Bible, la création d'Ève, la tentation, la chute d'Adam, etc.

Les bandes sont séparées et encadrées par des frises de feuillages ou des damiers.

DIVERS. — *Brightwell* (Oxford). — Nous trouvons ici une église dédiée à sainte Agathe et dont le style appartient presque entièrement au XIV[e] siècle ; elle se compose d'une nef avec bas côtés, d'un chœur éclairé par de petites lancettes, d'une tour octogone et du porche habituel, sur la façade méridionale ; on y voit une piscine et deux sedilia également du XIV[e] siècle. Le clerestory paraît moins ancien, et Parker [1] l'attribue au style *perpendiculaire*, au XV[e] siècle.

SHERBORNE (Dorset). — Nous devons rappeler le nom de saint Adelme, évêque de Sherborne († 709), qui nous a laissé le souvenir de sa piété envers notre sainte dans les vers qu'il composa en son honneur [2].

ORIENT

Il ne faut pas oublier l'Orient dans l'exposé des monuments élevés à la gloire de sainte Agathe. Les plus anciens ménologes nous prouvent par leurs miniatures, sous la date du 5 février, combien la vierge de Catane, même avant le séjour de ses reliques à Constantinople, était populaire chez les Grecs.

Il semble que leurs miniaturistes aient com-

1. PARKER, *The eccles. architect.*, p. 185.
2. MIGNE, *Patrol.*, 89, p. 63.

mencé à répandre l'usage de figurer Agathe en croix et de rapprocher la représentation de son martyre de la passion du Sauveur. Le ménologe du Vatican nous présente, sous la signature de Siméon de Blaquernes, une image de ce genre : on y voit la vierge liée à un poteau, les pieds reposant sur un escabeau ; à sa gauche, un des bourreaux, armé d'un couperet, lui tranche la poitrine, tandis que celui de droite promène la flamme d'une torche sur les plaies qu'on vient d'ouvrir ; à droite du tableau, on voit la vierge en prison, assise, la tête inclinée et qui paraît en proie à une vive douleur. Cette miniature appartient au xe siècle (pl. XXXVI).

La donnée byzantine dont elle est, à notre connaissance, la plus ancienne expression, fut depuis reproduite et sous des traits exactement semblables. Nous trouvons dans la Bibliothèque syndicale de Moscou [1] un manuscrit du xie siècle où le martyre de sainte Agathe semble copié sur le précédent (pl. XXXVI).

Ce type ne fut pas cependant le seul ; sur des piliers de la cathédrale de Kiew [2] on voit notre sainte peinte, debout, en prière, et avec la croix dans la main droite (Η ΑΓΙΑ ΑΓΑΘΗ) ; sur les calendriers elle figure aussi dans cette attitude (pl. VIII et XIII).

On prétendait conserver au Mont-Athos la tête de sainte Agathe [3].

1. Nous possédons à la Bibliothèque nationale, au dépôt des manuscrits, un recueil de photographies qui reproduisent les miniatures d'un ménologe du xie siècle (n° 183).
2. *Monographie du sabor de Kiew.* Publication de la Soc. impériale d'archéologie.
3. *Annales archéologiques*, XXIII, p. 259.

Constantinople. — On sait que les reliques de sainte Agathe furent, vers 1040 [1], transportées de Catane à Constantinople, par le général Georges Maniacès. Elles trouvèrent dans la capitale orientale une antique église déjà dédiée à la sainte, où elles furent déposées. Cette église Sainte-Agathe est mentionnée dans la chronique d'Alexandrie, à propos d'un tremblement de terre qui survint sous Théodose II († 450) et de litanies qu'on y faisait annuellement en souvenir de cet événement [2].

En 1204, il y avait encore des reliques de la vierge. André Dandolo, dans sa chronique de Venise, parle du corps entier retrouvé à cette date et livré à de pieux Siciliens qui le réclamèrent et qui le réintégrèrent à Catane. Je cite le passage qui serait contraire à la date que nous avons rapportée pour le retour en Sicile (1206) : « Devoti etiam principes sanctorum occultatas reliquias tandem inveniunt... Inventis similiter corporibus sanctarum Agathæ et Luciæ virginis, que Basilius et Constantinus Augustus de Sicilia deferri Constantinopolim fecerant... Corpus b. Agathe quibusdam Siculis peregrinis concessum est. » Marino Sanuto, Paul Ramusio confirment cette date [3].

Je suppose qu'on ne rendit pas intégralement le précieux dépôt, car, à cette même époque, les abbayes de Paris et de Clairvaux en reçurent des fragments de Constantinople [4].

1. Tillemont, *Hist. eccl.*, III, p. 414.
2. Du Cange, *Constantinopolis christ.*, lib. IV, p. 141.
3. Riant, *Exuviæ Const.*, II, p. 262-264.
4. *Id.*, I, p. 122 ; II, p. 196.
Voy. Orderic Vital, V.
Léon d'Ostie, II, p. 62.

RÉSUMÉ

Nous jetterons maintenant un coup d'œil rapide sur les progrès du culte de sainte Agathe à travers les siècles.

Son culte, implanté en Sicile au milieu du iiie siècle et fécondé par son sang, ne tarda pas à croître rapidement et à pousser des rameaux au loin.

Nous le voyons dépasser les limites de sa patrie, se répandre dans le midi de l'Italie dès le vie siècle ; nous le voyons adopté par les Goths, qui

s'en font les singuliers apôtres, fondent des villes où ils unissent leurs noms à celui d'Agathe, *S. Agatha de Goti*, depuis la Calabre jusqu'aux portes de Bologne ; nous voyons enfin Ricimer, malgré sa puissance et ses crimes, devenir le dévot de la vierge silicienne, dont il se plaît à parer de mosaïques la basilique de Rome.

Rome n'avait pas attendu, pour vénérer Agathe, les exhortations des hérétiques; elle lui avait sans doute déjà élevé la basilique de la Suburra que saint Grégoire reprit pour les catholiques en y introduisant de nouvelles reliques; elle lui avait élevé au ve siècle un sanctuaire au bord de la via Aurelia, et continua aux VIIIe et IXe siècles à lui ériger des autels.

Ces exemples sont suivis : Ravenne au ve siècle construit sa belle basilique de *S. Agata Maggiore ;* elle peint au VIe l'image de sainte Agathe en mosaïque sur les murs de Saint-Apollinaire. Parenzo l'imite dans son vieux Dôme; Pavie, au VIIe siècle, voit les Lombards élever un monastère en son honneur ; Grado construit une église en 810.

La vénération pour notre sainte franchit les Alpes et se répand jusqu'au nord de la Gaule dès le VIIe siècle ; nous retrouvons le nom de Dagobert dans le souvenir d'églises fondées, en l'honneur de sainte Agathe, à Crespy-en-Valois et à Nehren dans les environs de Coblentz, en 634 à Longuyon.

En 833, saint Aldric construit au Mans un autel sous son vocable. Cette ferveur s'était communiquée aux provinces méridionales de la France, où, dès le Xe siècle, les Sarrasins démolissent des églises qui lui appartenaient.

L'Orient ne se laissait pas dépasser par les Latins ; on y fêtait la Sainte-Agathe le 5 février, comme en Occident, et les ménologes retraçaient son martyre sur l'or de brillantes miniatures.

Nous avons cité, pour le Xe siècle, les peintures de Naples, une église du Mugello, Brescia, Psalmodi, Halberstadt, etc.

Un grand événement eut lieu dans l'histoire du culte de sainte Agathe en 1040 ; Georges Maniacès, général de l'armée grecque, employé en Italie, pendant le règne de Michel le Paphlagonien et Constantin Monomaque, envoya à Constantinople le corps de la sainte pour enrichir l'antique église qu'elle y avait déjà.

Ce temps d'exil ne la fit pas oublier en Occident. Sa patrie lui éleva, en 1094, la cathédrale grandiose que nous avons cherché à retrouver au milieu des restaurations modernes qui nous l'ont dérobée.

Naples, Aversa, Terraccine montrent les sanctuaires et les images érigés pour sa gloire.

Le Mont-Cassin, Farfa se font confirmer soigneusement la possession de leurs églises agathiennes.

La Toscane donne son nom à ses vieux châteaux et lui érige de belles basiliques romanes.

Crémone vénère la *tabula*, qu'on croit avoir été déposée dans son sépulcre par des mains angéliques, et l'abrite sous un magnifique sanctuaire. Mantoue, Vérone, Suse, Bergame rivalisent de zèle.

En France, Crépy, Villers-Allerand, Deservillers, Salins, etc., nous présentent encore leurs églises romanes.

L'Angleterre elle-même nous offre à Easby, non loin des frontières d'Écosse, des sanctuaires des XIe et XIIe siècles.

L'Allemagne serre ses reliques dans ses splendides autels portatifs. Inkofen lui élève une église dont le titre subsiste encore.

Les princes latins, en énumérant d'un œil avide les trésors de Constantinople, ne manquent pas de découvrir la précieuse châsse qui contenait le corps de sainte Agathe. Dans la ville conquise, il y avait alors de pieux pèlerins de Sicile qui le revendiquent comme un droit de cité et qui, l'ayant obtenu, le reportent à Catane. Je suppose qu'un certain tribut est prélevé sur les restes sacrés, car nous voyons, au retour des croisés, des monastères, comme ceux de Pairis, de Clairvaux et de Conques, en recevoir des fragments parmi les dépouilles qui leur tombent en partage.

Des légendes font cortège à la sainte châsse dans son retour ; elles nous montrent le vaisseau relâchant à Gallipoli, une partie des reliques égarées, retrouvées, et, à la suite d'un prodige provoquant un vœu, l'érection de la cathédrale. Si peu croyable et si confus que soit ce récit, on peut dire du moins que le retour des reliques en Occident dut exciter la ferveur du culte. Nous avons cité nombre de monuments qui témoignent de la piété du XIIIe siècle envers notre vierge : Solmona, Chieti, Magdaloni, plusieurs églises de Toscane, en France Sainte-Agathe d'Aliermont, Chaumont

dans la Savoie, etc., Mayence, etc., Easby en Angleterre semblent accuser ce mouvement.

A la fin du xive et au xve siècle, la Hollande est conquise à notre sainte qui ouvre à des vierges de nombreuses demeures à Leyde, Rotterdam, Amertfoort, Delft, etc.

Viennent alors le triste déchirement qui partagea en deux la chrétienté à la suite de la révolte de Luther et la fermeture de ces cloîtres où retentissaient les louanges d'Agathe. Sa gloire a cependant survécu à ces désastres, aux bouleversements religieux du xvie siècle, comme à la révolution sociale du xviiie siècle. Aujourd'hui encore nous savons un village, consacré à cette patronne, dont les habitants, le jour de sa fête, sacrifient pour lui plaire toute pensée de divertissement.

Auprès des monuments de pierres, nous n'avons pu oublier les monuments iconographiques, d'une moindre valeur, mais dans lesquels la vénération pour notre chère sainte apparaît d'une façon peut-être plus directe, plus tendre, plus expressive. En nous rappelant les différentes images que nous avons recueillies, nous saisissons deux types principaux qui se sont presque sans altération répétés à travers les âges : le premier, le plus ancien, nous montre sainte Agathe seule dans sa gloire, enveloppée d'une robe et de parures royales, offrant au divin Époux la couronne de son amour, plus tard tenant une palme, souvenir du martyre. Le second type est historique et la représente pendant son martyre. Les Byzantins l'exposent sur le chevalet entre les deux bourreaux, puis dans sa prison sous le coup d'une horrible douleur qu'elle ressent encore. Dans ces vieilles images se manifeste déjà la pensée des artistes de rappeler par ce supplice celui du Sauveur. Agathe est aussi en croix, les bras étendus, elle est placée entre deux bourreaux armés de tenailles, comme le Sauveur entre Calpurnius et Longin, avec la lance et l'éponge. Ce rapprochement, qui se fait jour dans les œuvres grecques, s'accuse de plus en plus dans celles de l'Occident et, devant le tombeau de Vérone ou le retable de Florange, on croirait voir une représentation du crucifiement.

Aux approches de la Renaissance, les types se maintiennent encore, quoique la fantaisie, le goût du pittoresque étouffent de plus en plus la tradition et les pieuses pensées.



Bibl. nat. Fr., 313, f° 238 v°.

LES SAINTS DE LA MESSE

ET LEURS MONUMENTS

SAINTE LUCIE

NOTICE BIOGRAPHIQUE



Bibl. nat. Latin, 11700, fº 105.

AVANT de visiter les monuments de sainte Lucie, nous transcrirons, d'après les actes, quelques traits de son héroïque existence qu'il est nécessaire de connaître pour les comprendre.

Sainte Agathe avait jeté un tel éclat sur Catane, par son martyre, qu'on y venait au loin visiter son tombeau. L'usage de vénérer la sépulture des saints était très répandu dans l'antiquité chrétienne. « On les jonchait incessamment, dit M. Le Blant[1], de fleurs et de verdure; des lampes, des cierges y brûlaient jour et nuit; les fidèles, en prière, les couvraient de larmes et de baisers; on y suspendait des *ex-voto* sans nombre, les fers, les chaînes des prisonniers délivrés par la vertu des saints. Là venait l'immense légion des misérables : les fiévreux, les aveugles, les paralytiques. » Ces souvenirs, rappelés par Grégoire de Tours, sont bien plus anciens que lui, puisque saint Augustin raconte la conversion d'un mourant obtenue par une feuille de sauve ramassée sur la tombe d'un martyr.

Les actes ne sont donc pas en contradiction avec les faits les mieux établis de l'antiquité chrétienne, en nous montrant une jeune fille de Syracuse, du nom de Lucie, venant implorer sainte Agathe, à Catane, devant la pierre de son tombeau, pour la guérison de sa mère atteinte depuis quatre ans d'un flux de sang que tout l'art des médecins ne pouvait arrêter[2]. Lucie et sa mère Eutychia s'y rendirent au natale de la sainte.

1. *Étude des sarcophages chrétiens de la Gaule*, 1885. Introduction.
2. SURIUS, BEAUGRAND, *Sainte Lucie*, 1882, in-8°, CXII.

Après les Saints Mystères, lorsque tout le monde fut retiré, la mère et la fille se prosternèrent sur la tombe. Le sommeil surprit Lucie durant sa longue oraison, et alors elle vit en songe la bienheureuse Agathe parée de riches vêtements et entourée d'anges : « Ma sœur Lucie, dit-elle, ô vierge toute dévouée au Seigneur, pourquoi me demandes-tu ce que tu peux toi-même si promptement obtenir ? Ta foi a déjà sauvé ta mère, elle est guérie. Tu seras, ô Lucie, l'honneur de Syracuse, de même que j'ai illustré Catane, parce que tu as préparé dans la pureté de ton cœur et dans ta virginité une demeure très agréable au Christ ! » Lucie, tremblante, s'éveille, elle se tourne vers Eutychia : « Ma mère, ma mère! est-ce vrai, es-tu guérie? — Oui, ma fille, cela est vrai. — Oh! je t'en prie, par reconnaissance, au nom de celle qui t'a rendu la santé, accorde-moi une faveur. — Laquelle, ma fille? — Promets-moi de ne plus me parler d'aucun époux. J'ai résolu de me consacrer à Jésus-Christ. Laisse à ma disposition les biens que tu me destinais pour m'unir à un homme mortel. » Alors Eutychia demande à sa fille de rester au moins près d'elle pour lui fermer les yeux et ajoute qu'après sa mort elle usera de ses biens selon ses pensées.

La vierge la persuade de vendre tout de suite ses biens. Lucie avait été fiancée. Son futur époux, informé de ces aliénations, s'en inquiète; il apprend que l'argent des ventes était distribué aux pauvres, il en devine le motif et, transporté de fureur, il dénonce sa fiancée comme chrétienne au tribunal du consulaire Paschasius.

Paschasius se fait amener Lucie et lui commande de sacrifier aux idoles. — *Lucie :* « Que parles-tu de sacrifice ? Un sacrifice vivant, immaculé et agréable à Dieu notre Père, c'est de visiter et de secourir les veuves et les orphelins dans leur nécessité. Depuis trois ans, je n'ai pas fait autre chose et c'est là le sacrifice que j'offre au Dieu éternel ; maintenant, comme il ne me reste plus rien à lui sacrifier, je me présenterai moi-même au Seigneur comme une hostie vivante. Si cette offrande lui plaît, qu'il consomme lui-même ce sacrifice! » — *Paschasius :* « Tu pourrais tenir ces discours à des compagnons de ta secte, mais pour moi je dois veiller à l'exécution des décrets du prince. » — *Lucie :* « Si tu observes les lois de l'empire, moi je suis celles de mon Dieu. » — *Paschasius :* « Tu as dilapidé ton patrimoine avec ceux qui t'ont corrompue. » — *Lucie :* « Mon patrimoine est en lieu sûr et je n'ai jamais laissé approcher de moi aucun corrupteur. » — *Paschasius :* « Tes belles paroles cesseront devant les verges. » — *Lucie :* « Les paroles de Dieu ne cesseront jamais. » — *Paschasius :* « Je te livrerai à la corruption, afin que l'esprit saint t'abandonne. » — *Lucie :* « Le corps ne contracte aucune souillure sans le consentement de l'esprit. Le traitement odieux que tu veux faire subir à mon corps ne peut atteindre la servante du Christ! »

Le consulaire appela les débauchés pour leur livrer la vierge; mais, lorsqu'ils voulurent l'entraîner, un miracle la fixa à terre par un si grand poids qu'il leur fut impossible de la mouvoir. Ils réunirent leurs efforts en attachant des cordes à ses pieds et à ses mains sans plus de succès. Ils amenèrent plusieurs paires de bœufs, mais tout fut inutile, elle était aussi inébranlable que le rocher [1].

Paschasius, confondu d'être vaincu par une jeune fille, ne se possédait plus, car il sentait qu'il faisait rire de lui. Il ordonna enfin d'allumer un grand feu autour d'elle et de jeter sur tous ses membres de la poix, de la résine et de l'huile pour activer les flammes. Mais Lucie, invoquant le nom du Seigneur Jésus-Christ, demeura inaccessible à l'ardeur du bûcher. Alors les amis de Paschasius, ne pouvant supporter qu'il fût plus longtemps le jouet d'une faible

1. Aut boum paribus plurimis (Adon).

femme, saisirent une épée et la plongèrent dans la gorge de la servante du Seigneur. Lucie, frappée à mort, eut cependant, avant de rendre l'âme, le temps de prier et d'adresser ses dernières paroles à la foule qui l'entourait : « Je vous annonce que Dioclétien est descendu du trône, que Maximien a fini aujourd'hui même sa carrière, et, de même que la cité de Catane a pour protectrice ma sœur Agathe, de même aussi, sachez-le, j'ai été désignée par le Seigneur pour protéger cette ville et ses habitants, si vous voulez embrasser la foi. » Ainsi parlait Lucie, malgré son horrible blessure, lorsqu'on vint, sous ses yeux, charger de chaînes Paschasius à cause des dénonciations dont il avait été l'objet. Conduit de Sicile à Rome, il comparut devant tout le Sénat assemblé, qui le condamna à mort. Cependant la martyre, toujours sur le lieu de son supplice, ne rendit l'esprit qu'après que les prêtres venus près d'elle lui eurent donné les Saints Mystères et au moment où tout le peuple fidèle répondait *Amen!* En ce même lieu fut élevée une basilique sous son nom; son culte y fleurit encore et s'est répandu dans tout l'univers (✝ 304) [1].

Tillemont a attaqué l'authenticité des actes de sainte Lucie, se fondant surtout sur l'erreur chronologique qu'elle aurait commise dans sa prophétie avant de mourir. En effet, elle y parle au présent de l'abdication de Dioclétien qui eut lieu quatre mois plus tard [2] (305) et de la mort de Maximien Hercule six ans après. M. Beaugrand observe avec raison que ces paroles ont été considérées comme l'annonce d'un événement non accompli mais prochain. Chez les prophètes bibliques, il leur arrive souvent de se transporter dans l'époque lointaine dont ils parlent et de se servir du présent. Tillemont est obligé d'avouer que ces actes sont fort anciens, puisque saint Adelme et Bède les ont suivis; il me paraît qu'on peut les reporter beaucoup plus loin, si ce n'est à une date contemporaine de la sainte. Au XVIIe siècle, on connaissait encore fort mal l'antiquité et un esprit moins sceptique que Tillemont, D. Ruinart, avait écarté comme apocryphes des récits qui, cependant, conservaient un caractère antique remarquable; de nos jours M. Le Blant, avec une grande sûreté d'érudition, a repris quelques-unes de ces pièces injustement écartées et les a rendues à l'histoire.

N'y aurait-il pas ici, dans l'étude de quelques détails, dans la comparaison des usages antiques, lieu de réhabiliter cet épisode glorieux des annales de l'Église? Par exemple, la vénération du tombeau des saints est aussi ancienne que le christianisme et justifie parfaitement le pèlerinage de Lucie et de sa mère au tombeau de sainte Agathe. Les vierges livrées par leurs fiancés, qui vengent leur dépit en les dénonçant comme chrétiennes, offrent un trait de persécution qui a dû se répéter. La hardiesse de Lucie, ses réponses hautaines se retrouvent dans les interrogatoires les plus authentiques. En supposant même que des interpolations soient intervenues dans l'exposé des détails [3], on ne peut s'empêcher de trouver une touche antique dans plusieurs d'entre eux. Les croyances magiques étaient répandues chez les Romains. Paschasius ne les oublie pas et, lorsqu'il fait arroser sa victime d'eau infecte pour rompre les sortilèges, ne se rappelle-t-il pas les magiciennes accomplissant des lustrations avec

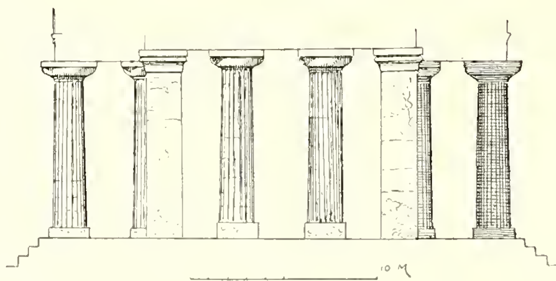
1. Dioclétien a abdiqué en 305, quatre mois après la mort de Lucie. Maximien Hercule se démit de l'autorité impériale le même jour et à la même heure.
2. Annuntio vobis pacem Ecclesiæ Dei datam, Diocletianum de regno suo dejectum et Maximianum hodie mortuum.
3. Un des détails qui paraissent le plus légendaires est l'intervention des bœufs; cependant saint Adelme l'adopte sans hésiter.

de l'eau de l'Averne[1] ? Lorsqu'il l'enduit de poix et de résine, l'idée avait cours chez ces monstres, comme l'indique le supplice des jardins de Néron. Enfin, le glaive qui tranche les jours de la virginale Lucie est une circonstance qui se reproduit dans les plus anciennes histoires de martyrs.

Quoi qu'il en soit, si nous saisissons la croyance à ces actes en Angleterre au VII[e] siècle, il me paraît qu'ils y furent portés par les missionnaires de Grégoire le Grand, qui a dû conséquemment les connaître et les approuver, lorsqu'il a introduit pour toujours leur héroïne dans les diptyques sacrés.

Pour notre étude circonscrite par la liturgie ce fait est le plus important.

1. Desobry, *Rome au siècle d'Auguste*, II, p. 359.



Syracuse. — Temple de Minerve, aujourd'hui cathédrale Sainte-Lucie (d'après un mss. de la Bibl. nat.).

ITALIE

SICILE

Syracuse. — *Catacombes. Églises. Reliques.* — A peine Lucie eut-elle consommé son sacrifice et laissé sa dépouille à la terre que les chrétiens, selon leur usage, s'en emparèrent pour la conserver; ils l'ensevelirent dans les catacombes, dans un des loculi destinés aux usages funéraires. Ces catacombes de Syracuse appartiennent au groupe des vastes nécropoles chrétiennes où l'on voit les emblèmes de l'iconographie primitive, des ornements simplement peints en rouge, des paons, etc., peintures analogues à celles de la catacombe Saint-Jean.

La paix de l'Église qui succéda si vite à la mort de la vierge syracusaine permit d'orner son tombeau avec plus de luxe. Le tombeau est isolé et en forme octogone; il peut être antique, mais sa forme originelle disparut sous les remaniements qu'il a subis. Le tabernacle correspond exactement à l'entrée du caveau dont on a décoré les parois de bas-reliefs taillés dans le roc. Le couvent de Sainte-Lucie, *Santa-Lucia di Fuori*, est à présent éloigné de la ville. La chapelle octogone est située à une petite distance en avant de la façade et marque le sépulcre de la sainte; il fut donné en 1140 par la comtesse Adelasia, nièce du roi Roger, à l'église de Cefalù. Nous le décrirons tout à l'heure.

Parmi les restes du moyen âge que conserve l'église, nous noterons une belle porte avec colonnettes soutenant un arc à plein cintre, de la fin du XII[e] siècle, époque normande.

En 1872, M. Cavallari [1] découvrit dans la catacombe Saint-Jean un beau sarcophage de marbre, avec un couvercle qui lui est étranger, mais qui porte un sujet tout nouveau parmi ceux que nous offre ordinairement l'iconographie chrétienne. On y voit un groupe de femmes dont l'une semble présentée par deux compagnes à une femme voilée, assise sur un trône. Selon M. Le Blant, la personne présentée serait Adelfia, la titulaire du tombeau, que deux saintes amèneraient au ciel à la Vierge des vierges. Si cette interprétation, qui me paraît excellente et qui correspond si bien aux pensées du V[e] siècle, est la vraie, on ne saurait douter en même temps que les deux saintes ne soient nos grandes Siciliennes Agathe et Lucie; l'une d'elles porte encore entre ses mains les fers qui l'enchaînèrent et rappellent son martyre [1].

Prétoire. — Sur l'emplacement de la curie [2] où Lucie avait lutté contre Paschasius et où elle était morte, on éleva au moyen âge une église en son honneur. Ce palais était un édifice somptueux, il possédait une statue de Verrès toute dorée; Mirabella, dans sa Syracuse antique, en a fait une restauration qui paraît tout à fait imaginaire. On rapporte que l'église fut érigée sous Frédéric II en 1302, mais évidemment on parle en cette circonstance d'une reconstruction; un sanctuaire dut signaler un lieu si vénéré dès les premiers jours de la paix constantinienne, et on cite dix-

1. Cavallari, *Topographia archeologica di Siracusa*, Palerme, 1883, in-4°. Atlas.
Du Pays, *Guide*, p. 607.

1. Le Blant, *Revue archéologique*, déc. 1877. Phot. de M. de Laurière.
Garrucci, *Storia dell'arte*, pl. CCCLXV, I, p. 275.
Le P. Garrucci prétend que la femme assise ne peut être la sainte Vierge, mais la figure de l'Église; en supposant qu'elle représente la Sion céleste, on peut encore accepter que les deux patronnes de la Sicile introduisent devant elle leur protégée.

2. Curia, ubi quondam id fuit palatium temporibus Frederici II, extructum fuit templum S. Luciæ, ibi enim stetit contra tyrannum Paschasium. (Mirabella, *De prisco oppidi Syracusarum situ.*)

huit évêques qui, avant Eutichius, voulurent s'y faire enterrer.

Reliques. — Le tombeau de sainte Lucie n'est pas la seule relique qu'on vénère à Syracuse; on croit y conserver le vêtement qu'elle portait au moment de son supplice, le voile, la tunique et les chaussures. Ces objets sont enveloppés dans un drap, enfermés dans une custode d'argent et de cristal et déposés dans l'église du monastère de la Conception. Le voile est carré et formé d'un fin tissu de soie blanche; il est orné de cinquante bandes de couleur safran à égales distances. Les bords sont frangés en bleu et en jaune. La tunique en soie est un peu haute, laissant les pieds découverts, faisant des plis abondants en bas, garnie de manches à poignets serrés. Les souliers ont une semelle très fine, le dessus en cuir rouge, la doublure en velours avec quelques ornements bleus. Ces reliques furent données, en 1518, par Giovanni di Predilepre à sa fille Marie, qui était abbesse du monastère de la Conception. Cette donation souleva une violente discussion entre la ville et le monastère.

Rocco Pirro parle aussi de reliques conservées dans la chapelle royale, dans le couvent des religieuses de Sainte-Lucie, à Palerme, et à Saint-Nicolas de l'Arena, à Catane.

Les reliques de sainte Lucie à une certaine époque furent partagées entre ses deux sanctuaires. Il semblerait que le reliquaire fût demeuré à Syracuse même après l'enlèvement des reliques; Marino Sanuto y constate sa présence au xve siècle (1493) : « A Siracusa è l'arca d'argento e dicono d'aver eglino il vero corpo di S. Lucia[1]. »

Les sceaux du monastère de Sainte-Lucie, que M. Beaugrand nous a communiqués, portent l'image de la sainte; l'un des deux, le plus ancien, figure la martyre couronnée, debout, tenant de la droite la coupe avec les yeux et de la gauche la palme; elle est debout sur un socle qui peut être l'ancien reliquaire. Autour je crois lire au milieu des abréviations : « *S. Luciæ monasterium.* » Le second sceau est analogue, il offre les mêmes caractéristiques, sauf que la martyre n'a pas la couronne ni le piédestal; autour on lit : « *S. Lucia virgo et martyr* » (pl. IV).

1. Riant, *Exuviæ*, II, p. 265.

De grandes fêtes accompagnent chaque année l'anniversaire du martyre à Syracuse et dans la plupart des villes du littoral. A Syracuse surtout les rues sont traversées par une magnifique procession; il tombe du haut des balcons une pluie de fleurs, devant la statue de la sainte; des milliers d'oiseaux couverts de soie et de rubans sont lâchés sur son passage, pendant que des cris populaires et le bruyant enthousiasme méridional l'accueillent en triomphe. Le soir, la solennité est complétée par des illuminations et des feux d'artifice.

Les reliques de Lucie ne furent pas toujours respectées; au viie siècle, selon Sigebert de Gembloux, Faroald II, duc de Spolète, aidé des Lombards, s'empara de Syracuse et, parmi les richesses dont il devint maître, les précieuses reliques tombèrent en son pouvoir. Il les transporta à Corfino, l'ancien Corfinum, ville de son duché, aujourd'hui *Pentima*, dans l'Abruzze citérieure[1], non loin de Sulmona.

Ce fait est contesté. Andrea Dandolo († 1354) dans sa chronique prétend qu'elles furent emportées de Sicile à Constantinople par les empereurs Basile et Constantin (963) et qu'à la prise de Constantinople on les transféra à Venise[2]; Lorenzo de Monaco († 1429), Marino Sanuto († 1493), ainsi que le bréviaire romain, répètent la même version.

Un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise, dans un récit accompagné de circonstances peu vraisemblables, fait descendre la translation jusqu'à Maniacès, le général grec qui commandait en Italie au xie siècle († 1043).

La chronique du Mont-Cassin, parlant de la translation du corps de sainte Lucie à Constantinople, dit qu'il était placé *in argentea theca*[3].

1. Noel, p. 68.
Moroni, LXXXVIII, p. 84.
2. *Exuviæ*, II, p. 262 et suiv.
... Basilius et Constantinus de Sicilia Constantinopolim deferri fecerant, dux obtentum corpus S. Luciæ Venetias mandavit.
3. Pertz, *Script.*, VII, p. 675.

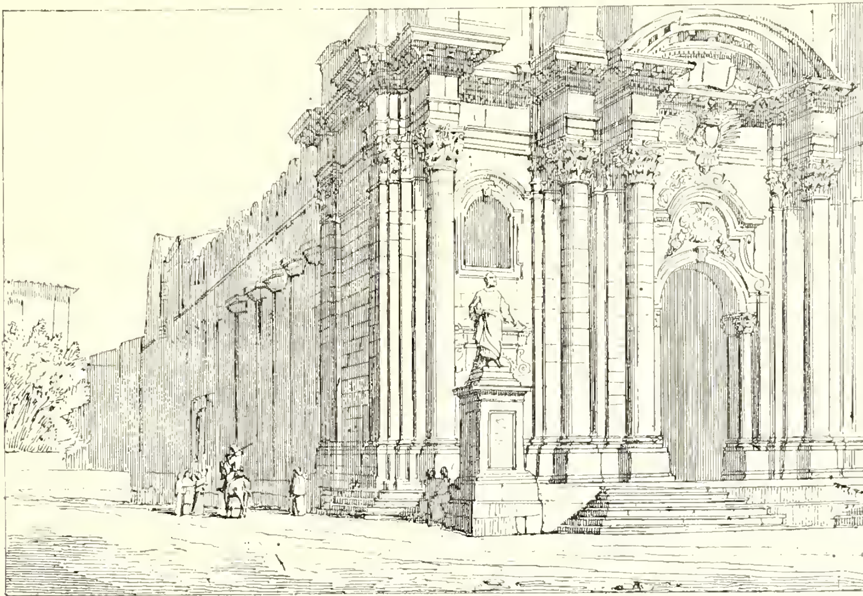
Dôme. — Temple de Minerve. — Zozime le transforme, au VIIe siècle, en église dédiée à sainte Lucie. — (1093) Reconstruction par le comte Roger. — (1100) Écroulement des voûtes. — (1542) Chute du campanile et sa reconstruction. — (1576) Restauration par Giov. Orosco. — (1613) Statue de sainte Lucie. — (1693) Nouveau tremblement de terre. Renformis au nord. Façade.

L'antique Syracuse possédait un temple magnifique, dédié, dit-on, à Minerve; Cicéron décrit cette magnificence et les vols de Verrès qui le dépouilla de ses riches ornements; au-dessus du faîte brillait un immense bouclier de bronze qu'on apercevait de la mer. Ce temple, de style dorique grec, avait trente-six colonnes[1], sans compter les quatre intérieures. Il se trouvait dans la partie de la ville dite *Ortigia*. On prétend qu'il fut construit par Denys le Tyran († 368 av. J.-C.).

Nous avons plusieurs fois, dans le cours de nos études, eu l'occasion de montrer le zèle qu'apportaient les chrétiens à transformer les monuments antiques en églises; ils utilisèrent ainsi le vieil édifice en y installant le culte de sainte Lucie. Cette transformation eut lieu au VIIe siècle, dès le temps de l'évêque Zosime, dont le nom se retrouve sur une inscription grecque. On procéda fort simplement : la cella devint la grande nef, les murs démolis furent remplacés par des piliers, les portiques latéraux du péristyle formèrent les deux nefs secondaires; on ferma les entre-colonnements extérieurs; enfin, vers l'est on ajouta un transept, un chœur carré, et l'on éleva un campanile. Je suppose qu'alors la façade antique existait encore; mais, du temps de Roger, les tremblements de terre, les ravages des Sarrasins avaient accumulé les ruines[1] et rendu nécessaire une restauration complète, qu'il commença en 1093, un an avant le Dôme de Catane.

Dans la restauration de la façade, nous avons continué les créneaux arrondis qu'on voit encore sur le haut des murs et nous nous sommes inspiré de l'église Saint-Jean, d'architecture normande, dans l'ancienne Syracuse.

On avait recouvert les trois nefs de voûtes dont



Cathédrale Sainte-Lucie, à Syracuse (d'après une photographie de Leone).

1. Du Pays, *Guide*, p. 606.
Cavallari, *Atlas*.
Topographie nation., vue de la cathédrale. Releves manuscrits.
Deprez.
Gravure de Cassas.
Pigonati, *Stato presente degli monumenti siciliani*, 1767.
Pietra Santa, *Antichità della Sicilia*, 1834, IV, pl. V.
Storia litteraria della Sicilia, VIII, lib. V, cap. II, p. 220, XXVIII.

1. Pirrus, *Not. eccles. Syrac.*, an. 1093, p. 648 :
« Rogerium antistitem plurima templa ac præcipue maximum a fundamentis exædificasse tradunt tabulæ Ecclesiæ Syracusanæ et Scobar (Cristoforo) : crediderim enim in excidio Syracusarum fere omnia corruisse a Saracenis devastata et episcopum forte super antiqui templi ruinis novam construxisse basilicam a comite Rogerio inceptam. »

les gigantesques blocs de pierre, qui servaient de piédroits, suffisaient à contrebuter la poussée; dans la matinée de Pâques 1100, il survint, pendant le temps de l'office, un tremblement de terre qui les secoua et qui écrasa la foule des assistants; les prêtres qui se trouvaient dans le chœur furent épargnés[1].

Le terrible tremblement de terre, survenu en Sicile le 20 décembre 1542, fit crouler le campanile que nous avons essayé de restaurer sur cette gravure d'après les tours normandes du pays; on fut obligé de reconstruire, ce qu'on fit avec beaucoup de luxe aux frais de la ville. Une inscription, gravée sur marbre au-dessus de la porte du campanile, rappelait cette circonstance (pl. I)[2].

La restauration de 1576 fut faite par Giov. Orosco.

En 1613, l'Espagnol Giov. Torres y éleva une belle statue d'argent de sainte Lucie, pesant 107 livres.

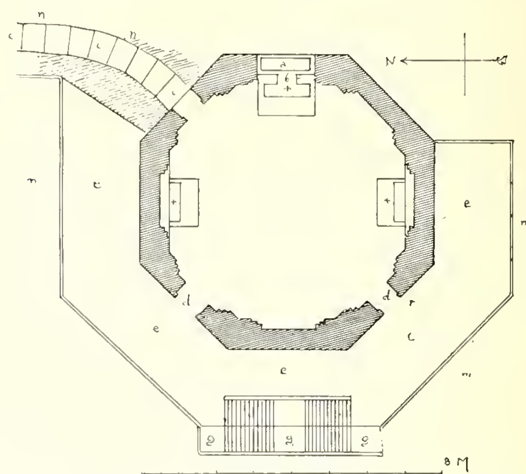
Le vieux temple fut encore secoué par un tremblement de terre en 1693; les colonnes au nord, qui avaient résisté à tant de siècles, chancelèrent sous les architraves qui menacèrent ruine et qu'on fut obligé de soutenir par un renformis[3] très disgracieux dans les entre-colonnements. Je suppose que la petite porte latérale et la grande façade principale datent de l'époque de ce travail.

A l'intérieur de l'église, il reste peu de parties du moyen âge. On peut noter cependant les fonts qui reposent sur sept lionceaux de bronze. On croit ce travail byzantin; ne serait-il pas plutôt arabe, d'après les lions que nous voyons dans les vasques sarrasines?

Deux médaillons dans l'église représentent San Mariano et la sainte patronne[4]. Il y a aussi la statue de sainte Lucie en argent, ornée de gemmes et d'un beau camée.

Le nom de sainte Lucie semble attaché au pays lui-même; non loin du couvent, au milieu des écueils battus par la mer, on désigne une langue de terre par *punta di S. Lucia*. Dans la presqu'île où se resserre aujourd'hui la ville, on montre aussi *il promontorio di S. Lucia*[1], sorte d'ex-voto naturel que la piété des habitants a suspendu au rivage en l'honneur de la patronne et comme une sauvegarde contre la tempête.

Couvent de Sainte-Lucie (*S. Lucia di Fuori*). — *Crypte du tombeau*. — M. Sciuto Patti, dont le zèle pour rechercher les monuments des saintes siciliennes est infatigable, nous rend compte d'un



Syracuse. — Crypte du tombeau de sainte Lucie (relevé de M. Sciuto Patti).

a. Emplacement du sépulcre taillé dans le tuf calcaire.
b. Ouverture sur l'autel qui permet de le voir.
c. Escalier taillé dans la roche, qui relie la crypte à la catacombe et à l'église S. Lucia di Fuori.
d. Portes qui mettent la crypte en communication avec l'ambulacre extérieur découvert.
e. Ambulacre.
g. Escalier qui met la crypte en communication avec l'extérieur.
m. Sol de la campagne.
n. Suite de sépulcres voisins de la crypte.

voyage qu'il fit au mois d'août 1891, à Syracuse, et dans lequel il s'occupa de relever pour notre ouvrage la crypte du tombeau. Je rapporterai simplement l'excellente relation dont il a bien voulu accompagner le dessin ci-joint :

« Le tombeau est creusé dans un tuf calcaire. On retrouve à l'extérieur quelques traces de décoration byzantine; une large ouverture sur la table d'autel permet d'entrevoir l'intérieur du sépulcre. Pour honorer ce sépulcre, on a construit, dans les premières années du XVIII[e] siècle, une

1. Mirabella, *Delle antiche Syracuse*.
Mario Erizzi, *De situ Siciliæ*.
2. Il n'y a aucun doute que le temple fût dédié à la fois à la sainte Vierge et à sainte Lucie : c'était jadis la coutume en Sicile de consacrer les cathédrales à la sainte Vierge et au patron de la ville; il en fut ainsi à Syracuse comme à Messine, Catane, Palerme et Monreale.
3. Il est possible, d'après le style de la porte latérale, que ce travail de soutènement remonte au XVI[e] siècle.
4. Amico, *Dizionario della Sicilia*.

1. Vallardi, *Atlas d'Italie*, 1867-74.

vaste crypte surmontée d'une coupole, et couverte extérieurement, du moins en partie, d'ornements dans le goût du temps; la construction est en pierre calcaire du pays. Le niveau de la crypte est d'environ 4 mètres plus bas que le sol de la campagne, mais le monument est dégagé, entouré d'un parvis découvert qui permet de circuler alentour. Un double et large escalier met la crypte en communication avec le dehors. Un autre escalier intérieur la relie à l'église voisine de S. Lucia di Fuori; il est pratiqué dans le tuf calcaire et donne aussi accès à une galerie des catacombes dite de *Sainte-Lucie.* L'église s'élève au nord à une distance d'environ 50 mètres; elle est de moyenne grandeur, à trois nefs, en forme de croix latine. Elle n'a du reste rien de remarquable qu'un beau tableau sur le maître-autel, représentant l'ensevelissement de sainte Lucie.

« La crypte et l'église, situées hors des murs de Syracuse en pleine campagne, se trouvent dans la région de l'*Acradina;* on commence à y bâtir un joli bourg à voies droites et larges. A 150 mètres dans cette plaine, à l'ouest-nord-ouest, s'élève sur plusieurs degrés une petite colonne de marbre, haute de $2^m,50$, qui, dit-on, indique le lieu du martyre de sainte Lucie; mais cette tradition ne mérite aucune créance. »

Aderno (Adranum). — Le monastère de Sainte-Lucie, à Aderno, fut fondé en 1158 par la comtesse Adelasia, nièce du comte Roger, et richement doté. Détruit en 1693 par le tremblement de terre, il fut relevé sur le même emplacement avec une grande magnificence; il ne possède plus rien d'ancien[1]; cependant Amico dit qu'on y voit encore des ruines depuis qu'il fut transféré à Catane. « Il reste encore sur le territoire d'Aderno les restes du monastère et de l'église consacrée en 1159 par l'archevêque de Bari, puis transférée en 1596 sur la plaine *delle Rose.* On y reconnaît l'église qui occupait le centre, et, à droite et à gauche, de vastes édifices dignes d'admiration[2]. »

Catane. — Ce fut la même princesse qui construisit le monastère de Catane, dédié à sainte Lucie en 1164; il est à croire que ce ne fut qu'une reconstruction ou une restauration. Moroni prétend qu'il est déjà mentionné au VII[e] siècle[1].

Grossi (p. 127) rapporte que l'air de ce lieu, au nord de la ville, était tellement mauvais et que les religieuses en souffraient si cruellement qu'elles le quittèrent pour rentrer à Catane en 1410. Nous devons supposer cependant que cette émigration ne fut pas générale ou du moins définitive, car, pendant l'éruption de 1669, lorsque la lave enveloppa le couvent qui se trouvait derrière le monastère de Saint-Nicolas, elles passèrent dans l'église S. Tommaso. Le monastère de Sainte-Lucie fut alors transformé en un hôpital dédié à saint Marc; mais, en 1693, un nouveau tremblement de terre le détruisit complètement. Il y avait encore vingt et une religieuses dont vingt furent écrasées sous les décombres; une seule survécut au désastre.

Amici nous dit qu'on en voyait encore les ruines près de l'église de l'Annonciation. Cluvier, dans son plan, l'indique sous la forme d'un sanctuaire à une seule nef ou du moins couvert par un seul toit[2].

Le culte de sainte Lucie est encore vivant dans plusieurs églises de Catane; il est établi à S. Agata-la-Vetere, où le tombeau de sainte Agathe rappelle la piété de Lucie venant implorer la guérison de sa mère. Les paroissiens sont très fidèles à ce culte[3].

Palerme. — Le plan de Cluvier nous montre une église dédiée à sainte Lucie en dehors des murs de Palerme, près de la mer, devant des criques où les galères étaient embossées; c'est une chapelle à une seule nef, avec une croix au-dessus de l'abside[4]. Ce couvent appartenait aux mineurs conventuels[5]. Rocco Pirro parle d'un couvent de religieuses de Sainte-Lucie qui possédaient des reliques de leur patronne.

Messine. — La ville de Messine n'avait pas moins de trois églises dédiées à notre vierge : la première devant la maison de l'hôpital, la seconde auprès du forum Aviculatorium, la troisième spé-

1. Lettre de M. Sciuto Patti, 4 janv. 89.
2. Amico, *Diz. della Sicilia.*

1. Amici et Statella, *Catana illustrata*, I, p. 385.
2. *Thesaurus Siciliæ*, I.
3. Lettre de M. Sciuto Patti, 4 janv. 89.
4. *Thesaurus Siciliæ*, I.
5. Amico, *Diz.*, II, p. 649.

cifiée avec cette indication topographique : « In tractu qui terræ novæ appellatur non longe a regiâ S. Claræ[1]. »

S. Lucia dell' Alrerone est indiquée dans un plan de 1572[2].

A 28 kilomètres de Messine, sur le mont Dinnamare, une abbaye prélatiale porte le nom de Sainte-Lucie[3].

S. Lucia del Mela n'a pas moins de 6281 habitants.

A Massa, près Messine, il y a un bourg de quatre-vingt-trois maisons qui porte le nom de S. Lucia ainsi que son église[4].

Cammarata (près Girgenti). — Il y avait à Cammarata, selon Rocco Pirro, deux sanctuaires d'une haute antiquité, l'un dédié à la sainte Vierge et l'autre à sainte Lucie. Le roi Roger avait fondé en 1141 S. Lucia de Monte : « Lucia de Camarata ædificaverat et cum juribus suis de consensu et voluntate regis Rogerii Jocellino Episcopo cephalædensi et successoribus, dato privilegio ann. (1141). — Confirmavit P. P. Alex. III. 1171. »

Milazzo. — A 8 lieues ouest de Messine, on trouve cette petite ville qui fut très dévouée à sainte Lucie. Dès le XIe siècle, l'histoire nous apprend qu'elle avait en dehors de ses murs une église lucienne. Dans un diplôme de 1094 on mentionne : « Ecclesiam *S. Luciæ* sitam in campania Milatii.... » Un diplôme de 1134 : « Ecclesiam *S. Luciæ* in campo Milatii. » En 1206, elle est assignée à l'abbé de Sainte-Lucie (cappellano maggiore del regno di Sicilia). En 1208, Anselme, évêque de Lipari, concède vingt mariniers à Sainte-Lucie de Milazzo. Le roi Frédéric ayant injustement concédé ce couvent, Jacques, évêque de Lipari, prit soin de le revendiquer, et son successeur Philippe entra en

1. Plagidi Reyna, *Notitia historiæ urbis messanæ* (*Thesaurus Siciliæ*, IX).
2. Braun, *Civitates orbis*.
3. *Dict. de géogr.*
4. Amico, *Diz. della Sicilia*.

arrangement (1250)[1]. En 1228, Giacomo revendique l'église Sainte-Lucie comme sa paroisse. Elle était l'unique paroisse et collégiale de dix-huit chanoines. Étant sur le point de tomber en ruine, elle fut entièrement reconstruite par l'abbé Ant. de Franchi et à ses frais.

S. Lucia. — Au sortir de Barcellona, on traverse divers torrents, dont le principal est celui de Santa Lucia que domine le village de *Santa Lucia*, construit en amphithéâtre sur les pentes de la montagne[2].

Divers. — *Alcamo*. — Il y avait en dehors de la ville une petite mais gracieuse église dédiée à sainte Lucie, qui est malheureusement tombée en ruine.

Assoro possède une église sous son vocable.

Aci-S.-Lucia. — La paroisse, dédiée à sainte Lucie, a été ornée par les chanoines en 1734.

S. Lucia. — Dans le faubourg de Sentini, il y avait une abbaye dédiée à notre sainte.

Mattila. — Dans le territoire de Syracuse, ce petit pays fut concédé par Adelasia, nièce du comte Roger, à l'évêque de Cefalù en même temps que l'église de S. Lucia.

Termini. — Une église, un couvent sous le vocable de sainte Lucie s'élèvent sur la colline, non loin du lieu où l'on découvrit, il n'y a pas fort longtemps, les restes de thermes[3].

Piazza. — Cette ville professa de bonne heure le culte de sainte Lucie, comme en témoigne une antique église qui fut ruinée et réédifiée en 1364[4].

1. Rocchi Pirri, *Agrigentinæ eccl. notitia* (*Thesaurus Siciliæ*, III).
Amico, *Diz. della Sicilia*.
2. Du Pays, *Guide*, p. 646.
3. Voy. pour ces mots : Amico, *Diz. della Sicilia*, 1856.
4. Chiaranda, *Piazza terra di Sicilia*, 1654, p. 237.

ROME

S. Lucia in Selce. — Diaconie existant au VI[e] siècle. — (626) Reconstruction par Honorius I[er]. — (IX[e] siècle) Léon III la restaure. — (1216) Restauration par Honorius III. — Sixte V supprime le titre. — (1604) Restauration par Charles Maderne. — (1840) Nouvelle restauration (pl. II et III).

On peut dire que Rome reçut presque toujours de bonne heure le culte des saints dont elle ne fut point le berceau et qu'elle en accéléra le développement par la part qu'elle y prit. Quoique la maîtresse des églises eût déjà donné le jour à une sainte Lucie, on peut être sûr qu'elle ne négligea pas celle qu'elle a inscrite au canon de la Messe.

L'église S. Lucia in Selce, comme plusieurs autres églises de la ville, put être primitivement consacrée à la vierge romaine; mais le culte de la Syracusaine s'étant beaucoup développé, ce culte fut associé, confondu avec le premier et quelquefois même dut lui être substitué; c'est sous le bénéfice de cette observation que nous introduisons ici cette étude, qui devrait nous rester tout à fait étrangère si elle ne visait que la sainte romaine[1].

Cette antique diaconie est une des premières que nous puissions citer dans l'ordre des temps; elle remonte probablement à l'époque constantinienne et au pape Silvestre qui l'aurait consacrée. Il est certain, du moins, qu'en 500, sous le pape Symmaque, elle était un des titres. Honorius I[er] (676) la reconstruisit au VII[e] siècle, comme nous l'apprend le livre pontifical : « Fecit ecclesiam B. Luciæ in urbe Roma juxta S. Silvestreum quam et dedicavit et dona multa obtulit » (p. 121). Léon III et Grégoire IV la dotèrent richement[2]. M. Peraté mentionne une mosaïque du VI[e] siècle dont elle était ornée[3].

1. Adinolfi, *Roma nell'età di mezzo*, II, p. 117.
2. *In diaconia S. Luciæ in Orphea fecit vestem de Stauraci.*
3. *Archéol. chrét.*, p. 255.

Le nom de cette église est mêlé à la légende du terrible basilic qui épouvanta Rome au IX[e] siècle, sous Léon IV, et occasionna la procession de l'image du Sauveur au Latran[1].

On prétend qu'en 1086 eut lieu ici l'élection de Victor III, quoiqu'il soit plus probable que ce fût à S. Lucia in Settizonio. Honorius II, en 1125, créa Stefano cardinal de Sainte-Lucie; en 1155, Adrien IV, Ubaldo; en 1192, Célestin III nomma le célèbre Cencio Savelli, futur Honorius III, qui fit restaurer encore l'église (1216).

Desservie par les Chartreux avant qu'ils fussent transférés à Sainte-Croix de Jérusalem, elle fut habitée par des Augustins en 1370[2].

Sixte V supprima cette diaconie et transféra le titre à l'église Saints-Vite-et-Modeste.

Charles Maderne restaura l'édifice et y introduisit le goût moderne dans les ornementations (1604).

Antonio Casoni renouvela le monastère. On y célèbre aujourd'hui la fête des deux Lucie, de la Romaine au 16 septembre, de la Syracusaine au 13 décembre. En ce jour, le Sénat romain, tous les quatre ans, donnait un calice d'argent et quatre torches de cire.

M[gr] Barbier de Montault parle d'une dernière restauration accomplie en 1840.

L'église Sainte-Lucie eut différents noms sur l'origine desquels on a beaucoup discuté et avec peu de fruit; elle s'est appelée *in capite Suburra*, du quartier ainsi nommé; *in Orfea*, d'un temple ou d'une statue élevée à Orphée[3], peut-être d'une ancienne fontaine dite *lacus Orphei*, au bord de

1. Moroni, *Diz.*, XII, p. 72.
« Juxta basilicam S. Luciæ martyris quæ in Orphea sita est, in quibusdam tetris abditisque cavernis diri generis serpens, qui basiliscus græce, latine regulus dicitur, ortus est... » *Lib. pont.*, p. 362.
2. Piazza, *Gerarchia*, p. 732.
M. Adinolfi a recueilli plusieurs notes topographiques curieuses sur cette église et ses biens.
3. Moroni, p. 72.

laquelle s'élevait la statue[1]; enfin, *in Selce* ou *Silice*, d'une voie antique pavée de grosses pierres[2].

Après toutes les restaurations que nous avons mentionnées, ce vénérable sanctuaire a conservé peu de traces de son origine et même du moyen âge. L'intérieur notamment a été complètement moderné, je supposerais même que l'orientation a été changée. L'église est voûtée et peinte. Aujourd'hui elle s'étend en longueur dans le sens de la via S. Lucia, avec le chœur du côté du nord. On y entre par une grande porte, style XVII[e] siècle, qui donne accès d'abord dans un petit vestibule, puis à gauche dans l'église; l'abside devait être tournée jadis vers la rue. Le plan de Bufalini indique un cloître du côté de l'est (pl. III).

Avant d'arriver à cette porte, en descendant de Sainte-Praxède, on trouve, à gauche, un mur qu'on dit avoir fait partie de l'ancien monastère et sur lequel on distingue les traces de plusieurs constructions successives. A Rome, on ne démolissait jamais; grâce à l'invincible solidité du mortier, on reprenait sans cesse les édifices. Dans le soubassement, d'énormes blocs, appartenant, dit-on, aux thermes de Titus, furent compris dans de larges arcades de décharge, au milieu desquelles furent percées les étroites fenêtres du moyen âge dont on croit distinguer les restes. D'autres arcs moins larges et qui ne correspondent pas avec ceux-ci terminent le haut de l'édifice. Au milieu des briques est encastré un chapiteau antique avec de gracieux enroulements.

M. Adinolfi signale à peu de distance de l'entrée du monastère, au-dessus d'une petite porte en pépérin, un écusson écartelé qui a, dans le premier et le quatrième *écarts*, des ondes et, dans le deuxième et le huitième, des coquilles de Saint-Michel.

Lorsque je visitai ces ruines, en 1887, de vastes démolitions préparaient le percement de la nouvelle rue ouverte maintenant (strada Statuto Giovanni Lanza). M. Mariani a bien voulu compléter le plan que nous en donnons (pl. II).

S. Lucia alle Botteghe oscure, autrefois *S. Lucia antica*. — Cette église, élevée sur les ruines du cirque Maximus[1], prit son nom des sombres boutiques qui étaient logées dans les souterrains antiques. En 1630, le cardinal Dominique Ginnasi acheta les maisons voisines et y construisit un collège qui a gardé son nom.

Elle figure dans la nomenclature de Cencio, mais elle doit remonter plus haut que le XII[e] siècle, puisque Martinelli l'appelle *S. Lucia antica*.

Sur le manuscrit de Turin du XIV[e] siècle, elle est ainsi désignée : « *Ecclesia sancte Lucie de calcario habet sacerdotem et clericum;* » ce nom lui venait sans doute d'un four à chaux dans le voisinage.

Sur le plan de Bufalini, elle affecte le plan d'une petite église à une nef, avec abside circulaire et façade en retraite sur la rue. La restauration du XVII[e] siècle a dû modifier beaucoup ces dispositions; aujourd'hui elle présente la forme d'une croix[2] (pl. III).

La bibliothèque Barberina conserve des notes de Suarez qui rappellent une inscription funéraire relevée dans le pavage, et qui prouve que le sol était garni de tombes.

SS. Lucia ed Andrea. — Sous ce vocable il existait un oratoire joint à un monastère près du palais de Latran. M. Armellini croit qu'il faut le confondre avec l'église S. Andrea.

S. Lucia in Cantosecuto. — Le même savant place cette église à la via Giulia près de la rive du Tibre[3]. Le livre pontifical la désignerait sous le nom de *S. Lucia in Xenodochio* sous Léon III. Dans le manuscrit de Turin, elle est dite *S. Lucia juxta flumen.*

S. Lucia in Septisolio. — Cette diaconie remontait à la plus haute antiquité; elle s'élevait à l'angle méridional du Palatin[4], où Septime Sévère érigea son célèbre septizone qui lui a donné son nom.

Le livre pontifical en fait mention. Léon III :

1. Armellini, p. 317.
Martial, X, p. 19.
2. M. Armellini a trouvé sur des cadastres du XV[e] siècle cette mention : « unum orticellum prope ecclesiam S. Lucie de Siricata in montibus... »

1. Armellini, p. 316.
Nibby, p. 308.
2. Plan de Nolli, n° 893.
3. Armellini, p. 317.
4. *Id.*, p. 318.
Moroni prétend qu'elle s'élevait à la cime comme sur une forteresse, ce qui est fort invraisemblable.
Voy. Canina, pl. CCLXVIII, p. 132.
Du Perac, *Vestigi delle antichità di Roma*, tav. 13.

« In diaconia Sanctæ Luciæ quæ ponitur in septem viis, fecit coronam ex argento, pens. libras sex, et uncias septem[1] »; Grégoire IV : « In diaconia S. Luciæ, quæ ponitur in septem vias, fecit vestem de olovero cum periclysi de octapulo unam. » Cette église, de vastes proportions, était restée fort richement ornée. Elle fut démolie par Sixte V.

Nous donnons (pl. III) une gravure du XVIe siècle dans laquelle une église est indiquée derrière le septizone; il est possible que ce soit Sainte-Lucie.

S. Lucia del Gonfalone ou *della Chiavica* (pl. III). — Cette église fut probablement érigée dans la première moitié du XIVe siècle, du moins elle est déjà mentionnée en 1352. M. Armellini publie ce passage d'un *cens* de Saint-Pierre : « Lippus Rubeis funarius de regione Parionis et parochiæ S. Stephani propre Sanctam Luciam novam ». Elle servait à l'antique confrérie des Raccomandati, qui, pour cela, fut appelée *del Gonfalone*.

De pieuses fêtes furent célébrées à Rome au XVIe siècle en l'honneur de la vierge de Syracuse. Les jeunes Romaines offraient à son autel des yeux d'argent, de la cire et des cierges. Benvenuto Cellini raconte avoir fabriqué un de ces yeux votifs pour se guérir d'une maladie qui lui faisait craindre pour sa vue. A ce propos, nous rapporterons une explication de cette dévotion envers Lucie de Syracuse dont les actes ne donnent pas le motif. On a dit que Lucie la Chaste, la Tertiaire dominicaine qui s'arracha les yeux et les envoya au jeune homme qui la recherchait, se confondit avec la première, et lui valut la caractéristique si connue. Mais ce fait nous paraît trop peu connu pour être devenu l'origine d'une dévotion universelle. Il nous paraît plus probable que le nom de Lucie fit naître une sorte de jeu de mots sur la *lumière* que ce nom signifie et dont les yeux nous donnent le bénéfice.

L'église demeura dans son état originaire jusqu'en 1603, époque où de grands changements furent apportés. Elle fut encore renouvelée en 1765 et 1866. Elle est située dans le rione VII entre la via Giulia et la via Monserrato.

1. *Lib. pont.*, p. 300.
Diaconiam S. Luciæ quæ est justa Septesolis (1086). PERTZ, p. 748-749.

S'il faut en croire le plan de Bufalini, elle formait un rectangle avec une tribune circulaire opposée à l'entrée[1].

S. Lucia de Renati. — Le livre pontifical, dans la vie de Grégoire IV, rappelle un oratoire dédié à sainte Lucie : « In oratorio S. Luciæ quod ponitur in monasterio de Renati[2]. » M. Armellini ne partage pas l'opinion qui le confond avec S. Lucia della Tinta : il le croit placé sur l'Esquilin, non loin de Saint-Eusèbe. Garampi cite un instrument des archives de S. Maria nuova dans lequel on lit la vente d'une terre « positæ ad Cimbrum ad Sanctam Luciam renatam in monte Prisco ». Il est avéré maintenant que le lieu « ad Cimbrum » était précisément celui qui communément s'appelait les *trofei di Mario*, c'est-à-dire les ruines du château d'eau de l'acqua Alessandrina.

S. Lucia de Confinio. — L'anonyme de Turin rappelle cette église Sainte-Lucie sous ce même nom que lui donnent Signorili et Cencio. Dans le catalogue il vient tout de suite après S. Silvestro in Capite. Elle existait déjà sous Grégoire IX. Son origine remonte à Honorius Ier, comme on le voit dans le livre pontifical. Elle fut depuis consacrée à sainte Madeleine, à cause d'un monastère de femmes repenties[3]. Elle s'appelait aussi S. Lucia della Colonna, à cause du voisinage de la colonne Antonine.

La juridiction de Saint-Jean-Porte-Latine s'étendait à quatre églises, notamment à S. Lucia in Colonna. Martinelli dit que c'est l'ancien vocable de l'église des Convertite, située au Corso et dédiée à sainte Marie-Madeleine. Ce fait est confirmé par un registre d'anniversaire de 1494, conservé aux archives de Sainte-Marie de la Consolation[4].

Saint-Pierre du Vatican. — Dans le transept de l'ancien Saint-Pierre, près du tombeau du pape Marcel II et de Jean Cesarini, il y avait un autel dédié à la vierge Lucie, dans lequel on conservait

1. NIBBY, p. 309.
ARMELLINI, p. 318.
NOLLI, f° 18, n° 661.
BUFALINI, c. 2.
2. « Fecit in oratorio S. Luciæ quæ ponitur in monasterio de Serenati vestem de olovero, cum leonibus habentem periclysin de octapulo. » *Lib. pont.*, p. 343.
3. ARMELLINI, p. 321.
4. CRESCIMBENI, *S. Giov.*, p. 165.

un de ses bras, que Grégoire le Grand avait placé lors de la première dédicace et qui fut replacé pour la nouvelle consécration. L'autel datait de la Renaissance; il était orné d'un fronton circulaire soutenu par un entablement et deux colonnes; une balustrade défendait les approches de l'autel; à une certaine hauteur au-dessus de l'autel un dais était appendu à la muraille[1] (pl. III).

Ce souvenir est conservé dans le livre de la basilique vaticane écrit sous Alexandre III (XXXII, *De oratorio S. Luciæ*) : « Postea vero ante ecclesiam S. Joannis ad fontes oratorium Sanctæ Luciæ; quod a nostris accepimus consecravit beatus Gregorius papa et eius venerabile brachium in eo recondidit et parietes illius, ut apparet musivo depinxit[2]. » Si cette mosaïque représentait sainte Lucie, elle formerait certainement une de ses plus anciennes images.

La dévotion de saint Grégoire pour Lucie et Agathe était si grande qu'il introduisit, pense-t-on, leurs noms dans le canon de la Messe[3].

1. Ciampini, *De sac. ædif.*, pl. XV, p. 59 et 73.
Dans les dessins de Grimaldi, à la Barberina, on voit une figure de l'autel de Sainte-Lucie : « Exemplum dicti altaris Sanctæ Luciæ. »
Muntz, *Les sources de l'archéologie chrétienne*, p. 44.
2. De Rossi, *Inscript. christianæ*, II, p. 219.
3. Bartolini, *S. Agnès*, p. 187.

Divers. — A S. Stefano Rotondo, une fresque de Pomeranccio rappelle le martyre et le triomphe de Lucie[1].

A Sainte-Marie-Majeure il y avait une chapelle dédiée à sainte Lucie, dont on ignore l'emplacement[2].

A S. Cosimato, on vénérait sous l'autel, en 1246, une relique de notre vierge[3], d'autres à Saint-Paul-hors-les-Murs[4], à Saint-Ange[5]. En 1677, ses reliques étaient gardées au Jésus, à S. Maria d'Aracœli, à S. Spirito in Sassia[6], à Saints-Côme-et-Damien[7], à Sainte-Cécile, à Saint-Césaire, à S. Lorenzo in Lucina, aux Saints-Apôtres, à S. Marco, à S. Maria in Campitelli, au baptistère de Constantin[8]; d'après la « Tabula magna » de Saint-Jean de Latran, dans un autel dédié à saint André et sainte Lucie[9].

1. Les fresques de Pomeranccio ont été gravées en 1595. Schræder, *Description de l'Italie*.
2. Adinolfi, II, p. 199.
3. Bibl. nat., mss. lat., 11887, f° 80.
4. Severano, p. 401.
5. *Dict. d'épigraphie*, II, p. 450.
6. Diaz, *Grandezas y maravillas de la inclyta y santa ciudad de Roma*, 1677.
7. Mezzadri, *SS. Côme et Damien*, p. 79.
8. Mgr Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, VII.
9. Crescimbeni, *S. Jean-Porte-Latine*.

ÉTATS PONTIFICAUX

Ancône. — Des sanctuaires de Sainte-Lucie peuvent être signalés sur les anciens plans à Ancône (1569). En 1239, l'évêque d'Ancône promet sa protection à l'église S. Lucia[1]; la cathédrale possédait un os de la tête de sainte Lucie[2].

Assise. — Des reliques à Sainte-Claire[3].

Bologne. — L'église Sainte-Lucie, une des plus anciennes de Bologne, fut détruite par les Hongrois, n'étant pas à l'abri des remparts. Une nouvelle église fut élevée sur les ruines des anciennes en 1208. A cette époque, les chanoines de Saint-Jean-du-Mont cédèrent une vigne à un prêtre de Sassoferato, à la condition qu'il rebâtirait l'église et payerait une redevance de dix sous et deux livres de cire. Ils s'engageaient, de leur côté, à venir en grande cérémonie, le jour de la Sainte-Lucie, célébrer une messe solennelle et les vêpres; ces conventions furent ratifiées par l'évêque Gerardo. Le prêtre s'employa avec tant de zèle qu'il parvint à faire réussir son entreprise, mais il mourut avant que l'église fût complètement terminée, et lui légua tous ses biens.

Les chanoines continuèrent la construction et l'achevèrent. En 1296, plusieurs s'établirent tout auprès et y restèrent jusqu'en 1418. Ils en avaient fait une vaste paroisse, qui s'étendait sur les collines au delà de l'enceinte urbaine[4].

Cette église, après avoir appartenu successivement à diverses communautés, devint la propriété des Pères Jésuites en 1562. En 1624, la paroisse ayant été supprimée, les paroissiens furent répartis sur S. Giovanni in Monte, SS. Cosimo e Damiano, S. Biagio. Elle subsista néanmoins jusqu'en 1659, époque à laquelle s'ouvrit la rue S. Lucia, et peu après fut comprise dans le vaste collège qu'on venait de bâtir.

Les tableaux dont elle était ornée furent transportés à l'Académie des Beaux-Arts. Celui du maître autel, par Procaccini, représentait une Madone accompagnée de saintes Lucie et Agathe. Une toile de Francia, à la Pinacothèque, figure aussi plusieurs saints, parmi lesquels on voit sainte Lucie.

Le nom de Lucie avait été donné à une des rues de Bologne, non seulement à celle qui s'appelle encore *Campetto di S. Lucia*[1], mais à une autre actuellement fermée, et qui fut comprise dans le couvent annexé à Sainte-Lucie en 1675[2].

D'Agincourt[3] publie une peinture à la détrempe du xive siècle, conservée à Bologne et représentant sainte Lucie qui tient une coupe et deux yeux.

Un monastère, appelé S. Lucia di Roffeno, s'élevait dans les montagnes du côté du midi. Il fut consacré en 1034; la confession le fut par Bernard avec l'assistance des évêques Gerardo Vittore et Henrico[4].

Medicina (23 kilomètres de Bologne) a sainte Lucie parmi les patrons de son église malheureusement restaurée en 1739, comme le constate une inscription placée au-dessus de la porte.

Cesena. — Une charte de 1175 mentionne une église Sainte-Lucie[5].

Citta di Castello. — Cette ville avait une pa-

1. Nous la voyons dans un plan de 1587 qui nous montre, derrière Sainte-Cécile et Saint-Jacques, son campanile et ses bâtiments (*Topographie*, V. b., 47).
2. Saracini, *Notizie historiche*, p. 875.
3. *Tesoro delle reliquie*.
4. Marini, *Bologna perlustrata*, p. 12.

1. Plan de 1745.
2. Beaugrand, p. 92 et 93.
3. Pl. CXXVII.
4. Falconi, *Memorie della chiesa Bolognese*, p. 121 et 141 (1649).
5. Ughelli, *Italia sacra*, II.

roisse dédiée à SS. Jacopo e Lucia[1] et des messes étaient célébrées aux fêtes de saintes Cécile, Agnès et Lucie.

Fabriano. — Il existe à Fabriano une église S. Lucia que rendent célèbre les peintures attribuées à Allegretto[2] (né en 1385). Ce peintre y fut enterré.

Faenza. — Il y avait autrefois un couvent de religieuses de Sainte-Lucie. L'origine est inconnue; nous savons seulement qu'en 1384 elles étaient sous la protection de l'abbé de S. Maria in Strada, diocèse de Bologne. En 1426, on mentionne les « case di S. Lucia », dans la paroisse S. Ilario[3].

L'histoire signale, dans les environs de Faenza[4], une paroisse intitulée S. Lucia delle Spianate[5].

S. Lucia figure sur les anciens plans.

Fano. — Une église dédiée à sainte Lucie, élevée sur les ruines du temple de la Fortune, avait au moyen âge une grande importance. Blaeu, sur son plan, l'indique comme un vaste vaisseau avec six fenêtres et entrée latérale; par derrière surgit une tour couronnée de créneaux; en avant sont les jardins du couvent. En 1265, elle était occupée par des Augustins[6] (pl. V).

Ferrare. — Une petite église et un monastère existaient à Ferrare avant 1270 sous le vocable de *S. Lucia in Roncagallo*. En 1590, il n'y avait plus que l'abbesse et une religieuse, de sorte que l'évêque Fontana réunit ses revenus à ceux du séminaire S. Giustina. Les Capucins vinrent ensuite, puis la confrérie des Stigmates, enfin Pier-Leone-Marchione y établit un simple bénéfice sous le patronage de sa famille. La petite église dans un quartier reculé sert encore au culte[7]: on l'appelle *S. Lucia vecchia* pour la distinguer de Sainte-Lucie des Augustins fondée en 1537. Un plan de 1838 la désigne comme appartenant aux Dominicains. Sur l'autel est une très ancienne statue, en terre cuite, de sainte Lucie.

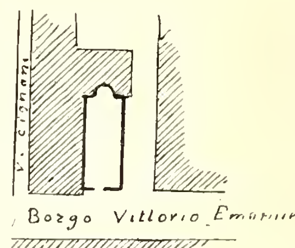
1. Vallardi, *Atlas d'Italie*.
2. Cavalcaselle, II, p. 196.
Du Pays, p. 61.
3. Tonduzzi, *Hist. di Faenza*, 1675, p. 42.
4. *Id.*, p. 245.
5. Righi, *Annali della città di Faenza*, 1840, p. 42.
6. Amiani, *Storia di Fano*, I, p. 215, II, p. 188.
7. Avventi, *Servitore di piazza*, 1838, p. 223.
Coatti, *Chiese*, p. 80. La b. Lucia vivait à Ferrare au XVI[e] siècle et ne peut intervenir ici.

Foligno. — L'infortunée Battista Malatesti (1448) chercha un refuge, dans ses malheurs, au couvent de S. Lucia de Foligno[1].

On y vit entrer la sœur de la reine d'Aragon et d'autres dames illustres.

S. Lucia de Foligno est déjà mentionnée dans une bulle de 1138.

Forli. — En 1796, on supprima dans cette ville six paroisses, neuf églises et couvents dont une église consacrée à l'apôtre saint Jacques et à sainte Lucie[2] : une église Sainte-Lucie figure, en effet, sur un ancien plan. Près de Forli, à *Savignano*[3], une collégiale est dédiée à sainte Lucie.



Forli, d'après Vallardi.

Fossombrone. — Fossombrone possède aussi une porte Sainte-Lucie, qui a reçu son nom de l'église et de l'hôpital qui s'ouvraient tout auprès à l'abri des murailles urbaines[4] (pl. V).

Gubbio. — Un plan de Gubbio au XVII[e] siècle[5] nous montre en dehors des murs une église dédiée à sainte Lucie.

Angelotto da Gubbio peignit une belle sainte Lucie qui fit partie de la collection du comte Ranghiasci Brancaleone et qui prouve la dévotion de sa patrie à notre sainte. Elle y est représentée avec une figure allongée, un nimbe, des cheveux ondulés et serrés dans une coiffe élégante, un collier, une ceinture; elle tient de la main gauche une coupe remplie d'yeux; de la main droite elle en prend un sur lequel brillent aussitôt des flammes.

1. Marcolini, *Notizie storiche delle provincia di Pesaro*. Urbino, 1883, p. 118.
Cappelletti, *Chiese*, IV, p. 421.
2. *Id.*, II, p. 354.
Topog. nat.
3. Campi, *Statistica di Forli*.
4. 1599. Le *Theatrum urbium Italiæ* en donne une idée. On voit à côté la porte S. Lucia.
5. Blaeu, *Nouv. théâtre*, II.

Angelotto, l'auteur de cette charmante figure, florissait en 1327 [1].

A Sainte-Lucie de Gubbio, un panneau, à droite de l'entrée, représente une Madone peinte par Guido Palmerucci [2]. On y conserve les corps des saintes Rufine et Seconde [3].

Macerata. — Une église, en dehors de la ville [4], figure dans les anciens plans.

Marino. — Une collégiale existait à Marino sous le vocable de saint Barnabé et de sainte Lucie; une statue de sainte Lucie, sur la façade, remonte au temps du cardinal Girolamo Colonna [5].

Narni. — En 1125 est mentionnée à Narni l'église *S. Luciæ cum portu suo* [6].

Nepi. — A la cathédrale de Nepi, reliques de sainte Lucie [7].

Norcia. — La ville de Norcia, au nord de Spolète, possédait un joli sanctuaire de Sainte-Lucie, avec un campanile à l'abside, trois fenêtres latérales et une série d'arcades à rez-de-chaussée [8]. Il servait de couvent à des religieuses (pl. V).

Orvieto. — Toutes les villes des États pontificaux se disputaient l'honneur de servir sainte Lucie. Une chapelle paraît à Orvieto sur un ancien plan du XVIIIe siècle. Elle n'a pas de clocher, mais seulement, au-dessus de son pignon, trois arcades à jour pour les cloches. Lubin y signale l'abbaye de S. Lucia di Rasa.

Palestrina. — Une église figure sur un ancien plan [9].

Pérouse. — Sur les anciens plans, je constate l'existence d'un monastère de Sainte-Lucie, d'une autre église nommée *S. Lucia del Clero* [1], et enfin d'une paroisse.

Dans l'église d'Agostino, une Madone de l'école du Pérugin est peinte avec sainte Lucie (1409) [2].

Dans la Pinacothèque, un tableau d'Alfani Domenico nous montre aussi sainte Lucie au milieu d'autres saintes [3].

Pesaro. — Dans l'église des Pères, on conserve un doigt de la sainte, détaché de la main qui se trouve au monastère de Saint-Georges de Venise.

Piperno. — Une église sous le nom de Sainte-Lucie.

Porto. — Ce texte de 1033 se réfère à Porto : « *Plebem S. Luciæ in insula cum terris suis* [2] »; dans une bulle de 1037 : « *Plebem S. Luciæ in insula* (Silva candida) [4] ».

Ravenne. — Les mosaïques du VIe siècle de Saint-Apollinaire nous offrent une des plus anciennes images de sainte Lucie que nous connaissions. Elle fait partie de la splendide procession de saintes que nous avons déjà eu l'occasion de décrire (pl. IV).

Le culte des Ravennais se manifesta aussi par l'érection d'un autel dans la confession du monastère de Saint-Laurent, autel qui fut consacré en 1060 [5].

Il est question, dans les chartes du XVe siècle, d'une église Sainte-Lucie *in guaita S. Agathæ majoris* [6].

Segni. — Dans une charte de privilèges, octroyée par Lucien III à l'église de Segni, est mentionnée, en 1182, l'église Sainte-Lucie [7].

1. Rosini, *Storia della pittura*, I, p. 180.
2. Cavalcaselle, *Hist. de la peinture*, II, p. 189.
3. Cappelletti, *Chiese d'Italia*, V, p. 450.
4. Compagnoni, *Reggia Picena*, 1661, in-f°.
5. Marocco, *Mon. dello stato pontif.*
6. La b. Lucie de Narni ne mourut qu'en 1544.
7. Cappelletti, VI, p. 218.
8. Blaeu, *Nouveau théâtre d'Italie*, II.
9. *Topog.*, V. b., 56.

1. Collection d'Uxelles, V, X, 45.
Topog., plan du XVIe siècle, V. b., 50.
Blaeu, *Nouveau théâtre d'Italie*, II.
2. Rossi-Scotti, *Guida*, p. 52.
3. *Id.*, p. 62.
4. Ughelli, I, p. 104.
5. Muratori, *Antiq.*, IV, p. 801 : « Ad honorem SS. apostolorum ac sancte Theodore ac Lucie quorum altare consecravi subtus confessione predicti monasterii, id est monasterium quod nunc demolitum esse videtur, cui vocabulum fuit S. Laurentii, quod positum fuit foris porta Pusterule S. Zenonis. »
Fabri, *Sagre memoria*, p. 230.
6. Fantuzzi, *Mon. raven.*, II, p. 415.
7. Ughelli, I, p. 1238.
Cappelletti, VI, p. 579.

SPOLÈTE. — Sigebert de Gembloux raconte que Faroald († 591), duc de Spolète, avait dépouillé Syracuse des reliques de sainte Lucie et les transporta dans un pays de ses États nommé Corfinium [1] (Pentima, ville du royaume de Naples).

A Spolète même (pl. V), il existe dans l'évêché une petite basilique dédiée à sainte Lucie, composée de fragments antiques; elle servait jadis de chapelle au couvent de Sainte-Euphémie, fondé en ce lieu par le duc Teodelapius († 650). On lui adjoignit le vocable de sainte Lucie romaine qui se fête le même jour, le 16 septembre [2]. Il y eut, sans doute, confusion avec la Syracusaine qui, dans Rome même, remplaça quelquefois la première. A cette occasion, nous devons dire que plusieurs des sanctuaires que nous rapportons dans cette étude ont un vocable incertain entre les deux Lucie, mais notre vierge, étant la plus populaire, doit avoir généralement aujourd'hui la primauté du culte (pl. V).

TERNI. — A S. Lucia on voyait des fresques de Sébastien Flori [3]; cette église est marquée sur les anciens plans (pl. V).

TIVOLI. — Une église et une rue S. Lucia rappellent la vieille dévotion des habitants de Tivoli. L'église était ancienne; mais, à la place de l'église actuelle, s'élevait S. Maria della Porta ou del Portico, démolie pour rectifier la via S. Lucia [4].

TUSCULUM. — Nous avons parlé du monastère de Sainte-Agathe à Tusculum; nous devons ajouter ici qu'il était aussi dédié à sainte Lucie et à sainte Félicité [5].

URBINO. — Le culte de sainte Lucie dut être répandu à Urbino, si nous en jugeons par les monuments topographiques. On entre dans la ville par une porte qui s'appelle porta S. Lucia; on y pénètre par la strada Santa Lucia, qui nous mène

1. Les ruines subsistent à 1 kilomètre de Pentima.
2. CAMPELLO, *Storia di Spoleti*, p. 382.
3. ANGELONI, *Hist. di Terni*, p. 211.
4. CROCCHIANTE, *Storia delle chiese di Tivoli*, p. 140 et 252.
5. PERTZ, VII, p. 745.

au vaste monastère de S. Lucia. Ce monastère a sa chapelle à l'angle de la rue et, dans le fond, des bâtiments considérables pour le couvent [1]. Cappelletti parle de son antiquité [2] (pl. V).

VELLETRI. — L'église lucienne de Velletri, d'après les vues du XVIIe siècle, offre une seule nef et un campanile dans la partie absidale; des bâtiments claustraux semblent s'étendre à droite en entrant [3] (pl. XXV)

VITERBE. — Un plan perspectif de 1596 nous donne l'image de *S. Lucia di Fabri* [4] (pl. V). Nous donnons, d'après les relevés si soignés que M. le professeur Busiri a eu la bonté de faire pour notre ouvrage, les dessins de cette église. Cet édifice a été refait au XVIe siècle; mais son origine est certainement antérieure, comme le prouve un vieil autel de péperin qui appartient au moyen âge et qui est demeuré le témoin de l'antiquité de l'église (pl. VI). Il y avait à cette époque dans la ville une autre église Sainte-Lucie, pour les chevaliers de Malte.

DIVERS. — Des reliques à *Frascati* et à la collégiale de l'*Ariccia* [5]; à *Camerino*, monastère de S. Lucia della Serra di S. Quirico [6].

Città nova. — Sainte-Lucie est indiquée sur les anciens plans (pl. V) et mentionnée dans une bulle de 1238.

Rocca contrada. — Un plan de Blaeu [7] nous montre dans cette ville un couvent de Sainte-Lucie qui paraît fort important; en tête, une chapelle éclairée par trois fenêtres latérales, puis de vastes bâtiments claustraux et, à la suite, un grand jardin (pl. V).

1. *Topog. nat.*
2. CAPPELLETTI, *Chiese d'Italia*, III, p. 229 : « S. Lucia in S. Spirito perche anticamente la parrocchia era nella chiesa detta delle monache, in S. Lucia, ora fu trasferita in quella dello Spirito santo.
3. *Topog.*, V. b., 40.
4. Nous devons avertir que le grand campanile voisin n'appartient pas à cette église.
5. Mgr BARBIER DE MONTAULT, *Œuvres compl.*, VII.
6. LUBIN, *Abbatiæ Italiæ*.
7. *Nouveau théâtre d'Italie*, II.

ROYAUME DE NAPLES

NAPLES. — Les barcarolles napolitaines, dans lesquelles revient sans cesse le nom de sainte Lucie, suffiraient à prouver la dévotion que le peuple professe pour notre vierge; mais il a fait mieux que des chansons, il a élevé de nombreuses églises en son honneur. Quatre églises sont encore sous son vocable :

1° *S. Lucia a Mare*, située près du palais du duc de Maddalone, n'a rien de remarquable au point de vue architectural, mais elle possède une dent de la patronne et attire toute l'année, notamment le 13 décembre, une foule de fidèles.

2° *S. Lucia del Monte*, située sur le Corso [1], construite par les Franciscains en 1557 dans une belle position, appartient aux Pères d'Alcantara; elle conserve aussi une dent de la vierge.

3° *S. Lucia*, via S. Antonio-Abbate.

4° *S. Lucia*, via Olivara [2], aurait, d'après la tradition, une origine très reculée, et Lucie, nièce de Constantin, pour fondatrice. On en trouve le souvenir rapporté dans les pièces du procès de Lorenzo de Fascis contre Claudio Cappasanta, conservées aux archives de l'archevêché de Naples, souvenir que confirme cette inscription qu'on écrivit sur la porte en 1588, au moment de la restauration : « *Templum hoc D. Luciæ a Lucia Constantini imperatoris nepte dicatum, maximis insuper et plurimis ipsius virginis festo indulgentiis donatum, hoc demum sub monasterii S. Petri et Sebastiani quod prius erat jure, curante Eusebia Minadoa, ejusdem monasterij Præfecta, restitutum, ac sacerdotibus, aliisque ad divinum cultum necessariis auctum est anno Domini MDLXXXVIII.* »

L'église Saint-Dominique, commencée en 1285 sur la place de ce nom, contient une chapelle de Sainte-Lucie; on y voit les tombeaux des deux fils de Charles II, de Philippe Ier, prince de Tarente († 1332), et du duc de Durazzo, puis celui de Bertrand Balzo.

La place S. Lucia (largo S. Lucia), située entre Pizzo Falcone et l'arsenal, est affectée au marché au poisson; sa fontaine est ornée de bas-reliefs et de statues [1].

Enfin un quai et tout un quartier de Naples portent son nom. De S. Martino la vue est splendide : on a le Castello Nuovo à gauche, la ligne brillante de la Marinella derrière et enfin, au fond du tableau, les hauteurs vésuviennes qui dessinent leur silhouette sur l'azur. Nous avons fait en 1859 un dessin que nous donnons (pl. VII) avec un ancien plan où figure l'église S. Lucia a Mare.

L'antique église S. Giovanni Maggiore [2] était primitivement consacrée à saint Jean-Baptiste et sainte Lucie, et peut être considérée comme un des monuments les plus intéressants et les plus vénérables du culte de notre vierge. La tradition veut qu'à cette place il y eut un temple antique; Constantin en péril de mer aurait fait vœu d'y ériger une église en l'honneur de Jean-Baptiste, et sa fille Constance, en même circonstance, ajouta une nouvelle offrande d'argent et le vocable de la vierge Lucie [3]. Ses nefs, ses onze chapelles, malheureusement modernées, son transept sont du plus mauvais goût; mais il y a quelques années on découvrit dans le chœur un pilier orné de rinceaux, accolé à une colonne cannelée, qui rappelle les plus beaux temps de l'antiquité et fixe la date reculée de l'édifice primitif. M. l'abbé

1. CARRACIOLO, *Napoli sacra*, p. 584.
2. *Id.*, p. 451.

1. BEAUGRAND, p. 94.
PIETRO STEFANO, *Descrittione dei luoghi sacri di Napoli*, 1560, p. 57 v°.
2. CAPPELLETTI, *Chiese d'Italia*.
Notes de 1879, p. 190.
SAVOJA DI CANGIANO, *Guida di Napoli*, 1885.
PARRINO, *Id.*, 1725.
DALBONO, *Id.*, 1884.
3. CARRACIOLO, *Napoli sacra*, p. 53.

Galante, qui me montrait ces nouveaux trésors, me fit voir aussi une pierre de consécration ainsi inscrite :

$\overline{SCS} + \overline{IA}N$

puis un bas-relief qu'on avait retrouvé derrière une pierre mise en œuvre par les sculpteurs du XVIe siècle et qu'il croit avoir servi de parapet d'ambon au IXe siècle; on y voit affrontés un cerf et un griffon au milieu d'enroulements.

Cette église, dans une situation pittoresque, est précédée d'un grand perron [1]. Elle fut reconstruite au XIIIe siècle par Masuccio et renouvelée, en 1685, par Dion Lazzari (pl. VII).

Une chapelle était élevée à sainte Lucie au monastère de S. Maria Regina Celi [2].

De nombreuses églises à Naples se vantaient de posséder les reliques de l'héroïque Syracusaine; outre celles dont on vient de parler, il y en avait à S. Maria Maggiore [3], S. Clemente, S. Patritia (un os), S. Catarina di Siena, S. Paolo Maggiore.

Aquila. — Le diocèse d'Aquila possédait des églises Sainte-Lucie; nous trouvons, dans une bulle d'Alexandre III [4], mentionnée : « *Ecclesia S. Luciæ cum capella* » (1178) et, dans un inventaire des églises de ce diocèse en 1813 : « *Ecclesia S. Lucie de Rocca de Cambio et SS. Lucie et Barbare de Paganica* [5]. »

Bénévent. — Une église S. Luciæ est spécifiée en 1102, en 1171, *in principatu Beneventano* [6]; Lubin mentionne l'abbaye de S. Lucia in Rassa.

Brindisi possède une église dédiée à la vierge syracusaine. Elle est couverte d'une charpente en bois apparente; elle a des arcs en ogives; sur la vieille façade on voit encore une Madone remarquable [7].

1. Voy. le plan de 1828, Vallardi.
2. Pietro Stefano, *Descrittione dei luoghi sacri di Napoli*, 1560, p. 31.
3. Caracciolo, p. 60, etc.
4. Muratori, *Antiq.*, VI, p. 495.
Pagano furconensi episcopo.
5. Muratori, *Antiq.*, VI, p. 495.
6. *Id.*, V, p. 432.
Bullaire.
7. Schulz, *Mon. de l'Italie merid.*, I, p. 308; il n'en donne pas de figure.

Cajazzo (Terre de Labour). — Une église de Cajazzo conserve encore une fresque représentant saint Étienne et sainte Lucie, laquelle porte à la main une lampe ardente. M. Stornajolo en a présenté un dessin, en mai 1887, à la conférence d'archéologie chrétienne de Rome. Cet attribut est spécialement employé dans la représentation des vierges en souvenir de la parabole évangélique. Dans les mains de sainte Lucie, ne serait-elle pas aussi le souvenir de son nom qui signifie « lumière [1] ? »

Capoue.— Michele Monaco, dans son « Sanctuarium capuanum (p. 565) », nous désigne des églises du territoire de Capoue : « Extitit in terra Lanci Ecclesia cum pago S. Luciæ, nunc campestris, annexa ecclesiæ Savignani; extat altera in pago suessani territorii. Ubi nunc est Ecclesia Annunciatæ festum S. Luciæ solemniter celebratur. »

Chieti (Abruzze citérieure). — On vénère les reliques de sainte Lucie dans la cathédrale et à l'église Saint-Dominique [2].

Gaëte. — Une paroisse dédiée à sainte Lucie [3].

Lanciano possède une église qui y fut élevée en 1250 sur les ruines d'un temple de Lucine [4], souvenir consigné dans une inscription.

Je me demande si les chrétiens du pays ont attendu jusqu'au XIIIe siècle pour utiliser les matériaux antiques qu'ils avaient sous la main; n'est-ce pas trop conforme aux habitudes primitives de se servir des dépouilles païennes, de faire concorder le mieux possible le nom du saint choisi comme titulaire avec le nom de la divinité qu'on détrônait, pour ne pas penser qu'une église fut élevée là, dès l'origine. La virginale Lucie aurait remplacé Lucine qu'on invoquait aussi dans les maux d'yeux [5].

1. *Resoconto delle conferenze di archeologia cristiana*, p. 378.
2. Nicolini, *Historia della chiesa di Chieti*, p. 226.
3. Rossetto, *Descrittione delle cose piu notabili di Gaeta*, 1694, XII, p. 25.
4. Mommsen y a retrouvé une inscription (*Inscrip. reg. Neap. lat. suspectæ*, p. 30, n° 790).
Schulz, *Mon. de l'Ital. mérid.*, II, p. 52.
5. Borromée dit que Lucie est invoquée dans les maladies d'yeux par suite de la similitude de son nom avec celui de Lucine à qui on avait recouru en pareille circonstance. *De pictura sacra*, lib. II, cap. XI.

Melfi. — Une ancienne charte de 1103 nous rappelle « ecclesiam S. Luciæ cum suis pertinentiis apud Melfiam [1] ».

Minori (près Amalfi). — Cette ville possède un vieux couvent dédié à sainte Lucie [2].

Monopoli. — De Brindes, en remontant le littoral de l'Adriatique, on rencontre bientôt Monopoli, dont la cathédrale possédait au xiie siècle une église Sainte-Lucie. Nous trouvons dans le bullaire un privilège de 1180 avec cette mention : « *S. Luciæ cum casali suo.* »

Mont-Cassin. — Dans ses innombrables possessions, le Mont-Cassin avait plusieurs églises dédiées à sainte Lucie que les confirmations de privilèges nous révèlent à plusieurs reprises : *S. Lucia in Arpino*, mentionnée en 1097, 1105, 1113, 1159; — *S. Lucia in Baniarola,* en 1010, 1072; — *S. Lucia di Rende* [3], en 1058; — *S. Lucia apud castrum Baniolum loco qui dicitur Molinendum Vetulum* [4]; — *S. Lucia in Rivo matricio* (1216); — à Vicovaro, *eccl. S. Lucia cum pertinentiis; — S. Luciæ et Petri in Curuli; — S. Lucia* à Chieti, en 1010 et 1055; — *S. Lucia cum insula S. Viti* [1].

1. Ughelli, *Italia sacra*, VII.
Bullaire.
2. Camera, *Storia di Amalfi*, 1856.
3. Ecclesia S. Luciæ juxta castellum Rende Marie. Pertz, VII, p. 787, 746.
4. *Id.*, p. 649.

Pescara. — Parmi les biens du monastère Casauriense figurent deux églises luciennes : *S. Lucia in Moro; — S. Lucia in Osand* [2].

Divers. — *Sora.* — Un document rapporté par Ughelli [3] nous signale, dans l'année 1109, une église Sainte-Lucie située à Sora.

Monastère de la Cava. — Dans les possessions du monastère de la Cava figurent en 1168 deux églises Sainte-Lucie; une d'elles est désignée *apud Cannas* [4].

Trani. — A S. Lucia de Trani on voit l'image de la sainte patronne, sculptée au-dessus de la porte [5].

Tricarico (Basilicate). — Un couvent de Sainte-Lucia, à Tricarico, s'élevait sur une hauteur : la gravure de Blaeu en donne une idée importante [6].

Nous citerons encore, pour la Sicile, des églises à *Castelvetrano* et à *Castroreale.*

1. *Bullaire.*
2. Muratori, *Script.*, II, p. 2, 776.
3. I, p. 1246.
4. *Bullaire.*
5. Bindi, *Mon. des Abruzzes*, p. 400. Ce savant cite aussi un autel de la possession de Casanova du temps des Lombards, etc.
6. *Theatrum Italiæ.*

TOSCANE

FLORENCE. — Les Florentins témoignèrent de bonne heure leur dévotion à sainte Lucie par les monuments qu'ils lui élevèrent; en 1078, Uguccione della Pressa fonda l'église S. Lucia Soprarno, via de' Bardi, que son fils Magnolo fit achever et qu'on surnomma plus tard *de' Magnoli*.

On l'appelle aussi *delle Rovinate*, à cause des nombreuses maisons qui s'écroulèrent à diverses reprises dans le voisinage par suite d'éboulements de terrains. Cette église subit plusieurs remaniements, notamment en 1732, époque ou le prieur Socci fit construire les autels et décorer l'édifice. Au-dessus de la grande porte, dans un demi-cercle, une jolie faïence de Luca della Robbia représente sainte Lucie entre deux anges. Au fond du chœur, un tableau de peu de valeur figure le martyre de Syracuse. Sur le huitième autel, un tableau, peint sur bois par Fra Filippo Lippi, donne aussi une sainte Lucie dans le genre primitif[1].

Une autre paroisse de la ville, sous le vocable de sainte Lucie, s'élève au Prato, sur la place de ce nom; la via S. Lucia y débouche. Cette église est déjà mentionnée en 1251, à l'occasion de la concession qui en fut faite aux religieux *Umiliati*. En 1547, elle passa à des chanoines qui l'agrandirent beaucoup, ainsi que la maison canoniale qui en dépend. En 1703, elle fut donnée aux Frères de la Mission, passa en 1720 à la famille Torrigiani et retourna enfin aux prêtres séculiers. En 1838, la façade fut décorée d'ordre dorique. A l'intérieur, on voit un bas-relief de Buongiovanni représentant sainte Lucie[2] : nous l'avons figuré (pl. VIII) d'après un plan de 1594[3].

Il y a aussi à Florence un hôpital dédié à sainte Lucie. On avait élevé là, en 1292, un monastère de Dominicaines[1].

A S. Maria Novella, dans la chapelle Rucellai, on voit une sainte Lucie de Ridolfo del Ghirlandajo; dans la chapelle Strozzi, la fresque d'Orcagna nous montre aussi, parmi les bienheureux, la figure de notre sainte tenant la coupe et les yeux (1358)[2]. La tête est d'une grâce et d'une beauté achevées[3] (pl. VIII).

A l'Académie des Beaux-Arts, un triptyque, attribué à Pietro Cavallini, nous offre une Annonciation et autour, parmi beaucoup de saints, Lucie tenant la coupe des yeux; elle est coiffée d'un voile orné de jolies broderies qui lui retombe sur les épaules[4].

Nous ne saurions donner une preuve plus claire de la dévotion des Florentins pour sainte Lucie que de rappeler celle que Dante professait pour cette vierge; il résume en lui toutes les passions du moyen âge italien et peut intervenir ici comme un des meilleurs témoins. Giacopo di Dante[5], son fils, nous apprend cette dévotion pour la martyre de Syracuse, et l'on croit que, pendant une maladie d'yeux contractée dans ses veilles et ses larmes, il avait invoqué cette patronne de la lumière, *Lucia a luce, Lucia quasi lucis via*, comme dit Voragine, et que, dans sa reconnaissance d'avoir été exaucé et guéri, il introduisit Lucie

1. FANTOZZI, p. 231.
Guide, p. 563.
P. RICHA, *Chiese*, VII, p. 257.
2. FANTOZZI, p. 507.
3. *Topog.*, V. b., 37. RICHA, VII, p. 331.

1. Le P. RICHA parle d'une paroisse, II, p. 71, et d'une église dominicaine, VIII, p. 347.
2. DU PAYS.
BEAUGRAND, *Collection d'images*.
3. *Phie d'Alinari*, n° 6930.
4. *Id.*, n° 7564.
5. Beata Lucia, la quale egli ebbe in somma divozione (*Commentaire ms. Giacopo di Dante*).
OZANAM, *Dante et la philos. cathol.*, p. 389.
BEAUGRAND, *Sainte Lucie*.

dans son poème. En effet, la vierge y paraît dans les trois chants : d'abord dans l'Enfer où elle envoie Virgile le guider (Inferno, chant II, 97) :

Lucia, nimica di ciascun crudele,
Si mosse, e venne al loco dovi era.

Lucie revient au Purgatoire, elle prend dans ses bras le poète endormi et le porte à l'entrée de la voie douloureuse (Purg., IX, 52) :

Dianzi nell'alba che precede al giorno,
Quando l'anima tua dentro dormia .
Sopra li fiori onde laggiù è adorno
Venne una donna e disse : i son Lucia :
Lasciatemi pigliar colui che dorme;
Si l'agevolero per la sua via.

Dante rencontre enfin Lucie au terme de son voyage dans le radieux amphithéâtre (Parad., XXXII, 137) :

E contro al maggior Padre di famiglia.
Siede Lucia che mosse la tua Donna,
Quando chinavi a ruinar le ciglia.

Dans le Convito, il égale presque Lucie à Marie, la Reine des vierges, en imaginant aux deux pôles du monde deux villes dont l'une s'appelle *Marie* et l'autre *Lucie*[1].

Les environs de Florence partagèrent cette dévotion pour la vierge sicilienne : *Barbiano*, dans le diocèse de Fiesole, avait une église qui lui était dédiée[2]; *Terzano*, une église qui existait en 1066[3], *Sala di Brozzi*, *Ligliano*[4] au XIIIe siècle, *S. Lucia a Cassanio*, *S. Lucia al Borghetto*[5], *Ostale*, *Pinzano* dans le val di Sieve.

S. Lucia d'Ostale méritait surtout l'attention par son antiquité, sa belle construction en pierres de taille et sa situation pittoresque sur le sommet de la montagne. Ses environs sont solitaires et elle n'était servie, en 1748, que par un moine[6]. Une nouvelle paroisse en 1766 fut construite[1]. Dans le Mugello, plusieurs églises portent ce vocable, notamment celle de *Borgo a S. Lorenzo*, dont les religieuses furent transférées à Florence[2].

A *S. Cassiano*, une source du nom de S. Lucia, et le prieuré de *SS. Lucia et Cristina* à Casa romana[3].

J'ai compté dans le dictionnaire de Repetti trente-sept localités toscanes portant le nom de sainte Lucie.

S. Lucia a Monti (Mugello). — Une cloche de 1336 dans l'église peut lui faire supposer une certaine antiquité.

Cappelletti cite encore parmi les paroisses les plus importantes du diocèse actuel : *S. Lucia a Massapagani*, dans le borghetto del Galluzzo, et l'antique sanctuaire de *S. Lucia a Trespiano*.

S. Giovanni. — Une rue et une chapelle (pl. XXV).

Lucques. — Un des plus curieux documents de l'histoire ecclésiastique de Lucques est un catalogue des églises dressé en 1260 ; on y voit douze paroisses dans les environs qui portent le vocable de sainte Lucie et qui prouvent quel rayonnement intense son culte avait dans le diocèse.

Il n'était pas moins ancien que répandu et nous apparaît dès le commencement du IXe siècle ; en 818, le clerc Alpertus légua ses biens à l'abbesse du monastère de Sainte-Lucie.

Pise. — Dans le guide de Titi (1751), nous lisons cette indication : « Seguitando la riva del fiume, si trova l'antica chiesa di Santa Lucia, detta de Ricucchi, cura di anime e confraternita[4] »; on y trouvait les tombes des Milani. Cette paroisse, qui n'avait guère que 200 âmes, fut supprimée depuis et réunie à Saint-Nicolas. Le quartier où elle s'élevait, à l'ouest de la ville, est presque désert aujourd'hui ; elle a du moins laissé son nom à la *via S. Lucia*[5], qui témoigne de l'antique véné-

1. Ozanam, p. 392.
2. Repetti, *Diz*.
3. *Id.*, V, p. 523.
4. *Id.*, II, p. 695.
5. *Id.*, I, p. 356.
6. La chiesa di S. Lucia, la quale è antichissima e tutta fabbricata di pietre quadre posta in cima dell'alpi in luogo solitario. Brocchi, *Storia del Mugello*, p. 313 (1748).

1. Repetti, III, p. 703.
2. Brocchi, p. 74.
3. Id., p. 252.
4. Titi, *Guida*, 1751, p. 209.
Repetti, IV, p. 383.
5. Plan de Van Lint de 1840.

ration des Pisans pour notre vierge. Cette rue, suivant un plan de 1777[1], passait entre deux sanctuaires dédiés à la sainte, l'un pour la paroisse, l'autre pour la confrérie. Là s'élève aussi une tour carrée, sans créneaux, qu'on regarde comme l'ancien campanile et que les Pisans appellent encore *Torre S. Lucia.*

Les environs de Pise possèdent beaucoup de monuments de Sainte-Lucie. A *Crespina*, dans le val di Tora, il y avait jadis deux paroisses : Saint-Michel et Sainte-Lucie; cette dernière fut réunie à Saint-Michel en 1413. Près de là est une villa seigneuriale qui porte le nom de Sainte-Lucie[2].

A *Ripoli*, près Cascina, une église dédiée à S. Andrea et S. Lucia; à *Perignano*, une église existait déjà en 1260; à *Veghiatoja*, une église Sainte-Lucie faisait partie de la paroisse Sainte-Félicité, une autre à *Val di Castello*[3]. Près de Calci, *S. Lucia di Casali*[4].

A *Antignano*, en dehors de la porta al Mare (près de Livourne), une église S. Lucia qui n'est pas encore paroisse est mentionnée en 1171[5].

San-Miniato. — Le diocèse de San-Miniato paraît avoir été très zélé pour sainte Lucie. Les églises de *Cusignano*, *Montebicchieri*, *Montecastello*, qui s'y rattachaient, lui sont dédiées; *Ponsacco* a le même privilège.

Le culte de sainte Lucie étendit ses racines au nord-ouest de la Toscane, comme le prouvent les églises de *Coselli* près Capannoli, maintenant du diocèse de San-Miniato, mais jadis de celui de Lucques; de *S. Lucia Collechio*, près de Fivizzano, du diocèse de Pontremoli, de *Pagliola de Lerici*, près de la Spezzia[6].

Empoli. — La collégiale d'Empoli, qui date de 1093, conserve encore en grande partie sa forme primitive; elle possède une chapelle dédiée à sainte Lucie[1], dans laquelle Giotto a peint le miracle des bœufs impuissants à entraîner la vierge; c'est tout à fait la donnée que nous retrouverons à Padoue, avec un dessin moins savant, mais aussi plus de sentiment religieux. On est ici plus loin de la Renaissance[2] (pl. VIII).

Pistoja. — Dès le XIIe siècle, Pistoja avait, en dehors de la porta al Borgo, un hôpital sous le vocable de sainte Lucie où l'on accueillait les pèlerins malades qui étaient venus visiter les reliques de Saint-Jacques.

Il y avait aussi un monastère dédié à sainte Lucie. L'antique oratoire S. Biagio, restauré au XIIIe siècle avec le titre de S. Maria in Borgo Strada, possède un tableau de sainte Lucie de Giov. Bat. Gigli[3].

Le culte de sainte Lucie, que des monuments du moyen âge nous montrent en vigueur dans la ville même de Pistoja, se répandit dans son territoire : à *Terrarossa* dans le val di Nievole, à *Paterno di Vinci* dans le val d'Arno; à *Jano*, on signale une église SS. Martino e Lucia[4].

Prato. — Près de Prato s'élève *S. Lucia la Monte;* une bulle de Lucius III (1182) mentionne l'église S. Lucia de Prato.

Arezzo, Cortone. — Au sud de la Toscane, nous trouverons des sanctuaires sous le vocable de sainte Lucie à *Monterchi*, à *Graziano*.

Nous rappellerons : *Seano* près de Cortone, *Pietraviva* près Bucine, dans le val d'Arno supérieur, *Pelago*, *S. Lucia di Cenina Loro* dont l'église est dédiée à la fois à sainte Lucie et à saint Clément, *Bisticci*, *Cascia* qui a pour filiale l'église *S. Lucia a Fondoli*, *Cicogna*, *Terranuova* qui a pour filiale une église Sainte-Lucie-et-Saint-Apollinaire à *Monte Marciano*[5].

Sienne, Volterra. — Les Siennois paraissent avoir eu une fervente dévotion pour sainte Lucie.

1. Ce plan est anonyme, il ne porte que cette indication : « a spese d'un buon patriotto l'anno 1777 ».
Voy. un plan perspectif dans la collection d'Uxelles, V, X, 37.
Renseignement de M. Savi.
2. Repetti, I, p. 832.
3. *Id.* Voy. les noms.
4. *Id.*, I, p. 385.
5. Cappelletti, *Chiese*, XVI, p. 269.
6. *Id.*, XVI, p. 238.

1. Cappelletti, II, p. 61.
2. *Phie d'Alinari*, no 10687. Signalée par M. Beaugrand.
3. Tigri, *Pistoja*, p. 179.
4. Repetti, IV, p. 73.
5. Repetti, *Diz.*
Le Studj e documenti di storia signalent une église Sainte-Lucie à Colle Secco, p. 72 (1125). Je ne suis pas certain qu'il s'agisse du val di Chiana.

L'église Sainte-Lucie, construite en 1398, s'élève non loin du palais public, avec son haut campanile de brique[1]; c'est là que la confrérie de Sainte-Lucie avait ses réunions. Cette église est ornée de riches peintures; la voûte était décorée de fresques de Folli et de Franchini, les lunettes sont de Bertini, les stucs de Silini; le dessin de porte était de Manetti. F. Vanni représenta le martyre de Lucie. La voûte de la chapelle fut peinte à fresque par Bertini[2] (pl. VIII).

Au musée, il existe deux gracieuses peintures de sainte Lucie que le regretté M. Mussini a copiées pour M. Beaugrand et que celui-ci a bien voulu nous communiquer. L'une, dans un quatre-lobes, n'est vue qu'à mi-corps, elle tient la coupe des yeux et le glaive (pl. XVI); l'autre, de Sano di Pietro (1406-1481), est debout, elle tient la coupe de la main gauche et de la droite le poignard avec lequel elle semble percer les yeux; la robe est de cinabre, le manteau est bleu, les cheveux sont blonds, elle porte un nimbe orné. Ces deux figures d'un dessin parfait sont des types achevés d'élégance.

Au palais public, Lucie paraît encore parmi les innombrables peintures.

1. *Topographie*, V, B, 45.
Collection d'Uxelles, V, X, 37.
2. *Siena e suo territorio*, p. 232.
Milanesi, *Documenti per la storia dell'arte sanese*, III, p. 6.
Voy. Repetti.

En 1477, Andrea Niccolo est chargé, moyennant quarante-quatre livres, de peindre toute l'histoire de sainte Lucie pour la confrérie; nous trouvons plus tard (1568) une allocation donnée à Arcangelo Salimbeni et à Pietro Crozi pour une Annonciation peinte dans l'église de la confraternité de S. Lucia.

Tout le territoire siennois abonde en monuments du culte de notre vierge : dans le val d'Orcia, *Camprena;* dans le diocèse de Volterra, *Barbiano*, *Benedetto*, *Montecchio; S. Lucia a Castelnuovo* près Cojano; *S. Lucia a Bolsano*, filiale de Castello mentionnée en 1446; *S. Lucia a San Benedetto* dans le val d'Elsa; *Poggibonsi* qui comptait dans ses environs : *S. Lucia a Bolsano*, *S. Lucia a Papajano di Sopra*, *S. Lucia a Castagnolo*, etc.

S. Gimignano. — Tout près de S. Gimignano, on trouve une église S. Lucia qui possède de remarquables peintures[1].

Dans la collégiale de S. Gimignano, les fresques célèbres qu'on y voit répètent, au milieu de saints, l'image de Lucie[2] : l'une de Bartholi Mainardi est de 1500. La sainte est debout entre saint Nicolas et saint Gimignano; elle tient la palme de la main droite, la coupe de la gauche; le glaive lui traverse le cou (pl. VIII). Elle figure sur un triptyque peint par le Florentin Lorenzo Nicolai (1501).

1. Pecori, *Storia di S. Gimignano*, p. 557.
2. *Id.*, p. 523, 545.

LOMBARDIE ET DUCHÉS

Milan. — Une religieuse de la famille noble des Piroli, la sœur Angelica, avait disposé de ses biens pour un monastère de Sainte-Lucie situé à côté du jardin des Pères Zoccolanti di S. Angelo, non loin de l'église Saint-Barthélemy. On voyait encore, au xviie siècle, son image au-dessus d'une petite porte fermée. Les religieuses y demeurèrent de 1596 à 1621. Le cardinal Borromée, les trouvant dans un lieu trop isolé, les transféra dans le quartier de la porte Vercellina. Là, le monastère reçut les embellissements baroques en honneur au xviie siècle[1].

Vers cette même époque, on commença un oratoire, intitulé S. Lucia Scolari, dans le quartier de porta Nuova[2].

Il y avait encore, près de S. Maria Coronata, une église avec monastère, dédiée à sainte Lucie et qui fut démolie vers 1549, pour l'érection des nouvelles murailles urbaines[3].

Les reliques de sainte Lucie étaient nombreuses à Milan; on les vénérait à S. Girolamo, S. Agata delli Scolari, Donne del Soccorso, S. Eustorgio, S. Giovanni Quattro Faccie[4], S. Nazaro, S. Stefano in Broglio[5]; on montrait de ses cheveux au Dôme.

Vérone. — Une église Sainte-Lucie est mentionnée à Vérone dès l'année 1191, mais elle fut malheureusement refaite en 1743[6]. Schræder mentionne en 1592 le couvent de Sainte-Lucie; selon Lubin, il existait déjà en 1310.

En dehors de la porta Nuova, on trouvait l'hôpital *S. Lucia* et une église; à *Vallegio*, une église.

1. Torre, *Ritratto di Milano*, 1674, p. 165. Sainte-Lucie figure sur un ancien plan de la Topographie, 1705, V, B, 19.
2. Torre, p. 290.
3. Latuada, *Descrizione di Milano*, V, p. 166.
4. Morigi, *Santuario di Milano*.
5. Bascarpe, *Alcune chiese*.
6. Biancolini, *Notizie delle chiese di Verona*, p. 63, 650, etc.

Le monastère de *Sainte-Lucie* possédait quelques parcelles de ses ossements et un morceau de linge teint de son sang[1].

S. Lucia figure, sur un plan de 1737, près de la porta del Palio ou Stuppa, un peu avant l'église des Scalzi.

Le plan de Malacarne de 1822 représente l'édifice conservant son nom, mais transformé en caserne.

Tortone. — Un pays dans les environs de Tortone en 1155 est désigné sous le nom de *S. Lucia*[2].

Vicence. — Les Vicentins paraissent avoir eu, comme toute la Lombardie, une grande vénération pour la vierge de Syracuse.

Ils ont encore le *borgo S. Lucia*, le *mure S. Lucia* et la *porta S. Lucia*[3]. Cette porte crénelée, en saillie sur les courtines (pl. V), prenait son nom du sanctuaire voisin[4].

Cette église est ainsi mentionnée en 1118 : « Dni Thome de S. Lucia pot. Vicentie[5]. » Une église S. Lucia pour l'évêché de Vicence figure en 1192 dans les catalogues de Cencio.

Crémone. — Merula[6] pense qu'il faut confondre S. Lucia avec S. Lucilla, aveugle qui, avant son

1. Beaugrand, p. 63.
On peut voir plusieurs mentions de Sainte-Lucie de Vérone dans le Ve vol. d'Ughelli, *Italia sacra*.
Sur le plan de Blaeu, il y a une église et un oratoire distincts.
2. Bottazzi, *Le antichita di Tortona*, 1808.
3. Nous nous sommes servis à Vicence d'un plan de 1823 qui donne ces indications.
4. Sur un plan de 1587, cette église figurée d'une façon insignifiante porte par erreur le nom de S. Luca. *Topographie*, V, B, 23.
Collection d'Uxelles, V, X, 38.
5. Dondi dell'Orologio, *Dissert. sopra l'istoria eccl. di Padova*, XI fasc.
Castellini, *Storia di Vicenza*, IV, p. 56.
6. Sanctuaire de Crémone.

martyre, recouvra la vue de la main du pape Étienne.

Nous avons gravé, d'après le plan de Campi et tel qu'il était en 1582 (pl. V), le petit sanctuaire élevé à Crémone en l'honneur de sainte Lucie. Sainte-Lucie de Crémone est déjà mentionnée en 1198 [1], elle l'est aussi dans les statuts du XIIIe siècle.

D'après une tradition, consignée dans l'inscription suivante, l'origine remonterait même à l'année 622 : « *Ecclesia ista ad honorem divæ Luciæ virginis martyris ædificata fuit expensis totius civitatis sub anno 622 de mense iunii regnante Bonifacio V et Adovaldo Langobardorum rege seu Theodelinda eius mater : Et benedicta fuit per Anselmum civem et episcopum cremonensem sub die XXVIII mensis octobris 823* [2]. »

A Saints-Pierre-et-Marcellin on conserve des reliques.

Près de Crémone il existe une bourgade appelée *S. Lucia*.

Padoue. — Sainte-Lucie de Padoue est mentionnée, en 1129, dans un acte passé [3] en présence de Jugo, prêtre ordinaire de l'église Sainte-Lucie.

Il y avait au XIIe siècle une chapelle qui lui était consacrée à Sainte-Marie, ainsi mentionnée en 1130 : « Concedo capellam S. Lucie de Padua » (Bellinus episc.) [4].

A Sainte-Lucie, on conserve encore un morceau des côtes de la martyre, de sa chair et une petite natte de cheveux enfermés dans un reliquaire du XVIIIe siècle [5].

C'est vers cette époque que la paroisse fut construite par saint Benato [6]. Il y reste encore des dalles funéraires qui rappellent l'ancienne église; la rue qui y conduit porte le nom de S. Lucia [7].

1. *Repertorio diplomatico di Cremona*, p. 668 (K, 168).
Robolotti, *Documenti di Cremona*, 1857, p. 100.
Grande illustrazione del Lombardo Veneto, III, p. 544.
Zacharia, *Ménologe*, p. 222.
2. Zacharia, *Cremonensium episcoporum series*, Milan, 1719, p. 55.
3. Dondi, *Dissertazioni sopra l'istoria eccl. di Padova*, fasc. XI, p. 18.
Voy. *Topographie*, V, B, p. 24.
Aujourd'hui un théâtre porte le nom de S. Lucia.
Coll. d'Uxelles, V, X, p. 38.
4. Dondi.
5. Beaugrand, p. 63.
6. Brandolese, *Cose notabili di Padova*.
Rossetti, *Mon. di Padova*, p. 207.
7. Beaugrand, p. 95.

Nous devons chercher à la chapelle Saint-Georges, près de Saint-Antoine, le principal monument élevé dans la ville à la gloire de sainte Lucie et admirer les belles fresques consacrées à son histoire. Nous les avons gravées (pl. IX), ce qui nous dispense de les décrire en détail. On y voit successivement la vierge devant Paschasius, résistant aux attelages de bœufs, dans les flammes, et enfin ensevelie. Le type de Lucie, peut-être un peu fort, rappelle non une jeune fille, mais une femme de vingt-cinq à trente ans, d'une beauté remarquable. On ne s'accorde pas sur l'auteur de ces peintures qui devait appartenir à la fin du XIVe siècle. M. Forster en fait honneur à Avanzi et dit qu'il fut le seul peintre de la chapelle (1377); Selvatico soutient que ce fut l'œuvre d'Altichiero; M. Cavalcaselle ne se prononce pas et se contente de dire que le peintre fut de l'école de Giotto [1].

Pavie. — Bossi (*Chiese*, f. 287) cite une charte de 1248, où une église Sainte-Lucie est spécifiée à la maison du Podestat : « L'oratoire de Sainte-Lucie, dit-il, était contigu au palais du Podestat, au-dessus de l'angle que l'on dépasse pour aller de la grande place à la Golletta ou du passage du Zoccolo, qu'on appelait jadis la *strada di S. Lucia*, où l'on voit encore l'image de cette sainte [2]. »

Mantoue. — Il existait au moyen âge, à Mantoue, un monastère dédié à sainte Lucie; c'est là que la pieuse sœur Paola Montaldi vivait en 1358 [3]. Nous donnons [4] l'image de l'église d'après un ancien plan de 1628. Elle était garnie d'un campanile (pl. V).

Il y avait aussi dans la confession de la cathédrale un autel dédié à notre vierge, en 1314 [5].

Au XVIe siècle, à Mantoue, on était si dévot envers sainte Lucie qu'on mettait son image sur les monnaies; il existe encore une mezza lira, où elle figure debout, nimbée et tenant de la main gauche la coupe où sont déposés les yeux [6].

1. Cavalcaselle, *Histoire de la peinture*, p. 246.
2. Robolini, *Notizie storiche di Pavia*, IV, p. 124.
3. Donesmondi, *Dell'istoria ecclesiastica di Mantova*, 1615, p. 117.
4. Chatillon, Recueil de plans de villes, etc.
Sur un plan que nous avons acheté à Mantoue elle ne figure plus.
5. Cappelletti, XII, p. 66.
6. *Periodico di numismatico*, 1868, I, p. 247.

Parme. — Un antique oratoire, malheureusement moderné, portait le nom de S. Michele del Canale, puis celui de Sainte-Lucie.

Le tableau du maître-autel représente la sainte frappée à la gorge pendant qu'elle prend la communion[1].

Dans le baptistère de Parme[2] figure, parmi les peintures du xiv[e] siècle, une sainte Lucie accompagnée d'une inscription qui nous donne le nom de son auteur : « *Btolin. D. Placen. F.* »

La vénération des Parmesans pour sainte Lucie était si grande que l'ordonnance de sa fête, *De festivitate S. Lucie celebranda*, fit l'objet d'un chapitre des statuts en 1266. C'était une fête obligatoire et légale à laquelle devaient prendre part le podestat, le capitaine, les anziani, ou toutes les corporations de la ville étaient représentées ; les offrandes s'élevaient si haut que leur emploi se soumettait à une délibération des membres du gouvernement[3].

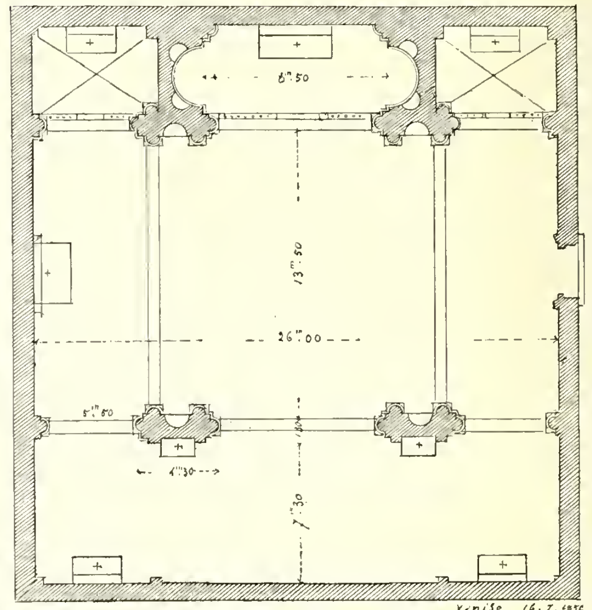
Plaisance. — Il y avait une prébende de S. Lucia dans la cathédrale[4].

Venise. — Les Vénitiens ont la prétention de posséder intégralement[5] le corps de sainte Lucie, qui aurait été apporté de Constantinople, en 1204, par Dandolo et déposé d'abord dans l'église Saint-Georges.

Guillaume de Malmesbury dit avoir vénéré (vers 1120) à Constantinople les reliques des vierges Agathe et Lucie. Cependant cette version, comme nous l'avons vu à propos de la Sicile, ne s'accorde pas avec le récit de Sigebert de Gembloux. M. Beaugrand cite, parmi ces reliques de Venise, la coiffe et le voile qui recouvrait la relique.

D'après Sansovino, l'église S. Lucia serait antérieure à la translation des reliques et remonterait à 1192[1]. Occupée par des Augustines, elle fut d'abord dédiée à la S. Annunziata ; en 1459, elles habitaient de petites maisons, leur couvent a été démoli pour l'établissement de la douane du chemin de fer[2]. C'est aujourd'hui un simple oratoire dépendant de la paroisse S. Geremia.

Il est difficile de deviner l'ancien état de l'édifice, d'après le plan actuel, qui affecte une forme



Venise. — Plan de S. Lucia.

à peu près carrée, une sorte de croix avec quatre chapelles dans les angles. La façade n'est pas achevée[3].

On a attribué cette église à Palladio ; mais Magrini, pièces en main, a prouvé qu'elle ne remonte pas à une époque antérieure à 1609, 1611, époque postérieure elle-même de trente ans à la mort du célèbre architecte[4].

Sainte Lucie figure dans les mosaïques de Saint-Marc[5].

L'église des Jésuites, érigée sous le vocable de sainte Lucie, avait un os de son pied. D'autres ossements reposent chez le patriarche dans l'église

1. Bertoluzzi, *Nuovissima guida*, p. 148.
Un plan de la collection d'Uxelles signale l'église Sainte-Lucie de Palerme, V, X, 37.
2. J. Durand, *Ann. arch.*, XVI, p. 130.
3. *Statuta communis Parmæ*, 1266, p. 158 (K. $\frac{145}{B2}$).
De festivitate S. Luciæ celebranda.
4. Campi, *Historia eccl. di Piacenza*, 1641, 3 vol. in-f°, III, p. 134.
5. Cappelletti, *Chiese d'Italia*, VIII, p. 357.
M. Riant a retrouvé un dossier relatif à un procès entre les sanctuaires de l'Annunziata et de Corpo di Cristo pour la possession de ces reliques, 1476-1478.

1. Sansovino, *Venetia citta nobilissima*, p. 53.
2. Cappelletti, IX, p. 472.
3. Voy. les Notes de voyage de mon père en 1850, p. 65.
4. Selvatico, *Arch. de Venezia*, p. 334.
5. Pasini, *S. Marco*, p. 121.

Sainte-Lucie, etc.[1]. Saint-Marc en possédait en 1697.

Udine. — Il y avait à Udine une église consacrée à Sainte-Lucie que fonda et dota, en 1367, Luzia Benevente et qui fut amplifiée et pourvue d'un monastère en 1381[2].

Il y avait aussi des reliques de notre sainte à la cathédrale[3].

Sardaigne. — Sainte Lucie était vénérée en Sardaigne; un monastère de femmes y avait été fondé en 1539 à Cagliari. Une confrérie s'était formée

1. Beaugrand, p. 64.
2. Capodagli, *Udine illustrata*, p. 41.
3. *Id.*, p. 32.

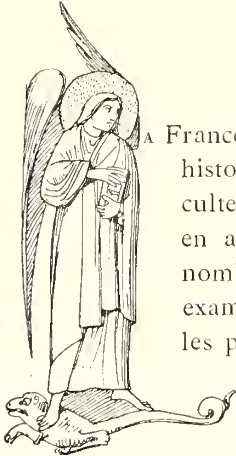
sous son vocable. Une fontaine portait son nom en 1450[1] (pl. XXV).

Près Nuoro, un lieu appelé S. Lucia possède une église de ce nom au bord de la mer; c'est là qu'aborda en 1263 l'archevêque de Pise Visconti, quand il se rendit en Sardaigne comme légat du pape[2].

Savone. — Savone possède une vieille chapelle de Sainte-Lucie qui devait être primitivement dédiée à saint Étienne. Il y avait aussi un couvent. C'est dans l'église Sainte-Lucie que Gabriel Chiabrera composa ses plus belles poésies. On lisait sur sa porte : *Fastidiosam desere copiam*[3].

1. La Marmora, *Itinéraire* 1860, I, p. 31, 157; II, p. 30 et 50.
2. *Id.*, II, p. 182.
3. Torteroli, *Monumenti di Savona*.
Monti, *Compendio di notizie storiche*.

FRANCE


Bibl. nat. Latin, 233, f° 98 v°.

La France, dès les premiers temps de son histoire, n'est pas restée étrangère au culte de la vierge de Syracuse et nous en a laissé le témoignage dans de nombreux monuments que nous examinerons dans l'ordre où nous les présentent les diocèses.

ALBI. — Dans le canton de Cordes[1], tout près du village des Cabannes, il existe une petite commune du nom de *la Capelle-Sainte-Luce*, dont l'église n'est plus aujourd'hui (depuis 1830) qu'une annexe desservie par le curé des Cabannes, qui va y dire sa première messe le dimanche.

Tout porte à croire que la Capelle-Sainte-Luce est fort ancienne. M. Gil, à qui je dois des documents et le dessin qui les accompagne, la ferait remonter au XIIe siècle ; en tout cas, nous la trouvons mentionnée en 1288, époque où Raymond de Saint-Amant avait cédé à l'évêque les dîmes qu'il prélevait dans la paroisse de Sainte-Luce, comme chef-lieu paroissial. Elle valait encore, en 1775, 630 livres de revenu.

L'église s'élève au fond d'un vallon, arrosé par la Sainte-Luce et dont les versants se relèvent à droite et à gauche à 100 mètres de hauteur.

La porte d'entrée, garnie de cannelures, a $1^{m},60$ de large. On descend cinq ou six marches pour arriver au seuil, quoique le sol lui-même, dans ces dernières années, ait été exhaussé d'un mètre. L'église, partagée intérieurement en trois travées, est voûtée en ogives; la partie du sanctuaire est seule intacte; dans la nef, des remaniements ont eu lieu pour réparer le toit qui s'effondrait. A la façade du midi est rattachée une chapelle voûtée en ogives et dédiée à la sainte Vierge. Les nervures des voûtes se poursuivent sur les pieds-droits, comme cela se pratiquait au XVe siècle[1] (pl. XII).

Les habitants ont la vierge de Syracuse pour patronne et célèbrent pieusement sa fête le dimanche qui suit le 13 décembre[2].

Il y a aussi une église dédiée à sainte Lucie dans les environs de *Salvagnac*.

Une abbaye bénédictine dédiée à Lucie et Agathe avait pour abbesse, au XIe siècle, Eugénie († 1093); elle eut confirmation de ses biens en 1217.

AMIENS (Somme). — *Abbeville*. — L'abbaye de Saint-Riquier[3], dans les environs d'Abbeville, avait, avant le IXe siècle, des reliques de sainte Lucie. Les chartreux d'Abbeville, la collégiale de Longpré, l'église du Port avaient des parcelles d'ossements[4]; on en vénérait aussi aux Louvencourt et aux Clarisses d'Amiens[5].

C'est en Picardie que prit naissance ce vieux proverbe :

A la Sainte-Luche
Les jours s'avanc'tent du saut d'une puche[6].

Il y a une statue à *Tertry* et une verrière moderne à *Péronne*, etc.

ARRAS (Pas-de-Calais). — Le culte de Lucie se répandit de bonne heure dans la France septentrionale. L'église du monastère de Saint-Waast, à Arras, avait un autel qui lui était dédié et dont on rapporte l'épigraphe parmi les poésies d'Alcuin sous le titre : « Ad aram sanctarum Cæciliæ, Agathæ, Agnetis et Luciæ » :

1. BEAUGRAND, p. 96. Répert. arch. du Tarn.

1. Lettre de M. Gil.
2. BEAUGRAND, p. 97.
3. PERTZ, XV, p. 175.
4. BEAUGRAND, IX, p. 65.
5. CORBLET, *Hagiographie*, IV, p. 413.
6. BEAUGRAND, p. 97. Avant la réforme du calendrier par Grégoire XIII, le solstice d'hiver était attribué au 11 décembre.

Cæcilia, Agathes, Agnes et Lucia virgo,
Hæc istis pariter ara sacrata micat.
Lilia cum rosis fulgent in vertice quarum,
Et lampas rutilat luce perenne simul [1].

Arles (Bouches-du-Rhône). — Une chapelle abandonnée de l'ancienne commanderie de Malte était sous l'invocation de sainte Lucie [2].

Auch (Gers). — La paroisse de Duran est placée sous le vocable de sainte Lucie.

Une des fermes de la paroisse de Castel-Arrouy comprend une pièce de terre qu'on appelle dans le patois *Santo Lucio*. La tradition désigne, en ce lieu, une église Sainte-Lucie et quelques traces rappellent le cimetière. Un incendie a détruit les archives.

Avignon. — L'église Saint-Symphorien a encore sainte Lucie pour patronne. En 1461, une dame Geneviève Litarde « ordinavit fieri unum retabulum pro magno altari parochiæ Sancti Symphoriani, præsentis civitatis; cujus parochianna existit, cum ymaginibus, videlicet in medio Dei Patris in sua sede majestatis, b. Marie, S. *Lucie* et Sancti Symphoriani ab aliis partibus ; et hoc usque ad summam centum florinorum. »

Au xvie siècle, l'église fut totalement reconstruite, et le culte de sainte Lucie passa dans le nouvel édifice, ainsi qu'il résulte d'une inscription de 1528 placée dans le fond : « *Hoc anno curente Dni 1528, die 10 Augusti, festa S. Laurentii occurente hoc templum cum altaribus ejusdem, in honorem Dei et B.B. martyrum et virginis Symphoriani et Luciæ fundatum seu constructum, Deo consacratum est...* »

Le chapitre de Notre-Dame jouissait d'un prieuré au village de *Saze*, aujourd'hui diocèse de Nîmes, et les patrons en étaient saint Symphorien et sainte Lucie. La paroisse fut transférée aux Grands-Carmes d'Avignon, après le Concordat, l'ancienne église ayant été vendue et transformée en magasin.

Dans le diocèse d'Avignon il n'y a qu'une paroisse, d'environ 400 âmes, qui ait pour titulaire sainte Lucie.

Les deux foires d'Apt et de Cucuron, qui se tiennent le 13 décembre, semblent par cette date soumises à sa protection [1].

Taillades (Cavaillon). — 423 habitants. Église.

Beauvais (Oise). — Sur la paroisse de *Bethisy-Saint-Martin* [2] il existe une ferme appelée *Sainte-Luce* où se trouve une ancienne chapelle du xiiie siècle, malheureusement comprise dans les constructions rurales et coupée par un plancher [3]. Elle appartient aujourd'hui à M. le vicomte du Puget, qui a eu la bonté d'en faire pour nous les dessins. Un document de 1207 nous apprend qu'elle appartenait à l'abbaye de Montmartre et qu'alors, située au milieu d'un désert, abandonnée, elle avait eu besoin d'une importante restauration. Le style que nous avons maintenant sous les yeux semble appartenir à cette date [4] (pl. XIII).

En 1238, le cartulaire de Montmartre signale un bien voisin : « Granchiam sitam apud S. Luciam. »

Évreux (Eure). — *Heudicourt* (Étrépagny). — M. le comte d'Estève a donné le nom de Sainte-Lucie à sa villa, pour rappeler d'anciennes traditions qui nous montrent, sur cet emplacement, une chapelle dédiée à cette sainte. M. d'Estève me parle aussi d'un autre sanctuaire dans le même département [5].

Bordeaux (Gironde). — Une église sous le vocable de sainte Lucie, dont nous ne trouvons aucune trace avant 1660, s'élève à *Blaye*, sur un coteau. Un groupe de population s'étant formé en ce lieu, le duc de Saint-Simon, gouverneur de Blaye, fit don d'un terrain pour l'église et de 500 livres de rentes pour son service. Elle ne présente rien d'intéressant comme architecture [6].

Bourges (Cher). — On disait conserver avant la Révolution une relique de sainte Lucie dans le trésor de la cathédrale; mais son histoire est malheureusement entourée de beaucoup d'obscurités et de difficultés chronologiques.

1. Alcuin, Migne, III, p. 742.
2. Lettre de l'abbé Constantin, 15 juin 1891.

1. Beaugrand, p. 99.
2. Cambry, *L'Oise*, II, p. 138.
3. Lettre de M. l'abbé Macrez.
4. Barthelemy, *Recueil de chartes de l'abbaye de Montmartre*, 1883, p. 144.
5. Lettre de M. d'Estève, juin 1889.
6. Beaugrand, p. 100, 196.

La *Gallia christiana* prétend que l'archevêque Guillaume de Bois-Ratier (1409-1421), allant visiter la catacombe de Saint-Callixte à Rome, fit réparer le tombeau de la vierge Lucie. L'inscription qui rappelle la restauration du tombeau ne porte pas *Luciæ Virginis*, mais *Lucinæ Virginis*[1]. Aringhi cherche à l'expliquer, non par une faute de graveur, mais par la confusion qu'établissent certains manuscrits entre *Lucina* ou *Lucilla*, ce qui, d'après la prononciation italienne, se confond avec Lucia[2].

J'essaye cependant de rétablir ainsi l'histoire : une capsella d'ivoire, peut-être antique[1], est donnée avec des reliques de sainte Lucie à Guillaume IV qui la transmet à son successeur, André Foreman, lequel passe pour l'avoir rapportée directement de Rome, et prépare tout pour l'enchâsser magnifiquement. Pendant son court épiscopat, il n'a pas le temps d'achever l'œuvre qui n'est terminée qu'en 1516 sous l'archevêque Bohier (cardinal l'année suivante).

On sait qu'aux xve et xvie siècles ces bustes étaient très en vogue, celui-ci excellait par sa magnificence. Il avait des épaules d'argent doré, un soubassement sur lequel se développaient les sujets de la vie de Lucie peints en émail. Sur la tête brillaient une couronne avec une Annonciation en camaïeu et des roses de pierreries. Sur le corps étaient figurés des orfrois tout ruisselants de gemmes précieuses. L'inventaire en désigne plus de deux cents.

Cette magnifique châsse, pendant les saccages des huguenots, put être cachée et leur échapper, mais elle disparut en 1793[2].

Il y avait aussi, dans la Sainte-Chapelle de Bourges, un buste de sainte Lucie que nous décrit l'inventaire de 1405; mais il semble qu'il s'agisse d'une des compagnes de sainte Ursule.

Cahors (Lot). — *Pontverny* (canton de Latronquière) est sous le vocable de Lucie. Cette sainte était très populaire dans le vieux Quercy, comme en témoignent de nombreux noms de baptême. Un proverbe patois, analogue à celui des Picards, rappelle ainsi l'allongement des jours au solstice d'hiver :

Per sento Lucio
D'un pè dé puço[3].

Cornus possédait aussi au xviie siècle une église Sainte-Lucie.

Carcassonne (Aude). — *Sainte-Lucie.* — Il existe dans l'Aude une île nommée *Sainte-Lucie* où subsistent les ruines d'une église très ancienne. Elle n'a qu'une nef, terminée par une abside circulaire intérieurement, polygone à l'extérieur,

1. Aringhi, I, p. 457.
Rocco Pirro, l'historien de l'église de Messine, croit à l'authenticité de cette relique.
2. La difficulté chronologique est encore plus grande que celle-ci. André Foreman passe pour avoir rapporté de Rome le crâne de la sainte, et le bréviaire de Bourges qui forme un document respectable nous dit que la translation de la relique eut lieu sous le règne de Louis XII : « S. martyris caput Roma Bituricen allatum fuisse traditur *sub Rege Ludovico duodecimo* (fête de sainte Lucie, 13 décembre). » On lit dans l'inventaire de 1667 : « L'ancien inventaire rapporte que ladite relique estoit dans une boîte d'ivoir et que ledit objet a esté apporte de Rome par saint Guillaume, archevêque de Bourges, ledit reliquaire est assis sur un grand pied d'estail de cuivre doré, garni d'esmaux sur argent, représentant la vie et le martyre de ladite sainte... ledit reliquaire a été fait l'an 1516. » L'inventaire de 1696 confirme le précédent : « Dans ledit chef est le crasne de sainte Lucie, donné par le pape Sixte à saint Guillaume qui en fit présent à l'église de Bourges. » Voici donc les repères chronologiques que ces documents nous présentent :
S. Guillaume Ier, 1200-1209.
Guillaume III de Bois-Ratier, 1410-1421.
Guillaume IV, 1492-1505.
Sixte IV, 1471-1484.
André Foreman, 1512-1513.
Louis XII, 1498-1515.
Reliquaire daté de 1516 fait sous le cardinal Bohier († 1519).
Il me semble que, d'après cette comparaison, nous devons écarter saint Guillaume dont l'histoire ne parle d'aucun voyage à Rome et qui, en tout cas, n'était contemporain d'aucun pape du nom de Sixte. La correspondance semble se mieux établir entre Guillaume IV et Sixte IV, dont il a pu recevoir les faveurs avant d'être évêque, et avec Louis XII, dont il fut tout à fait contemporain. Le vieil inventaire dut confondre Guillaume Ier avec Guillaume IV; ce qui est d'autant plus croyable que le reliquaire avait été placé au-dessus de l'autel de Saint-Guillaume, comme il est constaté en 1537.
J'ajouterai, en ce qui concerne la relique elle-même, qu'on ne saurait supposer la tête entière dont il est question à Metz et dont on n'a jamais signalé l'existence à Rome; il ne peut s'agir ici que d'un fragment et j'en trouve une preuve dans la matière d'ivoire dont on s'était servi pour l'enchâsser et qui suppose un objet de petite dimension. On sait qu'il suffisait d'une parcelle d'un chef pour construire un buste et souvent laisser croire à une relique plus considérable. On peut accepter que Sixte IV dans ses reliquaires eut des fragments d'ossements de Lucie de Syracuse; mais il serait même possible que son présent eût concerné Lucie de Rome; on sait quelles confusions ont eu lieu dans le culte de ces deux saintes.

1. L'inventaire la dit environnée d'images, ce qui semble désigner une des pyxides du vi^e^ siècle.
2. Beaugrand, p. 73.
3. *Id.*, p. 97.
Longnon, *Pouillé du* xviie *siècle.*

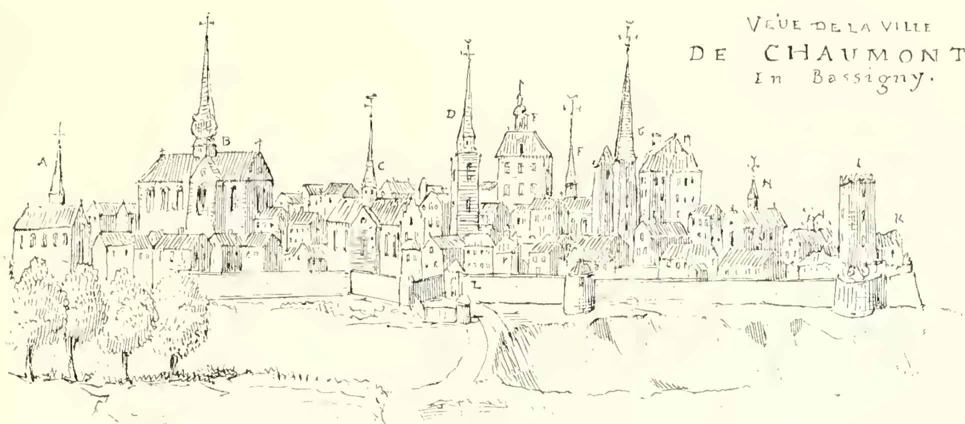
avec autant de contreforts que d'angles; les murs sont très épais; la largeur égale 5m,35[1]. Le soubassement est en pierres réglées et soignées, le dessin en moellonnage; les murs sont aujourd'hui dérasés à une très médiocre hauteur. On y a retrouvé des fragments antiques, notamment un médaillon en bas-relief (pl. XI).

Ce qu'on appelle *Sainte-Lucie* est un domaine dépendant de la paroisse de la Nouvelle[2]. Avant l'établissement de la ligne du chemin de fer de Narbonne à Cerbère, il formait une île entre l'étang de Bages-Sigean et la mer. Ce domaine

Dijon (Côte-d'Or). — L'évêché de Dijon possède deux petites reliques de sainte Lucie. Sur la boîte qui renferme ces fragments est inscrit le mot *Metis* (Metz). Neuf églises du diocèse possèdent des parcelles[1].

La *Vie de sainte Lucie* a été écrite en prose patoise de la haute Bourgogne au XIIIe siècle (Bibl. nat., n° 7208).

Fréjus (Var). — Une foire se tient le 13 décembre, depuis plusieurs siècles, à Draguignan, ce qui prouve une longue dévotion à sainte Lucie.



D'après un manuscrit de Gaignières à la Topographie nationale, V (a 109).

appartenait à l'abbaye de Lagrasse[3] qui y avait construit une chapelle en l'honneur de sainte Lucie, dont il ne reste aujourd'hui que quelques vestiges. De ce domaine est sortie la pierre qui a servi à construire la basilique de Saints-Just-et-Pasteur de Narbonne.

Chaumont (Haute-Marne). — Il y avait autrefois à Chaumont en Bassigny une église, dédiée à sainte Lucie, dont une aquarelle de Gaignières nous montre la flèche (F). La cathédrale a aussi une chapelle sous son vocable.

1. *Bull. mon.*, 1844. Dessin de Caffe, arch.
2. Lettre de M. l'abbé Estruc, curé de Port-de-la-Nouvelle, 26 août 1889.
3. On a publié de nombreuses et anciennes chartes de ce pays dans le *Bulletin de la Commission arch. de Narbonne*, 1876-77.

Cette pensée pieuse avait fixé à ce jour l'élection du conseil de ville.

Une foire se tient aussi le 13 décembre à Saint-Maximin.

Dans le cartulaire de Saint-Victor nous relevons ces mentions :

S. Luciæ de Bagnaria ecclesia (1008).
S. Luciæ de Civita ecclesia (784-850).

Gap (Hautes-Alpes). — *Sainte-Lucie*, quartier et chapelle détruite dans la commune des Crottes.

Sainte-Lucie, écart dans la commune de Réallon[2].

Grenoble (Isère). — En 1497, une chapelle dédiée à sainte Lucie nous apparaît dans le cartu-

1. Mémoire de M. l'abbé Denizot, mai 1891.
2. Roman, *Topog. des Hautes-Alpes*.

laire de Grenoble comme fondation nouvelle. Elle avait été construite par un pieux marchand du nom de Raymond Corrand et de plein droit appartenait à la collation de l'évêque[1].

Une commune appelée *Sainte-Lucie*, dans le canton de Corps, possède une église dédiée à cette sainte; elle était jadis le but d'un pèlerinage. Sur le devant du maître-autel on lit, d'un côté, *Sancta Lucia* et l'on voit, de l'autre, une palme et une épée.

Vienne. — Une église dédiée à saint Vit et sainte Lucie fut donnée en 1190 aux évêques de Vienne. Elle avait reçu confirmation d'Urbain III en 1186. Les Camaldules, pour se rapprocher de la ville, obtinrent, en 1314, de s'y loger et ils y demeurèrent jusqu'en 1771.

Langres (Haute-Marne). — *Clairvaux.* — L'abbaye, si riche en reliques, possédait celles de sainte Lucie; elle en montrait, notamment en 1223, dans une des tourelles dont le reliquaire était garni[2].

Luçon (Vendée). — M. l'abbé Pontderie nous écrit qu'on invoque sainte Lucie contre les maux d'yeux dans le diocèse de Luçon[3].

Le Mans (Sarthe). — Le culte de sainte Lucie, un des plus anciens au Mans, remonte au moins à saint Aldric, qui y fonda, en 833, vers l'orient de son église, un autel en son honneur[4]. Au xive siècle, il y avait des reliques dans l'église Saints-Pierre-et-Paul.

Marseille (Bouches-du-Rhône). — Il y avait à Arles une commanderie sous le titre de Sainte-Luce; elle appartenait autrefois aux Templiers; le chef-lieu, qui était à Arles, avait une grande maison et une église en ruine avec des terres en dehors de la porte de la Cavalerie et provenait de diverses acquisitions en 1190, 1207, etc.[5]. Il n'en restait plus de trace au xviiie siècle.

1. *Cartulaire de Grenoble*, p. 326.
Beaugrand, p. 196.
2. Lalore, *Trésor de Clairvaux* (dépendant autrefois de Langres).
3. Lettre du 14 août 1889.
4. Pertz, *Mon.*, XV, p. 312.
5. Comte de Grasset.
Inventaire des archives départementales des Bouches-du Rhône, Paris, 1873.

A 6 kilomètres, sur le canal de Bouc, il y avait aussi une chapelle de Sainte-Luce, dans la ville, au Grand-Prieuré[1].

Une visite pastorale de 1688 nous révèle à Beaucaire, dans l'église des Cordeliers, « la chapelle de Sainte-Luce, qui y est encore en assez bon estat et l'autel aussy, sur lequel il n'y a point de dais. La confrérie des tallieurs qui y est establie en a soing, faict fère le service d'une messe tous les dimanches, exposer le Saint-Sacrement, dire grand'messe et fère procession le jour de Sainte-Lucie, ayant des indulgences plénières et perpétuelles pour les confrères. »

A *Aix*, les Carmélites possèdent des reliques imperceptibles.

Meaux (Seine-et-Marne). — Sainte Lucie, nous écrit M. le chanoine Denis, donnait son nom à un prieuré, situé à 5 kilomètres au nord de Coulommiers, qui faisait partie de l'ancien diocèse de Meaux et qui fut détruit vers l'an 1400[2].

Mende (Lozère). — Sainte Lucie, que les tailleurs avaient prise pour leur patronne, était à Mende honorée d'un culte spécial. Une chapelle lui était dédiée et le peuple venait avec dévotion invoquer cette sainte pour les maladies des yeux. Voici ce qu'écrivait au milieu du xiie siècle le vénérable Aldebert, évêque de Mende: « Mulier quædam cæca ecclesiam Beate Lucie virginis oratura ut sanaretur adierat, tali ut videtur, sicut et quidem simplices propter similitudinem nominis, opinione induta, quod beata Lucia lucis conferende gratiam habeat potentiorem[3]. »

La chapelle de Sainte-Lucie était sur la crypte de Saint-Privat, dans le cimetière de la cathédrale; comme la cathédrale, elle devait dater du xiiie siècle. L'hôpital de Mende avait des droits sur cette église. Lorsque le directeur de cet établissement hospitalier entrait en fonction, il se rendait à la chapelle et en prenait possession[4].

Le chanoine Bertrand Piscis, ayant fondé vers 1300 une chapellenie à l'autel de Saint-Privat, dans la chapelle de Sainte-Lucie, il fut convenu que les

1. Revel du Perron, *Dict. topog. d'Arles*, 1871.
Beaugrand, p. 102.
2. Lettre du 13 mai 1891.
3. Manuscrit d'Aldebert.
4. G. Bochet, notaire, f° 59.
Notice historique sur la cathédrale de Mende, 1846.

oblations seraient également partagées entre le chapelain et le recteur de l'hôpital. Toutefois, quelque temps après, à la prière du fondateur, Aldebert de Saltu, prêtre administrateur de l'hôpital, lui abandonna les offrandes moyennant 5 sols tournois. Guillaume Durand, évêque de Mende, ratifia cet accord.

La ville de Mende avait la coutume de faire, le jour de Sainte-Lucie, une distribution aux pauvres de l'hospice. En 1619, les dépenses pour cette charité se portèrent à 52 sols [1].

Le 15 juillet 1415, cette chapelle avait été unie au collège du Bon-Conseil. Les droits de l'hôpital furent toutefois maintenus [2].

Notre vierge paraît avoir joui d'une grande popularité dans les Cévennes pendant le moyen âge. Elle avait non seulement, à Mende, la chapelle très ancienne qui fut démolie à l'époque de l'agrandissement de la cathédrale [3], mais elle possédait en outre dans les environs des monuments nombreux.

On rencontre encore aujourd'hui des chapelles luciennes à *Ispagnac*, *Fontanes*, *Grandrieu*, *Saint-Hilaire-de-Lavit*. Dans la commune de Saint-Léger-de-Peyre, dans les environs de Marvejols, il existe un village qui porte le nom de *Sainte-Lucie*. Son église est dédiée à cette sainte et témoigne par son style d'une fondation très ancienne. Le chœur conserve le caractère roman; le reste de l'édifice fut ruiné par les protestants au XVIe siècle, lorsqu'ils se construisirent un temple à Saint-Léger-de-Peyre. Après leur bannissement, les habitants voulurent que leur petite chapelle, qui n'était plus qu'un fragment de l'ancienne, fût rendue au culte. Jusqu'en 1790, ils eurent des prêtres qui servirent l'église sous le titre de prieurs, mais, depuis 1790, la paroisse fut supprimée et comprise dans celle de Saint-Léger-de-Peyre. En 1842, on obtint qu'elle fût érigée en succursale; on restaura pauvrement l'édifice et, au lieu d'en relever les voûtes, on les remplaça par un grossier plafond. Aujourd'hui, l'église a 14^{m},10 de longueur dans œuvre sur 5^{m},30 de largeur. Les murs dans la partie absidale, la seule ancienne, n'ont pas moins de 1^{m},10 d'épaisseur, sans compter des contreforts dont on voit encore les traces. L'abside est polygone; sa corniche, encore bien romane, offre sur ses modillons des têtes d'hommes et de bêtes diverses. Elle est construite en beaux moellons de granit, reliés par un mortier aussi dur que la pierre. Une seule des fenêtres qui l'éclairaient subsiste du côté du midi, elle a 0^{m},60 de large sur 1^{m},80 de hauteur [1].

En démolissant les fonts baptismaux, situés à 13^{m},50 des pilastres du chœur, on a retrouvé la base d'une belle colonne demi-cylindrique qui appartenait à l'ancien édifice, en partie détruit au XVIe siècle [2] (pl. XI).

1. Archives de la ville de Mende, série CC, 64.
2. Archives départementales : livre des *Cinq secrétaires*, série G.
Tous ces documents sont dus à l'obligeance de M. Ferd. André, archiviste du département, juillet 1889.
Brochure intitulée : *Les églises, chapelles et lieux de dévotion de l'ancien diocèse de Mende*, p. 25.
3. Lettre de M. André, arch., juillet 1889.
Pour la cathédrale de Mende on peut consulter : *Notice historique de la cathédrale de Mende*, 1846 (L, K., 4784).
Tourette, *Notice sur l'ancien palais des évêques de Gévaudan*, 1859, in-8° (L, K., 4785).

1. Lettre de M. l'abbé Favier, août 1889.
2. *Id.*, 8 novembre 1889.

Metz. — *Abbaye de Saints-Vincent-et-Lucie.* — (970) Translation de Corfinium à Metz, dans la nouvelle abbaye de Saint-Vincent. — (1042) Bras donné à Spire. — (1051) Bulle de Léon IX. — (1093) Nouvelle châsse. — (1096) Bulle d'Urbain II. — (XIIe siècle) Sigebert de Gembloux. — (1161) Dédicace de l'oratoire de Sainte-Lucie. — (1248) Construction d'une nouvelle église. — (1272) Indulgence en faveur du culte de sainte Lucie. — (1356) Voyage de Charles IV, auquel on donne un doigt de la sainte. — (1376) Consécration. — (1395) Incendie. Restauration. — (1440) Peintures dans la chapelle. — (1549) Statue d'argent. — (1613-1641) Ouverture de la châsse. — (1705) Incendie. — (1754) Nouvelle façade. — (1793) Spoliation. Les reliques à Ottange. — (1868) Leur retour à Metz.

Metz a une grande importance dans l'histoire des reliques de sainte Lucie dont elle se vante de posséder le corps. Sigebert de Gembloux raconte que l'évêque Théodoric obtint de l'empereur Othon qu'il lui donnerait pour son église les reliques de sainte Lucie à Corfinium (970) [3], il les déposa à Saint-Vincent et s'occupa aussitôt de l'érection d'un sanctuaire.

3. Le récit de Sigebert ne s'accorderait guère avec la version de Dandolo, la translation à Constantinople, à Venise, etc., si nous ne supposions une division des reliques qui laissait de part et d'autre se produire la prétention d'une possession intégrale.

Ce fut en 968 que l'on jeta les fondements de Saint-Vincent dans une île de la Moselle.

Le précieux dépôt installé à Metz[1] ne tarda pas à exciter de pieuses convoitises. Conrad et Gisèle avaient fondé, à Spire, une abbaye que leur fils voulut orner de reliques. Il sollicita pour cela Théodoric, l'évêque de Metz, qui lui envoya un bras de notre sainte en 1042.

Au commencement du XIIe siècle, le souvenir de ce don était si présent, à Metz comme à Spire, que Sigebert adressait, aux moines qui en avaient bénéficié, une pièce de vers[2].

Le culte de sainte Lucie était devenu particulièrement cher aux abbés de Saint-Vincent. Lanzon, si dévoué à Grégoire VII, au retour de son second exil, se signala par sa libéralité et fit faire une châsse d'argent enrichie de pierreries, dans laquelle Poppon, évêque de Metz, déposa solennellement le corps de la martyre, le 14 août 1093, châsse qui, restaurée en 1613, 1641, 1687, disparut entre les mains rapaces des révolutionnaires. Ce même évêque, pour l'amour de sainte Lucie, donna, en 1094, à l'abbaye de Saint-Vincent, le domaine de Saint-Julien-lès-Metz[3].

En 1161 eut lieu la dédicace de l'oratoire de Sainte-Lucie, côté de l'épître. L'ancienne église, je ne sais par suite de quelle circonstance, dut être reconstruite au XIIIe siècle; un nouvel édifice fut fondé en 1248. Il était complet, et la chapelle de Sainte-Lucie ouverte aux fidèles en 1272, car nous voyons alors Laurent, évêque de Metz, notaire du pape, accorder des indulgences à ceux qui viendraient prier dans cette chapelle.

L'histoire des spoliations impériales n'est pas terminée. Charles IV, pour le malheur de Metz, y vint en 1356 et obtint qu'on lui donnât un doigt de sainte Lucie. Une charte, datée des calendes de janvier (21 décembre) de cette année, revêtue de son sceau, atteste qu'il a vu le corps de sainte Lucie dans la châsse et qu'il en a reçu une relique, de la générosité de l'abbé Pierre Baudoche. Ce prince lui fit faire un magnifique reliquaire et la transporta à Prague.

La consécration de la nouvelle église abbatiale n'eut lieu qu'en 1376, sous le double vocable de Vincent et de Lucie, comme l'indiquent ces vers au-dessus du maître autel :

> Nos, o Vincenti, salva virtute potenti;
> Lux, pax atque via sis nobis virgo Lucia.

A la fin du XIVe siècle (1395), l'église fut incendiée par la foudre[1]. Elle ne fut restaurée qu'au milieu du XVe siècle.

A cette époque (1440), l'abbé Nicole de Gournay (un Messin), élu en 1415, fut un des principaux bienfaiteurs de l'abbaye; artiste et lettré, il fit peindre à fresque les murs de la chapelle de Sainte-Lucie; il fit représenter en douze tableaux les divers épisodes du martyre de cette sainte, sur un fond rouge semé de petites étoiles d'or et d'aigles éployées d'or. Il accompagna chaque tableau de ces vers en français messin de ce temps, que nous reproduisons d'après M. Ch. Abel :

C'est la vie sainte Lucie de Siracuse.

1°

Lucie pour sa mère quérir santé
Le tumbel sainte Agathe ont visité.

2°

Lucie de sainte Agathe heut vision
Disant : Par toy ta meyre a garison !

3°

Lucie à sa mère ses biens requist
Pour les donner au nom de Jhû Crist.

4°

Lucie aux pauvres gens ses biens départ
Affin d'avoir en paradis sa part.

5°

L'espouls Lucie s'en plaint à sa norrice,
Celle repons biens en acquiert plus propice.

6°

Son dit espouls à Paschas la ménée
Et devant lui pour chrestienne accusée.

7°

Le tiran dist : Sacrifie et rapelle
Tes biens. — Non, car Dieu les a ja, dist-elle.

8°

Lors la commande au bordel trahyner,
Mais le Sainct Esperit l'en a préserver.

1. *Histoire de Metz*, II, p. 77.
2. Migne, p. 160, 830.
3. Cartulaire de Saint-Vincent. Renseignement de M. Ch. Abel.

1. Blanc, *Metz et ses monuments*, p. 38.

9°

Paschas fit un tres grant feu emprendre
Graix, oille, es pois ardant sur elle espendre.

10°

Le tiran que Lucie ne polt surmonter
Au feu, d'un glaive au corps la fist frapper.

11°

Venir ne peust à son trespassement
Tant qu'eust receu le divin sacrement.

12°

Paschas (?) fust pies liyés et emmenés
A Rome et là hors du sent décollés.

Ces fresques existaient encore en 1770, quand le Bénédictin dom Dieudonné[1] en prenait un aperçu : « On y voit, écrivait-il, des figures qui ne sont pas riches dans des attitudes singulières, et des draperies et des habillements du même genre. Les explications sont en caractères gothiques, au-dessous se voyent les armes du bon abbé Nicolas Lé Gronay. »

Tous les ans, le 13 décembre, d'après un usage qui remonte certainement au XI[e] siècle, selon un cérémonial de cette époque, le chapitre de la cathédrale, auquel se joignait celui de Saint-Sauveur, se rendait en procession à Saint-Vincent; en entrant, le chantre entonnait l'antienne : « Venez, épouse de Jésus-Christ, recevez la couronne que le Seigneur vous a préparée pour l'éternité » (Archives de la préfecture).

Dans les litanies publiques, on portait la châsse de sainte Lucie. Lorsque Nicolas, duc de Lorraine, faillit, en 1473, surprendre Metz, on organisa une procession à laquelle plus de 17 000 personnes prirent part.

Les évêques de Metz, à peine installés dans leur siège, se rendaient à ce sanctuaire[2].

L'abbé Claude-Jacob de Lescouit (1549-1582) avait fait faire une statue d'argent d'un grand prix. L'abbé Saulnier, un de ses successeurs, qui cherchait à convertir l'abbaye en une collégiale de chanoines, renouvela le maître-autel et, se trouvant à court d'argent, ne craignit pas de mettre la statue en gage chez des Juifs (1613).

1. Un des auteurs de l'*Histoire de Metz*, 6 vol. in-4°. Nous devons tous les renseignements précédents à l'érudition si libérale de M. Ch. Abel.
2. Noel, *Vie de sainte Lucie*.

Ce même abbé ouvrit la châsse, prit copie de l'attestation de Charles IV et y apposa le sceau du couvent.

En 1621, on emprunta des reliques pour la consécration de l'autel du village de Saint-Germain (près Gravelotte).

Le 15 septembre 1641, le suffragant M[gr] Meurisse ouvrit la châsse pour y prendre le crâne de la sainte et le placer dans le chef en bois doré que l'on portait aux processions. On fit faire aussi, à cette époque, un reliquaire d'argent pesant 6 marcs 4 onces 3 tréseaux. Il y avait, outre cela, une châsse de sainte Lucie au-dessus de l'autel et un bras d'argent de sainte Lucie.

Les religieux, lorsque Anne d'Autriche vint à Metz (1644), lui donnèrent de ses reliques. On en envoya aussi à l'abbaye de Beaulieu, en Argonne (1644), et à l'archevêque cardinal de Reims, pour Foligno, en Italie.

Quelques années plus tard, on remit à neuf l'autel de Sainte-Lucie (1664) et, en 1687, sa châsse fut placée dans l'arcade adossée au grand autel. Les infirmes de la vue raclaient les piliers qui la soutenaient, délayaient cette poussière dans l'eau dont ils se baignaient les yeux.

Le formidable incendie de 1705 détruisit la plus grande partie du monastère et les travées inférieures de l'église; on dut faire des travaux importants et, en 1754, on reconstruisit[1] la façade en style du temps avec les trois ordres classiques superposés[2]. Les parties absidales et notamment la chapelle de Sainte-Lucie, qui termine l'église au sud-est, ont survécu et dans leurs proportions élégantes nous rappellent encore la splendeur de l'antique abbaye.

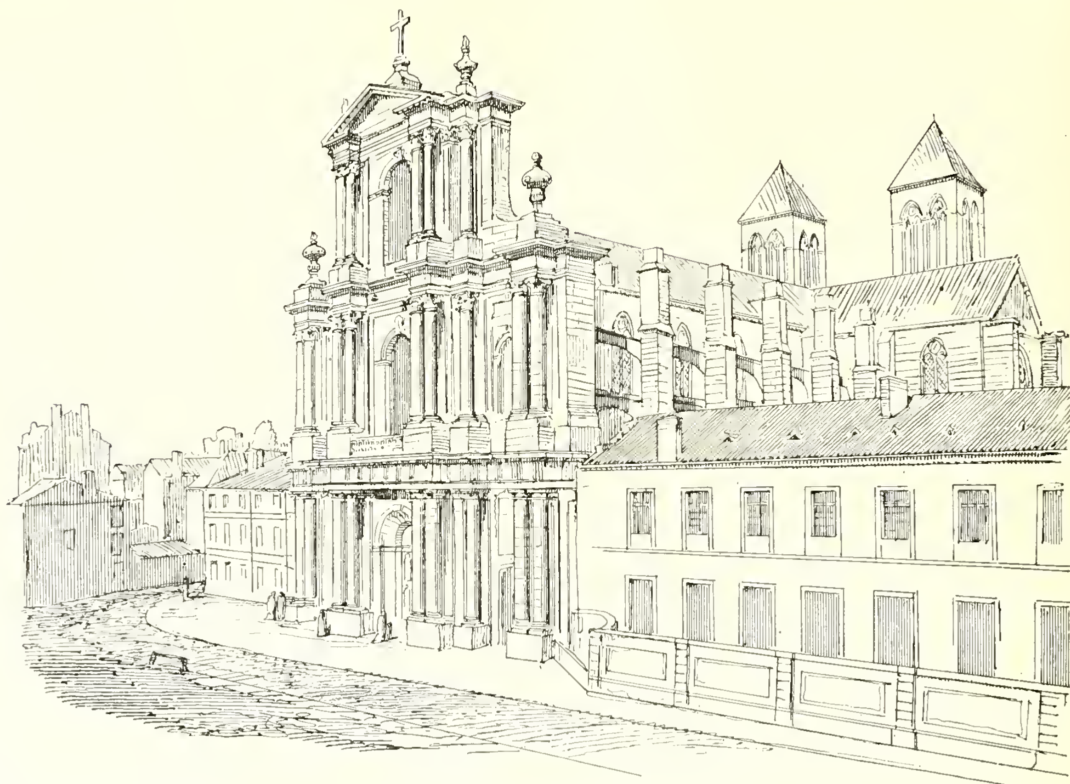
Une gravure du XVI[e] siècle, que Gaignières avait recueillie dans sa collection et qui depuis a été insérée dans notre grand recueil topographique de la Bibliothèque nationale, nous donne une magnifique idée de ce chevet dominé par les trois tours, et s'élevant au-dessus des petites maisons que baignaient alors les flots de la Moselle[3]. Ce

1. Blanc, *Metz et ses monuments*.
2. Il est resté de ce temps une statue de sainte Lucie agenouillée qu'on a descendue dans la crypte où M. Ch. Abel a pu en prendre un croquis.
3. Bouteiller l'a fait copier pour son *Histor. monastica metensis*.
Il doit s'en trouver une copie aussi à la bibliothèque Sainte-Geneviève, dans la collection de Châtillon.

chevet et ces trois tribunes ne sont que du XIVe siècle. Avant cette époque, l'église du XIIIe siècle ne se composait que d'une tribune, de trois nefs et d'une tour sur la façade consacrée à saint Michel[1].

A l'époque de sa construction, l'église se trouvant encore en dehors des remparts, le clocher et la façade faisaient l'office de donjon; on y voyait disposés des hourds en pierre qui permettaient ventuels: au nord de l'église, le cimetière; au midi, le cloître et des jardins, l'entrée du monastère; à l'ouest, le jardin et le logement de l'abbé.

Nous avons dessiné, à la Bibliothèque nationale, deux plans manuscrits de Metz où cet état topographique, que nous signale M. Ch. Abel, est tracé. Quoiqu'ils ne soient pas datés, je les crois faits par le génie militaire sous le maréchal de Belle-Isle (1753) qui coupa les jardins des



Metz. — Église Saints-Vincent-et-Lucie (photographie de Prillot (?), communiquée par M. Sidot).

d'en défendre l'accès en lançant des pierres sur les assaillants. La tour servait de prison.

Au XIVe siècle, le monastère était compris entre ces limites : à l'est, un bras de la Moselle, la grande rue du Passe-Temps; au nord, le jardin des religieux de Saint-Clément; au midi, l'hôtel du Passe-Temps, l'église Saint-Marcel, etc.; à l'ouest, les remparts de la ville flanqués de tours et baignés par les flots de la Moselle.

Ce vaste enclos contenait tous les édifices con-

Bénédictins de Saint-Clément, à Saint-Vincent, pour y faire passer des rues stratégiques. Ce fut lui aussi, lorsque les moines voulurent rétablir le portail gothique, qui imposa le portail actuel, en souvenir de Saint-Gervais de Paris et de l'architecte Blondel qui possédait alors une vogue funeste aux vieux édifices.

Nous avons, d'après les indications de M. Ch. Abel, essayé de restaurer l'ancienne architecture (pl. X).

En 1793, l'église abbatiale Saint-Vincent fut convertie en magasin de fourrages. Les reliques de sainte Lucie furent emportées par un voisin, M. Paté, lorsqu'il vit les commissaires munici-

1. M. Abel, qui nous donne ces détails, pense qu'au moyen âge le culte de saint Michel était particulièrement attribué aux édifices aériens.
Consulter l'*Histoire de Metz* par les Bénédictins, II, p. 77.

paux éloignés. Celui-ci les confia à M. Olry, savant antiquaire qui demeurait au village de Beuvange-sous-Justemons, annexe de la paroisse de Vitry, et qui les céda au comte Paul d'Hunolstein. C'est par ce dernier que les reliques furent rendues à la vénération publique dans l'église d'Ottange (1812).

L'église Saint-Vincent, à la fin de l'empire, servit d'ambulance aux blessés de Russie et de Leipzig qu'on y couchait sur la paille ; ce fut alors que les fresques de Sainte-Lucie disparurent sous le badigeon dont on couvrit les murs [1].

En 1857, Mgr Dupont des Loges, s'étant arrêté à Ottange, fut frappé de l'authenticité des reliques qu'on lui montra et résolut de les réintégrer à Saint-Vincent.

On reconnut les reliques. La châsse était revêtue des sceaux de l'ordinaire et la relique enveloppée d'une étoffe de soie rouge. Dans l'intérieur se trouvaient les chartes et les diplômes, preuves de l'authenticité : 1° Procès-verbal de la translation dans la châsse par ordre de l'abbé Lanzon, en présence de Poppon, évêque de Metz (14 août 1093) ; 2°. Diplôme de Charles IV (16 décembre 1356) ; 3° Procès-verbal d'ouverture de 1613 par l'abbé Saulnier ; 4° Acte ou procès-verbal du 15 septembre 1641, de Belchamps, protonotaire apostolique, chantre et chanoine de la cathédrale. Toute l'histoire de la châsse semble ainsi y avoir été renfermée.

Les ossements furent retrouvés dans le même état qu'en 1641. Une vertèbre en fut détachée pour être donnée à l'église d'Ottange qui avait abrité ces précieux restes pendant cinquante-cinq ans. Ils furent enveloppés dans un linceul blanc et dans une peau de soie rouge et l'on y mit une effigie en cire représentant une jeune fille frappée au cou par un glaive. Leur translation solennelle, le 13 avril 1868, fut un vrai triomphe [2].

Gorze. — Ce monastère conservait en 1099 un os de sainte Lucie [3].

Killburgweiler (Kilburg) [4].

1. Lettre de M. Ch. Abel, juillet 1889.
2. Abbé Noel, *Vie de sainte Lucie*.
3. Pertz, XV, 975.
4. Heydinger, *Archidoyenné de sainte Agathe, à Longuyon*.

Montpellier (Hérault). — A *Notre-Dame-des-Tables* on remarquait, entre beaucoup d'objets précieux, un retable en argent doré sur lequel on voyait le couronnement de la sainte Vierge et, parmi plusieurs figures de saintes, celle de sainte Lucie [1].

Moulins (Allier). — *Chantelle* (chef-lieu de canton).

Ébreuil (chef-lieu de canton). — L'abbaye d'Ébreuil existait avant 795 ; elle nous a laissé une église dont le porche, la tour, la nef et le transept appartiennent au xie siècle. Le chœur, le déambulatoire et les chapelles sont du style ogival primitif. Une aquarelle de Gaignières (faite, je crois, d'après Revel) nous montre son état en 1460 [2].

Nantes (Loire-Inférieure). — Il y a dans le diocèse de Nantes quatre sanctuaires sous l'invocation de sainte Lucie [3].

La paroisse de *Sainte-Luce* ne s'est pas toujours appelée ainsi. Pendant plusieurs siècles, elle a tiré son nom de Chassays, maison de campagne des évêques de Nantes, depuis saint Félix (vers 550) jusqu'à la Révolution ; ce n'est que vers le commencement du xve siècle que la paroisse reçut ce vocable. Cette ancienne église existe encore, mais elle est abandonnée comme insuffisante depuis quelques années [4].

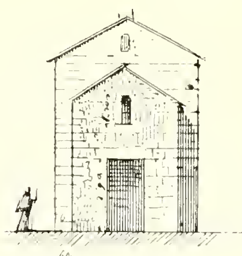
L'église Sainte-Lucie reçut en 1667, du couvent de Sainte-Lucie à Venise, un morceau de la coiffe de la sainte et un morceau du voile qui couvrait son corps. La première relique fut perdue à la Révolution ; la coiffe est conservée dans un reliquaire d'argent rond qu'une statuette de Sainte-Lucie tient entre les mains [5].

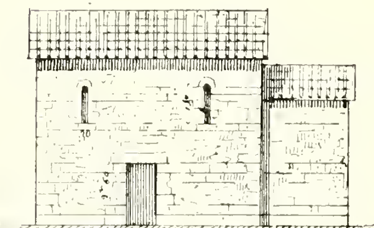
M. Maître, archiviste de la Loire-Inférieure, nous signale à *Missillac* une chapelle rurale dédiée à sainte Lucie, mais d'apparence grossière,

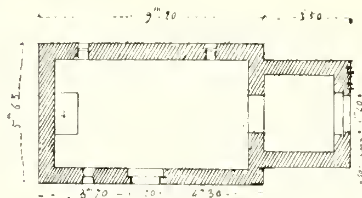
1. Texier, *Dict. d'orf.*, p. 1210.
2. Aux Archives des monuments historiques, dessins de Viollet-le-Duc, Millet, Bonneton.
3. Abbé Grégoire, *État du diocèse de Nantes en 1790*. Voici ce qu'il est dit de *Sainte-Lucie* dans les environs de Nantes : Ancien chœur à pans, nef d'une pièce, fenêtres en plein cintre dans le haut, en gothique flamboyant dans le bas, chœur de 1721.
4. Beaugrand, p. 103.
5. *Id.*, p. 65.

qui a disparu et sur laquelle n'existe aucun document[1].

Nîmes. — A 2 kilomètres de Saint-Laurent-des-Arbres, dans le canton de Roquemaure, se trouve une chapelle rurale du xiie siècle, sous le titre de Notre-Dame-de-Thézan. Cette chapelle,







Oratoire de Saintes-Agnès-et-Lucie, près Saint-Laurent-des-Arbres (Gard).

primitivement entourée d'habitations, était sous le vocable des saintes Agnès et Lucie. L'invasion sarrasine au viiie siècle fit tout disparaître (voyez notre chapitre de *Sainte Agnès*).

Orléans. — *Pithiviers-le-Vieil*[2]. — A 4 kilomètres de Pithiviers s'élève une église dédiée aux saints Gervais, Protais et Lucie qui remonte au ixe siècle. Ce vocable de sainte Lucie, qui n'est pas ordinairement mentionné, paraît cependant certain ; elle est considérée comme patronne secondaire et l'on y récite son office en vertu d'une ancienne tradition.

La construction indique plusieurs époques successives : le clocher que M. l'abbé Patron attribue au ixe siècle, la nef qui appartient au xie, le transept, le petit escalier circulaire du xiiie, enfin le chœur et le porche qui ne remontent pas au delà du xve.

On remarque dans l'église une pierre tombale de 1242, qui est celle de Guy de Bougy, seigneur de Forte-Maison, qui aurait construit la partie centrale de l'église.

Nous devons le plan et les dessins de cette petite église à l'obligeance et au talent de M. Martillières qui nous en a marqué les différents styles (pl. XIV).

Pamiers (Ariège). — La paroisse de Notre-

1. Lettre du 11 juillet 1889.

2. Patron, *Recherches histor. sur l'Orléanais*, 2 vol.

Je dois dire que sur les anciens catalogues de bénéfices publiés par La Saussaie, *Annales eccl. aurel.* et Guyon, *Histoire du diocèse d'Orléans*, cette église n'a que les deux premiers titulaires dans son vocable.

M. Patron ne dit pas où il a puisé ces renseignements, peut-être dans les papiers de M. Cassegrain qui était curé en 1793 et qui fut alors guillotiné. Ces papiers furent transportés à Orleans.

M. Martillières indique aussi comme source de cet ouvrage les man. de Polluche, à la Bibliothèque d'Orléans.

M. Martillières, à la suite de deux visites faites au sanctuaire avec une extrême obligeance pour nous, a recueilli des observations fort intéressantes sur la construction : La base du clocher par sa construction paraît très ancienne. La voûte entre les quatre piliers massifs du centre rappelle les traditions romaines, c'est un blocage de moellons non parementés, dans un mortier très dur et d'une épaisseur considérable, les reins sont complètement remplis de maçonnerie. Au xve siècle, dans les bas côtés, on a remplacé les arcs plein cintre par des baies ogivales beaucoup plus élevées et pour reprendre la hauteur on a pioché le massif même de la voûte sans que la solidité ait été compromise. Le premier étage de ce clocher rappelle aussi la manière des constructeurs romains, ainsi les niveaux sont réglés par des assises de briques et de pierre plate de $0^m,05$ d'épaisseur ; les baies en plein cintre sont construites avec des pierres très étroites, longues, à joints très épais. On y trouve un escalier de plusieurs marches qui ne conduit plus à rien et qui par cela même doit être ancien. On y voit une porte faite au xiiie siècle, une baie, aujourd'hui fermée, et les contreforts de la tour qui sont noyés dans la maçonnerie.

M. Martillières ne se prononce pas positivement sur l'âge de cette tour. Pithiviers-le-Vieil avait été ruiné par les Normands et, à la suite de cette invasion, Aloyse de Broye fit construire le château de Pithiviers même plus facile à fortifier. Il est probable qu'une restauration eut lieu en même temps pour l'église et il n'est pas impossible, d'après l'inspection des lieux, de la reconnaître dans les parties les plus anciennes.

Les murs de la nef ne paraissent pas beaucoup postérieurs et, dernièrement, une plaque d'enduit qui est tombée a mis à jour une petite fenêtre plein cintre de même style qu'une des portes de la tour. Plusieurs époques sont intervenues successivement après ces constructions primitives. Le xiiie siècle et le xve y ajoutèrent diverses parties que nous avons marquées sur notre plan par des teintes plus legères (Lettre de M. Martillières, 12 et 13 mars 1891).

Dame-du-Camp a une de ses chapelles placée sous le vocable de sainte Lucie, qu'elle honore le 13 décembre.

Une autre paroisse, celle de Bellac, près Saint-Ligier, est sous son vocable.

A Pamiers, les tailleurs l'ont adoptée pour patronne.

Il est d'usage, dans tout le pays, de commencer à sonner le 13 décembre ce qu'on appelle les laudettes de Noël, de sorte que sainte Lucie est la messagère de la grande fête.

Périgueux (Dordogne). — Un village de la Dordogne nommé Cause, près de Clérans et de Lalinde, avait un lieu dit Sainte-Lucie, où il existait avant la Révolution un pèlerinage très fréquenté[1].

Il y avait aussi à cette époque une église Sainte-Lucie dont le territoire a été réuni depuis à celui de la paroisse de Saint-Cernin-de-Labarde, arrondissement de Bergerac[2]. Il n'en reste malheureusement aucune trace. Les manuscrits de l'abbé de l'Épine, de la Bibliothèque nationale, indiquent un prieuré de Bénédictins qui dépendait de l'abbaye de Brantôme[3].

En Périgord, on sonne les cloches tous les soirs entre la Sainte-Lucie et Noël.

Paris. — Nous possédons à la Bibliothèque nationale un bréviaire parisien du xive siècle (latin, 1052, f° 298 v°), qui nous fournit une jolie miniature de sainte Lucie. Cette peinture, encadrée dans une lettrine, la figure au moment de son martyre lorsque les bœufs s'efforcent vainement de l'entraîner; habillée d'une tunique bleue, elle est assise, lève les mains vers un ange qui lui apparaît dans le ciel; elle est nimbée d'or (pl. XVI).

Un autre manuscrit, que j'attribue à la même époque (latin, 1023, f° 273), représente cette même scène; Lucie debout, habillée d'une longue robe violette, les mains liées, attachée par une double corde passée autour de son corps, résiste aux efforts d'un attelage de bœufs; ces bœufs disparaissent sous une tente rayée bleu et blanc. De l'autre côté de ce petit tableau plein d'expression et de finesse, Lucie agenouillée reçoit dans la gorge le coup d'épée du bourreau (pl. XVI).

Le manuscrit (latin, 760, f° 330) répète la légende, mais sous des traits différents: Lucie devant Pascase est attachée à des bœufs que leur conducteur stimule avec une pointe; elle a une robe verte, les cheveux blonds, le nimbe d'or qui se détache sur le fond gros bleu (pl. XVI).

La plus ancienne miniature de cette collection, qui me semble, d'après son style, devoir être reportée au xiiie siècle, nous montre la communion de Lucie avant sa mort. Lucie est agenouillée devant le prêtre, assis et tenant un ciboire ouvert (pl. XVI).

La légende dorée du manuscrit (fr., 242, f° 9 v°) rappelle cette même scène (pl. XV).

Le manuscrit (latin, 921, f° 257), qui doit être du commencement du xve siècle, ne rappelle plus ses souffrances, mais sa vie studieuse. Rien de plus gracieux que cette miniature; elle nous présente la jeune fille assise sur un faldistorium, vêtue d'un ample manteau d'azur dont la doublure d'hermine apparaît çà et là suivant le caprice des plis, la tête inondée des flots d'une chevelure blonde qui se répand sur le dos et qui resserre aux tempes un diadème de roses rouges, symbole de son futur martyre; elle a devant les yeux un livre ouvert (pl. XVI).

Nous complétons notre recueil des miniatures de la Bibliothèque nationale par celles du xive siècle du fonds français, n°s 183, 313, 412, 414, qui nous montrent notre sainte devant le tombeau de sainte Agathe, avec les bœufs, dans le bûcher et percée de la lame (pl. XV).

Nous ajoutons sur la même planche une reproduction du manuscrit de D. Sanche, de la Bibliothèque d'Amiens, qui figure Lucie au milieu des flammes (1197), et une double miniature de la bibliothèque de l'Arsenal où sont représentées les scènes des bœufs et du supplice (pl. XV).

Poitiers (Vienne). — *Saint-Aubin-de-Baubigné.* — Une chapelle dédiée à sainte Lucie fut bâtie en 1485 à l'extrémité du bourg[1].

1. Lettre de l'abbé Laubeau, curé du Monteil, juillet 1889.
2. *Id.*
3. Beaugrand, p. 105, Bibl. nat., coll. du Périgord, n° 33. M. S., lat., 12759. Prioratus S. Luciæ in dioc. Sarlat, 1488. Un ancien pèlerinage (1387) près Clarens (voy. le *Dict. topographique de la Dordogne*).

1. Beauchet-Filleau, *Pouillé*, p. 206.

Rodez (Aveyron). — A Conques, dans le reliquaire du xiiie siècle dont nous avons déjà parlé pour d'autres saintes, un des sachets de reliques contient celles de sainte Lucie [1].

Séez (Orne). — Le culte de sainte Lucie est très ancien dans ce diocèse, quoiqu'il n'y ait aucune église ou chapelle élevée en son nom; on en a la preuve dans plusieurs bréviaires des xiiie, xive et xve siècles.

On voit aussi dans la vie de sainte Opportune (760), abbesse d'Alménèches près de Séez, qu'elle avait beaucoup de dévotion pour la sainte Vierge, sainte Lucie et sainte Cécile. On racontait qu'à la fin de sa vie ces deux dernières saintes lui étaient apparues [2].

A l'abbaye de Saint-Martin de Séez, on conservait un bras de sainte Lucie, vierge et martyre [3].

Soissons (Aisne). — L'abbaye de Longpont possédait des reliques de sainte Lucie dans son autel dès la consécration (1227); leur présence est encore constatée en 1652 [4].

Tarentaise (Saint-Jean-de-Maurienne). — Les visites pastorales de 1700 mentionnent:

A Saint-Michel, une chapelle qui n'existe plus et qui était dédiée à saint Sébastien, saint Roch, *sainte Lucie;* — une chapelle qui a été réparée au Bourget près Modane; — une chapelle encore debout à Lans-le-Villard, au pied du Mont-Cenis, dédiée à sainte Anne et sainte Lucie [5].

Tarbes (Hautes-Pyrénées). — Dans la paroisse de Lourdes, un autel dédié à sainte Lucie appartient aux tailleurs qui célèbrent leur fête le 13 décembre [6].

Tours (Indre-et-Loire). — La paroisse de Luzillé, appelée *Luciliacus* par saint Grégoire de Tours, tire son nom par dérivation de celui de sainte Lucie, sa patronne [1]. Il y a encore dans le bourg, à 150 mètres environ à l'ouest de l'église et sur les bords de la route, un puits qui est désigné sous le nom de *puits de Sainte-Luce*. Près de ce puits existait autrefois une chapelle dédiée à sainte Lucie; on n'y célébrait plus depuis 1789. Démolie au commencement de ce siècle, elle aura sans doute été vendue comme bien national.

La paroisse depuis quelques années possède une relique de la sainte.

L'église n'offre rien d'intéressant, mais son origine est fort ancienne; elle a succédé à un édifice du xie siècle qui, lui-même, avait remplacé une autre église fondée du temps d'Injuriosus au vi^e siècle. On l'a restaurée au xve siècle, en 1707 et en 1760 [2].

Toulouse (Haute-Garonne). — Sainte Lucie était patronne des élections capitulaires; elle avait sa statue au Capitole.

Valence (Drôme). — Au nombre des monastères qui doivent leur origine à saint Marius (né vers la fin du ve siècle) on compte le prieuré de Sainte-Luce à Autanne [3].

Vannes (Morbihan). — Nous trouvons une église lucienne à *Ambon*. Il existait autrefois dans ce bourg une chapelle de secours dédiée à sainte Lucie; on l'a restaurée, il y a une trentaine d'années, et dédiée à sainte Julitte. Cette chapelle était petite, sans aucun style et située au nord du bourg dans une section qui porte encore son nom sur le cadastre, quoique par le fait elle ait pris celui de Sainte-Julitte. Ce monument devait remonter à une époque assez reculée [4].

Verdun (Meuse). — Le culte de sainte Lucie, si magnifiquement établi à Metz, dut se répandre dans le nord-ouest de la France [5].

Dans le diocèse de Verdun, l'église de *Lavignéville,* canton de Vigneulles, l'église de *Montsec,* canton de Saint-Mihiel, près d'Apremont-la-Forêt [6],

1. *Ann. arch.*, XXI, p. 219. Exposition de 1889.
2. Beaugrand, p. 107.
3. Lettre de M. l'abbé Blin, curé de Durcet, 9 avril 1890.
4. Lettre de M. l'abbé Cormeaux, 25 avril 1890.
5. Beaugrand, p. 106.
6. *Id.*, p. 108. Lettre de M. l'abbe Gibert, curé de Saint-Martin-de-la-Cesquieu, février 1890.

1. Beaugrand, p. 108.
2. Busserolle, *Dict. géographique.*
3. Société d'arch. de la Drôme, 1870.
4. Lettre de M. l'abbé Ozon, recteur de Muzillac.
5. Jeantin, *Histoire du comté de Chiny*, 1859.
6. Renseignement donné par M. l'abbé Robinet.

sont dédiées à sainte Lucie, mais ces pauvres sanctuaires n'offrent aucun intérêt artistique.

Jandelaine, dans le diocèse de Nancy, est sous le patronage de sainte Lucie.

A *Chaligny*, un couvent bénédictin l'avait prise pour patronne[1].

Divers. — *Chaumont* (Haute-Marne). — L'église Saint-Jean-Baptiste possède une chapelle de Sainte-Lucie[2].

Une église Sainte-Lucie existait autrefois dans les domaines de Cluny ; elle est mentionnée par le bullaire sous la date de 1125.

L'église de *Nierderhergheim* (Haute-Alsace) vénère de temps immémorial une relique de sa patronne, mais l'authentique ne se retrouve plus dans les papiers de la fabrique[3].

Corse. — *S. Lucia-di-Mercurio.* — La Corse offre plusieurs pays et paroisses placés sous la protection de sainte Lucie. M. Dufourmantelle, archiviste du département, nous écrit que son culte y est fort répandu et qu'on y compte plusieurs chapelles, dont l'une aux portes d'Ajaccio.

S. Lucia-di-Mercurio, près de Sermano, dans l'arrondissement de Corte, compte 520 habitants. L'église, dédiée à notre vierge, affecte la forme d'une croix; elle est orientée, flanquée à gauche d'une chapelle pour la confrérie, à droite du campanile et de la sacristie. On y parvient par un perron à deux rampes et à nombreux degrés[4].

L'origine de cette église se perd dans la nuit des temps. Au commencement, le village s'appelait *Borta* et avait pour patronne Notre-Dame de l'Annonciation; la paroisse est un petit sanctuaire où l'on ne célèbre plus qu'une fois par an, au service de quelques familles dont les maisons conservent le nom de Borta. Le changement de vocable provient d'une faveur obtenue par l'intercession de sainte Lucie et qui excita une telle dévotion dans le pays que les habitants s'imposèrent les plus grandes privations pour élever l'église actuelle. On dit encore qu'elle fut bâtie *à coups de pains d'arbouses* pour rappeler ces saintes épargnes[1] (pl. XI).

S. Lucia-di-Tallano, à 18 kilomètres de Sartène, est pittoresquement étagée sur les collines qui dominent la vallée du Fiumicoli, le principal affluent du Rizzanese. L'église du XIVe siècle renferme un tombeau de 1472 et un bel autel de marbre. Dans la sacristie, on conserve un charmant petit bas-relief de marbre de 1499[2].

Talasani est la seule paroisse du canton de Pero-Casevecchie qui soit dédiée à sainte Lucie et qui date de la fondation même du village. C'était autrefois un oratoire qu'on a converti en une jolie église du XVIe siècle d'après l'indication que semble nous offrir un cartel placé dans la façade[3].

Nous citerons encore *Bocognano*, *Venzolasca*, *Azzana*, *Chera*, etc.[4], *S. Lucia-de-Bonifacio* de date récente, *S. Lucia-di-Moriani*.

Accia. — En 1267, Alberto, évêque de Volterra, fit consacrer l'église S. Lucia-di-Rosia qui appartenait à l'ordre des ermites augustins[5].

1. Lepage, Pouillé du diocèse de Toul. Voy. *Dict. topog. de la Meurthe*.
2. *Topog.*, V. A, 109.
3. Beaugrand, p. 55.
4. Plan envoyé par M. l'abbé Massimi.

1. Lettre de M. l'abbé Massimi, 9 octobre 1889.
2. Guide Joanne, en Corse, p. 101.
3. Lettre de M. le curé.
4. Beaugrand, p. 110.
5. Cappelletti, *Chiese*, XVI, p. 357.

ANGLETERRE

La Sainte-Lucie, en grand honneur en Angleterre jusqu'à la Réforme, était au nombre des fêtes de second rang, c'est-à-dire de celles où le labourage seul est permis. Ce culte est ancien, comme en témoigne l'enthousiasme poétique de saint Adelme († 709), évêque de Scherburn, qui lui consacra des vers où il paraphrase ses actes.

Il chante ainsi sa mort :

Tunc igitur morbo mentis cruciatus acerbo,
Non tulit opprobrium judex a virgine factum,
Candida sed rigido violavit viscera ferro.
Purpureus cruor ex templo de carne manavit.

Quelques-uns de ses vers sont assez beaux; ils sont cependant loin déjà de saint Fortunat dont les poésies offrent encore un parfum antique.

Bède († 735) vint ensuite et inscrivit dans son martyrologe les actes héroïques de Lucie.

Les vierges anglo-saxonnes aimaient à se parer de son nom. La légende nous montre une Lucie à la tête d'un groupe de jeunes filles parmi les onze mille vierges. Au XIe siècle, Lucie, fille d'un roi des Scots, gagna la solitude de Sampigny dans la vallée de la Meuse, non loin du pays qui devait donner asile aux reliques syracusaines pendant tant de siècles[1].

Dembleby, près Folkinghan (Lincoln). — Au sud du comté de Lincoln, non loin des rivages de la mer du Nord, s'élevait encore, il y a trente ans, une église d'origine normande dédiée à sainte Lucie. En 1857, le vieux sanctuaire dont quelques parties, notamment le mur méridional, avaient le caractère d'architecture des Tudor, tombait en ruine. Le beffroi était en bois, la façade occidentale démantelée, la nef privée de toit livrée aux intempéries de l'air, le chœur seul restait abrité. Cette pauvre église, placée dans la campagne, s'élevait au milieu du cimetière. En 1863, J.-R. Buckworth, patron du bénéfice et lord du manoir, donna un terrain pour y construire une nouvelle église, qui fut élevée en style roman; on eut soin d'introduire dans sa construction des matériaux de l'ancienne qui avait été démolie, notamment l'arcade du chœur dont le style appartenait au XIIe siècle. On y transporta aussi les fonts qui y figuraient comme bénitier et qui, sauf quelques mutilations à la base et à l'angle du haut, sont assez bien conservés. Nous en donnons la gravure (pl. XX), d'après les dessins du R. Sadler qui nous les a envoyés avec une extrême obligeance.

Upton-Magna (près Shrewsbury). — Nous trouvons encore une église Sainte-Lucie à l'ouest de la Grande-Bretagne, dans la paroisse d'Upton-Magna, à 5 milles de Shrewsbury[1]. M. Bloscham, un archéologue distingué, prit des notes sur cet édifice dans une tournée d'inspection, notes manuscrites que M. Pearson nous a communiquées, et que nous transcrivons parce que nous les croyons antérieures aux derniers travaux et aux remaniements de la façade nord : — « *Mai 1859.* — L'église d'Upton se compose d'une tour, d'une nef et d'un sanctuaire. La tour paraît une addition à l'église primitive simplement formée de la nef et du chœur qui doivent appartenir au XIIe siècle. Les portes du sud et du nord de la nef conservent encore leurs traits originaux. Le côté septentrional du chœur possède deux petites croisées normandes en plein cintre, l'une plus haute que l'autre; une disposition semblable s'observe dans le mur sud du chœur avec une porte aussi normande. L'arc qui sépare le

1. Noel, *Vie de sainte Lucie.*
Lettre de M. l'abbé Morel, curé de Sampigny, septembre 1889. On y voit la grotte où elle s'est sanctifiée et qui est l'occasion d'un assez grand pèlerinage. L'église du pèlerinage a été démolie pendant la Révolution; l'église actuelle a été commencée en 1500.

1. *The national Gazetteer.*

chœur de la nef est d'un caractère franchement normand en plein cintre reposant sur une simple imposte.

« Au XIII[e] siècle doit appartenir la fenêtre à trois lancettes qui éclaire le chœur du côté de l'est, au XIV[e] siècle les fenêtres dans les murs nord et sud de la nef, au XV[e] la tour, au XVII[e] les fonts qui portent la date de 1628. La curieuse tribune de l'ouest est de 1666, ainsi que la chaire et les peintures du chœur accompagnées de sentences. Cette époque fut marquée par la restauration de l'église que les Huguenots avaient dévastée. »

Les différentes phases de la construction sont trop bien déterminées dans cet examen pour que nous ayons rien à ajouter; j'observerai seulement que le chœur paraît avoir formé à lui seul l'église primitive, ayant une porte et deux petites croisées de chaque côté d'un style très ancien; l'arc roman qui met la nef en communication avec le chœur prouve que la nef elle-même est de fondation normande, mais il semble prouver en même temps que, percé dans un édicule déjà complet en lui-même, il lui est postérieur, et que cet édicule était primitivement une chapelle saxonne. L'extrême petitesse des fenêtres, leur irrégularité, leur construction grossière étaient méprisées par les conquérants qui installaient violemment en Angleterre leurs architectes comme leurs seigneurs et leurs légistes.

M. Pigott a eu la bonté de nous communiquer les photographies de son église que nous avons copiées (pl. XXI, XXII) dans nos gravures. Il nous assure que les deux églises que nous venons de décrire, celle de Dembleby dans le Lincolnshire et celle d'Upton-Magna sont les seules d'Angleterre consacrées à notre vierge.

LONDRES. — Parmi les richesses du British Museum, nous pouvons noter plusieurs manuscrits qui contiennent des miniatures de sainte Lucie : une des plus anciennes datant du XIII[e] siècle (20 D. VI, f° 75); la légende dorée de 1375 (16907, f° 12); plusieurs du XV[e], notamment un livre d'heures enluminé (17280, f° 366 *b*); puis les manuscrits compris sous les n[os] 29735 (f° 115 *b*), Egerton, 1070, f° 86 *b*, etc.[1].

1. WALTER DE GRAY BIRCH, *Early drawings and illuminations in the British Museum*, 1879.
Nous citerons encore : 18851, f° 303.
27697, f° 100 *b*.
29433, f° 215 *b*.

ALLEMAGNE

PRUSSE

Cologne. — On craint de faire confusion en rappelant les reliques de sainte Lucie à Cologne, parce qu'on sait que l'une des onze mille vierges portait ce nom et y est très vénérée. Cependant Gelenius[1], à propos de Saint-Cunibert, donne cette mention très explicite : « In turri cunibertina sacellum est S. Luciæ Syracusanæ. » Il dit aussi que l'église des Dominicains possédait ses reliques[2].

Les Clarisses avaient autrefois un couvent qui lui était dédié.

Plusieurs paroisses luciennes existent encore dans le diocèse, celles d'*Angelsdorf*, *Stolberg*, *Weiden*, *Saeffeln*, près Heinsberg, *Eisherscheid*, *Immekappel*, *Tichercheid* près Montjoie; et des chapelles à *Tchag*, *Luckerat*, *Ober-Reifferscheid* et *Wesseling*[3]. Ces paroisses sont peu considérables[4].

Dusseldorf (Prusse rhénane). — Bayerlé, dans son ouvrage, *l'Église catholique à Dusseldorf*, prétend que, parmi les reliques de Saint-Lambert, dans cette ville, il y avait une relique de sainte Lucie; malheureusement on ne la retrouve plus[5].

Dans l'abbaye de Gladbach (Dusseldorf), il y avait des reliques de sainte Lucie et des indulgences, en 1300, attachées à la célébration de sa fête[6]. Les reliquaires ont malheureusement disparu.

La Sainte-Lucie est partout et depuis très longtemps fêtée en Allemagne, comme le prouve le P. Beissel d'après des manuscrits du xe siècle à Trèves et à Aix-la-Chapelle, du xie siècle à Hildesheim, etc.

1. Gelenius, *De admiranda magnitudine Coloniæ*, 1645, p. 289 et 626, date de 1308.
2. *Id.*, p. 464.
3. Beaugrand, p. 112.
4. Lettre de M. Ropertz, curé d'Ehrenfeld, 3 octobre 1889.
5. Beaugrand, p. 69.
6. Peter Ropertz, *Sources historiques*, p. 29, 90, 206.

Mayence. Coblentz. — *Schuld*, près de Coblentz, a encore son église dédiée à sainte Lucie; elle est d'architecture romane; son plan, d'un caractère ancien, a la forme d'une longue croix latine précédée de la masse carrée du campanile[1]. Elle est orientée (pl. XIII). La tour occidentale est romane.

Il est difficile de se procurer des dessins de ces églises, fort isolées, et situées dans l'Eiffel, la partie montagneuse de la Prusse rhénane[2].

Hesselbach (Lämmerspiel). — Église[3].

Glees. — L'église Sainte-Lucie remonte à 980; donnée en 1731 au monastère de Sainte-Marie à Trèves, elle fit partie du gouvernement de Coblentz[4].

Urschmitt, à 7 kilomètres de Cochem, offre l'église SS. Quirinus-et-Lucia, dont la tour est encore romane[5].

Loef, à 18 kilomètres et demi de Mayence, possède une église Sainte-Lucie du milieu du xiiie siècle dont la tour est romane[6], le portail d'entrée fort simple.

1. Lettre particulière du curé, 22 janvier 1890.
Lechfeldt, *Mon. d'art du gouvern. de Coblentz*, p. 24.
2. Lettre du Dr Schneider, 2 août 1889.
3. Lettre du Dr Bruder, 14 janvier 1893.
4. Lechfeldt, *Mon. d'art du gouvern. de Coblentz*, p. 386.
5. *Id.*, *id.*
6. *Id.*, p. 403.

Lämmerspiel. — Église du diocèse de Mayence[1].

Seligenstadt. — Reliques dans l'abbaye[2].

Trèves. — A Saint-Maximin, crypte de 952, reliques[3]; reliques de nouveau mentionnées en 1231 et 1274.

A Saint-Euchaire, reliques, en 1148.

A la paroisse Saint-Jean-Baptiste, un oratoire dédié à plusieurs saintes et à sainte Lucie, en 1261.

Au monastère du Lac, reliques[4].

Un manuscrit du xii[e] siècle, conservé dans la bibliothèque du Dôme de Trèves (n° 75, F), contient un hymne où se trouve loué en ces termes le nom de sainte Lucie :

Agnes, Thecla, Cæcilia,
Lucia ac Scolastica
Et omnes sanctæ virgines
Pro nobis state supplices[5].

Mehring, près de Trèves, sur la droite de la Moselle, avait, au xv[e] siècle, une chapelle dédiée à sainte Lucie[6]. La ferme principale de Mehring appartenait à l'abbaye de Prüm, à laquelle Pépin l'avait donnée en 762. L'archevêque, en 1570, sépara l'annexe de Sainte-Lucie de cette paroisse.

Le diocèse de Trèves possède quelques vocables de notre sainte.

1. Lettre du D[r] Falk.
2. Weickens, *Eginardus illustratus*, p. 54.
3. Pertz, *Mon.*, XV, p. 967.
4. *Id.*, p. 971.
5. Beaugrand, XLV.
6. Burdelois, *De Coblentz à Trèves*, in-8°, 1840, p. 354. Bouteiller, *Hist. monast. metensis.*

Lutz. — Une église dont sainte Lucie est deuxième patronne[1].

Baffelfcheidt, Lengenfeldt. — Églises dédiées aux saintes Agathe et Lucie.

Rech. — Église dédiée aux mêmes saintes, mais de style baroque.

Maldkönigen. — Une chapelle.

Himmerode (Wittlich). — Reliques, en 1170[2].

Eschfeld. — Église reconstruite en 1723.

Farschweiler (Bitturg). — Église reconstruite en 1844.

Habscheid (Prüm). — Église, xvi[e] siècle.

Mastershausen. — Paroisse ancienne, comme le prouve la liste de ses curés, dont l'un, Heinrich, occupait cette fonction en 1340; elle a été renouvelée en 1774.

Mürlenbach. — Église reconstruite en 1762. L'histoire du pays remonte au viii[e] siècle (720).

Rech (Ahrweiler). — Église dédiée aux saintes Lucie et Agathe.

Uess. — Chapelle de Sainte-Lucie, dans l'église paroissiale[3].

Hersewinkel. — Ancienne église dont la tour appartient au xii[e] siècle, le chœur au xiii[e], la nef au xv[e]. Il est possible qu'elle soit sous le patronage de sainte Lucie Romaine[4].

1. Lorenzi, *Diocèse de Trèves*, II, p. 184.
Id., Lettre particulière du 25 janvier 1890.
2. Pertz, *Mon.*, XV, p. 1283.
3. Renseignement de M. l'abbé Schrod, 12 mai 1892.
4. Tibus, *Histoire du diocèse de Münster.*

WESTPHALIE

Corwey. — Parmi les miniatures du manuscrit de 1156, provenant de Corwey et déposé aujourd'hui dans les archives de Münster[1], se trouve l'image de sainte Lucie; nous avons déjà plusieurs fois mentionné ce manuscrit, notamment dans notre article sur sainte Cécile, dont nous avons à ce propos gravé le médaillon.

Münster. — *Harsewinkel.* — Église.

Paderborn. — *Silbach.* — Église.

Divers. — *Halberstadt* (Saxe). — L'abbaye de Saint-Jacques, à Halberstadt, avait, en 1489, un autel dédié à sainte Lucie, mais son culte remontait infiniment plus haut; il est déjà question de ses reliques au x[e] siècle[1] (974), et l'on sait qu'après le sac de Constantinople de nouvelles parcelles y furent transférées[2].

WURTEMBERG ET DIVERS

Ulm. — Les célèbres stalles de la cathédrale d'Ulm au milieu de leurs feuillages sculptés du xv[e] siècle portent des figures de saintes, et entre autres celle de Lucie[2].

L'abbaye de Saint-Gui, à *Ellwangen*, avait un oratoire dédié à notre sainte[3].

Fulda (Hesse-Cassel). — Non seulement Raban-Maur rappela les gloires de sainte Lucie dans son martyrologe, mais il voulut, lorsqu'il était abbé de Fulda, doter son monastère de ses reliques (822-847); sur l'autel qui les abrita, il fit graver cette inscription, qui commence ainsi[4] :

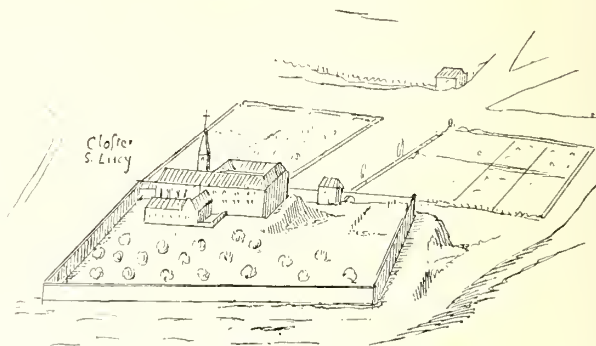
MARTYR AGATHA DEI, PETRONELLA ES TU JULIANA,
LUCIA, PERPETUA, ETC.

Wittenberg. — En 1509, d'après le relevé de Cranach le Vieux, on conservait encore, dans le trésor de l'église de Wittenberg, une dent de sainte Lucie et sept fragments de ses os[5].

1. Lettre de M. Nordhoff, 1888.
2. Frédéric Pressel, *Ulm et sa cathédrale*, 1877.
3. Swarz, *Ancienne église abbat. de S. Gui*, 1882.
4. Voy. *La Messe*, vol. I, p. 183.
5. Inventaire de l'église de Wittenberg.

Freiburg (en Brisgau). — On trouve une église Sainte-Lucie près de Sigmaringen, à *Levertsweiler;* elle est antérieure à 1277[3].

Hohenzollern possédait dans ses environs un monastère de Sainte-Lucie que représente un plan de Mérian[4].



Hohenzollern (d'après une gravure de Mérian).

Worms. — *Neuenheim.* — L'église possédait les reliques de sainte Lucie en 1137.

1. Pertz, *Mon.*, XXIII.
2. Riant, *Exuviæ*, I, p. 20.
3. Relevé des Frères Sigismond et Athanase.
4. *Topog.*, V. C, 257.

BAVIÈRE

SPIRE. — Nous avons vu, en 1042, l'empereur Henri III[1] demander à l'évêque de Metz des reliques de sainte Lucie pour l'abbaye de Luitbourg, que son père Conrad avait fondée dans le diocèse de Spire, et obtenir un bras de la vierge. Un tel trésor dut porter et développer son culte dans tout le pays.

RATISBONNE. — *Schlammersdorf* (doyenné de Stadtkemnath). — Église de 1775[2].

AUGSBOURG. — *Wallerstein* (près Nordlingen) (Bavière). — Les miniatures de la bibliothèque du prince de Wallerstein, dont nous devons communication à notre vénérable ami, le baron de Loffelholz, présentent encore, pour l'histoire de sainte Lucie, une suite d'images du XIIe siècle, assez barbares, mais curieuses comme jalons de la tradition. Elles doivent être originaires de Navarre et avoir la même origine que celles d'Amiens, qui leur sont tout à fait semblables.

Nous y voyons la bienheureuse Lucie qui va demander au tombeau de sainte Agathe la guérison de sa mère; les deux femmes sont figurées devant le sépulcre, au-dessus duquel une lampe est allumée. Le sujet est expliqué par cette légende : « *Ad sepulcrum Sce. Agates virginis venerandum contigit Luciam venerabilem virginem nobilissimam siracusanorum simul pergere festivitatis gratia invitante.* » — Au-dessous, le colloque de Lucie avec sa mère et ces mots : « *Si credis, mater, his que leguntur, crede Agaten passam pro Christi nomine, continge sepulcrum ei credens et illibata eris.* »

Pendant le sommeil de Lucie, Agathe lui apparaît au milieu des anges : « *Hæc vidit in somnium beatam Agaten in medio angelorum gemmis ornatam stantem : soror mea, Lucia, virgo Deo devota, quid petis ad me?* »

Lucie, tremblante de joie, court annoncer à sa mère l'apparition qu'elle vient d'avoir : « *His auditis expergefacta surrexit tremens et ait matri suæ : Mater mea! mater mea ecce salva facta es, per ipsam te deprecor quæ te salvavit suis orationibus ne tu meum aliquando sponsum nomines.* »

Lucie, victime de son amour pour la virginité, est dénoncée et traduite devant Paschase : « *Quam Paschasius corripiens cepit ad sacrificia demoniorum invitare. Cui beata Lucia ait : Sacrificium unum et immaculatum apud Dominum et patrem hoc est.* »

Au-dessous : « *Post hæc Paschasius tradidit eam lenonibus dicens : Invitate eam ad castitatem eius populum et facite eam tamdiu illudi donec mortua nuncietur*[1]. »

La vierge résiste, on veut l'entraîner, un jeune homme la pousse, un autre la saisit par les cheveux, mais leurs efforts restent inutiles : « *Et ubi ceperunt trahere ad lupanar tanto pondere eam fixit spiritus sanctus ut penitus moveri non possit*[2]. »

On lui passe des cordes au cou, aux mains et aux pieds et plusieurs hommes s'efforcent vainement de l'ébranler : « *Tunc miserunt funes in manus ejus et in pedes et ceperunt omnes pariter trahere et illa quasi mons immobilis permanebat.* »

On recourt alors aux attelages de bœufs : « *Iterum adducte sunt multa paria boum ut ab ipsis traheretur et omnino non potuit. Tunc dixit ei Paschasius : Que sunt ista maleficia tua? Lucia dixit* » (la réponse de Lucie n'est pas rapportée).

Paschase, de plus en plus irrité, la fait jeter dans les flammes : « *Tunc ignem circa eam fecit copiosum incendi, ita ut picem et resinam et fervens oleum supra eam jactarent.* »

1. MIGNE, p. 160, 811.
2. *Matrikel des Bisthums Regensburg*, 1863 (communiqué par le Dr EBNER).

1. *Martyrologe d'Adon*, BEAUGRAND, LXXIV.
2. D'après un ms. de Troyes du XIIe siècle; c'est de ce texte que les légendes se rapprochent le plus.

La page suivante figure Lucie au milieu des flammes et le bourreau qui verse sur elle pour exciter le brasier de la poix et de la résine fondues. On lit au-dessus ces mots du martyrologe : « *At*[1] *illa in nomine Jhesu Christi stetit immobilis dicens ei : Ego rogavi dominum meum Jhesum Christum ut ignis iste non dominetur in me.* »

La dernière scène du martyre s'ouvre, Lucie est représentée étendue devant le bourreau qui a coupé son corps en deux et on lit en dessous : « *Tunc augusti ante eum non ferentes amici ejus* (*injuriam*) *gladium in eius visceribus mergi fecerunt passa est autem idibus Decembris* » (pl. XVII, XVIII, XIX).

C'est la première fois dans nos images que nous rencontrons cette manière de représenter la mort de Lucie, frappée dans les entrailles, tandis que généralement on la suppose atteinte d'un coup de poignard dans la gorge[2].

Les Italiens et les Orientaux crurent généralement que le coup mortel avait été porté à la vierge dans la gorge, au lieu que les auteurs de ce côté des Alpes croyaient qu'elle avait eu les entrailles traversées. S'il nous fallait choisir entre ces courants et attacher quelque importance à ces traditions iconographiques, nous suivrions plutôt la leçon italienne, comme sortie d'une source plus voisine de l'histoire réelle et plus pure pour les souvenirs.

1. Dans le martyrologe, *Sed;* dans le manuscrit de Troyes, *at* et *Domini*, qui est supprimé à Troyes et dans la miniature beaucoup plus en rapport avec Troyes; *in me* au lieu de *mihi*, etc.

2. Il est intéressant pour l'iconographie de rechercher la tradition dont les monuments écrits ou figurés nous offrent le souvenir.

Dans le martyrologe romain, de source si antique, on lit : *gladio in gutture*. Le bréviaire de Milan, dont les origines plongent si avant dans les traditions antiques, conservait au XVIe siècle un livre où nous lisons : *gladio ejus transfixo gutture.*

Au VIIe siècle, saint Adelme († 709) nous la montre percée dans les entrailles : *rigido violavit viscera ferro.*

Bède († 735) suit la même version : *gladio in viscera merso.*

Adon, évêque de Vienne en 858 : *gladio in gutture merso percussa.*

Un manuscrit de Paris du IXe siècle (Ms. latin, 5299) répète cela à peu près textuellement, dans une copie de Troyes au XIIe siècle : *visceribus gladio patefactis.*

Usuard, de Saint-Germain-des-Prés († 876) : *gladio in viscera.*

Le ménologe de Basile (Xe siècle) nous montre Lucie décapitée.

Dans les miniatures de Wallerstein (XIIe siècle), le corps tranché en deux parties.

Un manuscrit de Rheinau : *cultrum in ejus viscera mergi.*

La legende dorée, au XIIIe siècle, parle de la gorge percée (Jacques de Voragine, né à Voragium, sur la côte de Gênes, † 1292).

Un manuscrit du XIIIe siècle à Paris (fr., 818) : *in gladio sainti Luce p. lo ventro.*

Au XIIIe siècle, à Empoli, dans une fresque de Giotto, la gorge percée.

Au XIVe siècle, fresque de Padoue; au XVe siècle, des peintures à San-Gimignano, etc., présentent la gorge traversée.

AUTRICHE

Prague. — Nous avons vu dans notre article de Metz que l'empereur Charles IV porta, dans la cathédrale de Prague, le doigt de sainte Lucie qui lui avait été donné et qu'il le fit richement enchâsser (1356). Je me suis informé à Prague du sort qu'avait eu cette relique. Son Éminence le cardinal Schoenborn a eu la bonté de nous répondre par M. l'abbé Dĕdek[1] qu'elle n'existait plus et que les seules reliques qu'ils eussent encore étaient un os du bras de la vierge, inséré dans la même châsse qu'un tibia de saint Robert (pl. XIII).

Salzbourg. — *Niedernsill.* — Une paroisse en l'honneur de sainte Lucie fut construite en 1409, reconstruite en 1865. Elle vient d'être incendiée (1877) et relevée de nouveau (1882).

Tyrol-Dalmatie. — Nous trouvons dans les noms géographiques de cette religieuse contrée des traces du culte de sainte Lucie; divers pays y portent le nom[1] de *S. Lucia* dont les paroisses lui sont certainement dédiées. On y voit aussi, près de Caprile, le col de *S. Lucia*[2].

On retrouve en Tyrol son patronage encore dans les noms de *S. Lucen*, *Lucienschein*, *Lucienkeng*, etc.[3].

Dans l'île de Veglia, sur les côtes de la Dalmatie, il existait un monastère bénédictin de *S. Lucia de Bescha* qui fut donné en commende par Callixte III à J. B. des Savelli (1457)[4]. On y lit une inscription de 1100[5].

Brixen. — *Campill* près d'Enneberg. — Cure doyenné.

Colle près Buchenstein. — Cure doyenné.

Völs près Innsbruck. — Cure doyenné[6].

SUISSE

Sainte Lucie ne fut pas plus oubliée en Suisse que dans les montagnes du Tyrol ; le P. Meier[2] nous écrit qu'il existait autrefois une chapelle sous son vocable à *Buchthalen*, près de Schaffouse.

Le fameux triptyque de Berne nous offre parmi les saints de la zone inférieure une image en buste de sainte Lucie : elle est peinte sur parchemin avec grande finesse et habileté, elle est entourée d'ornements en perles. Sa pose est celle des saints byzantins ; son nom écrit à gauche, s. lvcia, ne permet pas de douter de la pensée de l'auteur et sa provenance de Venise ne laisse pas supposer une autre Lucie que la Syracusaine si honorée dans cette ville (pl. XXIV). Nous l'avons gravée

1. Lettre du 28 octobre 1889.
2. Lettre du 19 octobre 1888.

1. Voy. *Dictionnaire topographique du Tyrol.*
2. Meurer, *Guide illustré*, 1886, p. 306.
3. Samson, *Les saints patrons*, p. 223.
4. *Monumenta Slavorum merid.*, VI, p. 96.
5. *Id.*, VII, p. 489.
6. Relevé des Frères Sigismond et Athanase, d'Einsiedeln.

d'après une photographie communiquée par M. l'abbé Stammler.

Dans la riche bibliothèque bénédictine de Rheinau on trouve des hymnes en l'honneur de Lucie[1].

En 1156, une bulle d'Adrien IV mentionne *S. Maria in Augeria* et le couvent de Sainte-Lucie[2].

Une église d'origine fort ancienne s'élève encore à *Esch*, près Hochdorf (Lucerne), elle a malheureusement été modernée et ne conserve rien de remarquable[1].

A *Mury*, dans l'Argovie, le monastère de Saint-Martin possédait des reliques[2].

Aesch (diocèse de Bâle). — Église.

PAYS-BAS

Amsterdam. — Les Pays-Bas ont témoigné beaucoup de ferveur dans le culte de sainte Lucie et nous ont laissé d'importants monuments de cette piété. A Amsterdam, l'orphelinat de la ville contient des restes encore considérables d'un monastère qui fut dédié à notre sainte[3]. Cet établissement, appelé « l'hôtel des Orphelins bourgeois », était situé dans la Kalverstraat, vis-à-vis de la chapelle, et s'étendait par derrière jusqu'au canal appelé Nieuwezyds Voorburgwal. Il fut fondé en 1510 par Ester Claas, fille de Jacob in't Paradys. Pour cet effet elle céda les maisons qu'elle possédait de l'autre côté de la rue. Après sa mort, en 1561, le magistrat, à cause du nombre croissant des orphelins, fit remplacer ces maisons par un nouveau bâtiment que l'on changea, en 1580, en un hôtel public appelé la Couronne impériale. Les orphelins furent alors transférés au couvent de Sainte-Lucie que cédèrent les religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François et qui, depuis, fut transformé. Cet hôtel fut divisé en deux corps de logis ayant chacun leur entrée particulière. Le logis des garçons prit son entrée dans la Kalverstraat, devant la chapelle. Vis-à-vis de la Luciesteeg il y a, dans la Kalverstraat, une ruelle appelée Duisjesteeg[4].

Nous offrons (pl. XXIII) la reproduction de gravures qui donneront une idée assez exacte de la disposition de ces édifices du xv[e] siècle. On y verra deux grands bâtiments principaux consacrés à la chapelle et aux services conventuels les plus importants, sans doute, le chapitre, les parloirs, etc. La chapelle, éclairée par une large fenêtre ouverte au chevet, est surmontée d'un petit beffroi. Le long de la façade latérale est une vaste cour environnée des habitations des religieuses. Ainsi qu'on l'a fait observer, la vie, à cause du climat, était moins extérieure que dans les cloîtres italiens, les abris moins ouverts, moins élégants, mais nous saluons cependant ici avec bonheur une demeure de Sainte-Lucie, si éloignée de sa patrie, et nous pouvons constater que la fleur de la virginité éclôt aussi bien sur les brumeuses dunes de la mer du Nord que sur les chauds rivages de la Sicile.

M. de Bont, auquel nous devons une de ces gravures, nous a communiqué aussi la reproduction du sceau de ce monastère. La sainte, dans la situation où nous l'avons vue souvent représentée, est placée debout sous un riche tabernacle, les mains jointes, la tête couronnée de fleurs; elle a la gorge traversée par une épée. La légende

1. Beaugrand, XLII.
2. *Indicateur des antiquités suisses*, 1862, p. 45.
3. Lettre de M. Sterck, 9 janvier 1889.
4. *Guide à Amsterdam* en 1793, p. 209. M., 3112. *Topog. de la Hollande*, V. C, 56.
Botz, *Les anciens monastères de l'évêché Haarlem*.
Le béguinage de Sainte-Ursule que les Anglicans ont pris pour leur culte contient des documents intéressants pour le xiv[e] siècle, peut-être quelques renseignements sur le sujet qui nous occupe (Note de M. Sterck).

1. Ordos allemands envoyés par le P. Meier, relevés des Frères Sigismond et Athanase.
Lettre de M. l'abbé Estermann, 10 octobre 1890.
2. Eckard, *Orig. Habs.*

n'est malheureusement pas lisible[1] sur la gravure qui nous a servi de modèle (pl. XXIV).

Princenhage (la Haie des Princes) près Bréda (Brabant septentrional). — La paroisse compte 4000 habitants. L'église Sainte-Lucie, distante d'une demi-lieue de Bréda, fut fondée à la fin du XVe ou au commencement du XVIe siècle. En 1789, la dysenterie dépeupla la paroisse et s'arrêta par l'intercession de la sainte patronne, en l'honneur de laquelle on fonda alors un hôpital[2]. La confiance en sainte Lucie remonte probablement à cette circonstance et se répandit dans le Limbourg belge et hollandais[3].

Dans quelques églises du diocèse de Ruremonde, comme à *Beck* et à *Oirsbeck*, le 13 décembre est fêté par un grand nombre de dévots et de pèlerins. L'église d'*Oirsbeck* possède un morceau notable d'os de l'avant-bras de sainte Lucie[1].

Luxembourg. — *Lubshausen.* — Il existe une petite chapelle dédiée à sainte Lucie, mais sans valeur architecturale.

Nederauven. — Une chapelle lucienne s'élevait autrefois à la place de l'église paroissiale actuelle[2].

Harlem. — Dans la cathédrale Saint-Bavon, dans un des bras de la croix, s'élève un autel dédié aux saintes Gertrude et Lucie[3].

Bois-le-Duc. — *Steensel* (Einshoven). — Église.

Het-Hout (Asten). — Église[4].

BELGIQUE

Anvers possède un fragment de la mâchoire inférieure de sainte Lucie, qui lui parvint ainsi : au XVIIe siècle, deux sénateurs de Venise donnèrent à Chigi, nonce du pape et depuis pape lui-même (1655-1667), cette relique à laquelle adhéraient cinq ou six dents; ils y ajoutèrent un morceau de tibia. En 1653, Chigi donna ces reliques à Adrien de Walembourg, évêque d'Andrinople, suffragant de Mayence. A la mort de ce prélat, son frère, Pierre de Walembourg, évêque de Mysie, suffragant de Cologne, en hérita; il céda la mâchoire à l'abbé des Cisterciens de Saint-Sauveur, dans le diocèse d'Anvers, gardant le tibia qui depuis a disparu. Des parcelles furent prélevées de la relique de Saint-Sauveur, pour l'abbaye de *Marienrhode*, près de Rottham, pour les églises de *Turnhout*, de *Schooken, Chaem, Ryckvorsel, Borsbeck*, etc.

En 1851, 1862, 1876, des fragments d'ossements furent accordés à Saint-Paul d'Anvers.

Enfin, on mentionne une relique conservée dans le collège irlandais d'Anvers, fondé en 1629 et supprimé à la Révolution. Elle avait été donnée par le cardinal Pallavicini[5].

Quant à la précieuse mâchoire, elle a disparu, et M. Beaugrand, malgré toutes ses recherches, n'a pu la retrouver. Elle aura sans doute péri comme tant d'autres trésors dans les destructions révolutionnaires de la fin du dernier siècle.

Dans les villages voisins d'Anvers, *Eeckeren*, *Scrooten*, on célèbre pieusement le 13 décembre.

L'église d'*Osterloo* fut bâtie au XIVe siècle et dédiée à sainte Lucie, dont la fête attire une grande affluence de fidèles et sert d'occasion à la foire qui s'y tient. L'église insuffisante dut être

1. Cette circonstance laisse quelque incertitude sur l'identité de l'effigie qui pourrait être aussi celle de sainte Agnès, d'après le glaive.
2. Lettre de P. Van Oers, curé, 3 juillet 1889.
3. Beaugrand, p. 113.

1. Beaugrand, p. 56.
2. Lettre de M. l'abbé Held, secrétaire de l'évêque de Luxembourg.
3. *Batavia sacra.*
4. Calendrier ecclésiastique communiqué par M. Sterck.
5. Beaugrand, p. 72.

reconstruite; elle possède une petite relique et deux statues de sainte Lucie, dont l'une fort ancienne a la gorge traversée d'un glaive[1].

Liège. — *Mortroux*. — Belle église dédiée à sainte Lucie; elle fut rebâtie en 1782, mais la tour est encore ancienne. On y conserve des reliques de la sainte patronne[2].

Bastogne. — Autel dédié à saint Lambert et sainte Lucie, mentionné dans un pouillé de Liège de 1558[3].

Bettincourt. — Autel de Sainte-Lucie[4].

Tessenderloo (Engebergen). — 3566 habitants. Église.

Namur. — *Arbrefontaine* (Coronne). — 724 habitants. Église.

Freux. — 600 habitants. Église.

Maillen. — 880 habitants. Église[1].

Bruxelles. — Au Musée royal (n° 140), un tableau du xv[e] siècle représente sainte Lucie en adoration avec d'autres vierges.

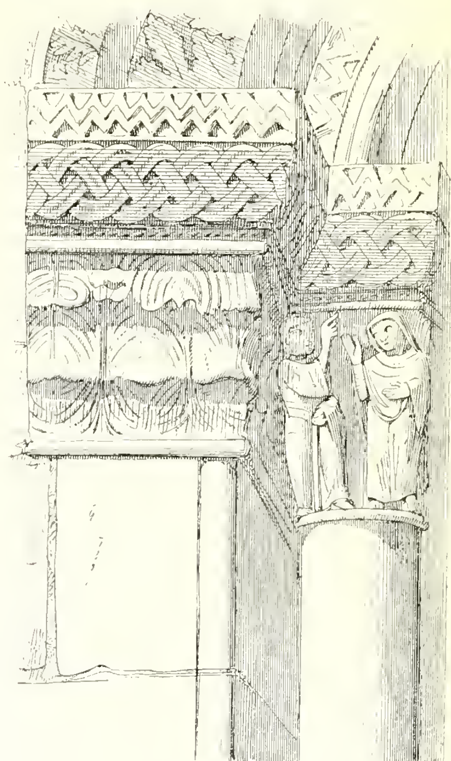
Beggynendyck (près Aerschot). — 1244 habitants.

ESPAGNE

Le culte de sainte Lucie n'est absent d'aucune partie de l'Espagne, et l'on peut en suivre les traces de la Catalogne à l'Andalousie sur des monuments quelquefois très anciens.

Avila. — Au xvi[e] siècle on a sculpté, sur un des piliers de la cathédrale, un autel d'une grande richesse en l'honneur de sainte Lucie. La sainte, dans une niche, porte un glaive dans la main droite et la coupe dans la gauche[5].

Barcelone. — L'ermitage d'*Arbos*, dans le diocèse de Barcelone, est dédié à sainte Lucie. A Barcelone même, nous trouvons un des plus intéressants édifices romans que possède l'Espagne orientale, la chapelle de Sainte-Lucie, que Arnaldo de Gurb appelait la chapelle « de las Virgines » lorsqu'il transféra sa demeure épiscopale dans le nouveau palais (1271). La porte, qui occupe presque toute la façade, est particulièrement remarquable (pl. XXV); elle ne l'est pas moins par son style que par ses dimensions; construite en plein cintre, élevée sur quatre degrés, elle présente dans son archivolte trois arcs richement ornés qui reposent sur autant de colonnettes, à l'imposte, une suite de chapiteaux avec grand luxe de



Barcelone. — Sainte-Lucie, détail du portail (d'après une photographie de M. Wilson).

1. Beaugrand, p. 199.
2. Delvaux, *Dict. géogr. de la Province de Liège*.
3. Analecta pour l'histoire de Belgique.
4. Delvaux.
5. *Espana, Salamanca*, par José-Maria Quadrado Phot. de Laurent, p. 378.

1. Documents pour le V[e] Congrès d'arch. et d'hist.

feuillage et tailloir orné d'entrelacs; à l'intérieur règne le style gothique. On observe parmi les détails de sculpture la figure d'un cavalier, Janfredo de S. Colonna († 1313), grossièrement travaillée. Non loin de la chapelle s'élèvent les fameuses tours romaines dites *archidiaçonales*. Il y a aussi à Barcelone la *calle S. Lucia*[1].

Burgos. — *Ona*. — L'église Sainte-Lucie a été profanée[2].

Bezares.

Brulles.

Quintanille de Respico.

Dans la Biscaye, *S. Lucia de Garay*[3].

Calahorra. — Des ermitages à *Zalduendo* et à *Ceanuri*. Une ancienne chapelle sous une tour.

Carthagène. — Église Sainte-Lucie. Un faubourg porte le nom de Sainte-Lucie.

Caceres. — *Montauches*. — Église.

Gerona. — *Despuig*, dans les environs de Gerone, a une église sous le vocable de sainte Lucie, mais qui n'offre, nous écrit M. Girbal[4], aucun intérêt archéologique, comme les autres églises du diocèse consacrées à notre sainte.

Grenade. — *Adra*.

Huesca. — Dans la cathédrale, chapelle avec statue de sainte Lucie[5].

Une confrérie en son honneur a été organisée à San-Lorenzo.

1. Sauri, *Guide général de Barcelone*, 1849.
España, Cataluna, par Pablo Piferrer y D. Fº Margall, I, p. 90 et 233.
M. Wilson, dont le souvenir nous a suivi avec une infatigable amitié dans ses longs voyages, a pris une photographie de ce monument pour notre ouvrage.
Roswag (*Nouveau guide en Espagne*) parle de la chapelle Sainte-Lucie à la cathédrale.
2. Amador de los Ríos, 1036.
3. Ant. Pirala, *Provincias Vascondadas*, p. 581.
4. Lettre du 27 juillet 1889.
Espana sagrada, L, p. 239.
Le monastère de S. Lucia nommé « del Cambron » fut transféré à Saragosse en 1588; il a été complètement ruiné, ainsi que l'église, pendant la guerre d'indépendance.
5. Monserrat di Bondia y Jose Pleyan di Porta, *Aragon historico y pintoresco*.

Un ermitage sous son vocable s'élève aussi dans les environs[1].

Jaca. — *Osia*[2].

Jaen. — *Calle de Sillemente*. — Sur un autel, l'image de sainte Lucie.

Leon. — *Armano*.

Pobladura de la Somoza.

Villafria.

Villar de Acero.

Lerida. — *Guel*. — Église.

Lugo. — *S. Lucia de Guntiu*.

Malaga. — *Antequera*.

Orense. — *S. Miguel Villaseco*.

Palencia. — A la cathédrale, autel de Sainte-Lucie en 1330[3].

Un monastère dédié à sainte Lucie[4].

Santiago. — *Asados*.

Saragosse. — Cette ville possède un couvent et un ermitage où l'on se rendait en pèlerinage[5].

Calatayud a un hôpital sous le vocable de notre sainte[6].

Séville. — Une magnifique église dédiée à sainte Lucie mérite de nous arrêter : on ne peut supposer qu'elle soit antérieure à 1248, époque où Ferdinand III de Castille arracha la ville à la domination des Maures, mais elle doit dater de la seconde moitié du XIIIe siècle. Le portail qui fait saillie sur le fond de la façade est son principal ornement; une suite d'archivoltes ogivales richement ornées reposent sur des colonnettes, qui sont elles-mêmes élevées au-dessus d'un assez haut stylobate; il est couronné par une suite de modillons d'un excellent effet. Dans les tympans, quatre statues sont

1. Quadrado, *Aragon*, p. 246.
2. Madoz, *Diz*.
3. Quadrado, p. 631.
4. *Id.*, p. 63.
5. *Aragon hist.*, I, p. 442.
6. *Espana sagrada*, L, p. 123.

abritées sous de petits tabernacles ; au sommet de l'arc est une figure du Père éternel. Une rosace octogone, richement encadrée, s'ouvre au-dessus de ce portail pour éclairer la grande nef. La façade bien construite en pierre accuse par sa silhouette la forme intérieure de l'église et le collatéral de droite qu'éclaire un œil-de-bœuf. A gauche s'élève le campanile moderné dans le haut, mais conservant dans le soubassement le caractère original. Une petite niche à faible hauteur y dessine encore certains ornements arabes comme les entrelacs, les arabesques, les nœuds, qui restèrent, après la chute des Maures, dans le goût des artistes chrétiens comme un souvenir des écoles où ils avaient été élevés. A l'intérieur, les trois nefs sont divisées par des arcades ogivales. Cette église est devenue la propriété d'un particulier[1] (pl. XXV).

Dans le cloître de los Caballeros il y a aussi à Séville une chapelle des Saints-Tomé-et-Lucia.

A *Alcala de Guadaira*, dans les environs, on voit les ruines d'un ermitage qui lui était dédié[2].

Tolède. — Dans la cathédrale de Tolède qui fut reconstruite en 1227, la septième chapelle à droite est consacrée à sainte Lucie[1].

Selon le P. Cahier, cette sainte serait même la patronne de la ville.

A *Talavera*, un hôpital est dédié aux saints Jean et Lucie[2].

Valence. — Dans le *Diario* de Valence, M. Ortiz dit que l'infante doña Constance, fille de Manfred, roi de Sicile, fut la fondatrice d'une église dédiée à sainte Lucie; mais il n'en doit plus rien rester[3].

Une chapelle d'ermitage fut érigée en 1400 pour une nombreuse confrérie qui tous les ans venait y célébrer la fête de la patronne, sainte Lucie[4].

Vich. — *Puigmal.*

Jerès. — Hôpital dédié à saint Jean et sainte Lucie[5], un ermitage dédié à sainte Lucie[6].

PORTUGAL

Un plan de Lisbonne, antérieur au tremblement de terre de 1755, nous montre une église dédiée à saint Blaise et sainte Lucie ; elle est garnie latéralement d'un campanile environné d'une sorte de parvis que dessine un mur de pourtour[3] (pl. XXV).

Citons, parmi les sanctuaires portugais de notre sainte, l'oratoire de *Milheiros da Maia*, la chapelle de *Chancellaria* (Portalegre) qui, dans les temps les plus reculés, était une église matrice[4]. Près de cette chapelle, un pont à six arches est jeté sur la Seda. — La chapelle de *Sande* (Beira Alta).

Près de Minho est le *Monte Santa-Luzia* où s'élève un ermitage dédié à notre sainte. Cette montagne est un contrefort de la grande serra d'Arga ; du sommet, à 680 mètres au-dessus de la mer, on découvre un vaste panorama.

A *Elvas*, il existe un fort auquel on a donné le nom de *Santa-Luzia*, ce qui laisse présumer qu'il devait se trouver dans le voisinage une église sous ce vocable. Un plan manuscrit de 1667 nous montre, au milieu d'une fortification étoilée, une tour qui paraît beaucoup plus ancienne[7] (pl. XXV).

1. *Espana, Séville,* par Pedro de Madrazo, p. 486 et 595.
2. Madoz.
3. Brawn, *Civitates.*
4. Barbosa, *Dict. géogr.*

1. Beaugrand, p. 113.
2. Quadrado, p. 351.
3. Lettre de M. Wilson, 10 décembre 1893.
4. Sauri, *Guide à Valence.*
Por el año de 1400 fue erigida esta ermita en honor de la gloriosa s. Lucia por una numerosa cofradia que todos los años en el dia de la santa celebraba una gran fiesta.
5. Quadrado, p. 354.
6. Diaz y Perez, p. 654.
7. *Topog.*, V, *b*, 155

ORIENT

Nous pouvons citer, pour le xe siècle, le ménologe auquel nous empruntons l'image de sainte Lucie. Siméon, l'auteur de cette peinture, a supposé la vierge non égorgée, comme nous la voyons ordinairement représentée, mais décapitée. Elle porte une tunique rouge enrichie de poignets brodés, elle a les pieds nus. Le bourreau a le costume le plus riche, tunique ornée de rosaces comme les costumes consulaires, manteau flottant, chausses ornées de losanges, des chaussettes bleues, une épée qu'il remet dans un fourreau rouge. A droite, on aperçoit le bûcher dont les flammes ont été vaincues par la vierge. Le fond est d'or comme partout dans le manuscrit[1]. Cette miniature est placée à la fête du 13 décembre (pl. XXIV).

Le manuel d'iconographie des Slaves représente sainte Lucie jeune, coiffée d'une toque, les cheveux épars sur les épaules[1].

Saint Méthode († 846), qui n'avait pas oublié sur le siège de Constantinople les souvenirs de sa patrie, a chanté les louanges de la vierge syracusaine[2].

M. Beaugrand, qui a recherché les monuments de Sainte-Lucie dans le monde entier, nous signale des sanctuaires au Chili, au Vénézuela, dans l'île de Ceylan, etc. La cathédrale de Colombo est sous le vocable de notre vierge.

RÉSUMÉ

De la Sicile, de Syracuse qui fut son berceau, le culte de sainte Lucie prend un rapide essor et est introduit de bonne heure à Rome; dès le pape Symmaque († 514), il y possédait une diaconie, et Grégoire le Grand, pour le recommander plus solennellement aux fidèles, fait à cette vierge le suprême honneur d'inscrire son nom dans le canon de la Messe.

Parfois les souvenirs païens eux-mêmes servent à le propager et, dans les pays où Lucine était invoquée pour les maladies d'yeux, l'héroïne de Syracuse vient offrir, avec la similitude du nom, la même confiance.

L'action puissante de Charlemagne agit ici comme partout, et les reliques ultramontaines vont porter jusqu'aux extrémités septentrionales de l'empire carlovingien la renommée de Lucie. Dès le viiie siècle, l'abbaye de Saint-Riquier a des reliques de la martyre; en 833, saint Aldric en dépose au Mans. Raban Maur les met sous l'autel du monastère de Fulda. Faroald, duc de Spolète, qui s'était emparé de Syracuse et en avait rapporté le corps de la sainte, le transfère à Corfinium. C'est là, en 969, que nous voyons l'empereur Othon donner ce trésor à Théodoric, l'évêque de Metz, qui le transporte dans la nouvelle église Saint-Vincent, dont sainte Lucie prend aussi possession. En 974, nous voyons des reliques mentionnées à Halber-

1. On peut voir la transcription du texte dans M. Beaugrand, LXXV.

1. Beaugrand, p. 200. D'après le P. Martinov.
2. Noel, *Vie de sainte Lucie*, p. 49.

stadt, peut-être émanées de la translation messine ; de ce nouveau foyer le culte rayonne jusqu'au nord de l'Allemagne ; à Glees, près Coblentz, une église remonte à 980.

Nous avons vu que plusieurs églises luciennes à Rome datent des Carlovingiens. Nous en avons marqué en Italie quelques autres du XIe siècle : à Monopoli, Bénévent et Porto ; à Florence, Terzano, Ravenne. Nous avons montré une relique solennellement transférée de Metz à Luitbourg en 1042.

Le XIIe siècle a été signalé pour sainte Lucie par de nombreux monuments ; en Sicile, les Normands ont recueilli les traditions antérieures et construit des sanctuaires en son honneur à Syracuse, Aderno, Catane, Cammarate, etc. ; dans le royaume de Naples, à Aquila, dans les dépendances du Mont-Cassin, etc. Nous trouvons encore des églises à Sogni, Cesena, Vérone, Padoue, Venise. En France, à Marvejols, Cabannes, Saint-Laurent-des-Arbres, à l'Ile-Sainte-Lucie, à Arles, etc.

Le nom de Lucie rayonnait déjà en Angleterre au VIIe siècle dans les vers de saint Adelme ; mais son culte prend un plus grand essor à la suite des Normands, qui lui consacrent des églises à Dembleby et à Upton Magna.

L'Espagne dut s'ouvrir de bonne heure à ce culte et nous avons compté un nombre assez considérable d'églises dédiées à sainte Lucie dans la péninsule ; quelques-unes remontent à la période romano-byzantine ; celle de Séville, une des plus remarquables, signale le temps de la chute des Maures, elle sert pour ainsi dire de trophée à la victoire de Ferdinand de Castille.

Le XIIIe siècle ne se laisse pas dépasser par ses devanciers. Nous voyons, selon Dandolo, les reliques arriver à Venise ; Bologne, Ancône, Ferrare, Florence lui élèvent des églises ; Dante la prend pour messagère et consolatrice dans ses merveilleuses pérégrinations.

En France, des bréviaires, des églises, des reliquaires en son honneur proclament la confiance qu'elle inspire.

Au XIVe siècle, les peintres italiens rivalisent d'efforts pour la représenter, depuis les fresques d'Empoli jusqu'aux gracieuses peintures de San-Gimignano.

A la fin du XIVe siècle et au XVe, sainte Lucie fait la conquête de la Hollande ; sa virginale influence s'étend jusqu'à la mer du Nord et fait surgir à Amsterdam un monastère sous son vocable.

L'iconographie de sainte Lucie nous présente à peu près les mêmes traits que pour les autres saintes : elle nous la montre d'abord, comme la mosaïque de Ravenne, dans la gloire, sous un costume impérial, couverte d'or et de pierreries et portant sa couronne votive au Sauveur. Ce n'est qu'au Xe siècle, dans une miniature du ménologe grec, que nous la voyons au milieu de ses souffrances et décapitée. Bientôt la scène se complique et se diversifie dans ses détails ; au XIIe siècle, dans le manuscrit de Wallerstein, nous voyons la légende des jeunes gens, les bœufs, les flammes, enfin le corps de la sainte coupé en deux parties ; Giotto à Empoli nous répète ces détails resserrés dans un cadre étroit. L'auteur des charmantes fresques de Padoue les développe davantage. Les miniatures de nos martyrologes du Nord servent d'échos à ces traditions : nous y observons surtout les attelages de bœufs, scène qui séduisait l'imagination de nos pères, nous y voyons aussi la communion de la vierge.

La caractéristique des yeux portés sur la coupe n'apparaît pas de bonne heure, je ne pense pas qu'elle se soit vulgarisée avant le XIVe siècle ; alors et au XVe siècle les peintres, chargés de peindre sainte Lucie, lui mettent une palme dans une main, la coupe dans l'autre et lui supposent la gorge traversée par le glaive.

LES SAINTS DE LA MESSE

ET LEURS MONUMENTS

SAINTE ANASTASIE

NOTICE BIOGRAPHIQUE



Bibl. nat., Latin, 11631, p. 253, IXe siècle.

Ce n'est pas notre intention d'intervenir dans les discussions qu'ont soulevées les légendes de sainte Anastasie ; la petite notice dont nous faisons précéder la vie monumentale de nos saints est seulement destinée à l'éclairer et à faire comprendre les images et les sanctuaires dont nous avons entrepris la recherche. Nous choisirons ici parmi les opinions celle qui nous paraît la plus probable et qui se rapporte le mieux aux monuments.

Tillemont ne donne aucune raison sérieuse contre ces légendes qui doivent contenir beaucoup de vrai et dont l'antiquité est vénérable. Selon l'abbé Duchesne[1], le nom d'Anastasie intervient dès le ve siècle dans le canon de la Messe ; au viie, saint Adelme se faisait l'écho des récits de sa charité envers les confesseurs. En Orient, au commencement du vie siècle, Théodore le Lecteur raconte que, sous l'empereur Léon (457-474), les reliques de sainte Anastasie furent apportées de Sirmium à Constantinople et mises dans son église[2]. Les martyrologes dits de saint Jérôme marquent le 25 décembre comme l'époque de la fête à Sirmium ; enfin Bède († 735), parlant de l'île de Palmarole, répète ce que tout le monde croyait au viiie siècle.

Les Bollandistes[3] distinguent l'Anastasie du canon, surnommée la Jeune, d'une autre Anastasie qui souffrit à Rome et dont nous n'avons pas à nous occuper.

Notre sainte Anastasie naquit à Rome de parents qui s'appelaient Pretextatus et Fausta ; elle fut de bonne heure faite chrétienne par sa mère, et, lorsqu'elle la perdit, elle fut entretenue

1. *Mélanges d'arch. et d'hist.*, 1887, p. 405.
2. Tillemont, *Mémoires*, V.
3. Oct. XII.

dans la foi par Chrysogone, un chevalier romain d'une grande piété. La jeune fille profita des leçons et, quoique privée de sa mère, jetée dans le monde corrompu de Rome, elle conserva une admirable pureté jusqu'au moment où son père lui imposa un mari païen et vicieux, nommé Publius. Dans cette union forcée et qui, dès lors, ne lui imposait aucun devoir, la vierge sut se soustraire à son mari, qui se mit à dilapider ses biens, mais qui fut obligé de la respecter. Craignant qu'elle ne dépensât sa fortune en aumônes, il la fit renfermer et garder dans sa maison. Ce fut de cette prison domestique qu'elle écrivit à saint Chrysogone en lui racontant ses malheurs, et là qu'elle reçut ses réponses consolatrices et la promesse de sa délivrance. La prédiction se réalisa. Publius, nommé par l'empereur pour aller en Perse, accepta et mourut en chemin de mort violente, de sorte qu'Anastasie recouvra à la fois la liberté et la disposition de sa fortune.

A ce moment, la persécution sévissait à Aquilée, et Dioclétien, s'y trouvant, fit venir et martyriser Chrysogone. A cette nouvelle, Anastasie libre y courut, et, lorsqu'elle eut rendu les derniers devoirs à son saint précepteur, elle se rendit en Macédoine[1] où les occasions de charité se multiplièrent pour elle. Les prisons regorgeaient de chrétiens que le martyre y faisait succéder avec rapidité. Un jour qu'elle s'y présentait avec ses onguents et les rafraîchissements destinés aux confesseurs, ils venaient de partir pour le supplice; désolée, elle se mit à pleurer, et, comme on lui en demandait la raison, elle dit que c'était la douleur de ne plus trouver ses frères, douleur qui la trahit, la fit reconnaître pour chrétienne et arrêter.

Elle fut d'abord menée à Florus, préfet de l'Illyrie, qui, apprenant sa haute naissance, dut, selon la loi, référer la cause à l'Empereur et l'envoya à Dioclétien. Celui-ci commença par s'enquérir, dans une pensée cupide, de ses richesses et, lorsqu'il vit qu'elle s'était tout à fait dépouillée, il ordonna qu'on la ramenât à Florus. Celui-ci à son tour la livra à Vulpianus, un prêtre d'idoles dont il espérait que l'adresse viendrait à bout de la constance de sa victime.

Vulpianus essaya d'abord l'effet des promesses et des offres séduisantes, il eut recours ensuite à la peur et chercha à l'accabler sous les plus terribles menaces. A court de ressources, il lui donna trois jours de réflexion, lui annonçant sa condamnation si, au bout du délai, elle ne s'était pas soumise. Ces jours passés en prières laissèrent la martyre aussi résolue. Alors il l'accabla d'injures, mais, voulant porter une main sacrilège sur la virginale Anastasie, il fut soudain frappé de cécité et ne tarda pas à expirer dans d'horribles convulsions.

Florus, privé ainsi de son lieutenant, dut reprendre le procès de la sainte. Il lui promit, moyennant une riche rançon, qu'il la laisserait vivre en paix et dans sa religion. « Si vous étiez pauvre, je vous assisterais volontiers, lui dit Anastasie; mais, puisque vous êtes riche, je ne puis vous donner des biens que la Providence réserve pour secourir les malheureux. » Le préfet l'enferma dans une obscure prison, défendant presque de lui donner à manger. Un mois après, il la fit placer dans une barque avec un chrétien nommé Eutychiens et cent vingt païens condamnés pour leurs crimes. On troua la barque pour qu'elle fût bientôt submergée et on l'abandonna à l'impétuosité des vagues; mais le navire, soutenu et gouverné par une main mystérieuse, au lieu de sombrer, conduisit tous ses passagers en sécurité au rivage.

Les païens se convertirent, mais Anastasie n'échappa pas au martyre. Elle fut menée dans l'île de Palmarole avec deux cents hommes et soixante-dix femmes, tous condamnés pour la foi de Jésus-Christ. Lorsqu'elle fut arrivée, les bourreaux l'attachèrent à un chevalet, les pieds

1. *Petits Boll.*, XIV, p. 471.

et les mains étendus, ils allumèrent un grand feu autour d'elle pour la brûler, enfin la décapitèrent. Elle acheva ainsi son long martyre.

Quelle était l'île de Palmarole? Les réponses ont été fort diverses et, dès lors, peu concluantes. On place souvent ce théâtre du supplice dans une île, non loin de l'embouchure du Tibre, sur la mer Tyrrhénienne; il me paraît plus probable de le chercher dans une des nombreuses îles illyriennes, car la translation à travers l'Italie et l'Adriatique pour ramener ses reliques à Sirmium me semble peu croyable.

En tout cas, c'est à Sirmium qu'elles eurent certainement leur premier asile, avant que la glorieuse basilique du Sauveur ressuscité, l'Anastasia de Constantinople, lui ouvrît ses portes et confondît, sous le même vocable, la gloire du divin Maître et celle de sa servante.



Dusseldorf. — Miniature du XIVe siècle (dessin de M. Behn).

ITALIE

ROME

Basilique de Sainte-Anastasie. — Basilique d'origine constantinienne. — (366-384) Le pape Damase la fait orner de peintures. Inscription. — Au commencement du ve siècle, Longinianus y érige un baptistère. — Vers 465, mosaïque de l'abside aux frais de Severus et de Cassia. Titulus S. Anastasiæ. — Croix stationales. — (796) Léon III restaure le toit. — Ornements. — Dons des papes. — (1210) Ambons d'Innocent III. — Renouvellement de l'église. — (1471) Sixte IV restaure l'église. — L'église figurée dans des plans du xve siècle. — (1512) Restauration. — (xvie siècle) Anciennes vues. — (1698) Le cardinal Bevilaqua démolit le campanile. — (1606) Le cardinal de Sandoval refait la façade. — Réfection du portique. — (1634) Chute du nouveau portique. — (1636) Urbain VIII refait la façade. — (1676) Plan de Cappello. — (1692) Restauration de l'autel de Saint-Jérôme. — Découverte de reliques. — (1703) Le cardinal Costaguti refait la voûte de la tribune. — (1721) État ruineux de la basilique, énorme déversement des murailles. — Rapport de Gimach. — Le cardinal Nuno da Cunha restaure les nefs et les réduit à l'état actuel.

La basilique romaine dédiée à sainte Anastasie et qui s'élève encore au pied du Palatin [1], du côté du Vélabre, est sans doute la plus ancienne qui lui ait été dédiée. Mgr Barbier de Montault croit qu'elle occupe la place de la maison de sainte Fausta et de sainte Anastasie. Hubsch, d'après la construction, la croit d'origine constantinienne et l'histoire confirme son appréciation; nous avons une inscription qui nous apprend que le pape Damase (366-384) la fit, non pas bâtir, mais orner de peintures, ce qui suppose qu'elle existait avant lui. Son nom lui vient peut-être de sa fondatrice et du désir qu'elle eut d'honorer la sainte dont elle portait le nom.

Au commencement du ve siècle, la basilique fut

1. En 1854, on a retrouvé les substructions, autrefois rez-de-chaussée du palais des Césars. On y remarque des briques sigillées de 123 et 141 à plusieurs salles. Mgr Barbier de Montault, *Églises de Rome*, p. 8.

complétée par l'érection d'un baptistère dont Longinianus, le préfet de Rome, fit les frais ainsi que nous le savons par cette inscription :

QUI PECCATORUM SORDES ABOLERE PRIORUM
TERRENISQUE OPTAS MACULIS ABSOLVERE VITAM
HUC ADES AD XPI FONTEM SACRUMQUE LIQUOREM
CORPUS UBI AC MENTES PARITER SENSUSQUE LAVANTUR
ÆTERNUMQUE DATUR CASTO BAPTISMATE MUNUS
HANC AUTEM FIDEI SEDEM CONSTRUXIT AB IMO
MILITIÆ CLARUS TITULIS AULAQUE FIDELIS
ROMANÆQUE URBIS PRÆFECTUS LONGINIANUS [1].

Quelque temps après la mort de saint Léon († 461), deux nobles Romains, Severus et Cassia, firent exécuter à leurs frais une mosaïque dans l'abside que le pape Damase avait déjà décorée de peintures. Les mosaïstes, suivant l'usage antique, avaient placé sous leurs personnages (sans doute le Christ assis et accompagné de saints) cette inscription dédicatoire [2] :

ANTISTES DAMASUS PICTURÆ ORNARAT HONORE
TECTA QUIBUS NC (NUNC) DANT PULCHRA METALLA DECUS
DIVITE TESTAT (TESTATUS) PTIOSIOR AULA NITORE
QUOS RERUM EFFECTUS POSSIT HABERE FIDES
PAPÆ HILARI MERITIS OLIM DEVOTA SEVERI
NEC NON CASSIÆ MENS DEDIT ISTA DO (DEO).

Dans un manuscrit de la Bibliothèque de Strasbourg, M. de Rossi a relevé ce passage [3] d'un ancien itinéraire : « Ad S. Paulum... deinde ad S. Anastasiam virginem et martyrem. »

Après le pape Symmaque, on perd la trace du titre d'Anastasie. Dans la plus ancienne liste des

1. De Rossi, *Inscript.*, II, p. 150.
Duchesne, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1887. Notes sur la topographie de Rome au moyen âge.
2. Elle se trouvait, dit le manuscrit épigraphique, « in ecclesia S. Anastasiæ in trono ».
De Rossi, *Inscript.*, II, p. 24, 396.
3. *Roma sott.*, I, p. 165.

églises de Rome, elle figure à la troisième place : « Basilica quæ appellatur Sancta Anastasia ubi cruces servantur quæ portantur per stationes[1]. »

Au concile de 499, l'église est désignée : *Titulus Anastasiæ*.

De cette première construction il nous reste les croisées à double cintre de l'attique, qui ont un caractère franchement antique et dont nous constatons encore la présence dans le transept de Saint-Paul[2], mais dont l'emploi dut généralement disparaître avec le v[e] siècle. Ces cintres, dont les axes ne correspondent ni avec les croisées modernes, ni avec celles du moyen âge, indiquent aussi une distribution différente de celle qu'on adopta au XIII[e] siècle (pl. II, A).

L'église, à cette époque, loin d'être comme maintenant presque au niveau du Vélabre qui s'est peu à peu comblé, s'élevait sur un perron beaucoup plus haut que celui représenté aux XV[e] et XVI[e] siècles ; elle était sans doute précédée du portique que nous retrouverons au moyen âge.

L'autel, dit de Saint-Jérôme, dut exister dès l'antiquité, car en 1692, au moment où on le restaura, on mit à découvert un loculus renfermant des reliques. Une inscription fait mention de cette découverte et parle de l'antiquité de la construction qui nous semble ici confirmée par la situation de la cavité : « *Loculus antiquæ structuræ sub ara apparuit in quo hæ sacræ exuviæ repertæ sunt*[3]. »

Rondinini suppose que le corps de sainte Anastasie reposait dans cette confession ; mais il est plus probable, comme nous le verrons, qu'il avait été transporté à Zara[4].

Le ciborium, la clôture du chœur avec six colonnes nous paraissent des éléments de l'église primitive qui subsistèrent après la restauration du moyen âge.

Nous savons qu'au VII[e] siècle la messe, à la fête de la basilique, se célébrait le 25 décembre, le même jour qu'à Sirmium et à Constantinople[1]. Le pape y allait célébrer la messe de l'aurore le jour de Noël. La coïncidence des deux fêtes en Orient et à Rome me semble prouver l'adoption par les Grecs de nos traditions romaines.

A cette époque, ce quartier, à cause du voisinage du Tibre et du grand commerce que le port avait avec l'Orient, était en prospérité, ce qui dut contribuer à la richesse de l'église.

Vers 796, Léon III la restaura ; il refit notamment le toit, comme nous l'apprend le livre pontifical : « Sarta tecta vero tituli beatæ Anastasiæ, quæ a priscis temporibus per incuriam marcuerant et pene casura erant suo almo studio noviter restauravit[2]. »

Il l'orna magnifiquement : « In titulo S. Anastasiæ fecit vestem de fundato[3]... fecit coronam pens. libras septem et uncias novem. »

Grégoire IV ne l'oublia pas dans ses largesses : « Fecit in ecclesia B. Anastasiæ martyris vestem de fundato habentem aquilas et periclysin de olovero[4]. » Étienne VI (885) lui donna « sermonum et epistolarum librum unum[5] ».

L'église subit de nouvelles transformations dans la suite du moyen âge. Ugonio a vu encore en place (1588) des ambons qui portaient une inscription relative à Innocent III (*Stazioni*, p. 61) : « *Anno Domini MCCX pontificatus Domini Innocentii tertii papæ anno ejus Decimo tertio, indictione quarta.* »

Le renouvellement du mobilier d'une église marque quelquefois l'époque des restaurations dans l'édifice lui-même. Nous avons encore dans les murs latéraux de l'attique des restes de travaux du XIII[e] siècle, des fenêtres de marbre qui éclairaient jadis la nef et qui indiquent par leur

1. De Rossi, I, p. 143.
2. Hubsch, pl. XI.
Aug. Choisy, *L'art de bâtir chez les Romains*. Comme exemple de ces doubles extrados, il montre l'aqueduc près de Saint-Étienne-le-Rond, le Palatin, la basilique de Constantin, les thermes de Caracalla.
On peut voir aussi dans le Panthéon ces arcs en pleine muraille.
3. Du bois de la sainte Croix, du voile de la sainte Vierge et du manteau de saint Joseph.
La Messe, III, p. 30.
4. Meichelbeck, *Chronicon Benedicto-Buranum*, p. 141.

1. M. l'abbé Duchesne pense que l'église s'appelait seulement Anastasie avant le v[e] siècle, et Sainte-Anastasie depuis que le culte de cette sainte vint à Rome. Cette supposition me paraît moins probable que l'antiquité romaine de ce vocable.
Voici une preuve de la diffusion du nom d'Anastasie :
On découvrit dans le cimetière de Sainte-Balbine cette épigraphe :

IVE ANASTASIA
MV DvP IIIIs ID IVN.

Anastasie est le second *cognomen*, probablement le *nomen spirituale* de la défunte, qui signifie la foi à la résurrection (De Rossi, *Bull.*, 1867, p. 31).
2. *Lib. pont. Bianchini*, p. 274.
3. *Id.*, p. 287.
4. *Id.*, p. 340.
5. *Id.*, p. 443.

position une modification intérieure considérable au plan primitif; mais leur style ne semble pas correspondre tout à fait au grand pape qui construisit les ambons; leur caractère, la similitude avec l'Ara Cœli les font descendre plus avant dans le XIIIe siècle, peut-être à Innocent IV († 1254).

Il faut sans doute attribuer à cette époque où l'on couvrit les églises de Rome de peintures, celles qu'on voyait dans la tribune et dont il restait quelques traces sous Urbain VIII en 1628[1].

Le grand perron devant l'entrée se composait au moyen âge de vingt marches et offrait aux pèlerins qui le gravissaient des bancs de repos, le long de la montée et surtout en haut où ils en trouvaient un fort large[2].

La basilique fut de nouveau restaurée par Sixte IV en 1475, restauration qui ne fut pas profonde à en juger par les fenêtres signalées tout à l'heure qui déterminent d'une façon positive le rangement des colonnes intérieures.

Ce fut au commencement du XVIIIe siècle seulement que le plan perdit la forme basilicale; mais la façade pendant tout le cours du XVIIe siècle reçut plusieurs modifications dont il est quelquefois difficile de saisir la suite. Nous exposons les diverses images qui nous en conservent le souvenir et qui peuvent mieux qu'aucun autre document éclaircir cette chronologie (pl. I).

Une des plus anciennes images de la basilique est le plan de Strozzi (1474), manuscrit publié par M. de Rossi; il nous montre les trois nefs, le campanile, le perron antérieur. Puis le plan de Mantoue, antérieur à 1490, où apparaissent le campanile, le transept, le perron.

En 1512, le cardinal Robert Guibé, évêque de Nantes († 1513), fit des réparations, mais non aussi considérables que le dit Albertini[3].

Une gravure de 1549[4] nous présente le portique que les manuscrits ne nous avaient pas offert.

La gravure de Gamucci[1] (1565), à peu près contemporaine et fort explicite, ne le retrace cependant pas. On y voit le campanile à sa juste place, le transept, l'arcade à colonnettes de la croisée de la façade, le perron.

Viennent ensuite les dessins de Dosio. On conserve à Florence, à la galerie des Offices[2], une vue de l'arc des Quadrifrons derrière lequel figure l'église Sainte-Anastasie; ce dessin manuscrit, exécuté à la plume et à l'aquarelle, selon le goût du XVIe siècle, doit avoir été exécuté vers 1569. Nous y trouvons les mêmes éléments que dans Gamucci, avec un détail intéressant de plus qui nous apprend que la grande croisée centrale était partagée par deux colonnettes en trois arcades avec des rosaces au-dessus. Nous y voyons aussi les trois fenêtres du campanile mieux indiquées, en avant le perron avec deux parapets rampants et le terrain du Vélabre tout inégal et semé de ruines. Dans la gravure de Dosio (*Ædificiorum reliquiæ*), la vue est moins explicite et ressemble aux gravures de l'époque, telles que celles de Gamucci et d'autres attachées aux éditions des *Cose maravigliose*.

Les faiseurs de guides, aux XVIe et XVIIe siècles, trouvaient plus commode de copier leurs devanciers et même de leur emprunter quelques clichés que de refaire un dessin original. Les images de Giovanni Francino, sous la date de 1588[3], mais que je crois antérieures, échappent à cette banalité et nous présentent notamment quelques traits dignes d'être recueillis. Nous y trouvons le campanile mieux représenté, indépendant de la grande nef, comme il l'était réellement, son toit bas, la grande croisée avec ses arcatures, le perron. Le portique n'existait plus, mais cette année 1588 était celle précisément des descriptions d'Ugonio qui nous avertit qu'on en voyait encore les traces.

Ces descriptions d'Ugonio empruntent un intérêt extrême à l'époque où elles furent faites, c'est-

1. ARMELLINI, p. 112. Atti della visita : Antiche pitture « magna ex parte consumptæ ».

UGONIO semble dire qu'elles n'étaient pas anciennes : « La tribuna è dipinta di lavoro moderno » (p. 62).

2. ARMELLINI, p. 112. Vi si sale per 20 gradi « che vi sono sempre alcuni banchi da riposarsi ed uno spazioso in cima ».

3. ALBERTINI s'exprime ainsi : « Ecclesia S. Anastasiæ devotissima quam collabentem partim vero dirutam Rev. Robertus vir doctissimus ejusdem tituli Præsbyter card. Nannecten. in pristinam formam restituit ampliavitque. »

4. Phot. de PARKER.

1. GAMUCCI, *Le antichità di Roma*, 1565.

2. DISEGNO, 2502.

M. NERINO FERRI a eu l'obligeance de nous en envoyer un calque. Le dessin entier a 0m,308 de largeur sur 0m,21 de haut. Ce dessin est tout à fait semblable au n° 2503 reproduit par CAVALIERI dans son recueil de 1569.

Une gravure de Dosio : Ædificiorum reliquiæ, 1569. Voy. *Topog. vet.*, 99.

3. Il nous a été communiqué par M. MÜNTZ.

à-dire celle des malheureuses démolitions qui signalèrent à Rome la fin du XVI[e] siècle en nous privant de tant de précieux monuments : « On y monte, dit-il, par un grand escalier dont plusieurs marches sont en mauvais état. Au sommet, on trouvait autrefois un portique, comme devant la plupart des anciennes églises, et l'on en voit encore d'un côté quelques vestiges aujourd'hui. Le corps de l'église est spacieux, grand, à trois nefs ; les deux latérales sont séparées de la principale et murées au commencement, sans doute parce que, dans cette partie, les colonnes frappées de vétusté faisaient défaut. Ces nefs étaient partagées par trente colonnes dont il n'y a plus que la moitié en pied. Il y en a deux en marbre vert de Lacédémone qui soutiennent l'arc en tête de la nef. D'après les restes de pavage qu'on voit encore autour du maître autel, on peut juger qu'il était en mosaïque avec tables de marbre et de porphyre... Il reste quelques petits autels dépouillés d'ornements. Les murs sont tout blanchis à la chaux. De hautes et grandes fenêtres jettent beaucoup de lumière dans l'église... Il y avait des ambons pour l'épître et l'évangile dont il subsiste un marbre avec cette inscription qui se trouvait sur la cuve circulaire : « *Anno Domini 1120*[1] *pontificatus Domini Innocentis tertii papæ, anno eius decimo tertio, indictione quarta...* » Dans la nef de gauche est un autel avec un petit ciborium soutenu par quatre colonnettes blanches... Dans la fenestrella (*sic*) de l'autel fermée par des vantaux de noyer sont des reliques. Avant de monter au maître autel, on trouve six colonnes qui autrefois fermaient le presbyterium ; on monte de là à l'autel par quatre marches. Aux angles de l'autel sont quatre colonnes qui, je pense, soutenaient à l'origine quelque tabernacle orné. Il y a maintenant un enduit sur le mur légèrement peint. Sur l'une de ces colonnes, celle derrière l'autel, à main droite, on voit tracées quelques lettres d'une inscription[2]. »

Il était temps de recueillir ces vieux souvenirs, l'ère des démolitions s'ouvrait et les ruines allaient s'accumuler sur Sainte-Anastasie. Dix ans après Ugonio (1598), il est dit que le campanile était d'une hauteur extraordinaire et que, probablement menacé de s'écrouler, il fut démoli par le cardinal Bevilaqua. Souvent alors le délabrement d'un édifice était un prétexte pour justifier sa démolition. A la Renaissance, les cardinaux s'efforçaient de dissimuler l'architecture du moyen âge et se faisaient gloire de rajeunir leurs tituli. C'est ainsi qu'en 1606 le cardinal de Sandoval restaura ce temple *d'une forme grossière, inélégante et tombant de vétusté* et qu'on lui fit cette inscription : « *Bernardus de Sandoval y Rojas S. Anastasiæ S. R. E. presbyter cardinalis... templum hoc rudi fabrica, inelegans et vetustate pene collapsum commodiore structure ac specie a fundamentis restituit anno Domini MDCVI.* »

L'épigraphe est heureusement exagérée et les fondements ne furent pas repris encore, si tant est qu'ils le soient encore de nos jours. Il est probable seulement que la façade fut refaite, façade dont nous trouvons la figure dans les gravures de Giovannoli (1618). Le vieil édifice dont on avait honte fut masqué sous un grand écran dont les assouchements supérieurs dépassaient beaucoup le toit et produisaient l'effet théâtral si goûté alors ; l'antique campanile fut remplacé par une petite tour basse et mesquine à la même place (pl. IV).

Le plan de Maupin (1625), avec moins d'exactitude que Giovannoli qu'une double gravure nous permet de contrôler lui-même, atteste le même état de choses.

On refit l'ancien portique dans le goût nouveau (1620). J'ai vu à la Topographie une gravure de ce temps qui nous donne un portique à trois arcades séparées par des pilastres ; mais j'hésite à y reconnaître celui en question, parce que le haut campanile et la vieille façade s'élèvent encore au-dessus il est probable que ce portique n'était pas indépendant de la façade. Quoi qu'il en soit et quelle qu'en ait été la forme, la mauvaise condition du travail, l'absence de chainage amenèrent bientôt une catastrophe et le nouveau portique s'écroula en 1634, sous un violent coup de vent[1].

Si, comme le dit Martinelli, ce portique faisait partie des constructions de 1606, il faut croire que la façade entière s'écroula et on s'explique l'entreprise d'Urbain VIII qui chargea, en 1636,

1. Ceci est évidemment une faute et doit être lu : 1210. Innocent III régna de 1198 à 1216.
2. UGONIO, *Stazioni*, p. 61.

1. MARTINELLI, *Roma ex ethnica sacra*, p. 54. Cet auteur dit que le portique était l'œuvre du cardinal de Sandoval.

le Florentin Arrigucci [1] de la refaire. Cette façade est celle que nous avons aujourd'hui sous les yeux et qui se compose, au centre, d'un corps d'architecture d'ordre dorique à rez-de-chaussée, ionique au-dessus, et de deux ailes couronnées de petits campaniles. D'autres ont considéré Bernin ou Domenico di Castello [2] comme l'auteur de cette façade.

En 1703, le cardinal Costaguti refit la voûte de la tribune.

L'antique basilique existait encore.

On peut voir dans une gravure de Rossi (1721) qu'elle fut respectée dans ces derniers travaux. Le plan de Cappello, tracé en 1676 et publié par Crescimbeni en 1722, répète l'état de lieux décrit à la fin du XVIe siècle.

Il était réservé au cardinal portugais Nuno da Cunha de détruire les vieilles nefs. Ce prélat se fit faire un rapport sur le mauvais état de l'église par un certain Maltais nommé Charles Gimach, qui passait pour très connaisseur en fait d'architecture, quoique ses fonctions d'échanson à l'ambassade de Portugal semblent fort éloignées d'une telle aptitude. Nous extrayons quelques passages de ce rapport intéressant pour l'histoire de la vénérable basilique et qui nous la rappellent avant que les derniers coups lui aient été portés :

« Le mal, dit-il, est surtout visible dans la nef du milieu ; cette nef, du seuil de la porte à l'arc de la tribune, compte plus de 170 palmes ; d'une colonne à l'autre elle a 54 palmes de largeur; en hauteur, 62 palmes du sol aux entraits, 17 des entraits au faitage. On peut redouter à juste titre de voir tomber un tel mur large de 3 palmes reposant seulement sur de faibles colonnes isolées, de 2 palmes de diamètre, lorsque, par suite de son déversement qui atteint partout un hors d'aplomb de 2 palmes, il repousse les colonnes et les rejette de leur base. Le péril se manifesta surtout quand, pour régulariser l'édifice et en assurer l'équilibre sur des pilastres, on fut obligé d'enlever les colonnes et de maintenir le mur en l'air (*tenere in aria il muro*). Dans cette reprise, on le soutint par des étais et de forts madriers; on vit de quelle mauvaise qualité il était, tout construit en briques, en briques souvent reliées par de simple mortier en terre, sans chaux, avec des vides aussi remplis de terre. Le mur au-dessus du grand arc de la tribune, construit dans les mêmes conditions, avait aussi un hors d'aplomb de plus de 2 palmes. »

Ce rapport donne une idée lamentable de l'état où était réduite la basilique et excuse jusqu'à certain point la main du restaurateur ; mais on aurait dû conserver le plan ancien si simple, préférable à l'ordonnance compliquée qu'on adopta, où les colonnes emprisonnées dans les contre-pilastres soutiennent, au lieu d'architraves, de baroques consoles renversées. Une médaille, frappée à la mémoire du cardinal Cunha, fut chargée de perpétuer le souvenir de cette restauration (1722).

On lit tout autour de l'effigie : « *Nonius tit. S. Anastasiæ S. R. E. Presb. card Cunha* » (pl. II).

A la place de l'ancienne confession, on a représenté la martyre couchée et encadrée dans les ornements et les palmes du goût du XVIIIe siècle [1], représentation bien inférieure à celle de Sainte-Cécile.

Des divers documents qui viennent d'être exposés, nous avons cherché à tirer la restauration de l'édifice, non tel qu'il était dans l'antiquité, mais au moment des transformations que le XIIIe siècle lui fit subir et dont les murs nous livrent encore le secret. Nous en avons gravé le dessin dans nos planches et nous devons y joindre quelques lignes de justification (pl. III).

Dans cette étude, nous avons surtout considéré les deux murs latéraux de l'attique où toute l'histoire de l'église se trouve pour ainsi dire écrite d'une façon irréfragable. A Sainte-Anastasie, le plan antique est encore déterminé par l'examen des parties supérieures que plusieurs reprises en sous-œuvre ont respectées au milieu des changements de leur point d'appui. Ce travail extraordinaire, que j'ai constaté dans beaucoup d'églises, est attesté ici par la construction elle-même.

En considérant l'attique du nord [2], nous voyons,

1. VENUTI, MILIZIA, NIBBY, etc., l'attribuent à ce Florentin; mais je dois dire que DE ROSSI, dans son *Studio d'architettura*, 1721, pl. XLIII, le met sous le nom de Bernin. L'histoire des architectes de ce temps est trop peu intéressante pour qu'on cherche à éclaircir la question.

2. CRESCIMBENI, *Istoria della basilida di S. Anastasia*, Roma, 1722, in-4°.

1. CRESCIMBENI, p. 21.

2. Voy. une phot. de PARKER, n° 1922. Au midi, c'est la même disposition. Une croisée, celle la plus rapprochée de la façade, conserve ses meneaux de marbre.

toute voisine du transept, une fenêtre du XIIIe siècle bouchée, mais encore garnie de sa colonnette et de ses arcatures de marbre qu'on n'a pas pris la peine de faire disparaître. En continuant l'examen vers la façade, on distingue une petite arcade fermée, en briques, du XIIIe siècle, mais construite elle-même en briques antiques du IVe ou Ve siècle. A côté, le XVIIIe siècle a ouvert une grande baie carrée, puis nous trouvons une seconde fenêtre antique qu'a traversée une fenêtre du XIIIe siècle dont la trace est visible, puis une moderne, une antique, une du moyen âge coupée par une moderne, une quatrième antique, une moderne et une du moyen âge. Des trois siècles qui sont venus successivement mettre ici l'empreinte de leur main, les deux premiers, dont nous recherchons les traces, nous intéressent seuls, et nous livrent, avec la place des fenêtres, la disposition intérieure des plans, car les axes des croisées coïncident toujours avec les axes des arcades basilicales dont le nombre dans les nefs se trouve par cela même déterminé. On pourrait donc retrouver le plan constantinien à l'aide d'un simple tracé géométrique. Pour le XIIIe siècle, nous avons mieux que les fenêtres; nous avons encore sous le toit les têtes d'entraits qui correspondaient intérieurement aux colonnes des nefs (pl. II).

Le nombre, la position des fenêtres et des entraits nous ont permis de tracer le plan de la basilique, de figurer les douze arcades qui séparaient les nefs, et leurs treize colonnes. Ugonio prétend en avoir vu quinze; mais, comme il avoue que la moitié n'était plus debout, son compte ne mérite pas complète créance.

Pour les nefs latérales, quoique la maçonnerie ne nous en paraisse pas ancienne, nous avons adopté le périmètre actuel duquel les architectes modernes n'ont certainement pas dû s'écarter, à cause du bénéfice des fondations qu'ils ont toujours cherché à économiser en s'appuyant sur les anciennes.

Les vues de Sainte-Anastasie sont unanimes à la représenter dotée d'un campanile à gauche de la façade et dans le style qu'ils eurent tous, à Rome, aux XIIe et XIIIe siècles. La façade latérale de l'église, qui est antique, n'a laissé aucun arrachement qui rappelle sa présence; il faut donc supposer ses murailles construites après coup, juxtaposées et dégageant la fenêtre gothique qui s'ouvre tout à côté.

L'étroite plate-forme où s'élevait l'église ne permettait pas qu'on la fît précéder d'un atrium, mais il y avait certainement un portique que nous avons figuré sur l'imitation de celui de Saint-Georges: nous avons vu, d'après les pièces historiques ou iconographiques, qu'il n'existait pas aux XVe et XVIe siècles, qu'il fut relevé au commencement du XVIIe par le cardinal de Sandoval, pour s'écrouler de nouveau quelques années après. Le dernier architecte ne l'a pas maintenu (pl. I, II, III, IV).

DIVERS. — Rome possédait les reliques de sainte Anastasie à Sainte-Cécile au Transtévère [1], au Sancta-Sanctorum [2], aux Saints-Apôtres, à Sainte-Marie-du-Peuple [3].

1. *Les saints de la Messe*, I, p. 184.
2. Mgr Barbier de Montault, *Œuvres*, vol. I, VII. Marangone, p. 42.
3. Gabriel Diaz, *Grandezas de Roma*, 1677.

ÉTATS PONTIFICAUX

La dévotion romaine envers sainte Anastasie se répandit dans tous les États pontificaux.

Anagni. — Sur les vingt-deux paroisses qui existaient en 1280, il y en avait une consacrée à cette sainte [1].

Rieti. — En 1225 sont mentionnées ses reliques [2] au moment de la consécration de l'autel.

Cesena. — Reliques [3].

Segni. — Une bulle de 1182 mentionne l'église S. Anastasia parmi les biens du diocèse [4].

Fano. — Un château de ce pays est appelé « S. Anastasia castello [5] ». Il est aussi question dans les guerres de 1457 de la *valle di S. Anastasia.*

Ravenne nous réserve, surtout dans ses vénérables mosaïques, un monument intéressant. Sainte Anastasie y figure, à Saint-Apollinaire, dans la procession des saintes qui vont au Sauveur, entre sainte Darie et sainte Justine [6]. Elle est, comme toutes les autres, représentée dans le riche costume des princesses byzantines du VIe siècle (pl. V).

Dès le Xe siècle, les Ravennais lui élevaient des sanctuaires. Nous lisons sous la date de 943 : « S. Anastasiæ plebs territ. Pupilien. [7] » et en 977 : « S. Anastasiæ plebs territ. Sarsenate. [8] », peut-être diocèse de Sartina, dans le district de Cesena-Forli [9].

1. Marocco, *Mon. dello Stato pontific.*, VI, p. 109. Cappelletti, *Chiese*, VI, p. 350.
2. *Id.*, V, p. 318.
3. Bernardino Manzonio (1643), *Cesenæ chronologia.*
4. Ughelli, I, p. 1238.
5. Amiani, *Storia di Fano*, I, p. 423.
6. Garrucci, pl. CCXLV. Phot. de Ricci. Calque à la chambre claire, etc.
7. Fantuzzi, *Mon. rav.*, II, p. 365.
8. *Id.*, III, p. 977.
9. *Dizionario de' communi.*

Je ne sais s'il faut attribuer aux monuments de sainte Anastasie l'antique porte Anastasia à laquelle la puissante famille des Anastasi avait donné son nom [1] ; cette famille le tenait peut-être de notre sainte martyre.

Ancône. — « Il existait une église à Ancône sous le vocable de sainte Anastasie, qui a changé de nom, on ne sait à quelle époque, et qui s'appelle maintenant *S. Maria Stella Maris.* On y lisait autrefois une inscription aujourd'hui perdue, où nous voyons cette église mentionnée dès le commencement du XIIIe siècle (*Guida d'Ancona*, 1884, p. 86) : *Ego Atto Stephani Attonis cum uxore mea volumus ut in unoquoque anno de oliveto Paniclariæ dum steterit duos metros olei in spera huius Ecclesiæ S. Anastasiæ pro nostris animabus mittentur* (sic) *anno Domini MCCVI.*

« L'église Sainte-Anastasie fut cédée en 1580 par le chanoine Ciriaco Ortoni à la nation arménienne. Elle est très petite et a été gâtée par les mauvaises restaurations du siècle dernier ; c'est une chapelle dépendant de la paroisse voisine, S. Maria della Misericordia, sur la via del Porto. Elle est toujours fermée et n'a plus la moindre importance [2]. »

Un vieux plan d'Ancône de 1569 la marque sous le titre *S. Nestasia;* un autre de 1585 répète la même désignation [3].

Notre excellent ami, M. le professeur Busiri, qui porte un intérêt vraiment infatigable à nos études, veut bien, en nous fournissant les dessins de l'ancien édifice, ajouter quelques détails à ceux qu'on vient de lire. « La confrérie *Stella Maris* succéda aux Arméniens qui en étaient possesseurs

1. Fabri, *Le sagre memorie di Ravenna*, p. 382. Il est question de cette porte encore aux XVe et XVIe siècles. On peut consulter pour cela Fantuzzi, V, p. 187, 458, 490. Elle s'est appelée plus tard porta Serrata.
2. Lettre du comte Gius. Nasalli Rocca, 13 avril 1891.
3. *Topog. nat.*, V, L, 49.

comme on le voit par cette pierre sépulcrale :

Α Ρ Ω
LAZARO ANMARMIN
NATIONE ARMENO
QUI NATUS KHOI PROPE SALMASTUM IN PERSIDI
TUNC ORDINATUS EPISCOPUS
AC INSTITUTUS ARCHIEP. PONTI IN CAPPADOCIA
IN ECCLESIÆ ROMANÆ UNIONEM SE RECEPIT
TANDEM ANCONAM PROFECTUS
IBIQUE COMMORATUS SPATIO XX ET ULTRA
NON SINE MAGNIS RELIGIONIS
CARITATIS ET HUMILITATIS
ARGUMENTIS
OBIIT A. D. KAL. MART. ANNI MDLXXXIII
ANNUM AGENS LXXXVI
DEPOSITUS IN PACE AD NATIONIS SUÆ TEMPLUM
S. ANASTASIÆ SACRUM
SACRA CONGR. DE PROPAGANDA FIDE HERES
MONUMENTUM POSUIT.

« Une autre pierre en lettres arméniennes avec traduction latine paraît devant l'entrée de l'église[1], mais elle est tellement fruste qu'on ne peut plus déchiffrer que les mots suivants :

ROSA PERTICI 1756.

« D'après une pierre tombale dans le dallage et les traditions du pays, il semblerait que des religieuses arméniennes eussent eu l'église avant les religieux qui se sont fait un couvent contigu, au fond du cul-de-sac, couvent maintenant transformé en habitation particulière.

« Les matériaux des anciennes constructions dans la province d'Ancône (les tours lombardes, lesquelles sur tout le littoral sont en pierre de taille) offrent une maçonnerie de briques, telle qu'en présente tout le soubassement de l'édifice. La surélévation en pierres irrégulières, en moellonnage, appartient donc au XVI[e] siècle[1]; cette surélévation devint nécessaire pour l'aménagement intérieur fait en bois et lattes, qui forma une fausse abside. La sacristie, composée de briques d'un travail différent, doit être antérieure à cette restauration. Sur les vieilles murailles de l'édifice on ne voit aucune trace de fenêtre, ce qui laisse supposer qu'il n'était éclairé que par un œil-de-bœuf au-dessus de l'entrée.

« On distingue dans cette église trois époques : la première correspond à la partie de briques inférieure; alors il devait y avoir une charpente apparente. La seconde est celle de la surélévation et des modillons de terre cuite qui la couronnent. La troisième est la façade de la via Saffi, dont l'architecture baroque cache le vieil appareil[2] » (pl. VI).

Abbaye della Mandola. — Une abbaye, appelée vulgairement della Mandola, est mentionnée, avant 1109, sous le nom de S. Anastasia, dans la marche d'Ancône[3].

1. Cette église est envahie par une humidité déplorable à cause des terre-pleins latéraux. Elle est comme abandonnée ; c'est un employé des téléphones habitant près du port qui en a la clef.

1. On trouve dans la bibliothèque communale ce renseignement du XVI[e] siècle : « Lungo la via del porto troviamo un antichissima chiesa della S. Anastasia » (Documenti, 1579).
2. Mémoire de M. Burini envoyé en juillet 1891.
3. Lubin, *Abbatiæ Italiæ*, 1693.

ROYAUME DE NAPLES

Naples[2]. — On croyait conserver du sang de sainte Anastasie et aussi des reliques à S. Paolo-Maggiore[3]. A deux lieues et demie de Naples, vers l'est, un chef-lieu de canton porte le nom de *S. Anastasia*; il a près de 7000 habitants[4].

Massa Lubrense. — L'ancien collège des Jé-

2. Carraciolo, *Napoli sacra*, p. 71.
3. *Id*, p. 89.
4. *Dict. des communes.*

suites, devenu monastère de Trappistes en 1795[1], était sous le vocable de sainte Anastasie.

S. Severina. — La cathédrale de cet évêché est dédiée à sainte Anastasie (1093)[2].

Mont-Cassin. — Parmi les riches dotations dont le Mont-Cassin jouissait se trouvaient plusieurs églises anastasiennes. Nous lisons dans la chronique, à la date de 1094 : « Intra fines castelli pontis S. Anastasiæ in loco ubi dicitur Ferrarisi[3]. »

On trouve dans le bullaire, mentionnée en 1097, 1113, 1123, 1216 : « Cellam S. Anastasiæ in Calabria ».

Bénévent. — Une église « S. Anastasiæ et S. Benedicti ad portam Rufini ».

Une bulle de 1103 nous désigne une église près d'*Acerenza* dans la Pouille : « Ecclesiam S. Anastasiæ apud Acheruntam cum ecclesiis ad eam pertinentibus .»

Capoue. — Une église rurale, dans les environs de *Capoue*, était dédiée à sainte Anastasie en 1181 et donnait son nom au bourg dans lequel elle s'élevait[1].

La *Sicile* nous offre aussi des témoignages de son culte : près de Palerme, en 1266, une terre *S. Anastasia* est rendue à l'église[2]. En 1400, il est question « de fundo S. Anastasiæ in terra Castriboni », peut-être le même qui est désigné en 1454 sous le titre de prieuré de « S. Anastasiæ de Castellobono ».

Le prieur de Castelbuono avait une place au parlement[3].

En 1454, un don est fait au prieur de Sainte-Anastasie à Messine.

Cefalù. — Sur la route de Mitterbianco à Paterno s'élève, sur un promontoire de lave, *Motta Santa Anastasia* dominée par un donjon carré[4], à 6 milles de Catane.

TOSCANE

Pise. — On croit conserver à Pise, dans l'église S. Paolo a Ripa, le corps de sainte Anastasie[4] ou du moins de ses reliques.

Ce qui semble prêter authenticité à cette croyance, ce sont les peintures de l'école de Giotto qu'on y voyait et qui représentaient l'histoire de notre sainte. Elles sont malheureusement effacées aujourd'hui et ne laissent que des traces insignifiantes; mais, selon le témoignage de Dante, de Boccace, de Vasari, elles étaient célèbres[5]. Ce fut dans la principale chapelle que Giovanni da Ponte, élève de Buffalmacco, exécuta en peinture des sujets relatifs à notre martyre ; cette chapelle peut-être abritait les reliques.

L'origine de ces reliques, comme de celles de Gênes, dut être Constantinople ; on sait les relations continuelles des Pisans avec le Levant dont ils rapportèrent des corps saints, et l'on s'explique qu'ils obtinrent quelques fragments de ses ossements. La meilleure preuve que Nicéphore n'avait pas tout livré à saint Donat est la part de reliques anastasiennes qui revint à Corbie en 1201.

Florence, du temps du P. Richa[5], avait une église dédiée à sainte Anastasie, qui, je crois, n'existe plus.

1. Persico, *Descrit. di Massa*, 1644.
2. Gams, *Series episcop.*, 1093.
3. Pertz, VII, p. 769. *Chron. Casin.*, auct. Petro.
4. Renseignement donné par M. Savi.
5. Morrona, *Pisa illustrata*, III, p. 313.

1. Michele Monaco, *Calendrier et bréviaire de Capoue*, 1630, p. 567. Dans le sanctuarium Capuanum.
2. *Thesaurus Siciliæ*, II, p. 483.
Id., III, p. 930 et 938.
3. Amico, *Diz. della Sicilia.*
Lubin, *Abbatiæ Italiæ*, 1693.
4. Du Pays, *Guide de l'Italie du Sud*, p. 625.
Amico, *Diz.*
5. P. Richa, *Chiese*, V, p. 50.

San-Lorenzo. — On vénérait dans un grand vase d'agate, muni d'anses, des reliques de la sainte : « *ossa s. Anastasiæ martyris*[1] ».

Piombino. — Les habitants, dans un temps fort reculé, avaient la vierge Anastasie parmi leurs saints patrons, et une de leurs vieilles églises lui était dédiée. Au commencement du xvi[e] siècle, elle tomba en ruine; mais, la dévotion étant toujours constante, les Anziani et le conseil de la commune (3 janvier 1518) décrétèrent sa reconstruction. On affecta à ce travail les revenus d'une réserve, dite de l'*Asca*, pour s'acquitter, à son achèvement, envers les Frères conventuels, à qui elle appartenait. Aussitôt que l'église Sainte-Anastasie fut érigée, on songea à construire auprès un monastère pour des Clarisses. A cet effet, le conseil et les Anziani attribuèrent à cette construction l'emplacement du cellier public, voisin de la nouvelle église S. Anastasia.

Les religieuses entrèrent en 1617 et y restèrent jusqu'en 1808, époque où elles furent supprimées et où leur couvent fut livré à la commune pour l'établissement d'un grand hôpital de plus de 100 lits[1].

Piombino ne se contenta pas de prendre *Anastasie* pour patronne et de lui élever une église, il frappa aussi des médailles en son honneur. Nous en conservons du xvi[e] siècle, avec son image[2], qui prouvent la grande popularité dont elle était encore entourée.

1. Repetti, *Diz.*, IV, p. 289.
2. Roret, *Encyclopédie numismatique du moyen âge*, II, p. 491.

LOMBARDIE ET DUCHÉS

Milan. — Au siècle dernier, la ville de Milan possédait une église dédiée à Anastasie, au bout du Corso de Porta Nuova, près de la colonne.

A certaines fêtes, des laïcs, vêtus en pénitents, y venaient chanter les louanges du Seigneur.

Dans les Rogations, elle formait une des stations[2].

Nous pouvons avoir quelque idée de son ancienne forme d'après le plan ms. de Ptolémée (Latin, 4802 de la Bibl. nat.) qui remonte au xv[e] siècle : *S. Nastasia* (pl. VI).

L'incendie de 1623 dévora le mobilier et une partie des murailles. Les Pères minimes de Saint-François de Paule l'obtinrent pour y faire un hospice (1545); ils la renouvelèrent, l'ornèrent d'un ordre ionique; elle était étroite et à une seule nef. La dévotion à saint François de Paule créa là bientôt un petit couvent[3].

En 1728, des legs permirent la construction d'une nouvelle église, qu'on éleva sur les dessins de Marco Bianchi : elle était longue de 80 bras milanais, large de 36; le chœur avait 30 bras de long, 22 de large. Elle réunissait les deux vocables de sainte Anastasie et saint François de Paule[3].

A San-Stefano-in-Brolio, on conservait de ses reliques[4]; à S. Girolamo, une grande partie de la tête, un os à la Chiesa della Rosa[5].

Vérone. — (890) L'église Sainte-Anastasie mentionnée. — Les reliques apportées d'Aquilée. — (1052) Leur enlèvement. — Elles doivent avoir excité la dévotion des Véronais envers sainte Anastasie. — Petite chapelle de Sainte-Anastasie. — (1082) Paroisse gouvernée par un archiprêtre recteur. — (1220) Collégiale. — (1260) Sainte-Anastasie et Saint-Remy donnés aux Dominicains qui élèvent leur grande église. — (1292, 1301, 1306) Legs pour la nouvelle église S. Anastasia. — (1307-1320) Guillaume de Castelbarco. — (1347) Construction du réfectoire. — (1428-1437) Travaux sur la façade principale. — (1440) Peintures. — (1452) Couronnement du campanile. — (1471) Consécration. — (1522) Sculptures sur la façade. — (1585) Chapelle du Rosaire. — (1591) Bénitier, etc.

Je ne crois pas que l'Italie possède une église dédiée à sainte Anastasie plus remarquable que

1. P. Richa, *Chiesi*, V, p. 48.
2. Giulini (*Memorie*) prétend que ces Rogations sont antérieures au ix[e] siècle.
3. Torre, *Ritratto di Milano*, 1674, p. 282.
3. *Chiesa e convento de S. Franç. di Paola ed Anastasia de Padri minimi.*
4. Bascape, *Alcune chiese*, 1576.
5. Morigi, *Santuario.*

celle de Vérone, qui remonte à une époque très reculée. Elle est déjà mentionnée dans un diplôme de Bérenger I[er] en faveur de Robert, vassal du comte Adelgise, sous la date du 20 octobre 890 : « *Actum Verona ad ecclesiam S. Anastasiæ*[1] ».

Les documents font défaut ensuite pendant deux siècles, puis il est question au XI[e] siècle du transfert des reliques qui vinrent d'Aquilée à Vérone. Nous rapporterons ces légendes qui peuvent avoir quelque chose de véritable ; néanmoins, l'existence préalable d'une église sous le vocable de notre sainte, existence certaine depuis le X[e] siècle, semble impliquer la présence aussi de ses reliques dans le sanctuaire.

L'auteur de la chronique de Buren commence par raconter la passion d'Anastasie dans l'île de Palmarola, la piété d'Apollonie qui recueille ses restes, les dépose dans son jardin et les abrite sous un petit oratoire qui ne tarde pas à devenir l'objet d'une grande vénération. De longues discussions ont eu lieu sur ce théâtre des souffrances de notre sainte ; mais il est clair qu'ici, pour suivre le chroniqueur, nous ne pouvons les supposer, comme on fait souvent, dans la mer Tyrrhénienne, près de l'embouchure du Tibre; il convient mieux de supposer le voisinage d'Aquilée.

Une guerre éclata, selon ce récit, entre les gens d'Aquilée et ceux de Palmarola; elle fut défavorable aux premiers, qui voient leur ville cernée, forcée et livrée à leurs ennemis qui en dérobent les plus précieux trésors, notamment le tombeau de leur saint évêque Hermagoras auquel ils étaient si attachés. Une telle perte les laissa longtemps inconsolables. Enfin, en 1017, Poppo[2] monta sur le siège épiscopal et leur suggéra une feinte qui réussit à leur faire restituer ce qu'ils avaient perdu.

Ils rapportèrent chez eux les reliques de sainte Anastasie, celles que Poppo donna au monastère de Vérone dont il aimait beaucoup le supérieur. On verra qu'elles n'y restèrent pas longtemps.

A cette époque, un certain Gothescalc, Bénédictin du monastère de Buren, vint à Vérone, au monastère de Santa-Maria-in-Organo. Il entendit parler des reliques de sainte Anastasie et de saint Chrysogone qu'on y gardait et qui excitèrent sa convoitise. Il se fit soigneusement renseigner des lieux et profita du moment où les religieux prenaient leur repos pour pénétrer dans la crypte où les corps se trouvaient. Là, il alla au sarcophage de sainte Anastasie qu'il trouva plein de ses reliques et il en ouvrit la porte pour les saisir. L'aurore commençait à l'éclairer, de sorte qu'il put consommer son larcin dans des conditions favorables ; il remplit sa cuculle du plus grand nombre d'os qu'il put de la vierge sacrée, et les porta à Turing, son frère, qui habitait l'hospice et lui recommanda de les garder soigneusement. Son avidité n'était pas satisfaite et pour compléter son trésor il voulut faire une seconde exploration du sarcophage; il y retourna et cette fois, sauf la poussière, il prit tout ce qu'il y trouva. Il fut moins heureux dans cette dernière tentative, car, en sortant de la crypte, il rencontra le gardien Florianus qui l'arrêta, sans faire attention à ses supplications, dans la cour qui précède l'église (in curte quæ est ante ecclesiam). Dans sa colère il voulait lui crever les yeux ; Gothescalc parvint à l'adoucir et lui offrit de l'argent. Alors le gardien le conduisit dans le verger (pomerium), situé près de l'église et fermé d'un côté par une muraille, de l'autre par la rive de l'Adige ; il l'enferma dans ce jardin, pendant qu'il allait voir dans la crypte s'il ne restait pas au moins quelques reliques. Gothescalc désespéré conçut un instant l'idée de se jeter dans le fleuve ; il eut recours à la prière et, quand Florianus revint, il finit à force de supplications par le calmer et par obtenir sa liberté.

Gothescalc, heureux de l'issue de son entreprise, s'éloigna de Vérone avec les reliques qui répandaient une suave odeur sur le chemin et qui, durant le voyage, furent l'occasion de plusieurs miracles; au monastère de Buren[1], on leur fit un accueil triomphal et on les exposa sur l'autel de Saint-Benoît. L'abbé Gotehalm décida en conseil qu'on les déposerait derrière cet autel jusqu'à ce que l'église Saint-Benoît fût construite; il les fit mettre dans une petite châsse de bois, sauf la tête qui ne put

1. Cipolla, Ricerche intorno alla chiesa di S. Anastasia. *Archivio veneto*, XVIII, 1879, p. 275. La suite au tome XIX. Cette étude très consciencieuse, et à laquelle nous renvoyons tous les lecteurs pour les détails, a été faite à l'occasion de la restauration de 1879.

2. Poppo Wolfgangus (1017-1042) dédia la cathédrale en 1029.

1. Ce monastère se trouvait un peu au sud de Munich, près du Loisach et non loin de Kochel. Voy. Pertz, IX, p. 210. Pour la translation des reliques, voy. Pertz, *Script.*, IX, p. 224.

Le *Chronicon Benedicto-Buranum* fut composé entre 1148 et 1155.

entrer et qu'on enferma dans un petit sarcophage sur l'autel de Saint-Georges.

Cette translation eut lieu sous le règne de l'empereur Henri II, en 1053, le troisième jour des nones de juillet.

D'après ce récit, Sainte-Anastasie de Vérone aurait été dépouillée de bonne heure de ses reliques; elle n'était d'abord qu'une petite église dont le presbyterium est devenu, dans la nouvelle église, une chapelle voisine de la porte qui donne sur la rue *Sottoriva*[1]. Pour ce motif, cette chapelle et son autel conservèrent longtemps le nom de Sainte-Anastasie.

L'église servait de paroisse en 1082 et avait pour recteur un archiprêtre, nommé Anastasius. En 1107, c'était Obizzone; de 1118 à 1159, Bonsignore. Du temps d'Alexandre III, elle avait le titre de collégiale, comme on le voit par une bulle de ce pape qui donne le titre d'archiprêtre à Théobaldo[2].

Près de l'église il y avait la *domus sanctæ Anastasiæ*, pourvue d'une salle à feu (caminata), d'un portique (porticello), d'une cour, en 1214 (in curte sacerdotum ecclesie S. Anastasie).

A côté s'élevait une autre église, dite S. Remigio, plus près de l'Adige et dans l'emplacement du chœur actuel; les paroisses furent, en 1260, reportées à S. Felicità et S. Maria-alla-Chiavica et tous les édifices, les maisons et jardins qui en dépendaient, donnés aux Pères dominicains.

Ces religieux étaient déjà depuis longtemps à Vérone où saint Dominique les avait envoyés en 1220 et où ils avaient fondé un monastère de leur ordre à *S. Maria-Mater-Domini*. Aussitôt qu'ils eurent obtenu cette concession des églises S. Anastasia et Saint-Remy, ils se mirent, assistés par d'abondantes aumônes, à construire leur nouveau monastère et la belle église que nous étudions en ce moment et à laquelle ils conservèrent le vocable de sainte Anastasie. De 1260[3] à 1278, ils dépensèrent 2343 livres pour l'acquisition de plusieurs petites maisons voisines nécessaires à la réalisation de leur plan, sans compter le terrain de l'ancien palais des comtes de Saint-Boniface que la ville leur donna. Ils furent aidés aussi par le chevalier Nicolas Medici dont le nom se lisait dans le cloître.

Il fallut quarante ans pour compléter le monastère, et cependant l'œuvre fut encouragée et enrichie par de magnifiques libéralités qui prouvent combien les enfants de Saint-Dominique furent promptement populaires. Nous citerons succinctement les principales avec leurs dates : (1292) Pietro della Scala, évêque de Vérone, laisse une maison, voisine de S. Maria-in-Chiavica, pour être abattue et rendre Sainte-Anastasie plus accessible à la foule. (1301) Alberto Scaligero lègue 1000 livres pour les constructions, demandant qu'on peigne ses armoiries sur l'arcade de la chapelle Majeure. (1306) Le cardinal Napoléon Orsini accorde des indulgences à l'église *quæ de novo construhitur*. (1307) Guillaume de Castelbarco, conseiller de Alboino et de Can Francesco Scaligieri, s'applique généreusement à la continuation des travaux; mais, au bout de trois ans, à la suite d'un différend avec les Pères, il tourne son zèle et ses ressources vers San-Fermo ; bientôt il se réconcilie et leur rend son amitié et ses largesses, qui permettent, en 1317, la reprise des travaux. Il mérite comme leur bienfaiteur d'être enterré près de la porte du couvent (1320).

Ces travaux cependant n'avaient pas toute l'activité qu'on pouvait désirer et qui dépendait des aumônes capables de les alimenter; ainsi le réfectoire ne fut érigé qu'en 1347 avec les 300 livres léguées par Catherine de Sezza.

Les Dominicains, comme les Franciscains, finissaient leurs églises par la façade qui restait longtemps sans ornement avec les briques en arrachement, montrant ainsi que l'édifice était inachevé et exigeait encore des aumônes. A Vérone, ce ne fut qu'en 1428 qu'ils s'occupèrent sérieusement de ce complément de leur œuvre ; on décida alors que la façade serait continuée dans de meilleures conditions, en pierre dure, avec sculptures, etc. On choisit douze députés chargés de surveiller le nouveau travail et qui, en moins de dix ans, le conduisirent jusqu'au second arc

C'est vers cette époque (1440) qu'on s'occupa de décorer l'édifice de peintures. On sait que les ar-

1. Il ne paraît pas, dit M. Cipolla, que la chapelle de Sainte-Anastasie ait été refaite ; deux de ses murailles appartiennent à la construction qu'on peut considérer comme la plus ancienne.

2. Theobaldo et clericis S. Anastasiæ.

3. Voy. Ughelli, *Italia sacra*, V, p. 822. Inscription à Sainte-Marie-Mère-de-Dieu.

tistes les plus renommés du xve siècle contribuèrent à cette tâche.

Les travaux ne discontinuèrent pas durant la seconde moitié du xve siècle : (1252) La sacristie s'éleva aux frais de la famille Giusti [1] dont on y mit les armoiries. (1462-1481) L'église fut pavée. (1464) Le campanile eut sa lanterne ornée et complétée et reçut, aux angles de son couronnement, quatre pierres avec cette inscription sur chacune : « *Christus Rex — Venit in — Pace Deus — Et Homo — natus est.* » Ces pierres sont probablement les petits pyramidions que nous avons vus encore et dessinés en 1850 et que la dernière restauration a malheureusement fait disparaître.

Le 24 octobre 1471, le cardinal Michele, évêque de Vérone, fit une consécration de l'église.

Le xvie siècle apporta un riche tribut d'ornementation à Sainte-Anastasie : (1522) On fit sur la façade des représentations de saint Pierre martyr. (1585) On ouvrit la chapelle du Rosaire. (1591) On sculpta ce singulier bénitier que supporte une figure humaine, appelée Pasquino parce qu'elle fut placée pour le jour de Pâques [2].

Nous donnons [3] (pl. VII) une vue absidale de l'église du côté de l'Adige, qui montrera sa silhouette pittoresque et l'heureuse disposition de ses lignes.

C'est de ce côté que Sainte-Anastasie doit être vue ; les autres façades ont moins de mérite, surtout la principale, inachevée, dont le portail plus moderne que l'église n'en a plus la physionomie robuste et gracieuse.

L'intérieur de l'église [4] est digne des meilleures parties de ses façades ; les six colonnes qui partagent les nefs de chaque côté sont couronnées de chapiteaux que les Italiens dans leur langue archéologique appellent encore byzantins, et d'arcs en ogive. Au droit de chaque colonne s'élève, à partir de l'imposte, un pilastre qui soutient l'arc doubleau et les arêtes des voutes. Ces voûtes, que ne contrebute au dehors aucun contrefort, seraient un sujet d'étonnement pour les constructeurs, si l'œil n'était rassuré par de larges entraits de bois qui maintiennent l'écartement et coupent avec une franchise étonnante la perspective des combles.

Les peintures qui couvrent les voûtes et les arcs sont d'un goût parfait; elles ont une grâce, une légèreté inimitables, encadrant les archivoltes dont elles laissent apparents les claveaux de briques et entrelaçant leurs brindilles autour de médaillons de saints du meilleur style. Elles datent du xve siècle [1].

Parmi les médaillons on voit une martyre avec sa palme, mais aucune caractéristique ne permet d'y reconnaître sainte Anastasie ; dans la chapelle Pellegrini elle doit être la sainte peinte au xive siècle, nimbée et qui présente des guerriers au Sauveur [2].

Je ne sais si, pendant le moyen âge, l'église Sainte-Anastasie possédait les reliques de sa patronne et s'il lui en était resté aucun fragment après le vol du xie siècle ; mais il est certain qu'en 1140, lorsque le patriarche d'Aquilée rétablit l'autel de San-Giorgio, il est fait mention de celles de la vierge Anastasie [3].

Pavie. — Comme plusieurs villes, Pavie avait la prétention de posséder le corps de sainte Anastasie; Robolini s'est fait l'écho de cette tradition : « In archa que en retro altare S. Anastasie (majus) jacet corpus dictæ Anastasiæ [4]. »

Crémone. — On conservait une relique de sainte Anastasie dans la chapelle de Saint-Étienne [5].

Plaisance. — Selon Campi, des reliques de notre sainte auraient été apportées à Plaisance.

1. Cipolla, Ricerche intorno alla chiesa di S. Anastasia. *Archivio veneto*, XIX, p. 225.
2. Tous ces détails historiques sont empruntés à Biancolini, *Chiese de Verona*, II, p. 552 et suivantes.
3. Phot. d'Alinari, n° 18804.
Gravure de Lemercier, etc.
4. Pour le plan et les détails, etc., voy. l'article de M. Essenwein, *Mittheilungen der K. K. central commission*, 1860, V, p. 40.
Persico, *Guide à Vérone*. — Cento città d'Italia. — Notes de mon père, 1850, p. 36 et 102.
Bullet. mon., 1841.

1. Gruner, *Speciment of ornements* (deux belles planches en chromo). Il attribue ces peintures au xive siècle, mais trop prématurément, selon nous.
2. Cette fresque a été photographiée par M. Alinari, n° 18797.
3. Voy. Sainte-Cécile, Ughelli, V, p. 778.
Voy. aussi, pour les reliques de sainte Anastasie, dans le même volume, p. 822.
4. Robolini, *Notizie istoriche*. Catalogue des églises.
5. P. Zacharia, *Episc. crem. series*, p. 118.

Venise. — Les portes de Saint-Marc[1] conservent, sur leurs panneaux de bronze, une figure du XII[e] siècle dont nous devons le calque au regretté chanoine Pasini; le dessin était fait en damasquinure d'argent, qui a presque partout disparu comme aux portes de Saint-Paul-hors-les-Murs. Le nom de la sainte est gravé près de la tête; elle a l'attitude d'orante de quelques Madones byzantines debout (pl. XI).

La basilique avait aussi ses reliques dans son trésor[2].

Gênes. — On peut remarquer la communauté de culte que reçurent souvent les saints Côme et Damien et sainte Anastasie; la reconnaissance les a réunis, leur a donné la même fiole d'onguent pour caractéristique; ainsi, à Gênes, on vénérait les reliques de la bienheureuse vierge dans l'église Saints-Anargyres.

Le Dôme de Gênes en possédait aussi[3] et, à S. Matteo, on croit conserver son corps rapporté de Constantinople. J'ai interrogé à deux reprises différentes M. le curé de S. Matteo[4] sur ces reliques : « Il y a, nous a-t-il répondu, dans l'église S. Matteo de Gênes, le corps de sainte Anastasie qui fut apporté de Constantinople. Oberto Tolietta, dans ses *Annales et Éloges d'hommes illustres*, le dit; Butler dit aussi que les Turcs en entrant à Constantinople ne trouvèrent plus à Sainte-Sophie le corps de sainte Anastasie, ce qui prouve qu'il en avait été enlevé avant la prise de la ville. Cette sainte, du reste, ne doit pas être la femme de Publius, mais la vierge et martyre de Sirmium[1]. » Puis, comme je craignais une erreur de nom et que j'avais vu dans la description de Gênes qu'il s'agissait de *S. Athanasia*, je priai M. le curé de S. Matteo de vérifier l'inscription de la châsse qui porte exactement : « *Corpus S. Anastasiæ martyris.* »

Il est possible qu'il s'agisse des reliques de la martyre romaine, comme le croit Rondinini. Gabriel Diaz, dans sa description de Rome en 1677, où il fait avec soin la recherche et la nomenclature des reliques, dit formellement qu'une partie du corps était à Gênes. Grimaldi précise même et assure qu'il y fut porté de Constantinople du temps du pape Boniface VIII[2]. Nous ne pouvons sur ce fait assurer rien de certain.

DALMATIE

Zara. — (IX[e] siècle) Saint Donat rapporte de Constantinople les reliques de sainte Anastasie. Il construit à cette occasion une magnifique église à Zara pour les déposer. Cette église est mentionnée dans un legs au IX[e] siècle. — Sa description par Constantin Porphyrogénète († 959). — (1036) Mentionnée. — (1202) Siège de Zara par les Vénitiens qui saccagent l'église. — Innocent III leur ordonne de rebâtir Sainte-Anastasie. — (1285) Consécration du Dôme par Lorenzo Periando. — (1324) Remaniements dans la façade. — (1332) Ciborium. — (1410-1450) Stalles du chœur. — (1480) Le campanile commencé et laissé inachevé par Maffeo Valaresso. — (1622-1822) Reconnaissance des reliques. Nouveaux autels.

La légende de sainte Anastasie rapporte que ses reliques avaient été transportées de Sirmium à Constantinople. L'évêque saint Donat, qu'on surnomma l'Ambroise de Zara, accompagné de Bennato, doge de Venise, fut envoyé en 804 à l'empereur Nicéphore au sujet de dissentiments qui s'étaient élevés après la conquête de la Dalmatie

1. *Jahrbuch der K.K. central Commission*, IV, p. 227, 1866. *Redigirt von dem commissions mitgliede* D[r] Gustav Heider. (Article de M. Albert Camesina.)

2. Registre de 1697.

3. Teramo Codelago, *Saggi cronologici o sia Genova nelle sue antichità ricercata.*

4. Lettre du 15 décembre 1889.

1. On a vu dans notre notice biographique que, parmi les données confuses de son histoire, la femme de Publius, la martyre ensevelie à Sirmium, était bien celle de la Messe.

2. Grimaldi, *Santuario di Genova*, 29 octobre : Natalis S. Anastasiæ martyris enim corpus Bonifacio pp. VIII, Constantinopolitani Genuam delatum in æde S. Mathæi.

par les Francs[1]. Nicéphore l'accueillit avec beaucoup d'amitié et parmi ses faveurs lui donna le corps de sainte Anastasie pour sa ville épiscopale. Les Vénitiens, qui étendaient leur avidité à la possession des reliques, revendiquèrent celles-ci pour leur ville, les firent charger sur un de leurs navires qui mit à la voile et qui fut forcé par la tempête de rentrer dans le port; cette tempête fut considérée comme un avertissement miraculeux et Zara reprit possession du pieux trésor.

Les traités de 810 et de 812 entre Charlemagne et Nicéphore firent de la Dalmatie une province byzantine dont Zara devint la capitale, ce qui permit à son évêque de satisfaire son zèle pour la construction de nouvelles églises. On lui attribue la fondation de la Sainte-Trinité, depuis S. Donato, dont il rapporta peut-être l'inspiration et le plan de son voyage à Aix-la-Chapelle. Cet édifice, qui rappelle en effet le Dôme de la métropole carlovingienne, devait être près de la cathédrale, car dans le voisinage le baptistère porte un caractère incontestablement antique.

Quoi qu'il en soit, c'est là qu'il voulut déposer la précieuse châsse de sainte Anastasie, dans l'église qui sert de cathédrale[2] et porte le vocable de la sainte. M. Jackson estime que certaines parties remontent à cette époque : l'abside, la crypte sous le chœur et quelques colonnes de cipolin ou de marbre blanc, des fragments de mosaïques dans le pavage, des sculptures d'entrelacs dans la crypte lui paraissent des épaves de cette vieille construction[3].

En 1622, l'archevêque Luca Stella fit une solennelle reconnaissance des reliques qui nous apprend la façon dont saint Donat les avait honorées. L'arche de sainte Anastasie était celle en marbre grec où on l'avait déposée au IXe siècle, elle ne contenait plus que des cendres et des ossements avec des traces évidentes de combustion; sur la châsse des inscriptions offraient l'authentique la plus assurée qu'on puisse désirer. Sur la face on lisait : « ✝ *In nomine SS. Trinitatis hic requiescit corpus S. Anastasiæ. Donatus peccator episcopus feci. Deo gratias.* » Par derrière : « ✝ *In nomine SS. Trinitatis hic requiescit corpus S. Anastasiæ.* » Enfin à gauche : « ✝ *De Donis Dei Donatus peccator episcopus fecit.* »

L'humble archevêque abrita cette châsse dans la magnifique église qui fut aussitôt, et non au XIIIe siècle comme on l'a prétendu, consacrée à la martyre. On a retrouvé, en effet, dans les archives de Saint-Chrysogone une charte qui contient le testament d'André, prieur de Zara, et qui rappelle ainsi le legs fait en sa faveur : « In Sancta Anastasia una coppa de argento et uno panno (de) serico. »

A défaut de restes certains de la basilique primitive, nous possédons encore cette description de Constantin Porphyrogénète († 959) : « Zara (Διαδώρα) est une grande ville... C'est dans cette ville que repose le corps de la vierge Anastasie, fille d'Eustathius[1] qui régnait alors, et celui de saint Chrysogone, moine et martyr, dont on conserve encore la chaîne. Or le temple de Sainte-Anastasie est allongé, il ressemble à celui qu'on voit à Chalcopratia[2]. Il a les colonnes en marbre cipolin et marbre blanc, il est tout orné de vieilles peintures qui représentent les saints. Son pavement, exécuté avec un art merveilleux, est lui-même en mosaïque. Près de Sainte-Anastasie est un autre temple circulaire, dédié à la Sainte-Trinité, qui a au premier étage une galerie pour les catéchumènes. »

L'église Sainte-Marie Chalcopratiana[3] à laquelle l'impérial historien assimile notre basilique était située à Constantinople, près de Sainte-Sophie. Son naos avait été restauré et agrandi par Basile le Macédonien († 887). Elle possédait un narthex, une nef et un sanctuaire; elle renfermait en outre une grande chapelle dans laquelle se trouvaient un tombeau vénéré et une autre chapelle particulière. Le jour de la fête de l'Annonciation, l'empereur déposait son offrande tant sur l'autel du sanctuaire

1. Jackson, *Dalmatia*, 1887, I, p. 257.
Ferrari, *Memorie dei SS. martiri Grisogono ed Anastasia*, 1874.
On trouve dans le recueil intitulé : *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, 1877, VII, un récit de cette translation qui n'est peut-être pas fort ancien, mais qui devait rappeler de vieux souvenirs, parce qu'on le lisait le jour de la fête de la Translation. On y rappelle cette légende et les prodiges qui accompagnèrent le voyage des ambassadeurs.
2. L'ancienne cathédrale où il les déposa d'abord était l'église Saint-Pierre.
3. Jackson, I, p. 268.

1. Ceci est bien obscur; ailleurs on lui donne pour père un Romain nommé Pretextatus et pour mère Fausta (Ferrari).
2. Ὅμοις τῷ Χαλκοπρατιων ναῷ.
3. Labarte, *Le palais impérial de Constantinople*, p. 40.

que sur les autels des deux autres chapelles annexées à l'église. S'il fallait chercher des traits de ressemblance jusque-là, on pourrait faire correspondre à cette description la sacristie de Sainte-Anastasie et le passage qui y conduit, lesquels devaient jadis former des oratoires extérieurs [1].

Les restes de sainte Anastasie reposèrent plusieurs siècles sous l'édifice que saint Donat lui avait élevé, toujours entourés de vénération et glorifiés par des prodiges. Ils y furent, sans que l'histoire mentionne aucune ruine, jusqu'à la fin du XIIe siècle. En 1182, les citoyens de Zara eurent la malheureuse pensée de se mettre sous la protection du roi de Hongrie Béla III et d'attirer ainsi la colère des Vénitiens, qui saisirent la première occasion d'exercer leur vengeance. Profitant, en 1202, d'une dette que les Croisés avaient sur leur trésor, ils leur offrirent de les tenir quittes s'ils les aidaient à s'emparer de Zara. Le marché fut accepté, quoique avec répugnance, et l'on mit le siège devant cette ville que Villehardouin nous représente « moult riche et moult bonne et de tous biens garnie [2] ». Le coup de main réussit, la place fut emportée et les Vénitiens la saccagèrent. « Diruerunt omnes muros ejus et turres per circuitum et universas domos intrinsecus, nil nisi solas ecclesias relinquentes [3]. » Cette réserve semble contrarier la tradition qui nous montre Innocent III justement irrité de cet emploi barbare des armes chrétiennes et imposant la construction de l'église comme pénitence aux coupables. Il est clair qu'elle n'avait pas besoin d'être reconstruite si on l'avait respectée ; mais il est possible aussi que cet ouvrage ait été fait non sur des ruines, mais sur un édifice dont le temps avait peut-être ébranlé la solidité [4], auquel on désirait donner de plus belles proportions.

L'histoire se rencontre avec le style de l'édifice pour en fixer la construction dans la première moitié du XIIIe siècle, le temps où l'architecture pisane étendait son influence à travers toute l'Italie centrale, de la Corse aux rives illyriennes. Il est certain que l'évêque Lorenzo Periando la consacra en 1285, avec le concours de tous les évêques de Dalmatie ; c'est ainsi qu'il écrivait alors en ces termes à l'évêque de Traü : « Cum pridie, seu noviter, quando placuit vobis consecrationi ecclesiæ nostræ personaliter interesse, præsentibus venerabilibus patre domino frater J. archiepiscopo spalatense, et vobis cum aliis suffraganeis ejus atque nostris... »

Le tombeau de sainte Anastasie, sur lequel la martyre est figurée les bras étendus et liés sur une sorte de chevalet, paraît remonter aux travaux de cette époque ; le nom écrit au-dessus des épaules a des caractères qui appartiennent à la paléographie du XIIIe siècle [1].

Selon l'usage italien des Franciscains, la façade de l'église Sainte-Anastasie ne fut peut-être pas achevée en même temps que le corps de l'édifice. On y démêle, au milieu de caractères différents, un style plus maigre qui trahit une main plus tardive. Je fais cette observation pour la partie supérieure et centrale qui accuse par des singularités un remaniement évident. Sur les ailes, une arcade est coupée et la colonnette qui soutenait une des retombées n'étant plus utile a été placée au milieu du cintre, couronnée de je ne sais quel ornement avec une désinvolture bizarre. Je distingue donc sur la grande façade deux époques : le soubassement, la galerie du premier étage concordent avec le XIIIe siècle par leur caractère sobre et robuste ; le pignon de la grande nef, les colonnettes accouplées et la rose qui la décorent semblent y avoir été violemment introduits au XIVe siècle. C'est à cette œuvre que doit se référer l'inscription qu'on lit sur le linteau de la porte principale et qu'on ne saurait d'aucune manière attribuer aux mâles archivoltes qui l'encadrent :

ANO D. MCCCXXIIII. TPR. DNI. IOHIS DE BVTOVANE DI. GRA. IADRN. ARCHIEPI [2].

Cette date de 1324 vise aussi la Madone, accompagnée de sainte Anastasie et de saint Chrysogone qui furent ajoutés en même temps ; les ogives qui encadrent tous les saints sont tout à fait du

1. JACKSON, I, p. 251 et 281.
2. C, XLIX.
3. THOMAS, *Archidiaconus*, ch. XXV.
LUCIUS ajoute : « Ecclesias etiam intactas relictas ipsarum antiqua structura adhuc incolumes declarat » (De regno IV, p. 154).
JACKSON, I, p. 269.
4. FARLATI, *Illyria sacra*, V, p. 8, 80. Vetus erat male materiata et ruinosa ; neque magnitudine neque structura neque elegantia dignitati sedis archiepiscopalis respondebat.

1. EITELBERGER, *Dalmatie*, p. 148. Je n'en juge que par la reproduction d'Eitelberger.
Je dois dire que M. JELIC croit ce bas-relief beaucoup plus ancien.
2. JACKSON, I, p. 279.

XIV[e] siècle. Saint Chrysogone tient une large épée engaignée et posée à terre (pl. X).

Vers la même époque (1332), le même archevêque, Giovanni de Butuane, refit le ciborium, ainsi que nous en avertit l'inscription gravée sur les tympans. Je la transcris sans abréviation : « + *In nomine Domini anno ex incarnatione Dei* (?) *MCCCXXXII factum fuit hoc opus tempore domini Johannis de Butouane Dei gratiæ archiepiscopi iadrensis.* »

Le chœur est orné de stalles du XV[e] siècle extrêmement riches; elles furent exécutées de 1410 à 1450.

L'ancienne église dut être dotée d'un campanile, peut-être fut-il foudroyé, ruiné ; en tout cas, en 1480, l'archevêque Maffeo Valaresso entreprit celui qu'on voit encore inachevé sur le Corso à quelques mètres du Dôme. Ce prélat dut faire aussi quelque restauration sur la façade septentrionale où il a laissé ses armoiries. On voit sur un des piliers celles de l'archevêque de Pesaro, de Giov. Minotto et de Francesco Foscari, comte et capitaine de Zara entre 1512 et 1515.

Comme on l'a dit plus haut, une solennelle reconnaissance des reliques anastasiennes eut lieu en 1622 et l'archevêque Luca Stella, à cette occasion, fit construire un nouvel autel sous lequel il les déposa [1].

Une dernière reconnaissance amena en 1822 un nouveau déplacement et l'érection de l'autel moderne sous lequel on aperçoit la châsse par une petite baie ornée de lames d'argent avec cette inscription : « *Cineres S. Anastasiæ Tit. et Patr.* » On a aussi un buste de sainte Anastasie où l'on conserve, depuis 1622, la partie inférieure de la mâchoire de la sainte avec quelques dents.

En 1885, une restauration de l'église fut jugée nécessaire.

Nous donnons (pl. VIII et IX) des vues de l'église qui vaudront mieux qu'une description. Nous avons supposé une restitution du campanile [2].

1. On montre à Spalato, dans l'ancien temple de Jupiter, aujourd'hui cathédrale, un autre sarcophage de sainte Anastasie qui contient probablement quelques ossements de la sainte (Lettre particulière de l'abbé BAURON, 12 juillet 1888).

2. M. JACKSON a lui-même essayé cette restauration sur une lithographie qu'il a eu la bonté de nous communiquer.

On peut consulter aussi pour Zara :

EMILIO SCHATZMAYER, *La Dalmatia*, 1877, p. 21. Pour Saint-Chrysogone, p. 23.

Abbé BAURON, *Missions catholiques*.

L'image de sainte Anastasie est répétée dans la cathédrale. On la voit dès l'entrée à droite du portail, dans une arcade ogivale et faisant pendant à celle de saint Chrysogone. Ces bas-reliefs, comme nous l'avons dit plus haut, datent de 1324. Elle est figurée en style XIII[e] siècle, martyrisée sur son sarcophage, et sur un antipendium de 1398 qui a disparu [1].

Elle l'est encore sur un bas-relief à Saint-Michel (X[e]-XIII[e] siècle). A Zara, un reliquaire de sainte Anastasie assez moderne présente son image.

Biograd. — On comprend que la dévotion ne dut pas se renfermer dans les murs de Zara et qu'elle rayonna tout autour dès l'époque la plus ancienne.

Le diocèse de Zara possédait à Biograd un de ses sanctuaires qui fut élevé en 1126 et qu'une restauration renouvela en 1761 [2].

Olib. — Le même diocèse avait une église mentionnée en 1476 et qui portait le nom d'Anastasie. Cette ancienne église a complètement disparu sans laisser de traces; à sa place nous n'en avons plus qu'une tout à fait moderne [3].

M. l'abbé Jelic nous écrivait en mars 1890 qu'il avait visité les lieux et que ces deux églises sont complètement détruites et leur emplacement recouvert de constructions modernes.

Ostrirat, près de Zara [4], nous offre encore une ruine d'un grand intérêt pour l'histoire de l'architecture chrétienne et pour celle du culte monumental de nos saints liturgiques, saint Clément et sainte Anastasie. Cette ruine nous montre encore deux sanctuaires superposés :

Le sanctuaire inférieur, qui porte le nom de Saint-Clément et que la tradition suppose fondé par lui, a le caractère des constructions antiques. Il a la forme d'un parallélogramme entouré de murs épais, et regarde l'occident comme les églises pri-

1. Lettre de M. JELIC, avril 1889.

2. BIANCHI, *Zara christiana*, II, p. 152.

3. *Id.*, II, p. 47.

M. JELIC, lettre du 6 juin 1889.

4. Nous devons ce précieux document à M. JELIC, auquel nous adressons mille remerciements pour son inépuisable obligeance.

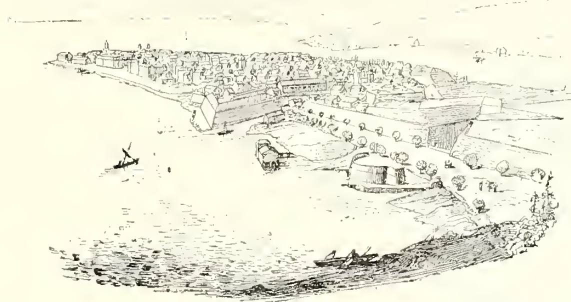
BIANCHI, *Zara christiana*, II, p. 170, 171, 478.

mitives, ayant la porte d'entrée ouverte sur l'orient. Les murs sont de pierres réglées par assises et recouvertes d'un fin enduit sur lequel apparaissent de légères traces de fresque. Cette salle abandonnée est pleine de décombres, parmi lesquels on a retrouvé des débris de tuiles romaines, des fragments, un fût de colonne cannelée. C'est dans cet oratoire que furent déposées provisoirement par saint Donat les reliques de sainte Anastasie après leur translation de Constantinople (806). Ce souvenir, un siècle plus tard (931), engagea probablement les habitants à ériger au-dessus une chapelle en l'honneur de cette sainte. On se servit du périmètre de l'édifice en plongeant une abside dans la partie occidentale; les deux niches qui l'accompagnent et qui servaient peut-être de prothèses prouvent que cet oratoire primitif n'était pas abandonné.

L'église supérieure, fort élevée au-dessus du sol, n'a jamais eu de porte; on devait y accéder par celle du dessous. La partie AB de la voûte de celle-ci est effondrée, peut-être l'escalier qui les mettait en communication était-il justement dans cette partie[1] (pl. X).

La nouvelle église, démantelée par les Turcs, porte le caractère des édifices de ce genre élevés du VIIIe au XIe siècle et qui sont nombreux sur la côte et dans la montagne. Nous la trouvons encore mentionnée dans des documents du XIVe siècle (pl. X).

1. Lettre de M. Jelic, 5 mars 1890.



Vue générale de Zara
d'après un dessin photographié par M. Burato.

FRANCE

Nous avons recueilli dans notre pays un certain nombre de monuments en l'honneur de sainte Anastasie dont quelques-uns fort anciens nous rappellent que son culte y fleurit de bonne heure.

Amiens (Somme). — *Saint-Riquier*. — Dès le ixe siècle, la célèbre abbaye carlovingienne possédait des reliques de sainte Anastasie[1].

Corbie en avait obtenu dans le butin de Constantinople de 1204[2].

On vénérait les reliques de sainte Anastasie au couvent Davenescourt, au Mont-Saint-Quentin, aux Clarisses d'Amiens, à Longpré-les-Corps-Saints.

La liturgie pseudo-gallicane transporte sa fête de Noël au 24 novembre[3].

Auxerre (Yonne). — Le martyrologe d'Auxerre nous rappelle l'existence d'une église voisine de cette ville et dédiée à sainte Anastasie :

« Fuit olim prope Autissiodorum, juxta viam quæ ducit ad oppidum Sancti Prisci (saint Bris ou Prix, martyr auxerrois) Sacellum Sanctæ Anastasiæ nomine cognitum ubi Fransciscani aliquandiu commorati sunt circa annum 1225, antequam in urbe domicilium obtinuerunt. » La maison de campagne qui occupe l'emplacement de cette chapelle et de ce couvent porte encore le nom de Sainte-Nitasse (Anastasie)[4]. Le nom a été conservé pour désigner le climat du pays[5].

Rodez (Aveyron). — A *Conques*[6], dans le reliquaire du xiiie siècle que nous avons déjà mentionné, il y avait un sachet de ses reliques authentiqué par son nom. Nous l'avons dessiné en 1889 à l'Exposition de l'art rétrospectif (pl. XII).

Dijon (Côte-d'Or). — M. l'abbé Denizot, qui a eu la bonté de faire de longues recherches pour nous, signale dans le diocèse une chapelle rurale, aujourd'hui profanée, qu'on appelle Sainte-Anastase. On conservait à *Courban*, avec grand respect, une petite statue de la sainte qui provient de ce sanctuaire et qu'on disait très ancienne[1]; mais elle a disparu[2].

On vénère aussi ses reliques dans deux églises.

Fréjus. — *Sainte-Anastasie* (près Brignoles, Var). — Cette église, dédiée à saint Juste et sainte Anastasie, est très ancienne. Elle est rectangulaire et partagée en deux nefs, dont l'une est élevée seulement depuis quelques années. Il n'y a pas d'abside, mais un chœur irrégulier; ses murs, par suite de l'exhaussement du sol, sont à moitié enterrés et lui donnent l'aspect d'une chapelle des catacombes. Sa porte d'entrée ouverte au midi fait face à quelques maisons bourgeoises. La petite place où elle se trouve est ombragée de platanes. Derrière l'autel est un assez bon tableau qui représente le supplice d'Anastasie[3]. Cette église est citée dans une bulle d'Eugène III de 1152; elle appartenait au chapitre de Pignans (Var)[4].

Le Mans (Sarthe). — Au Mans, saint Aldric avait dédié dès l'année 832, au milieu du déambulatoire de son église, un autel en l'honneur de la sainte Vierge, de sainte Anastasie et de sainte Cécile[5].

1. Lettre de M. Nordhoff, 1888.
D'Achery, *Spicil.*, II, p. 304.
Pertz, *Script.*, XV, p. 175.
2. Riant, *Exuviæ*, II, p. 199.
3. Corblet, *Hagiographie d'Amiens*, IV, p. 143.
4. Lettre de M. l'abbé Bonneau, 26 octobre 1890.
5. Lettre de M. l'abbé Laboise, 5 mai 1890.
6. *Ann. arch.*, XX, p. 219. Voy. Sainte Cécile, 1er vol., p. 105.

1. Abbé Denizot, lettre du 13 mai 1891.
2. Lettre de M. l'abbé François Parent, curé de Courban, 18 mai 1891.
3. Lettres de M. l'abbé Bertrand, 1er juin 1888, et de M. l'abbé Simon, 13 septembre 1889.
4. Lettre du chanoine Verlaque, 17 juillet 1889.
Cartulaire de Saint-Victor.
5. Pertz, *Mon.*, XV, p. 312.

On conservait des reliques de sainte Anastasie à Saints-Pierre-et-Paul au XIV[e] siècle. Notre-Dame-de-la-Couture doit être aussi mentionnée comme ayant ce privilège.

NIMES (Gard). — *Sainte-Anastasie* (canton de Saint-Chaptes) a une histoire fort ancienne qui prouve que le midi de la France, à une époque reculée du moyen âge, professait une grande dévotion pour cette sainte. Un diplôme de Louis le Jeune (1156) mentionne le château de Sainte-Anastasie au nombre des donations du roi en faveur de Raymond, évêque d'Uzès[1] : « Castrum Sanctæ Anastasiæ cum ad idem castrum pertinentibus ». Très disputé au XVI[e] siècle, il fut pris et repris. Aujourd'hui le château de Sainte-Anastasie n'est plus qu'un monceau de ruines et le village lui-même ne ressemble qu'à un débris de fortifications abandonnées sur la cime d'un rocher.

L'église actuelle fut reconstruite au XVI[e] siècle, sans doute après les désastres que les guerres religieuses apportèrent dans le pays; comme œuvre d'art, elle possède un tableau de Sigalon[2] qui représente Anastasie portant des vivres à saint Chrysogone[3].

Le village groupé autour du château n'existe plus, mais le nom est resté à *Aubarne*, *Russan*, *Vic* qui s'appellent encore Sainte-Anastasie.

PARIS. — *Prieuré de Sainte-Anastasie*. — Paris n'oublia pas sainte Anastasie dans ses dévotions; il fonda à une époque fort ancienne, en son honneur, un prieuré de femmes vulgairement appelé Saint-Gervais[4]. Un hôpital y fut attaché (1171). Garin Masson et son fils Archer, prêtre, donnèrent une maison qu'ils possédaient au parvis Saint-Gervais pour la convertir en un hôpital destiné à recevoir les étrangers pauvres et les voyageurs. Le comte Robert, fils du roi Louis VI, pour favoriser cette fondation, dégreva la maison de l'impôt annuel de ses deniers qu'elle devait payer au fisc. Alexandre III confirma le nouvel établissement par une bulle de 1179 et Nicolas IV (1290) le plaça sous la protection du Saint-Siège[1].

Foulque de Chanac, évêque de Paris, y introduisit quatre religieuses vers 1348; en 1358, l'évêque Jean de Meulan ordonna que la fête de sainte Anastasie y serait célébrée le 7 septembre de chaque année.

La chapelle avait été construite en 1545 et dédiée par l'évêque d'Avranches sous le vocable de la Sainte-Trinité, de la sainte Vierge, de sainte Anastasie et de plusieurs autres saints.

En 1608, le cardinal de Gondi, voyant la mauvaise gestion qu'on faisait des biens du couvent, supprima le maître et procureur de l'hospice. En 1620, des constructions eurent lieu dans les cultures de Saint-Gervais, non loin de Saint-Denys-du-Saint-Sacrement, et une nouvelle rue fut percée à laquelle on donna le nom de Sainte-Anastase pour constater la grande vénération des gens du quartier pour cette sainte[2].

Cependant les Augustines ne tardèrent pas à s'éloigner de Saint-Gervais et de la rue de la Tixéranderie[3] où elles avaient commencé leurs œuvres; elles achetèrent l'hôtel d'O, entre la rue des Rosiers et la rue des Francs-Bourgeois, et s'y installèrent au nombre de quatorze sœurs.

Une loi de la Révolution (1795) supprima la communauté.

Le marché des Blancs-Manteaux fut construit en 1813 sur l'emplacement qu'occupent les hospitalières[4].

Il y avait encore, donnant dans la rue Saint-Paul, il y a quelques années, une ruelle qui s'appelait rue Neuve-Sainte-Anastase et qui devait son

1. *Dictionnaire topographique du Gard.*
Nous trouvons dans la suite des temps ces diverses désignations : En 1254, S. Anastasia. 1384, Locus de S. Anastasia cum mandamento de Seyna. 1463, Locus S. Anestaziæ uticensis diocesis. 1553, S. Nestazie. 1547, La communauté de Sainte-Anastasie. 1582, Le château de Saint-Anastazie. Il y avait 20 feux en 1384.
RIVOIRE, *Stat. du Gard*, II, p. 478.
Sainte-Anastasie a aujourd'hui 897 habitants.
Dict. des Postes, 1885.
2. On sait que ce peintre éminent était né à Uzès.
3. Lettre de M. le curé, 24 mai 1888.
4. S. Anastasia prioratus perpetuus femin. vulgariter a sancto Gervasio dictus *Gallia christ.*, VII. *Table des diplômes.*

1. FISQUET, *La France pont.*, *diocèse de Paris*, II, p. 515. Il répète la *Gallia christiana*, VII, p. 873.
LOUIS LAZARE, *Dict. des rues de Paris*, 1844, in-4°, p. 10 et 409.
2. Cette rue, excepté au n° 10, ne contient aucune maison ancienne.
3. Cette rue fut supprimée au moment du prolongement de la rue de Rivoli. Au commencement du siècle, l'ancien asile des sœurs n'existait plus. Nous avons examiné le plan ms. de VASSEROT que nous possédons, sans y trouver aucun édifice autre que des maisons particulières ou du moins aucun qui ait conservé un caractère religieux. Je n'ai pu y voir la rue Sainte-Anastase.
4. LOUIS LAZARE, p. 409.

nom à une statue de la sainte que la piété des habitants y avait élevée[1]. La ruelle n'existe plus et je n'ai pas non plus retrouvé la statue.

Le plan de La Caille (1704) et celui de Turgot (1739) nous donnent une assez grande idée de l'hôpital, rue du Temple, entre la rue des Francs-Bourgeois et la rue des Rosiers. On y voit de vastes bâtiments et des jardins par derrière (pl. XII).

Bibliothèque nationale.—Sainte Anastasie était en vénération dans notre moyen âge français; nous donnons (pl. XVI) des fac-similés de manuscrits du VIII[e] et du IX[e] siècle où son nom est inscrit dans la sainte liturgie. Nous voyons son image à la Bibliothèque nationale sous le pinceau d'un miniaturiste du XIII[e] siècle. Au-dessous de cette rubrique : *Ci comence la vie Sainte Anastase la verge*, il a représenté, sous une arcade couronnée de créneaux, la scène du martyre, la vierge nimbée, couverte d'une grande tunique grise, les bras en orante et étendue sur un lit de flammes; un arbre se penche au-dessus d'elle à droite, trois hommes armés de massues assistent au supplice; le fond est en or (martyrologe français, 6447, p. 257). Cette peinture que nous avons un peu grossie sur notre planche a $0^m,055$ de large (pl. XI).

Une autre miniature, illustration de la légende dorée (fonds français, 184, f° 23 v°) représente aussi la passion de « saincte Anastasie »; elle est postérieure d'un siècle à la précédente. Des arabesques en épines la classent au XIV[e] siècle. La vierge, attachée à un poteau, nue jusqu'à la ceinture, nimbée, les mains croisées en prière, reste impassible au milieu des flammes qui l'environnent et que le bourreau active avec une fourche sur l'ordre de Florus. Cette miniature est en grisaille, sauf les flammes qui sont peintes au minium (pl. XI).

La même Bibliothèque nous offre une image absolument semblable dans un manuscrit français du XIV[e] siècle (fr., 242, f° 15 v°) et traité de même en grisaille. La seule différence dans cette dernière est l'intervention, dans le haut à droite, de la main divine qui bénit la martyre, ce qu'on ne voit pas dans la précédente.

Saint-Flour (Cantal). — *Sainte-Anastasie* (Allanche). — Les églises anastasiennes sont assez rares en France; nous avons pu cependant en découvrir quelques-unes d'une grande ancienneté. Nous citerons, dans le Cantal, Sainte-Anastasie, village[1] et paroisse qui portent le nom de notre sainte et sont sous son patronage. M. l'abbé Boyer[2], aujourd'hui aumônier de Notre-Dame à Saint-Flour, et qui est né dans ce pays, veut bien nous donner les renseignements suivants sur ce monument : « L'église Sainte-Anastasie est fort ancienne; elle est mentionnée, en effet, dans certains documents remontant au commencement du XII[e] siècle. Sa construction ne laisse, d'ailleurs, aucun doute sur ce point. Le chœur est roman, d'un roman simple, mais de très bon goût. La nef paraît remonter à diverses époques, le plein cintre y fait place à une ogive peu classique. Dans son ensemble et vu de l'intérieur, l'édifice a du cachet. Sainte Anastasie, la martyre romaine du canon, est la patronne du lieu avec saint Loup; on a même pour elle une dévotion particulière; on a coutume de lui amener là les petits enfants malades pour qu'elle les guérisse. »

Nous donnons, d'après les dessins que M. Serre, architecte de Murat, a eu la bonté de prendre pour nous, la vue de la façade couronnée par quatre cloches de différentes grosseurs, le plan et la coupe; on remarquera surtout le chœur dont le plan est remarquable; les deux petites niches latérales ornées de colonnettes engagées sont très élégantes (pl. XII et XIII).

L'église a dépendu jadis de l'abbaye de Moissac et était richement dotée[3].

Elle relevait de l'archiprêtré de Saint-Flour sous le nom de *Sainte-Ostaiz*.

Je vois aussi dans les anciens pouillés de Clermont spécifiée une église Sainte-Ostayle (Sainte-Anastasie): « Ecclesia de S. Ostayle debet integrum dymidiam procurationem archidiaconum ».

Il y avait une *Sainte-Anastaize* près d'Issoire[4].

1. L. Lazare, *Dict. des rues de Paris.*
Voy. le plan de Girard de 1848, publié par Andriveau-Goujon.
La Caille, plan de 1704.

1. Il comprend 621 habitants.
2. Lettre du 2 mai 1889.
3. Durif, *Guide historique et archéologique dans le Cantal*, 1860.
4. Bruel, Pouillé de Clermont du XIV[e] siècle au XVIII[e] siècle.

Séez (Orne). — *La Briquetière* (commune de Ginai). — L'église dédiée à sainte Anastasie (S. Anastasia), déjà mentionnée en 1158[1], dépendait du monastère de Saint-Évroult.

Sens (Yonne). — Nous lisons, dès le IXe siècle, la mention d'une crypte dédiée à sainte Anastasie, dans la chronique de Saint-Pierre-le-Vif : « Anno 865 Wenilo archiepiscopus obiit, sepultusque est apud Vallilias V nonas maii in crypta S. Anastasiæ virginis[1]. »

Troyes (Aube). — *Clairvaux.* — La célèbre abbaye possédait les reliques de notre sainte[2].

ANGLETERRE

Dès le VIIe siècle, les légendes anastasiennes étaient connues et vénérées en Angleterre ; et nous voyons alors saint Adelme († 709), dans ses louanges des vierges, chanter la charité de la sainte envers les martyrs[2].

Je n'ai pas trouvé beaucoup de monuments en l'honneur de sainte Anastasie en Angleterre ; je sais seulement qu'à *Weeke*, à 1 mille de Winchester, il y avait autrefois une église Sainte-Anastasie sur les limites de la paroisse, non loin des restes de retranchements élevés par les royalistes sous lord Hopton, avant la fatale bataille de Cheriton[3]. M. Edward Firmstone, recteur de Weeke[4], nous écrit que cette église fut démolie en 1500 et qu'il n'a aucune donnée sur son style et ses dimensions ; elle était pourvue d'un cimetière, comme le prouvent les restes humains qui à différentes époques y ont été retrouvés. Une nouvelle église commencée sur cet emplacement est aujourd'hui complètement achevée. La paroisse même de Weeke, dédiée à sainte Marie, autrefois à saint Mathieu, est extrêmement ancienne, mais elle fut reconstruite en 1536. Une lettre du prieur de Sainte-Madeleine, à Winchester, remet ses droits à l'évêque de cette ville sur la *capella S. Anastasiæ extra Wynton*[3].

Jean Morton, archevêque de Cantorbery, à la fin du XVe siècle, était cardinal titulaire de Sainte-Anastasie (1493-1500). Parmi les chartes de Sainte-Cécile de Cologne que nous conservons à la Bibliothèque nationale, l'une d'elles porte le sceau de ce prélat et trois figures : la sainte Vierge accompagnée, à droite, d'un évêque, à gauche, d'une sainte martyre avec la palme et le livre, qui ne peut être que la patronne du titulus. Nous avons dessiné cette image fort gracieuse, qu'on peut placer dans les souvenirs de la vénération anglaise envers sainte Anastasie (pl. VI).

Lincoln conservait de ses reliques.

1. Duval, *Essai sur la topog. ancienne.*
2. De laudibus virginum poemata. Migne, XCI, col. 276.
3. *The nat. Gazetteer.*
4. Lettre du 11 juillet 1888.

1. *Historiens des Gaules*, VII.
2. Lalore, *Trésor.*, p. 46.
3. *Vetusta mon.*, III.

Le voisinage de Winchester me laisse bien croire qu'il s'agit du même sanctuaire. Je ne sais si c'est la même mention que nous trouvons dans Milner parmi les églises citées en 1292 : *S. Anastasiæ extra Wington.* John Milner, *Antiquities of Wincester*, II, p. 207, 306.

ALLEMAGNE

Cologne. — La ville sainte d'Allemagne n'avait pas oublié sainte Anastasie dans ses reliquaires, et elle vénérait ses restes sacrés à Saint-Séverin et à Saint-Martin-le-Grand[1].

Gladbach. — Dans le célèbre monastère de Saint-Vite, un inventaire de 1717 mentionne les reliques de sainte Anastasie, vierge et martyre[2].

Trèves. — Au monastère de Himmerode, près Wittlich, on signale des reliques en 1170[3].

A Sainte-Marie-des-Martyrs, nous voyons des reliques placées sous deux autels.

Brême. — Le célèbre reliquaire de saints Côme et Damien, qui fut transféré de Brême à Munich, prouve qu'à une époque fort reculée les Brêmois vénéraient sainte Anastasie; ils la représentaient ici en compagnie des saints médecins, avec la boîte d'onguent à la main et sous cette caractéristique de la bienfaisance que lui a value sa charité pour les martyrs (pl. XV).

Halberstadt. — La présence des reliques remonte à 974.

Rantzow (Holstein). — Des reliques sont mentionnées déjà dans cette région septentrionale en 1283[4].

Wittenberg. — En 1509, Cranach relevait dans le trésor de l'église de Wittenberg un reliquaire d'argent et or avec vingt-deux fragments d'ossements et une dent de sainte Anastasie[5].

1. Gelenius, *De magnitudine Coloniæ*, 1645, p. 377.
2. Peter Ropertz, *Sources historiques*, p. 90.
3. Pertz, *Script.*, XV, p. 1283.
4. *Id.*, XV, p. 1107.
5. Inventaire de l'église de Wittenberg, par Cranach le Vieux, 1509.

Fulda. — Raban Maur donnait, pour les autels des églises, des tituli dont les vers nous ont conservé le nom des saints qu'on y vénérait et des reliques qu'ils recouvraient. Il nous apprend ainsi que le culte de sainte Anastasie n'avait pas été oublié dès le commencement du IXe siècle. A Fulda, dans l'église Saint-Michel, il y avait une chapelle funéraire pour les Frères et une inscription de douze vers dont les deux derniers sont en l'honneur de notre sainte :

CUM QUIBUS HIC SEMPER VOTIS ASSISTE PRECAMUR
VIRGO SACRATA DEO, MARTYR ANASTASIA.

A Bischoffsberg[1], près de Fulda, s'élevait l'église Sainte-Marie, et sur l'autel de gauche on lisait une inscription métrique ainsi terminée :

MARTYR ANASTASIA, SIMUL TU FUNDE, PRECAMUR,
PRO NOBIS CHRISTO SEMPER ET IPSA PRECES.

Au monastère bénédictin de Clingenmünster ou Plindinfeld, fondé au VIIe siècle, Raban Maur avait fait graver sur le troisième autel des vers où il environne Marie d'un cortège de vierges et où il invoque parmi elles Anastasie.

Raban avait commencé en 831 à bâtir, à Hersfeld, une église qui existe encore, en l'honneur de saint Wigbert[2]; la croix au-devant de l'autel[3] contenait des reliques, notamment celles de la bienheureuse Anastasie. L'inscription avait ce vers en son honneur :

VIRGINE CUM INSIGNI ET MARTYRE ANASTASIA[4].

1. Mons episcopi, ainsi nommé de saint Boniface. Schannat, *Diœcesis Fuldensis*, 1717, p. 119.
2. *Petits Boll.*, IX, p. 532.
3. « Crux erga altare » doit indiquer une des « cruces pensiles » de ce temps.
4. Œuvres de Raban Maur. Migne, CXII, p. 1663.

BAVIÈRE

MUNICH. — *Benedictbeuren.* — (1052) Arrivée des reliques de sainte Anastasie; constructions dont elles sont l'occasion. — (1248) Incendie. Édifices en bois. — (1378) Incendie. Restauration. — (1490) Incendie. — (1492) Fin des travaux. — (1672) État ruineux du monastère, qui fait décider sa reconstruction. — (1683) Ces travaux vus par Mabillon. — (1727) Grand atrium en avant du monastère. — (1726) Nouveau buste. — (1752) Gravure et chronique de Meichelbeck.

Nous avons vu à Vérone l'histoire de l'enlèvement des reliques par le moine Gotescalc, leur réception à Beuren par l'abbé Gotehalm et l'occasion qu'elles furent de reconstruire l'église sous le titre de Sainte-Anastasie (1052). Je n'ai pu recueillir aucune donnée sur ces édifices, sur leur état et leur durée.

La chronique de Meichelbeck[1] nous apprend qu'en 1248 le monastère fut dévoré en partie par un incendie; les deux tours d'inégale dimension, le cloître, les dortoirs, le logement des hôtes furent la proie des flammes. Un nouvel incendie en 1378 causa encore de grands ravages. L'abbé Henri, qui présidait alors, s'efforça de relever les ruines et pendant les travaux ils furent bouleversés par une horrible tempête.

Pendant le XVe siècle, ces travaux, soit par le fait des éléments, soit à cause de la pénurie d'argent, traînèrent en longueur; en 1490, un incendie se déclara, et ce ne fut qu'en 1492[2] que l'on put couvrir les toits. L'église fut terminée, le campanile garni de six cloches que les religieux avaient fondues et qui rendaient un meilleur son que les précédentes. Le P. Vivell nous a procuré une petite estampe fort intéressante de la première moitié du XVIIe siècle et qui nous donne idée de l'aspect de l'édifice. Vers l'ouest, l'église avait un grand pignon dentelé avec les degrés communs dans les Flandres et percé d'un vaste vitrail. Elle était resserrée au droit du chœur par deux grands campaniles couverts de toits en bâtière et qui dataient d'une époque antérieure. Les bâtiments conventuels s'étendaient au midi. De grands toits, pignons aigus, larges lucarnes, tous les éléments de l'architecture septentrionale s'y rencontraient (pl. XVI).

1. MEICHELBECK, *Chronicon Benedicto-Buranum.* Vidimus enim etiam hac nostra ætate monasteria aliqua; in quibus fornices dormitoriorum lignei erant, cellulæ ibidem ligneæ.
2. PERTZ, IX, p. 221. *Chronicon Bened.*

En 1546, on avait fait une reconnaissance des reliques et retiré de la châsse quelques ossements de bras, du buste d'argent une partie du crâne de sainte Anastasie et diverses petites reliques.

Les premières années du XVIIe siècle virent élever une nouvelle chapelle en l'honneur de sainte Anastasie (1606).

En 1631, pendant la peste, le saint chef fut porté à Munich.

De nouvelles restaurations furent nécessaires en 1669. On répara une partie du cellier et le réfectoire des serviteurs au premier étage. On construisit les archives, les chambres des hôtes. Une pieuse confrérie de Sainte-Anastasie, avec l'approbation de Rome, fut formée[1]. On fit une crypte pour la sépulture des abbés.

Malgré tant de travaux, les traces de l'incendie de 1470 n'étaient pas encore effacées; les campaniles, notamment, périclitaient d'une manière inquiétante. On reprit en sous-œuvre le soubassement de la tour voisine du couvent. Quant à l'autre, du côté du cimetière, elle était tellement inclinée qu'on fut obligé de la dégarnir de cloches (1672).

Devant des bâtiments en si mauvais état on se décida à rebâtir tout le couvent. Les travaux durent être exécutés avec une certaine rapidité, car, dix ans plus tard, en 1683, lorsque Mabillon visita le monastère, il le trouva presque achevé, à

1. *Chronicon*, p. 318.

Wahrhafter Bericht von dem Anfange, Bewilligung und Genehmhaltung

der hochlöblichen und gottseligen Bruderschaft

der heiligen und durch Wunder berühmten Martyrin Anastasia

zu Benediktbeuern,

wie dann auch von den dazu gehörigen Werken und verliehenen Abläßen.

Diese Bruderschaft hat ihren Anfang in dem Jahre 1669, den 21 Hornung, durch allergnädigste Bewilligung des allerheiligsten Vaters und Herrn Herrn CLEMENS, dieß Namens des IX. römischen Popstes, mit einer ausgefertigten Bulle für die Kirche, oder Kapelle der heiligen Anastasia, des würdigen Gotteshauses und Klosters Benediktbeuern, des heiligen Benediktsordens, Augspurgischen Bißthumes und Mainzischer Provinz bekommen, und ist folgendes von dem hochwürdigsten des heiligen römischen Reiches Fürsten und Herrn Herrn Johann Christoph Bischofe von Augspurg, Probsten und Herrn zu Ellwang, den 7. März dieses Jahres, allergnädigst gutgeheißen worden.

Inhalt der geistlichen Verrichtungen.

1

Daß alle an dem Tag, an welchem sie begehren, in diese Bruderschaft einverleibt zu werden, mit wahrer reumüthiger Beicht ihre Sünden auslöschen, dann auch das hochwürdige Sakrament des Altars empfangen.

2) Daß alle Brüder und Schwestern, die nicht lesen können, alle Tage (doch ohne Verbündniß einiger Sünd) sich befleißen, drey Vaterunser und drey Ave Maria sammt dem Glauben zu bethen. Die aber lesen können (ebnermaßen ohne Verbündniß) werden das Suffragium der heiligen Anastasia, Ora pro nobis etc. (wie es unter dem Bild der heiligen Anastasia zu sehen ist) für ihr und anderer Heil andächtig bethen.

3) Daß alle Einverleibte dieser gottseligen Bruderschaft, ein an diesem würdigen Heiligthum St. Anastasiä anberührtes Zeichen, es sey gleich ein Ablaßpfennig, Ring oder dergleichen bei sich tragen.

4) Daß ein jeder, welcher begehrt in diese hochlöbliche Bruderschaft einverleibt zu werden, seinen Namen in ein dazu bereitetes Buch lasse einschreiben, damit er der Indulgenzen und anderer guten Werke theilhaftig werde

5) Daß sie den Fremdlingen und Kirchfahrtern die Herberge gern verleihen wollen

6) Daß sie allen Fleiß anwenden wollen, damit alles üble Wünschen aufgehoben und von ihnen gestraft werde.

7) Daß ein jeder Bruder oder Schwester die Ehre dieser seligen und wunderthätigen Patronin, es sey, wo es wolle, zu beschützen und auszubreiten bereitet sey

Nun folgen die Abläße, welche allen

Brüdern und Schwestern dieser Bruderschaft von dem allerheiligsten Vater und Herrn Herrn CLEMENS, dieß Namens dem IX., auf ewig sind verliehen worden.

Vollkommener Ablaß wird erlangt

1. An dem Tag der Einverleibung in die Bruderschaft, wofern zuvor die Beicht und Communion recht verrichtet wird.

2. Deßgleichen in dem letzten Sterbstündlein, wenn man zuvor gebeichtet und communicirt; oder wenn sie das nicht können, wenigst mit rechter Reu und Leid den Namen Jesus mit dem Mund, wo es möglich, auszusprechen, wo nicht, wenigst mit dem Herzen werden andächtig anrufen.

Am Fest der Translation der heiligen Anastasia alle Jahre von der ersten Vesper an, das ist, den 6 Herbstmonath, bis zu Untergang der Sonne des folgenden Tags, wenn sie die Beicht und Communion recht verrichten, die Kirche der heiligen Anastasia andächtig besuchen, für Einigkeit der christlichen Fürsten, Ausreutung der Ketzereyen und Erhöhung der katholischen Kirche bethen werden, erlangen sie vollkommnen Ablaß und Nachlassung aller Sünden.



Antiphona de S. Anastasia Mart.

Ora pro nobis beata Anastasia,
Ut nos suscipiat post mortem vita beata
Gandia nobis superna obtineas Martyr beata,
Ut tecum laudemus Dominum hic & in perpetuum

V Ora pro nobis beata Anastasia
R Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

ORATIO.

Concede quæsumus omnipotens Deus, ut beata Anastasia, quæ Martyrii promeruit Palmam, intercessionibus suis præsentis vitæ nobis remedia conferat, & æternam salutem Per Dominum nostrum &c

Antiphon von der heil. Martyrinn Anastasia

O heil'ge Anastasia!
Für uns bey Gott thu bethen,
Daß wir in unserm Tod allda,
Vom Himmel nicht abtreten;
Erlange uns die himmlisch' Freud,
Du Martyrinn des Herrn,
Daß wir mit dir in Ewigkeit
Gott loben und auch ehr'n.

V Bitt Gott für uns, heilige Anastasia
R. Daß wir der Verheißungen Christi theilhaftig werden

Gebeth

Allmächtiger Gott, wir bitten dich, verleihe uns, daß die selige Anastasia, welche den Marterpalm verdienet, uns dieses gegenwärtige Lebens Mittel, und dort die ewige Seligkeit erlange. Durch unsern Herrn Jesum Christum deinen Sohn, welcher mit dir lebt und regieret in Einigkeit des heiligen Geistes wahrer Gott von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen

Abläß auf sieben Jahre, und so viele Quadragenen.

1.

An dem heiligen Pfingstsonntage, wenn sie die heilige Kapelle besuchen

2.

Den 22 Tag Heumonaths, am Feste der heiligen Maria Magdalena.

3

Den 7 August, am Feste der heiligen Martyrin Afra.

4.

Den 29 Herbstmonath, an der Kirchweihung des heiligen Erzengels Michaels

Abläße auf 60 Tage.

1. So oft die Brüder und Schwestern in der Bruderschaftskirche einer heiligen Messe oder einem andern Gottesdienste beywohnen

2. Wenn sie bei heimlichen oder öffentlichen Versammlungen bemeldeter Bruderschaft erscheinen

3 Wenn sie die Armen beherbergen:

4. So oft sie zwischen Uneinigen Fried machen, oder dessen Mittler seyn werden.

5. So oft sie einen Verstorbenen zum Grab begleiten.

6. Wenn sie sich bey dem von Herrn Ordinaria gutgeheißenen Umgängen befinden

7. Wenn sie das hochwürdige Sacrament zu den Kranken oder in andern Umgängen begleiten

8. Wenn sie verhindert, sobald sie das Glockenzeichen zu dergleichen guten Werken hören, ein Vater unser und englischen Gruß bethen.

9. So oft man fünf Vater unser und Ave Maria für die abgestorbenen Brüder und Schwestern bethet.

10. Die einen Irrenden wiederum auf den rechten Weg des Seelenheils führen

11 Welche die Unwissenden die Gebothe Gottes, die zur Seligkeit gehören, lehren

12. So oft man ein andres gutes Werk aus Andacht und Liebe übet.

Formula distribuenda signa.

Det tibi Deus per intercessionem S. Anastasiæ sanitatem mentis & corporis, ut corroboratus hoc signo vincere possis omnes diabolicas machinationes. In nomine Patris, & Filii, & Spiritus Sancti Amen.

Anno 1 den
ist einverleibt worden.

P

Custos und Vice-Præses.

Benedictbeuren. — Fac-similé du diplôme de la confrérie de Sainte-Anastasie.

l'exception de l'église : « La veille de la Nativité de Notre-Dame... [1], dit-il, nous arrivâmes au couvent de Benedict-Beyrn. Ce jour-là même avait lieu la translation solennelle des reliques de sainte Anastasie, patronne de l'endroit... Nous vîmes le monastère dont les bâtiments étaient neufs et bien bâtis, l'église pas encore entièrement achevée, la

1. La fête n'avait pas lieu à Noël comme à Rome, mais le 29 janvier et la translation se rappelait le 7 septembre. *Chronicon*, p. 52.

bibliothèque belle avec une galerie pour atteindre les livres supérieurs[1]. » (Cœnobium novis et præclaris ædificiis instructum, ecclesiam nondum absolutam...[2])

Je ne crois pas que l'ancienne église ait été démolie, non plus que les deux tours antiques qui s'élevaient sur ses flancs de chaque côté du chœur. On refit un portail dans le goût du temps, on dérasa les tours pour les couronner d'étages en style baroque, retraites, pans coupés, toits rétrécis supportant au sommet une sorte de poire ; mais la nef avec ses croisées ogivales et le chœur plus bas au-dessous des tours furent respectés. Nous avons un témoignage de ce fait dans la petite mais fine gravure que nous avons empruntée en la grossissant à l'ouvrage de Meichelbeck. Charles Meichelbeck, entré à vingt-deux ans (1628) chez les Bénédictins de Beuren, avait assisté à ces travaux et nous sert de témoin oculaire. Son ouvrage ne fut publié qu'en 1752 par le P. Haindenfeld, après la mort de ce dernier, survenue en 1734 (pl. XVI).

Lorsque Mabillon visita le monastère, il ne vit pas une vaste cour quadrangulaire entourée de portiques et qui précédait l'église et les bâtiments conventuels ; on n'y mit la dernière main qu'en 1727[3] et on l'acheva après des dépenses considérables. Notre gravure en donne une idée imposante. On voit également, au milieu du cimetière, au nord de l'église, une colonne surmontée d'une statue.

C'est à cette époque aussi (1722) qu'on avait préparé un local dans le jardin pour y recevoir les archives et les soustraire au danger si renouvelé des incendies. Je ne puis savoir ce que ces précieuses archives sont devenues. Je les ai demandées à Munich à la Bibliothèque publique[4] et aux Archives d'État sans avoir reçu de réponse satisfaisante[5].

Depuis la gravure de Meichelbeck, le monastère subit encore des altérations; j'ai entre les mains une gravure qui me montre la muraille latérale

1. De Broglie, *Mabillon*, I, p. 318.
2. Mabillon, *Iter germanicum*, p. 13.
3. Quadratum monasterii exterioris ædificium ab antecessore cœptum manum adjecit, quod etiamnunc magno ære prosequitur. *Chronicon*, p. 395.
4. Lettre de M. Laubmann qui me dit que, depuis la sécularisation, les archives du couvent sont conservées dans les Archives du royaume de Bavière (Ludwigstrasse, 23).
5. Réponse négative pour d'anciens plans.

de l'église modernée et une rotonde d'assez mauvais goût placée au bout du chœur[1].

Une partie de la tête de sainte Anastasie était conservée depuis plusieurs siècles dans un buste que le temps et peut-être des larcins avaient mis en très mauvais état. En 1726, on en fit un nouveau, plus précieux, couvert d'une couronne et d'un riche collier. J'ai une gravure[2] de la fin du siècle dernier qui le figure, et sous laquelle on lit ces vers :

PHŒNIX FACTA FUI FLAMMIS QUID GIGNO SALUTEM
SI CAPUT EXCRUCIAT GIGNO VOCATA TUA.

Ce buste, qui existe encore, ne renferme pas tout le chef, mais seulement le crâne.

Les fils de Saint-Benoît n'habitent plus ce monastère, qui a été transformé en hôpital militaire. Il y a maintenant une paroisse à Benedictbeuren[3].

Augsbourg. — Des reliques étaient vénérées dans ce diocèse, à *Polling*, en 1160[4].

Ratisbonne. — Il y avait des reliques à Saint-Emmeran en 1052[5]; à *Prefflingen*, dans ce diocèse, en 1282[6].

Saint-Lambert-de-Suben-sur-l'Inn. — En 1135, dans un autel dédié par Althmar, évêque de Trente, on déposa des reliques de sainte Anastasie.

Steingaden. — C'est, je crois, à l'abbaye des Prémontrés de Steingaden que se réfère la bulle de 1156[7], qui mentionne parmi ses biens : « Ecclesiam sanctæ Anastasiæ cum omnibus pertinentiis suis. »

Wallerstein. — Nous devons signaler, en Alle-

1. Diplôme de la confrérie de Sainte-Anastasie (voy. sa réduction ci-contre).
Chronicon, p. 394.
2. Envoyée par le Père Vivell.
3. Renseig. du Père Vivell, 18 fév. 1890.
4. Pertz, XV, p. 1027.
5. *Id.*, p. 1096.
6. *Id.*, p. 1077.
7. *Indicateur des antiquités suisses*, 1862.
Cette abbaye doit être probablement sur les limites du diocèse d'Augsbourg et de Frisingen.
Voy. Mas Latrie.

magne, dans le martyrologe de Wallerstein[1], déjà plusieurs fois cité, une miniature du XII[e] siècle figurant le supplice de sainte Anastasie. Devant le préfet et le bourreau, dont le glaive est déjà levé, elle fait une suprême prière, qu'indique ainsi la légende au-dessus : « *Anastasia finis venit corporis mei. Memento mei ut egredientem animam ipse suscipiat pro cujus amore ista sustineo* » (pl. XV).

1. Lettre et dessin du baron DE LOFFELHOLZ.

WURTEMBERG. — *Baisingen*[1] (près Horb). — Une église dédiée à sainte Anastasie est signalée dans cette localité. Refaite en 1755, elle conservait encore de bonnes sculptures sur bois et sa tour, témoin de son antiquité. On a eu le vandalisme, en 1892, d'abattre l'église et la tour. M. le professeur Keppler n'a pu l'empêcher, malgré ses protestations, et il nous mande qu'on ne conserve du vieil édifice ni dessins ni photographies[2].

ORIENT

CONSTANTINOPLE. — L'histoire des reliques de sainte Anastasie, à l'origine, est aussi obscure que la vie elle-même de cette sainte. Voici le récit le plus répandu et qui a cours à Zara; nous l'empruntons à l'excellent opuscule du P. Ferrari :

Après le martyre, la renommée s'en répandit au loin, et notamment à Sirmium, où une noble chrétienne, Apollonia, eut le désir de posséder les restes du corps qu'avaient épargnés les flammes. Cette dame s'adressa à la femme du président Florus et, par son crédit et à l'aide de beaucoup d'or, elle obtint la réalisation de son désir. Ayant enfin entre les mains les cendres et les ossements de sainte Anastasie, la pieuse matrone les entoura de parfums, les enveloppa dans des étoffes précieuses, prépara dans ses jardins un riche sépulcre de marbre et les y déposa. Les chrétiens édifièrent un temple au-dessus de cette sépulture et y célébraient l'anniversaire du martyre, de sorte que Sirmium eut pour ainsi dire les prémices du culte, comme le constate le martyrologe de saint Jérôme. Cette première église anastasienne était encore debout du temps de Théodose le Jeune. Lorsque les Huns, mêlés à d'autres barbares (441), envahirent l'Illyrie orientale, Sirmium fut en très grande partie ruinée, et les fidèles, pour mettre à l'abri les précieuses reliques, les portèrent à Constantinople.

Placées d'abord dans un lieu inconnu, elles en furent tirées, en 450, sous Léon I[er] et le patriarche Gennadius, par un prêtre nommé Marcien[3], et, vers le même temps, transférées dans le célèbre temple *Anastasia*. Ce temple, qui existait avant Grégoire de Nazianze et qu'on trouve nommé dans ses discours, mérita alors doublement son nom, à cause de la *Résurrection*[4], en l'honneur de laquelle on l'avait élevé, et en l'honneur de sainte Anastasie dont il recevait les restes au V[e] siècle.

Saint Grégoire disant adieu à son peuple saluait en ces termes les murs d'Anastasie : « Adieu, église d'Anastasie, qui tirais ton nom de notre pieuse confiance ; adieu, monument de notre victoire, nouvelle Silvé, où nous avons pour la première fois planté l'arche sainte depuis quarante ans agitée et errante dans le désert[5]. »

Sainte-Anastasie fut primitivement l'église des

1. KEPPLER, *Royaume de Wurtemberg*, p. 9.
2. *Id.*, Lettre du 14 avril 1893, de Tubingen.
3. THÉOD. LE LECTEUR, I, p. 2.
TILLEMONT, p. 327.
SOCRATE, I, 2, C, 38.
BULIC, *Il tempio di San-Donato in Zara*.
PASPATY, *Églises de Constantinople*, p. 246.
Nouvelles archives d'histoire ancienne d'Allemagne, II, p. 95.
4. CASSIODORE, dans son *Historia tripartita*, IX, p. 9 (MIGNE, I, p. 1127), rapporte le fait peu croyable d'une femme qui étant tombée du portique supérieur se serait tuée et, ensuite ressuscitée, aurait donné ce nom de *Résurrection* à l'église.
5. VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence chrétienne*.

Novatiens, qui en comptèrent jusqu'à sept à Constantinople. Après sa destruction par les Ariens et la mort de Constance, les Novatiens obtinrent de Julien la permission de la reconstruire dans le même emplacement, et ils lui donnèrent ce nom d'Anastasie. Ce nom inspira peut-être l'idée d'y placer les reliques de la bienheureuse Anastasie, qui finit par en être tout à fait titulaire.

Constantin Porphyrogénète dit positivement qu'elle était dédiée à la Résurrection du Sauveur et à la sainte martyre Anastasie. Il parle des ornements qu'on y apporta et du toit de pierre qui remplaça l'ancienne charpente de bois.

Codinus écrit que l'église de la Résurrection était seulement jadis un petit oratoire, avec un toit de bois, et que Basile le Macédonien la couvrit d'un plafond d'or.

On dit que ce fut dans ce sanctuaire que l'empereur Nicéphore livra à saint Donat le corps d'Anastasie. Nous avons vu dans notre description du Dôme de Zara que l'authenticité des reliques qu'on y conserve est fondée sur ce fait. Mais nous devons croire, si ce souvenir est exact, qu'il ne s'agissait que d'une partie du corps. En effet, Antoine de Nowgorod (1200) rapporte, dans sa description de Constantinople, avoir encore vénéré dans cette ville les restes de la martyre ; il répète trois fois l'indication : « Haud procul inde, juxta murum civitatis, visitur *corpus Anastasiæ virginis.* »

Plus loin : « In monasterio Pantocratoris, juxta portam posteriorem, quiescit corpus Constantini monachi, quasi vivum ad portam vero anteriorem exuviæ S. Zoes. — Juxta est *corpus S. Anastasiæ*, in ejusdem ecclesia... »

Enfin, à propos des églises suburbaines : « In suburbio *Ispigas* quiescit *corpus S. Anastasiæ*[1]. »

Quatre ans après ces descriptions, les Croisés entraient à Constantinople et, parmi les reliques qu'ils rapportèrent, se trouvaient, pour la part de Corbie[2], des reliques de sainte Anastasie, ce qui

1. Riant, *Exuviæ*, II, p. 227.
2. *Id.*, II, p. 199.

semble attester la présence d'un dépôt chez les Grecs.

L'église Sainte-Anastasie était un des principaux édifices qui entouraient le bassin du port Sophien, c'est aujourd'hui Mehemed Pascha Djamii ; les preuves de cette identité ont été développées d'une façon magistrale dans les mélanges de M. Paspaty[1].

Non seulement nous avons vu l'empereur Basile orner la basilique anastasienne et changer son toit de bois en toit d'or, mais nous voyons encore, dans le ménologe du Vatican qui porte son nom, la mémoire de notre sainte honorée par une brillante miniature sous la rubrique du 22 décembre. Une de ses compagnes vient d'être décapitée et le bourreau, le glaive levé sur la tête, s'apprête à lui faire subir la même mort. Ce tableau, signé du peintre Siméon, est une des bonnes compositions du manuscrit (pl. XV).

Dans le texte, on retrouve les détails et la confirmation des légendes, la noblesse de sa naissance, la piété de sa mère, les leçons de Chrysogone, son mariage avec Publius, la virginité qu'elle sut y conserver, ses aumônes, ses largesses aux pauvres lorsqu'elle fut délivrée de son mari, la barque où elle devait être noyée, l'épreuve du feu qui la respecta et, enfin, sa décollation[2].

Paciaudi[3] rapporte un diptyque grec sur lequel on voit figurée sainte Anastasie avec une fiole à la main, caractéristique qu'elle a comme saints Côme et Damien, en souvenir des soins qu'elle donnait aux confesseurs de la foi et des baumes qu'elle appliquait sur leurs plaies.

Russie. — Les éphémérides grecques nous la représentent aussi (pl. XV). Son image paraît dans un calendrier russe que le P. Martinov nous a communiqué. Nous donnons aussi sa figure en mosaïque sur un des piliers du Dôme de Kiev au xie siècle (pl. V)[4].

1. D. Mordtmann, *Revue de l'art chrétien*, 1891, p. 382.
2. *Bollandistes*, XII, p. 515.
3. *Antiquitates christ.*, p. 389.
4. Sabor de Kiev.

RÉSUMÉ

Résumons en quelques mots l'histoire glorieuse de sainte Anastasie et d'abord celle de ses translations.

Un fait indéniable est le transfert des reliques de Sirmium à Constantinople au commencement du VIe siècle, sous l'empereur Léon (457-474); le témoignage de Théodore le Lecteur, qui vivait si peu de temps après, lui donne une grande autorité et nous permet de considérer cet événement comme un point de départ. M. l'abbé Duchesne[1] établit vers la fin du Ve siècle l'introduction du nom d'Anastasie dans le canon de la Messe; ne peut-on attribuer à l'arrivée des reliques à Constantinople cet honneur extraordinaire? L'événement eut beaucoup d'éclat, comme le prouve le choix de l'église Anastasia, l'église catholique par excellence; il eut sans doute un grand retentissement jusqu'à Rome, qui dut bénéficier de certaines fractions de reliques.

La basilique anastasienne de Rome est certainement antérieure; sa construction suffirait à le prouver, si les souvenirs du pape Damase, les inscriptions ne nous le confirmaient. Faut-il croire qu'à défaut de reliques, elle fut érigée, comme cela se fit pour Saint-Clément et d'autres, sur l'emplacement de sa maison? L'éloignement d'Anastasie, son martyre étranger à Rome laissent quelque doute à ce sujet et donneraient peut-être lieu de croire que la basilique, d'abord faite en l'honneur d'Anastasie l'ancienne, devint alors aussi celle de l'Anastasie de Sirmium, de sorte que les deux vocables d'abord confondus se réunirent dans celui de la dernière.

Quoi qu'il en soit, pendant tout le haut moyen âge, les reliques restèrent à Constantinople, où les pèlerins les vénéraient trois ans avant le sac des Croisés. Nicéphore, au IXe siècle, passa pour les avoir données à saint Donat et à son église de Zara, mais d'après cela ce ne furent évidemment que des fragments. Ces fragments furent le germe d'une magnifique église renouvelée au XIIIe siècle, à Zara, et de plusieurs sanctuaires alentour.

Nous avons rapporté une histoire qui rappelle une translation des mêmes reliques à Aquilée, à Vérone, puis à Beuren près de Munich; elles provenaient peut-être de Zara. Le passage des ossements sacrés fut fécond, notamment à Vérone, où il nous a valu la gracieuse église S. Anastasia, un des chefs-d'œuvre de l'art dominicain.

Toutefois il y eut des cessions de reliques plus anciennes. On en vénérait dans le Nord dès l'époque carlovingienne, par exemple à Saint-Riquier, à Gladbach et à Halberstadt. Sainte Anastasie prenait ainsi possession de toute la chrétienté. Nous trouvons près d'Allanche, dans le Cantal, une église; dans le Gard, un village sous son nom; près de Brignoles (Var), un sanctuaire fort ancien; ses reliques à Conques.

Une église du Xe siècle paraît à Ravenne qui peignait déjà au VIe son image sur les murs de Saint-Apollinaire.

Des reliques sont mentionnées à Rieti au XIIIe siècle. Une église à Segni au XIIe. Celles de Pise et de Gênes provinrent sans doute du butin byzantin.

Pour reprendre l'ordre chronologique, Rome et Constantinople élèvent à sainte Anastasie des églises au IVe et au Ve siècle. Ravenne la figure sur ses mosaïques au VIe. Le VIIIe siècle vénère ses reliques au nord de la France et restaure la basilique romaine.

Le IXe construit à Zara une magnifique église qui fait l'admiration de Constantin Porphyrogénète.

Le Xe élève des sanctuaires en Illyrie, à Ra-

1. *Mélanges d'hist. et d'arch.*, 1887, p. 405.

venne, qui reçoit l'influence d'outre-mer. Halberstadt vénère déjà les reliques. Il peint l'admirable ménologe du Vatican et couvre d'un plafond d'or la basilique de Constantinople.

Le XIe introduit des reliques à Vérone, et son nom dans une paroisse que le XIIIe transformera en un des chefs-d'œuvre de l'art ogival. Il confirme par la main du pape les sanctuaires anastasiens possédés par le Mont-Cassin. Il peint l'image sur un pilier de Kiev.

Le XIIe nous a montré des églises à Biograd, à Segni, ses reliques à S. Giorgio de Vérone, une image sur le bronze des portes de Saint-Marc à Venise, un couvent hospitalier à Paris, des églises dans le Cantal, le Gard, le Var ; des peintures en Allemagne, un monastère, etc.

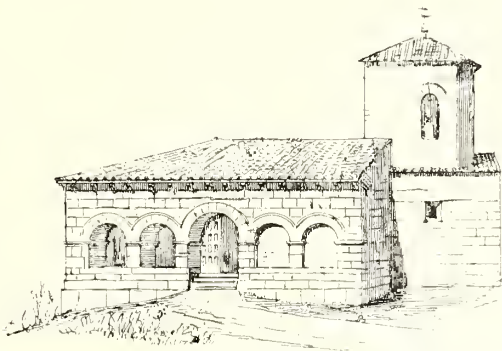
Le XIIIe voit restaurer la basilique romaine, consacrer un autel avec ses reliques à *Rieti*, et le reste des reliques byzantines distribuées en France et en Italie.

Tous les siècles du moyen âge sont comme à genoux devant sainte Anastasie, j'ajouterai tous les pays, car nous avons signalé des monuments qui gardent son nom depuis Winchester en Angleterre jusqu'à Valencia en Espagne, depuis Kiev jusqu'à Paris, ce nom dont la liturgie porte l'écho chaque jour dans le monde entier.

Pour ce qui regarde l'iconographie, on a pu voir que les plus anciens types sont grecs et comme tels ne portent aucune caractéristique. Dans la longue procession de saintes figures sur les mosaïques de Ravenne, sainte Agnès est la seule qui ait un attribut — son agneau — par une exception touchante. Sainte Anastasie ne tient que la couronne comme ses compagnes. Sur le pilier de Kiev elle porte une croix, mais cette croix que les Byzantins prêtent à tous les personnages dont ils veulent désigner la sainteté n'est pas distinctive et nous ne la reconnaîtrions pas si son nom n'était inscrit près de la tête ; les calendriers ont le même type.

Le ménologe est le premier qui nous fait assister par des traits réels à la scène de son martyre. Puis au XIIe siècle les miniatures de Wallerstein, aux XIIIe et XIVe siècles les miniatures de la Bibliothèque nationale nous la répètent avec des variétés. L'épisode du bûcher, impuissant à consumer la sainte, semble avoir prévalu dans les derniers siècles. C'est aussi à la période récente qu'il faut attribuer la boîte d'onguent, ce souvenir de sa charité, que rappelaient avec bonheur et comme gage d'espérance, dans les prières d'Anastasie, les fidèles du XIVe et du XVe siècle.

1. Le diptyque dont parle PACIAUDI (*De cultu S. Joann. Bapt.*) portait sainte Anastasie avec une fiole; mais je ne sais pas son âge.



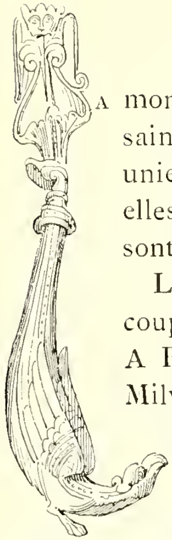
Vue de Sainte-Cécile, près Silos et Santi-Bañes (dessin du P. Roulin).

LES SAINTS DE LA MESSE

ET LEURS MONUMENTS

SAINTE PERPÉTUE

NOTICE BIOGRAPHIQUE



Calque de Bastard.
Miniature du XIIe siècle.

La monographie qu'on va lire comprend non seulement sainte Perpétue, mais aussi sainte Félicité, que la vie, la souffrance, le martyre et le tombeau lui ont sans cesse unie; car, si nous avons quelques données un peu précises sur sainte Perpétue, elles nous font défaut pour sainte Félicité, sur laquelle quelques lignes des Actes sont tout ce qui reste.

L'abbé Pillet a retrouvé, non seulement en Afrique mais aussi en Italie, beaucoup de monuments de l'illustre famille Vibia à laquelle appartenait Perpétue. A Rome, le tombeau des Vibii était situé sur la via Cassia, un peu au delà du pont Milvius. Une inscription trouvée à Guelma, en Algérie, et actuellement au Louvre, contient le nom de Vibia Aurelia Sabina qui est appelée sœur de l'empereur Sévère et fille de Marc-Aurèle.

Le père de Perpétue [1], dont on ignore le prænomen, était un païen tolérant qui avait laissé sa femme chrétienne élever ses enfants dans la nouvelle foi, un homme faible qui tolère tout pourvu que cette tolérance n'amène pour lui et sa famille aucun péril. Sa mère, dont les actes ne trahissent aucune faiblesse et que nous connaissons par l'énergie extraordinaire de ses enfants, devait offrir le caractère contraire. Vibius eut quatre enfants de son mariage : Perpétue, qui semble l'aînée, et trois frères, dont l'un, nommé Dinocrate, mourut tout jeune d'un cancer et fut l'objet d'une des visions de la prison.

1. On a découvert dernièrement, dans la bibliothèque du patriarcat grec à Jérusalem, le texte grec des Actes. M. l'abbé Duchesne ne croit pas que ce soit l'original, il éclaire cependant la question de la patrie de Perpétue : Θουκριτάνων τῇ μικριοτερα, que les éditeurs ont restauré Θοοβουρβετάνων, endroit qui conserve encore le nom de Tebourka, à neuf lieues environ de Carthage, dans la direction de l'ouest. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (janvier, février 1891).

Harris, *Nouvelle version des actes de Perpétue et Félicité* en grec. 1890, in-8°.

Abbé Pillet, *Histoire de sainte Perpétue*, 1884, p. 79.

La sainte fille reçut une éducation distinguée et dont le récit, qu'elle nous a laissé elle-même, de sa captivité porte les traces les plus remarquables. On sait qu'à cette époque Carthage avait une renommée littéraire, à l'éclat de laquelle les lettres chrétiennes devaient plus tard tant contribuer. Cette littérature, tout en étant latine, gardait quelque chose de punique; elle est aussi empreinte d'hellénisme.

Perpétue se maria vers dix-neuf ou vingt ans, on ignore avec quel époux. Il est probable qu'elle était déjà veuve au moment de son martyre, car il en serait certainement parlé comme de tous les membres de sa famille; il figurerait parmi ceux qui l'encourageaient ou avec son père qui s'efforçait de la ramener aux idoles. Son absence ne peut s'expliquer que par sa mort.

Perpétue avait vingt-deux ans lorsque la persécution de Sévère, une des plus sanglantes, s'abattit sur Carthage. Le proconsul de cette ville était alors Minucius Timinianus ou Firminianus qui fut chargé de promulguer le décret. C'est à la suite de cette circonstance que s'ouvre le journal de la martyre, au moment de son arrestation. Un inconnu qui fut témoin de son supplice ajouta une courte préface et le récit des scènes de l'amphithéâtre.

Perpétue par son rang était exposée aux premières délations. Elle fut arrêtée et continua cependant quelque temps à habiter sa maison. M. l'abbé Pillet traduit cette phrase : « cum adhuc cum persecutoribus (ou mieux, selon lui, « cum prosecutoribus ») essemus », par la prison domestique qui précéda l'incarcération publique et lui permit, avec ses compagnons, de recevoir le baptême. C'est ici qu'on place les premiers efforts de son père pour la soustraire aux dangers du christianisme. Comme il la suppliait : « Voyez, mon père, s'écria-t-elle, ce vase qui est là par terre, quel nom a-t-il? — Un *urceolus*. — Il ne saurait, en effet, être désigné par aucun autre, de même que le seul mien est *chrétienne*. »

« Mon père, continue-t-elle, ému de cette franchise, se jeta sur moi pour m'arracher les yeux, mais il me maltraita seulement et se retira vaincu. Pendant quelques jours, son absence me rafraîchit; dans ce court intervalle, nous fûmes baptisés et dans l'eau je ne demandai rien autre chose que la grâce de souffrir dans ma chair.

« Après ces quelques jours, on nous conduisit dans la prison. Là, j'eus peur (expavi), car je n'avais jamais connu de telles ténèbres. O le rude jour! A une chaleur affreuse, occasionnée par la foule des prisonniers, était jointe la brutalité des soldats. Enfin, j'étais anxieuse de mon enfant. C'est alors que Tertius et Pomponius, les diacres bénis, obtinrent à prix d'argent que nous fussions mis pendant quelques heures dans un endroit moins étouffant. J'allaitais mon enfant tout affaibli par la faim; je le recommandais à ma mère; je réconfortais mon frère. Je séchais moi-même de douleur, en voyant la douleur que je leur causais. Ces angoisses me firent souffrir beaucoup de jours jusqu'à ce que j'eusse obtenu que mon enfant restât avec moi en prison. Aussitôt je me trouvai mieux, la prison se transforma tout à coup en une sorte de palais dont je préférai l'habitation à aucune autre.

« Alors mon frère me dit : « Madame ma sœur, vous voici déjà parvenue à une grande « dignité; tellement que vous pouvez demander au Seigneur de vous montrer en vision si vous « obtiendrez la passion ou la liberté. » Et moi qui savais converser avec le Seigneur, dont j'avais obtenu tant de bienfaits, je le lui promis avec confiance : « Demain, je te rendrai « réponse. »

La réponse de Dieu fut une vision qu'eut la martyre où elle vit une longue échelle d'or au pied de laquelle était un dragon, qu'elle foula du pied avant de gravir l'échelle. Au sommet, elle se trouva dans le jardin céleste; d'où elle conclut que le martyre lui était assuré.

Elle raconte, après ce songe, la nouvelle tentative de son père : « Peu de jours après, le

bruit se répandit que nous allions être interrogés; alors mon père vint de la ville tenter un nouvel effort près de moi : « Pitié, ma fille, pitié pour mes cheveux blancs, pitié pour ton père, « si je suis digne d'être appelé ton père. » Et moi, devant ses cheveux blancs, je m'affligeais qu'il fût le seul de la famille à ne pas se réjouir de ma passion. Je le réconfortais en disant : « Il arrivera sur l'estrade ce que Dieu voudra; sachez, en effet, que nous ne sommes pas en « notre pouvoir, mais en celui de Dieu. » Et il s'éloigna de moi, affligé.

« Un autre jour, on vint soudain nous prendre pour nous conduire à l'audience. Nous parvînmes au Forum, où, le bruit s'étant répandu, il se rassembla un peuple immense.

« Le proconsul Timinianus était mort et avait été remplacé, pour l'interrogatoire[1], par le procurateur Hilarianus.

« Les autres, interrogés, confessèrent. Au moment où on en vint à moi, mon père m'apparut tout à coup, et me faisant descendre l'escalier, il me suppliait : « Aie pitié de ton fils ! » Hilarianus se joignit à lui : « Épargne les cheveux blancs de ton père, épargne l'enfance de ton « fils, sacrifie au salut des empereurs. — Je ne le ferai pas. — Es-tu chrétienne? — Je suis « chrétienne. » Et comme mon père se tenait toujours là pour me faire tomber, Hilarianus commanda de le chasser, et il fut frappé d'un coup de verge. Je ressentis ce coup comme si je l'eusse reçu moi-même, tant je compatissais pour sa malheureuse vieillesse. Alors le juge prononça la sentence par laquelle nous étions tous condamnés aux bêtes. Et nous descendîmes joyeux à la prison. »

Ici figure dans le journal de Perpétue la vision de son frère Dinocrate; on sait que cet enfant, enlevé à sept ans par un cancer, avait été baptisé, mais on croit que, associé par son père à quelque acte superstitieux[2], il fut arrêté devant les portes du Ciel que les mérites de sa sœur ne tardèrent pas à lui ouvrir.

« Quelques jours après, Pudens, soldat de choix, préposé à la prison, commença à comprendre qu'il y avait en nous une grande vertu divine, et il admettait beaucoup de nos frères afin de nous rafraîchir les uns les autres. Lorsque le jour de la fête fut proche, mon père vint vers moi consumé de chagrin, et il commença à s'arracher la barbe, à se jeter à terre, à se prosterner devant moi et à dire des choses qui auraient ému toutes les créatures. »

Perpétue raconte sa vision de l'amphithéâtre et sa lutte contre un Égyptien d'un aspect horrible[3]; elle remporte la victoire, elle reçoit du laniste un rameau d'or et sort par la porte des vivants. Satur, lui aussi, se voyait après le triomphe reçu avec ses compagnons dans un jardin lumineux plein de fleurs et de grands rosiers effeuillés par la brise.

Perpétue conduit son émouvant journal jusqu'à la veille de la fête et elle ajoute ces derniers mots qui engagent une autre plume à raconter le combat : «*Hoc usque in pridie muneris egi : ipsius autem muneris actum, si quis voluerit, scribat.* »

La plume fut reprise par l'écrivain anonyme qui fut témoin des scènes de l'amphithéâtre.

Le premier événement est la mort de Secundulus qui le déroba aux supplices. Le second fut l'accouchement de Félicité qui mit un enfant au monde dans la prison. Elle était fort attristée de sa grossesse qui devait l'empêcher de paraître à l'amphithéâtre et retarder son bonheur céleste. Secourue par les prières de ses compagnons, elle obtint cette grâce qui la rendit libre de souffrir en même temps qu'eux. Comme elle gémissait pendant le travail d'enfantement, un des gardes lui dit : « Si tu te plains ainsi maintenant, que feras-tu lorsque tu

1. M. Allard donne la traduction du texte de l'interrogatoire, *Histoire des persécutions au IIIe siècle*, p. 108.
2. Pillet, p. 73.
3. Allard, p. 117.

seras exposée aux bêtes que tu méprisais lorsque tu as refusé de sacrifier ? — En ce moment, je souffre ce que je souffre, mais là-bas il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi parce que je souffrirai pour lui ! » Elle accoucha d'une fille qu'une sœur éleva comme son enfant.

Une étrange coutume accordait aux gladiateurs et aux bestiaires, la veille du combat, la consolation d'une dernière orgie, qu'on appelait le repas libre et auquel il était cruellement permis au peuple d'assister. Les martyrs le transformèrent en une agape et osaient menacer les curieux du jugement de Dieu : « Regardez bien nos figures, s'écriait Satur, afin de nous reconnaître au tribunal de Dieu ! » Beaucoup se retiraient interdits et avec des germes de foi dans le cœur.

Le jour de la victoire, ils allèrent avec joie à l'amphithéâtre, et là, comme on voulait les revêtir d'habits sacerdotaux de Saturne et de Cérès, ils refusèrent, disant que, mourant pour le Christ, ils ne porteraient pas des insignes païens. On n'insista pas.

En passant devant Hilarianus, ils lui lancèrent cette apostrophe : « Tu nous juges, mais Dieu te jugera ! » ce qui les fit soumettre aux fouets. Les jeunes femmes furent jetées dans des filets et exposées aux cornes d'une vache furieuse. Perpétue reçut le premier coup, elle fut jetée en l'air et retomba sur les reins ; elle eut encore par pudeur la pensée de réunir les plis de sa tunique, et elle rassembla ses cheveux par une épingle, pensant qu'une martyre devait souffrir avec dignité ; elle se leva en voyant Félicité blessée, elle lui tendit la main et la releva ; elles furent alors ramenées à la porte Sanavivaria. Perpétue était tellement étourdie qu'elle ne se rendait pas compte de la scène qui venait d'avoir lieu ; elle demandait si la vache l'avait en effet frappée. A ce moment, elle appela son frère et un catéchumène nommé Rusticus : « Soyez fermes dans la foi, aimez-vous les uns les autres, et ne vous scandalisez pas de mes souffrances. »

Satur fut livré à un léopard qui, d'un coup de dent, lui donna la mort en le baignant de sang ; il n'eut que le temps de tremper son anneau dans le sang et de le donner à Pudens.

Le peuple demanda que les autres martyrs fussent amenés au milieu de l'arène afin de mieux jouir de leurs souffrances. Là, après le baiser de paix, on les égorgea et Perpétue tint elle-même sur sa gorge le glaive d'un bourreau maladroit et inexpérimenté [1].

Selon l'usage, lorsque l'amphithéâtre eut été évacué, les chrétiens vinrent réclamer les dépouilles et les portèrent dans une des *area* qu'on respectait encore, malgré les cris de la populace ; ils les confièrent à une sépulture qui devint plus tard le lieu d'érection d'une magnifique basilique.

Après avoir admiré ces actes qui sont le premier et le plus grand des monuments de notre martyre, nous entrerons dans l'exposition de ceux que la postérité lui a élevés, en commençant par Carthage, témoin de ses souffrances.

1. Nous avons pris ce récit dans le texte et dans les traductions de M. Allard et de M. l'abbé Pillet.

CARTHAGE

Basilique de Damous-el-Karita. — Près de Carthage il existe un cimetière chrétien, nommé Damous-el-Karita, dans lequel en 1880 on commença à découvrir les soubassements d'une vaste basilique chrétienne. Les fouilles heureusement commencées furent reprises les années suivantes par le Père Delattre avec autant de perspicacité que de constance et elles ont mis au jour un des plans les plus intéressants de l'architecture chrétienne en Afrique. Devant cette grande église avec son transept, ses neuf nefs, son area terminée par une chapelle trichorale, l'heureux explorateur s'est tout de suite posé la question de savoir s'il n'avait pas sous les yeux la *basilicam majorem ubi corpora sanctarum martyrum Perpetuæ atque Felicitatis sepulta sunt*[1].

Beaucoup de motifs appuient cette attribution. Ses dimensions sont un des plus puissants et s'accordent avec l'épithète de *major*. Elle compte environ 55 mètres de longueur sur 42 de large[2].

La basilique élevée à la paix de l'Église le fut sur le tombeau des martyrs et devait l'être par conséquent selon la loi romaine et les usages puniques[3] en dehors des remparts; sa position sur la voie des Tombeaux à 250 mètres des remparts de la ville antique satisfait encore à cette exigence. Le style des fragments découverts par les fouilles correspond aussi aux conditions des dates. Enfin les inscriptions, où se retrouvent mêlés souvent les noms des deux héroïnes chrétiennes, confirment notre supposition. Nous ne pouvons mieux faire à ce propos que de recueillir les raisons que le Père Delattre a eu la bonté de nous donner et qui me paraissent excellentes :

« Si réellement, nous écrit-il[1], c'est la *basilica major*[2] que nous avons retrouvée, c'est bien la sépulture des saintes Félicité et Perpétue. On croit que la *basilica Perpetua restituta* n'était autre que l'église Sainte-Perpétue, prise par les Ariens, puis restituée aux catholiques (Baronius, Morelli). Victor de Vite, parlant de la *basilica restituta*[3], dit : « *in qua semper episcopi commanebant* » et, dans ce même passage, il parle du vénérable clergé qui fut chassé par Genséric avec l'évêque de Carthage. Or nos fouilles nous fournissent des épitaphes d'évêques, prêtres, diacres, sous-diacres, acolytes, lecteurs, qui semblent prouver que c'était bien là la résidence de l'évêque de Carthage et de son clergé. Nous venons de trouver un débris d'inscription monumentale avec caractères hauts de $0^m,12$, gravés sur de la pierre. Le creux des lettres était rempli de métal; on voit encore dans chaque angle le plomb qui servit à sceller des caractères sans doute de cuivre. Enfin on lit sur ce débris : *EST*, qui peut se rapporter à la *basilica restituta*.

« Je me trouve en ce moment devant environ

1. Une version du texte suppose *majorum* au lieu de *majorem*, mais cela pourrait s'expliquer dans le sens des grands saints qui y reposent.

2. Toutes ses mesures sont prises sans les absides et dans œuvre et non compris les atria et autres dépendances. Pour citer quelques exemples d'anciennes églises qu'on a surnommées *grandes :* Saint-Laurent-le-Majeur à Milan n'a que 50 mètres; Sainte-Marie-Majeure de Rome, 32 mètres de large; Saint-Nazaire-le-Grand à Milan, 41 mètres; Sainte-Marie-Majeure à Ravenne n'a que 15 mètres; Saint-Jean-le-Majeur à Naples n'a pas des proportions fort considérables. On voit que ces églises élevées du IVe au VIe siècle n'atteignent pas ou ne dépassent pas beaucoup celle de Damous-el-Karita.

3. M. Beulé dans ses fouilles à Carthage explique que la nécropole punique était à l'abri d'une attaque, mais hors de la ville. Les Carthaginois apportèrent comme colons de Tyr les usages sémitiques, ils enterraient au lieu de brûler leurs morts et, comme les Hébreux, les déposaient hors des remparts.

M. Beulé ajoute que les Romains reprirent en les restaurant les fondations de ces remparts. On est donc fondé à regarder notre basilique comme extérieure.

1. Lettre du 23 fév. 1888.

2. Dans l'*Area martyrum* de Cirta est mentionnée la *Casa major* (casa pour cella, De Rossi).

3. Certains auteurs placent la « basilica restituta » au bord de la mer dans un temple antique.

Pillet, *Histoire de sainte Perpétue*, 1885.

dix mille morceaux d'inscriptions provenant de cette basilique et chaque jour en apporte quinze, vingt et parfois trente nouveaux.

« (28 mai 1888) Je suis heureux de pouvoir vous adresser aujourd'hui la liste de nos inscriptions de Carthage donnant les noms de Cyprien, Perpétue et Félicité. L'inscription *Revo... Felic* provient de nos fouilles de Damous-el-Karita. Ce fragment est particulièrement intéressant, puisqu'il donne le nom de Revocatus uni à celui de Félicité, comme dans les actes du martyre de sainte Perpétue et de leurs compagnons. La forme des lettres et celle de la pierre me semblent bien indiquer que c'est une épitaphe et je n'ose croire que ce fut celle de la tombe qui renferma les précieux restes de Félicité et de son *conservus* Revocatus; mais la réunion de ces deux noms sur une pierre trouvée dans les ruines de la basilique qui a peut-être possédé les reliques de ces glorieux martyrs, offre, je le répète, un intérêt particulier.

« (2 juillet 1888) Nous avons trouvé dernièrement une nouvelle épitaphe donnant le nom d'une *Felicitas*, en caractères hauts de $0^{m},08$, sur une portion de dalle épaisse de $0^{m},04$. Elle a été trouvée le 20 juin, derrière le trichorum de la basilique en creusant la fosse d'une jeune sœur missionnaire âgée de vingt-deux ans et arrivée depuis quelques semaines au noviciat.

« La présence de ces tombeaux, lorsqu'on sait l'empressement des anciens chrétiens à rapprocher leurs cendres des reliques des martyrs, et surtout la tombe d'une femme consacrée par son nom à la sainte martyre, sont une nouvelle preuve du vocable des saintes Perpétue et Félicité, que nous supposons à la basilique de Damous-el-Karita. »

Le Père Delattre nous a envoyé plusieurs autres inscriptions qui portent ces noms glorieux et que nous publions sur nos planches, ne fût-ce que pour montrer la popularité qui les entourait à Carthage (pl. III, XI, XVI).

J'ajouterai que la présence actuelle du cimetière chrétien sur le sol où s'élevait l'église doit être certainement considérée comme une preuve du respect qui s'est toujours attaché à ce sol consacré.

Une grande vraisemblance rattache, comme on le voit, la sépulture et l'origine du culte de Perpétue aux ruines qui viennent d'être exhumées à Damous-el-Karita ; en tout cas, son nom et celui de Félicité, témoignage d'antique vénération, s'y retrouvent assez souvent pour que nous soyons autorisés à les considérer comme un monument de leur culte. Nous avons donc essayé d'en faire une restauration d'après les indications, je dirais presque sous la dictée du Père Delattre, que nous ne saurions trop remercier de son obligeance.

Ce vaste monument se compose de deux parties bien distinctes pour la disposition et pour l'époque[1]. La première découverte et la plus ancienne fut celle d'une grande cour de forme demi-circulaire, dont l'enceinte ne mesure pas moins de 45 mètres de diamètre; elle était fermée par une haute muraille contre laquelle régnait un portique à colonnes de marbre qu'on a trouvé renversé avec les chapiteaux auprès des bases et quelques tronçons de fûts cannelés en spirale; les entre-colonnements étaient de trois mètres, la largeur du portique de $3^{m},25$. Le mur d'enceinte était formé d'assises régulières de moellons.

Au sommet de l'hémicycle on découvrit une chapelle trichorale dont chaque abside mesurait $4^{m},70$ de diamètre. Devant l'édicule on a distingué deux grandes pierres plates entaillées qui n'ont pu servir que de chambranles. Au fond de l'abside centrale, on trouva, renversée sur l'ancien sol, une portion considérable de la voûte encore parée de sa mosaïque à petits cubes blancs et rouges. Un sarcophage occupait le sol et a laissé sa place évidée dans le sol. On voit dans la maçonnerie l'empreinte des strigilles dont il était orné. L'abside de gauche conservait aussi la place évidée d'un tombeau affectant la même disposition que celui de l'abside centrale.

Le Père Delattre rapproche avec beaucoup de raison cette chapelle trichorale de celle découverte à Tébessa sur le flanc de la basilique, et surtout de la cella du cimetière de Callixte à Rome; comme dans cette dernière, elle terminait un cimetière à ciel ouvert, ce que les Africains appelaient l'*area muro cincta* ou *area martyrum*.

Les lieux funéraires se nommaient à Rome *cœmeteria*, ailleurs *horti;* en certaines parties de l'Italie et surtout en Afrique, on se servait communément pour les désigner de l'expression employée par Tertullien : *area*. Elle explique le cri de rage des païens de Carthage contre les chrétiens

1. P. Delattre, *Archéologie chrétienne de Carthage.* Fouilles de la basilique de Damous-el-Karita, 1886.

au temps de Tertullien : « *Areæ non sint!* » Dans cette partie réservée aux sépultures, les inscriptions funéraires, brisées par des mains impies, se retrouvent par centaines.

Une tranchée, pratiquée en avant de la chapelle trichorale et poussée jusqu'à 18 mètres de l'abside centrale, fit découvrir une plate-forme octogone. Les côtés sont composés de pierres taillées, longues chacune d'un mètre. Les pierres qui forment le tour de la plate-forme portent à leur face supérieure une série de mortaises carrées de $0^m,12$ de côté, profondes de $0^m,07$ et distantes de $0^m,75$. Le Père Delattre pensa d'abord que c'était la phiale de la basilique, puis, ayant en dessous retrouvé beaucoup d'ossements, il lui vint l'idée que cet octogone était un tombeau.

Cette première partie qui vient d'être décrite avec son area et la cella trichorale ne peut être antérieure à la paix de l'Église; M. de Rossi a remarqué que les *Memoriæ* des martyrs furent remplacées alors par les vastes basiliques. C'est ainsi qu'à Damous-el-Karita, à l'époque où le culte de Perpétue put s'ouvrir en toute liberté, on construisit une immense salle traversée par une croix, que dessinent la grande nef et son transept, et garnie d'une forêt de colonnes qui la partagent en neuf nefs. C'est presque la mosquée de Cordoue; les Arabes d'Afrique n'avaient-ils pas pris dans les anciens monuments chrétiens les plans et les idées dont on leur a fait honneur en Espagne? La grande nef mesure près de 50 mètres de longueur sur $12^m,80$ de large[1] d'axe en axe des colonnes. Ces colonnes, les unes de marbre, les autres de granit, que les fouilles font retrouver sous le sol, se dressaient autrefois sur des bases carrées de $1^m,80$ de côté, construites en pierres de taille. Cette nef se termine par une abside dans laquelle on a exhumé des colonnettes et des fragments du chancel.

Le transept est terminé par une abside à laquelle on en a substitué plus tard une autre, en avant : là est un caveau que l'on considère comme une crypte. Le ciborium se serait élevé au croisement des deux nefs.

L'entrée principale de la basilique semble avoir été ouverte au pied de ce transept où l'on distingue les tracés d'un portique et d'une petite chapelle trichorale. Derrière l'abside de la grande nef, les dernières fouilles ont mis au jour les bases d'un quinconce de colonnes, au milieu desquelles s'élevait le baptistère avec sa cuve hexagone, le point le plus facile à reconnaître, nous a dit M. de Villefosse. Les dépendances de ce vaste ensemble s'étendaient fort loin, car on a retrouvé encore là une chapelle avec des niches : l'episcopium s'étendait peut-être dans cette direction.

On verra, sur la perspective cavalière que nous donnons après l'avoir soumise à la savante correction du Père Delattre, de quelle façon nous avons cru devoir entendre la restauration. Les toits des nefs latérales, à cause de leur peu de pente, peuvent être considérés comme des terrasses, ce qui n'est pas contraire aux habitudes du pays; nous avons supposé, au-dessus de la croisée des grandes nefs, une tour carrée qui éclairait le centre (pl. I).

La basilique Major n'était pas la seule dédiée à sainte Perpétue, mais il est difficile de la distinguer des autres.

On a beaucoup discuté sur les églises de Carthage dédiées à sainte Perpétue, sur leur emplacement, leur nombre et leur vocable. On a rapporté les mots de Victor de Vite : « Ecclesiam nomine Restitutam in qua episcopi semper commanebant »; le troisième concile de Carthage (397), tenu « in secretario basilicæ Restitutæ ». S'agit-il de l'évêque Restitutus ou de la basilique dérobée par les Donatistes et restituée aux catholiques? Le quatrième concile l'appelle : « *Perpetua restituta.* » Ailleurs : « *Majorem ecclesiam ubi corpora s. martyrum Perpetuæ et Felicitatis sepulta erant.* » On cite aussi ce passage de Victor de Vite : « Les Vandales enflammés par la haine détruisent de fond en comble les théâtres, le temple, les *Memoriæ*, la rue qu'on appelait *Céleste*. Et, pour dire le nécessaire, la basilique Majeure (majorem ou majorum), où reposent les corps des martyres Perpétue, Félicité, la basilique de Celerina ou des Scillitains, et les autres églises qu'ils ne détruisirent pas, avec audace tyrannique, ils les livrèrent à leur culte [1]. »

1. P. Delattre, p. 3.

1. On a découvert, dans les fouilles de la basilique de Cherchell, une mosaïque antique qui représente une femme foulant aux pieds un dragon. On a cru qu'elle représentait sainte Perpétue; mais M. de Villefosse m'a dit qu'il s'agissait d'un type de Vénus très connu.
Pératé, *Arch. chr.*, p. 212.

ITALIE

ROME

On a dit que les reliques de sainte Perpétue et de sa compagne auraient été enlevées d'Afrique pendant la persécution de Genséric (477) et portées à Rome[1].

M. de Rossi ne parle pas de cette tradition : « Les seuls martyrs n'ayant *pas leur sépulcre à Rome*, dit-il, dont nous trouvions la fête marquée dans l'ancien férial de l'église romaine, conservé dans le livre chronologique de Philocalus, sont les Africains Cyprien, Perpétue et Félicité. C'est que leur célébrité ne se bornait pas à l'Afrique seule, mais s'étendait dans tout l'Occident et même à l'Orient, car l'église d'Afrique était insigne parmi toutes les autres et étroitement unie à l'église romaine[2]. »

M. de Rossi publie dans ses *Inscriptions chrétiennes* un marbre qui porte le nom de Perpétue à côté d'une image d'orante[1]; il cite aussi au Latran des reliques des martyrs, sainte Perpétue du Latran.

On conserve des reliques des saintes Félicité et Perpétue à Saints-Sergius-et-Bacchus[2], à Saint-Clément[3]. Un ancien catalogue les signale au baptistère de Saint-Jean-de-Latran[4].

A Saint-Étienne-le-Rond une fresque de Pomerancio représente notre martyre dans l'amphithéâtre au milieu des bêtes féroces[5].

Une gloire aussi éclatante que celle de Perpétue devait rayonner loin de son foyer; l'inscription de son nom au canon de la Messe et l'émission de ses reliques expliquent les monuments éloignés que les chrétiens lui élevèrent.

1. Rohrbacher, *Histoire de l'Église*, IV.
2. *Bull. d'arch. chr.*, 1879, p. 75.

1. I, p. 188, n° 432.
2. Gabriel Diaz, *Grandezas y maravillas de Roma*, 1677, V, p. 55.
3. Rondinini, p. 338.
4. Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, VII, p. 226.
5. Gravure de 1596.

DIVERS

Naples. — On conservait des reliques à S. Paolo[3].

Pour Naples et le midi de l'Italie, nous devons nous rappeler qu'un groupe de martyrs dont faisait partie une sainte Perpétue pouvait partager le culte dans le pays.

Faenza. — Les moines de Cluny, de la congrégation de S. Marco, avaient de temps immémorial un monastère en dehors de la porte Montanara, non loin du Lancone, sous le titre de Sainte-Perpétue[6]. Ils eurent tant à souffrir de cette situation qu'ils rentrèrent dans la ville. Ainsi les Bolonais, sous le commandement de Malatesta de Rimini, en 1275, lorsqu'ils assiégèrent Faenza, avaient choisi pour leur campement l'église et le couvent qui leur offraient une situation sûre, à

3. Carracciolo, *Napoli sacra*, p. 89.

6. Tonduzzi, *Historie de Faenza*, 1675, p. 39. 44.

cause de sa hauteur[1]. On peut se douter de ce que les moines durent endurer en cette circonstance. Ils maintinrent leur vocable dans leur nouvelle résidence et emportèrent avec eux une relique très précieuse qu'on croyait être le cilice de fer avec lequel sainte Perpétue se mortifiait.

Sous Eugène IV, le vocable fut changé en celui de saint Jérôme (1444); il est possible cependant que le premier subsistât implicitement. Le couvent était assez riche et l'on en donnait le bénéfice le plus souvent à des cardinaux. Cette église, que Righi appelle encore S. Perpetua, et le petit couvent contigu furent convertis en habitations particulières ; ils s'élevaient à côté du canal de *Sportello*[2].

Orvieto. — Une fresque de Signorelli représente saintes Perpétue et Félicité[3].

Milan. — On conserve des reliques à Saint-Ambroise au xvie siècle[4].

Ravenne, avec ses vénérables mosaïques, est toujours au premier rang pour nous fournir les plus anciens monuments de l'iconographie. Dans la procession de Saint-Apollinaire, le peintre a

1. Tonduzzi, p. 303.
2. Righi, *Annali della città di Faenza*, 1840, p. 45.
3. Firmin Didot, *Vie des saints*, 1887, p. 105.
4. Bascape, *Alcune chiese*, 1576.

figuré l'une à côté de l'autre Perpétue et Félicité dont le sang versé ensemble paraît avoir partout réuni les images et rendu commun le culte des siècles. Le costume est tout à fait le même que celui des saintes que nous avons décrites dans nos précédents articles (pl. II).

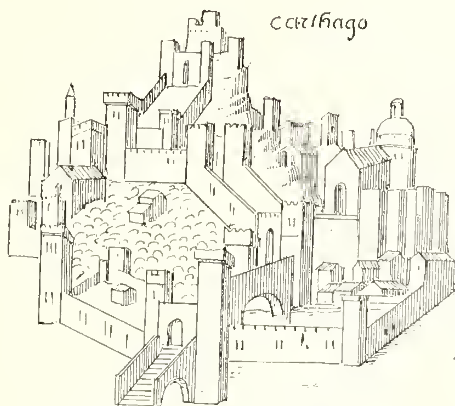
Cette mosaïque qui figure Perpétue en pied n'est pas la seule. Un des médaillons de la chapelle de l'archevêché nous donne encore son buste. Elle a de même le voile, attaché derrière la tête, le collier de pierreries ; elle est un peu différente pour les cheveux qui n'ont pas le diadème avec les pierreries, mais un semis de perles réparties dans la chevelure (pl. III).

Le médaillon de Parenzo ne diffère pas beaucoup, le voile y a moins de régularité (pl. III).

Soccisa (Val di Magra, Toscane). — Ce village, qui n'a pas 400 habitants, s'élève dans les environs de Pontremoli, au milieu d'une campagne fort accidentée ; sa paroisse porte le titre de *SS. Felicita e Perpetua*[1]. Elle est encore mentionnée dans la bulle de Pie VI qui élève Pontremoli au rang de siège épiscopal.

Pise. — Une bulle de 1133 désigne dans les environs de Pise : « *Plebem de Ripabella cum ecclesia S. Perpetuæ.* »

1. Repetti, V, p. 418.
Cappelletti, *Chiese d'Italia*, XVI, p. 238.



Bibl. nat. Manuscrit latin, 9673, f° 11.

FRANCE

Bourges. — Notre pays a été particulièrement favorisé par sainte Perpétue, il a conservé ses reliques pendant de longs siècles et leur a élevé des monuments considérables.

La translation dans le Berry des martyrs africains est un fait très ancien et qui me paraît incontestable, malgré les obscurités qui l'entourent. Elle eut lieu sans doute avant le ixe siècle et les fondations de Raoul auquel on en a fait honneur. Nous citerons tout à l'heure un document qui l'attribue au milieu du viie siècle; cette date nous paraît plausible, parce qu'elle coïncide avec la conquête de Carthage (690) par les Arabes et le bouleversement des chrétientés africaines[1]. On peut supposer que, pour soustraire ces pieux trésors au fanatisme des nouveaux conquérants, on les déposa en France et que le Berry, par un privilège dont j'ignore le motif, eut la gloire de les recevoir. Quant au dépôt intermédiaire à Rome, nous n'avons aucun document pour y croire avec certitude.

On a invoqué en Provence, pour y prouver l'authenticité des reliques de sainte Madeleine, la multiplicité des lieux et des traditions auxquels s'attache le souvenir de la famille de Lazare. Ici les circonstances sont analogues; nous nous trouvons non seulement devant sainte Perpétue à Vierzon, mais devant un groupe de martyrs dont la réunion fournit une authentique réciproque à leurs reliques: c'est Félicité, la compagne inséparable de Perpétue, et saint Optat, à *Beaulieu*, c'est saint Révocat à *Massay*, c'est saint Satur qui a donné son nom à un pays important sur les bords de la Loire dans les environs de Sancerre[2].

1. Nicolay, au xvie siècle, disait que la translation avait eu lieu au moment de la persécution des Vandales; mais ils prirent Carthage en 439, ce qui semble trop tôt pour l'expliquer.

2. La fondation de l'abbaye de Saint-Satur, à Sancerre, remonte aux premiers siècles; un de ses abbés, qui vivait au viiie siècle, est honoré comme saint sous le nom de Généfort (Guinefortis), patron de la paroisse. Une tradition encore vivante rappelle que des religieux augustins apportèrent les reliques des saints Satur, Perpétue et Félicité dont on faisait la fête en grande pompe sous le nom de *plusieurs martyrs*. On est obligé de recourir exclusivement à la tradition parce que l'abbaye et ses archives furent détruites par les Anglais sous le règne de Charles VI. Les protestants ont achevé l'œuvre de destruction. L'église sortit de ses ruines après la guerre de religion (Lettre de M. l'abbé Péneau, curé de Saint-Satur, 12 avril 1893).

Lettre de M. l'abbé Moreau, 18 avril, qui n'est pas pour le viie siècle.

Le chœur appartient encore au xiiie siècle (Viollet-le-Duc, *Diction.*, V, 173. Les Archives des monuments historiques en possèdent le dessin).

Elle conservait encore les reliques de son patron au xviiie siècle.

Saint-Satur, appelé aussi Château-Gordon, est mentionné en 1031. D'épaisses murailles, dont il ne reste que des traces, enveloppent le monastère.

Ces souvenirs, cette tradition si ancienne me paraissent fournir un appui décisif à l'authenticité des reliques africaines dans le Berry, et nous permettent d'y saluer avec confiance les saintes dépouilles de nos martyres.

Dèvres. — Vierzon. — Les reliques de sainte Perpétue mentionnées dès le viie siècle. — A Dèvres au viiie siècle. — (845-866) Raoul. — (903) Ravages des Normands. Les religieux se réfugient à Vierzon avec leurs reliques. — (1017) L'abbaye de Dèvres rebâtie. Les travaux interrompus. — (1025) Présence des reliques constatée à Vierzon. — (1193) Reconstruction totale de l'abbaye. — (1197) Destruction de Vierzon. Exposition des reliques. — (1202) Idem. — (1354) Les Anglais détruisent Vierzon. — (1370) Ils s'en emparent de nouveau et en sont chassés par Du Guesclin. — (1632) Peste. Nouvelle châsse. — (1689) Installation des Bénédictins de Saint-Maur. Plans. — (1739) Reliques portées à la reine. — (1744) Reliques données à Bourges. — La Révolution. La dévotion envers sainte Perpétue lui survit.

Les reliques de sainte Perpétue furent au ixe siècle déposées au monastère de Dèvres, avant de l'être à Vierzon. Le calendrier du diocèse de Bourges, dérivé de la chronologie du même calendrier de Pierre Barbier, chanoine de Mézières en Brenne, nous en donne ainsi l'histoire. Nous

rapportons ce document, que nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Augonnet et de M. Gauchery :

« Sainte Perpétue et sainte Félicité, martyrisées à Carthage, furent apportées à Château-Gordon, vers l'an 647[1]; le corps de sainte Perpétue fut depuis transporté à l'abbaye de Dèvres par saint Raoul, vingt-sixième archevêque de Bourges, et ensuite de là en celle de Saint-Pierre de Vierzon, où cette sainte est honorée comme patronne de la ville. Le chef de sainte Perpétue est séparé du corps; il est dans un buste d'argent que la ville de Vierzon fit faire en 1631 en action de grâce de la délivrance de la peste. En 1744, Mgr de la Rochefoucauld visita la châsse et y trouva presque tous les ossements, et le Père prieur de la même abbaye en porta un os à la reine Marie Leczinska. On conserve à l'église collégiale de Saint-Vosy du Puy en Velay les autres ossements qui manquent. »

Une charte de donation de Centulfe à l'abbaye de Dèvres remonte à 791 : « Sacro sancte basilice S. Petri Doverensis monasterii que est constructa in honore apostoli principis Petri et intemerate Virginis Marie, ubi ethiam sanctorum corpora quiescunt humata Obtati confessoris et Felicitatis martiris. »

Je ne sais pourquoi sainte Perpétue est omise, mais voici un second document qui la mentionne, une charte d'Ambran[2] qui contient des donations faites à Dèvres vers 840 : « Summi sancte basilice S. Petri Doverensis monasterii... et intemerate Virginis Marie ubi etiam sanctorum corpora quiescunt humata Obtati confessoris et Perpetue martiris ubi etiam Aimericus abbas preesse dignoscitur. »

Aux IXe et Xe siècles, le monastère de Saint-Pierre de Dèvres était en possession des saintes reliques d'Afrique. Ce monastère avait complètement disparu, lorsque, il y a quelques années, M. le comte de Toulgoët fit des fouilles qui remirent à jour la partie absidale d'une grande église du commencement du XIe siècle entourant la petite chapelle rectangulaire bâtie au XIVe. M. Gauchery, qui a relevé ces ruines avec autant de soin que d'intelligence, pense qu'elles ne représentent pas le premier édifice, mais les constructions d'Éverard qui les éleva, en 1017, sur les fondations de l'église carlovingienne. Pour trouver les traces de cette dernière, il faut peut-être considérer la crypte qui, d'ordinaire, forme la plus ancienne partie. Dans un bloc on découvrit trois tombes fermées par des dalles ; à quelle époque appartiennent ces sépultures? Cette crypte rappelle-t-elle l'antique église? Ce sont jusqu'ici des questions insolubles, puisque nous n'avons d'autre date certaine que la charte d'Éverard qui laissa ces constructions inachevées. Nous tenons cependant à signaler, parmi les monuments du culte de saintes Félicité et Perpétue, cette église qui marque l'emplacement de leurs reliques aux VIIIe et IXe siècles et qui, sans doute, nous rappelle encore une partie du plan de l'ancienne église où elles étaient déposées[1].

M. de Toulgoët me mande qu'on a retrouvé dans ces fouilles un fragment de porphyre oriental poli qui a peut-être servi aux châsses des saintes reliques. Il y avait des urnes de porphyre aux Quattro-Santi à Rome.

A la fin du IXe siècle, ce vieux monastère, qui remontait à Charlemagne ou du moins à Louis le Pieux lorsqu'il régnait en Aquitaine (781-814)[2], dut être abandonné. Les barques normandes qui remontaient le cours de nos fleuves à de si grandes distances ne laissaient aucune sécurité aux habitations isolées et dépourvues de remparts.

Les moines pillés (903), ruinés et sans asile se réfugièrent à Bourges, emportant probablement leurs précieuses reliques dont ils avaient abandonné les châsses à la rapacité des pirates. Ils furent recueillis par les chanoines de Bourges, qui obtinrent pour eux de Thibault le Tricheur, comte de Chartres, l'autorisation de s'établir dans le château de Vierzon (926).

Dans cette nouvelle résidence, les dons ne tardèrent pas à affluer de toutes parts et à rendre leur

1. D. Germain, Bibl. nat., Lat., 11819, p. 600.
De la Thaumassière (*Histoire du Berry*, 1689, in-f°) accepte cette opinion.
2. *Gallia ch.*, II, p. 135.
Toulgoët-Treanna, *Histoire de Vierzon*.
Voy. ses reliques à Beaulieu, à l'article *Sainte Félicité*.
Labe, *Conc.*, t. VIII, col. 504.

1. Gauchery, *Église et monastère de Dèvres*, 1888. Tirage à part (*Mém. de la Société des antiq. du Centre*, XXV).
Documenta monastica, latin, 11819, p. 600.
Éverard, 1017 : « Doverensis monasterii destructioni condolens monasterium reædificare cœpit anno 1067; castrum Virsionis incensum fuit testante chronographio Labbei curis edito; quæ *restituendæ basilicæ* senio fatiscentis commode sese obtulit occasio. »
2. *Gallia ch.*, II, voy. col. 134 : « Charta translatione abbatia Doverensis in cellam Virzionis. »

position florissante[1]. L'abbaye primitive de Dèvres leur fut même restituée par Éverard avec les travaux commencés, le *burgum* tout entier avec tous les droits seigneuriaux (1017)[2].

En 1025, une charte constate que le nouveau monastère de Vierzon était bâti et que les reliques de sainte Perpétue y étaient vénérées : « Sacrosanctæ basilicæ S. Petri Virzionensis monasterii quæ est constructa in honore apostolorum principis ubi etiam sanctorum corpora quiescunt humata Bizenesi confessoris et Perpetuæ martyris, ubi etiam Christianus abbas præesse dignoscitur...[3] »

Il est possible que certaines parties de l'église et notamment le plan, les piliers flanqués de quatre demi-colonnes engagées, le déambulatoire et les absidioles rayonnant autour soient du XIe siècle; on retrouve à Dèvres et dans d'autres églises de ce temps[4] des traits qui les en rapprochent. Les parties inférieures de la tour, d'après la vue bénédictine, sont encore franchement romanes; mais, d'après ce document lui-même, d'après les ogives qu'il accuse clairement dans le haut du clocher et sur les façades latérales, on est obligé de conclure que presque tout l'édifice fut remanié plus tard.

L'histoire confirme ces appréciations en nous révélant la construction de l'église à la fin du XIIe siècle, au moment ou l'ogive commençait à paraître sur les arcs; elle nous apprend qu'elle reçut en 1193 des travaux considérables. Voici comment la chronique de Vierzon raconte ces travaux qu'elle appelle des fondations :

« En 1193 fut fondée l'église Saint-Pierre de Vierzon, c'est-à-dire qu'elle fut érigée depuis les fondements. L'année précédente, Guillaume, seigneur de Vierzon, avait reçu des mains de Philippe-Auguste le ceinturon militaire, et en reconnaissance il avait adhéré à son parti contre Richard, roi d'Angleterre. Ce dernier, pour se venger, détruisit le château de Vierzon. » Il ne paraît pas que les travaux de l'église aient beaucoup souffert de cette catastrophe; néanmoins l'argent manquait et l'on dut avoir recours à des quêtes. Alors l'abbé Guillaume, pour encourager les offrandes, exposa les reliques des martyres Perpétue et Félicité; on eut encore recours à ce moyen d'exciter la piété en 1202. De riches offrandes étaient parvenues entre les mains de l'abbé lorsqu'il mourut en 1209 » (D. Germain, p. 607).

« Le XIVe siècle et les suivants furent encore néfastes pour l'abbaye, qui souffrit cruellement des guerres anglaises; en 1354, le prince de Galles s'en empara et y fit de tels ravages qu'il n'y avait plus rien debout dans le monastère. Les mines et l'incendie avaient tout bouleversé. L'abbé et les moines obtinrent du pape Clément VI des lettres par lesquelles les revenus de Dèvres seraient appliqués à l'entretien des Frères et à la réparation des bâtiments.

« En 1370, les Anglais s'emparèrent encore de Vierzon; ils semblent avoir travaillé à l'abbaye et à sa tour; mais ils s'en virent chassés la même année par Bertrand Du Guesclin, qui y ramena le roi Charles V en triomphe. Celui-ci parut se plaire dans ce riant pays, et il y fit un séjour de plusieurs mois, qui fut certainement favorable aux religieux » (D. Germain, p. 603)[1].

Le cloître et sans doute plusieurs constructions adjacentes doivent remonter au XIVe siècle; les contreforts qu'on y voit prouvent la présence de voûtes d'arêtes sur les galeries et dénotent pour son style une époque ogivale assez avancée.

Il est utile de rappeler les mentions qui sont faites dans le cours des siècles des reliques de

1. GAUCHERY, p. 4.
Abbé PILLET, *Hist. de sainte Perpétue.*
2. La charte d'ÉVERARD qui constate cette restitution n'est pas datée; mais il en est une autre de l'abbé MARTIN presque identique et qui porte la date de 1017.
GAUCHERY, p. 5.
3. *Gallia ch.*, col. 137.
4. GAUCHERY, p. 13. Voy. l'église de Valence consacrée en 1095.

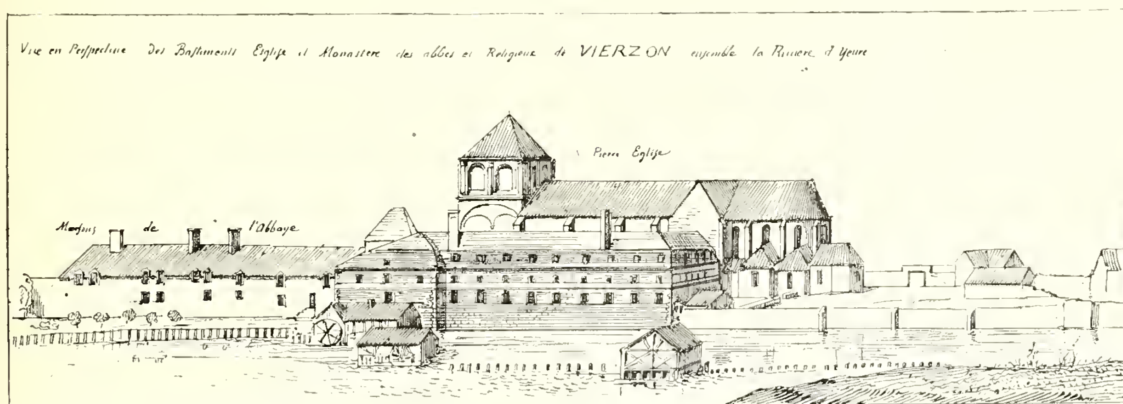
1. Ms. latin, 11818, p. 602 v°.
Anno 1193 fundata est, inquit virsionense chronicon, ecclesia S. Petri Virsionensis, hoc est a fundamentis erigi cœpta qualis hodieque conspicitur...
P. 607 : « Guillielmus anno 1181 rerum positus in monasterii commodum studia convertit. Militum donis adjutus de restituenda basilica cogitavit anno 1193 eique supremam coronidem videtur imposuisse tametsi frementibus Anglos inter et Francos bellis, Richardus Anglorum rex virsionense castrum ob præstitam Francis a Willelmo toparcha fidem anno 1197 incendio concremavit. » « Quæ clades ædis renovandæ forsan occasio fuit. Anno 1202 Martyrum Perpetuæ et Felicitatis reliquias populo coram exhibuit. Superiore cum Guidone de Briencone militiæ templi in Francia ministro humili pactum emiserat. Variis demum Hervei virsionensis, Rudulfi exoldunensis aliorum... auctus donis, anni 1209 ut modo numeramus III nonas Januarias viveri desiit. »
P. 608 : « Benedictus de Lauvancourt difficillimis temporibus monasterium ab Anglis redemtum vel obsessum regebat anno 1372. »

sainte Perpétue, pour montrer que la tradition qui les entoure de vénération n'a jamais été interrompue à Vierzon. En 1657, Nicolay dit que « le monastère de Saint-Pierre est décoré des corps et reliques de saint Opte, » — lequel a écrit des livres contre les hérétiques donatistes — et des ossements des « sainctes Felice et Perpetue, martyres », transférés en France au temps de la persécution de l'Afrique sous les Vandales[1].

Une peste effroyable dévasta la ville en 1632; on eut l'idée de recourir à sainte Perpétue; on prit ses reliques à l'abbaye pour les promener dans les rues de Vierzon auxquelles elle rendit par un miracle instantané la salubrité. Les habitants, dans leur reconnaissance, se cotisèrent et firent faire pour leur céleste bienfaitrice un chef d'argent massif.

Il semble qu'en 1666 la châsse n'était pas finie; à cette date, Louis de Plaz, abbé de Vierzon, « reconnaît avoir reçu des religieux de l'abbaye deux grands chandeliers à l'antique du poids de dix marcs... Lesdits religieux ont consenti que les deux marcs d'argent de plus soient employés par ledit abbé à la *fabrication de la châsse* de sainte Perpétue, qui a été entreprise par ledit abbé et autres personnes charitables de cette ville et circonvoisines, et ce, pour l'honneur qu'ils portent *à la mémoire de ladite sainte Perpétue et aux reliques qui reposent en leur église*[2]. »

Au milieu du XVIIe siècle, les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur songèrent à s'établir à Vierzon; ils trouvèrent tout en ruine : « *Omnia*, nous dit D. Germain, *prope modum direpta, collapsave repererunt.* » Il fallut songer à d'importantes réparations, ce qui nous a valu le plan des Archives fait à cette occasion et qui nous conserve un précieux souvenir de l'abbaye. Ce plan n'apportait pas réellement un nouveau tracé, et M. Gauchery a retrouvé, sous presque toutes les murailles crépites et surélevées, des fondations ogivales. Tous les travaux étaient achevés en 1689; on fit une bénédiction solennelle, et les savants habitants s'installèrent dans cette demeure qui devait être pour eux longtemps paisible (D. Germain, p. 603) (pl. IV).



Manuscrit sur parchemin possédé par M. Maquain.

Sainte Perpétue est naturellement la patronne des jeunes mères, et les soins qu'elle donna à son enfant au milieu des douleurs de la prison devaient perpétuer son culte dans leur cœur. En 1739, la reine de France, Marie Leczinska, voulut posséder quelques reliques de l'abbaye. L'archevêque de Bourges se transporta à Vierzon et tira lui-même des châsses une partie des reliques de sainte Perpétue, de sainte Félicité; le fait est constaté par un procès-verbal dressé en présence des religieux, du clergé, des officiers du bailliage et de ceux de la municipalité. Le Père Terrasse, alors prieur, les porta à Versailles. M. Taussenat, à qui nous devons ces détails curieux, les a trouvés dans le manuscrit de Béchereau (1748) qui en fut témoin.

En 1744, il y eut une reconnaissance des reliques sous le pontificat de Mgr de la Rochefoucauld; une

1. Nicolay, *Description du païs et du duché de Berry*, publié en 1883.
Renseignement donné par M. Taussenat.
Voyage littéraire, I, 1, p. 21.
2. Document fourni par M. Taussenat.

partie du crâne fut donnée aux Bénédictins de Saint-Laurent de Bourges ; elle a été restituée dernièrement à Vierzon[1].

La gravure de D. Germain n'est pas le seul monument figuré que nous ayons conservé de l'ancienne abbaye; il existe à Vierzon une vue à l'aquarelle exécutée sur parchemin, qui appartient à M. Maquain et qui nous la montre des bords de l'Ièvre. Ce dessin, d'après son style, doit être fort peu antérieur à la Révolution; il fut fait par Petit, arpenteur à Blois. On y constate peu de changements depuis D. Germain; cependant la flèche au-dessus du sanctuaire n'existe plus. J'ai eu entre les mains ce précieux manuscrit, que nous reproduisons ci-avant (p. 183).

La Révolution, avec sa folie destructive, entra dans ces murs qui abritaient depuis tant de siècles les reliques de sainte Perpétue. L'abbaye fut saccagée, les reliques de la sainte dispersées et son buste enlevé. La population, indignée de ce sacrilège, tenta de se révolter; on voulut appeler au secours en sonnant le tocsin ; la corde de la tour, par une précaution des révolutionnaires, avait été coupée. Dans son enthousiasme, une femme s'offrit de monter à la tour; plusieurs personnes lui servirent d'échelle; elle put se hisser jusqu'aux cloches et les faire retentir; elle provoqua une émeute qui, malheureusement, fut réprimée. Cependant les personnes arrêtées échappèrent à la condamnation, ce qui fut attribué à l'intercession de sainte Perpétue[2].

Le fanatisme impie n'a pu étouffer la dévotion des gens de Vierzon envers leur patronne, et, aussitôt qu'elle fut libre, elle reprit tout son essor. « Au commencement de ce siècle, nous écrit M. Taussenat, en plein mois de janvier, au moment de la débâcle des glaces, après un hiver rigoureux, des masses compactes de glaces s'étaient accumulées en amont des ponts du Cher et menaçaient de les rompre ou de faire déborder la rivière sur la chaussée et de noyer tout un quartier. Cependant la châsse ne pouvait sortir qu'en vertu d'une permission de l'archevêque. On envoie en toute hâte un exprès qui n'est de retour qu'à huit heures du soir. Immédiatement on sort les reliques en grande pompe et, au moment où la procession arrive au puits Saint-Jean, on s'aperçoit, dit-on, que les arches se dégagent et que les glaçons filent, laissant leur liberté aux eaux qui arrivent en grande masse. Un des porteurs de la châsse était M. Maquain. Les mariniers avaient une confiance illimitée en sainte Perpétue. A l'église Notre-Dame, on conserve encore un petit navire offert par eux en son honneur.

« Le 7 mars, jour de la fête de la sainte, il y avait une cérémonie curieuse qui a été supprimée à cause de l'encombrement et des accidents qui pouvaient en résulter. La châsse était portée processionnellement et toutes les femmes ayant aux bras leurs premiers nés se faisaient un devoir de passer dessous pendant la marche du cortège. On faisait, au commencement du siècle, le tour de l'îlot, c'est-à-dire du pâté de maisons qui est en face de l'église. M. Brunet, ancien conseiller à la Cour, m'a raconté souvent avoir suivi dans son enfance ce cortège comme enfant de chœur. C'est un de ses parents qui a fait faire à Bourges le buste actuel en bois, d'après les souvenirs que l'on conservait du buste d'argent, en s'en rapprochant le plus possible.

« Enfin, en 1856, au moment d'une crue effrayante qui enleva le pont de Quincy, la châsse sortit avec un concours de peuple énorme, et l'on rapporte que les eaux baissèrent aussitôt.

« Il y a, à Mery, un lieu nommé Sainte-Perpétue ; à Vierzon, la porte Sainte-Perpétue. Les parents donnent souvent ce nom à leurs enfants; le nom de Perpétue ou Pétue est très commun ici[1]. »

Des monuments de l'ancienne abbaye il ne reste presque plus rien d'apparent. La mairie a été installée sur l'emplacement du cloître, le logis de l'abbé est devenu l'intendance, l'Yèvre a été détournée; cependant, au milieu de ces changements, les soubassements ont résisté sur beaucoup de points à la destruction et M. Gauchery a pu, d'une main sagace, retrouver le tracé de l'ancien plan. Nous avons marqué les parties subsistantes signalées par ses recherches (pl. IV).

Notre plan pourra donner idée de ce vaste ensemble[2].

1. Pillet, *Hist. de sainte Perpétue.*
2. Lettre de M. Taussenat.

1. Lettre de M. Taussenat, 22 sept. 1889.
2. Nous devons avertir que les noms de ces autels ont été par mégarde intervertis sur le plan dans les chapelles absidales.

Dans le jardin on trouvait non seulement des carrés bien plantés, mais encore une maison pour l'infirmier, le procureur et l'aumônier et une chapelle sous le vocable de saint Caprais. C'est dans ce sanctuaire, avant la Révolution, qu'on voyait un tableau votif figurant sainte Perpétue tenant entre ses mains la ville de Vierzon pour l'offrir à la sainte Vierge, avec cette légende :

Perpetuæ manibus dua fert ibi Virsio nota
Perpetuamque a te virgo reposcit opem[1].

Saint-Vosy du Puy. — J'avais entendu dire que la collégiale de Saint-Vosy du Puy possédait les reliques de sainte Perpétue ; malheureusement cette église a été réunie, à la fin du XVI[e] siècle, à celle de Saint-Georges de Vence, sous M. de Lautages, disciple de M. Ollier. On ne sait ce que ces reliques ont pu devenir dans ces translations[2].

DIJON. — Sept ou huit églises du diocèse possèdent des parcelles de reliques des saintes Perpétue et Félicité ; leur dépôt pour quelques-unes remonte au moyen âge[3].

ÉVREUX. — *Acquigny* (Louviers). — L'église Sainte-Cécile possédait des reliques de sainte Perpétue et sainte Félicité.

FRÉJUS. — *Monastère de la Celle* (près Brignoles), dédié à saintes Perpétue et Félicité. — (X[e] siècle) Fondation. — (1011) Construction de l'église. Donation à Saint-Victor de Marseille. — (1016) Confirmation de la donation. — (1079) Bulle de Grégoire VII. — (1150) Installation des Bénédictines. — Tombeau de Garsende. Description (pl. VI, VII, VIII).

La Sainte-Baume, consacrée par le souvenir encore si vivant de sainte Madeleine, attira beaucoup de religieux, et plusieurs communautés se formèrent au pied de la montagne ; de ce nombre fut le sanctuaire dédié aux saintes Perpétue et Félicité, à 2 kilomètres de Brignoles. Ce monastère est dit *cella S. Perpetuæ*, d'où vient le nom du village de la Celle qui a 300 ou 400 habitants ; il n'est pas éloigné d'une petite rivière appelée *Calami* et d'une plus forte, l'*Argens*, près de laquelle, dans l'antiquité, se trouvait le Forum Voconium des Romains[1].

Ce monastère est très ancien. Il fut donné, en 1011, à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille par Guigues et sa femme Gualdrada : « Nous faisons donation au monastère Saint-Victor de Marseille de notre alleu, au dedans des limites de la ville qu'on appelle Bruniola, c'est-à-dire l'église qui a été fondée en l'honneur de Dieu et de sainte Perpétue[2]. »

En 1016, Nevelongus confirma la même donation : « Moi Nevelongus avec mon épouse Teucennia, ensemble avec nos fils Raynaud, Guillaume et Leuffroy, inquiets sur le salut de nos âmes et appréhendant l'énormité de nos crimes... faisons donation au Seigneur tout-puissant et à saint Victor, martyr, et à son monastère fondé non loin de la ville de Marseille et aux abbés et moines qui combattent sans relâche dans ce lieu, de notre alleu que nous possédons dans le comté d'Aix, au dedans des limites de la ville qui est appelée Brignoles ; c'est-à-dire l'église qui a été fondée en l'honneur de Dieu et de sainte Perpétue... avec les champs cultes et incultes, vignes, prairies, pâturages, forêts, eaux murmurantes et cours d'eau[3]... »

Une bulle de Grégoire VII du 4 des nones de juillet 1079, en énumérant et confirmant les bénéfices, églises et biens de l'abbaye de Saint-Victor, désigne cet établissement sous le nom de *cella sanctæ Perpetuæ*. Cette cella est encore spécifiée dans une charte de 1113.

Ce qui prouve que la sainte patronne est bien celle du canon de la Messe, c'est qu'on la voit spécifiée avec sa compagne de martyre : *Cella SS. Perpetuæ et Felicitatis*[4].

Vers 1150, les Bénédictines s'installèrent dans le

1. TOULGOËT, *Hist. de Vierzon.*
2. Lettre de M. le vicaire général du Puy, 21 décembre 1889.
3. Travail ms. de M. l'abbé DENIZOT, 3 mai 1891.

1. PITTON, *Annales de l'église d'Aix*, 1668, p. 286.
2. *Gallia christ.*, I, p. 345. Instrum. ad eccl. Cavallicensem spectantia. Magnus cartul. S. Victoris, f° 82.
PAPON, *Hist. de Provence*, I, p. 203, 204.
Charta qua Ingelranus episc. cavallicensis monasterio S. Victoris donat in villa Bruniola.
Table des diplômes, I, p. 523.
Gallia christ., I, p. 345.
Je ne trouve pas cette version dans le cartulaire de Saint-Victor. GUÉRARD, n° 334.
3. *Gallia christ.*, I, p. 71. Inst. eccl. aquensis.
Table des diplômes, I, p. 530. Ecclesiam S. Perpetuæ sitam in villa quæ vocatur Collemaza.
4. Lettre du P. JAUBERT.

monastère; mais un prieur resta à côté, qui avait juridiction de concert avec la prieure, en particulier sur les églises Saint-Pierre et Saint-Sauveur de Brignoles dont la nomination lui appartenait.

Les comtes de Provence de la famille d'Aragon et Charles III donnèrent à la Celle plusieurs privilèges[1].

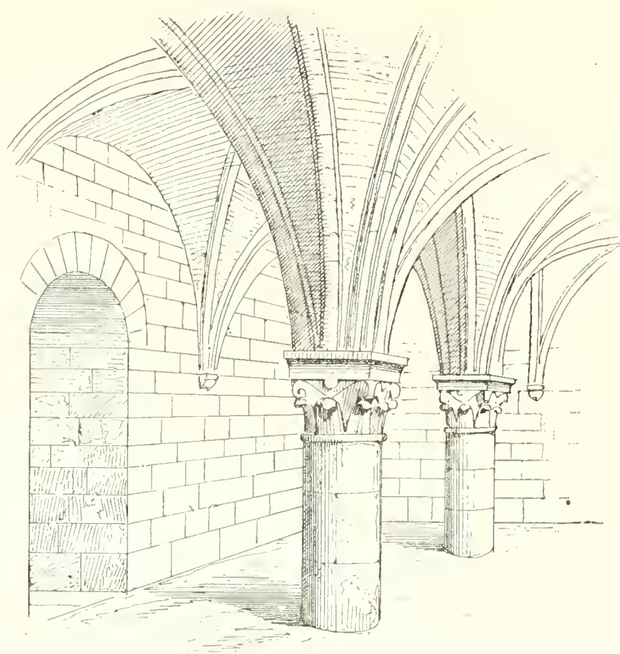
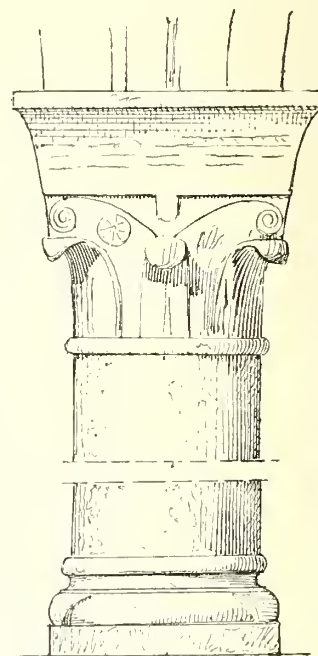
On voit dans ces ruines un sarcophage qui sert maintenant d'auge à une fontaine et qu'on croit avoir contenu les restes de la comtesse Garsende. Le mort est figuré au milieu sur son lit de repos. Il est entouré d'anges ailés parmi lesquels on distingue un thuriféraire. Cette sculpture, qui dans son ensemble conserve un certain caractère antique, est fort détériorée et ne permet guère d'apprécier les détails.

Nous avons le bonheur de posséder les ruines de ce vieux monastère, je dirai même plus que les ruines, car il est en partie debout et, grâce aux beaux dessins de M. Formigé[2], nous avons pu le décrire et le reproduire dans nos planches.

L'église est précédée d'un préau environné de constructions en ruine. Du côté du cloître on voit des arcs qui paraissent fort anciens.

La façade de l'église est mutilée et surmontée d'un petit beffroi moderne avec appareil campanaire en fer forgé. Le corps même de l'église me paraît de l'origine et remonte sans doute au XIe siècle; il nous offre des murs énormes de plus de 2 mètres d'épaisseur qui contre-butent la poussée du berceau intérieur et qui renferment, à droite, un escalier pour communiquer avec l'étage supérieur du cloître. Sa longueur est partagée en trois travées et trois arcs, que séparent les deux pilastres des arcs-doubleaux. Au-dessus de l'entrée, une voûte basse soutient la tribune des religieuses. Au fond, une abside demi-circulaire est voûtée en cul-de-four; elle conserve, au centre, l'ancienne table d'autel roman fort curieuse et, dans la circonférence, deux petites niches qui ont dû servir de crédences.

Si j'attribue cette chapelle au XIe siècle, le cloître doit être plus moderne ou du moins il a reçu de nouveaux ornements, tels que les colonnettes des arcades à l'époque de l'entrée des Bénédictines, c'est-à-dire au milieu du XIIe siècle. Ces arcatures, les colonnes repliées d'une façon singulière qui portent les doubleaux me semblent avoir le carac-

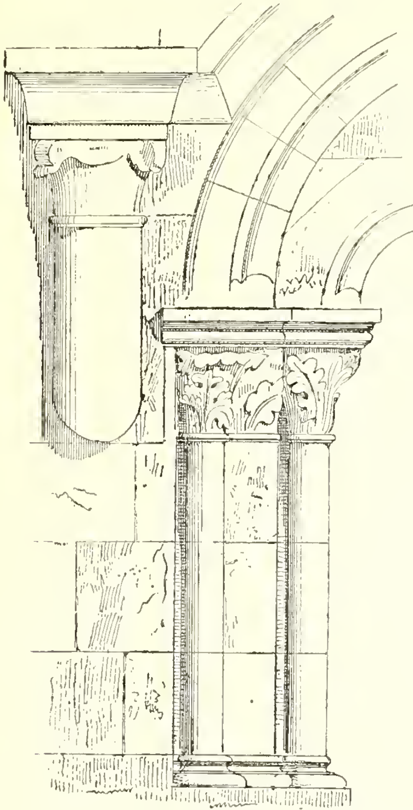



Abbaye de la Celle, salle capitulaire (dessin de M. Formigé).

1. Lettre du P. Jaubert, 10 nov. 1889.
2. Archives de la Commission des monuments historiques.

tère de cette époque ; du reste, elles ne paraissent que sur la face du cloître contiguë à l'église.

Au bout de cette élégante galerie s'ouvre une grande salle, éclairée par trois arcades jumelées et recouverte par six voûtes d'arêtes qui retombent au centre sur deux grosses colonnes. Avec beaucoup de raison, à cause de sa position, on a supposé affectée aux délibérations du chapitre cette



Abbaye de la Celle, détail du cloître (dessin de M. Formigé).

salle où l'herbe pousse maintenant et où vont s'abriter les pâtres. Elle tirait non seulement son jour des galeries du cloître, mais aussi de trois fenêtres extérieures.

Près de la salle capitulaire, un long couloir donnait issue vers le dehors ; puis on trouve deux grandes chambres au delà desquelles des murs en arrachement laissent supposer d'autres bâtiments, évidemment le réfectoire toujours disposé à l'opposé de l'église. Du reste, les murailles que M. Formigé a relevées ici nous donnent la largeur, qui était de 7 mètres.

La partie de l'édifice qui surmonte la salle capitulaire et les deux chambres était occupée par le dortoir, auquel on parvenait par les galeries supérieures du cloître. Je ne sais si un large escalier donnait accès à cet étage, mais aujourd'hui celui pratiqué dans l'épaisseur du mur de l'église et qui n'a que $0^{m},60$ de large est le seul que nous ayons. Le dortoir est partagé en cinq travées par quatre doubleaux qui fortifient le berceau de la voûte et qui reposent sur autant de corbeaux. Dans les milieux s'ouvrent d'étroites fenêtres qui prenaient jour sur la galerie du cloître à laquelle M. Formigé a restitué ses anciennes arcades. Le style de cette construction est franchement roman.

Cet antique et curieux édifice, qui nous montre par sa richesse même la vénération de la Provence pour nos saintes, méritait d'être illustré par M. Formigé, qui a mis à ce travail le talent d'archéologue et de dessinateur que l'on sait (pl. VI, VII et VIII).

LE MANS (Sarthe). — Saint Aldric († 856) élève un autel dans son église, « extra chorum in honorem s. Agathæ et s. Felicitatis[1] ».

MONTPELLIER (Hérault). — *Nizas* (ou Nisas). — Ce bourg, de près de 500 habitants, est le foyer d'un culte fort ancien pour sainte Perpétue. La vieille chapelle reconstruite après les guerres de religion est devenue l'église paroissiale. On y fait des pèlerinages pour les enfants noués. De toute ancienneté elle dépendait de l'abbaye de Joncels. Les villages de Saint-Xist, Lunas, etc., lui sont soumis[2].

NIMES. — Église Sainte-Perpétue-hors-les-Murs. — Origine antique. — (926, 994) Dite déjà Sainte-Perpétue. — (1380) S. Perpetua de Vinosols. — (1562) Ruinée par les protestants. — (1811) Sa démolition. — Le titre rétabli chez les Capucins. — Démolition de leur église. — (1852) Fondation de l'église actuelle.

Millin[3], dans son voyage au midi de la France, passait à Nîmes en 1811 ; il raconte qu'à ce moment on démolissait l'église Sainte-Perpétue, et il

1. PERTZ, XV, p. 310.
2. Lettre de M. l'abbé SOUPAIRAC, 4 mai 1891.
3. MILLIN, *Voyage dans le Midi*, IV, p. 244.
On avait déjà trouvé une inscription antique à Sainte-Perpétue en 1764.
VINCENT et BANNES, *Topographie de Nîmes*.
Dict. topog. du Gard.

semble se réjouir de cette circonstance qui lui livrait beaucoup d'inscriptions antiques mêlées à sa construction. Nous devons dans cette étude consigner la chose, qui prouve l'ancienneté de l'édifice. Il est mentionné en 926, 994 et 1156, dans une bulle d'Adrien IV[1], en 1221, etc.

« L'ancienne église Sainte-Perpétue, nous écrit M. l'abbé Goiffon, était rurale et son emplacement est encore aujourd'hui hors la ville, quoique les maisons s'en approchent chaque jour; elle se trouvait au midi à près d'un kilomètre des anciens remparts romains, derrière le jardin actuel du prieuré de l'Assomption. Elle comprenait dans sa circonscription toute la partie sud-est du territoire de la ville avec une annexe du titre de Saint-Guilhem des Vignoles, sur l'emplacement qu'occupe maintenant le *Mas Boulbon*. Une autre annexe, peut-être avec une chapelle, se nommait Foissac, au lieu dit de nos jours le *Mas de Ville*.

« L'église Sainte-Perpétue avait été construite sur l'emplacement et avec les débris d'un temple païen, ce qui explique le grand nombre de tombeaux et d'inscriptions qu'on a trouvés en ce lieu. Un cimetière chrétien succéda alors à la nécropole païenne. Il y a quarante ans, on voyait encore une partie du plan par terre et un coin de la façade s'élevant à quelques centimètres de terre. Depuis, tout a été arraché et il est impossible de distinguer l'emplacement de Sainte-Perpétue.

« Elle avait été déjà ruinée par les protestants vers 1563. Depuis lors il n'y eut plus de service paroissial dans ce lieu. Au commencement du siècle le titre paroissial de Sainte-Perpétue fut rétabli dans l'église des religieux capucins qui avait été dédiée par ces Pères à saint Denis. C'est cette église qui a été reconstruite, il y a trente ans, sur les plans de M. Feuchères. Je crois être certain qu'il n'existe aucun plan de l'ancienne église rurale[2]. »

On posa la première pierre de la nouvelle église le 31 août 1852[3]; le prince Louis-Napoléon présida la cérémonie. On y voit aujourd'hui une statue de sainte Perpétue et, à côté d'elle, la vache de son martyre; un vitrail porte aussi sa figure. Dans les deux images elle tient une palme.

Paris. — La *Bibliothèque nationale*, dans son admirable manuscrit du duc de Bedford († 1435), nous offre une série de miniatures qui constituent une des meilleures illustrations de la vie de notre sainte (fonds latin, 17294, f° 429). L'histoire débute je ne sais pourquoi par la décapitation de deux saintes et, ce qui est plus singulier ici, de deux vierges avec ces mots dans le texte : « *SS. Perpetue et Felicitatis virginum et martyrum...* » Je sais qu'à Reggio en Calabre des martyres du nom de Perpétue et Félicité souffrirent ensemble, mais l'enlumineur du duc de Bedford ne devait pas les connaître et fit peut-être ici une double faute contre l'histoire et l'iconographie par le désir de voir à ses héroïnes le privilège des vierges. Il nous montre ensuite plusieurs personnes à genoux devant un juge, probablement intercédant en faveur des futurs martyrs. Nous voici dans la maison de Perpétue où il nous introduit devant toute la famille que le texte prend soin d'énumérer; après avoir parlé de « Saturus, Saturninus duos fratres, Revocatus et Felicitas soror eius », il nomme et représente la demeure: « Perpetua quæ erat nobili genere habebat patrem et matrem et duos fratres et filium ad mamillam. » Le plus jeune de ses frères, Dinocrate, n'existait plus.

La famille ainsi réunie semble parler de ses inquiétudes et des périls qui s'approchent. La miniature suivante nous montre en effet les confesseurs traduits devant le juge, probablement Satur, Perpétue et Félicité; un soldat en cuirasse les pousse en avant; dans le fond s'élève une idole d'or sur une colonne.

Ils ont résisté aux menaces. Perpétue va-t-elle conserver la même force devant les supplications de son père? Celui-ci paraît à l'entrée de la prison, c'est sa première visite; le peintre lui met cette légende sur les lèvres: « *Hoc fecisti, filia* ». La seconde scène avec Perpétue nous la fait voir dans sa prison.

1. *Gallia christ.*, VI, p. 198.

2. Lettre de M. l'abbé Goiffon, archiviste du Gard, 31 mai 1888.

3. Église Sainte-Perpétue, à Nîmes, travaux d'art exécutés pour ce monument par Joseph Felon, 1861 (f° pièce L7K 5688).

J'ai demandé à M. Feuchères fils s'il avait quelques données dans ses papiers relatives à l'ancien édifice; mais il n'a rien trouvé.

Exposé relatif à la cure de Sainte-Perpétue, Nîmes, 1824, in-8°.

Nous assistons alors à ses visions, qui sont exprimées dans deux miniatures. Dans le premier tableau est l'échelle que gravit Satur et au pied le dragon : « Erat sub ipsa scala draco cubans miræ magnitudinis, qui ascendentibus insidias parabat. » Le second tableau des divisions est relatif à Dinocrate. Perpétue est au lit, de sa bouche sort cette légende : « *Et Dinocratem video* (?). » L'enfant est dans le jardin céleste, accompagné de personnes en robes blanches.

Une miniature dont les actes ne nous donnent pas l'explication représente un homme le cou sur un billot et sur le point d'être décapité ; une autre montre Perpétue à une fenêtre : au-dessous, trois hommes sous un portique.

La onzième miniature fait voir la sainte en prison, *injicitur in carcerem*, peut-être la prison militaire, celle qui précéda le supplice, et son père la guettant éploré avec les femmes de sa famille.

Le dernier sujet est consacré à l'amphithéâtre, où les saints agenouillés, les mains attachées au dos, attendent les bêtes féroces qui se précipitent (pl. IX).

Nous n'avons pas à offrir pour Paris d'édifices fort anciens; nous en citerons cependant un du XVII[e] siècle qui nous renvoie peut-être l'écho d'une vieille tradition. Une communauté de *Sainte-Perpétue* existait rue Neuve-Sainte-Geneviève, faubourg Saint-Marcel; elle avait été commencée par les soins et le zèle de M[lle] Grivot (1688) en la rue Neuve-Saint-Étienne, où l'on recevait des pensionnaires tant filles que femmes, en attendant la fin de leurs affaires. En 1701, par suite du développement de l'œuvre, on fut obligé d'annexer la maison de la communauté des Prêtres infirmes[1]. On y fêtait la sainte patronne le 7 mars. On instruisait aussi des jeunes filles du dehors.

1. Sauval, *Antiq. de Paris*, I, p. 706.

Les Lazaristes possèdent une dent de sainte Félicité.

Divers. — On conservait au moyen âge, à Chaumont[1], dans le trésor de l'église Saint-Jean, un médaillon contenant des reliques de sainte Perpétue, vierge et martyre. C'est peut-être l'abbesse de Remiremont, mais je ne sache pas qu'elle ait été martyre ; la Perpétue romaine était mère de saint Nazaire et ne satisfait pas non plus à l'épigraphe. Quant aux martyres africaines, elles sont si peu connues que je serais étonné qu'on en eût accueilli les reliques si loin. Il est donc possible que le titre de vierge ait été donné ici par une pieuse ambition du possesseur.

Pertuis (Vaucluse). — Aux environs de Pertuis il existe encore une chapelle dédiée à sainte Perpétue[2].

Valenciennes (Nord). — On conservait des reliques de sainte Perpétue dans l'église de Beaumont[3].

Saint-Riquier avait des reliques de sainte Perpétue[4].

Toulouse. — On dit qu'il y avait autrefois à Toulouse une église sous le vocable de sainte Perpétue; cependant M. de Lahondès, si versé dans l'histoire de cette ville, m'écrit qu'il ne la connaît pas.

1. *Le trésor des reliques de Saint-Jean de Chaumont*, Langres, 1880, in-12.
2. Jules Courtet, *Dict. des communes de Vaucluse*, p. 273.
3. Le Boucq, *Antiquités de Valenciennes*, p. 164.
4. Pertz, XV, p. 175.

ALLEMAGNE

Adelhausen, près Breisach (Bade), possède une église dédiée à saint Cyriaque et sainte Perpétue (diocèse de Freiburg); elle remonte au moins au XIVe siècle [1].

Münster. — M. Tibus, dans son histoire du diocèse de Münster, y signale le culte de nos saintes Perpétue et Félicité.

Fulda. — Reliques et autel au IXe siècle.

1. Relevé des FF. SIGISMOND et ATHANASE.

ESPAGNE

Barcelone. — L'Espagne est pauvre en monuments consacrés à notre sainte. On sait pourtant que Barcelone possédait au IXe siècle une église dédiée à sainte Perpétue (896).

ORIENT

Le ménologe de Basile, au 2 février, nous montre le massacre de Perpétue, de Félicité et de leurs compagnons (p. 366).

Une des deux femmes est étendue inanimée pendant que le bourreau plonge le glaive dans la gorge de l'autre; elle offre l'attitude d'une personne endormie et rappelle certaines figures antiques. L'inspiration antique ne domine cependant pas dans la plupart des traits de cette affreuse scène qui présente de l'incohérence et de la confusion. Elle ne se passe pas dans l'amphithéâtre, mais devant un paysage idéal à fond d'or (pl. XII).

Dans le calendrier gréco-slave, on retrouve les figures de Perpétue et de Félicité au 1er février et au 14 mars.

LES SAINTS DE LA MESSE

ET LEURS MONUMENTS

SAINTE FÉLICITÉ

Saint Augustin réunit dans la même glorification les deux martyres de Carthage, Perpétue et Félicité; cette union que le grand docteur célèbre et qui fut scellée par le sang qu'elles répandirent dans l'amphithéâtre survécut pour leur culte et leurs reliques. La vue de ces deux jeunes femmes qui souffrent ensemble est un des spectacles les plus glorieux pour le christianisme; on a dit qu'il n'avait pas aboli l'esclavage, il a fait plus et mieux, il a effacé les distinctions sociales et nous en montre ici un grand témoignage. Des deux saintes l'une est noble, l'autre esclave, séparation tellement profonde dans l'antiquité qu'on n'imaginait rien qui pût la combler et voici que l'Église prend d'une main également respectueuse les ossements nobles et les ossements serviles, les cache dans l'or de la même confession et attire sur les reliques confondues les mêmes vénérations. Voici que, dans les mosaïques de Ravenne, elles sont rapprochées comme deux sœurs et que l'esclave et la grande dame brillent sous les mêmes pierreries et les draps d'or de leurs tuniques princières. Je ne sais rien de plus grand. Nous aurons plusieurs fois dans le cours de ces études sur les saints liturgiques à constater ces amitiés que j'appellerai posthumes, s'il est permis de s'exprimer ainsi et s'il y avait rien de posthume pour eux. Corneille et Cyprien, Pierre et Marcellin, Jean et Paul, etc., nous offrent des unions vraiment immortelles, mais je ne sais s'il y eut jamais de lien commun plus étroit entre deux mémoires. Il en résulte pour nous une certaine difficulté d'étudier séparément des monuments qui se confondent toujours et qui se servent de mutuelle authentique.

Nous avons trouvé assez souvent des églises sous le vocable seul de sainte Félicité, mais nous ne les inscrivons qu'avec réserve, tellement sa compagne est nécessaire pour qu'on la reconnaisse. Perpétue est la caractéristique de sainte Félicité.

CARTHAGE

Dans l'article précédent, consacré à la mémoire de sainte Perpétue, nous avons exposé les raisons qui autorisent à croire que la basilique découverte par le Père Delattre à Damous-el-Karita était celle où sainte Perpétue et sainte Félicité avaient été ensevelies après leur martyre. Nous ne les répéterons pas, nous rappellerons que ce vaste édifice n'appartenait pas moins à sainte Félicité, et que les motifs qui nous l'ont fait inscrire parmi les monuments de sainte Perpétue sont les mêmes pour en faire honneur à sa compagne (pl. I).

Il y a ici à citer encore des inscriptions que le savant religieux a retrouvées en grand nombre à Carthage, portant le nom de *Felicitas*, qui accusent d'une façon claire le zèle des femmes à s'en parer, et la vénération qui l'entourait dès l'antiquité. Nous avons gravé, d'après les estampes et les relevés du Père Delattre, plusieurs de ces marbres et nous en citerons quelques autres aussi d'après lui.

Voici un petit marbre carré, recueilli près des anciens ports de Carthage (pl. X, XI et XVI):

TAS FIDE
LIS IN PA
CE

Dans le quartier de Dermèche ou des Thermes:

FELICIT*as fidelis in pace*
DICTOR FID*elis in pace.*

Hauteur des lettres, $0^m,04$.
Dans le même quartier :

.... EB. FELIC....
.... ITAN...MG....

C'est surtout dans les ruines de la basilique de Damous-el-Karita que la récolte de ces marbres a été abondante. Nous citerons les suivants :

FELICIT*as vi*
XIT. ANN....
TORMENSES....
A VIXIT ANN....
MENSES. SEP....
ESSE. SOROR....
AS IN PACE....

FELI TAS
CTO VITA

FELICITAS A ....
IN PACE VI*xit*....

*Fe*LICIT*as*....

*Fe*LICITAS....
*L*IBERATA....

UAIAI
CITAS FIDELIS IN P
BINA FIDELIS IN P

.... SA .... *fidelis in pace*
.... RINVS FID*elis in pace*
CANDIDA FI*delis in pace*
FELICITAS F*idelis in pace.*

PVELLA FIDEL*is in pace*[1]
FELICITAS *fidelis in pace.*

Hauteur des lettres, $0^m,04$.
Sur une dalle funéraire en mosaïque :

Felicitas fidelis in pace....
XXX DP XQ KAL........

Sur une plaque de marbre vert épais de $0^m,03$ en lettres hautes de 7 centimètres, on lit :

*Felici*TAS.

Sur une pierre blanche épaisse de $0^m,04$:

.... OS....
*Feli*CIT*as.*

Sur une plaque de marbre à revers brut:

*Feli*CIT*as.*

L'inscription suivante que nous avons déjà citée est particulièrement intéressante, car elle joint au nom de Félicité celui de Revocatus que portait son compagnon d'esclavage et de martyre[2].

REVO*catus*....
FELIC*itas.*

1. R. P. DELATTRE, *Inscriptions chrétiennes* trouvées de 1884 à 1886, p. 13.
Trois autres inscriptions portent le nom de Félicité, p. 14 de cet opuscule.
2. *Id.*, *Inscript. chrét.* de 1890 à 1891, p. 27.

ITALIE

Ravenne. — Nous avons déjà plusieurs fois décrit, à propos des images des saintes liturgiques, les mosaïques de Saint-Apollinaire de Ravenne où elles se trouvent si nombreuses. Leur costume, leur attitude sont les mêmes et ne peuvent donner ici matière à nouvelle description. On aurait tort de croire néanmoins que toutes les têtes aient été calquées sur le même poncif; nous observons notamment, à propos de sainte Félicité, un visage plus étroit, plus élégant que sur d'autres personnages. Le mosaïste ne cherchait sans doute pas une ressemblance que l'absence de modèle lui rendait impossible; mais, après le désir d'honorer ces grandes mémoires en les incarnant dans des figures de convention, il avait aussi un but général de décoration pour l'église (pl. X).

Un médaillon en mosaïque à l'archevêché nous donne encore le buste de sainte Félicité pour le VIe siècle; malheureusement c'est plutôt la place que le monument même que nous signalons, car la mosaïque a été toute repeinte (pl. XI).

Parenzo. — Le Dôme de Parenzo nous a fourni aussi un médaillon de notre sainte que nous attribuons à la même époque et qui rappelle le riche costume de la procession de Saint-Apollinaire de Ravenne (pl. XI).

Chieti. — Des reliques de sainte Félicité sont signalées dans l'église Saint-Dominique [1].

Une mosaïque (commencement du VIe siècle), qui nous est conservée par la gravure sur bois de Michele Monaco (1630), existait encore au XVIIe siècle dans l'église S. Prisco, près de Capoue [2].

Nous avions cru pouvoir la ranger dans notre recueil (pl. X), mais M. de Rossi nous avertit, dans la savante dissertation qu'il a consacrée à ces saints, que cette sainte Félicité était mère de l'évêque saint Augustin figuré auprès d'elle et qu'elle-même avait été martyrisée à Capoue.

Divers. — Nous ne citons que sous réserve les églises de l'Italie et surtout des environs de Rome portant le nom de Sainte-Félicité, car la plupart ont pour patronne la nouvelle mère des Macchabées plutôt que la martyre de Carthage qui est la sainte liturgique. Mentionnons toutefois Sainte-Félicité *de Subiaco* qui existait déjà en 959 [1]; Sainte-Félicité de *Furcona*, dépendance du Mont-Cassin (XIe siècle) [2]; Sainte-Félicité à *Tusculum*.

En Toscane, nous rappellerons *Zeci*, *Oppilo*, *S. Felicità*, *Casola*, *Freggina*, *S. Felicità-a-Gattaja*, *Faltona*, église du XIe siècle [3], *Villagnagna* près Volterra, église mentionnée en 1015 [4].

Nous noterons surtout l'antique église S. Felicità-in-Versiglia dans les environs de Pietra-Santa; elle fut reconstruite au XIe siècle en pierre de taille avec trois nefs et fenêtres aussi étroites que des barbacanes. Elle est déjà mentionnée en 855. Aujourd'hui on la voit malheureusement affectée à des usages profanes [5].

Florence. — Le monastère de Sainte-Félicité à Florence, dans l'Oltr'arno, se rattache aux plus anciens souvenirs chrétiens de cette ville. En 417, il y avait déjà en cet endroit un petit oratoire dédié aux saints Macchabées auquel le monastère fut annexé en 900. Les nombreuses inscriptions re-

1. Nicolini, *Hist. della chiesa di Chieti*, p. 226.
2. De Rossi, *Bull.*, 1884, p. 113.
Garrucci, *Storia dell' arte*, pl. CCLIV.

1. Muratori, *Antiq.*, V. p. 461.
2. Pertz, *Chron. cass.*, VII, p. 607.
3. Repetti, *Dizionario*. Dans le Mugello on trouve une église dédiée à sainte Félicité; mais l'image du sceau, qui porte les sept fils martyrs, prouve que la patronne est bien celle de Rome (Brocchi, *Storia del Mugello*, p. 239).
4. Muratori, *Antiq.*, V, p. 239.
5. Repetti, IV, p. 227.

trouvées en 1736, en fondant l'église moderne, autorisent à croire qu'il y eut en cet endroit un hypogée chrétien[1]. Le souvenir des Macchabées peut faire douter que la sainte patronne soit celle dont nous recherchons les monuments.

Vérone. — A Vérone, nous trouvons des reliques de sainte Félicité dès 1140. De plus, nous trouvons, sur un plan de 1737, une église sous ce vocable[1].

Venise. — Parmi les mosaïques du transept de Saint-Marc, un médaillon encadre la figure de sainte Félicité[2].

1. Fantozzi, Plan de Florence.
On en voit la figure sur le plan de Ptolémée de la Bibl. nat., XV. Voy. *la Toscane au moyen âge*.
2. Lettre de M. le chanoine Arbellot, 19 août 1889.
Lettre de M. Leroux, archiviste de la Haute-Vienne.

1. *Topographie*, V, 6, 22.
Ughelli, *Italia sacra*, V, p. 798.
Privilège d'Adrien IV, en 1158.
2. Pasini, *S. Marco*, p. 121.

FRANCE

Limoges. — Le culte de sainte Félicité a dû prospérer surtout au centre de la France, autour des célèbres abbayes de Beaulieu et de Vierzon qui gardaient le principal dépôt de ses reliques. Il existe encore à Limoges une petite chapelle ogivale qui, depuis la Révolution, est devenue une pauvre habitation particulière. Dans le principe, elle était dédiée à la Sainte-Trinité, et la tradition en faisait remonter l'origine à saint Martial. Elle s'élève dans le faubourg du Pont-Saint-Martial. Incendiée en 1105, incendiée de nouveau en 1182 pendant les guerres des Anglais, elle fut reconstruite en l'honneur de saint Symphorien, dont elle porta le nom pendant le XIIe et le XIIIe siècle (chartes de 1233 et de 1265). Elle ne semble avoir pris le vocable de sainte Félicité qu'au XIVe siècle (chartes de 1308, 1371, 1381)[2].

Au milieu des mutilations auxquelles l'ont réduite les habitants modernes, on retrouve assez facilement son ancien aspect. Sur le pignon, une large porte ogivale était surmontée d'une autre baie qui donnait le jour à l'intérieur, et qu'on a presque entièrement détruite en perçant une grande croisée carrée; aux angles et sur le retour il y avait des contreforts; sur la façade latérale, on voit encore dans le milieu de deux contreforts une fenêtre ogivale. Dans le fond à gauche de la chapelle est une annexe, qui servait peut-être de sacristie et qui est antérieure à l'interdiction du culte[3].

On lisait dans cette église une inscription rappelant la peste qui désola Limoges à la fin du XVIe siècle et les tombeaux de personnes qui avaient été obligées de s'y faire enterrer:

> ... LESQUELS COURANT LA CONTAGION
> NE POUVANT ÊTRE ENSEVELIS AUX TOMBE-
> AUX DE LEURS PRÉDÉCESSEURS EN L'ÉGLISE
> DE S. PIERRE DU QUEYROIX DE LIMOGES
> ESLEURENT EN CE LIEU LEURS SÉPULTURES[4]

Les armes des Sarrasins se voyaient au-dessous de cette inscription.

Beaumesnil a donné un dessin[5] de ce sanctuaire, situé au bord de la Vienne, en copiant les ruines, aujourd'hui disparues, du palais de Duratius. On y voit, à gauche de la porte, une fenêtre ogivale qui est sans doute une fantaisie et, au-dessus du pignon, un petit beffroi qui semble plus vraisemblable (pl. XVI).

3. Dessin de M. Louis Guibert.
4. Migne, *Dict. d'épigraphie*, I, p. 754.
5. Tripon, *Historique monumental du Limousin* (LK2 872. Réserve 1834).
Le dessin de Beaumesnil était conservé à l'abbaye des Feuillants, à Limoges.
Duroux, pl. I.
Un croquis informe en existe aussi dans les annales du P. Saint-Amable.

Tulle (Corrèze). — *Abbaye de Beaulieu.* — (846) Fondation de l'abbaye de Beaulieu, par Raoul, archevêque de Bourges; des reliques de sainte Félicité y sont déposées. — Vocable de l'abbaye. — (ix[e], x[e] et xi[e] siècles) Riches donations. — (1031) Spoliation. — — Peinture dans la chapelle de la sainte Vierge. — (1097) Parties absidales de la nouvelle église de l'abbaye en construction. — (xii[e] et xiii[e] siècles) Construction des nefs et du portail de l'église. — (xiii[e] siècle) Châsse de sainte Félicité sur le maître-autel. — (xiii[e] siècle) Le bras reliquaire. — (1379) Plaintes portées devant le pape contre les spoliateurs du monastère. — Aliénation. — (1569-1574) L'abbaye ruinée par les huguenots. — Désorganisation du monastère. — Efforts pour le réformer. — (1661) La réforme confiée aux Bénédictins de Saint-Maur. — Dom Lieutaud, ses projets. — (1663) Plans des archives, devis. — Manque de ressources pécuniaires. — (1676) Retable de l'autel de Saints-Prime-et-Félicien. — (1678) Réparations dans l'église. — Retable de la chapelle de Notre-Dame. — (1680) Dom Dupont, prieur, nouveau plan. — (1682) Forfait pour la construction d'un vaste bâtiment pour les religieux. — (1691) Travaux dans le chœur de l'église. — Monasticon gallicanum, gravure de Dom Germain († 1694). — (1720) Boiserie dans le réfectoire. — (1723) Historique par Dom Amand Vaslet. — (1859) Cartulaire recueilli par M. Deloche. — (1879) Restauration par M. de Baudot. — (1881) Incendie des bâtiments exécutés par Dom Dupont.

L'abbaye de Beaulieu est le plus grand monument que nous possédions en France du culte de sainte Félicité, monument qui lui fut consacré dès le milieu du siècle. M. l'abbé Poulbrière a publié dans le *Bulletin archéologique de la Corrèze* (t. VI, 1 liv.) un curieux manuscrit d'un de ses derniers prieurs, Dom Amand Vaslet, qui le rédigea en 1727. L'histoire de la fondation est ainsi rapportée :

« Rodolphe (ou Raoul), étant archevêque de Bourges depuis six ans, c'est-à-dire depuis 840[1], fonda l'abbaye de Beaulieu l'an VI de Charles le Chauve, qui revient l'an 846 de la naissance de J.-C. Il la dota dans l'étendue du pays de Turenne de diverses terres et héritages de son patrimoine, dont la plupart lui étaient échus par donation du comte Rodolphe, son père ; ce qui fait voir qu'il était seigneur et propriétaire dudit pays. Le lieu de la fondation s'appelait auparavant *Vellin* ou *Vellines*, et il fut nommé par le saint fondateur Beaulieu, peut-être à cause de l'agrément que devait lui donner l'abbaye, où il y a une fort belle église, longue de vingt-sept toises sur neuf de largeur, ou encore à cause de sa situation très agréable le long de la Dordogne, avec un cercle de hautes collines, toutes remplies de vignes, et un vallon bien cultivé où a été bâti le monastère... » (p. 70).

On peut affirmer, pièces en main, que les reliques de sainte Félicité se trouvaient déposées à l'abbaye dès le temps de sa fondation[1]. M. Deloche rapporte plusieurs chartes qui la mettent sous le vocable de la sainte et qui, par conséquent, accusent la présence des reliques. Une des plus curieuses est celle du comte Jouffroy, le frère du saint fondateur, qui fit des donations testamentaires au monastère nouvellement fondé, nouvellement appelé Beaulieu et dédié à la sainte martyre Félicité : ... « Quamobrem ego igitur in Christi nomine Godefredus, gratia divina favente, comes, consentibus uxore mea Gerberga et filiis meis Godefredo et Rodulfo hujus sæculi casum pertractans et misericordiam Dei reminiscens, cedo res proprietatis meæ ad monasterium, quod nuper a rusticis Vellinus, *sed novo opere a nobis Bellusloсus* nominatur, et est constructum in honore S. Principis apostolorum et sanctæ *Felicitatis* martiris et s. Ursini et Marcellini confessoris, aliorumque sanctorum, ubi vir venerabilis Garulfus abbas præesse videtur[2]. »

Dans une donation de 895, nous lisons encore : « In honore videlicet s. Petri et s. *Felicitatis* aliorumque sanctorum... »

Cette formule de donation : « monasterio S. Petri et S. Felicitatis aliorumque sanctorum » se retrouve à la fin du ix[e] siècle dans des actes de 868, 887, 888, 894, et pour le x[e] dans des actes de 904, 913, 916, 917, 968, 971.

Nous citons ces dates non seulement comme preuve de l'antiquité du vocable de sainte Félicité, mais aussi pour le souvenir de la dévotion.

Certains donateurs attribuaient une destination à leurs libéralités, témoin le moine Bernard, au commencement du xi[e] siècle, qui achète des terres et des vignes pour payer, par leur produit, le luminaire de la chapelle de la Sainte-Vierge. La charte rapporte une sorte de programme des peintures

1. Selon M. Deloche qui cite les preuves, l'élection de Rodolphe au siège épiscopal se place entre le 29 juillet 842 et le 31 décembre de la même année. Le monastère de Beaulieu fut nécessairement fondé en 855.
Deloche, *Cartulaire*, CCXXIX.

1. Notice ms. de D. Estiennot. Bibl. nat., latin, 12747, p. 91.
2. Deloche, *Cartulaire*, p. 10.

qu'il voulait qu'on exécutât, désignant les scènes de l'Annonciation, de la Visitation, de Noël; l'Enfant Jésus nourri, présenté au Temple, adoré par les Mages. Ces données intéressent trop l'histoire de l'art et celle de notre abbaye pour ne pas être citées textuellement : « Voluit in eodem monasterio depingere qualiter Dei Filius pro nostra redemptione se humilians est ab Angelo nunciatus; quomodo jam dicta ejus Genitrix, eum in hutero gestans, salutavit Elisabeth; quomodo natus; qualiter nutritus; quomodo a venerabili sene in templo est presentatus; quomodo a Magis adoratus. »

L'abbaye carlovingienne de Beaulieu a complètement disparu; la seule partie de l'église que nous possédions encore date du XIIe siècle. M. Deloche présume que, dès l'année 1097, l'abside était en reconstruction. L'abside, le transept, le dôme ont, selon lui, des analogues dans l'église de Tulle (1105), d'Aubazine (1150); le portail méridional est franchement roman; les nefs, un peu postérieures, de la fin du XIIe siècle, sont déjà ogivales. Nous en ferons tout à l'heure la description.

Lorsque la nouvelle église fut élevée, on s'empressa de lui rendre son plus précieux trésor, les reliques de sainte Félicité, qui furent placées à l'endroit le plus honorable, au-dessus du maître-autel, et couvertes par une magnifique châsse de vermeil. Voici la description que nous en a laissée l'inventaire du 27 mars 1432 : « Item super dictum altare ad pedem magni crucifixi est griba magna satis, de fuste, desuper cooperta de argento et super deaurata, in qua dicitur inesse corpus vel ossa sanctæ Felicitatis... »

La position de cette châsse au-dessus de l'autel indique peut-être qu'elle était contemporaine du renouvellement de l'église; au XIIe siècle, les corps saints, au lieu de reposer sous l'autel, dans un caveau nommé confession, furent élevés au-dessus de la table sacrée et, dans cette position en vue, entourés des plus magnifiques ornements. Le mot *griba* signifie précisément châsse et même châsse portative, comme le prouve ce passage cité par du Cange et qui concerne les usages de cette partie de la France au moyen âge. On lisait, dans un manuscrit des coutumes de Saint-Augustin de Limoges : « Monachi S. Martini debent ire primi, et postea nos et postea canonici cum clericis et debent portare *gribam* cum reliquiis s. Justi in primo capite processionis. »

Beaulieu, richement doté dès l'origine, pouvait ainsi montrer sa prospérité dans la beauté des pièces de son trésor, mais il fut exposé de bonne heure à des spoliations qui ne devaient se terminer qu'à sa ruine. Les comtes de Toulouse, qui avaient dépouillé les neveux de saint Rodolphe du comté de Quercy, s'emparèrent de l'abbaye de Beaulieu et la donnèrent en bénéfice au comte de Périgord, ensuite au vicomte de Comborn; ce qui résulte des plaintes déposées par les religieux devant le concile de Limoges en 1031.

« Mais ce qui a causé la ruine quasi totale du monastère de Beaulieu, tant pour le spirituel que pour le temporel, c'est l'armée des calvinistes ou huguenots... Ils en voulaient aux églises pour contenter leur avarice et leur cupidité, en pillant les beaux reliquaires et autres richesses dont la dévotion des fidèles les avait enrichies... Le monastère de Beaulieu ne fut pas plus exempt de leur fureur que les autres. On le voit par le verbal et attestation du ravage que le monastère et les moines souffrirent; il fut fait le mercredi 14 décembre 1569. Il y est dit que les gens du camp des princes et de l'amiral de Coligny vinrent à Beaulieu et, croyant trouver un riche butin dans le monastère, se jetèrent dedans, tuèrent le pitancier et trois autres prêtres séculiers, firent brûler le chœur qui était bien travaillé, dépouillèrent les autels, brûlèrent les tableaux, brûlèrent aussi les papiers et titres, emportèrent la moitié des cloches, brisèrent les vitres dont ils emportèrent le fer et le plomb, emportèrent les reliquaires, et il y en avait de très beaux, ruinèrent les habitations des religieux, n'y laissant que des murailles presque inhabitables... Les habitants, s'étant joints aux soldats, délibérèrent et conclurent qu'il fallait abattre et détruire l'église du monastère, et ils commençaient déjà à saper le dernier pilier près de la porte, du côté de l'évangile; mais un huguenot leur ayant représenté que si l'on abattait cette église qui est au milieu de la ville, ce serait un réceptacle de crapauds et de serpents, que d'ailleurs cette église leur servirait de prêche et de local à faire leur cène, ces misérables se rendirent à ces raisons et se désistèrent de leur malheureuse entreprise (1569).

« Les calvinistes assiégèrent et prirent la ville de Beaulieu en l'année 1574. Ils pillèrent derechef

l'église et les habitations des religieux et de l'abbé. »

N'ayant pas détruit l'église, les calvinistes voulurent au moins la déshonorer et en cacher la porte méridionale qui est la partie la plus riche et un des monuments les plus brillants de l'époque romane; ils imaginèrent dans cette intention de construire tout auprès la halle, c'est-à-dire un misérable hangar qui la masquait complètement et qui la fit fermer jusqu'en 1724.

Les ruines matérielles étaient peu de chose en comparaison des désordres qui en furent la conséquence pour les religieux.

Enfin l'administration de l'abbaye tomba entre les mains de Mgr de la Tour-d'Auvergne, cardinal de Bouillon (1659), dont la main plus ferme devait réaliser une réforme depuis longtemps attendue; il appela des moines de la congrégation de Saint-Maur, aussi remarquables par la science que par leurs vertus, et passa un concordat, le 21 juillet 1661, avec Dom Benoît Brachet, assistant du supérieur général de la congrégation, et, le 11 mars 1663, il remit l'abbaye à Dom Claude Lieutaud.

La tâche qu'acceptait ce nouveau prieur était considérable; il dut d'abord s'occuper de relever les ruines[1]. Dans l'église il y avait à peine trois autels où l'on pût dire la sainte messe; il fallait en dépouiller un pour garnir l'autre. La sacristie était derrière le grand autel, auquel on montait par huit marches, ce qui a duré jusqu'en 1692. Pour les lieux réguliers, ils ressemblaient à des masures; il n'y avait en état que les loges du cellerier, du sacristain, de l'infirmier et du chambrier. Dans le cloître, la plupart des pilastres et arcades étaient sur pied, mais en mauvais état, et tous les toits enlevés. La chapelle de Notre-Dame n'avait plus d'autel et était devenue un réceptacle d'ordures. En certaines parties du logement de l'abbé il ne restait que les murailles; on ne pouvait même retrouver l'emplacement de la cuisine.

Dom Lieutaud s'appliqua à recueillir des fonds pour subvenir aux dépenses les plus urgentes et fit faire le plan de l'abbaye que nous avons encore dans les collections des Archives nationales. Il ne perdit pas de temps, puisqu'il fut nommé le 11 mars 1663 et que notre plan est daté du 2 mai de la même année[1]. Ce plan n'est pas seulement un relevé, mais un projet de restauration; il est double et porte des variantes parmi lesquelles il est assez difficile de distinguer ce qui existait de ce qui était projeté; nous avons indiqué par un ponctué le double dans notre gravure. Il ne paraît pas toutefois que les réparations fussent promptement entreprises ou du moins achevées; ce ne fut qu'en 1670 que le chapitre fut nettoyé et pavé, et le cloître couvert, lambrissé et pavé.

Cette lenteur provenait du manque de ressources des nouveaux religieux. Le prieur Dom Sixte Mounier, qui succéda à Lieutaud en 1672, ne put faire aucune réparation. Son successeur, Claude de Benaud, eut le moyen d'exécuter le retable de l'autel des Saints-Prime-et-Félicien (1676).

Dom Poirier, prieur en 1678, répara l'église et y fit faire un retable pour la chapelle de Notre-Dame.

Dom Dupont prit la direction du monastère en 1680. C'est précisément la date d'un plan des Archives qui dut être fait sur sa demande et qui accuse certaines différences : une cour est figurée à la place de la chapelle de Notre-Dame. Le réfectoire est indiqué en ruine; les bâtisses devant le portail occidental ont disparu, des stalles sont dessinées dans le chœur.

Dom Dupont dota le campanile d'une seconde cloche et commença aussi sur forfait (1682) un nouveau bâtiment pour loger les religieux, bâtiment qui ne devait pas avoir moins de deux cent quarante pieds; il est question de la couverture en 1684.

En 1691, on travailla au chœur de l'église, on en éloigna la sacristie, on rouvrit les fenêtres qui étaient fermées, on répara les piliers, etc.

En 1705, on construisit une galerie au-dessus du pressoir, on commença un grand escalier qui monte au dortoir et qui fut achevé en 1709.

Dom Joseph Malevergne, ayant été nommé prieur, disposa trois chambres de l'hôtellerie où était l'ancien dortoir touchant à l'église sur le chapitre; il fit entourer de murailles la basse-cour, fit faire la porte d'entrée, acheta les boutiques et les maisons qui étaient bâties devant la grande

1. Cet état se connaît par le procès-verbal qu'en fit faire le cardinal de Bouillon et par le plan des Archives que nous avons copié.
Bull. de la Corrèze, p. 149.

1. Archives nationales, IIIe classe. Corrèze, no 12.

porte de l'église, ordonna une suspension en forme de crosse pour le saint sacrement[1].

En 1720, on recouvrit le réfectoire de boiseries de noyer.

En 1726, on construisit des écuries.

Les débris qui nous restent des édifices du XVIIe siècle, écrivait M. Deloche, sont peu considérables; on n'y distingue plus qu'un grand escalier à larges dalles, conduisant à une série de cellules carrées assez spacieuses et voûtées que l'on appelle encore le *dortoir des religieux;* enfin, sous ce dortoir, une vaste salle dallée couverte de larges voûtes à côté de laquelle était le four de la boulangerie et que nous croyons être la cuisine du monastère. Ce four est de nos jours occupé par un boulanger de la ville[2].

Ces restes eux-mêmes des constructions de Dom Dupont ont disparu dans l'incendie du 12 novembre 1881[3].

Description. — A cette notice historique nous ajouterons quelques lignes de description de la vieille abbaye telle qu'elle devait être avant les ravages des calvinistes. Cet éclaircissement doit accompagner le plan et l'essai de restauration en perspective que nous avons tenté[4] (pl. XIII, XIV).

L'abbaye était appuyée à l'est et au nord par les anciennes fortifications de la ville de Beaulieu, dont les maisons particulières avaient franchi l'enceinte; elle y trouvait une défense excellente. J'ai supposé que, du côté de la place de la Brigole, les religieux, comme on le voit dans d'autres couvents du moyen âge, n'avaient pas renoncé à se couvrir de quelque rempart, et j'ai dessiné par un mur crénelé le préau de l'église.

L'église de Beaulieu est entièrement conservée; elle offre, au pied d'une robuste tour, un portail à trois archivoltes de style de transition, surmonté de trois fortes arcades de même époque au premier étage et, au-dessus, de trois baies ogivales qui semblent un peu postérieures. Le couronnement de la façade était crénelé.

L'intérieur est partagé en trois nefs; la nef centrale ogivale a sous clé 17m,77 de hauteur; elle est portée par une double rangée de six piliers avec colonnes engagées; elle a entre les bases de ses piliers une largeur de 6m,50. Du portail à l'hémicycle, on mesure une longueur de 53 mètres.

Les piliers se composent d'un carré auquel se rattachent quatre demi-colonnes; ces colonnes ont des bases antiques et leurs fûts élancés et couronnés de chapiteaux très simples avec feuilles légèrement recourbées en volute.

Les nefs latérales ont sous clé 9m,90 et, comme largeur, 3 mètres; la largeur totale de l'église égale 17m,80. On remarquera les piliers qui partagent les nefs : les premiers en partant du bas de l'église sont de forme ogivale et le dernier vers le transept est à plein cintre.

Le transept est surmonté d'une lanterne octogone d'une hauteur sous clé de 23 mètres, semblable à celle qui se voyait autrefois à Saint-Martin de Tulle et s'observe encore à Aubazine.

La largeur du transept est de 38 mètres. La branche septentrionale aujourd'hui fermée avait autrefois une ouverture sur le cloître.

Deux chapelles demi-circulaires, l'une de Sainte-Émélie, l'autre de Saints-Prime-et-Félicien, se rattachent à ce transept.

Le chœur, entouré de colonnes, est enveloppé par un déambulatoire demi-circulaire avec trois chapelles en demi-tours rondes, dédiées à saint Jean, à la sainte Vierge, à saint Blaise; le maître autel est dédié à sainte Félicité.

Les constructeurs de l'église, très sobres d'ornementation, semblent avoir réservé la richesse pour la porte méridionale, un des plus remarquables travaux romans[1]. Dans le tympan, sous un arc légèrement ogival, on a représenté le Jugement dernier; au milieu, à une grande échelle, le Souverain Juge étendant les bras comme sur le Calvaire pour faire le partage éternel; derrière lui, deux anges apportent la croix, la pièce de conviction du procès suprême; aux deux côtés de son trône sont rangés des apôtres; tout auprès, deux anges jettent de leurs trompes un appel retentissant, sous lequel les tombeaux s'ouvrent et les morts se réveillent. La sculpture, barbare à certains points de vue, est éminemment monumentale; elle garnit tout le

1. Cette suspension subsiste encore. Voy. la notice de M. Rupin, *Bull. scientifique de Brives*, III, p. 503.
2. Deloche, *Cartulaire, éclaircissements.*
3. Abbé Poulbrière, ms. de Dom Vaslet.
Bull., VI, p. 146 en note.
4. Voy. la belle restauration de l'église abbatiale dessinée en 1879 par M. de Baudot.

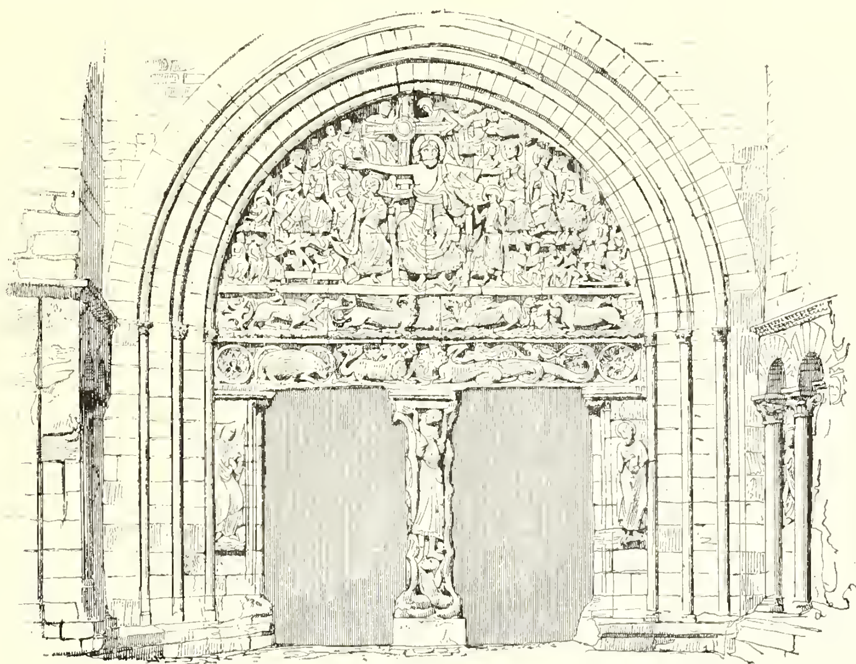
1. Abbé Poulbrière, Le portail de Beaulieu, *Revue de l'art chrét.*, 1870, p. 272.

tympan sans confusion, sans recherche d'effet d'ombre et de lumière heurtée qui ruine l'effet d'ensemble.

Sous les pieds du Christ, deux frises de sculptures présentent des monstres qui s'emparent des damnés. Au-dessous, le meneau de la porte est orné d'une figure d'Atlas, les pilastres latéraux offrent les images de saint Pierre avec les clés et de saint Paul avec son livre. Les faces latérales des contreforts, ceux mêmes qui accompagnent ce portail,

A l'est du cloître, trois grandes arcades mettaient ses galeries en relation avec le chapitre. Cette salle capitulaire était couverte par six voûtes d'arêtes dont les retombées centrales avaient lieu sur deux grosses colonnes cylindriques[1]. C'est au-dessus que s'étendait le dortoir des religieux.

Auprès du chapitre, une petite porte donnait accès au logement de l'abbé et à la chapelle de Notre-Dame, précédée d'un vestibule, voûtée en arêtes, soutenue par des contreforts extérieurs,



Beaulieu. — Portail méridional, d'après une photographie communiquée par M. Rupin.

ont reçu une riche décoration d'arcades et de figures.

De l'église on communiquait avec le cloître; ce cloître, assez vaste, affectait la forme d'un quadrilatère, avec galeries tout au pourtour; il avait six arcades sur la longueur et cinq seulement en largeur, et autant de voûtes d'arêtes contre-butées par des contreforts à l'extérieur. La perspective du monasticon suppose deux colonnettes affrontées, ce qui reporterait le style de cette construction à une époque tout à fait étrangère aux édifices de Beaulieu. Le plan des Archives est si explicite que nous ne pouvons mettre son témoignage en doute : il nous offre des voûtes d'arêtes, des contreforts comme conséquence et exclut ainsi les éléments des cloîtres romans. Le puits n'était pas au milieu, mais dans l'angle sud-ouest de l'enclos.

éclairée par une seule fenêtre et dont l'épaisseur des murailles est une preuve de son ancienneté.

Au moment de la restauration bénédictine cette partie était tellement ruinée que le plan ne présente que des données incertaines. Les réfectoires étaient toujours situés à l'opposé de l'église, ici il occupait presque entièrement la face septentrionale du cloître; le plan des Archives de 1680 l'indique comme ruiné.

La face ouest du cloître, d'après un des plans des Archives, était contiguë à de petites constructions peu importantes mais peu anciennes, et leur absence dans les autres plans bénédictins laisse croire qu'elles n'ont jamais existé qu'à l'état de projet.

1. Voy. tout à fait la même disposition à Sainte-Perpétue de la Celle.

Les services les plus importants étaient groupés autour de l'église et du cloître; les édifices secondaires, les communs se trouvaient répartis dans un plus grand rayon. De petits bâtiments à l'entrée contenaient les logements du prévôt, du doyen, de l'aumônier qui avait un jardin. Le long des murailles de la ville s'étendait un beau jardin pour la communauté.

En revenant vers l'est, on trouvait l'infirmerie, complètement isolée des bâtiments conventuels, le cimetière, à l'abside de l'église. Les murailles urbaines, pliées en cet endroit, étaient encore flanquées d'une tour et revenaient au midi en embrassant le pourtour de l'église.

Presque tout le trésor a disparu; cependant un bras de sainte Félicité, conservé séparément du corps, était déposé dans un beau reliquaire en forme de bras que nous avons encore, mais dépourvu de sa relique. Un ancien inventaire, cité par Dom Vaslet, le décrit ainsi : « Item fuit exhibitum aliud reliquiare argenteum, cum sua porta seu janua, factum ad modum brachii, infra quod consistit brachium beatæ Felicitatis. Quando defertur unum panum parvum, argenteum, deauratum, cum uno annulo in medio digitorum, in quo[1]... » (pl. XV).

Ce bras d'argent, sauf les médaillons et autres ornements qui sont dorés, a o^{m},49 de hauteur; la main est privée d'un doigt et de l'anneau que garnissait sans doute une pierrerie de valeur, elle tient une petite boule; au poignet, sous un anneau de filigranes et de gemmes, paraît la tunique intérieure ornée de losanges gaufrés, et un peu plus bas, sous une bordure de filigranes gemmée, s'ouvre la manche de la tunique. Cette manche a sa couture cachée par une bande aussi filigranée et gemmée; elle est semée de petits disques dorés avec des aigles entourés d'un grenetis. Ces petits disques, dont beaucoup font malheureusement défaut, étaient fixés par deux rivets rappelés encore par des trous. Ces aigles figurent le dessin de l'étoffe qu'a choisi l'orfèvre, dessin fort répandu dans les tissus du XIIe et du XIIIe siècle; nous en avons un exemple peu éloigné, comme temps et lieu, dans la tunique de saint Étienne, conservée à Ambazac[2] (Haute-Vienne) (1121); on y voit aussi des aigles avec les ailes déployées, dans des médaillons. Les inventaires sont remplis des descriptions d'étoffes de ce genre. Il semble que cet ornement ait été surtout affectionné en Allemagne, à cause des empereurs; au Campo Santo de Pise, sur la statue funèbre de Henri VII, le sculpteur a jeté un grand pallium tout brodé d'aigles dans des octogones.

On pouvait vénérer les précieux os de la martyre par une petite porte encore bien conservée, qui s'ouvre en tournant sur deux charnières et qui se ferme, du côté opposé, par une broche. Cette porte cintrée est treillagée et ornée; à chaque intersection des mailles du treillis est placée une petite croix équilatérale.

La partie inférieure du reliquaire est moderne[1]; il était peut-être monté sur un socle comme le bras de saint Bernard de Menthon, à Saint-Maurice d'Agaune[2], ou le beau reliquaire de même forme qui de la collection Soltykoff passa dans celle de M. Basilewski sous le n° 148[3]. Ces deux pièces offrent une grande analogie avec l'objet que nous étudions et sont attribuées par les savants aux XIIe et XIIIe siècles.

M. le curé de Beaulieu avait envoyé à l'Exposition de 1889 ce bras, un autre bras d'argent contenant des reliques de saint Émilien et un coffret en forme d'église, consacré à celles de saint Prime. On voit sur cette châsse figurée l'histoire des Mages.

DIVERS. — *Clermont.* — Dès l'époque carlovingienne un autel dédié à sainte Félicité existait dans l'église Saint-Martin. Le manuscrit de Savaron décrit ainsi sa position : « Inter Rubiacense monasterium et S. Victoris ecclesiam in radicibus Waiferi Castri[4]. »

Au VIIIe siècle, les riches reliquaires de Saint-Riquier possédaient de ces restes.

Une église est encore dédiée à sainte Félicité, dans la Somme, à Lignières-Chatelain (près Poix).

Gellone. — La Bibliothèque nationale, dans le curieux sacramentaire du VIIIe siècle, porte une oraison en l'honneur de nos deux saintes (pl. XVI).

1. *Bull. d'arch. de la Corrèze*, VI, p. 86. Voy. un croquis de M. RUPIN.
2. *La Messe*, VIII, p. 93, pl. DXLI.

1. Ce précieux objet a été exposé en 1889 au Trocadéro où nous l'avons dessiné.
2. AUBERT, *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, pl. XXVIII, XXIX.
3. *Collection Basilewski*, pl. XXV. Il est attribué au XIIIe siècle.
4. SAVARO, *De sanctis ecclesiis Claramontii*, p. 55.

Andlau (Alsace). — La petite ville d'Andlau possède une église fondée par l'impératrice sainte Richarde († 893), comme conventuelle ; elle était sous le patronage de saint Fabien et sainte Félicité, mais aujourd'hui elle est sous celui de saint Pierre et saint Paul et de la sainte impératrice ; on n'y conserve du reste aucune trace du culte de notre sainte. Sa vieille crypte remonte à 880[1].

Ajaccio. — La ville de Pietra-Bugno a une église Sainte-Félicité.

BELGIQUE

Gand. — Pertz mentionne une relique au monastère de Saint-Pierre[1].

Liège. — Cette ville possède trois os de saintes Perpétue et Félicité[2].

ALLEMAGNE

Les monuments de sainte Félicité en Allemagne ne paraissent pas avoir été multipliés au moyen âge. Cependant ils ne nous font pas tout à fait défaut. Nous citerons une église dédiée à saint Fabien et sainte Félicité, dont l'origine remonterait à 880.

A *Wittenberg*, dans une monstrance de cristal du xive ou xve siècle, ayant la forme d'un ciboire pédiculé, on conservait des cheveux et deux petits ossements de sainte Félicité[2].

Dans le manuscrit des Archives d'État de *Münster*, d'où nous avons tiré plusieurs documents, notamment pour sainte Cécile, il existe une miniature du xiie siècle qui figure notre sainte dans un médaillon (mss. de Corvey, I, 133, f° 88). Elle est voilée, nimbée, lève la main droite en signe de prière et tient un vase de la gauche. Sa tunique est ornée aux manches et à la ceinture (pl. XVI).

Schwarzach (Autriche) avait une église dédiée à sainte Félicité[3].

Aix-la-Chapelle. — Manuscrit du xe siècle qui mentionne la fête[4].

Trèves. — Dans la crypte de Saint-Maximin dès 952 on avait déposé des reliques[5].

Himmerode (Wittlich) possédait aussi des reliques en 1170[6].

1. Pertz, XV, p. 628.
2. Inventaire de l'église de Wittenberg illustré par Cranach le Vieux en 1509.

1. Lettre de M. l'abbé Kieffer, 3 fév. 1890.
2. Reusens, Kuyl et Ridder, *Analecta* pour servir à l'histoire de Belgique.
3. Bucelini, *Germ. sacra*, II, p. 19.
4. P. Beissel.
5. Pertz, XV, p. 967.
6. *Id.*, XV, p. 1283.

Seligenstadt. — Reliques mentionnées dans la célèbre abbaye [1].

Lunébourg (Hanovre). — Relique mentionnée en 1157 [2].

Hildesheim (Hanovre). — Manuscrit du XIe siècle qui mentionne la fête.

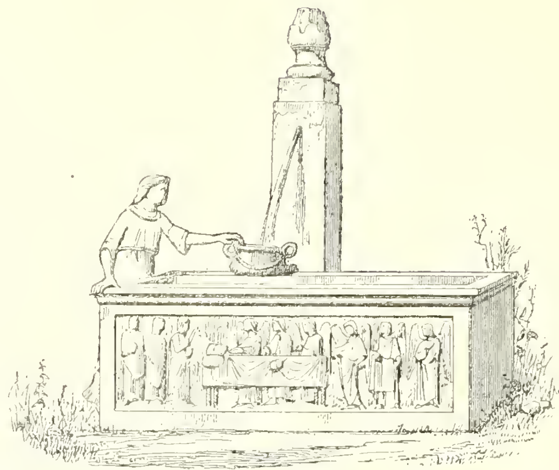
1. Weickens, *Eginardus illustratus*, p. 59.
2. Pertz, XXIII, p. 398.

Prefflingen (Ratisbonne). — Reliques [1].

Rantzow (Holstein). — Reliques mentionnées en 1266 et 1283 [2].

Saint-Gall (Suisse). — Les noms de saintes Félicité et Perpétue figurent sur un manuscrit du IXe siècle de la riche bibliothèque de cette ville (pl. XII).

1. Pertz, XV, p. 1077.
2. *Id.*, p. 1107 et 1108.



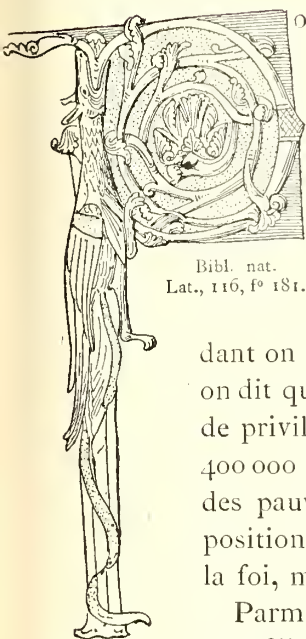
Abbaye de la Celle. — Sarcophage transformé en fontaine (dessin de M. Formigé).

LES SAINTS DE LA MESSE

ET LEURS MONUMENTS

SAINT CHRYSOGONE

NOTICE BIOGRAPHIQUE


Bibl. nat.
Lat., 116, f° 181.

POUR étudier la vie de saint Chrysogone, que les Grecs appelaient « le grand martyr », nous ne trouvons que des souvenirs rares, souvent peu certains. Nous devons cependant les rappeler tels que la tradition, qui est fort ancienne, nous les livre, parce qu'ils nous montrent ce qu'a été sa vie glorieuse dans la vénération de la postérité. Leur authenticité importe moins à la gloire des saints que les sentiments d'amour et de croyance qu'ils ont éveillés dans le cœur des peuples; c'est de ce culte dont nous faisons l'histoire et dont nous recherchons les monuments.

D'après son nom, Chrysogone semble avoir été Grec d'origine, cependant on nous le montre à Rome participant dans un rang élevé aux honneurs civiques; on dit qu'il appartenait à l'ordre des chevaliers, ce qui signifie aussi qu'il était revêtu de privilèges et possesseur d'une grande fortune, puisqu'il fallait avoir au moins 400 000 sesterces pour en faire partie. On a trop dit que l'Église ne possédait que des pauvres et de petites gens dans son sein[1]. Chrysogone joignait à une haute position sociale l'honneur d'être chrétien, et chrétien éprouvé; il avait non seulement la foi, mais il l'avait communiquée autour de lui à de nombreux prosélytes.

Parmi ses amis, il comptait Pretextatus et Fausta, riches patriciens qui avaient une fille appelée Anastasie qui fut élevée dans la vraie religion; il inspirait par ses vertus une telle confiance à Fausta qu'elle ne crut pouvoir mieux faire en mourant, et lorsque sa fille était encore toute jeune, que la lui recommander. Chrysogone accepta le legs et en profita pour enflammer de plus en plus sa jeune pupille de pieuse ardeur et la détacher des biens terrestres.

1. De Rossi, *Bull.*, 1888-89.

Anastasie, on l'a vu, comme il arrive souvent aux jeunes filles qui ne sont plus protégées par leur mère, fit un mariage indigne d'elle et dans lequel elle trouva mille vexations. Pour surcroît de peine, son protecteur fut saisi et mis en prison en sa qualité de chrétien. La persécution commença en 284. Dioclétien, aux débuts de son règne, s'était montré facile pour les chrétiens qu'il admettait aux charges publiques. Sa fille Valérie et plusieurs grands de sa cour l'étaient ouvertement. Mais, à l'instigation de Galère, dit-on, il changea de sentiments et décréta la sanglante persécution que les historiens ecclésiastiques appellent *l'ère des martyrs.*

Anastasie était elle-même en prison par le fait de la tyrannie de son mari et sa seule consolation était de correspondre avec son saint maître. Une dame chrétienne pleine de prudence parvint à transmettre les lettres. Une des lettres de Chrysogone nous a été conservée par Suidas et, en latin, par Adon, dans son martyrologe, au 14 septembre. Il y console la jeune femme en lui montrant la vie comme le passage d'une mer orageuse pendant lequel la tempête ballotte notre nef, mais qui doit se terminer par l'entrée au port et le repos éternel[1].

On dit que Chrysogone resta deux ans enfermé dans les prisons de Rome où il continuait avec ardeur la propagande religieuse. Ce prosélytisme parvint aux oreilles de Dioclétien qui avait quitté Milan pour se rendre à Aquilée. Au printemps de l'année 289, il donna l'ordre au préfet de Rome de faire exécuter les prisonniers chrétiens et de lui envoyer Chrysogone dont il se réservait de juger la cause.

Les actes rapportent l'interrogatoire :

« Chrysogone, dit Dioclétien, je t'ai fait appeler par désir de te voir, et pour t'élever aux premières dignités sous la seule condition que tu te résoudras une seule fois à adorer les divinités qui nous ont tant de fois donné la victoire et que tu offriras un sacrifice à Jupiter pour le salut de l'empire. »

La grandeur des promesses, l'éclat qui environnait l'empereur ne firent pas hésiter un seul instant le cœur éprouvé du confesseur : « Sachez encore, seigneur, lui répondit-il, qu'au dedans et au dehors, je n'adore que le Dieu unique qui a fait le ciel et la terre et qui est le seul vrai. Voilà celui que j'adore, celui que j'invoque, celui que je prie, celui que seul je crains. Les autres divinités, dont vous me parlez et qui ne sont que les simulacres inertes d'impurs démons, je les déteste, je les rejette, je les foule aux pieds : *Ego eum qui vere est Deus mente et oratione veneror; deos autem qui nihil sunt nisi dæmonum simulacra, odi et execror.* »

Dioclétien, peu habitué à la contradiction, ne put souffrir un si fier langage : « Or sus, s'écria-t-il, mettons un terme à une telle obstination; » puis, faisant un signe aux licteurs : « Qu'on fasse tomber cette tête altière qui ne sait pas se plier devant la volonté de son maître ! »

Le confesseur, sorti de la présence du tyran, fut conduit sur le bord de la mer, près de la ville de Grado, à l'embouchure de l'Isonzo, *ad aquas Gradatas*, pendant la nuit, sans que le peuple le sût. Ce lieu appelé S. Canziano, à cinq quarts de lieue d'Aquilée, vit exécuter la sentence. Le bourreau coupa la tête de Chrysogone et la jeta ainsi que son corps dans les flots (calendes de décembre 289).

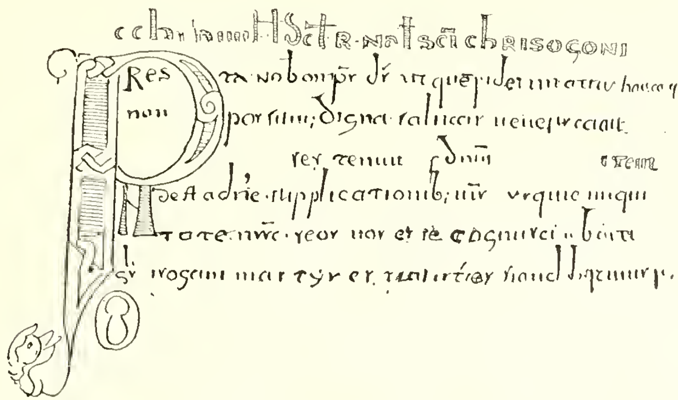
La mer ne conserva pas le précieux dépôt qu'on lui avait livré et les vagues semblèrent respectueusement le rendre au rivage. C'est là que le saint prêtre Zoïle le trouva, le recueillit pour le cacher dans son humble demeure.

Sainte Anastasie, à la nouvelle du voyage de Chrysogone à Aquilée, y était accourue pour lui dire adieu et pour rendre honneur à ses reliques ; elle y rencontra parmi les plus fervents

1. FERRARI les rapporte, p. 78.

chrétiens trois sœurs, les vierges Agape, Chionie et Irène, qu'une vision du martyr lui recommanda spécialement. C'est avec ses nouvelles compagnes qu'elle allait prier à la maison de Zoïle et commença le culte de son saint ami.

Au martyre de Chrysogone se rattacha celui de Canzius, Canzianus et Canzianilla, illustres Romains qui appartenaient à la famille de l'empereur Carinus et à la race des Anicii. Ils quittèrent Rome avec leur instituteur Protus pour fuir la persécution. Ils se réfugièrent à Aquilée où ils la retrouvèrent non moins impitoyable. Ils furent dénoncés, mais, prévenus à temps, ils essayèrent de fuir; ils prirent un char et se dirigèrent vers Grado, espérant se cacher près de la tombe de Chrysogone. Une de leurs mules s'abattit, les retarda et ils furent saisis par les persécuteurs. Leurs corps rejoignirent celui du premier confesseur martyrisé un mois auparavant.



Bibl. nat. Mss. de Gellone. Latin, 12048 (VIIIe siècle).

ITALIE

ROME

Rome. — *Basilique du Transtévère.* — Origine constantinienne. — (ive siècle) Inscription. — (731) Restauration de Grégoire III. — Fondation du monastère. — (ixe siècle) Léon III, Grégoire IV, Benoît III font de riches offrandes. — (xiie siècle) Jean de Crema renouvelle la basilique. — (1123) Il consacre un oratoire. — (1127) Il dédie un autel. — (1128) Son épitaphe. — (1157) Consécration d'un nouvel autel. — (1199) Bulle de privilèges. — (1200) Les Bénédictins remplacés par des prêtres séculiers. — (xive siècle) Mosaïque de Pietro Cavallini. — (1480) Introduction des Carmes dans le monastère. — (1588) Gravure de Francino, description d'Ugonio. — (1623) Le cardinal Borghèse. — Soria renouvelle l'église. — (1626) Il refait la façade (pl. I et II).

La basilique romaine élevée au Transtévère est le plus ancien monument que nous connaissions du culte de saint Chrysogone. Elle existait certainement au ve siècle et rien n'empêche de lui supposer une origine constantinienne. Cette antiquité est constatée par le concile romain tenu en 499, auquel souscrivent deux prêtres de ce titre, l'un du nom de Pierre et l'autre du nom de Redentus. A la fin du siècle suivant, un nommé Jean, qui en était titulaire, intervient au concile tenu du temps de saint Grégoire.

M. de Rossi a retrouvé mémoire d'inscriptions antiques qui appartenaient à l'église primitive. L'une d'elles était appliquée dans la tribune au trône pontifical, *in trono Sci Chrysogoni*: l'acclamation qu'on y lit en l'honneur de la divinité du Fils, auquel nous devons la même adoration qu'au Père, semble une protestation contre les erreurs ariennes et nous reporte, peut-être, au milieu du ive siècle :

SEDES CELSA DI PRÆFERT INSIGNIA XPI
QUOD PATRIS ET FILII CREDITUR UNUS HONOR[1]

1. De Rossi, *Inscript. christ. urbis Romæ*, II, p. 152, 27.

Voici encore une inscription funéraire[1] qui concerne la basilique antique :

PONTIA JUNILLA STERCORA QUÆ VIX. ANN. XXXV
XPI MEN : VIIII. D. XIII. H. IN PACE.

Severano[2] prétend que les vingt-deux colonnes qui entraient dans la composition de la basilique primitive provenaient des thermes d'Alexandre Sévère, qu'on suppose dans le Transtévère. Il est certain que cette basilique fut reconstruite, sans doute sur un plan peu différent de l'ancien; le sol antique est beaucoup inférieur à celui du xiiie siècle, dont le pavage existe encore; on peut s'en convaincre d'après les découvertes voisines, faites dans la demeure des Vigiles[3].

J'attribuerais incontestablement à l'origine les deux colonnes de porphyre, les plus grandes qu'on connaisse à Rome, qui soutiennent l'arc triomphal, car ces éléments de construction ne furent guère renouvelés après le ive siècle. Pour la même raison, je ne pense pas que le pavage antique contînt les grands disques de porphyre que nous voyons à Saint-Jean-de-Latran et dans les premières basiliques, parce qu'on n'aurait pas manqué de faire figurer dans le nouveau pavage des pièces si précieuses.

Hubsch considère comme antiques l'abside, le transept, l'arc triomphal et la façade d'entrée principale; les murs des collatéraux lui semblent avoir été renouvelés[4].

1. De Rossi, *Inscript.*. II, p. 443.
2. *Memorie sacre*, p. 313.
Ugonio, p. 282.
Francesco Albertino, *Stazioni di Roma.*
3. Armellini, p. 202.
4. *Architecture chrét.*, p. XVIII. Pl. III, fig. 11.
Ce savant croit même que les chapiteaux ioniques antiques subsistent sous les stucs du xvie siècle; mais je n'ai vu aucun indice de ce fait.
Canina, *Basiliche*, pl. XLII, p. 84.

La basilique eut besoin d'importantes restaurations au VIII[e] siècle. Vers 731, Grégoire III dut renouveler le toit, refaire la voûte de la tribune, les peintures des murs. Il y ajouta de nouveaux ornements; il fit un ciborium d'argent et, de plus, dit le livre pontifical, cinq arcs d'argent, le tout pesant 220 livres. Ne faut-il pas entendre par ces arcs ceux de l'iconostase qui fermaient l'entrée du chœur; la largeur n'est pas de 9 mètres et convient au nombre d'arcatures.

Grégoire offrit aussi quatre couronnes d'argent, deux pharacanthara, une patène d'argent, un calice d'argent, des vêtements d'autel et des voiles de soie blanche richement ornés qui pendaient tout autour.

Après avoir restauré et remeublé l'église, il voulut pourvoir à son service et construisit auprès un monastère dédié aux saints martyrs Étienne, Laurent et Chrysogone. Il y introduisit des moines, sous la conduite d'un abbé, qui devaient, dans la basilique, chanter jour et nuit les louanges du Seigneur, comme dans les offices de l'église Saint-Pierre. Les religieux ne relevaient pas du prêtre qui possédait le titre. Grégoire n'oublia pas de doter de terres et de revenus le nouveau monastère, exemple qui fut suivi par de pieux fidèles et qui lui valut d'abondantes libéralités de leur part[1].

Ce fut l'asile qu'il offrit aux moines persécutés en Orient par les iconoclastes. Je ne doute pas que l'édifice ne s'élevât à gauche de l'église, précisément au lieu des vastes bâtiments qui devinrent, en 1480, la propriété des Carmes de la congrégation de Mantoue, et qui furent, de nos jours, occupés par les Trinitaires[1]. Parmi les moines primitifs on compte un Étienne, qui monta sur la chaire de Saint-Pierre en 768[2].

Les successeurs de Grégoire III n'oublièrent pas Saint-Chrysogone. Léon III lui donna un vêtement d'autel en stauracin avec bordure de blatthin, et une couronne d'argent de 5 livres; Grégoire IV, un vêtement d'autel en étoffe de Tyr, bordé de stauracin, sur lequel on avait peint à l'aiguille l'histoire de Daniel. Dans cet ouvrage, de façon orientale, le Daniel dut être représenté, comme on le voit dans le manuscrit du Cosmas, en orant, entre les lions, avec le bonnet phrygien et la tenue asiatique qu'on donnait encore aux Mages pendant le IX[e] siècle.

Benoît III offrit cinq calices d'argent, pesant ensemble plus de 30 livres.

Il nous faut descendre maintenant jusqu'au XII[e] siècle pour trouver dans l'histoire de la basilique des travaux importants; à cette époque, Jean de Crema fut nommé, par Pascal II, cardinal de Saint-Chrysogone. Ce prélat joua un rôle important dans les événements contemporains; il eut la gloire d'accélérer la paix religieuse en faisant prisonnier, sous Calixte II, l'antipape Bourdin; sous Honorius II, il fut légat apostolique en Angleterre, présida les conciles de Londres et de Westminster, et, avec le titre de légat, se rendit en Écosse auprès du roi David I[er]. Il eut l'honneur de correspondre avec saint Bernard, qui lui adressa sa cent soixante-troisième épître[3].

Dans les premières années du XII[e] siècle, quand il fut revêtu du titre de Saint-Chrysogone, il trouva son église dans un état lamentable. On ne pouvait y parvenir qu'en descendant un grand nombre de marches, tellement le sol extérieur s'était relevé alentour, ce qui entretenait dans l'édifice une grande humidité, et il fallut procéder à la réfection de l'édifice, si l'on en croit les expressions de l'épitaphe : « *A fundamentis hanc basilicam construxit et erexit.* »

Si les fondations furent rehaussées, le plan antique n'a pas été altéré et même toute la partie absidale put être conservée avec un surélèvement des murs. Lorsque le gros œuvre eut été achevé, on étendit sur tout le sol de la nef le magnifique

1. *Lib. pontif.*, p. 177.
GRÉGOIRE III. Hic renovavit tectum sancti Chrysogoni martyris et cameram sive parietum picturas, cyborium autem de argento, seu arcus quinque, pens. in unum librás 220, ubi obtulit coronas argenteas quatuor, pharacanthara duo, patenam argenteam unam, calicem argenteum unum, seu etiam et vestes altaris et vela serica alba, ornata blatto, circumquaque pendentia. Construxitque monasterium erga eumdem titulum sanctorum martyrum Stephani, Laurentii atque Chrysogoni, constituens ibidem abbatem et monachorum congregationem ad persolvendas Deo laudes in eodem titulo diurnis atque nocturnis temporibus ordinatam secundum instar officiorum ecclesiæ beati Petri apostoli, segregatum videlicet a jure potestatis Presbyteri prædicti tituli. In quo monasterio pro sustentatione ibidem idem ipse sanctissimus vir prædia et dona, atque familiam largitus est. Et diversi alii fideles et amatores Domini nostri Jesu Christi in eodem monasterio sanctorum Stephani, Laurentii atque Chrysogoni prædia et dona devotissimi contulerunt.

1. *Rome dans sa grandeur*, II, p. 99.
2. NIBBY, p. 191. *Lib. pontif.*
3. *Id.*, *id.*

tapis de mosaïque que nous admirons encore; les nefs latérales, peut-être plus simplement ornées, participèrent sans doute à cette richesse.

Les bienfaiteurs des églises réservent toujours une part de leurs libéralités au mobilier et à l'entretien ecclésiastiques; ainsi fit Jean de Crema, qui dota le trésor de vases sacrés, de beaux vêtements, et assura le service divin en augmentant les biens-fonds que la basilique avait déjà : « *Thesauro et vestimentis ornavit; possessionibus ampliavit.* » Il augmenta aussi la paroisse, en donnant peut-être plus d'étendue à sa circonscription.

On voit aujourd'hui dans le transept, du côté de l'évangile, une plaque de marbre de $0^m,80$ sur $1^m,08$ de haut, qui nous rappelle encore les travaux de Jean de Crema, et la consécration d'un oratoire en 1123[1] : « *Oratorium cum continua domo claustro et ceteris officinis construxit et prefatum titulum bonis et possessionibus ampliavit.* » Évidemment, il ne s'agit plus de la basilique elle-même, qui était fort avancée, mais du monastère et d'une chapelle claustrale spécialement destinée aux moines. L'importance qu'on donna à la dédicace s'explique, non par celle de l'oratoire qui devait être infiniment moindre que la basilique, mais par l'acte considérable d'ouvrir le monastère aux prières des religieux. Mgr Barbier de Montault a cru reconnaître les traces de cette chapelle dans une ruine voisine et de peu d'étendue[1]. Le pieux fondateur voulut une pompe magnifique; il convoqua à la cérémonie les évêques Pierre, de Porto; Vital, d'Albano; Guillaume, de Palestrina; les cardinaux de Sainte-Cécile, de Saint-Calixte, de Sainte-Croix de Jérusalem; Grégoire, diacre de Saint-Ange; Romain, diacre de Sainte-Marie-in-Porticu; Grégoire, diacre des Saints-Serge-et-Bacchus. A ces hauts dignitaires de l'Église se joignit une grande foule de clercs et de peuple. La magnificence de cette dédicace ressortait encore moins de ce concours que du trésor de reliques insignes qu'on déposa sous l'autel : reliques de saint Étienne, saint Anastase, saint Sébastien, saint Laurent, saint Calixte, sainte Prisca, du Sépulcre, de l'éponge du Seigneur, des saints Marc et Marcellin, de saint Jean évangéliste, saints Tarsille, Triphon et Respicius, saint Agapet, sainte Barbe, saint Sixte, saint Adrien, saintes Rufine et Seconde, saint Corneille, sainte Nymphe.

Cependant l'église elle-même n'était pas achevée et ne semble l'avoir été que quatre ans plus tard, en 1127, époque où fut consacré son autel; une autre inscription nous informe de ce fait et de cette date, ajoutant que les deux prélats consécrateurs de l'autel furent le cardinal Jean, et Pierre, évêque de Porto. Cet autel se distingue du précédent par la nomenclature des reliques qui est différente; il contenait celles de saint André, saint Mathieu, saint Étienne, saint Clément, saint Urbain, saint Denys, saint Corneille, saint Laurent, saint Sébastien, saint Magnus, saints Côme et Damien, saint Vincent, saint Anastase, saints Triphon, Respicius, Felicissime, Agapet, Grégoire, saintes Cécile, Prisca, Nymphe.

Du temps de Severano, ces deux inscriptions étaient scellées sous le portique d'entrée[2].

Je ne m'explique pas que les reliques de saint Chrysogone n'y soient pas mentionnées. On ne peut croire à leur absence; on doit supposer qu'elles occupaient une place à part. Gabriel Diaz (en 1677) écrit qu'on y conservait sa tête et une de ses mains.

1. 1123. *Construction de l'Oratoire.*

† Anno Dominice incarnationis MCXXIII, VIII idus Iulii indictione prima dedicatum *est oratorium hoc* a venerabilibus episcopis Petro portuensi, Vitali albanensi et Guiglielmo prenestrino presentibus dominis cardinalibus Iohanne Presbitero tituli sancte Cecilie, Petro presbitero tituli Calixti, Gerardo presbitero Sancte Hierusalem, Gregorio diacono Sancti Angeli, Romano diacono sancte Marie in porticu, Gregorio diacono Sanctorum Sergii et Bachi cum ingenti multitudine cleri et populi presidente in apostolica sede beatissimo Calixto papa II, anno pontificatus eius V. Quam dedicationem rogavit fieri frater Iohannes de Crema peccator sacerdos tituli Sancti Grisogoni, *qui idem oratorium cum continua domo claustro et ceteris officinis construxit et prefatum titulum bonis et possessionibus ampliavit* ubi recondite sunt hec : reliquie de costa sancti Stephani protomartyris, de capite sancti Anastasii martyris, de capite sancti Sebastiani martyris, de sanguine et ossibus beati Laurentii et carbonibus — de brachio sancti Calixti martyris — de costa sancte Prisce, de sepulcro et spongia Domini, de reliquiis sancti Ipoliti martyris, Marci et Marcelliani martyrum, de vestimentis sancti Iohannis evangeliste, de reliquiis sanctorum Tarsille, Triphonis et Respicii martyrum, Agapiti martyris, de peplo sancte Barbare tincto sanguine, de reliquiis sancti Sixti pape et martyris, Adriani pape et martyris, Rufine et sanguine Secunde sororis eius, sancti Cornelii pape et martyris, de sancte Nimfe virginis et martyris.

Mgr Barbier de Montault, *Les inscriptions de dédicace. Revue de l'art chrétien*, tirage à part, p. 9.

1127. *Dédicace d'un autel.*

Severano, *Memorie sacre*, p. 313.

Ugonio, *Stazioni*, p. 281 v°.

1. *Les inscriptions de dédicace*, p. 8.

2. *Memorie sacre*, p. 313.

Jean de Crema survécut peu à l'achèvement de son œuvre; il mourut en 1128. Severano a relevé dans le chœur de Saint-Chrysogone une inscription qui rappelle la mémoire du généreux donateur de l'église : « Au nom du Seigneur, dans l'année 1128, indiction VIIe, V^e du seigneur pape Honorius, Jean de Crema, qui eut Olricus pour père et pour mère Rateide, ordonné cardinal prêtre par le vénérable Pascal II, pape, au titre de Saint-Chrysogone, construisit et érigea cette basilique depuis les fondements, enrichit son trésor et son vestiaire, accrut ses biens, augmenta la paroisse. Vous tous qui lirez et entendrez ces paroles, intercédez le Seigneur à cause de ses péchés et dites : *O bon Sauveur, l'ami de notre salut, Christ, Rédempteur, fils de Dieu, ayez pitié de lui! Amen*[1]. »

Severano, en rapportant cette épigraphe, se plaint d'un marbre disparu, sur lequel on voyait représentée une cène avec la distribution de la communion sous forme de pains crucifères[2].

En 1157, une inscription nous avertit que l'on consacra un nouvel autel, tandis que Guidone Bellagio, cardinal florentin, était en possession du titre.

Sous Innocent III, l'illustre cardinal Langton occupa le titre. Jusqu'alors les moines bénédictins avaient toujours desservi Saint-Chrysogone; vers 1200, ils furent remplacés par des prêtres séculiers; on voit ce fait dans un privilège du pape où la basilique est désignée comme paroisse, matrice de laquelle dépendaient les églises S. Salvatore della Corte, S. Bonosa, S. Agata, S. Stefano.

Nous ne savons rien des restaurations que le moyen âge dut encore apporter à la basilique; cependant un fragment de mosaïque dans le chœur laisse penser qu'au XIVe siècle il y eut des embellissements de ce genre. A Sainte-Marie-au-Transtévère, Pietro Cavallini († vers 1364), le dernier peintre de l'école de Giotto[3], exécuta, sous l'imposante mosaïque qui orne le cul-de-four, six petits tableaux aussi en mosaïque qui représentent sous les traits les plus gracieux les principales scènes de la vie de Marie. Je suppose[1] que le panneau de mosaïque, que nous avons encore à Saint-Chrysogone et qui est de ce peintre, fut fait pour être placé de même dans la tribune. Il représente la sainte Vierge sur un trône magnifique, avec des traits encore archaïques; elle est accompagnée de saint Jacques Majeur et de saint Chrysogone. Saint Jacques a le costume ordinaire des apôtres; il tient un livre; l'épée qui lui transperce l'épaule droite rappelle son martyre. Saint Chrysogone porte le costume adopté par les peintres du moyen âge pour représenter les guerriers, la chlamyde et l'épée qu'il va dégainer[2] (pl. II).

Au XVe siècle, les chanoines de S. Salvatore furent remplacés dans le monastère (1480) par des Carmes déchaussés, qui y demeurèrent jusqu'à Pie IX[3], lequel assigna le couvent aux Trinitaires de la Rédemption des esclaves.

Deux plans de cette époque, attachés à des manuscrits de Ptolémée au Vatican et à la Bibliothèque nationale, nous offrent les premières images de la basilique de Saint-Chrysogone; on y voit la nef et le clocher; le tout tracé de fantaisie. Il nous reste heureusement aussi des documents plus tardifs mais plus explicites et qui, antérieurs aux remaniements du XVIIe siècle, nous conservent la physionomie du moyen âge qu'on devait défigurer. Nous citerons une petite gravure sur bois publiée par Giov. Francino en 1588 dans les « Cose maravigliose dell' alma città di Roma ». Nous y voyons la façade du XIIe siècle, son frontispice surmonté de la grande voussure égyptienne, à la mode de cette époque; des écussons de côté et trois fenêtres encore garnies des dalles de marbre à trous circulaires qui leur servaient de fermeture; au-dessous, le portique à cinq entre-colonnements; quatre colonnes ioniques et deux pilastres d'ante, architrave, haute frise peut-être, comme à Saint-Laurent, ornée de mosaïques; dans le fond du portique, une seule porte carrée; enfin, à droite, le campanile qui élève au-dessus du portique ses quatre étages d'arcatures et son toit plat recouvert de tuiles. Cette gravure serait plus ancienne qu'elle ne nous instrui-

1. SEVERANO, *Memorie*, p. 314.
2. BARONIUS.
3. LAFENESTRE, *Peinture italienne*, I, p. 51.
BLESER, *Rome et ses monuments*.
BARBET DE JOUY, *Mosaïques*, p. 79, 124.
Mgr BARBIER DE MONTAULT, *Églises*, p. 113.

1. Je dois dire que dans la transposition qu'il a subie on ne lui voit plus aucune courbure.
2. Phot. de PARKER, 1860.
3. ARMELLINI, p. 203.

rait pas mieux, car le moyen âge est ici tout entier et intact (pl. II).

Nous compléterons cette image par la description d'Ugonio, qui est justement de la même époque et qui nous montre l'intérieur aussi bien conservé (1588) : « L'église Saint-Chrysogone, dit-il, est précédée d'un large portique soutenu par quatre colonnes. A l'intérieur, elle est convenablement vaste; elle est divisée en trois nefs par deux ordres de grosses et magnifiques colonnes, onze de chaque côté. Le pavement est un travail admirable de diverses pierres disposées en mosaïque et tel que peu d'autres travaux à Rome peuvent lui être comparés. L'arc majeur de l'église est soutenu par deux grosses colonnes de porphyre. L'autel est élevé au-dessus de cinq marches; il surmonte la confession; il est abrité par un ciborium qui s'élève sur quatre colonnes : deux en marbre vert, deux en marbre blanc. La tribune est ornée de peintures anciennes, quoiqu'elles ne soient pas en mosaïque ; elle est garnie, au pourtour, du banc des prêtres et, au centre, de l'antique chaire pontificale qui existe encore.

« On voit dans la petite nef à main droite, en entrant dans l'église, une belle conque de pierre qui servait jadis de fonts baptismaux, comme l'indique le voisinage du nouveau vase fait pour le baptême par les modernes.

« Il y a dans l'église sept autels, comme à Saint-Pierre et Saint-Paul, pourvus de grandes indulgences[1]. »

Telle était la vénérable basilique dont nous avons fait un essai de restauration et sur laquelle s'abattirent les architectes du xviie siècle.

Paul V avait eu le titre de Saint-Chrysogone et il le donna à son neveu Scipion Borghèse, qui renouvela l'édifice trente-cinq ans après la description d'Ugonio que nous venons de lire. A Saint-Chrysogone, parmi les tristes remaniements, il faut, je crois, attribuer à cette époque l'exhaussement de l'arc triomphal dont l'imposte se trouve descendue fort au-dessous du centre.

On peut expliquer comment Soria, le nouvel architecte, fut amené à cette déformation. Après avoir établi au-dessus des colonnades des nefs[2] un entablement classique avec corniche, modillons, frise ornée, architrave, il voulut faire régner cette ligne dans toute l'église et la prendre pour imposte de l'arc triomphal. Pour cela, il fallut supprimer la confession, le chœur relevé sur lequel s'appuyaient les deux colonnes de porphyre, les descendre au niveau des nefs; enfin, pour ne pas démolir les parties supérieures de l'église, il fallut allonger le cintre du grand arc par une partie droite. Malgré tout, les colonnes rebelles ne se prêtaient pas à cette combinaison; elles étaient plus hautes que celles des nefs, et l'on dut au-dessus d'elles supprimer l'architrave, de sorte que le chapiteau soutient directement la frise. L'histoire de ce travail semble encore écrite sur les lignes de la nouvelle architecture, et elle nous montre à quels excès cette manie de régularité conduisait les hommes du xviie siècle.

Le ciborium fut entièrement remanié, la tribune ornée de stucs représentant des scènes de la vie de saint Chrysogone.

La charpente apparente fut remplacée par un plafond au milieu duquel le Guerchin représenta le saint titulaire.

Le vieux dallage est heureusement conservé; on laissa les collatéraux pavés irrégulièrement avec les débris d'anciens marbres, parmi lesquels on retrouve des inscriptions des catacombes[1].

Après les travaux intérieurs, on procéda au renouvellement de la façade encore plus malheureux (1626); ce ne fut pas seulement un remaniement, mais une reconstruction. L'ancienne voussure fut supprimée et remplacée par un fronton que supportent quatre maigres pilastres; on refit totalement le portique; on rapprocha vers le centre les quatre colonnes de granit rouge en changeant leurs chapiteaux ioniques en doriques; on termina aux angles cette ordonnance par deux parties pleines percées de petites arcades; à la place du toit, au-dessus de l'entablement, on éleva un stylobate interrompu au milieu par un lourd fronton sans raison d'existence, et surmonté alternativement d'aigles et de vases[2].

1. Ugonio, *Stazioni*, p. 282.
2. D'après Nibby et la nomenclature des colonnes, douze sont de granit rouge, d'autres de granit gris.
Phot. de Parker, 1859.

1. Armellini.
2. Pour cette façade, voy. la gravure de Domenico Rossi, 1721.
Parker, *Phot.*, 1626.
Franzetti, *Gravure*.
Descrizione di Roma, de 1719, in-12.
Bibl. nat^le. K $\frac{1258}{3.4}$.

On a dit que le campanile avait eu le même sort que le portique; il n'en est rien heureusement, et, s'il pouvait secouer le disgracieux vêtement de stucs sous lequel on l'a travesti, déchirer les maigres moulures qui le ceignent, renverser la pyramide qu'on lui a imposée au sommet, à la place de son toit plat, il reparaîtrait avec ses briques, ses cordons de terre cuite semés de modillons de marbre, ses belles colonnettes romanes, sans que les décorations du XVII[e] siècle aient altéré le fond de sa construction.

En somme, cette façade borghésienne, en se plaçant même au point de vue de l'époque, paraît une des moins réussies, et Milizia s'exprime très bien en disant que cette œuvre fait peu d'honneur au génie de Soria; il fallait le spirituel burin de Falda[1] (1669-1692) pour prêter un peu de charme et de pittoresque à une telle architecture (pl. II).

Les descriptions que nous avons rapportées dans cette notice historique et les dessins que nous avons faits pour rappeler l'ancien état des choses nous dispensent d'une description nouvelle, qui ne serait qu'une répétition.

DIVERS. — L'illustre basilique transtévérine n'est pas la seule à Rome qui conserve le souvenir de saint Chrysogone; on vénère aussi ses reliques à Sainte-Croix de Jérusalem[2], à Saint-Sixte et à Saint-Clément[3].

Le plus ancien calendrier romain fixe sa fête au 24 novembre, qui fut sans doute le jour de son martyre. S'il ne souffrit pas à Rome, il était Romain et avait droit en cette qualité aux prémices du culte de sa patrie; une des plus grandes marques de vénération qu'il reçut, fut d'avoir son nom inscrit au canon de la Messe. Son office, célébré à Rome et dans presque tout l'Occident le 24 novembre, figure dans le sacramentaire de saint Grégoire avec une préface propre.

L'oraison placée par saint Grégoire est celle qu'on lit encore dans le missel et le bréviaire romains; la préface est ainsi composée : « Vere dignum... Æterne Deus, qui nos assiduis martyrum passionibus consolaris et eorum sanguinem triumphalem, quem pro professione nominis tui infidelibus præbuere fundendum, ad tuorum facis auxilium transire fidelium, per Christum[1].... »

La fête de saint Chrysogone[2] est particulière au sacramentaire léonien et grégorien et n'est pas mentionnée dans le gélasien. Bianchini trouva, en 1735, dans la bibliothèque du chapitre de Vérone, une copie du VII[e] siècle du sacramentaire léonien, dans lequel, au mois de novembre, nous avons les noms de Cécile, Clément, Félicité, Chrysogone, André, etc.

Outre sa messe, l'antique litanie romaine renfermait une invocation à saint Chrysogone.

RAVENNE. — Ravenne conserve les plus anciennes images de saint Chrysogone; il figure à Saint-Apollinaire-le-Neuf dans la belle procession de saints qui s'avancent vers le Sauveur en tenant leurs couronnes : il est le quatrième à partir du palais de Théodoric et se trouve placé entre saint Pancrace et saint Protus, c'est-à-dire entre un martyr de Rome et un martyr d'Aquilée, comme pour montrer que l'une de ces villes avait eu la gloire d'être sa patrie, l'autre celle d'avoir vu ses souffrances. Ses vêtements, identiques à ceux de tous ses compagnons, sont entièrement blancs : tunique blanche avec deux claves d'une couleur sombre qui descendent depuis les épaules jusqu'aux chevilles, manteau blanc aussi jeté sur l'épaule gauche pour être relevé en avant par les bras. Ce manteau sert de voile à plusieurs saints pour porter leur couronne, mais Chrysogone tient la sienne dans ses mains nues. Il porte aux pieds des sandales. Les bords de ce manteau sont brodés d'un I. Des palmiers, symboles de triomphe, croisent leurs branches au-dessus du saint, et des fleurs se multiplient sous ses pas[3] (pl. III).

Un des médaillons circulaires dans la chapelle de l'archevêché, peints en mosaïque sur les arcs doubleaux, contient une image en buste de saint Chrysogone, aussi du VI[e] siècle. Tandis que plusieurs des autres médaillons sont repeints,

1. FALDA, *Nuovo teatro delle chiese*, 1661-91.
Au cabinet des dessins de la galerie des Uffizi, on conserve une aquarelle de CIRO FERRI (3632). Haut., 0[m],492; largeur, 0[m],365. Mais elle est postérieure à la restauration de Soria, 1634-1689.
2. SEVERANO, *Memorie*, p. 634.
3. UGONIO, *Stazioni*, 1250, p. 172.
RONDININI, p. 338.

1. L. FERRARI, *Memorie de S. Chrisogono*, p. 67, 68.
MIGNE, IV, p. 150.
2. Abbé DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, p. 127, 128.
3. Photographie de RICCI.
GARRUCCI, *Storia dell' arte*, pl. CCXLII.

celui-ci nous offre, surtout dans la tête, une conservation complète. Le saint est représenté avec le nez très cambré, la barbe, les cheveux tondus sur le milieu de la tête, la tunique, et le manteau qui recouvre les deux épaules n'est pas jeté seulement sur la gauche comme à Saint-Apollinaire[1]. Le fond du médaillon, bleu foncé près de la circonférence, s'éclaircit en s'approchant de la tête; enfin, le médaillon se détache lui-même sur l'or des arcs (pl. III).

Fano. — Des reliques de saint Chrysogone sont signalées à San-Paterniano, en 1251[1].

Florence. — Un os de saint Chrysogone était conservé à S. Lorenzo[2].

1. Photographie de Ricci.
Garrucci, pl. CCXXIV.
2. Ferrari, *Memorie di S. Grisogono ed Anastasia*, p. 38.

1. Cappelletti, *Chiese*, VII, p. 379.
Amiani, *Storia di Fano*, I, p. 204.
2. P. Richa, *Chiese*, VI, p. 193.

DALMATIE

Zara. — *Église Saint-Chrysogone.* — (649) Translation des reliques de saint Chrysogone d'Aquilée à Zara. — Elles sont déposées au monastère de Saint-Antoine. — (908) Legs pour la restauration de l'église. — (986) Magnifique restauration accomplie par Madius. — (1175) Reconstruction par l'archevêque Lampridius en style roman. — Mosaïques de la tribune ordonnées par Anastasia, fille du comte Pietro. — (1298) Les murailles urbaines construites et mises sous la protection de saint Chrysogone. — La façade principale de l'église. — (1407) Nouvelle restauration. — (1480) Missel de Venerio. — (1549) Tombeau de l'évêque de Veglia. — (1631) Peste et vœu pour la délivrance. — (1645) Le campanile incendié. — (1718) Érection du maître autel actuel et de ses statues. — (1791) Restauration de l'église, disparition de la mosaïque. — (1807) Suppression du couvent. — (1822) Démolition des bâtiments conventuels. — (1888) Les Jésuites refont en mosaïque le dallage de l'église.

Nous avons dit qu'après la mort de saint Chrysogone un prêtre nommé Zoïle, qui vivait caché dans une petite maison au milieu des marais de Grado, recueillit pieusement ses restes que la mer avait respectés et déposés sur la plage. Il les enferma dans une caisse qu'il cacha à l'endroit le plus secret de sa demeure[2]. Cette demeure ne tarda pas à être transformée en un sanctuaire où les vierges Anastasie, Agape, Chionia et Irène se réunissaient pour prier.

Je ne doute pas qu'après la paix saint Chrysogone ne vît s'élever en ce lieu, et peut-être à Aquilée même, un sanctuaire plus digne de lui.

Les reliques de saint Chrysogone ne restèrent pas toujours sur le lieu de son martyre. On a dit que saint Donat les avait obtenues de Charlemagne, mais leur translation à Zara semble d'une date beaucoup plus reculée, qu'on fixe à l'année 649. Il y avait alors en cette ville un monastère dédié à saint Antoine et desservi par des moines égyptiens, où l'on plaça le précieux dépôt et qui fut consacré dorénavant à saint Chrysogone. Non seulement l'église, mais la ville entière de Zara lui fut consacrée[3]. Le cavalier monté sur un cheval noir

3. Bianchi, *Zara christiana*, I, p. 296.
Jackson, *Dalmatia*, I, p. 288.
M. l'abbé Bauron, qui a fait une intéressante exploration de la Dalmatie, nous dit que la première église fut édifiée par Fascolo et Andrea, prieurs de Zara, titre que portaient les premiers magistrats.
Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium, 1877, in-8°. — Bibl. nat^le^. M. 148.
On lit dans le testament d'André, prieur de Zara, de 918 : « In sancto Chrysogono dimitto vinea que emi de Mezulo et terre a Duculo que comparavi, et servum et ancillam et centum capita de pecora, et uno panno de sirico et una savano... »
Nous avons rapporté, dans notre mémoire sur sainte Anastasie, l'histoire qui suppose les reliques de saint Chrysogone données à Vérone, puis transférées en Allemagne. Dans ces questions si obscures de la pluralité des reliques il faut généralement croire que leurs possesseurs se sont vantés d'avoir le tout au lieu de la partie. Dans le cas présent, s'il fallait choisir entre Vérone et Zara, il nous semble qu'on devrait accorder raisonnablement la préférence à cette dernière ville où la tradition paraît si ancienne et si respectable.

qui figure dans les armoiries municipales représente ce saint patron. On a retrouvé dernièrement la crypte qui faisait partie de son sanctuaire primitif.

Nous avons des informations très anciennes sur cette église. Un testament de 908 contient un legs pour restaurer l'église et le couvent de Saint-Chrysogone. Du fait qu'elle avait déjà besoin de réparations résulte la preuve d'une ancienneté déjà grande. En 986, l'édifice tombant de vétusté fut reconstruit par Madius, recteur de Zara et gouverneur de la Dalmatie, qui réorganisa la congrégation sous un moine bénédictin qu'il avait fait venir du Mont-Cassin. La nouvelle église était remarquable par ses dimensions et sa magnificence, elle resplendissait de marbres et de matériaux précieux.

Cette église n'est pas encore celle que nous possédons aujourd'hui et qui ne date que de 1175. A cette époque l'archevêque Lampridius la reconstruisit intégralement: nous le savons par une inscription qu'on lisait autrefois dans l'abside et que nous transcrivons plus loin. On a mis en question l'époque de l'édifice actuel, en prétendant que son style accuse une main plus tardive; cependant il est encore tout à fait roman et nous rappelle les beaux exemples de Pise ou la cathédrale de Traü[1] qui date de la fin du XII[e] siècle et des premières années du XIII[e]. Dans l'inscription figure comme bienfaitrice le nom de Stana ou Anastasia, fille de Pietro, comte de Zara, dont le nom intervient dans un document de 1134; il se fit connaître aussi comme comte vénitien de Zara par le zèle qu'il déploya pour faire ériger le siège de Zara en archevêché[2].

On raconte[3] qu'après la prise de Zara, Dandolo avait emporté à Venise les reliques de saint Chrysogone qui furent déposées dans l'église des SS. Gervasio-e-Protasio; mais on croit qu'elles furent restituées à Zara. On ne les signale plus à Venise, tandis qu'on vénère à Zara, au Dôme, dans des reliquaires d'or et d'argent, son bras, ses deux pieds et d'autres ossements, on y conserve l'arche ornée de belles peintures où son corps était enfermé; et à Saint-Chrysogone, le pommeau de son

1. Jackson, II, pl. XXIII, p. 109.
2. *Id.*, I, p. 293.
3. Fondra, *Istoria della insigne reliquia de S. Simone.*
Abbé Bauron, Lettre particulière, 12 juillet 1888.

épée et le marbre sur lequel il eut la tête tranchée[1]. On suppose communément qu'il se trouve dans son église, où il aurait été soigneusement caché pour qu'on ne puisse le dérober de nouveau; une tradition populaire veut que l'arche des reliques ait été mise sous l'autel de Saint-Louis et le corps lui-même sous le maître autel.

Les reliques et le culte de saint Chrysogone étaient en si grand honneur que les exilés avaient, à l'occasion de sa fête, quatre jours de liberté pour venir les vénérer sans crainte d'être inquiétés[2].

Au XIII[e] siècle, le monastère de Saint-Chrysogone était gouverné par un abbé, comme il ressort d'une charte de 1233[3]. Le P. Theiner rapporte un autre instrument plus récent, qui montre la continuation de ce régime, à propos d'un seigneur de Zara qui s'était introduit parmi les religieux, qui avait pris l'habit contrairement à la volonté de l'abbé et qu'il s'agissait d'expulser[4].

A Zara, tout se faisait au nom de saint Chrysogone et toutes les entreprises commençaient sous ses auspices. Une inscription en lettres lombardes, sur le tympan de la porte occidentale de l'église, nous apprend qu'en 1298 les murailles furent élevées en son honneur, pour la protection de la Cité et sous le gouvernement du comte Léonard qui avait lui-même le saint pour patron[5]:

AD HONOREM DNI XPI SALVATORIS
SANCTIQUE CHRYSOGONI IADERÆ PROTECTORIS
MURUS URBIS IADERÆ FUIT INCHOATUS
DIE XII ADSTANTE NOVEMBRIS
INDICTIONIS BIS SENÆ ORDINE LABENTIS
SUB ANNIS XPI MILLE DUCENTIS
NONAGINTA OCTO PLUS COMPUTI LEGENTIS
EXISTENTE COMITE LEONARDO CHRYSOGONO

Cette inscription qui a été seulement peinte et non gravée est presque effacée.

A la fin du XIV[e] siècle et au commencement du XV[e], l'église Saint-Chrysogone dut recevoir une importante restauration, puisqu'elle fut de nouveau consacrée en 1407[6].

Du monastère de Zara supprimé et même démoli

1. Bianchi, I, p. 306.
2. Ferrari, p. 74.
3. P. Theiner, *Mon. slav.*, p. 74.
4. *Id.*, p. 333.
5. Ferrari, p. 74.
Jackson, I, p. 294.
6. *Id.*, I, p. 289.
Jelic, Lettre part., 1889.

il nous reste un souvenir précieux de 1480, qui est un écho de la tradition et un témoignage de la présence du corps de saint Chrysogone dans son église; nous voulons parler d'un missel du xv[e] siècle conservé dans le séminaire Zmajevic. Le beau codex écrit par les Bénédictins tout sur parchemin, en caractères gothiques, est orné de miniatures non moins remarquables par la pureté du dessin que par l'éclat de l'or et la vivacité des couleurs. Sur le haut de la première page est peinte l'image de saint Chrysogone jeune, à cheval, avec caparaçon pourpre et doré. Il a la tête découverte, nimbée, il est vêtu de l'armure, il tient un petit écu de la main gauche et de la droite une longue haste horizontale, terminée par une bannière rouge marquée d'une croix[1]. On lit au-dessus : « *Divi Chrysogoni martiris;* » au-dessous, cette épigraphe : « *In nomine Domini Dei omnipotentis ad futurorum memoriam : Reverendissimus in Christo Pater et Dominus Deodatus Venerius Patritius Iadertinus Abbas Monasterii Sancti Chrysogoni Iadrensis, hoc Missale scribi fecit ad honorem ipsius divi Chrysogoni Martyris Patroni et Protectoris nostri ac Beatissimi Patris nostri Benedicti secundum morem Romanæ curiæ. Anno Domini millesimo quadringentesimo octuagesimo.* »

Ce missel contient une messe de saint Chrysogone où son nom est répété à l'introït, au graduel, à la secrète; dans une autre messe qui suit, sous le titre : « Alia missa devotionis », on lit cette oraison qui constate le patronage du saint martyr sur la cité : « Deus, æterne sancte Pater, cujus virtute elementa cuncta reguntur : qui nobis famulis tuis beati Chrysogoni martyris tui *corpus pro defensione patriæ* concedere voluisti; da, quæsumus, ut sicut de ejus patrocinio gratulamur, ita de ejus supplicatione sublevemur... » On lit aussi à la secrète : « Oblatis quæsumus, Domine, placare muneribus, et intercedente beato Chrysogono, a cunctis nos defende periculis. »

La post-communion donne une prière qui constate clairement la présence du corps dans l'église : « Propitiare nobis, Domine, famulis tuis, per hujus sancti martyris tui Chrysogoni merita gloriosa, cujus corpus *in præsenti requiescit Ecclesia;* ut ejus pia intercessione ab omnibus liberemur adversis... » (pl. V).

Le pavement de la partie orientale de l'église est plein de dalles sépulcrales parmi lesquelles on distingue l'image de Giov. Rosa, évêque de Veglia, qui mourut en 1549[1].

Autrefois l'église possédait sur sa façade occidentale un des plus jolis campaniles de Zara; mais, en 1645, le feu se déclara dans les maisons voisines et toute sa partie supérieure se trouva fort endommagée, de sorte qu'il est maintenant de petite hauteur. La date de sa reconstruction nous est donnée par une inscription sur la façade méridionale, dont les caractères de plomb sont incrustés dans la pierre[2] : « *Ad laudem Dei et b. Chrysogoni Bernardus Iadrens monachus hujus ædis Prior sua aliorumque monachorum cura et impensa MDXLVI.* »

En 1631, pendant une peste qui dévasta la Dalmatie, les habitants de Zara promirent à leur saint patron de lui élever un nouvel autel s'il les délivrait du fléau. Le vœu ne fut accompli qu'en 1718; c'est à cette date que le maître-autel actuel fut érigé avec son tabernacle et les quatre statues de Chrysogone, Siméon, Zoïle et Anastasie. Le goût de l'époque servit mal le dessein pieux des bienfaiteurs et nous a valu une architecture médiocre et une sculpture maniérée.

L'église Saint-Chrysogone devait à la fin du xviii[e] siècle souffrir encore davantage, elle fut restaurée en 1791 et perdit alors la mosaïque qui décorait son abside[3].

Notre siècle atteignit les bâtiments conventuels. Le couvent fut supprimé en 1807 et les constructions, refaites à plusieurs reprises, furent abattues en 1822. A leur place on a élevé le gymnase et l'École royale de Zara[4].

Description. — A ces données historiques nous ajouterons quelques lignes de description qui compléteront les dessins que nous avons gravés. La basilique de Saint-Chrysogone frappe tout d'abord les voyageurs par son caractère antique,

1. M. Jelic a eu la bonté de nous fournir une photographie.

1. Jackson, p. 296.
Les P. jésuites, qui desservent aujourd'hui l'église, ont fait enlever toutes les pierres sépulcrales pour leur substituer un dallage en mosaïque.
Lettre de Burato.
2. Jackson, p. 295.
3. Ferrari, p. 75, 77.
4. Jackson, p. 296.

la richesse de ses matériaux et la légèreté gracieuse de son architecture[1]; elle est certainement, après le Dôme, l'église la plus intéressante de Zara. Son plan n'est pas tout à fait basilical, en ce que les colonnes qui partagent ses trois nefs sont interrompues par des piliers avec demi-colonnes. Chaque nef est terminée à l'ouest par une abside circulaire. Les colonnes isolées sont d'un beau marbre, peut-être antiques, et couronnées de chapiteaux romans. Les impostes des arcs sont garnies de denticules comme à Spalato et à Traü[2]. Malgré ses petites dimensions (29 mètres sur 7^{m},60 pour la nef principale et 15^{m},85 pour la largeur totale), elle est admirablement bien proportionnée et soumise aux meilleures règles.

Le principal ornement de l'édifice consistait dans la mosaïque de sa grande abside qui a disparu et dont un dessin, fait vingt ans avant sa disparition, nous a conservé le souvenir[3]. « La mosaïque, écrit Mgr Bianchi, représentait le Sauveur avec la sainte Vierge à sa droite et saint Jean évangéliste à sa gauche; au-dessous, une bande qui comprenait tout l'hémicycle contenait une inscription qu'on ne pouvait plus déchiffrer, et plus bas encore les figures des douze apôtres désignés par leurs noms dont quelques-uns étaient encore lisibles. » L'époque de ce travail était indiquée avec précision par ces mots qu'on voyait encore sous les images des apôtres Simon et Jude :

HOC OPUS FIERI JUSSIT STANA FILIA COMITIS
PETRANA IADER(A)E ET D(ALMATIE) P(ROCONSULIS)

Un document de 1134, nous l'avons vu, mentionne Pietro, appelé aussi Petrana, comte de Zara. Il y avait sur l'archivolte du grand arc une inscription fort endommagée par le temps, peut-être mal copiée sur quelques points et qui doit être ainsi complétée :

SUMMA MAJESTAS TUA TUAQUE POTESTAS
OMNIA GUBERNAS PUGILLO CUNCTA SUSTENTAS
ANNO MILLENO XPI DECIES QUOQUE DENO ET DECIES SEXTO
TER QUINTO MSEQ. MAIO (DIE) EI(US)DE(M) M(EN)SIS QU(ARTO)
(LAMPRIDIUS ARCHIEPIS)CO(PUS) METROPOLITAN(US HANC [ECCLESIAM]
DEDICAVIT SANC)TO C(H)RISOGONO QUO GAUDET IADRA [PATRONO [1]]
XPX REGNANTE Q(UINQUE) SEC(U)LA FUIT DE ANTE****
(pl. IV).

Nous ne pouvons oublier dans cette description la découverte qu'on fit, en 1888, d'une crypte fort curieuse et qui doit appartenir à l'origine même de l'église; nous en devons communication, comme de tant d'autres documents sur la Dalmatie, à la bonté et à l'érudition de M. Jelic[2]; nous ne pouvons mieux faire que de transcrire sa lettre, qui accompagnait les relevés dont nous avons mis la copie dans nos planches (pl. V) : « La crypte de Saint-Chrysogone découverte en 1888, sous le presbytère de la nef de gauche, a, en plan, la forme d'un parallélogramme de 3^{m},25 sur 2^{m},75 compris l'épaisseur des murs; on y pénètre par un corridor long de 5^{m},85 dans lequel on descend par un escalier qui communique avec l'église supérieure. Cette crypte est surmontée d'une voûte haute de 1^{m},90. Son côté méridional est formé par le soubassement du mur méridional extérieur de la nef de gauche de la basilique actuelle, les autres côtés sont indépendants de la basilique. Au milieu du côté septentrional est une ouverture peu régulière, par laquelle on observe un sarcophage de marbre africain, muni d'un couvercle à deux versants et orné d'une croix en bas-relief; sur un des flancs du couvercle il y a une grande ouverture. Au moment de la découverte, on trouva dans ce marbre de petits restes d'étoffes provenant d'ornements sacrés. Sur la muraille septentrionale de la crypte on a scellé un bas-relief en marbre de Prornina, du IXe ou Xe siècle, représentant saint Chrysogone; il est en brèche rouge et fut trouvé dans les fouilles.

« Cette crypte est un reste de l'ancienne église Saint-Chrysogone sur les ruines de laquelle fut élevée celle d'aujourd'hui; elle semble être l'antique confession où reposait le corps du martyr, et le sarcophage paraît marquer le lieu où l'on vénérait les reliques avant leur dernière translation. L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable, dans la circonstance, qu'on sait pour la nouvelle

1. Abbé BAURON, *Voyage aux rives illyriennes. Missions catholiques*, mars 1888, p. 114.
2. JACKSON, I, p. 290.
3. Ce dessin lui-même a disparu; du moins Mgr BIANCHI, l'éminent auteur de la *Zara cristiana*, nous écrit qu'il ne l'a jamais vu (10 août 1888) (vol. I, p. 301).
Nous avons tenu à soumettre notre essai à ce savant, avant de le graver.

1. Les lettres entre parenthèses sont restaurées.
JACKSON, I, p. 292.
2. Lettre de mars 1890.

basilique que le corps du saint patron ne fut pas transféré au maître-autel, mais qu'il demeura dans la nef gauche immédiatement au-dessus de la crypte.

« Nous avons des documents qui permettent de préciser l'âge de cette crypte; les reliques de saint Chrysogone furent apportées d'Aquilée à Zara en 649[1] et déposées dans l'église Saint-Antoine, qui depuis prit le nom de Saint-Chrysogone. La crypte, si elle n'est pas antérieure, doit être de cette année et non postérieure. L'église Saint-Chrysogone fut restaurée en 986[2] sur un nouveau plan, ce qui entraîna le remaniement complet de la confession, de sorte que c'est à cette époque qu'il faut assigner la construction de la crypte découverte en 1888, époque à laquelle il faut référer aussi le bas-relief de Saint-Chrysogone qui ornait sans doute la confession ou l'iconostase » (pl. V).

L'extérieur de l'église est plus intéressant et mieux conservé que l'intérieur. La façade principale n'est pas la plus remarquable et, selon M. Jackson, elle offre dans son portail, ses moulures, une maigreur et une pauvreté qui contrastent avec les belles lignes romanes de la façade latérale et des absides où l'on admire l'édifice du XIIe siècle.

Sur la façade méridionale au rez-de-chaussée, on voit une suite d'arcades fermées, soutenue par des colonnes cannelées en spirales. L'attique de la grande nef qu'on aperçoit au-dessus du toit du collatéral offre une longue suite de petites arcades aveugles, comme à la cathédrale de Pise, qui sont du plus heureux effet[3].

On voit, par ces détails succincts, que la basilique de Zara est un des monuments les plus remarquables qu'on ait élevés à la gloire du grand martyr, et vraiment digne de la cité qui l'avait choisi pour patron.

Divers. — L'église Saint-Chrysogone de Zara est le principal monument du culte de ce saint en Dalmatie, mais il n'est pas le seul[1].

Mgr Bianchi[2] mentionne dans le trésor de S. Maria une image de saint Chrysogone à cheval figuré sur un reliquaire du XIVe siècle. Il est accompagné d'un côté par saint Zoïle, de l'autre par saint Donat; l'autre face porte le Sauveur, assis, entre deux saints (pl. VI).

Au XIVe siècle, on fit pour les reliques de saint Chrysogone un beau coffret qu'on admire encore maintenant dans le trésor du Dôme; il a onze pouces et demi de longueur, six et demi de large et autant de haut. Il est orné sur le couvercle de trois médaillons ovales émaillés; les figures représentant saint Chrysogone, sainte Anastasie, saint Zoïle sont d'un bon dessin et délicatement enchâssées d'argent. Le fond est d'un riche bleu d'émail. Un cyprès s'élève de chaque côté des figures. Sur la face du coffret sont deux émaux carrés du même style. Le reste est garni de feuilles de vigne en relief, ornement très commun en Dalmatie. On lit autour du couvercle cette inscription en lettres lombardes, dessinées en argent sur un fond d'émail rouge : « ✠ *Hoc op. fuit. fact. trp. nobiliu. viror. viti cadul. vulcin. Martinusii. et. Pauli de Galcign. ann. D. MCCCXXVI*[3]. »

Nous avons eu occasion d'attirer l'attention (voy. *Sainte Anastasie*) sur le portail du Dôme et sur deux figures du XIVe siècle qui représentent, d'un côté, sainte Anastasie, de l'autre, saint Chrysogone vêtu de la grande robe et de la coiffure de cette époque, tenant de la main gauche une longue épée appuyée sur le sol[4]. Nous mentionnerons encore, sur le tympan de l'église de Saint-Michel à Zara (X-XIIIe siècle), un bas-relief qui représente saint Chrysogone à cheval et sainte Anastasie[5].

Sur la plus belle entrée de la ville, la *Porta di Terra*, ouvrage de Sanmicheli, sous le lion de l'antique république, on voit saint Chrysogone à cheval sculpté en bas-relief de pierre[6]. Les armoiries de Zara portent, depuis 986, l'image d'un ca-

1. Farlati, *Illyr. sacrum*, II, p. 213.
Bianchi, *Zara crist.*, I, p. 297.
2. *Id.*, I, p. 298.
3. Jahrbuch der Kaiserl Königl central Commission zur Erfoschung und Erhaltung der Baudenkmale Wien, 1861, V. A la fin du volume : *Kunstdenkmale Dalmatiens* von Rudolf Eitelberger. V, Edelberg, pl. VIII, p. 174.
Jackson, I, pl. VII.
Cette belle abside ne peut malheureusement être photographiée entièrement à cause du point de vue trop rapproché que les maisons voisines imposent à l'appareil.

1. Bianchi, I, p. 327.
2. *Id.*, I, p. 32.
Phot. de Burato.
3. Jackson, I, p. 284.
Eitelberger, *Kunsdenkmale Dalmatiens.*
4. *Id.*, *id.*, p. 52, f. 36.
5. Bianchi, I, p. 35.
6. Ferrari.

valier monté sur un cheval noir, qui est celle de saint Chrysogone. On sait aussi que l'image de ce saint se déploie sur son étendard. Nous donnons, dans nos planches, un bas-relief de pierre que M. l'abbé Jelic nous a communiqué et qu'on a trouvé dernièrement dans la restauration de l'église (pl. VI). Il représente aussi saint Chrysogone, à cheval, dans le costume des chevaliers du XIVe siècle.

Pour le chef de saint Chrysogone, plusieurs villes revendiquent l'honneur de le posséder ; les uns disent qu'il est à Rome[1], d'autres à Cattaro[2], d'autres le signalent dans un reliquaire du séminaire de Spalato.

FRANCE ET DIVERS

DIJON (Côte-d'Or). — Le culte de saint Chrysogone n'a pas été inconnu en France; il a pénétré de très bonne heure en Bourgogne, comme nous le voyons par les recherches dont nous fait part le savant abbé Denizot qui s'occupe de l'hagiographie du diocèse de Dijon : saint Chrysogone était anciennement patron de l'église disparue de Cestre (hameau de la paroisse de Verdonnet au canton de Laignes). Ce hameau, très ancien, à en juger par les sculptures mérovingiennes dont on a découvert beaucoup de restes dans le voisinage même de l'église, a été chef-lieu paroissial jusqu'au XIIIe ou XIVe siècle.

Le culte de saint Chrysogone s'étendait à toute la contrée. On venait en pèlerinage à *Saint-Griso* pour diverses maladies, et il reste encore quelques vestiges de cette dévotion. Selon une naïve tradition populaire, qui malheureusement se perd tous les jours, on dit que saint *Griso* était très puissant parce qu'il assistait tous les jours à la messe[1].

Voici les renseignements que M. l'abbé Utinet, curé de Verdonnet, veut bien ajouter aux précédents :

« La dévotion à saint Chrysogone (Saint Grisö en patois) a dû être grande dans nos pays aux siècles de foi, car jusqu'à la Révolution on venait en procession de tous les pays voisins, pour demander la pluie, sur l'emplacement de l'ancienne église rappelé par une simple croix portant la date de 1690. Ce fait de procession en l'honneur de saint Chrysogone pour obtenir la pluie est appuyé sur des témoignages oraux irrécusables; malheureusement cette dévotion est tout à fait perdue.

« L'église Saint-Chrysogone, à Cestre, était autrefois paroissiale et il n'y avait à Verdonnet qu'une chapelle (capella Viridanei); elle passe pour avoir été une des plus anciennes de nos contrées; elle s'élevait à côté d'un cimetière mérovingien, découvert accidentellement par un laboureur qui accrocha sa charrue à un sarcophage, cimetière depuis incomplètement fouillé. De l'église il ne reste rien, elle dut être démolie par les Anglais dans la guerre de Cent Ans ; c'est ce que me fait supposer un titre, que j'ai trouvé aux Archives de Dijon, concernant une église voisine et aussi très ancienne. Pour retrouver le plan de l'église de Cestre, il faudrait faire des fouilles bien conduites, qui permettraient de reconnaître au moins une partie des fondations[3]. »

M. Corot nous dit avoir lu dans une bulle de confirmation de l'abbaye de Molesmes « in episcopatu Lingonensi ecclesiam S. Chrysogonis ». A Cestre les habitants appellent encore la nécropole mérovingienne du nom de *Saint-Griso* et les champs au cadastre portent la dénomination de *champs de l'Église*[4].

Le diocèse de Dijon possède quelques reliques[5].

1. Lettre de M. l'abbé DENIZOT, du 3 septembre 1891.

1. GODESCARD, *Vie des saints*.
2. Ce reliquaire est moderne et M l'abbé JELIC le juge digne de peu d'intérêt. Lettre du 28 fév. 1890.
3. Lettre de M. l'abbé UTINET, 12 avril 1893.
4. Lettre de M. COROT, 15 juin 1893.
5. M. l'abbé DENIZOT, Renseignement de mai 1891.

PARIS. — Nous possédons à la Bibliothèque nationale quelques miniatures dans les vies de saints; un manuscrit du XIVe siècle (fr., 242, f° 4) nous montre le saint agenouillé devant le bourreau qui va lui trancher la tête; un autre, de la même époque (fr., 313, f° 22), offre des traits différents et représente deux scènes : d'abord l'arrestation du martyr, puis la scène d'adieux; pendant que le saint embrasse pour la dernière fois ses amis, le soldat lève déjà sur lui le glaive.

Le manuscrit (fr., 51, f° 62 v°), plus récent, est du XVe siècle. Il offre, sur le premier plan, la mort de Chrysogone incliné sous le coup du bourreau; dans le fond, les deux prisons de Chrysogone et d'Anastasie, et la pieuse femme chargée de leur correspondance qui prend une lettre du confesseur pour la transmettre à la jeune vierge (pl. VII).

Nous avons gravé, sur la même planche, un fragment de calendrier du IXe siècle où la fête est indiquée. Nous y ajoutons une miniature de la Bibliothèque de l'Arsenal où est figurée la scène du martyre (n° 3684, 119).

On y trouvera aussi la scène de la décollation figurée sur une miniature de la Bibliothèque de l'Arsenal.

DIVERS. — Le culte de saint Chrysogone semble concentré sur les rives de l'Adriatique qui furent témoins de sa mort; c'est ainsi que nous l'avons signalé à Aquilée, à Spalato, Zara, Cattaro, Venise[1], Ravenne, etc. Nous en distinguons cependant des traces dans le reste de l'Europe.

Le martyrologe de Bède, les poésies de saint Adelme peuvent être proposés comme de pieux souvenirs en Angleterre.

Au monastère de *Corbie*, on possédait, au XIIIe siècle, des reliques de saint Chrysogone qui avaient été rapportées de Constantinople[2].

A *Wittenberg*, l'inventaire de 1509 nous montre dans les reliquaires de l'église deux petits fragments de son corps et une parcelle de sa tête.

1. GABRIEL DIAZ prétend que son corps y reposait.
2. RIANT, *Exuviæ*, II, p. 199.

A *Cologne*, l'église Saint-Pantaléon avait des reliques[1].

Nous avons rappelé, au chapitre de *Sainte Anastasie*, la version qui suppose les reliques de saint Chysogone enlevées de Vérone, portées à Benedictbeuren. Elles furent transférées à l'abbaye bénédictine de Saint-Quirin de Tegernsée (Bavière). C'est là que les vit Mabillon en 1683[2] : « Dans l'église, dit-il, on voit derrière le maître-autel trois loculi, disposés dans le marbre de la muraille. L'un est pour saint Quirin, patron de l'église, l'autre pour *saint Chrysogone*, martyr, le troisième pour saint Castor, aussi martyr. En 978, il y avait déjà de ses reliques dans une croix d'argent[3]. »

Moltrup (cercle d'Hadersleben, Schleswig). — L'Allemagne doit avoir reçu dans une mesure assez large le culte de saint Chrysogone. Nous retrouvons une chapelle sous son vocable mentionnée en 1406 : *capella S. Chrysogoni in Moltorp*. On y voit une statue de ce saint qui appartient à la seconde moitié du XVe siècle; il porte une armure, une épée, et sur son armure, un ample manteau[4] (voy. ci-contre, p. 219).

Rantzow (Holstein) possédait les reliques de saint Chrysogone en 1266 et en 1283[5].

Trèves (Prusse). — Reliques et dédicace par Eberhard de Juvigny en 1060[6].

Aix-la-Chapelle. — Manuscrit du Xe siècle où la fête est indiquée.

1. GELENIUS.
2. *Iter germanicum*, p. 12.
PERTZ, IX, p. 224. *Chronicon Benedicto-Buranum*.
3. *Id.*, XV, p. 1066.
4. HAUPT, *Mon. d'arch. du Schleswig*, I, p. 369.
5. PERTZ, XV, p. 1107.
6. *Id.*, p. 1072. Ex codice Falkensteinense.

ORIENT

Orient. — Les Grecs paraissent avoir reçu avec plus de ferveur encore que les Latins le culte de saint Chrysogone. Ils nous en ont laissé une image dans le ménologe du Vatican.

Cette miniature du peintre Nestor est d'un bon parti pour l'ensemble; mais l'exécution médiocre n'est pas rachetée par l'abondance d'or que l'artiste a dépensé. La scène est celle du martyre, au moment où le bourreau vient de faire tomber la tête et où il remet le glaive dans le fourreau. Celui-ci est vêtu d'une tunique verte avec ceinture jaune et d'un manteau rouge que le vent agite au-dessus de ses épaules. Ce tableau est placé au 24 décembre, parce que les Grecs célébraient la fête de saint Chrysogone en même temps que celle de sainte Anastasie, tandis qu'à Rome et dans tout l'Occident elle avait lieu le 24 novembre (pl. III).

Dans le ménologe de Moscou cette fête est ainsi annoncée : « Passio sanctæ et magnæ martyris Anastasiæ vinculorum solutricis et Chrysogoni magistri ejus et Theodotes aliorumque qui cum ea passi sunt. »

Dans le calendrier de Mistislas, duc de Novgorod, qui remonte à l'année 1117 : « Passio sanctæ martyris Anastasiæ. »

Dans un calendrier du XIIIe siècle au 22 décembre : « Passio sanctæ martyris Anastasiæ et S. Antistitis Capitonis et Chrysogoni[1]. »

Les Grecs, comme le prouvent de très vieux manuscrits, avaient coutume de l'appeler le grand martyr (megalomartyr).

Constantin Porphyrogénète (891-897) rapporte que l'on conservait à Diadora la chaîne dont fut chargé saint Chrysogone.

1. P. Martinov, *Annus ecclesiasticus græco-slavicus*, inséré dans les Bollandistes.
Ferrari, p. 94.
Id., p. 71.



Statue de saint Chrysogone à Moltrup (p. 218), d'après M. Haupt.

LES SAINTS DE LA MESSE

ET LEURS MONUMENTS

SAINTS JEAN ET PAUL

NOTICE BIOGRAPHIQUE



Bibl. nat. Latin, 116, f° 164.

AINT Jean et saint Paul étaient frères, Romains, et, quoique leur histoire ne le dise pas, sans doute chrétiens depuis leur enfance. Après le triomphe de l'Église, ils furent attachés comme officiers à la maison de la fille de Constantin, la vierge Constance. Leur vertu brilla dans ces hauts emplois de la cour et leur attira une vénération générale.

Un événement révéla encore plus leur mérite et leur crédit auprès de Dieu. Les Scythes, s'étant jetés sur la Thrace avec une armée formidable, pouvaient menacer Constantinople même, la nouvelle capitale de l'empire que l'on construisait. L'empereur rassembla des troupes et en offrit le commandement à Gallicanus, un officier dont on avait reconnu les talents militaires dans la guerre des Perses. Celui-ci mit deux conditions au service qu'on lui demandait : s'il revenait victorieux, on devait lui donner le consulat pour la seconde fois, et lui accorder Constance en mariage, de façon qu'il devînt gendre de l'empereur. Constantin consentit facilement à la première condition, mais il hésitait pour la seconde, sachant que sa fille avait fait vœu de virginité. Constance dit à son père de ne pas s'en préoccuper, demandant seulement qu'il emmenât avec lui ses deux fidèles serviteurs, Jean et Paul, et qu'il lui laissât deux filles que Gallicanus avait eues d'un premier mariage, Attique et Artémie.

Les choses réglées de la sorte, Constance se prosterna devant Dieu et lui demanda avec ferveur d'ouvrir à la foi les yeux du général et de ses filles qui étaient encore dans les ténèbres païennes. Sa prière fut exaucée ; elle eut avec les jeunes filles un entretien si efficace qu'elles renoncèrent aux idoles et embrassèrent en même temps le christianisme et la profession de la chasteté, et elle obtint la victoire à l'armée romaine.

Voici le miracle qu'on lit dans les actes : « L'action était engagée avec les barbares et tour-

nait à leur avantage, une partie des troupes romaines était taillée en pièces et plusieurs des officiers s'étaient déjà rendus. Gallicanus s'efforçait de ramener la fortune de son côté en offrant des victimes aux idoles; alors Jean et Paul vinrent le trouver et lui dirent : « Quoique tout paraisse désespéré et qu'il ne semble pas y avoir d'autre remède pour sauver sa vie qu'une fuite honteuse qui va attirer de grands maux sur l'État, nous sommes sûrs néanmoins que, si vous promettiez au Dieu du ciel de vous faire chrétien et de l'adorer comme l'unique Seigneur de toutes choses, vous remporteriez encore la victoire et vous vous rendriez maître de vos ennemis. » Gallicanus dans sa détresse écouta la proposition et fit aussitôt le vœu d'embrasser le christianisme s'il retournait victorieux. A l'heure même, il vit auprès de lui un jeune homme de belle taille, qui avait une croix sur l'épaule et qui lui ordonna de prendre son épée et de le suivre vers l'ennemi; une armée de soldats célestes apparut aussi, combattant pour lui et jetant la terreur chez les barbares, les forçant à déposer les armes. Gallicanus, après ce succès, n'hésita pas à se convertir, comme il l'avait promis. Il revint vers Constantin, non plus dans le dessein de prendre la robe consulaire ni d'épouser Constance, mais dans l'intention de se retirer du monde et d'embrasser les conseils de l'Évangile. Il ne reçut que malgré lui l'honneur du triomphe et du consulat. Il affranchit ses cinq mille esclaves, vendit une partie de ses héritages pour en distribuer l'argent aux pauvres. Après son consulat, il se retira à Ostie où il fit bâtir un grand hôpital et se consacra avec saint Hilarion au service des pauvres et des pèlerins. On fut dans l'admiration de voir un homme si illustre laver humblement les pieds des pauvres, panser leurs plaies et leur rendre tous les devoirs que l'humilité et la charité chrétiennes peuvent inspirer.

Le premier consulat de Gallicanus dans les fastes est marqué à 317 et il l'exerça depuis le 1er février seulement avec Bassus; le second, dont parle cette histoire, est de 330 et il y eut Symmachus pour collègue.

Cependant Jean et Paul reprirent leur charge dans le palais de Constance et profitaient des libéralités impériales pour verser de larges aumônes sur les pauvres; ils restèrent dans ce service après la mort même de Constance; mais, quand Julien monta sur le trône, ils ne voulurent plus avoir de rapports avec l'Apostat. Celui-ci, blessé de cette retraite et surtout convoitant les richesses des saints frères, leur envoya Térentien, capitaine d'une de ses compagnies de gardes, et leur fit demander hypocritement de reprendre à sa cour le rang qu'ils y tenaient sous Constantin et ses enfants. Jean et Paul répondirent dédaigneusement, disant qu'ils ne pouvaient rendre les mêmes services à un prince qui avait abandonné la véritable religion et renié son baptême.

Julien, enflammé de colère, leur fit dire qu'il se vengerait de leur mépris, mais qu'il leur accordait toutefois un délai de dix jours pour revenir à leur devoir.

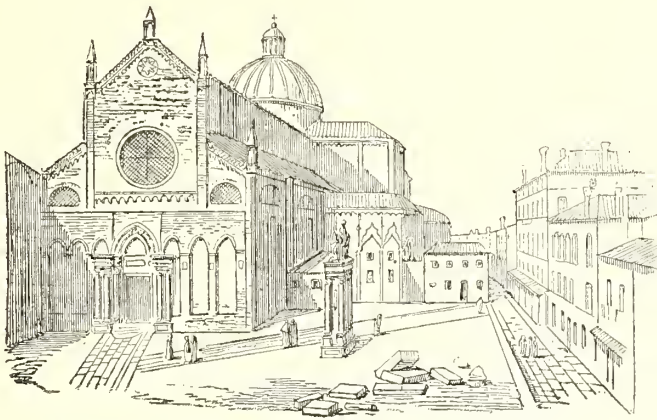
Les saints répliquèrent qu'ils n'avaient pas besoin de ce délai; cependant ils l'utilisèrent, non pour s'échapper, mais pour se préparer au martyre; ils vendirent ce qu'ils purent de leurs biens, distribuèrent aux pauvres leurs trésors et leurs meubles précieux et passèrent une partie du temps en oraison.

Enfin, le terme étant expiré, Térentien revint à leur maison du Cœlius, apportant avec lui une petite idole de Jupiter pour les obliger de l'adorer. Il les trouva en prière et résignés à la mort; il renouvela ses sollicitations et, voyant qu'il ne pouvait ébranler leur courage invincible, il fit creuser une fosse dans le jardin et, à la troisième heure de la nuit, il les fit décapiter en sa présence et enterrer secrètement dans cette fosse.

Julien, malgré sa haine, redoutait le titre de persécuteur et craignait, sans doute par poli-

tique, de faire des martyrs. De peur de l'irritation que cette cruauté aurait inspirée contre lui, on fit courir le bruit que les saints avaient été exilés, mais la nouvelle de leur martyre fut divulguée miraculeusement. Les démons qui étaient dans le corps des possédés la publièrent de tous côtés et confessaient qu'ils étaient tourmentés par leurs mérites. Le fils de Térentien lui-même tomba dans une horrible possession et n'en put être délivré que lorsque son père, le cruel exécuteur de la sentence impériale, se fut humilié devant la tombe des martyrs en demandant leur intercession[1].

1. Bollandistes, 26 juin, V, p. 159.
Petits Bollandistes.

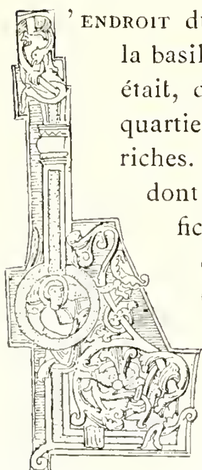


Venise. — S. Giovanni e Paolo, d'après une ancienne estampe.

ITALIE

ROME ET ÉTATS PONTIFICAUX

Rome. — *Basilique du Cœlius.* — (362) Martyre des saints Jean et Paul inhumés dans leur palais. — (398) Pammachius, fondation de la basilique. — (ve siècle) Titre cardinalice. — Escalier du pape Symmaque. — (vie et viie siècles) Saint Grégoire. — Itinéraires. — La basilique visitée et admirée. — (772-795) Adrien Ier restaure les toits. — (ixe siècle) Libéralités des papes. — Tables de marbre portant inventaire des biens de l'Église. — (1157) Grands travaux de Jean de Sutri : abside, porte, portique, campanile, autels, dallage, etc. — (1256) Autels des Saints-Pierre-et-Paul. — (1455) Les Gesuati. — Sous Pie V, invention des corps des martyrs. — (1587) Pomerancio orne la tribune de peintures. — Restauration. — (1668) Cardinal Howard, les Dominicains. — (1697) Prêtres de la Mission. — (1718) Antoine Carnevari dénature l'intérieur de l'église. — (1726) Benoît XIII reconnaît les reliques des saints martyrs. — (1773) Les Passionnistes introduits dans le monastère (pl. I et II).


Bibl. nat. Latin, 233, f° 5.

L'endroit du Cœlius où s'élève aujourd'hui la basilique dédiée à saints Jean et Paul était, dès l'antiquité la plus reculée, un quartier aristocratique et recherché des riches. Là s'ouvrait la maison de Scaurus, dont les colonnes, l'atrium et la magnificence étaient célèbres[1]. Du temps de Bufalini (1551) et de Du Perac (1575) il était encore jonché d'arcades, de murs grandioses, où les archéologues, comme Lauri et d'autres, voyaient à tort la Curia hostilia[2]; de nos jours des restes importants subsistent encore sous le campanile, suffisants à nous rappeler de vastes édifices. Ce quartier restait encore en vogue au ive siècle, puisque nos saints martyrs qui avaient de l'opulence et une

1. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, I, p. 156.
2. Pour sa véritable place, voy. Dezobry, I, p. 70.

haute position y conservaient la demeure qui leur servit de tombeau. Le Père Germano, en 1888, a retrouvé plusieurs chambres ornées de peintures, reste de ce palais et témoignage incomparable de la véracité de la tradition[1].

On a retrouvé, il y a quelques années, près de l'église Saints-Côme-et-Damien, sur la via Sacra, des fragments d'une inscription damasienne que M. de Rossi est parvenu à reconstituer et qu'il regarde comme les restes d'un poème en l'honneur des saints Jean et Paul :

Comp*osuit Laudes* Damasus...
Ut pleb*s Sancta* novos discat celebrare patronos[2].

Les saints avaient été martyrisés et inhumés dans ce palais en 362, sous Julien l'Apostat. Il est probable qu'il fut mis sous le séquestre impérial jusqu'au règne de Jovien où la réaction eut lieu. Le nouvel empereur, se hâtant de réparer les maux précédents, ordonna la construction de la basilique sur le lieu même du crime. Bizantius et après lui son fils Pammachius se chargèrent de cette tâche. Ce Pammachius est sans doute l'ami de saint Jérôme, le saint époux de Pauline, le constructeur du vaste hospice de Porto et qui usa de ses richesses pour cette nouvelle fondation à laquelle il ajouta un monastère.

La gloire des martyrs, la sainteté du fondateur firent de bonne heure ranger cette basilique parmi les titres cardinalices. Sous Gélase Ier, qui devint pape en 492, il est fait mention d'un prêtre Jean et d'un archiprêtre du même nom qui portaient ce titre. Ce Jean, ou un autre titulaire sous Gé-

1. Abbé Lury, *Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, 1887, p. 203.
Bull. d'arch. ch., 1891, p. 28.
2. *Bullettino d'archeologia*, 1890, p. 147.

lase, devint en 523 le pape Jean I[er]. On dit aussi qu'Agapet, créé pape en 535, avait été titulaire.

Le pape Symmaque fit des travaux et construisit un escalier derrière l'abside : « Ad beatum Joannem et Paulum fecit gradus post absidam[1]. » Nous disons à ce propos que l'orientation n'a pas changé; l'ancienne liturgie exigeait que les basiliques primitives eussent leur abside à l'ouest et leur entrée au levant, et ici l'antique façade avec ses oculi de briques est encore debout comme témoignage. L'escalier de Symmaque s'explique facilement, quand on connaît la rapide déclivité de la colline, par le besoin de mettre en relation facile la basilique avec les bâtiments conventuels auxquels elle se reliait vers l'ouest[2].

Les pèlerins ne manquaient pas de visiter le *titulus Pammachii* dont la réputation s'étendait jusqu'aux confins de la chrétienté. Les itinéraires du VII[e] siècle nous témoignent leur pieuse curiosité ; celui de Salzbourg s'exprime ainsi : « Intra urbem in monte Cœlio sunt martyres Johannes et Paulus in sua domo quæ facta est ecclesia post eorum martyrium... » Il est dit encore que les susdits martyrs « quiescunt in basilica *magna et valde formosa* ».

Une inscription transcrite au IX[e] siècle, mais qui devait remonter beaucoup plus haut, mentionne de beaux travaux exécutés dans le vestibule et probablement des mosaïques sur la façade :

ANTISTES DNI CELSA SACRARIA XPI
VESTIBULUM DECORAT GRATIA PULCHRA LOCI.
QUÆ QUIA COMPTÆ NITET PRIMAQUE RENITET
OSTENDIT QUANTUM NUMINIS INTUS INEST
QUIS TANTUM XPO VENERANDAS CONDIDIT EDES[3]
SI QUÆRIS CULTOR PAMMACHIUS FIDEI.

Lorsque Charlemagne eut rendu la paix et la richesse à l'Église, les basiliques délaissées par suite des malheurs précédents avaient toutes plus ou moins besoin de réparations. Les toits surtout, dont l'entretien importe beaucoup à leur conservation, tombaient en ruine. Adrien I[er] s'empressa ici de les restaurer. La phrase du livre pontifical qui rappelle ce travail nous montre à quel point il était nécessaire et qu'il dut être général : « In titulo Pammachii sanctorum Joannis et Pauli, quæ par elapsos marcuerant annos, omnia sarta tecta ejusdem tituli renovavit[1]. »

Léon III après ces grosses réparations s'occupa de l'ornementation. Le livre pontifical, en rappelant ces libéralités, fait mention séparée de la basilique qu'il nomme *titulus Pammachii*, et du monastère, *monasterium clivi Scauri*. Il nous apprend ainsi que les vestiaires étaient séparés, que les vêtements d'autel de l'une ne servaient pas à l'autre et implicitement que le monastère avait dès lors une chapelle spéciale[2]. Les vêtements donnés par Léon étaient brodés magnifiquement et reproduisaient en peinture à l'aiguille des scènes de l'Évangile. Grégoire IV (827-44) imita cette largesse.

Nous citerons, pour l'histoire de la basilique dans le haut moyen âge, deux tables de marbre sur lesquelles sont gravés les noms des biens-fonds donnés à l'église. Jusqu'à ces derniers temps on les faisait remonter à Grégoire le Grand; mais, d'après les nouvelles remarques épigraphiques dont elles ont été l'objet, on a constaté qu'elles ne sont pas antérieures au VII[e] ou au VIII[e] siècle[3].

Une inscription qu'on lisait du temps de Martinelli (*Roma sacra*) nous fournit une des rares données historiques pour le moyen âge. Elle nous apprend qu'en 1157, sous le pontificat d'Adrien IV, on construisit un nouvel autel et l'on refit sans doute ses abords :

ANNO DOMINI MCLVII
PONTIFICATUS D. HADRIANI IV PAPÆ
ANNO IV
KALEND. IANNARII
PER JOHANNEM PRESBYTERUM CARDINALEM
QUI TOTUM OPUS SIMUL ET ALTARE
CONSTRUXIT,
CONSECRATUM EST HOC ALTARE
A VILIANO PISANO ARCHIEPISCOPO
VIRO RELIGIOSO
AD HONOREM DEI OMNIPOTENTIS
ET SANCTI CONFESSORIS NICOLAI
ET PROTOMARTYRIS STEPHANI,
ET SANCTI SILVESTRI,
ET OMNIUM APOSTOLORUM
ET SANCTORUM CHRYSANTI ET DARIE
MARTYRUM
IBI (RELIQUIÆ) PLURIMÆ RECONDITÆ SUNT

Ces travaux s'effectuèrent pendant que Jean de

1. *Lib. pont.*, p. 88.
2. RONDININI, *De ss. mart. Joanne et Paulo eorumque basilica* (1707), p. 136.
3. DE ROSSI, *Inscript.*, II, p. 150.

1. *Lib. pont.*, p. 267.
2. *Id.*, p. 285, 299.
3. ARMELLINI, p. 277.

Sutri était cardinal du titre[1]. Il est probable qu'il faut référer à la même époque les travaux de l'abside, ceux du campanile et le portique extérieur, qu'une vieille inscription gravée sur l'entablement nous rappelle en ces termes :

PRESBYTER ECCLESIE ROMANE RITE JOHANNES
HEC ANIMI VOTO DONA VOVENDO DEDIT
MARTIRIBUS CHRISTI PAULO PARITERQUE JOHANNI
PASSIO QUOS EADEM CONTULIT ESSE PARES[2]

La mosaïque qui s'étend sur le sol de l'église doit remonter à la même époque[3], elle doit être l'œuvre des Cosmati, ainsi que le chambranle de la grande porte. Il est à croire, en effet, que ces célèbres marbriers travaillèrent dans la basilique. M. Armellini a retrouvé, dans les manuscrits de Suarez, au Vatican, l'épitaphe de Giacomo, fils d'Angelo di Nicolo et peut-être père de Cosmato, lequel a laissé l'empreinte de son passage sur le Cœlius même, à S. Tomaso in Formis. Voici l'épitaphe :

HIC REQUIESCIT MAGR. IACOBUS
FILIUS OLIM ANGELI NICOLAI
SCRIPTOR DOMINI PAPÆ ET CLERICUS
HUIUS ECCLESIÆ

Pendant le XIIIe siècle, sous Alexandre IV, on fit l'autel de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Rondinini rapporte cette inscription qui en marque le souvenir (p. 125):

ANNO DOMINI MCCLVI
INDICTIONE XIV
PONTIFICATUS D ALEXANDRI IV PAPÆ
ANNO II
CONSECRATUM EST HOC ALTARE
IN DIE PALMARUM
AD HONOREM DEI OMNIPOTENTIS
PETRI ET PAULI
ET ALIORUM APOSTOLORUM
PER IPSUM PAPAM
QUI ANNIS SINGULIS
AD HANC ECCLESIAM ACCEDENTIBUS
IN ASSUMPTIONIS
BEATÆ MARIÆ VIRGINIS DIE
ET USQUE AD QUINDECIM SEQUENTES
DUODECIM ANNOS
D. VERA INDULGENTIA
CONCESSIT

Sous Nicolas V, la basilique fut donnée aux Frères Gesuati, institués par le bienheureux Giov. Colombini de Sienne, et les chanoines, réduits à un petit nombre, furent supprimés (1455).

Sous Pie V eut lieu l'invention des corps de saints Jean et Paul; on dépensa beaucoup d'argent dans le chœur et à deux autels placés l'un en face de l'autre dans la nef centrale.

Le cardinal Cusani, qui devait la pourpre à Sixte V, restaura le monastère et exécuta le plafond sculpté. Une inscription de 1522, sur la façade, nous avertit de travaux exécutés sous Adrien VI.

Le cardinal Caraffa (1587), neveu de Paul IV, confia à Pomerancio des peintures dans la tribune; il fit inscrire ces mots : « *S. Pammachius hujus ecclesiæ conditor.* » Il restaura et agrandit le monastère contigu.

Après la suppression des Gesuati en 1668, leurs biens furent mis en commende jusqu'à ce que le célèbre cardinal Howard obtint de Clément X l'église, le monastère et les revenus pour les Dominicains anglais. Mais ces revenus étaient insuffisants; après la mort du cardinal, Innocent XII les renvoya (1697) et y mit les prêtres de la Mission.

Une restauration malheureuse avait eu lieu à l'occasion de l'entrée des Dominicains. Howard détruisit beaucoup d'anciennes choses; il changea les autels, renversa les vieux chancels du milieu de l'église, reconstruisit le maître-autel et réduisit toute l'église à une forme que Rondinini dans le goût de son temps déclare plus élégante, mais que ne sauraient approuver les amis des souvenirs antiques.

Le 27 janvier 1726, Benoît XIII se rendit à la basilique pour faire une reconnaissance des reliques des saints Jean et Paul ; il les déposa de ses propres mains dans une cassette de plomb, la mit sur ses épaules et la porta dans une procession solennelle. Il voulut aussi que chaque année on fît mémoire de cette translation.

Enfin Clément XIV (1773) transféra ailleurs les prêtres de la Mission; il restaura l'église et le monastère et les concéda aux religieux passionnistes qui l'ont encore pour résidence[1].

L'intérieur de l'église, dénaturé en 1718 par Antoine Carnevari, a cependant gardé les colonnes de granit qui séparaient ses trois nefs[2].

1. Il fut promu en 1150.
2. Mgr BARBIER DE MONTAULT, *Les églises*, p. 72.
3. *Id.*

1. MORONI, *Dizion.*, XII, p. 44.
2. Mgr BARBIER DE MONTAULT, *Les églises*, p. 72.

Description. — Malgré ses longues vicissitudes et les effets successifs de tant de restaurations, la basilique a conservé ses éléments les plus importants qui nous permettent de la retrouver dans sa noblesse primitive (pl. I, II et III).

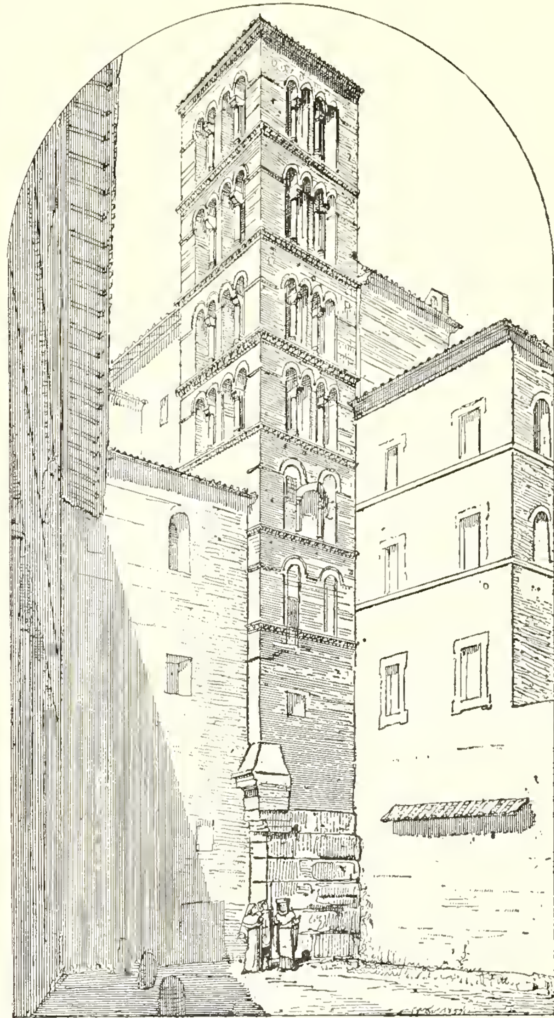
En arrivant devant la façade, on a à droite le majestueux campanile, assis sur de robustes bossages antiques, coupé par sept étages de doubles arcatures plus élancées à mesure qu'elles se rapprochent du sommet. Au-dessus du deuxième cordon, un petit tabernacle abritait une image qui a disparu.

On a devant soi la façade même de l'église, composée du portique de Jean de Sutri, avec l'inscription métrique qui rappelle la mémoire de ce cardinal, une surélévation moderne qui masque les arcades antiques du pignon; dans le haut de ce pignon, avant les derniers enduits, mon grand-père a vu distinctement les oculi de briques que nous retrouverons sur la face latérale. Nous avons sur notre restauration supprimé l'étage moderne et rétabli les arcades et les oculi.

Devant cette façade se pose le problème de l'atrium. On sait qu'à Rome les grandes basiliques étaient généralement précédées de cette cour carrée à portiques et qu'on doit à priori supposer son existence. De plus, le P. Germano qui l'a rétabli sur son plan nous écrit qu'il l'a fait d'après des preuves certaines. Ici, cependant, devant le portique qui est complet par lui-même, dont l'architrave ne conserve aucun arrachement des portiques adjacents, il faut convenir que cet atrium n'a pas dû exister depuis le XIIIe siècle; il faut accepter aussi que son plan, nécessairement soumis à la direction des murs antiques vers le nord, lui aurait présenté une forme irrégulière. Quoi qu'il en soit, le portique actuel offre à l'église un accès convenable; il le lui fournissait surtout avant sa surélévation, avant la fermeture des entre-colonnements aux extrémités et les grilles d'un mauvais effet qu'on a placées devant les trois travées laissées libres.

Les colonnes, dont deux en beau marbre vert, sont surmontées, les six centrales de chapiteaux ioniques, les deux extrêmes de chapiteaux corinthiens, d'un bel antique. Les bases paraissent antiques aussi, mais sont incomplètes; je crois que le sol extérieur a été surélevé. Au-dessus de l'architrave, de l'inscription, est une haute frise, sans doute autrefois décorée de mosaïques comme le portique de Saint-Laurent-hors-les-Murs. La corniche, pourvue de modillons et de denticules, est peu élevée.

Avant d'entrer dans la basilique, descendons le long du clivus Scauri pour examiner la façade latérale, une des mieux conservées que l'antiquité chrétienne nous ait laissées à Rome. En la dépouillant des fenêtres modernes qui ont, du reste, les mêmes axes que les anciennes, des éperons, des arcades qu'il a fallu multiplier pour la soutenir, nous retrouverons la belle et austère architecture des basiliques primitives avec ses nombreuses arcatures et oculi.



Rome. — Campanile de SS. Giovanni e Paolo (dessin de 1859).

Nous avons donné (pl. II) un détail de la construction en briques de ces baies appareillées avec les grandes briques romaines qui dessinent large-

ment les cintres. La multiplicité de ces baies, qui auraient inondé d'une lumière excessive l'enceinte intérieure en la livrant sans défense à toutes les intempéries, suffit à prouver qu'elles étaient fermées par des clôtures de marbre comme nous l'avons marqué.

L'abside a été retouchée au XII[e] siècle et la zone d'arcades avec colonnettes de marbre qui l'entourent dans le haut est du même style que le campanile et le portique antérieur. Ce genre d'ornement, si fréquent en Toscane, paraît rare dans le Latium; c'est du moins le seul exemple que nous puissions citer à Rome. Elle forme aujourd'hui un des points de vue les plus pittoresques de la ville et elle tente la plupart des artistes qui cherchent à bien garnir leur album.

L'intérieur de la basilique a peut-être plus souffert que les murs extérieurs des restaurations; nous sommes donc heureux d'emprunter à Ugonio, un témoin oculaire, la description qu'il nous a laissée :

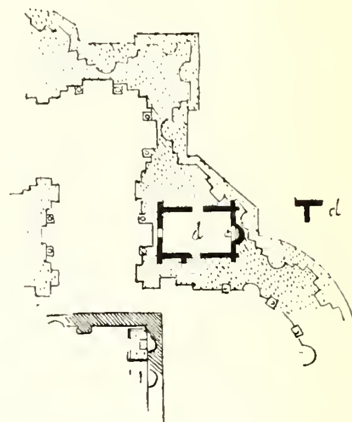
« Sous le portique, dit-il, est une seule porte[1], mais grande et tout encadrée de marbre, avec un ruban de mosaïque au milieu des moulures. Au sommet s'avance un aigle de marbre, à la base à droite et à gauche deux lions semblent garder l'entrée, à la façon des lions antiques qu'on mettait devant les temples, et comme on en voit à la vieille porte de Saint-Jean-de-Latran, à Saint-Laurent-hors-les-Murs et à beaucoup d'autres églises.

« L'église SS. Giovanni e Paolo peut compter parmi les grandes. Elle est partagée, selon l'antique usage, en trois nefs par vingt colonnes[2] et quatre pilastres. Deux autres magnifiques colonnes s'élèvent à l'entrée du chœur, ouvrage de l'illustre cardinal Nicolas Pelve, évêque de Sens, qui avait le titre. Le sol était couvert de dessins, charmantes mosaïques à mille couleurs, qui subsistent en grande partie dans la nef principale. Dans cette nef sont deux autels, placés en vis-à-vis par le cardinal de Sens, et ornés de belles pierres et de précieuses colonnes. Un peu au delà on trouve une enceinte de marbre, fermée, garnie tout autour de sièges qui s'appuient le long des colonnes de l'église. Cette enceinte servait pour la *schola cantorum*, ce que nous appelons maintenant la *cappella*. A cette enceinte on avait coutume de rattacher les ambons pour chanter l'évangile et l'épître, lesquels ici, comme dans beaucoup d'autres endroits, ont été enlevés.

« On monte au maître-autel par quelques marches; il est tout garni de vert de Lacédémone. Il surmonte la confession, et il est abrité par un tabernacle (ciborium), soutenu par quatre colonnes blanches en avant de la tribune. Le soubassement de la tribune est incrusté de tables de marbre, séparées par des bandes de diverses couleurs; il est couronné par une corniche de marbre qui fait tout le demi-cercle et supporte une ordonnance de petites colonnes de marbre qui fait aussi le pourtour. Tout cela remonte aux temps les plus reculés. Tout le reste de la tribune jusqu'à la présente année 1587 est resté sans ornement et simplement blanchi. »

Ce petit ordre peut être rapproché de celui de S. Giorgio in Velabro qui est aussi d'une époque très ancienne.

Église et monastère au Vatican. — Une église et un monastère furent élevés en l'honneur de nos saints au nord-ouest de la basilique vaticane. Le livre pontifical signale cette fondation (vers 440)



Rome. — Saint-Pierre. — *d*, église et monastère des Saints-Jean-et-Paul, près de l'ancienne basilique (d'après Alfarani).

dans la vie de saint Léon le Grand : « Hic constituit monasterium apud Petrum apostolum quod nuncupatur SS. Iohannis et Pauli. »

L'église[1] se trouvait précisément à la place du

1. Nous en avons encore trois, suivant le P. GERMANO; il est probable qu'elles existaient primitivement.

2. Le véritable nombre est de vingt-quatre; mais UGONIO ne comptait pas celles comprises dans les piliers.

1. Il serait difficile de la reconnaître dans les vues de HEMSTERCK prises pendant les travaux du nouveau Saint-Pierre.

gros pilier et du tombeau de Clément XIII. Là était jadis la canonica de la basilique. Cette petite église avait la forme d'un rectangle allongé, terminé vers le nord par une abside demi-circulaire et ouverte par trois portes sur les autres côtés.

En 1570, lorsqu'on creusait les fondations de la nouvelle basilique, ce plan et quelques fragments de murailles derrière l'abside revinrent au jour. On découvrit une voûte ornée d'images de saints en mosaïques et un sarcophage qui fut ouvert en présence de saint Pie V. On trouva aussi deux magnifiques colonnes que Paul V porta à Sainte-Marie-Majeure pour orner la chapelle[1].

Les papes au IXe siècle enrichirent ce sanctuaire; Léon III et Léon IV lui firent de magnifiques présents[2].

Ce monastère fut longtemps sous la juridiction de l'évêque de Silva-Candida, qui avait presque toute la cité léonine. Du temps de Nicolas Ier, l'abbé fut Savone, que le pape envoya comme légat en Sardaigne. Au XIVe siècle, l'église figure dans le catalogue de Turin parmi celles de la première partie; elle était desservie par un prêtre[3].

Saints-Jean-et-Paul au Janicule. — Nos saints martyrs eurent aussi un sanctuaire sur le sommet du Janicule, mais on ne sait rien de son histoire et de sa situation[4].

Les basiliques n'étaient pas les seuls monuments de nos martyrs. La liturgie romaine fait mention de leurs mémoires à l'oraison, au graduel, à l'offertoire et dans plusieurs autres endroits. On les retrouve dans l'antiphonaire de saint Grégoire. Le sacramentaire grégorien leur consacre ces paroles : « Pro cuius amore gloriosi martyres Johannes et Paulus, martyrium non sunt cunctati subire : quos in nascendi lege junxit germanitas, in gremio matris Ecclesiæ fidei unitas, in passionis acerbitate ferenda unius fidei societas. »

Saint Damase, le chantre des martyrs, leur consacre un long poème :

Johannis Paulique diem sol attulit orbi
Qui rubra martyrii serta cruore gerunt
Unicus hos sanguis germano fœdere junxit.
. . . .

VEROLI (*Casamari*). — Antiquités. — Origine du nom. — (1005-1035) Fondation du monastère. — (1045) Agrandissement. — (1095) Construction du cloître. — (1149) Relâchement. Visite d'Eugène III. — (1151) Restauration, nouvelle consécration. — (1152) Entrée des Cisterciens. — (1217) Honorius III rebâtit l'église devenue trop étroite et le couvent. — Consécration solennelle. — La fête des saints Jean et Paul devenue la principale des martyrs dans l'ordre de Citeaux. — (1221) Frédéric II. — (XIVe siècle) Dépopulation et nouvelles épreuves du monastère. — (XVe siècle) L'abbaye transformée en commende. — (XVIe siècle) Les reliques transférées à Veroli, procession. — (1717) Le cardinal Albani y introduit les Trappistes. — L'état du monastère tombant en ruine exige une restauration importante. — (1811) Suppression du monastère. — Pie VII restitue les biens à Casamari. — Restauration. — (1861) Pillage et incendie.

Au commencement du XIe siècle de pieux solitaires étaient venus chercher une retraite à 3 milles de Veroli, dans un lieu où l'antiquité laissait de grandes ruines et un grand nom, celui de Marius qu'on disait y avoir habité. Le peuple l'appelait *Casa Marii* ou Casamari. Ces solitaires y construisirent une chapelle, de petits logements, et se virent bientôt rejoints par de nouveaux compagnons. On attribue cet événement à 1005, d'après un ancien parchemin qui raconte ainsi l'origine de l'abbaye. Les nouveaux venus, prêtres de Veroli, dont on nous a conservé les noms, Benoît, Jean, Ursus, Azzo, allèrent trouver le vénérable Jean, abbé de Saint-Dominique, et lui demandèrent l'habit religieux (1036). Baronius attribue à cette dernière date l'origine du monastère; il est possible que celle de 1005 s'applique à l'établissement des premiers solitaires et celle de 1036 à la constitution plus régulière d'une abbaye[1]. Il est certain que déjà, en 1033, la maison religieuse existait et que cette existence est attestée par la donation d'un

1. ANGELI, *Basilica S. Mariæ-Majoris.*
LETAROUILLY, pl. CCCVIII. Il est difficile de la distinguer au milieu de celles assez nombreuses qui y furent employées.
2. RONDININI, p. 41.
3. ARMELLINI, p. 281.
CANCELLIERI, *De secretariis*, III.
4. ARMELLINI, p. 282.
MABILLON, *Analecta*, IV, p. 495.

1. LUIGI DE PERSIIS, *Casamari*, 1890, p. 60.
MORONI, *Diz.*, XCIV, p. 95.
ENLART (*Bull. monumental* de 1892) donne le plan de l'abbaye.
STEVENSON, *Mostra di Roma*, 1884, p. 146.

seigneur Landuino au prévôt Azzo de biens qu'il possédait dans un endroit nommé Corneto.

La fondation fut féconde et porta rapidement des fruits. La petite chapelle, construite en l'honneur des saints Jean et Paul, devint insuffisante et l'abbé Jean I[er], vers 1045, dut agrandir l'église; il y fit des peintures, trois autels en l'honneur de sainte Marie, de saint Pierre et de saint Benoît, un ciborium au-dessus de l'autel des patrons saints Jean et Paul, un ambon, et bâtit un nouveau campanile pourvu de huit cloches; il fit l'acquisition de beaucoup de biens; il obtint de Nicolas II que le monastère relèverait directement du Saint-Siège, de sorte qu'à partir de ce moment les clefs papales entrèrent dans ses armoiries.

Alexandre II, Anastase IV, Alexandre III, etc., confirmèrent les privilèges.

La chronique de Fossanova marque en 1095 le commencement du cloître « pulcrum et amplum », sous l'abbé Augustin II, qui augmenta les dortoirs et les biens du monastère, avant de devenir évêque de Ferentino (1106).

L'abbé Pietro (1123) eut l'honneur de recevoir plusieurs fois saint Bernard dans la maison et d'y préparer une importante réforme; il obtint de faire partie des Cisterciens et d'être affilié à la maison de Clairvaux. Le relâchement s'était glissé parmi les moines et, en 1149, Eugène III, venu à Casamari, put se rendre compte du désordre; il vit les bâtiments faute d'entretien tombant en ruine, les religieux dispersés ou irréguliers. Il commença par restaurer l'édifice, puis il chargea saint Bernard d'y remettre une règle et des moines. Un document nous apprend que les Cisterciens y entrèrent en 1152. La restauration de l'église fut tellement importante que le pape jugea opportun de renouveler sa consécration (1151); il la dédia à Dieu, à la Vierge Marie, à saint Jean et saint Paul, les premiers patrons. Ces renseignements sont inscrits dans la chronique de Fossanova.

La nouvelle église ne servit pas longtemps; la prospérité était rentrée dans les murs avec les règles de saint Bernard et, cinquante ans plus tard, elle dut être démolie comme trop étroite et remplacée par le vaste et magnifique édifice que nous avons aujourd'hui devant nous. L'illustre Cencio Savelli, qui avait été cardinal au titre de Saints-Jean-et-Paul, se dévoua à cette œuvre; il y prodigua des sommes considérables et entreprit à ses frais la construction du cloître et de l'église. Sous l'abbé Geraldo I[er], le 6 mai 1202, Innocent III vint bénir la première pierre de cette nouvelle fondation. Rogerio (1210), le seizième abbé, termina la basilique qui fut consacrée le 15 septembre 1217. Cencio avait depuis un an succédé à Innocent sous le nom d'Honorius III et il voulut faire lui-même la cérémonie avec toute la pompe possible. Tous les cardinaux de Rome, toute la curie, deux évêques espagnols et onze évêques italiens accompagnèrent le souverain pontife. Une multitude de peuple y afflua. « Par la grâce de Jésus-Christ, dit le chroniqueur, on avait fait une si grande quantité de provisions en pain, en vin, en poissons, fromage et œufs que tous, matin et soir, purent recevoir une large distribution; il y eut aussi plus de mille chevaux à nourrir[1]. »

Nous ne devons pas seulement rapporter à cette époque la construction de l'église, mais aussi celle des cloîtres et des édifices adjacents.

M. le chanoine de Persiis[2], pour prouver la contemporanéité du cloître et de l'église, donne une raison prise dans la construction; il dit que les fenêtres de la basilique qui s'ouvraient vers le midi sont beaucoup plus courtes que celles opposées et témoignent de l'existence des voûtes du cloître qui les auraient bouchées dans leur partie inférieure si elles avaient été plus allongées. Du reste, le style du cloître et du chapitre se réfère au commencement du XIII[e] siècle et suffit comme preuve.

Honorius III montra encore sa dévotion envers saints Jean et Paul par les fêtes qu'il établit au monastère; il décréta que leur fête serait célébrée avec pompe dans tout l'ordre cistercien et il écrivit dans ce but à tous les abbés; il rappelle dans sa lettre « les glorieux mérites des martyrs Jean et Paul, il invite tous les fidèles à leur vouer une grande dévotion, car les langues de ces martyrs sont comme les clefs du ciel. De sorte qu'imitant l'ordre de l'Église romaine, qui place dans les litanies les princes des apôtres Pierre et Paul avant tous les apôtres, il veut qu'ils soient ici mis avant les martyrs que prie l'Église[3]. »

De si grandes faveurs, qui forment une des pages les plus glorieuses de l'histoire posthume de nos

1. De Persiis, p. 63.
2. *Id.*, p. 64.
3. Rondinini, *Monasterii S. Mariæ et SS. Joannis et Pauli de Casæmario brevis historia*, 1707, p. 31.

saints, attiraient les pèlerins les plus illustres. Le monastère (1221) reçut l'empereur Frédéric II, sa femme et toute la famille des Hohenstaufen qui s'inscrivirent parmi les fils spirituels de Casamari. Ce prince ingrat oublia plus tard cette hospitalité et persécuta les religieux; il livra le monastère aux Sarrasins qu'il avait appelés en Italie; ceux-ci l'incendièrent et même, dit-on, tuèrent l'abbé Geraldo II. Quelques religieux, pour fuir la persécution, se réfugièrent en France.

L'abbaye reprit cependant quelque prospérité après ces désastres; nous voyons en 1240 l'abbé Paul en agrandir les propriétés, acquérir les églises de Bartolomeo et S. Vito dans la Capitanate, etc. Jean VII (élu en 1289) fit une grande croix en vermeil haute de cinq palmes, large de trois, qui renfermait un morceau considérable de la vraie croix.

Les derniers papes du XIIIe siècle, Nicolas IV, Boniface VIII, confirmèrent ses privilèges.

Pendant le grand schisme, le monastère fut presque dépeuplé en 1390. On n'y constatait plus que le prieur Rainaldo da Banco et six moines. Quelques années après (1406), les religieux furent obligés de fuir devant l'invasion de Ladislas, roi de Naples. Plus tard, Jacobo Caldoro fortifia les demeures monastiques et y soutint un siège contre les Sforza, non probablement sans dommage pour les murailles[1].

Les mauvais jours continuèrent; la communauté très réduite vit ses propriétés en grande partie aliénées dans des mains laïques et le reste mal administré, puis s'ouvrit pour elle l'ère des commendes. Martin V († 1431) plaça le couvent sous le gouvernement d'un abbé commendataire, qui fut son neveu, le cardinal Colonna.

Pie II (1463), après la mort de Colonna, rendit leurs propriétés aux religieux; cependant la décadence s'accéléra; en 1503, il n'y avait plus dans l'abbaye que le prieur et un religieux. Sixte IV confia la commende à son neveu Giulano della Rovere, qui rédigea la nomenclature de tous les biens[2].

Pie V nomma abbé commendataire son neveu, Michel Bonelli (1567), lequel apporta à Casamari beaucoup de restaurations et diverses donations. A cette époque, le cardinal, pour préserver les fameuses reliques et les soustraire aux corsaires turcs, les déposa dans la cathédrale de Veroli qui ne les rendit jamais. On accorda au prieur de Casamari de conserver une des clefs du reliquaire et, comme dédommagement, on institua une procession dans laquelle intervenaient l'évêque et les chanoines de Veroli, afin de porter, le jour de l'Ascension, les reliques à Casamari, leur première demeure. Cette procession, à la suite de quelques désordres, fut supprimée en 1783.

Des noms illustres figurent parmi les commendataires, notamment ceux de Scipion Borghèse, Francesco Barberini, Gian-Francesco Albani, etc.

Après deux siècles le régime commendataire prit heureusement fin. Giovanni-Battista Felce (1714) fut le dernier abbé, et le cardinal Annibal Albani, commendataire perpétuel, eut la gloire d'introduire les Trappistes dans le monastère. Plein d'admiration pour l'abbé de Rancé, il obtint de Clément XI ce changement (1717). Le cardinal dépensa plusieurs milliers d'écus pour mettre les bâtiments en état de recevoir leurs nouveaux hôtes; il fit refaire les dortoirs, les offices, il restaura le cloître, moderna seize autels dans l'église.

On peut se rendre compte de la restauration nécessaire à ce moment par la description des ruines que nous a laissée Rondinini en 1707 :

« Le monastère a bien perdu son ancienne splendeur; de tous côtés ce ne sont que ruines, pans de murs, voûtes à demi détruites ou écroulées; on dirait les vestiges non d'un monastère, mais d'une véritable ville; ce n'est pas sans un sentiment de profonde tristesse qu'au mois de mai, envoyé à Casamari par Sa Sainteté Clément XI, j'explorai ces restes d'une antiquité sacrée et que je dus lui rendre compte; l'infirmerie (nosocomium) et les autres parties du monastère sont presque renversées; deux dortoirs, entre lesquels s'élève un élégant cloître ruiné lui-même, subsistent seuls maintenant. L'un sert encore aux moines, l'autre est converti en grenier. Les offices, l'antique logement de l'abbé régulier sont livrés à des usages domestiques. »

Nous n'avons plus que quelques mots à ajouter pour l'histoire moderne qui n'est pas moins traversée d'épreuves que l'ancienne.

Pendant la Révolution française, beaucoup de prêtres et de religieux français se réfugièrent à

1. Hemans, *Mediæval christianity*, p. 434.
2. Ce manuscrit passa depuis dans les archives des Albani.

Casamari, s'y firent trappistes et y moururent saintement. En 1797, l'armée républicaine y commit des dégâts considérables ; six religieux furent massacrés. Des religieux, qui s'étaient enfuis, revinrent après le départ des troupes révolutionnaires ; ils ensevelirent leurs martyrs, dont les tombes, dit-on, furent illustrées par de nombreux miracles.

En 1811, le gouvernement français supprima le monastère de Casamari, expulsa les moines, transféra la bibliothèque et les archives à Veroli et loua les bâtiments à des séculiers.

Pie VII, en revenant à Rome, rendit Casamari aux Trappistes qui retrouvèrent le monastère tout à fait dépouillé ; on avait enlevé jusqu'aux toiles qui fermaient les fenêtres ; les toits tombaient. L'abbé Pirelli († 1822) et sa sœur, la princesse Carpino di Maggio, entreprirent la restauration à leurs frais.

Le couvent n'eut pas tant à souffrir de la guerre de 1849 que de celle de 1861. A cette époque, sous prétexte de rechercher les volontaires combattant pour les Bourbons, on saccagea tout et l'on dépouilla les moines. Les moines qui purent s'enfuir retrouvèrent, à leur retour, les édifices livrés aux flammes. Ils éteignirent l'incendie avec l'aide de deux cents paysans accourus à leur aide. Pie IX, en apprenant ces tristes nouvelles, remplaça généreusement tous les objets d'autel qu'on avait volés.

Description. — Malgré tant de vicissitudes, de pillages, d'incendies, l'illustre abbaye nous offre encore un ensemble majestueux qui mérite de la placer au premier rang des édifices consacrés à nos saints martyrs ; nous devons donc ajouter à cette notice historique quelques lignes de description :

Lorsqu'on sort de Veroli par la porte S. Martino, on voit ouvert devant soi un magnifique amphithéâtre de collines couvertes d'oliviers, de châtaigniers et de vignes derrière lesquels se profilent les chaînes neigeuses des Abruzzes. Au fond de la vallée serpente la claire rivière l'Amaseno qui baigne le coteau sur la pente duquel s'élève l'abbaye. Cette illustre abbaye est assise au milieu des ruines de ses anciens bâtiments dont la moitié est démantelée et privée de toits. Malgré ces mutilations, il y a dans l'ensemble une majesté singulière que M. Hemans, quoique protestant, ne put s'empêcher de vénérer ; il y a aussi des restes assez complets pour que nous puissions relever par la pensée ce que le temps a détruit et refaire cette cité monacale qui jetait tant d'éclat au moyen âge. C'est ce que nous essayerons à l'aide des choses actuelles décrites par de Persiis, à l'aide des descriptions de Rondinini et de Batelli, et d'un plan que nous devons au Père Paniccia, l'abbé de Casamari.

Après avoir franchi les arcs de l'aqueduc, on arrive devant le premier édifice qui appartienne à l'abbaye et qui servait jadis de logement à l'abbé. Un arc en plein cintre, en travertin, large de 7 mètres, s'ouvre sur l'entrée. A 2 mètres environ au-dessus, une petite corniche soutient une loge à grandes fenêtres doubles, ornée d'élégantes colonnettes, et enfin une seconde corniche de pierre avec consoles termine l'édifice et soutient le toit.

Le grand arc du rez-de-chaussée introduit dans un beau portique large de 3 mètres et qui est un chef-d'œuvre de construction. Il y a encore un autre portique plus grand que le premier et qui n'a pas moins de 12 mètres de long. On sort du logement abbatial par deux arcades ogivales, à peu près égales, séparées par un gros pilastre de $1^{m},25$. On trouvait alors deux allées devant soi, l'une conduisant au perron de la basilique, l'autre inclinant à droite et visant la seconde entrée du monastère.

Lorsqu'on suivait la première, on laissait à gauche le cimetière garni de croix de bois à demi cachées sous des bouquets de myrtes. De ce côté, si je ne me trompe, était l'église Sainte-Croix dont Batelli nous a laissé la description ; elle s'élevait à environ dix pas de la basilique, n'avait qu'une nef de quinze pas de longueur sur huit de large et qu'un seul autel en pierre, sous une petite niche ornée de peintures que la pluie avait altérées au point de les rendre méconnaissables. Le pavage, façonné d'un genre qu'on appelle *astricum*, contient deux sépultures, l'une près de l'autel destinée seulement aux moines, l'autre contiguë à l'entrée, réservée aux laïques qui meurent à Casamari[1].

Le perron de l'église abbatiale qu'on a beau-

1. Rondinini, p. 87.

coup rétréci dans les temps modernes comprenait autrefois toute la largeur de la façade. Il n'a pas moins de vingt-trois degrés. Il donne accès à un beau portique de trois arcades.

Au-dessus du toit de ce portique se profile la silhouette de la grande nef percée d'un large œil-de-bœuf, de deux baies ogivales, et, dans le fronton, de trois baies plus petites.

Sous le portique, on remarque des cippes antiques et le piédestal qui porte l'épigraphe de Victor Felix.

La porte qui relie ce narthex à l'intérieur de l'église passe pour un chef-d'œuvre. Large de $2^m,50$, bien proportionnée pour la hauteur, elle est surmontée d'un arc plein cintre; elle est ornée d'une riche ordonnance de pilastres, de colonnettes engagées, avec chapiteaux délicatement refouillés sous l'imposte desquels sortent les riches moulures de l'arc. Le tympan de l'arcade est rempli d'arabesques et de feuillages d'excellent goût.

L'église, toute construite en travertin, présente à l'entrée un aspect sévère. En forme de croix allongée, partagée en trois nefs, coupée par un transept, elle a jusqu'à ce transept sept travées. Les nefs sont reliées par des arcades ogivales dont les cintres reposent sur des colonnes engagées. Les arcs doubleaux de la grande nef reposent sur des colonnes semblables, mais qui ne descendent pas jusqu'au sol. Au-dessus des ogives sont de petites fenêtres et des lancettes qui sont bouchées aujourd'hui en trop grand nombre.

Près de la seconde arcade de la nef centrale, à droite de l'entrée, on voyait un grand vase de pierre d'un antique et rude travail qui servait pour mettre l'eau bénite.

Au transept, du côté oriental, se rattachent le sanctuaire et quatre chapelles; on trouve là des autels dédiés à saints Jean et Paul, à saint Mathieu, à saint Benoît, à saint Bernard, à la Nativité du Sauveur, aux deux saints Jean, etc. Des rosaces éclairent le transept.

Le maître autel isolé s'élève à la croisée du transept, il est recouvert par un lourd ciborium du plus mauvais goût et qui date de Clément XI (1711).

Vers le milieu de l'église il y a un pulpito de pierre antique sous lequel sont deux armoires où l'on disposait les livres sacrés[1]. On voyait aussi, fixés sur le pavage de brique, deux candélabres de forme ancienne avec ciselures garnies d'argent. On y plaçait des cierges pour les messes solennelles[1].

Le campanile s'élève au-dessus du dernier arc de la nef centrale avant le transept; il est en pierre et émerge d'une dizaine de mètres au-dessus du toit de l'église. Du temps de Rondinini, il était surmonté d'une pyramide qui, à la suite d'un coup de foudre, menaça ruine et qu'on dut démolir. Il y avait une très vieille cloche qui pesait mille livres. Celle que donna François Barberini, l'abbé commendataire, était d'un poids trois fois plus grand.

Dans la nef méridionale, non loin de l'autel de Saints-Soter-et-Caius où les convers récitent le rosaire, s'ouvre une petite porte qui donne sur le cloître. On descend quelques marches et l'on entre dans le cloître, large quadrilatère entouré de galeries qu'éclairent des arcades jumelées ornées avec une grande élégance. Ces arcades retombent sur des colonnettes accouplées, lisses ou cannelées, tantôt en spirales, tantôt en fougères. Ce cloître, fort semblable à ceux de Fossanova, a été attribué pour cela au même architecte.

Au milieu est une citerne dont la margelle est en briques avec colonnettes tout autour[2].

La hauteur des galeries est assez considérable; au lieu des terrasses qui la recouvrent maintenant, elles avaient des toits appuyés aux murs environnants et rejetant les eaux à l'intérieur; sous le bandeau du pourtour, on voit encore des corbeaux que les Italiens appellent *mensole* et qui soutenaient la lambourde des chevrons.

A l'est du cloître s'ouvre la salle capitulaire, un des restes les plus remarquables de l'ancienne abbaye. Elle est partagée en neuf compartiments surmontés de voûtes d'arêtes qui retombent sur quatre points d'appui isolés. Ces points d'appui sont formés d'une grosse colonne à laquelle sont attachées autant de colonnettes qui correspondent aux nervures des voûtes et qui sont annelées dans leurs milieux. Ces groupes se répètent sur les retombées le long des murs latéraux; mais à l'est, pour moins d'encombrement, les colonnettes ne descendent pas jusqu'à terre et se terminent en cul-de-lampe.

1. Rondinini, p. 85.

1. Rondinini, p. 81.

2. Le monastère reçoit aussi de l'eau d'un aqueduc qui l'amène d'un mille de Banco. On y lit une inscription de 1706.

De belles fenêtres ogivales, avec colonnes cantonnées, laissent pénétrer abondamment dans la salle le soleil du matin.

Au midi du chapitre, dans le même corps de bâtiment, s'ouvrent les cellules des religieux, au delà le logement de l'abbé, etc.

De ce côté est une cour séparée du cloître par des logis moins élevés que les précédents et dont on peut encore juger la hauteur par les traces que leurs toits démolis ont laissées sur les vieux murs où ils se terminent. Il y a dans cette partie de l'abbaye divers services, un grand escalier, mais tout cela est moderne et ne doit pas entrer dans notre description.

Le bâtiment en avant et qui déborde sur la façade occidentale de l'église est plus digne d'intérêt. Construit en petit appareil, malheureusement privé de toit ou en partie démoli vers le midi, il conserve encore là les robustes contreforts de travertin à deux ressauts qui le contre-butaient du côté de la vallée. Il était partagé sur la longueur en treize travées qu'on peut encore mesurer aux fenêtres qui en marquent les milieux, étroites et rectangulaires. C'est là que se trouvait, à rez-de-chaussée, le réfectoire, où pouvaient s'asseoir jadis trois cents moines, et au-dessus le dortoir. Cette salle grandiose était divisée en deux par une file de douze colonnes soutenant les voûtes d'arêtes ; elle a environ 12 mètres de large sur 67 mètres de long ; elle ne conserve plus que sept colonnes et sert actuellement de grenier. La porte qui mène au réfectoire mérite d'être signalée ; elle a $2^{m},50$ de haut sur $1^{m},60$ de large ; son chambranle en pierre est orné d'un cordon [1].

A ce majestueux édifice où l'aspect sévère, les rares et étroites fenêtres, le toit saillant conviennent si bien à la destination monastique qu'il possédait, se rattachaient des constructions plus basses, aujourd'hui totalement démantelées, dont les toits sont encore marqués sur les parois et sur les murs.

Dans les jardins, à l'est, on avait placé l'infirmerie que l'hygiène commande doublement d'éloigner, puis les étables, etc.

Un mur d'enceinte, qui longeait au midi la route de Naples et la rive de l'Amaseno, enveloppait sans doute ce vaste ensemble.

1. De Persiis, p. 43.

Ne quittons pas l'abbaye sans donner un coup d'œil rétrospectif au beau trésor qui était son honneur au moyen âge. On y voyait surtout les reliques des têtes de saints Jean et Paul, enfermées dans un buste reliquaire en argent, d'un travail fort ancien ; des reliques de Salomé, le bras droit de saint Mathieu, une portion importante de la vraie croix enfermée dans une grande croix d'argent doré du XIII[e] siècle, deux épines de la sainte couronne, etc., etc.

Il y avait aussi une bibliothèque aussi remarquable par le nombre que par le choix des manuscrits qu'on y conservait [1] (pl. VI, VII, VIII).

Spolète. — Spolète possède une église d'un grand intérêt et d'une époque reculée. Au-dessus de l'entrée, une fresque, qui paraît du XII[e] siècle, représente la sainte Vierge entre quatre saints. Elle est en grande partie détruite.

A l'intérieur, sur le mur, à gauche de l'autel, on conserve une peinture à la détrempe exécutée sur parchemin et bien conservée qui figure le crucifiement avec cette date à l'extrémité de la croix : *A D. MCLXXX. M. opus Alberto Sotii* [2].

Un étroit escalier, pratiqué à gauche de l'autel du Crucifix, descend dans une petite salle voûtée en berceau. On y voit trois histoires de la vie des saints patrons Jean et Paul : à gauche, l'empereur Julien, assis sur une chaise curule, fait un geste de commandement; dans la seconde scène, qui occupe le centre, Jean et Paul voient le ciel s'entr'ouvrir devant eux et, dans un demi-cercle, Dieu qui les bénit; dans la troisième, le martyre s'accomplit et un des deux saints a déjà la tête tranchée. Ces peintures, dit-on, peuvent être attribuées au X[e] ou au XI[e] siècle.

L'autel est aussi ancien et les deux candélabres de fer placés auprès paraissent du XII[e] siècle [3].

Todi. — Une lettre d'Honorius III (1216-1227) nous révèle l'existence d'une église Saints-Jean-et-Paul qui n'existe plus [4] ; cette lettre

1. Voy. aussi, pour Casamari, Migne, CCXIV, p. 1161 ; CCXV, p. 181.
2. Cavalcaselle (édition ital., I, p. 249) donne la date de 1187.
3. Sinibaldi, *Guida di Spoleto*, 1873, p. 25.
Plan de la coll. d'Uxelles, V, X, 45.
4. Moroni, qui fait une longue description des églises de Todi, ne la mentionne pas.
Lettre du Père Germano, 11 septembre 1891.

est adressée « ad priorem et clericos SS. Johannis et Pauli Tudertinæ urbis ». Le Père Germano m'écrit que l'église a complètement disparu.

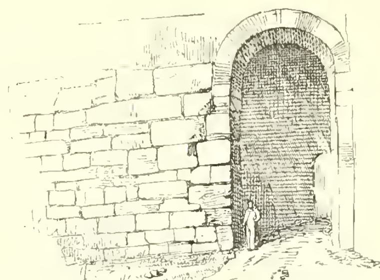
Ferentino. — La cathédrale de Ferentino a le privilège d'être dédiée aux saints martyrs Jean et Paul[1] et de conserver dans son ensemble un caractère assez ancien. Elle se compose de trois nefs et se termine par des absides circulaires. Les trois nefs sont partagées en plusieurs travées : celle du milieu tire ses jours au-dessus des collatéraux. Les huit croisées de l'attique sont alternativement plein cintre et ogivales; les ogives paraissent être percées à une époque postérieure, où elles remplaçaient trois des baies circulaires et où les cinq autres furent bouchées.

La façade principale, qui accuse bien la forme basilicale, n'a presque aucun ornement; elle présente dans le pignon une simple fenêtre qui répète les fenêtres plein cintre de l'attique dont on vient de parler et qui est aussi fermée; dans le bas, trois portes, correspondant aux trois nefs, sont décorées d'une archivolte qui retombe sur des corbeaux feuillagés.

La partie absidale est intéressante; elle conserve les absides circulaires dont celle du milieu est malheureusement engagée dans des constructions modernes. Elle a sous la corniche des frises d'arconcelles qui, de quatre en quatre, reposent sur un pilastre et, dans l'intervalle, sur des consoles variées d'ornements : on y voit des têtes, des feuillages, une croix. La petite abside a aussi des arconcelles, mais simplement indiquées en creux. Sa corniche est denticulée. Une fenêtre romane est percée dans le compartiment central de la grande abside, elle est encadrée par de jolies colonnettes à chapiteaux corinthiens qui soutiennent un tore égal à leur fût. Au-dessus de cette tribune s'élève le pignon absidal de la grande nef, percé d'un oculus. L'aspect de l'édifice est très pittoresque ; à gauche s'ouvre une vaste arcade sous laquelle monte la rue latérale et dont la construction semble correspondre avec celle de l'église.

Du côté de l'évangile, au bout de la nef gauche, surgit un élégant campanile, garni de petites fenêtres jumelées, deux dans le bas, trois dans le haut, et couronné d'arconcelles ogivales qui paraissent plus modernes. Toute l'église est bâtie en belles pierres de taille bien dressées. Elle conserve un beau dallage.

J'attribuerais la construction de l'édifice au commencement du XIIe siècle et les fenêtres ogivales de l'attique au XIIIe ou au XIVe.



Ferentino. — Arcade, sous l'évêché, près de la cathédrale.

Une inscription, relative à un marbrier du nom de Paul et au temps de Pascal II, nous prouve qu'on y travaillait alors[1] (1099-1118).

Nous devons communication des photographies, d'après lesquelles ont été faites nos gravures, à M. Angelo Zoppini (pl. IX).

Ravenne. — *Basilique SS. Giovanni e Paolo.* — (566) Guérison de saint Fortunat dans la basilique. — (597) Ambon. — Riche mobilier. — (835) Spoliation du trésor. — (Av. 1181) Bulle d'Alexandre III. — (Av. 1265) Bulle d'Urbain IV. — (1309) Mention d'un recteur. — (1662) Colonne retrouvée. — (1758) La basilique réduite et modernée.

Ravenne possède des monuments antiques de saints Jean et Paul, et surtout une basilique que l'histoire mentionne dès le VIe siècle comme magnifique. Le souvenir nous en est conservé par Fortunat, le futur évêque de Poitiers. On sait qu'il était venu étudier la rhétorique et la poésie à Ravenne, foyer alors très brillant de littérature. Ses études lui firent sans doute contracter une maladie d'yeux qui mit sa vue en danger. Il put se rappeler le miracle que saint Martin avait opéré en 547, à Bellune[2], en faveur de Félix, qui devint plus tard évêque de cette ville, et il résolut d'aller invoquer le grand thaumaturge gaulois

1. Moroni, *Diz.*, p. 300.

1. Stevenson, *Mostra di Roma*, p. 170.
2. Fabri, *Sagre memorie*, p. 216.
Paul, diacre, lib. II, *De gestis Longobardorum*, cap. 9.

dans l'église Saints-Jean-et-Paul où on lui avait érigé un autel; il nous a laissé ce souvenir dans des vers de sa Vie de saint Martin, qui nous conservent en même temps une description intéressante de cette partie de l'église.

« La basilique de Saints-Paul-et-Jean, écrit-il, a sur sa muraille l'image de saint Martin exprimée en douce couleur; sous ses pieds, dans une niche faite avec art, est un lychnus, dont la flamme nage dans une urne de cristal. C'est là que je me rends, poussé en gémissant sous l'aiguillon de la douleur [1]... » Plein de foi, Fortunat se frotte les yeux avec l'huile de la lampe, comme il était d'usage alors pour les lampes des sanctuaires vénérés, et il se trouve guéri. Félix, son ami, qui souffrait du même mal et qui l'avait accompagné, fut de la même façon guéri. En reconnaissance de ce bienfait, il voulut se rendre à Tours pour remercier saint Martin, il quitta l'Italie avant 566 [2] pour se rendre en Gaule. La description doit donc être à peu près rapportée à cette date.

Nous avons mentionné, à l'article des ambons[3], le beau marbre daté de 597 qui doit figurer ici dans l'histoire de la basilique; on y voit, à droite et à gauche, l'image de nos saints martyrs désignés chacun par leur nom et, en haut, une épigraphe qui nous apprend qu'Adéodat, primicier des écuyers impériaux, éleva ce pergamo à l'aide des aumônes recueillies dans l'église : « *De donis Dei et sanctissimorum Johannis et Paulos* (terminaison grecque) *Adeodatus primicerius stratorum inlustris Patricii temporibus Domini venerabilis Mariani archiepiscopi fecit Indictione XV.* » Le rôle de cet officier était de seller le cheval de l'exarque et d'aider ce dernier à y monter (pl. IV).

L'église avait un riche trésor, ce que nous savons par le fait même de sa spoliation en 835, du temps de l'évêque Georges; il contenait une couronne d'or, des lampes d'or, des calices d'or gemmé et d'autres merveilles d'orfèvrerie.

Le texte d'Agnellus est intéressant à citer : « Corona vero aurea de ecclesia beatorum martyrum Joannis et Pauli ibidem capta fuit habens pretiosissimas gemmas, similiter et canistrum aureum, et calices gemmis infixis et multæ species ibi sublatæ sunt [1]. »

L'histoire de la basilique peut être suivie pendant tout le moyen âge. Nous savons qu'elle avait été assignée par les archevêques comme demeure aux évêques de Faenza lorsque les conciles ou d'autres affaires les appelaient dans la métropole. Des bulles d'Alexandre III († 1181), d'Urbain IV († 1265) la mentionnent parmi les églises soumises à l'antique juridiction du chapitre. Une inscription à Saint-Jean-Évangéliste rappelait aussi l'indulgence d'une année qu'on y gagnait au mois de mai [2].

En 1309, l'église était sous la direction d'un recteur, « Matheus rector [3] ».

D'après la visite apostolique faite en 1573 par Girol. Ragazzoni, évêque de Famagouste, nous savons que la juridiction de l'église s'étendait sur une partie du Borgo di Porta-Adriana, avant la construction de S. Biagio.

En 1664, à l'époque où Fabri écrivait, on retrouva des bases et des colonnes qui prouvaient une amplitude et une ornementation très supérieures à l'état où l'église était déjà réduite [4]. Ordinairement on dit qu'elle avait trois nefs, partagées par des files de colonnes, et qu'elle fut restreinte à une seule en 1758, sur le dessin de Barbiani Domenico [5].

Sur le maître autel un tableau de Cesare Pronti représente la sainte Vierge avec nos saints martyrs Jean et Paul. Le même peintre est l'auteur des fresques dans la tribune.

L'église Saints-Jean-et-Paul s'élève à une ving-

1. Est ubi basilicæ culmen Pauli atque Joannis,
Hic paries retinet sancti sub imagine formam;
Amplectenda ipso dulci pictura colore.
Sub pedibus justi paries habet arte fenestram,
Lychnus adest, cujus vitrea natat ignis in urna.
Migne, p. 426.
2. Petits Boll, XIV, p. 296.
3. *La Messe*, III, pl. CLXXIV.
Garrucci, *St. dell'arte*, pl. CCCCX.
Dict. d'épig., II, p. 365.
Rondinini, *SS. Giov. et Paolo*, p. 43.

1. Agnelli, *Liber pontificalis*, pars III.
Voy. Migne, p. 749.
2. Fabri, *Sagre mem.*, p. 217.
3. Fantuzzi, *Mon. rav.*, III, p. 304.
4. Comprendosi anche dalla medesima sua struttura, e dalle colonne e basi, che mentre ora scriviamo qui si sono trovate essere stata maggiore assai, che non é di presente.
Fabri, p. 216.
5. Beltrami, *Il forest.*, p. 181.
Ribuffi, *Guida*, 1869, p. 43.
Ricci, *Guida*, 1878, p. 213.

taine de mètres de la muraille occidentale de la ville, non loin de la porte Adriana, sur la via S. Eufemia et presque en face de la via SS. Giovanni e Paolo qui débouche devant la façade. Cette façade est en retraite sur la voie publique, situation d'où l'on peut conclure, comme à Saint-Apollinaire, qu'elle était précédée par un atrium. L'édifice est fort étroit, large d'environ 8 mètres et pourvu de deux ailes que leur construction nous montre toutes modernes. On ne peut supposer les trois nefs dans une enceinte si étroite et pour les accepter il faut aussi admettre plus de largeur.

Le mur de la nef qui va se buter au campanile est antique; on remarque que la tête est encastrée dans le mur du campanile, qu'elle y adhère sans s'y raccorder et sans harpes, selon l'usage des anciens constructeurs qui évitaient de la sorte les déchirements des tassements inégaux. On remarque aussi des cintres qui ont peut-être appartenu à d'anciennes arcades ouvrant communication sur la cella, mais on ne peut supposer que ce mur fût un de ceux de la grande nef, ni reconnaître dans les vestiges du portique qui s'y font voir un des collatéraux. Il s'agit ici d'un portique extérieur longeant le flanc septentrional de l'église et dont le toit a laissé la marque de sa pente sur le soubassement de la tour; ce toit s'arrêtait à l'angle de ce soubassement, au droit d'une petite cymaise qui en continuait les lignes sur la tour. Au-dessus de ce toit était une petite arcade cintrée, aujourd'hui bouchée; au-dessous, une arcade un peu plus grande, qui donnait communication du portique dans le campanile. Les briques de ce campanile et les briques de la cella sont bien les mêmes et, quoique nulle part enchevêtrées, elles appartiennent à la même époque. Ces portiques extérieurs étaient fréquents dans les basiliques primitives, ils entrent dans la construction de plusieurs églises de la Syrie relevées par M. de Vogué; ils faisaient partie de la célèbre basilique de Rome, S. Lorenzo in Damaso, et de S. Stefano Rotondo.

Le campanile, à vrai dire, est à peu près tout ce qui nous reste d'ancien; il est carré jusqu'à plus de moitié de la hauteur, puis devient circulaire et s'ouvre en une suite de baies circulaires, baies simples au premier étage, jumelées au second où elles sont partagées par un petit pilier carré en marbre. Les étages sont séparés par des zones de briques en épis. Le dernier est reconstruit. Cette vénérable tour, dans ces petites dimensions, est une des plus élégantes de la ville.

Faisons observer que l'église a conservé la vieille orientation, c'est-à-dire le chœur à l'ouest (pl. IV).

Nous donnons sur nos planches une vue de ces vestiges, nous y rapportons aussi, sur l'ambon, les images de nos saints qui comptent parmi les plus anciennes; ils sont debout, nimbés, orants, vêtus de la tunique et du pallium; la sculpture est médiocre, sans modelé, avec plis indiqués sommairement par des lignes grossières.

Une autre église, dédiée à saint Jean et saint Paul, mentionnée en 1115, a disparu[1].

Saint-Apollinaire. — Nous avons à Ravenne des images de saints Jean et Paul meilleures que les précédentes, nous voulons parler de celles figurées dans les mosaïques de S. Apollinario Nuovo et qui nous montrent les saints frères entre saint Gervais et saint Vital. Ces mosaïques datent des premières années du VIe siècle. Les saints que nous avons ici sont vêtus tout en blanc avec claves et broderie pourpre, ils portent une couronne en main. Saint Jean, au lieu de suivre la procession, semble se retourner vers son frère pour lui parler; cette attitude ne serait-elle pas l'indication d'un couple de saints, comme nous voyons saint Corneille se retourner vers saint Cyprien, saint Gervais vers saint Protais, saint Namor vers saint Félix[2]? Cette touchante union, que l'iconographie consacre, a été constamment respectée (pl. V).

Bologne. — Nos saints avaient des reliques déposées à S. Pietro, S. Giovanni in Monte, S. Maria delle Grazie[3]; Masini ajoute qu'ils avaient une église sous leur vocable à Bologne. J'ai consulté à cet égard M. Ricci, très savant dans les monuments de cette ville et qui m'a donné les renseignements suivants : dans un catalogue des églises pour les taxes en 1366, on voit mentionnée parmi les paroisses[4], dans le quartier de Porta

1. Lettre de M. Gardella, 20 décembre 1893.
2. Ces deux saints figurent dans les mosaïques de S. Fausta à Milan; il est probable que Namor est ici une corruption de Nabor. Nabor et Félix ont leur fête le 12 juillet.
3. Rondinini, p. 29.
4. Melloni, *Atti e memorie dei santi bolog.*, pars II, t. II, p. 370.

S. Pietro : *Ecclesia SS. Johannis et Pauli.* Masini[1] rapporte que les paroisses voisines de S. Antonio di Savena, *SS. Giovanni e Paolo*, et S. Alberto, lui étaient unies. S. Antonio existe encore à un kilomètre en dehors de la porte S. Vitale.

A propos de S. Antonio, il est dit, dans le livre des paroisses du diocèse de Bologne, qu'elle fut réunie à l'église SS. Giovanni e Paolo qui est située au levant, sur la rive de la Savena vecchia[2]. Cete église de nos saints fut démolie en 1817.

Il y avait encore à Bologne une église SS. Giovanni e Paolo, qui s'appela depuis SS. Cosma e Damiano et qui a disparu aussi (voy. l'article consacré à ces saints)[3].

Rimini. — Une église dédiée à saints Jean et Paul est signalée à Rimini dans un document de 1114[1]; elle figure sur un ancien plan de la ville[2].

Velletri. — Des reliques de nos martyrs sont mentionnées à Velletri dans une inscription de 1085[3] que l'évêque Odon, depuis Urbain II, avait fait graver : « *Anno Domini millesimo octogesimo quinto, indictione quinta mensis Julii die vicesima, Odo Episcopus dedicavit ecclesiam beati Silvestri ad honorem et laudem Dei omnipotentis omni anno asseruit quadraginta dies : et hæ sunt reliquiæ quæ requiescunt in ecclesia S. Silvestri, S. G. e. Hieronimi, Stephani papæ, Laurentii martyris, S. Xysti, Cornelii et Cypriani, et SS. Johannis et Pauli, Sanctæ Agnetis, Praxetis et Anastasiæ.* »

ROYAUME DE NAPLES

Naples (royaume de Naples). — Le culte de nos saints martyrs est aussi remarquable à Naples par son antiquité que par son extension ; Rondinini ne compte pas moins, dans cette ville, de quatre églises sous leur vocable.

Il y en avait une antique qui fut modernée et donnée aux Jésuites par le cardinal Caraffa[4].

Caracciolo[5] parle d'une chapelle extrêmement ancienne (antichissima) dont il avait complètement perdu la mémoire du fondateur. Sur le marbre de l'autel on lisait cette inscription d'une tournure carlovingienne et incorrecte : « *Credo quia Redentor meus vibis et nobilissimo die de terra suscitabis me et in carne mea bibebo Dominum meum.* »

Stefano rapporte l'inscription grecque que Schrader traduit différemment et donne plus étendue :

« *Theodorus consul et Dux a fundamentis hoc templum ædificans et hoc monasterium ex novo perficiens, indictione quarta hujus regni Asontis et Constantini Dei amatorum et Regum honeste vivens inque fide et conversione sexto mensis octobris, hic vivens Christo annos novem et quadraginta*[4]. »

Citons encore, d'après Rondinini, une église SS. Giovanni e Paolo, en dehors de la porte de Capoue, où l'on venait prier pour les biens de la terre. Selon Carracciolo (*Napoli sacra*), elle fut fondée et dotée par l'illustre famille des Piscicelli. Il y avait autrefois une superstition pour obtenir la sérénité du ciel ou la pluie. Les agriculteurs allaient chercher le vicaire de la ville. « Ad eccle-

1. *Bologna perlustrata*, 3° impressione, pars I, p. 203.
2. *Le chiese parrochiali della diocesi di Bologna*, Bol., 1844, I, n° 23.
3. Marini, II.
Lettre de M. Ricci du 17 mars 1891.
4. Rondinini, p. 43.
Stefano, *Dei luoghi sacri*, 1560, p. 27.
C'est peut-être l'église mentionnée sous le titre des SS. Giovanni e Paulo a Nido.
5. *Napoli sacra*, 1623, p. 79.
Une des églises était de rite grec.
Moroni, *Diz.*, XLVII, p. 210.

1. Ughelli, *Italia sacra*, II.
2. *Topog. nat.*
3. Rondinini, p. 26.
4. Schrader, *Italiæ mon.*, 1592.

siam accedebat ubi caput erat veteris columnæ detectum. » Si c'était pour la sérénité, le clergé allait entre l'église et la colonne où le vicaire faisait une oraison pour le beau temps. Si c'était pour la pluie, « clerus dextrorsum mare versus tendebat ibique a vicario pro pluvia impetranda oratione habita... » L'archevêque de Naples, Annibale da Capua, détruisit cette superstition. Néanmoins des prodiges se sont faits dans l'église sur les prières des agriculteurs.

Le 26 juin, jour de leur fête, on lit dans le bréviaire : « Isti sunt olivæ et duo candelabra lucentia ante Deum, et habent potestatem claudere cœlum nubibus, et aperire portas ejus, quia linguæ eorum claves cœli factæ sunt. »

Une autre église portant le triple vocable de S. Giovanni, S. Paolo, S. Nicola (via Cruce Putei albi), fut construite en 1281, puis malheureusement modernée [1].

Diverses églises napolitaines vénéraient les reliques de nos martyrs : S. Maria de la Sapienza, fondée du temps de Paul IV, S. Giorgio Maggiore, le couvent des Bénédictines [2]. Il y en avait aussi à S. Patrizia [3].

Aversa. — L'église Saint-André, fondée en 1555, possédait des reliques de saints Jean et Paul [4], qu'une inscription sur la porte principale mentionnait en ces termes : « *Anno Domini MDLV. VII die mensis julii Leo Leonicus suessanus episcopus Castrensis hoc templum DOM atque Andreæ apostoli sacravit — præterea altare in quo reliquias SS. Andreæ apostoli,* Johannis et Pauli, *Leonis papæ et martyris.* »

Salerne. — La cathédrale avait le même privilège [5], accompagné d'indulgences.

Canosa. — La cathédrale de Canosa fut d'abord sous le vocable de S. Pietro, puis de S. Giovanni e Paolo, puis de S. Sabino [6]. Reconstruite à plusieurs reprises depuis les ravages des Sarrasins, cette ville trouva enfin un peu de paix sous les

1. Rondinini, *SS. Giov. e Paolo*, p. 46.
2. *Id.*, p. 26.
3. *Napoli sacra*, p. 178.
4. Rondinini, p. 26.
5. *Id.*, p. 26.
6. Schulz, *Mon. de l'Italie mérid.*, I, p. 55 ; II, p. 249.

princes normands. Son église put être alors refaite. Une inscription moderne qu'on y conserve nous retrace toute l'histoire de cet édifice : cette antique et insigne basilique dans les premiers siècles était la métropole de toute l'Apulie et était dédiée aux saints martyrs Jean et Paul. Les reliques de saint Sabinus ayant été retrouvées dans la confession de Bari en 1091 [1], on résolut de les rapporter dans la ville de Canosa dont l'église à cette occasion fut refaite et consacrée de nouveau. Ce fut Boémond, prince d'Autriche, qui, à la demande de Pascal II, y rapporta solennellement ces restes, et le pape fit la dédicace, assisté par un grand nombre de cardinaux et d'évêques. Ce renouvellement ne devait pas être le dernier ; par la suite l'église menaça ruine, la partie de droite s'écroula même tout à fait et l'archevêque Francesco Nicolai profita de cette circonstance, non seulement pour la restaurer, mais pour en accroître les dimensions en 1699. Malgré ces restaurations, elle conserve encore quelque intérêt et des restes de son ancienne architecture, notamment son fameux trône épiscopal [2].

Je ne crois pas qu'elle ait perdu son premier vocable en recevant les reliques de saint Sabinus, car le culte de saints Jean et Paul y demeure en vigueur, comme le prouve l'autel de la nouvelle cathédrale qui leur est consacré.

Mont-Cassin. — Le culte des saints Jean et Paul régnait du haut de la montagne de Canosa sur toute l'Apulie dès les plus anciens temps et

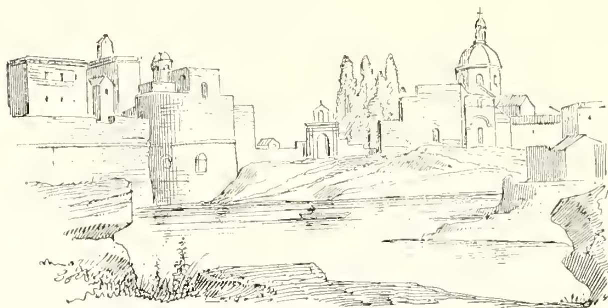
1. Boll., 9 février, II, p. 214.
2. Schulz, *Mon. de l'Italie mérid.*, I, p. 57.
Pour le plan, pl. V, fig. II.
Pour le trône, pl. VI, fig. I, II.
Chancel, IX.
Il y a aussi une inscription de 1699 : « Vetustissimam hanc et insignem basilicam priscis ecclesiæ seculis totius Apuliæ metropolim, sanctis martyribus *Ioanni et Paulo* olim inscriptam indeque Beatissimo præsuli Sabino ob eius corporis translationem dicatam, Boemundo, nobili Normannorum genere Antiochiæ principe, qui suas cineres prope deponi jussit rogante a Paschali II, pluribus cardinalibus et episcopis assistentibus in Synodo consecratam, sanctorum etiam episcoporum, quorum gesta in sacris romanis conciliis et apostolicis legationibus perpetuo collucebant, Probi, Ruffini, Memoris, Sabini et Petri regimine illustrium, in dextero latere temporum injuria collapsam Franciscus de Nicolai, Patritius messanensis eiusdemque archiepiscopalis sedis antistes ac perpetuus commendatarius, quo clara prædecessorum suorum monumenta tueretur in ampliorem formam instaurandam curavit anno salutis MDCXCIX præsulatus sui anno VIII. »
Voy. aussi de Luynes, *Recherches*, pl. III.
S. Non, *Voyage pittoresque dans le royaume de Naples.*

dut se répandre dans tout le royaume de Naples. Les moines du Mont-Cassin avaient plusieurs de leurs reliques. Léon d'Ostie nous dit qu'en 1071, lorsque l'on consacra la basilique, il y avait des reliques des saints Jean et Paul contenues dans deux coffrets d'argent et déposées sous l'autel de Saint-Laurent; il ajoute, détail fort singulier, que, pendant la construction, on eut l'idée de placer des reliques dans des pixides de bronze qui furent enfermées dans les chapiteaux de chaque colonne, et que parmi ces reliques étaient celles des saints Jean et Paul[1].

Les Bénédictins en avaient tellement à leur disposition qu'ils en placèrent aussi dans la croix de bronze qui dominait le fronton de l'église: « in frontispitio Ecclesiæ in cruce ærea. »

Dans la basilique de Saint-Barthélemy, ils déposèrent sous un autel une part importante de ces reliques dans une capsa d'argent, enfin sous l'autel de Saint-Michel-Archange.

Giovenazzo (Terra di Bari). — Cette ville, élevée sur un rocher au bord de l'Adriatique, a le privilège de posséder une église sous le vocable de nos saints martyrs. On en attribue la construction ainsi que celle de diverses autres églises[2] au XII[e] siècle. Paglia place la date à une époque antérieure à 1165. Alors cette église se trouvait sous le vocable de l'Assomption; on explique le changement de nom par une légende. Un gentilhomme de Bari, portant sur lui des reliques des saints martyrs Jean et Paul qu'il avait acquises à Rome, entra dans l'église pour prier et, lorsqu'il voulut en sortir, une force invisible l'empêchait de franchir le seuil. A ce signe, il comprit aussitôt que la volonté divine exigeait qu'il les déposât dans le sanctuaire, il en fit donc le sacrifice, les plaça respectueusement sur le maître autel et fut libre de sortir. Depuis lors on appela communément l'église SS. Giovanni e Paolo.



Vue de Giovenazzo, d'après une ancienne gravure.

1. In singularum columnarum ejusdem basilicæ capitellis, tempore constructionis reverenter satis in æreis pixidulis reliquiæ SS. Philippi et Jacobi, Johannis et Pauli, Cornelii et Cypriani, etc.
Chron. Cas., lib. III, cap. 30.
MURATORI, IV, p. 448 et suiv.
2. MORONI, *Diz.*, XXXI, p. 77. Il marque la date de 1183.

Cette translation fut sans doute antérieure à Ugo, à partir duquel il est fait mémoire de ces reliques d'une manière toute spéciale et bien qu'elles ne fussent pas les seules de Giovenazzo. Cette importance s'expliquait par les nombreux miracles dont elles étaient l'occasion, principalement en faveur des énergumènes qu'on attachait à une des colonnes encore debout au XVIII[e] siècle.



Bibl. nat. Plan ms. de Giovenazzo.

Un document de 1191, acte de visite faite sous l'évêque Paulino, mentionne la consécration d'un nouveau baptistère, substitué à l'ancien, dans l'église paroissiale S. Maria, aujourd'hui SS. Giovanni e Paolo. D'après cette charte, on distingue les clercs du Dôme de ceux de cette église qui servait auparavant de cathédrale et l'on peut conclure que la nouvelle cathédrale existait antérieurement, ce qui réfute l'opinion qui en attribue l'érection à Frédéric II[1].

SS. Giovanni e Paolo, en cessant d'être cathédrale, fut collégiale et paroisse. Au XVI[e] siècle, l'évêque Giov. di Ribera transféra près de cette église le monastère des Bénédictines qui était en dehors des murs.

D'après divers rapports que j'ai recueillis, il

1. LUDOVICO PAGLIA, *Istoria della città di Giovenazzo*, Napoli, 1700. in-4° (K. 600), p. 62, 70.
UGHELLI, *Italia sacra*, VII.

résulte qu'elle ne possède plus rien d'intéressant pour l'archéologie [1].

Paglia indique une église SS. Giovanni e Paolo dans les environs.

Monreale (Sicile). — Les mosaïques du Dôme de Monreale (XII[e] siècle) nous ouvrent un vaste livre d'iconographie où nous pouvons puiser pour presque tous nos articles; elles ne nous font pas défaut ici et nous montrent saint Jean et saint Paul au-dessus de l'arc du presbytère et sous les rampants du toit: S. IOHS. M — S. PAVLVS. MR — [2]. Ils sont sur fond d'or et en costume de guerriers byzantins, imberbes et armés d'une lance; saint Jean porte de plus une épée dans le fourreau et saint Paul un riche bouclier. Ils ont des chausses rayées, une tunique verte, une cotte d'armes en or sur l'épaule de laquelle est jetée la chlamyde. Nous avons vu, à Ravenne, nos saints sous un costume apostolique et nous les retrouvons ici sous un vêtement militaire qui correspondait, dans la pensée des artistes du moyen âge, à leur condition de chevaliers romains. Ces mosaïques rappellent des guerriers de la cour de Constantinople, comme nous verrons plus tard nos miniatures rappeler les armures de fer des chevaliers du XIII[e] ou du XIV[e] siècle (pl. V).

TOSCANE

Luni. — Nous trouvons en Toscane un monument précieux par son ancienneté, je veux dire le monastère fondé à Luni en 598 en l'honneur de nos martyrs par l'évêque Venantius. Ce souvenir nous est conservé dans une lettre de saint Grégoire le Grand [3]; Venantius avait donné sa maison pour en faire une demeure de vierges consacrées et il en avait dédié la chapelle à saint Pierre apôtre, aux martyrs *Jean et Paul*, Hermès et Sébastien, il avait ajouté des biens qu'il possédait à Fabrioniano et Lumbricata, à 2 milles de Luni, au bord de la Macra; il y avait deux serviteurs pour les faire valoir et seulement deux paires de bœufs. Saint Grégoire consulté trouva peut-être ces ressources médiocres, car, deux ans après, en envoyant à Luni une abbesse pour diriger le nouveau monastère, il recommande à l'évêque de ne la laisser manquer de rien, car il faut écarter les besoins matériels pour bien vaquer à l'oraison [4].

Venantius n'oublia pas les ornements sacrés qui prouvent par leur peu de valeur la misère des temps; il donna un calice d'argent de six onces, une patène d'argent de deux livres, deux corporaux et un vêtement d'autel. Au reste, la communauté n'avait pas alors plus de dix religieuses, ce que nous savons par le nombre de lits énoncé. Saint Grégoire encourage le pieux fondateur, il lui dit que le seul obstacle à la consécration serait qu'il y eût des corps inhumés dans le lieu.

Que devint ce petit couvent né au VI[e] siècle, sous le vocable de nos saints martyrs? Il est bien à craindre, malgré les obscurités sur les phases suivantes de l'histoire, qu'il n'ait disparu dans les invasions successives des Lombards ou plus tard dans les ruines faites par les Sarrasins et les Normands. Luni fut abandonné en 1265 pour Sarzana où le siège épiscopal se trouva transféré. En tout cas, son histoire nous est complètement perdue. Nous saluons néanmoins avec empressement ce virginal sanctuaire, ouvert de si bonne heure pour la gloire des saints Jean et Paul, sous la bénédiction du grand pape.

1. Lettres de Dom Germano et de de Mattia, photog. à Bari, 1891.
2. Gravina, *Duomo di Monreale*, p. 17, E, 63, 119, 125.
3. *Epist.*, VIII, p. 4.
Migne, III, p. 908.
Repetti, *Dizion.*, II, p. 946.
4. Dum vobis prodiventibus omnis eis fuerit amota necessitas, in oratione Dei et laudibus assidue secura valeant mente persistere (lib. X, lettre 42. Migne, p. 1102).

LOMBARDIE ET DUCHÉS

Plaisance. — Le culte de nos saints remonte fort loin dans l'histoire de Plaisance. La basilique de SS. Giovanni e Paolo est déjà mentionnée en 1053, à propos d'un échange de biens fait par le recteur Pietro. Elle était bâtie sur une hauteur peu distante de S. Maria di Gariverto. Cette hauteur s'appelait *Monte di Nazaretto*, que vulgairement et par corruption on a nommé depuis *Monte di Lazaretto* [1].

En 1123, 1132, nous trouvons cette église inscrite parmi les paroisses de la ville et, un peu plus tard, son recteur mentionné (1136).

Nous voyons en 1186 l'évêque Tedaldo concéder au monastère de Sambuceto ou Sambonico en dehors des murs l'église « des saints martyrs *Jean et Paul*, située à Plaisance », ainsi que tous ses biens.

Pendant les Rogations de 1233, ce qui prouve la grande dévotion des habitants pour ces saints, leur église était choisie comme une des stations [2].

Elle n'était pas oubliée au XIIIe siècle par les pieux testateurs; en 1273, Giovanni Scotto fait un legs de cent soldi au monastère de SS. Giovanni e Paolo.

Je n'ai pu recueillir d'autres données sur son histoire. M. le comte Nasalli, très versé dans l'étude des monuments du pays et que nous interrogions sur ce sujet, nous a répondu que non seulement cette église n'existe plus à Plaisance, mais que depuis plus de quatre cents ans on en a perdu même la trace. Il ne croit pas qu'elle ait été jamais fort remarquable [3].

Milan. — Des reliques sont conservées à S. Antonio di Padova.

Monza. — Le trésor possède la liste des fioles contenant les huiles sanctifiées par le tombeau des martyrs devant lequel elles avaient brûlé, et cette liste comprend le nom de saints Jean et Paul. Je ne sais si parmi les fioles conservées se trouve encore la leur.

1. Campi, *Hist. di Piacenza*, I, p. 335.
2. *Id.*, II, p. 150.
3. Lettre du 6 avril 1891.

Crémone. — Reliques dans la chapelle de San-Stefano [1].

Venise. — Origines. — Saint Dominique à Venise. — (1234) Fondation. — (1246) Innocent IV accorde des indulgences aux bienfaiteurs. — (1251) Mort de Tiepolo, son tombeau dans la façade. — (1293) Chapitre général des Frères prêcheurs dans le couvent. — (XIVe siècle) Monuments funéraires. — (1390) Dons pour les travaux. — (1395) Parties achevées. — (1430) Consécration solennelle. — (1490) Porte construite. — Gravure de Mocetto. — (1571) Bataille de Lépante, reconstruction de la chapelle du Rosaire. — (1587) Chapelle du Saint Nom de Dieu. — (1619) Maître-autel. — (1656) Victoire de Curzolari le 26 juin qui devient un jour consacré à Venise. — — (1661) Reliques des saints apportées de Rome. — — (1665) Incendie de la chapelle du Rosaire. — Restauration moderne.

L'église de Venise, consacrée à nos saints martyrs, peut compter parmi leurs temples, non les plus anciens, mais les plus magnifiques. On en fait remonter l'origine à saint Dominique lui-même et à son voyage dans cette ville. Malvenda cite des documents d'après lesquels le saint y serait venu en 1217 et aurait obtenu pour quelques-uns de ses frères un petit oratoire appelé S. Daniele (le même qui prit le nom de *S. Domenico*, après que saint Dominique eut été canonisé, et depuis 1567 celui *del Rosario*). Auprès de cet oratoire, assez étroit dans l'origine, Dominique érigea un petit monastère dont on voit encore les vestiges dans l'enceinte du nouveau.

Les mêmes documents rappellent une gracieuse

1. P. Zachariæ, *Episcop. crem. series*, p. 118.

légende. En 1226, le doge Giacomo Tiepolo aurait eu une vision dans laquelle l'oratoire et la place voisine de San-Daniele lui apparurent remplis de fleurs parfumées; plusieurs colombes blanches, portant des croix d'or sur leur front, voltigeaient au milieu de ces fleurs pendant que deux anges descendus du ciel agitaient des encensoirs dans l'air. Le doge entendit aussi une voix qui disait: «Voici le lieu que j'ai choisi pour mes prêcheurs.» Dès le lendemain, il raconta sa vision au sénat qui décréta aussitôt la cession d'un terrain de 40 pas pour l'agrandissement du monastère.

Il est probable que les Frères prêcheurs avant Tiepolo avaient une demeure à Venise. Leur première habitation était voisine de la paroisse S. Martino. Des documents de 1226, 1229 indiquent que le prieur de cette église appartenait à leur ordre. Édifié de leurs vertus, Tiepolo leur accorda un terrain, encore couvert d'eau, près de S. Maria Formosa (1234), qui n'est pas éloignée. Ce serait alors que le prieur Alberico, ayant recueilli d'abondantes aumônes, commença la construction d'un vaste couvent et de l'église que nous admirons aujourd'hui.

En 1246, Innocent IV accorda des indulgences pour les bienfaiteurs.

Un document de 1390 nous apprend que les procurateurs de Saint-Marc, Pietro Corner et Michele Steno, donnèrent dix mille ducats «*alla gesia di S. Zani Polo delli beni di M. Nicolo Lion* (dont ils étaient les exécuteurs testamentaires) *per fabricar della detta gesia e della presente cappella di S. Domenico.* »

Tommaso da Siena raconte qu'en 1395 il avait vu l'église construite dans le milieu de sa partie inférieure, à la chapelle du Rosaire et au campanile. Il faut donc admettre que la construction de l'édifice traîna en longueur pendant tout le XIVe siècle et qu'elle ne fut peut-être pas achevée longtemps avant 1430, époque de la consécration solennelle[1].

On ne peut néanmoins conclure de là que tout soit si tardif. Les nefs portent dans leur style la franche allure du XIIIe siècle. Les tombes de la façade semblent un sceau d'authentique pour la certifier de cette époque. Enfin, en 1295, le chapitre général de l'ordre qui se tint au monastère de Saints-Jean-et-Paul de Venise prouve que les bâtiments claustraux devaient être alors quasi achevés.

1. SELVATICO, *Architettura e scultura in Venezia*, p. 102.

Ces assemblées se renouvelèrent en 1330 et 1355, alors qu'on travaillait toujours à l'église.

Le 12 novembre 1430, elle fut solennellement consacrée par Ant. Corraro, dominicain, évêque de Ceneda.

Pendant le XIVe siècle, l'usage s'établit, comme nous le verrons tout à l'heure en décrivant l'église, d'y abriter la sépulture des doges et des grands personnages de la République, usage qui se développa aux XVe et XVIe siècles et finit par atteindre des proportions démesurées, car les monuments les plus récents ont un luxe et une importance presque inconvenants auprès des autels.

Les Dominicains avaient reçu de Morosini une Madone grecque qu'il avait rapportée de Constantinople et qu'on disait provenir de Saint-Jean-Damascène; ils la déposèrent d'abord sur l'autel du chapitre et, en 1505, dans une chapelle qui vit instituer, trente-cinq ans plus tard, une confrérie spéciale.

Une chapelle en l'honneur du saint nom de Dieu fut fondée en 1587.

En 1571, après la bataille de Lépante, on refit l'antique chapelle du Rosaire[1], contiguë à l'église du côté du nord, et l'on confia la tâche à Alessandro Vittorio qui s'en acquitta avec beaucoup de luxe, mais peu de goût. Cette chapelle a été incendiée en 1865[2].

Comme nous l'avons vu pour sainte Agathe à Crémone, pour saint Sixte à Pise, les Italiens concevaient une grande dévotion à l'égard des saints dont la fête avait été signalée par une de leurs victoires. C'est ainsi que Venise célébrait avec pompe le 26 juin en souvenir de la bataille que ses flottes avaient gagnée sur les Turcs, à Curzolari, en 1656. Le doge, le sénat venaient ce jour-là à SS. Giovanni e Paolo vénérer les reliques de nos saints martyrs. Ces reliques avaient été obtenues en 1661 avec l'assentiment d'Alexandre VII, du cardinal Giberto Borromeo, titulaire de la basilique de Saints-Jean-et-Paul et des Pères jésuites qui la possédaient. Elles se composaient de deux os entiers du bras; elles reposaient dans des cassettes de cristal garnies d'argent que soutenaient

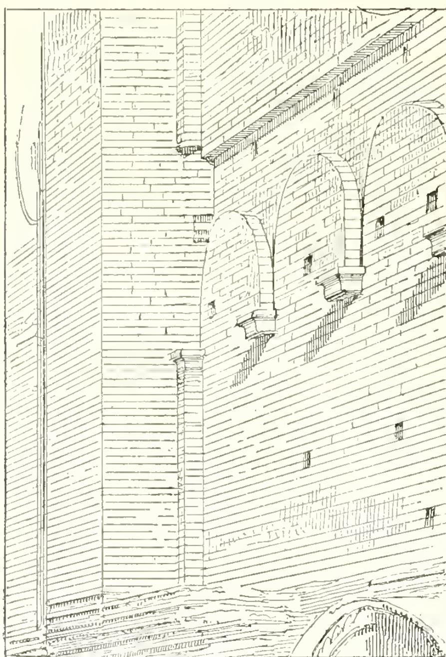
1. SELVATICO, p. 386.
2. On a pris une photographie des ruines.

dans leurs mains deux anges de marbre. On les ouvrait le jour de la fête [1].

Les derniers événements relatifs à l'édifice sont l'incendie du Rosaire en 1865 et la restauration qu'il a subie depuis peu d'années, restauration dans laquelle les grandes fenêtres demi-circulaires latérales ont été remplacées par trois fenêtres ogivales.

Description [2]. — En suivant le canal appelé Rio di SS. Giovanni e Paolo, on arrive devant une place bordée, au nord, par l'élégante façade de la Scuola di San-Marco, un des chefs-d'œuvre de Lombardo (1485) et, à l'est, par la façade de notre église Saints-Jean-et-Paul.

Cette façade soulève certaines questions archéologiques par les éléments étrangers à son origine



Venise. — SS. Giovanni e Paolo.
Restes des anciennes arcatures sur la façade.

qu'on y a introduits. Elle se compose dans le soubassement de sept arcades, six petites, distribuées sur les côtés, et une grande au milieu décorée d'une riche architecture du xve siècle; au-dessous du soubassement elle est partagée en trois travées par de grands pilastres de briques, percée d'une vaste rose, terminée par une frise d'arconcelles qui suivent les rampants du pignon et ressautent sur les pilastres, enfin couronnée par de petits tabernacles à jour. On y remarque de plus, au-dessus du soubassement qui est en saillie, les arrachements d'un petit ordre d'arcades ogivales qui ornaient les intervalles des pilastres.

Nous avons de cette façade primitive un souvenir très précieux, une gravure de Girolamo Mocetto que Selvatico date de 1490. On sait le goût qui avait saisi les artistes de la Renaissance d'imiter les anciens; celui-ci voulut, d'après la description de Lucien, rappeler le tableau allégorique d'Apelle sur la calomnie. A droite, un prince assis, accompagné de l'*Ignorance* et du *Soupçon*, invite la *Calomnie* à s'avancer; celle-ci traîne par les cheveux un jeune homme décharné, elle a près d'elle la *Ruse* et la *Trahison* qui lui mettent des fleurs dans les cheveux et cherchent à rehausser ses attraits. Derrière suit le *Repentir* en habit de deuil qui retourne la tête et reconnaît la *Vérité* qui lui reproche ses actions [1].

Mocetto ne crut pouvoir mieux faire que de choisir, pour le fond de son tableau, les monuments de SS. Giovanni e Paolo, où il avait, dit-on, lui-même travaillé; la Scuola di San-Marco venait d'être élevée, la statue de Colleoni (1475) l'était à peine depuis quinze années, tout attirait alors l'admiration sur cette place si nouvellement embellie, et la pensée naïve de mettre une scène grecque à Venise nous a valu une fidèle image de notre façade. On y reconnaît plusieurs traits que les restaurations ont modifiés. Toute la partie supérieure s'y trouve clairement retracée, les petites arcades, les œils-de-bœuf latéraux, sur la façade en retour les œils-de-bœuf au lieu des grandes ouvertures cintrées du xviiie siècle ou des trois ogives de la dernière restauration; tout est conforme aux restes actuels (pl. X, XI, XII).

Dans le soubassement, la porte du xve siècle y paraît avec ses riches colonnes jumelées, mais l'image ne donne pas complètement le mot de

1. Cornaro Flaminio, *Notizie delle chiese e monasteri di Venezia*. Padoue, 1754, in-4°.
2. On peut voir pour cette église : *Le fabbriche più cospicue di Venezia*, 1820, II.
Tableau de Canaletto (†1768).
Topographie nat., plusieurs vues.
Ms. latin de la Bibl. nat., 4802, f° 132. Un plan de Venise qui marque notre église.

1. Voy. Rollin, *Histoire ancienne*, XI, I, p. 180.
Nous avons aux Estampes nationales trois épreuves de cette gravure (E a. 35, réserve).

l'énigme et ne laisse pas deviner l'état architectural antérieur à cette porte.

Selvatico voit dans cet ouvrage une transition entre le moyen âge et la renaissance, un essai d'union entre l'ogive et le goût classique si précoce en Italie. J'ai peine à m'expliquer qu'on ait, au milieu du xve siècle, construit ici de plein gré des ogives par un compromis artistique[1], je suppose plutôt que l'architecte a vu devant lui les sept arcades ogivales, qu'il les a conservées en y portant les ressources de richesses que l'art nouveau lui mettait dans les mains. Je sais que certains détails de son ordre composite, les feuilles crispées des chapiteaux, les bases ornées aux angles d'une feuille en volute, les torsades des chambranles, etc., sont des détails encore gothiques; néanmoins, les profils de l'entablement, l'exquise délicatesse des frises n'appartiennent plus au moyen âge. J'observerai surtout, ce qui me paraît décisif, que les colonnes jumelées sont jetées en avant des ogives latérales, ce qui marque un certain dédain pour elles et qui prouve leur antériorité par un défaut aussi choquant de symétrie.

Si les ogives existaient avant la restauration de la porte, il est possible que leurs impostes, leurs archivoltes, le briquetage du dessus, qui attend un revêtement de marbre, ne soient pas plus anciens.

Nous nous sommes inspirés, dans la petite restauration que nous avons tentée, de ces considérations et de l'élégante façade de la Madonna del Orto, qui a beaucoup de rapports avec celle-ci. M. Selvatico[2], frappé de la ressemblance de la porte avec l'entrée du palais ducal, qui est de Bartolomeo Buono et de 1443, suppose toute la façade de cette époque ; cependant sa partie supérieure, comme le pensent certains auteurs[3], parait plus ancienne. On verra sur notre dessin la solution que nous avons imaginée; nous laissons d'ailleurs au lecteur, devant les documents, le soin d'en chercher une meilleure s'il le faut.

Ne quittons pas l'étude et la description de la façade de SS. Giovanni e Paolo sans parler de

1. Je dois dire qu'au palais ducal on voit ce mélange singulier de plein cintre et d'ogive.
2. *Architettura di Venezia*, p. 140.
Cicogna, *Iscriz. Vene.*, II, p. 221.
3. Paoletti, *Fiore di Venezia*, III, p. 27.
Ces auteurs croient que la façade est celle que Tiberio da Parma, général des Umiliati, fit ériger vers le milieu du XIVe siècle.

quelques sculptures intéressantes qu'on y voit encastrées : sur le premier pilastre, à droite, un bas-relief carré représentant Daniel dans la fosse aux lions; sur les deux pilastres de briques les plus rapprochés de l'entrée, deux figures d'un petit relief, d'un bon dessin, qui paraissent des œuvres byzantines ; les autres pilastres ont d'autres sujets. Dans le bas, dans les niches ogivales, selon une mode assez répandue en Italie[1], sont disposés des sarcophages. Leur âge me semble militer en faveur de l'antériorité des arcades ogivales sur la porte du xve siècle. Le plus remarquable est une urne de marbre du vi^e ou du viie siècle, qu'on utilisa en 1251 pour les restes de Tiepolo. Elle a $2^m,11$ de longueur et $0^m,80$ de haut sans le couvercle, qui est du xiiie siècle. Voici l'inscription :

QUOS NATURA PARES STUDIIS VIRTUTIBUS ARTE
EDIDIT ILLUSTRES GENITOR NATUSQUE SEPULTI
HAC SUB RUPE DUCES VENETIUM CLARISSIMA PROLES
THEPULA COLLATIS DEDIT HOS CELEBRANDA TRIUMPHIS
OMNIA PRESENTIS DONAVIT PREDIA TEMPLI
DUX JACOBUS VALIDO FIXIT MODERAMINE LEGES
URBIS ET INGRATAM REDIMENS CERTAMINE IADRAM
DALMATIOSQUE DEDIT PATRIE POST MARTE SUBACTAS
GRAIORUM PELAGO MACULAVIT SANGUINE CLASSES
SUSCIPIT OBLATOS PRINCEPS LAURENTIUS ISTROS
ET DOMUIT RIGIDOS INGENTI STRAGE CADENTES
BONONIS POPULOS HINC SUBDITA CERVIA CESSIT
FUNDAVERE VIAS PACIS FORTIQUE RELICTA
RE SUPEROS SACRIS PETIERUNT MENTIBUS AMBO

Sur le listel du bas :

+ DNS JACOBUS HOBIIT MCCLI.
DNS LAURENTIUS HOBIIT MCCLXXVIII.

L'intérieur n'offre pas les mêmes incertitudes de construction. Le plan est beau, vaste, et d'un jet. En entrant, on est frappé par l'ampleur des trois nefs, que séparent de minces colonnes cylindriques, surmontées d'arcs ou de voûtes en ogives. Cet aspect est tout à fait celui de l'église des Frari, ressemblance qui a fait attribuer les deux édifices à Nicolas de Pise. Au bout des trois nefs s'étend le transept, surmonté à la croisée par une coupole et garni, vers l'est, de cinq chapelles absidales, dont la centrale, aussi large que la nef, forme le chœur. Elle est éclairée par d'élégantes verrières.

1. Voy. les tombes à Sainte-Marie-Nouvelle de Florence, S. Francesco à Rimini, etc.

Plusieurs chapelles d'époques diverses sont attachées, notamment vers le midi, aux flancs de l'église; nous avons, sur notre plan, marqué spécialement celle qui nous paraît la plus ancienne; au nord est la sacristie, puis la chapelle du Rosaire, de style rococo, incendiée en 1865.

L'église doit une partie de sa renommée au rôle de Panthéon que les grands personnages de Venise lui ont attribué en y élevant de nombreux monuments funéraires; nous ne pouvons les oublier, quoique plusieurs, des XVIe et XVIIe siècles, n'appartiennent plus en aucune sorte au moyen âge et au cadre de nos études. Il nous semble voir un honneur rendu à nos saints martyrs Jean et Paul dans cet empressement à mettre, dans leur église et sous leur garde, les cendres les plus illustres. Parmi les tombeaux les plus ancenis sont ceux de Marco Giustiniani et Andrea Morosini (1347), Giovanni Dolfin (1360), Pietro Cornaro (1361), Marco Cornaro (1367), Paolo Loredano (1370), Jacopo Cavalli (1394)[1]. Le monument du doge Marco Cornaro, placé dans le chœur, non loin de celui de Vendramin[2], est encore franchement gothique; au-dessus du sarcophage, porté sur des consoles et où repose le personnage, est suspendu un édicule de cinq arcades avec la Madone au centre. En face, celui de Morosini nous montre le lit funèbre sous une arcade ogivale que surmonte un pignon aigu et que flanquent deux tourelles gothiques.

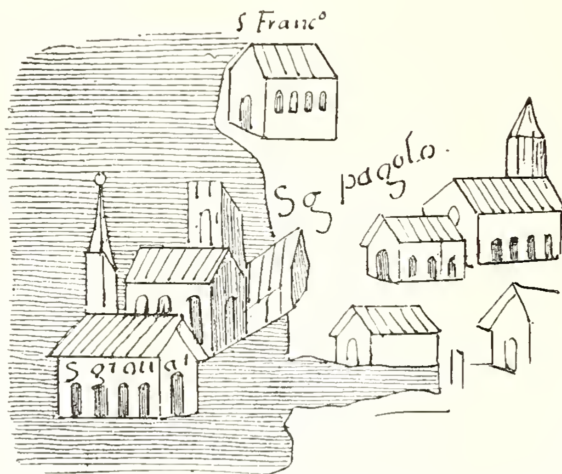
1. Selvatico, p. 514.
2. Gailhabaud, *Monuments anciens et modernes*, IV.
Schutz, II, p. 144.
Yriarte, *La vie d'un patricien à Venise au* XVIe *siècle*, p. 132.
On peut voir pour cette église la dissertation de Michele Pio : *De progenie S. Dominiei in Italia*, lib. II, cap. 20, etc. Les tombes, peintures, etc., y sont soigneusement énumérées.

A l'époque gothique appartient aussi le monument d'Antonio Venier, suspendu au-dessus de la porte du Rosaire (1400); le mort est couché sur une estrade décorée de cinq arcades gothiques, avec figures de saints, et supportée par quatre ogives. Deux statues isolées, à droite et à gauche, l'accompagnent. Dans l'angle est l'arche d'Agnès et Orsola, femme et fille de Venier (1411). Au-dessus, une Madone entre deux anges est abritée par un tabernacle qui rappelle la forme adoptée à Venise dans les dernières œuvres gothiques.

Nous avons dessiné dans l'église le monument de Tomaso Mocenico, sculpté par deux Florentins en 1424, Pietro et Giovanni di Martino. Il représente ce doge sur une tombe enrichie d'arcades et de statues, sous des rideaux qu'écartent les anges et dont le dais est surmonté de la figure du Sauveur. Le fond du mur est enrichi de niches ogivales garnies de statuettes[1].

On disait qu'Alexandre VII avait envoyé des reliques à Venise[2], les plus grands os des bras.

1. On peut trouver de belles reproductions de SS. Giovanni e Paolo dans les photographies de Naja et d'Alinari.
2. Boll., 5 juin, p. 162.
Rondinini, p. 28.



Venise. — SS. Giovanni e Paolo, d'après un plan ms. du XVe siècle. Bibl. nat. Latin, 4802, f° 132.

FRANCE

Arras (Pas-de-Calais). — Dès le ixe siècle, saint Jean et saint Paul avaient leurs reliques vénérées jusqu'au nord de la France. Alcuin nous apprend que, parmi les nombreux autels de Saint-Wast, il y en avait un qui leur était spécialement consacré ainsi qu'à saint Laurent et sur lequel on lisait cette inscription :

JOANNES, PAULUS PARITER, LAURENTIUS ATQUE
CONSERVENT ARAM HANC, MISERANTE DEO
HIC LEVITA FUIT, ILLI SED SANGUINE FUSO
MARTYRIO FORTI REGNA BEATA TENENT [1]

Amiens (Somme). — Une miniature de la Bibliothèque (ms. 108, f° 223 v°) nous a fourni une scène du martyre pour le xiie siècle (pl. XIV).

Avignon (Vaucluse). — Le cardinal Fabius Chigi, neveu d'Alexandre VII et légat auprès du roi de France, passant à Avignon, en 1664, donna deux vertèbres de saint Jean et saint Paul à la cathédrale; ces reliques étaient enfermées dans un vase de cristal soutenu par deux anges : elles provenaient de l'église des Jésuites [2].

Clermont (Puy-de-Dôme). — Le siège de Clermont fut illustré, au xive siècle, par Étienne Aubert, qui fut cardinal du titre de Saints-Jean-et-Paul en 1342, et qui devint pape, en 1352, sous le nom d'Innocent VI. Le pieux pontife avait une dévotion particulière pour les saints titulaires de son église; il nomma son neveu à ce titre et il voulut faire représenter les saints sur son sceau. Aux Archives nationales, une empreinte de 1343 (n° 6184) les représente dans des niches ogivales et tenant des palmes; l'un d'eux porte aussi un livre. Dans la partie supérieure du sceau, une Madone est assise entre deux anges adorateurs et, dans le bas, le prélat, agenouillé entre des écussons, paraît prier les patrons (pl. XIII).

1. Migne, *Carmina*, II, p. 743.
2. Boll., 5 juin, p. 162.
Rondinini, p. 28.

Lyon (Rhône). — Un diacre de l'Église de Lyon, Florus († 860), a consacré des vers aux saints martyrs. Voici le commencement de son hymne pour leur fête [1] :

Joannis Paulique diem sol, attulit orbi
Qui rubra martyrii serta cruore gerunt.
Unicus hos sanguis germano federe jussit,
Unica mox fratres morsque fidesque parit.

Fontaines Saint-Héand (Loire) [2].

Metz. — Dans une Vie des saints à l'usage du diocèse de Metz, une miniature de la Bibliothèque de l'Arsenal nous présente « saint Jehan et saint Pol martirs, » avec le bourreau entre eux qui lève le glaive pour les frapper. Cette peinture, quoique médiocre, prouve la dévotion des Messins envers nos deux saints, puisqu'ils en recherchaient l'histoire chez leurs imagiers du xve siècle (Arsenal, 3686, f° 69 v°) (pl. XIV).

Moulins. — Deux églises dans ce diocèse ont été dédiées à nos saints [3] dans l'arrondissement de Moulins.

Tours (Indre-et-Loire). — Dès le vie siècle, les reliques de saint Jean et saint Paul étaient vénérées à Tours. Saint Grégoire avait envoyé au pape Pélage (590) un diacre qui les lui rapporta et qui se vit miraculeusement sauvé d'un péril de mer par leur heureuse influence. Le navire cinglait vers Marseille, lorsqu'il fut détourné de la route et porté vers un écueil avec une force irrésistible. Les mariniers voyaient la mort devant eux,

1. Migne, *Hist.*, CXIX, p. 256.
2. Lettre du curé, 6 juin 1890.
3. De Soultrait, *Abrégé de la statistique de l'arrondissement de Moulins*.

lorsque le diacre, élevant la capsa qui contenait les reliques de nos martyrs et d'autres saints, se mit à les invoquer en gémissant et en les priant de les délivrer. Cependant le navire approchait toujours de l'écueil, il allait s'y briser, lorsque soudain le vent changea, éloigna la nef et, la rejetant au large, la sauva du naufrage[1].

Troyes (Aube). — Avant la Révolution, Saint-Étienne de Troyes avait des reliques de saints Jean et Paul dans la chapelle du Palais[2].

Clairvaux. — Les inventaires du monastère nous signalent des reliques de nos saints dans son trésor[3].

Paris. — *Bibliothèque nationale.* — Aux xiv[e] et xv[e] siècles on représente ordinairement saint Jean et saint Paul agenouillés devant leurs bourreaux qui les frappent; c'est ainsi que nous les montrent les miniatures des manuscrits latins 760, 1023, 1052, ou la grisaille du manuscrit français 242. Cependant on les trouve aussi figurés sous le costume militaire, qui rappelait au moyen âge la chevalerie antique, comme le présente la miniature du manuscrit français 414, f° 180. La scène a trait à une circonstance de leur vie et à la bataille contre les Scythes où Gallicanus, sur le point d'être vaincu, fait vœu, à l'instigation des deux frères, de se consacrer au Dieu des chrétiens; on voit, en avant des trois guerriers qui confèrent ensemble, apparaître, une croix sur l'épaule, le jeune homme[4] qui va rétablir le combat en leur faveur. Cette peinture est en grisaille sur fond rouge, le terrain est vert, la croix et les nimbes sont jaunes.

Le beau manuscrit de la réserve (latin, 9473, f° 8 v°, avant 1492) nous les montre aussi sous le costume militaire et avec des palmes dans les mains. Le plus vieux, barbu, appuyé sur un bouclier, relève de la main droite les plis de sa chlamyde, découvrant son armure et sa cotte de mailles; le plus jeune, sans barbe, tient une grande épée, il a une tunique verte, un poignard passé en ceinture (pl. XIV).

Le manuscrit français 241 (f° 144 v°) nous fait assister, non à leurs exploits, non à la pompe militaire, mais les présente remplissant leur office dans le palais de sainte Constance avec laquelle ils s'entretiennent; ils ont le costume civil, la tunique et le grand manteau : « Ci dit comment Jehan et Pol estoient prévos et mestres de Constance, fille de l'empereur Constantin, et la carivent à la loi Jésus-Christ » (pl. XIV).

Poitiers. — Avant saint Grégoire de Tours, l'ouest de la France offre déjà des monuments de sa vénération pour saints Jean et Paul. Saint Hilaire, en revenant [1] de son exil, leur éleva une



Saint-Hilaire de Poitiers. — Peinture représentant saint Paul (restitution d'après M. l'abbé Roy).

1. Grégoire de Tours, *De gloria martyrum*, cap. 83. Migne, p. 779.
2. Renseignement de M. l'abbé Noiré.
3. Charles Lalore, *Trésor de Clairvaux*.
4. Petits Boll., VII, p. 366.

1. De Longuemar, *Essai hist. sur l'église Saint-Hilaire de Poitiers*, 1857, p. 25.

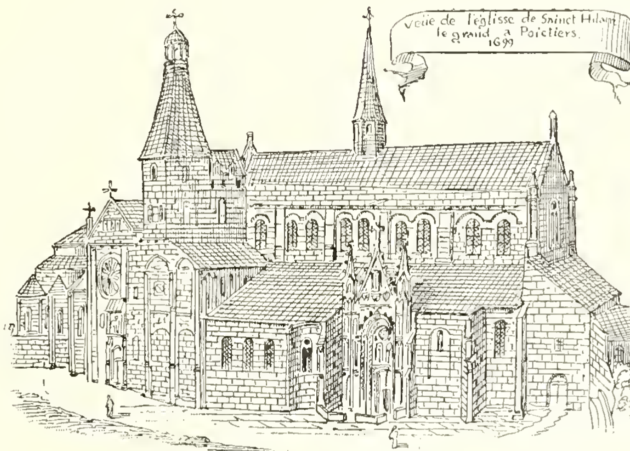
église et il y portait tant de dévotion qu'il l'avait désignée comme le lieu de sa sépulture († 368). L'église, ruinée par Alaric, recouvrit de ses décombres la crypte d'Hilaire, mais elle fut réparée par saint Fridolin et mise sous le vocable du saint évêque; de cette circonstance on ne peut arguer que les premiers patrons aient cessé de l'être, car le jour où l'on fête la translation de saint Hilaire on ajoute une oraison en leur honneur [1].

On voit encore à Saint-Hilaire, dans la sacristie, une fresque qui représente saint Jean et saint Paul [2] figurés sous la voûte haute de $1^{m},40$. Saint Jean porte une tunique assez courte, ceinte, bordée à la jupe et aux poignets, une chlamyde d'or retenue sur l'épaule droite par une agrafe, un livre de forme allongée de la main gauche, des chausses attachées par des jarretières; il retourne la main droite en signe de prière. Il est nimbé. Saint Paul était à peu près représenté de même; malheureusement la fresque est tellement effacée qu'il est presque impossible d'en retrouver les traits. Cependant M. l'abbé Roy, auquel nous devons ces dessins [1], en a essayé une restauration que nous donnons ci-contre. On avait cru d'abord que ces images concernaient saint Côme et saint Damien; Mgr Barbier de Montault leur a restitué leur vrai nom en y reconnaissant saints Jean et Paul. Les premiers, en effet, ont été rarement figurés avec la chlamyde qui est une caractéristique militaire, au lieu que ceux-ci pendant le moyen âge ont souvent été représentés en costume guerrier. Ces peintures semblent avoir été faites au XIe ou au XIIe siècle; elles peuvent être comparées aux types de la tapisserie de Bayeux (pl. XIV).

1. Aubert, *Vie des saints du diocèse de Poitiers*, p. 205. Saints Jean et Paul moururent en 363; on peut donc dire que ce fut là leur première église.

2. Mgr Barbier de Montault, *Le vitrail de Saint-Laurent*, p. 8.

1. Nous devons mille remerciements à M. le curé de Saint-Hilaire qui a poussé l'obligeance jusqu'à faire faire des échafaudages pour ces relevés.



Poitiers. — Église Saint-Hilaire, primitivement consacrée aux saints Jean et Paul (aquarelle de Gaignières).

BELGIQUE

GAND. — D'après Van Lockeren, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Bavon*, un hospice existait à Gand dès l'année 1334, où il est mentionné sous le nom de Saints-Jean-et-Paul[1].

ANGLETERRE

En Angleterre, la fête de saints Jean et Paul était autrefois du nombre de celles qu'on appelait de troisième classe, c'est-à-dire de celles où il y avait obligation d'entendre la messe avant le travail; ce souvenir est rappelé par une constitution du concile d'Oxford en 1222[2].

ALLEMAGNE

TRÈVES. — Le culte de nos martyrs se manifeste à Trèves dès le XI[e] siècle. Lorsque l'archevêque Poppon consacra, en 1090, l'abbaye de Saint-Maximin, il déposa leurs reliques sous un autel[1].

Beikingen[2]. — Église fondée en 1254, appartenant à Sainte-Barbe, couvent près de Trèves. Le chœur et la nef ont été restaurés en 1759. On fit disparaitre en 1860 des restes précieux de la vieille église, une double voûte, deux colonnes splendides, etc.

1. PERTZ, XV, p. 967.
2. Renseignement de l'abbé SCHROD, 12 mai 1892.
LORENZI, I, p. 367.

Gutweile. — Chapelle[3].

Wittlich. — Le monastère cistercien d'Himmerode, près de Wittlich, avait leurs reliques sous un de ses autels en 1170[4].

HILDESHEIM (Hanovre). — Le Dôme possède des reliques de saints Jean et Paul, comprises avec celles que nous avons signalées de sainte Cécile.

OSNABRUCK. — Relique en 1070.

1. VAN LOKEREN, *Histoire de l'abbaye de Saint-Bavon*, p. 59.
2. Petits Boll., VII, p. 369.
3. *Id.*, p. 56.
4. PERTZ, XV, p. 1283.

Brême. — Des reliques avaient été déposées dans le monastère de *Rastedt*, près de Brême[1].

Worms (Hesse-Darmstadt). — *Weissenheim.* — Une église dédiée à saints Jean et Paul paraît à une époque assez ancienne; elle fut achetée en 1284[2]. Elle est encore rappelée dans un catalogue d'églises de 1496[3].

Fulda (Hesse-Cassel). — Des reliques de nos saints étaient montrées avec pompe au monastère Novi Montis[4] dont ils étaient les patrons.

Halberstadt (Saxe). — L'évêque saint Liuder avait commencé une église dédiée à saints Jean et Paul, annexe de la grande église; il ne put l'achever avant de mourir. Ce fut son frère et successeur Hildegrim († 827) qui la termina et la consacra solennellement[1]. L'empereur Henri IV (1060) la brûla lorsque, pour satisfaire sa vengeance, il livra Halberstadt aux flammes[2].

Rantzow (Holstein). — On signale des reliques à Rantzow en 1266[3].

1. Scriptores, *Rer. danicarum*, III, p. 177.
2. Schannat, *Les évêques de Worms.*
3. Lunig, *Spicileg. ecclesiasticum.*
4. Brower, *Antiquitates Fuldæ*, cap. 8.
Rondinini, p. 20.

BAVIÈRE

Munich-Freising. — *Amllgering*, dans la paroisse de Hohenpolding. — Église dédiée à saints Jean et Paul.

Essenbach. — Église filiale de la paroisse de Sulzemoos, très ancienne et dédiée à saint Jean évêque et, comme patrons secondaires, à saints Jean et Paul.

Arzbach. — Église filiale de la paroisse de Pellheim; elle a deux autels, dont le principal est consacré à nos martyrs. Elle est très ancienne.

Wackhersberg, située dans la paroisse de Fölz, possède trois autels dont l'un élevé en l'honneur de saints Jean et Paul.

Beuerberg. — Église relevant de *Kirchdorf*, près Aibling, consacrée aux apôtres Pierre et Paul; une chapelle céméteriale est consacrée à nos saints. L'église de Kirchdorf a aussi nos martyrs pour patrons secondaires.

De la même paroisse de Kirchdorf relève l'église de Berg, près Haag, qui leur est dédiée.

Nous rappellerons les églises d'*Ebersbach*, *Berg*, *Sickenhofen*[4]; des reliques à *Saint-Quirin de Tegernsée*[5].

Dans la partie méridionale de la Bavière supérieure, saints Jean et Paul sont invoqués contre le tonnerre et les tempêtes (Wetterherren)[6].

Ratisbonne. — Le culte de saints Jean et Paul dont nous cherchons les monuments a été non seulement fort répandu en Bavière, mais il l'a été à une époque très ancienne. Le fameux monastère de Saint-Emmeran avait leurs reliques en 980 sous un de ses autels[7]. Des reliques des mêmes saints y sont signalées dans la chapelle de Saint-Oswald en 1211[8].

1. Inceptam perfecit et in honore martyrum Johannis et Pauli consecravit.
Pertz, VI, p. 573.
2. *Id.*, XXIII, p. 80 et 96. *Gesta episcop. Halb.*
3. *Id.*, XV, p. 1108.
4. Renseignement de M. Georges Weitermayer, 9 mai 1892.
5. Pertz, XV, p. 1067.
6. Pour ces renseignements, la lettre du regretté Jacques Sedlmayr, curé de Reigersbeuern, 18 avril 1889.
Celle de M. Mall, de Munich, 5 mai 1891.
Historia diœcesana Frisingensis.
7. Pertz, *Mon.*, XV, p. 1093.
8. *Id.*, p. 1096.

Nebenk (Dingolfing)[1].

Prefflingen, en 1273 et 1279. — Reliques mentionnées dans une image d'argent en 1282[2].

Passau. — *Roggersing.*— Église filiale de Grättersdorf (Hofkirchen); fête patronale le 26 juin[1].

Otterskirchen (aicha vorm wald). — Succursale.

Neukirchen — Succursale.

Spire. — *Beikingen.*

EMPIRE D'AUTRICHE

Prague. — Pezzina, doyen de Prague, dans son diarium de l'église, mentionne deux os d'une grandeur notable de nos saints, qui furent apportés de Rome par Charles IV, en 1355. « De plus, dit-il, deux parcelles furent apportées de Milan par Daniel de Lippe, évêque de Prague, en 1559; je les ai retrouvées dernièrement, parmi les objets de notre trésor, enfermées dans un grand reliquaire[3]. »

Zazoa (près Prague). — Reliques.

Hals (Graslitz). — Paroisse de 1787.

Rojan. — Paroisse de 1758[4].

Vienne. — Théodore Moretus écrivait à Bollandus qu'en juillet 1658 il vit, dans le trésor de la cathédrale de Vienne, une portion du corps des saints Jean et Paul. A ces reliques était jointe une charte qu'il transcrit ainsi :

« Nous, Rodolphe IV, par la grâce de Dieu, archiduc d'Autriche, de Styrie, de Carinthie, nous attestons devant tous les fidèles que nous avons les corps des saints Gervais et Protais (il parle de plusieurs reliques)... Plus tard, à la mort du duc Albert, notre père, lorsque nous descendîmes, pour la première fois, en Allemagne, en 1360, le jour de la Saint-Étienne, en l'année vingt de notre âge, nous nous arrêtâmes à Reichenau, près de Constance, où se trouvaient les corps des saints Jean et Paul; nous suppliâmes l'abbé et les religieux humblement, et pour l'amour de Dieu, de daigner nous donner ces reliques, que nous désirions avec une grande dévotion et tout le désir de notre cœur. Par la grâce du Saint-Esprit, nous fûmes exaucés, et ils accordèrent les deux corps à nos importunes prières.

« Ayant reçu ces corps et les ayant joints à ceux des saints Gervais, Protais, Félix et Adauctus, au milieu des chants, des oraisons et d'une pompe aussi pieuse que magnifique, nous descendîmes le cours du Danube jusqu'à notre ville de Vienne. Pour l'honneur du Dieu tout-puissant, nous déposâmes, de nos mains, les six corps dans un sarcophage que nous avions fait disposer à nos frais. Nous avons offert tout ce trésor, pour la gloire de Dieu, l'honneur de tous les saints, à l'église de Saint-Étienne, à Vienne... Passé à Vienne, en la vigile de la fête de la Pentecôte 1363, vingt-quatrième année de notre âge, cinquième de notre règne. Nous, duc Rodolphe, avons signé ce bref de notre propre main. » (Sceau de cire rouge.)

Je ne rechercherai pas d'où venaient les reliques dans les mains des Bénédictins de Reichenau, ni quelle authenticité elles pouvaient offrir. Nous voyons seulement ici la dévotion touchante du

1. *Matrikel des Bisthums Regensburg.*
2. Pertz, XV, p. 1077.
3. Boll., X, juin, p. 162.
Rondinini, p. 29.
4. Catalogue de 1891.

1. Rottmayr, p. 145.

jeune prince pour nos martyrs et les grands honneurs qu'il leur rendit en cette circonstance.

Olmutz (Moravie). — Divers. — *Pobutsch* (Hohenstadt, doyenné).

Ober-Betschwa (Meseritsch).

Mistek (Mistek[1]).

Jaggling (Gurk, Carinthie).

Rabenstein (Idem).

Brixen (Tyrol). — *Ellen.* — Une église du doyenné de Bruneck[2].

Constance (Bade). — L'évêque consacre, en 1167, l'église Saints-Félix-et-Regula, où il dépose des reliques de saint Jean et saint Paul.

Un inventaire de 1343 nous donne cette description de la châsse que possédait l'église de Constance : elle était recouverte de tous côtés par des lames d'or ou de vermeil; elle avait environ deux palmes et demie de longueur, un toit cylindrique orné de quantités de pierreries et de deux croix également gemmées. On y voyait des cristaux de roche et cent soixante pierres précieuses, dont soixante-neuf faisaient déjà défaut[1].

Wettingen. — En 1256[2], on constate dans cette église, sous l'autel de Saint-Nicolas, des reliques des saints Jean et Paul; il est possible qu'elles provinssent du dépôt important de Reichenau, dont nous avons parlé tout à l'heure.

Fribourg. — *Feudenheim.* — Oratoire.

SUISSE

Schüpfheim, près Lucerne[3], diocèse de Bâle.

Muri (Argovie). — Le célèbre monastère bénédictin était dédié à saint Martin[4] (1027); mais il possédait des reliques de nos saints enfermées dans une capsa[3].

Rebeuvelier (Bâle).

1. Renseignement fourni par l'archiabbé de Beuron.
2. Renseignement du P. Meier.
3. Lettre de l'abbé Esterman, octobre 1890.
4. De Broglie, *Mabillon*, I, p. 98.
Une vue de ce monastère se trouve dans l'histoire publiée en ce moment par le P. Martin Kiem à Gries (Týrol).

1. Kraus, *Les mon. artistiques du grand-duché de Bade*, 1887, p. 212.
2. Pertz, XV, p. 1286.
3. Eckard, *Origines Habsurg.*

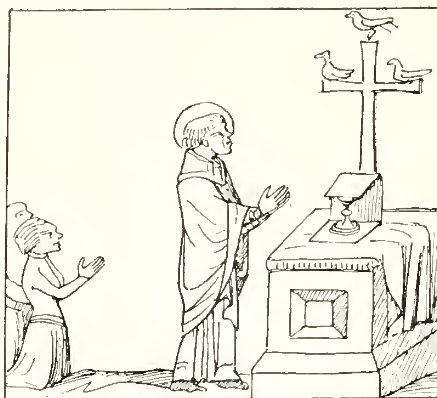
POLOGNE

Si je n'ai pu recueillir le nom d'un sanctuaire dédié à nos martyrs dans la vieille Pologne, cela ne veut pas dire que leur mémoire n'y fût pas vénérée. Michovius raconte, dans les chroniques de Pologne, que cette légende y avait cours. Un certain habitant de la ville de Crusvicz, nommé Pyast, était très hospitalier; en 842, deux hôtes vénérables se présentèrent à sa porte, après avoir vu se fermer devant eux celles du palais du roi. Pyast les accueillit avec joie, leur fit fête et tua un porc en leur honneur. Les étrangers, dit-on, n'étaient autres que saint Jean et saint Paul, qui, en s'éloignant de cette maison, la laissèrent comblée de bénédictions; leur séjour, loin d'appauvrir Pyast, fit miraculeusement multiplier ses provisions et, dans la suite, il devint roi lui-même[1].

ORIENT

Saint Chrysostome, dans une de ses homélies, célèbre saints Jean et Paul comme ayant le privilège de figurer déjà au canon de la Messe[2].

1. Rondinini.
2. *Id.*, p. 32.



Bibl. nat., miniature du XIV[e] siècle.

TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME

NOTA. — Les chiffres romains indiquent les siècles, les chiffres arabes les pages.

SAINTE AGATHE

SAINTE LUCIE

SAINTE ANASTASIE

SAINTE PERPÉTUE

SAINTE FÉLICITÉ

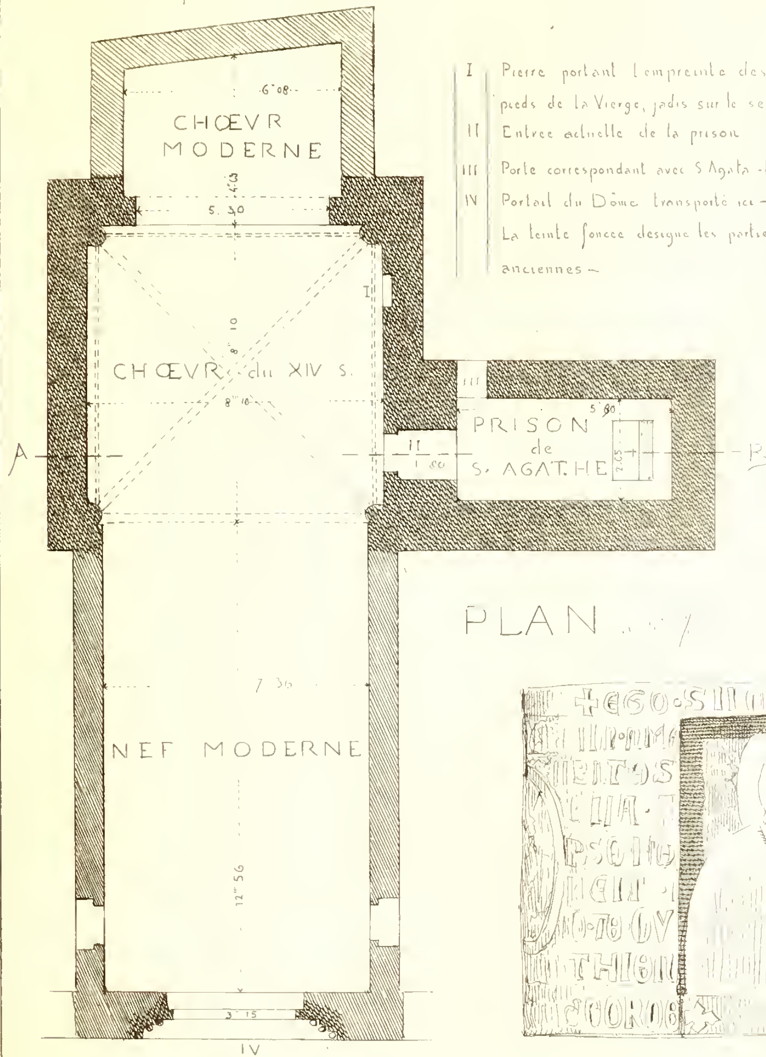
SAINT CHRYSOGONE

SAINTS JEAN ET PAUL

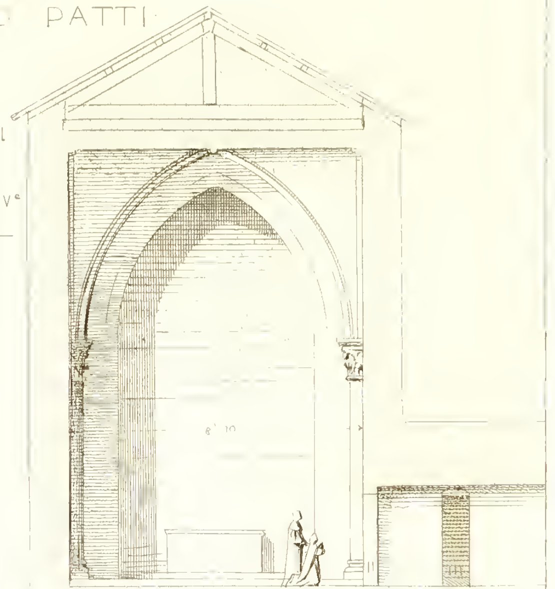
PARIS
14567. — Librairies-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2.
May et Motteroz, D^rs.

CATANE — S AGATA AL-CARCERE

D'apres les Documents de M SCIUTO PATTI



I Pierre portant l'empreinte des pieds de la Vierge, jadis sur le seuil
II Entree actuelle de la prison
III Porte correspondant avec S Agata - la Ve
IV Portail du Dôme transporté ici —
La teinte foncee designe les parties anciennes —



PLAN — COVPE - AB

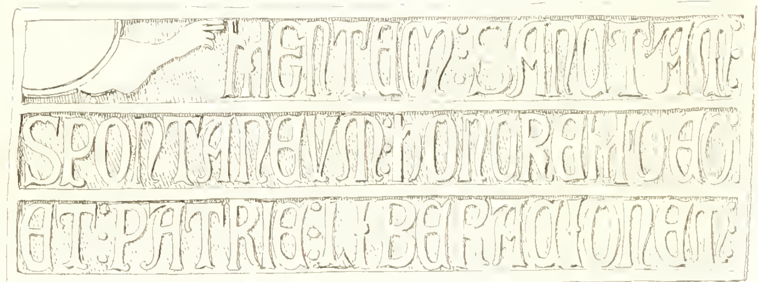


BAS - RELIEF

REPRESENTANT S. PIERRE et S. AGATHE



VESTIGES de S. AGATHE (1) (d'apres Carrera)



NISCRIPTION RETROUVEE en 174.

Rohault de Fleury

DÔME de CATANE

PLAN RESTAURÉ

(Dessins inédits)

a b c d e f g h i j k l m n

20.16

LEGENDE

a Emplacement de l'ancien autel
b Place des anciennes stalle[s]
c Trône de l'Evêque
d [illegible] du Roi
e [illegible] ancien qui fermait le [illegible]
f Ancien passage qui est aujourd'huy le Tresor pour les reliques de S. Agathe
g Tresor de l'Eglise
h Antique [illegible] de [illegible] correspondante est [illegible] [illegible] antiques
j Escaliers anciens qui [illegible] jusqu'au [illegible]
k Porte antique [illegible] en 1880 et qui donnait [illegible]
l [illegible]
[illegible] 1[illegible]

DÔME de CATANE S. AGATHE XI

DÉTAIL du PORTAIL

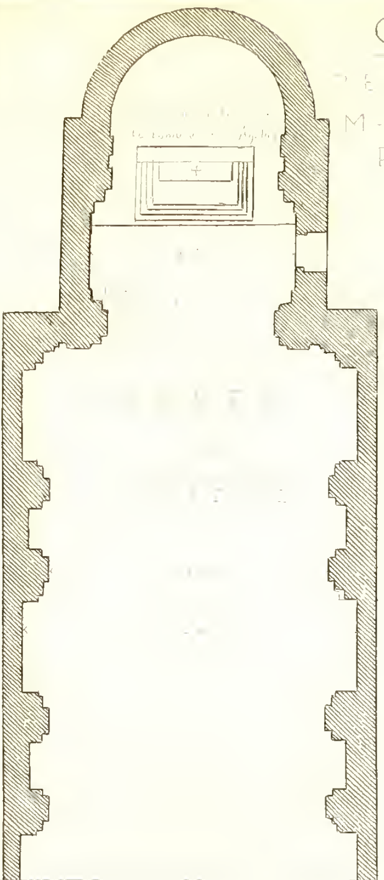
SANTO CARCERE

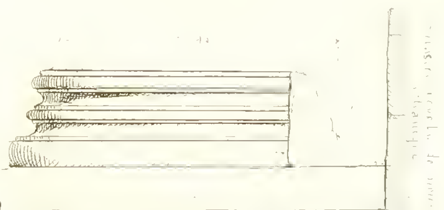
ANCIENNE FACADE
RESTAVREE

LES DOCUMENTS DE PATTI

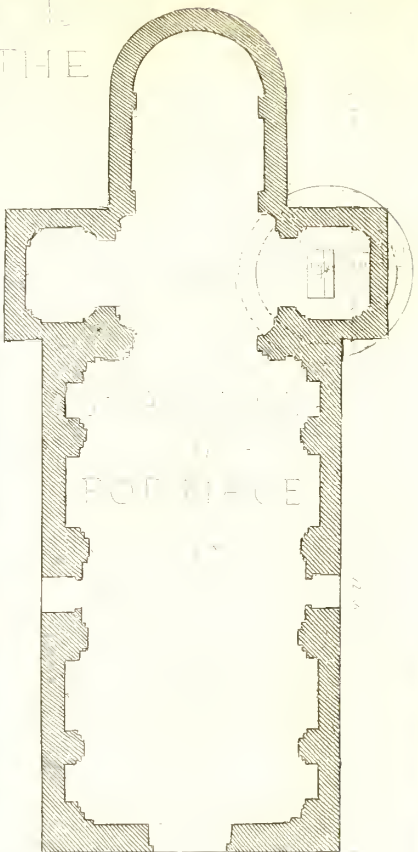
A

CATANE — EGLISE Ste AGATHE











DÔME de CATANE — XI — S. AGATHE



ANCIENNE ABSIDE RESTAVRÉE

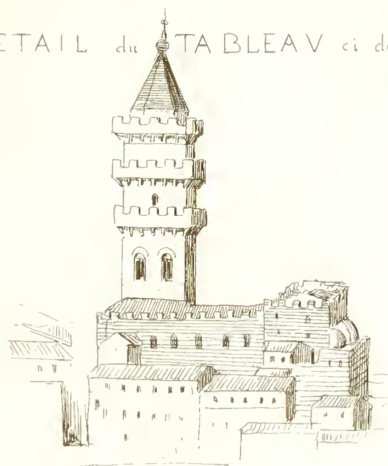
de Fleury 2 Oct 1888 d'après les documents de M. Sciuto Patti et les phot.es de Castorina

DOME de CATANE — FRESQVE de 1669

document de M. SCIVT PATTI

S. AGATHE — dans la SACRISTIE

TABLEAV

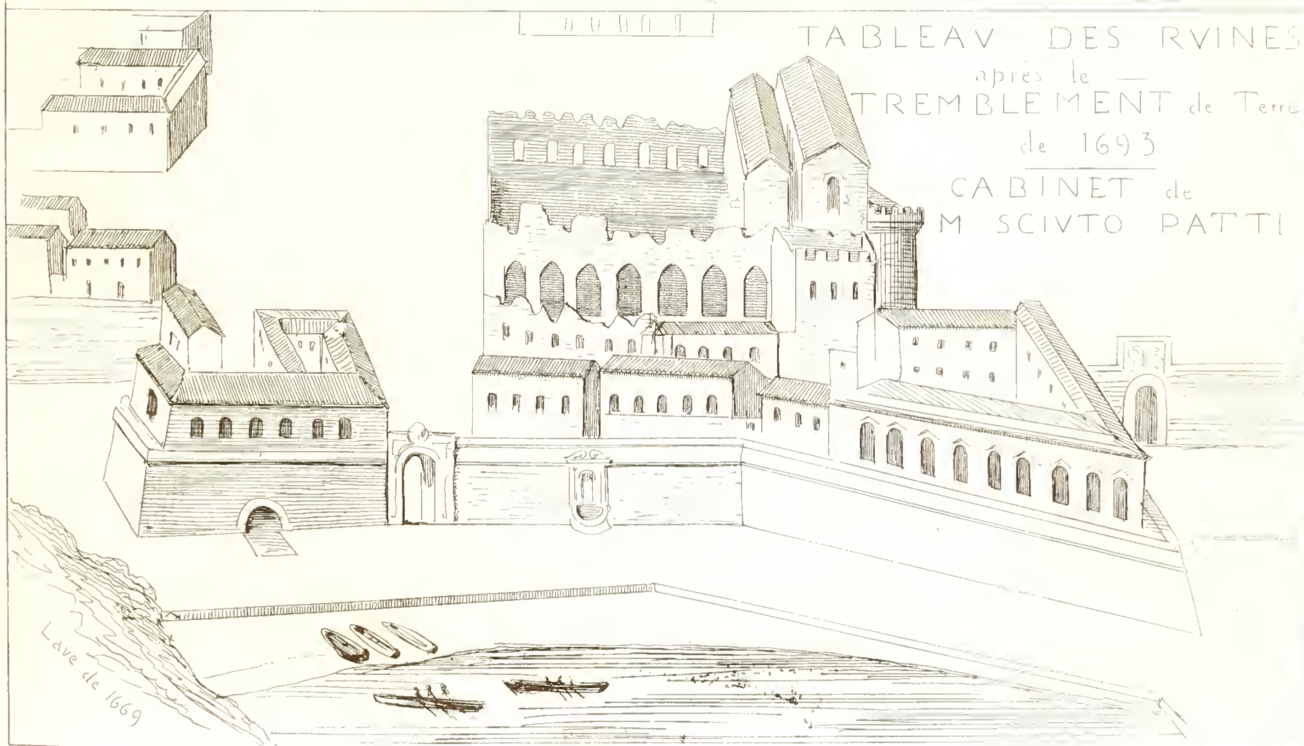




de Fleury 21 Octobre 1888


Socle du XVI s.
BVSTE DE S. AGATHE 1376

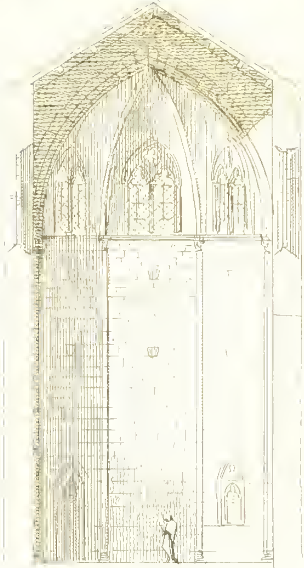

CATANE
DÔME de S. AGATHE
TABLEAV AVANT SA RVINE
CABINET
de M. SCIVTO PATTI


TABLEAV DES RVINES
après le
TREMBLEMENT de Terre
de 1693
CABINET de
M. SCIVTO PATTI
Lave de 1669

- ESPAGNE -







— GALLIPOLI

XIV



GRAVURE ANT

RECONSTRVCTION

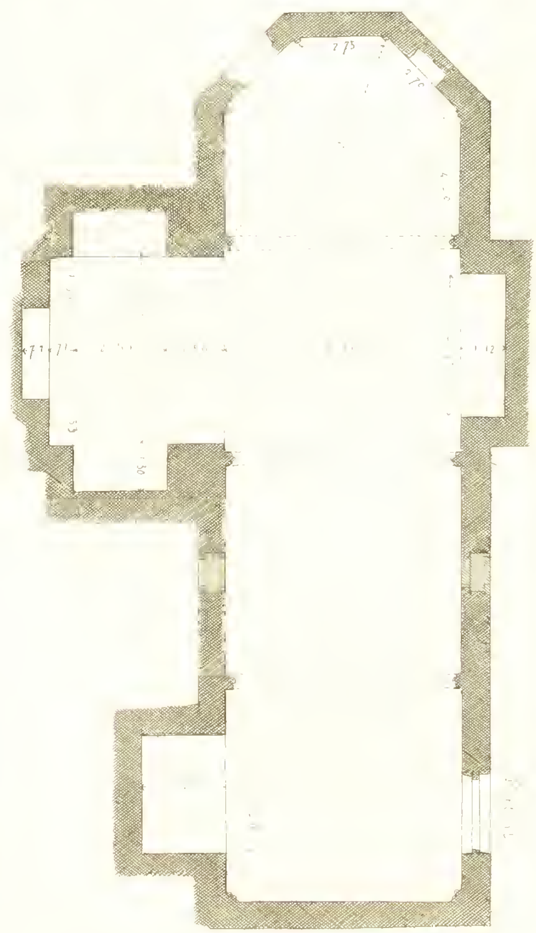


PLAN



LIZZA

(d'après Ravenna)



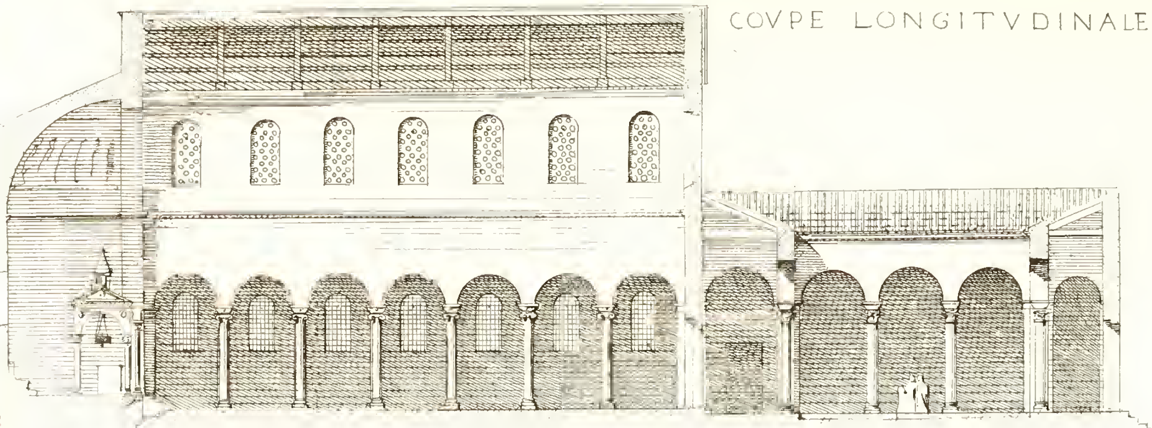
Rohault de Fleury


NAPLES — CATACOMBE — de S. JANVIER — — X —
SS CATHERINE AGATHE EVGENIE
SCA CATERINA
SCA
AGATA
SCA EVGENIA
S C A
AGA THE
D'APRES VN MS DE MILLIN ET LES DESSINS DE SAVINIEN PETIT —
(Voy Pell. au De politia, IV 159)
Vetements blancs à dessins rouges et bordures bleues et rouges. le bout d'echarpe sous la tunique est vert couronne d'or

LA MESSE — SAINTE — AGATHE

ROME — Ste AGATHE - in - Suburra — V

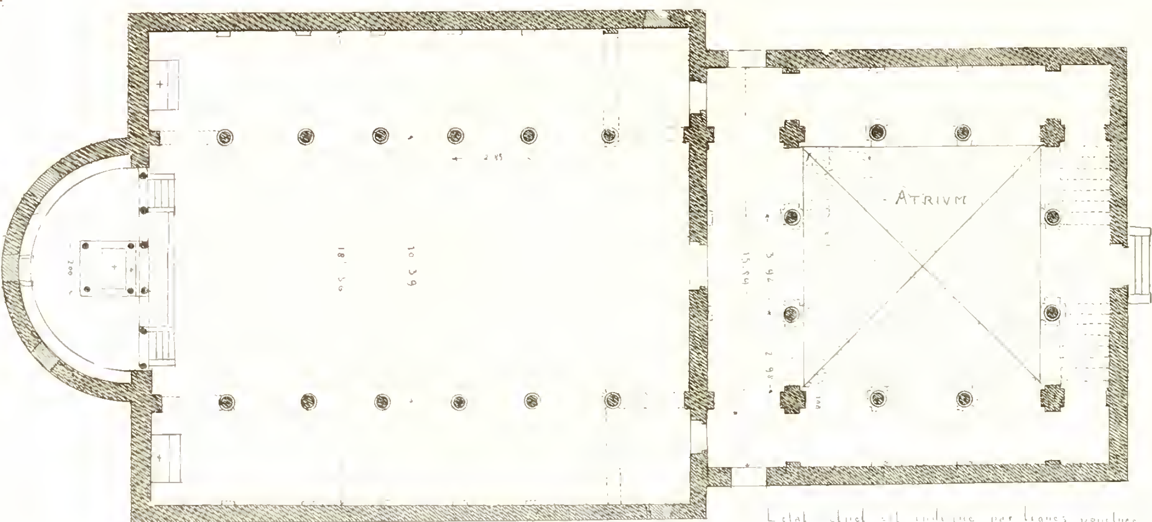
COVPE LONGITVDINALE



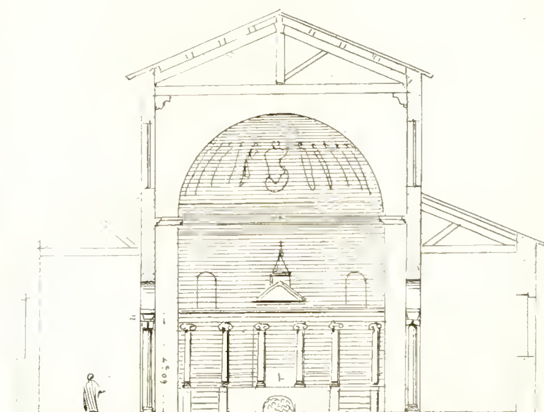
COVPE sur l'ATRIVM



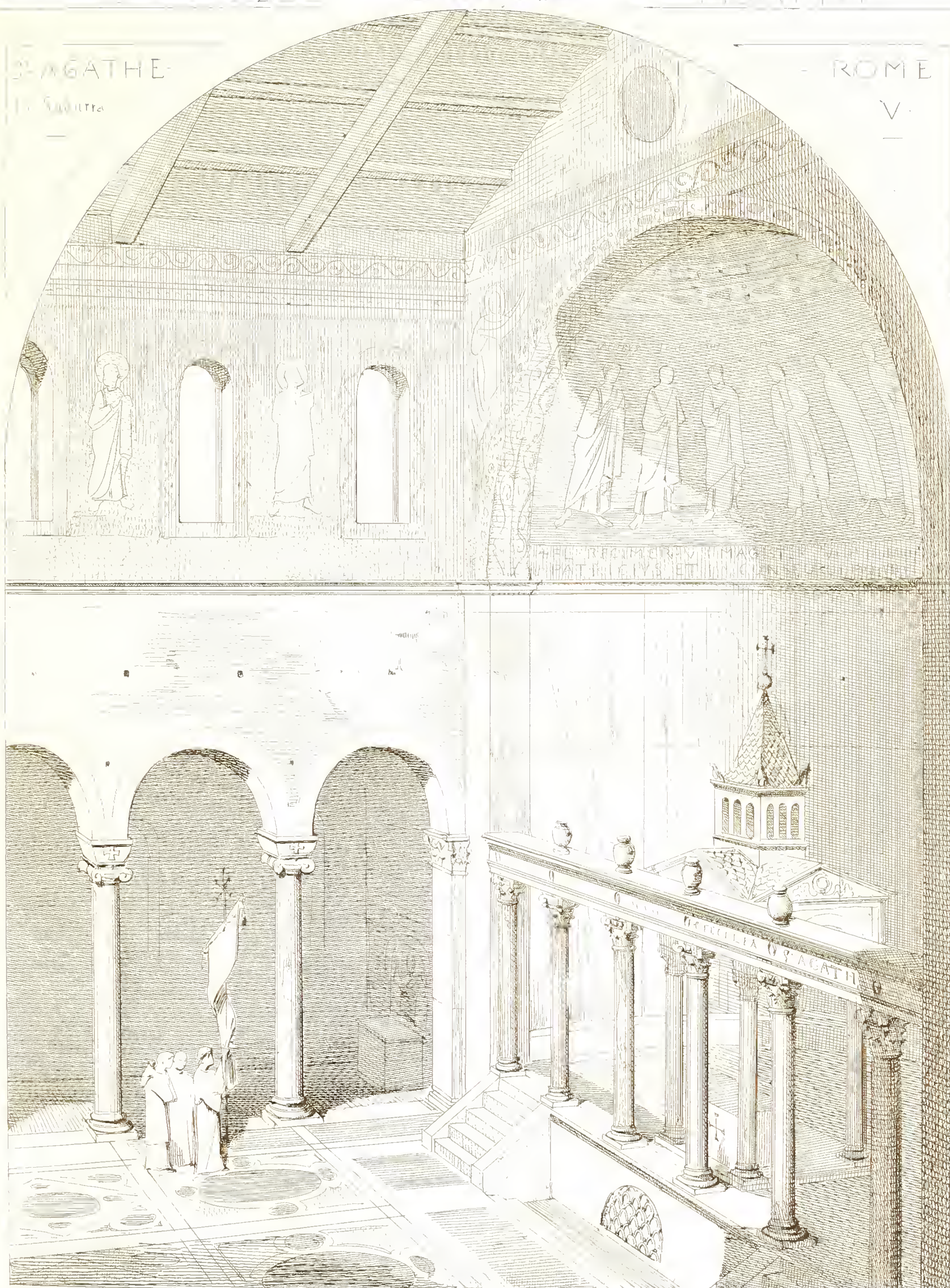
PLAN DE LA BASILIQVE



COVPE TRANSVERSALE



Rohault de Fleury 5 Décembre 1887



É[illegible] au Ve siècle, érigée par Ricimer réconciliée par Grégoire-le-Grand, dotée par Léon III, etc. Renouvelée en 1580 par le Cl. Borromeo [illegible] restauration est faite d'après la description de Martinelli (1658) le manuscrit de Ciacconi au Vatican et les relevés de [illegible] Père [illegible] Le Chœur était [illegible], [illegible] marmoreis viridi columnis. Les tympans du Ciborium existent encore dans un des Autels et dans le [illegible] de mosaïque. Inscription de l'Absyde Fl. Ricimer V. I. Magister utriusque militiæ patricius et ex cons. ord. pro voto suo adornavit ——

[illegible] décembre 1887

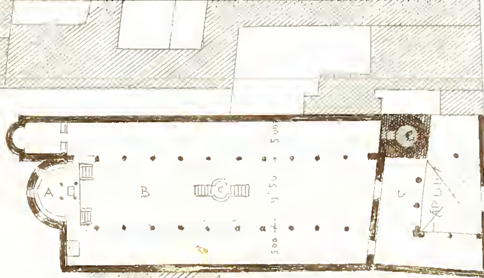
RAVENNE

A Tribune antique, comme le prouvent les fragments de mosaïque existant et celle de la voûte figurée par Ciampini.

B Nef, les deux rangées de colonnes ont été relevées de 2m 50. La perspective les suppose remises à leur niveau primitif.

Ambon pris dans une colonne antique

Rohault de Fleury 17 Decembre 1887.



S AGATHE – V

D Portique encore mentionné en 1435. Le tout en parait encore par de la Tour (voyez [illegible] et photog. de M. [illegible])

E Campanile reconstruit [illegible] partie supérieure

Sur la seconde colonne à gauche on voit monogramme [illegible]





VI

PARENZO

d'après M. Pulgher



VI –

RAVENNE

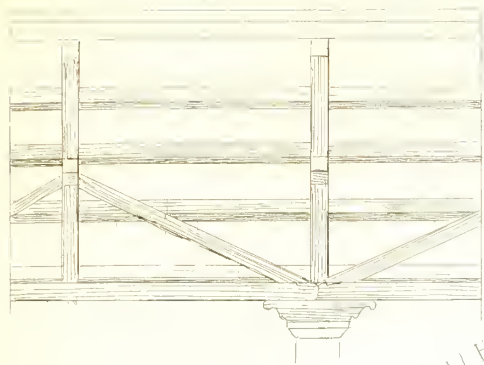
DÉTAIL A

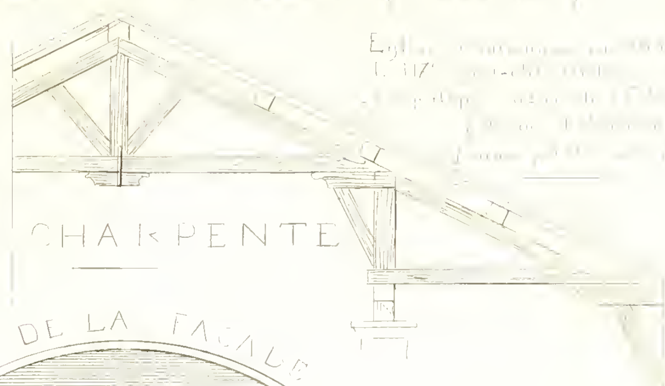
KIEW – XI –

CATHÉDRALE

…Fleury 8 Novembre 1887

Sª AGATA di MVGELLO (Toscane)

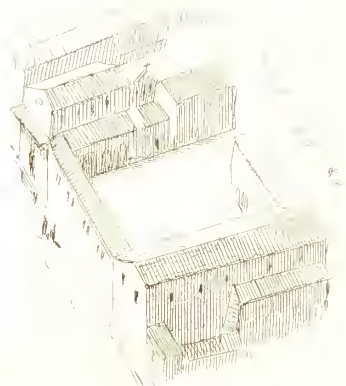




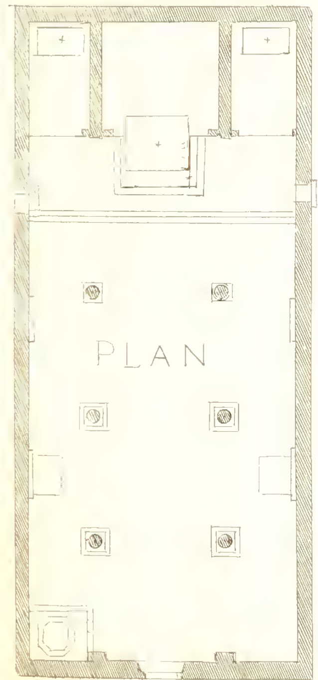


VUE GÉNÉRALE d'après FONTANI





FLORENCE





INSCRIPTION de 1175

A.D. MCLXXV M

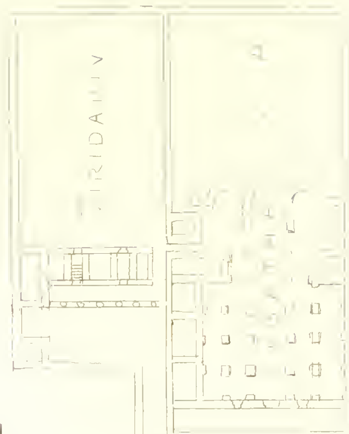
ITALIE CREMONE XI
ANCI[nes] ESTAMPES



PADOUE
EGLISE S CÉCILE
de 1090.
Appelée Ste AGATHE-XIV-



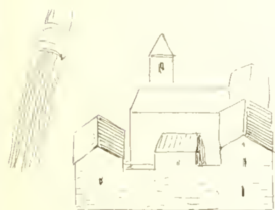
ESSAI de RESTAVRATION.



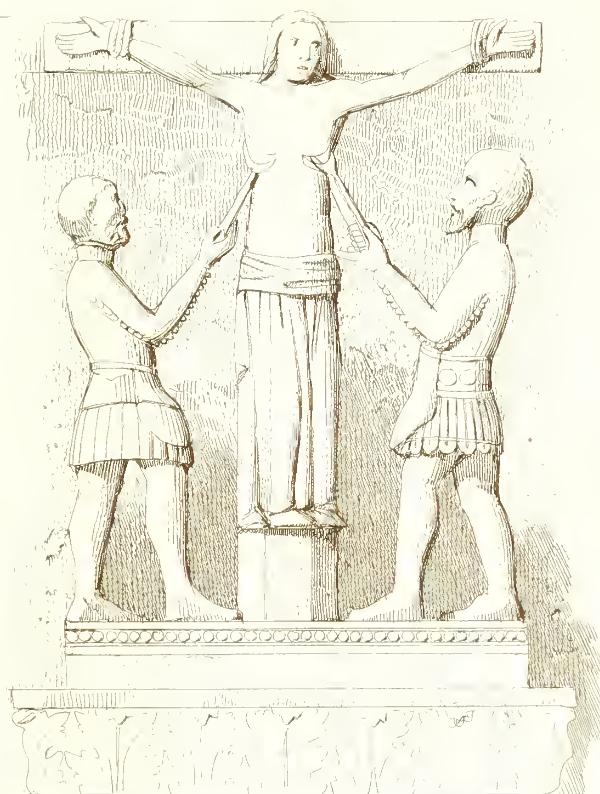
CREMONE
PLAN de 1582



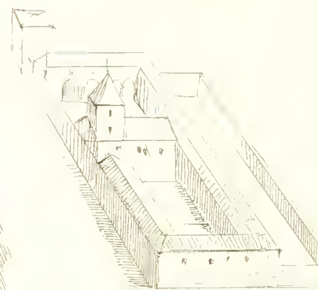
PADOUE.



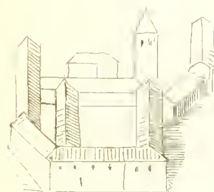
BOLOGNE
Restauree en 1196
PLAN de 1587.



VERONE — DOME
— XIV —



SPOLETE
PLAN DE 1613



PAVIE.
Eglise dite Nouvelle
en 891.

GENES.
Faub. della Pila

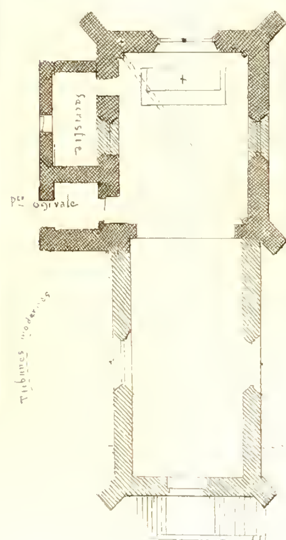




BRESCIA



— CHAVMONT (Hte Savoie) S-AGATHE — XIII —
ESSAI de RESTAVRATION



PLAN

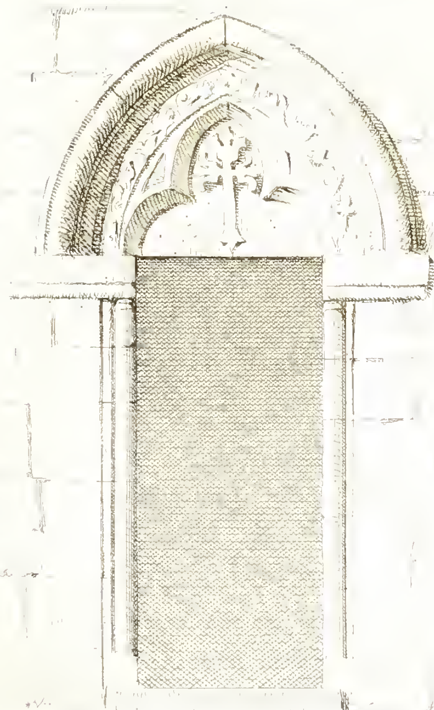


ETAT ACTVEL

Documents fournis par M l'Abbé ... et M l'Abbé Vidonne

Rohault de Fleury. 27 Mai 1889









11 Juin 1889

BIBLIOTHÈQVE NAT.le = DESSIN MANVSCRIT = VUE de L'EGLISE et du faubourg de St AGATHE —



(G) St Thomas (H) Ste Agathe. (I) Cimetière et plus loin sa Chapelle —

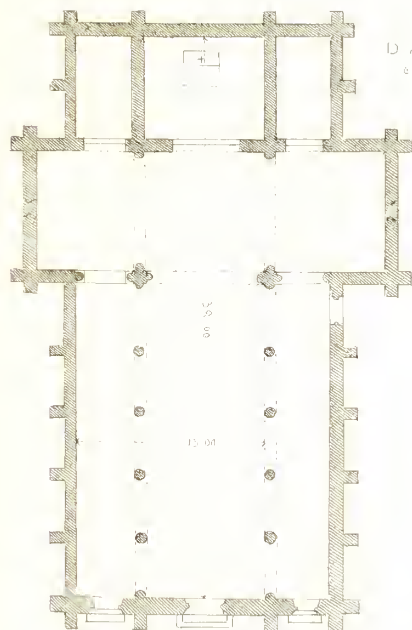
Ste AGATHE de CRÉPY

RESTAVRATION

D'après les indications de Mr de Fleury et la gravure de Boucher en 1789.

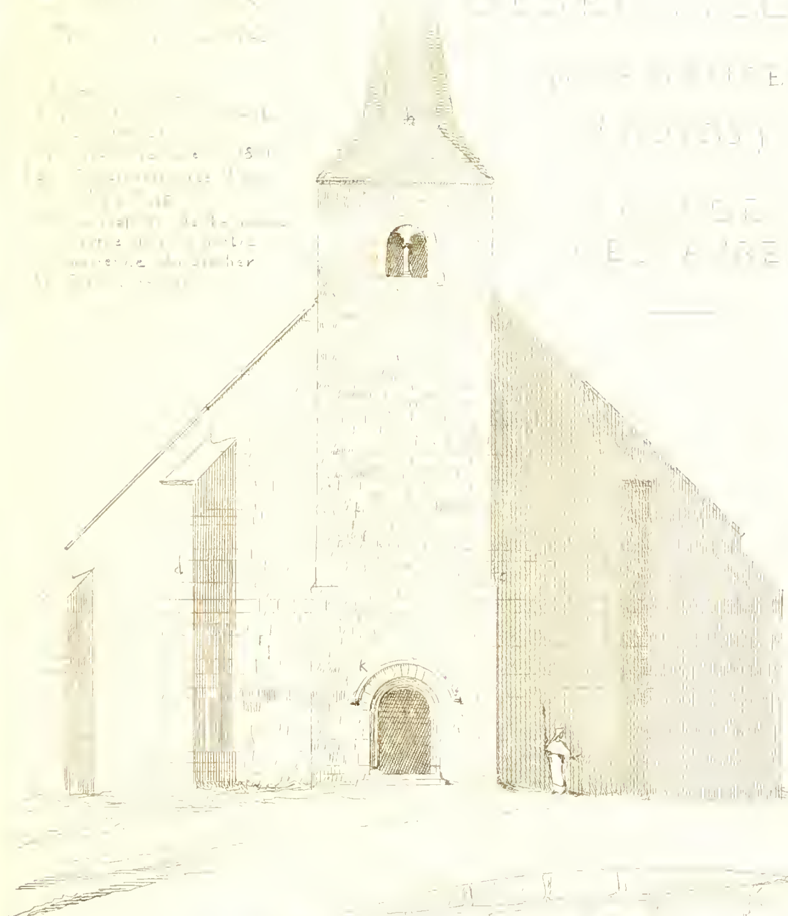
PLAN

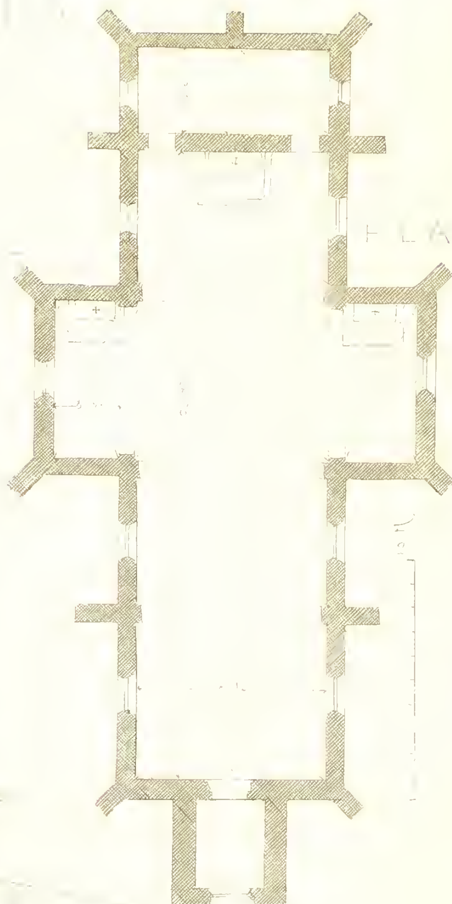
ELEVATION LAT.le





...ury 27 Août 1888

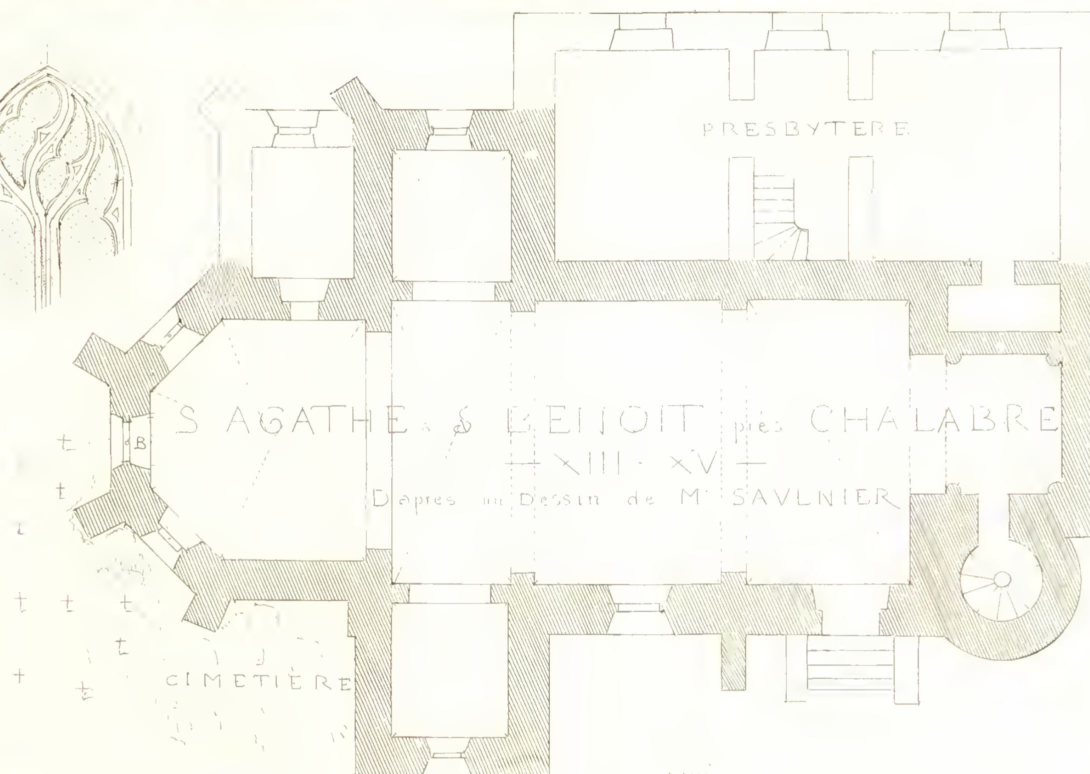





VUE du PORTAIL

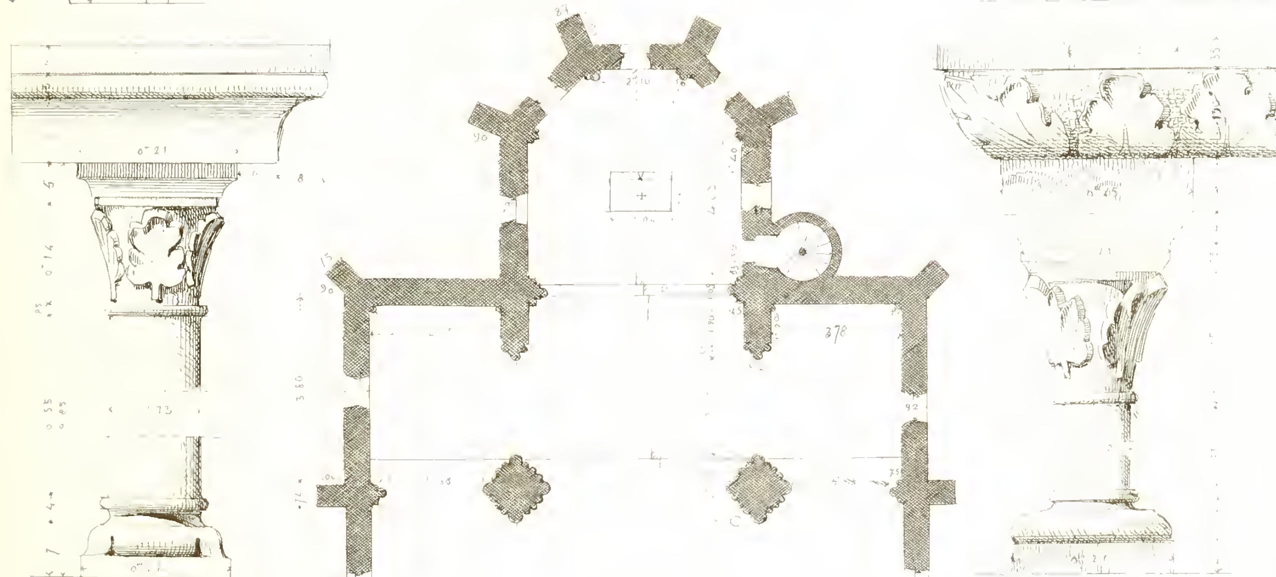



B


PRESBYTERE
S AGATHE & S BENOIT près CHALABRE
XIII · XV
D'apres un Dessin de Mr SAVLNIER
B
CIMETIERE

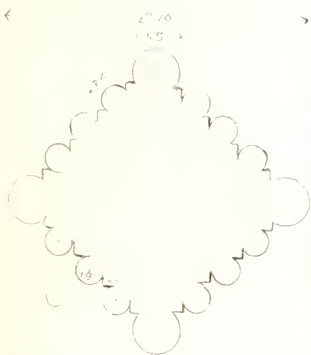
Avril 1859





— AVTEL du XIIIe s
— PROFIL et DETAIL

AVTEL du XIIIe s
FACE et DETAIL





XI-XIII- S AGATHE de — LONGVYON

15 M

D'après les documents fournis par M l'abbé Wagner

Ste AGATHE de LONGVYON

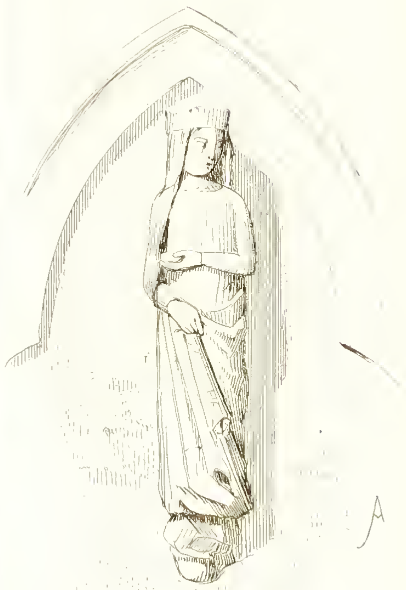


SCEAV du XVI





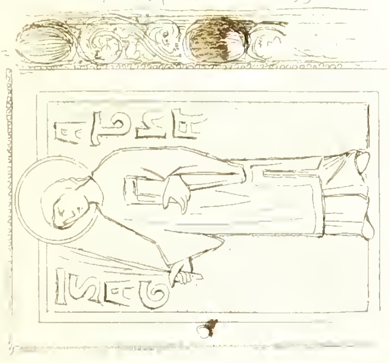
SCEAV du XVI



S. AGATHE

… les documents fournis par M l'abbé Wagner.

ABBAYE de METTLACH
(Treves) XIII
d'apres M. Lagger

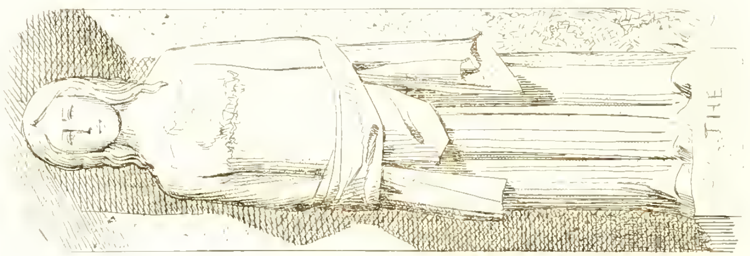


XV
ARSENAL - LEGENDE DOREE
3682 - f° 118



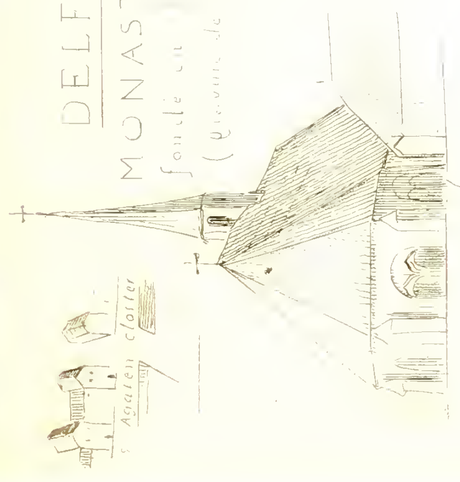
BIBL^e NAT - LEGENDE DOREE - XIV -
Fr. 414 f° 8

MESNIL - JOVRDAIN
XV



STATVE decouverte dans un CHAMP -
et dessinee par M. Ch.

DELFT
MONASTERE
fondé en 1394
(gravure de ...)





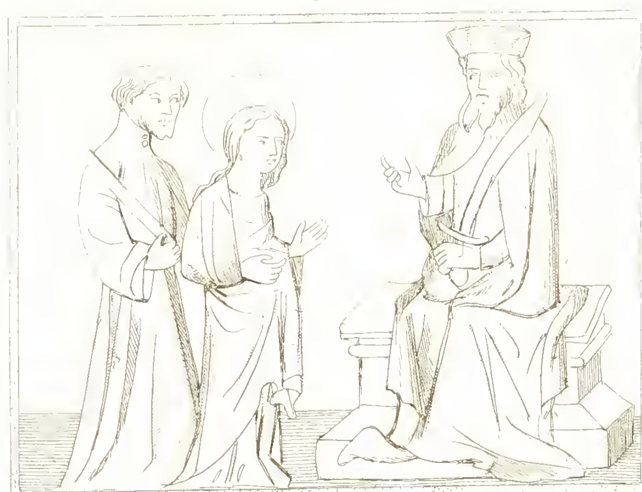
ARSENAL 660 f° 150
BREVIAIRE de Pierre d'ORGEMONT
(1384 - 1409)

ROME - MOSAIQVE de S. CECILE
IMAGES DE S. VALERIEN ET S. AGATHE
Phot. de Parker

— IX —



MINIATVRES FRANÇAISES
BIBLe NATIONALE (Fr. 184) f. 74
XIV



Agathe noble bieurge fust
Belle de corps et de pensee

VIII - BIBL. NATIONALE
MISSEL de GELLONE (Lat 12048 f° 17v°)

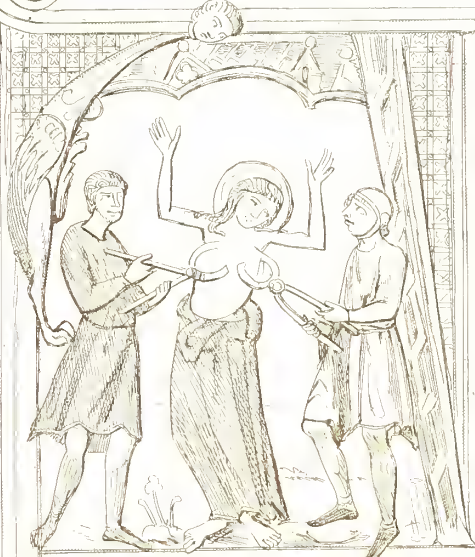
0,090



XXVIII NON
Ndulgen
tneanc
uirtutte
S qui
min
inctoria
ppitiur x
adtc. exe
Fiancd
ncmxx

XIII
BRITISH MVSEVM (Reg. 20. D VI)
(communiqué par M. Wilson)

Ici commence la vie 7 la
passions de madame seite agathe uige 7 martire



Aprés
que
seite
crestientez
croist
fort
destau
cort-
ples
paro
les 7
par
les hauz miracles que nre sire fesoit par les
seinz homes qui por lui recevoient martyre
7 par les femes uirges qui lor cors enlivrient
a griés torment 7 a dolereuses peines estoit
el tens consules de fez ile qui lavoir les-

Avril 1889.

BIBL. NATIONALE. XV — MS Latin 17294 —



AGATHE DEVANT LE IVGE



— AGATHE REÇVE AV CIEL —



— AGATHE AVEC LES FEMMES —



…THE MISE EN PRISON



S PIERRE VA LA GVERIR —



— MARTYRE —



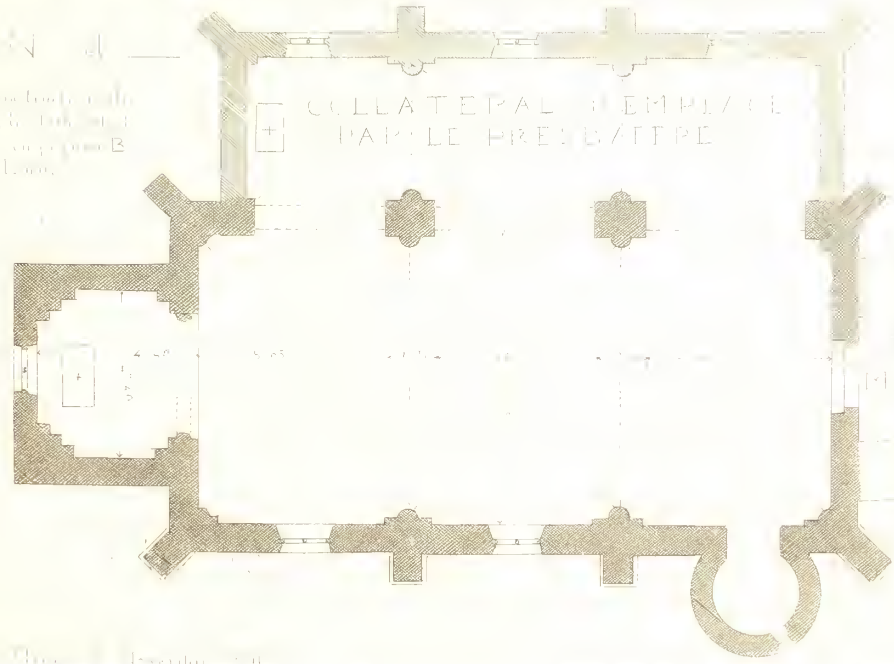




S AGATHE ... FOVLET ... (...)



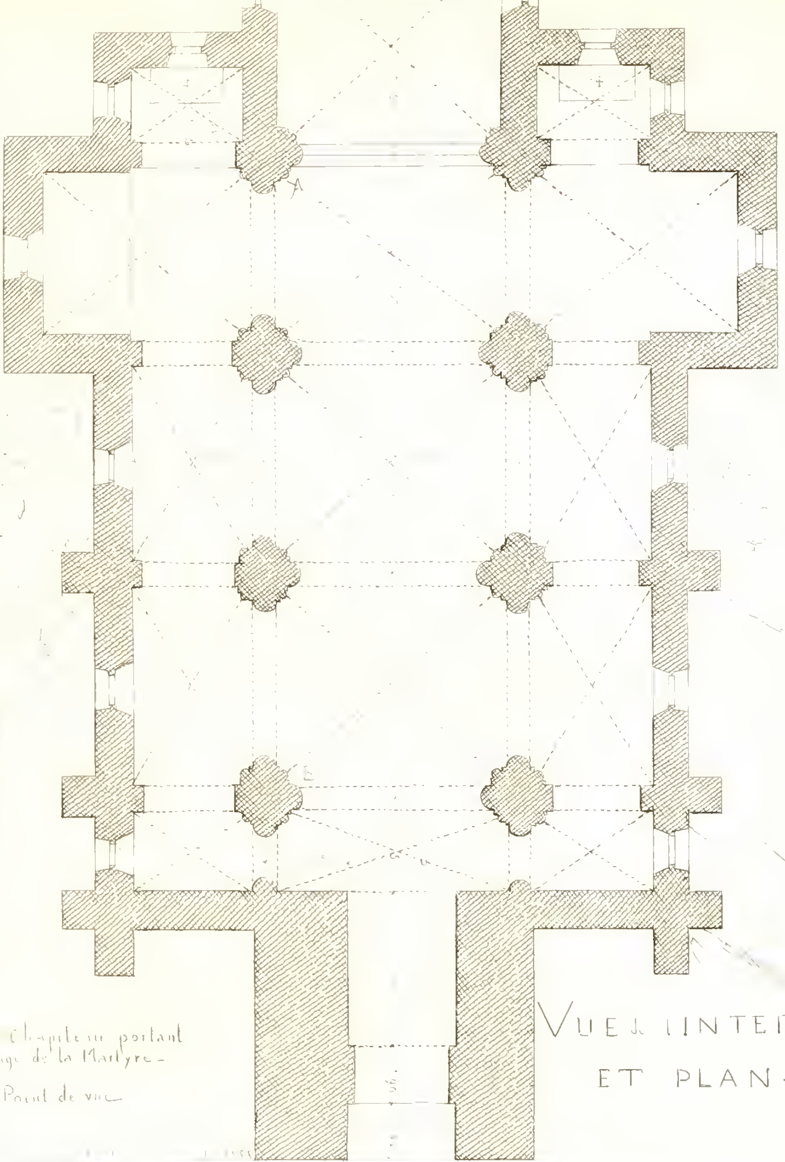
PLAN



... AGATHE ... VILLERS ... ALLERANE ...

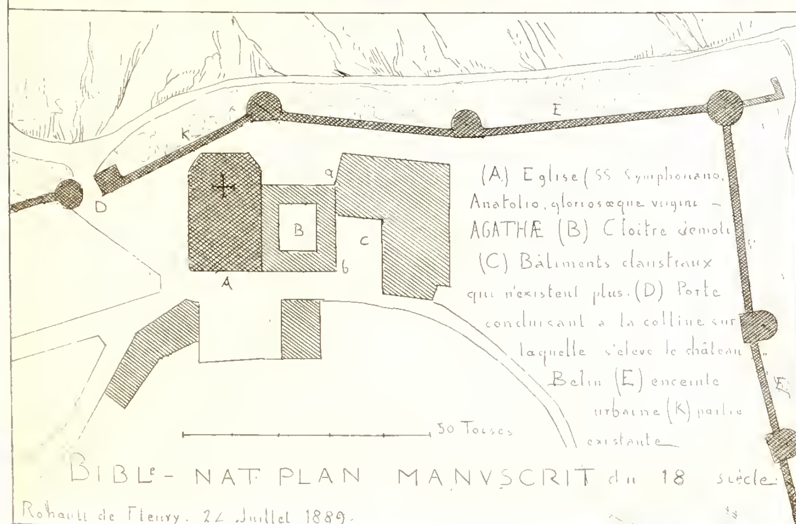


... TAVREE


VILLERS-ALLERAND
S AGATHE
vers 1700.
Cimetière
A Chapiteau portant l'image de la Martyre.
B Point de vue.
VUE INTERre ET PLAN.

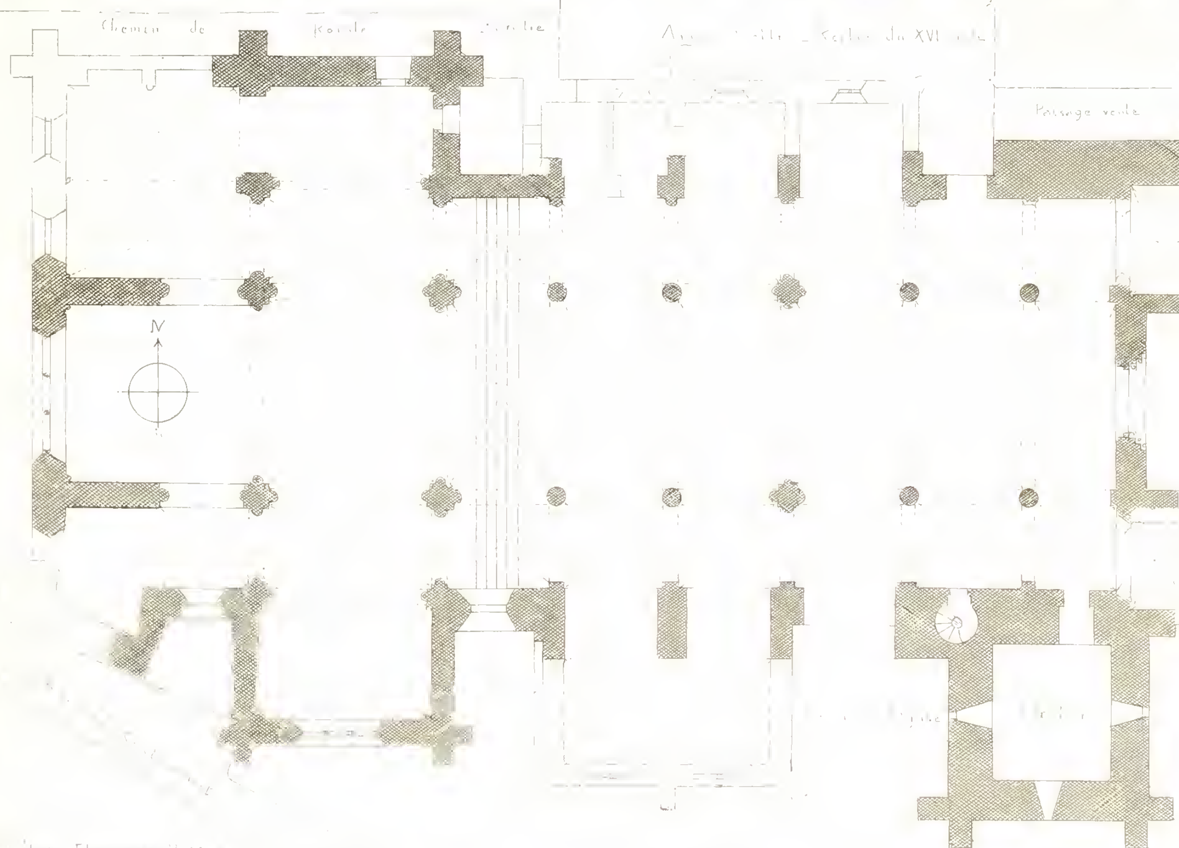
COLLEGIALE de - SALINS - Jura

VUE RESTAVRÉE






SALIN
ETAT MODERNE — DESSINS


Chemin de Ronde
Passage voûté
N

WALLERSTEIN — BIBLI^que XII — d'après le Bon de Loffelholz

INTERROGATOIRE D'AGATHE

agata dix. q̃a ancilla xp̃i sũ ideo me ostendo seruilē psonā. quĩ cian⁹ dix. certe ingenua eras 7 nobilis. q̃modo te ãcillã cõmemoras



APPARITION DE L'APOTRE

agata
Tũc subridẽs senior dix. nã ego apls ei⁹ sũ 7 nõie ei⁹ scias te esse saluandã. 7 cũ hec dixiss. ab oclis ei⁹ ablat⁹ ē



TORTURE



Tũc irat⁹ q̃ntian⁹ iussit eã in mamillã torqueri 7 tortã diu iussit eã excidi. agata dix. impie crudelis 7 dire tirãne nõ es cõfusus hoc ãputare i femina qđ ipse i matre suxisti

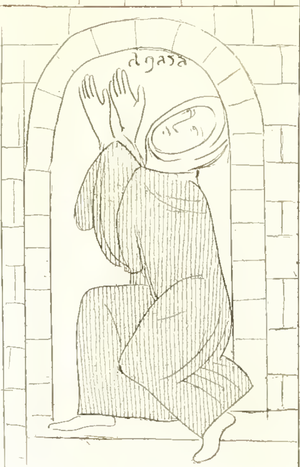
EPREUVE DU FEU



Tũc quĩcian⁹ iussit testas acutas aspargi. 7 sub testas carbones ardentes inmiti. 7 eisdē nudo corpore eã poni.

Tūc quician⁹ iussit eā incarcerē recipi. lcā ū dī agata ingssa carcerem extendēs man⁹ suas ad dn̄m 7 dix̄. dn̄e qui me creasti.





AGATHE EN PRISON



SA MORT

Te deprecor dn̄e ut accipias spm̄ meū modo. qā tēp⁹ ē ut me iubeas istū seculū derelinquere 7 ad tuā misericordia pervenire. hec cū dixisset cū ingēti voce orās emisit spm̄

- XII - WALLERSTEIN - BIBL^{LE}



- XII -

AVTEL PORTATIF

SIEBVRG

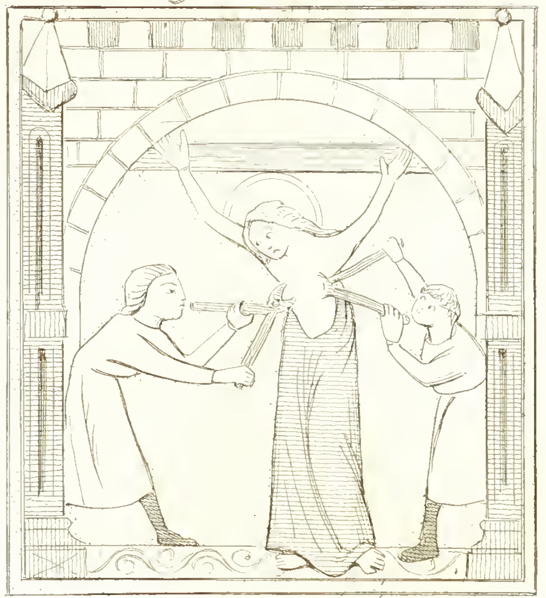


BIBL^{LE} NAT^{LE}

XIV . F Latin 1023 f° 3..

Ci commence li vie ma dame Sainte agathe le uenoire virge . Ix.

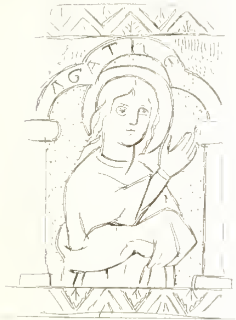
XIII

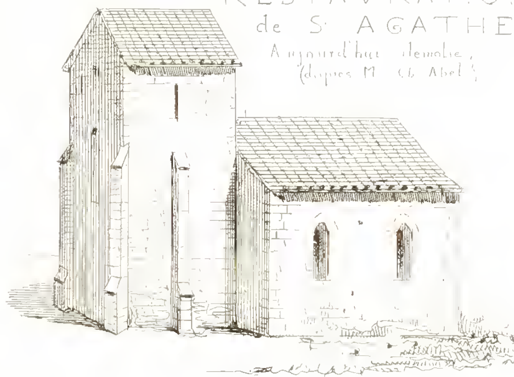


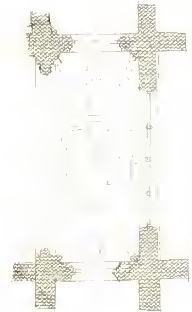
BIBL^{QUE} NAT^{LE} F^{DS} F^{S} 6447



MVNICH · XII — FLORANGE













de Fleury 9 Octobre 1889

EASBY près Richmond — ABBAYE DE S. AGATHE

XII





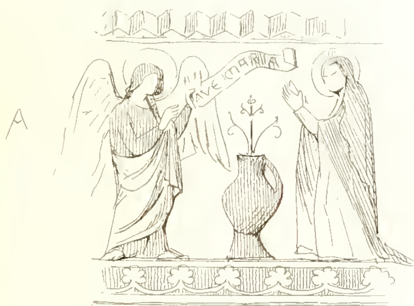


Rohault de Fleury 9 Fevrier 1889 — d'après des phot.ies communiquées par M. Palmer

LA …ESSE — …AINTE …

DETAIL des PEINTVRES

A



B



PISCINE — SIEGES-LITVRGIQVES

C · D



S[te] AGATHE d'EASBY (Ang…terre) XIII

15 Décembre 1888 … M. …

διὰι μαοιλ. λ΄ξαο θΰ τὴν μ΄ε   τοὶς αἰ ὀ μαο . ὦ μην μ



TYPE BYSANTIN - XI -

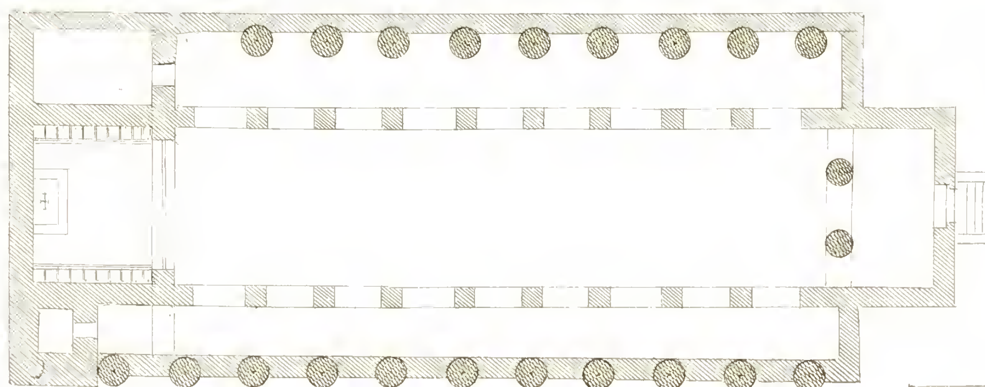
MOSCOU - MS. de la BIBLIOTHEQVE SYNODALE

VATICAN - MENOLOGE GREC - X -



DESSIN de SIMON de BLAQVERNES - Gr. de l'original

RESTAURATION du MOYEN-ÂGE



CATHÉDRALE de SYRACUSE

Fleury 8 Mai 1889.

ROME — Sª LVCIA — in SELCI — V — XIII —



PLAN DE MAVPIM. 1625.



VUE DV MVR ANTIQVE — EH

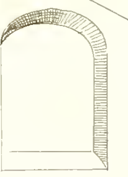


Rohault de Fleury, 18 Juillet 1890, d'après les plans de Nolli, du Cadastre et M. Mariani

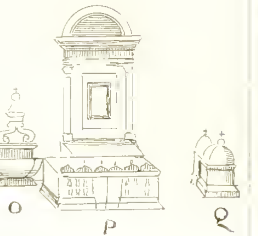
ROME — EGLISES de S. LVCIE

ANCIEN S. PIERRE — AVTEL S. LVCIE —

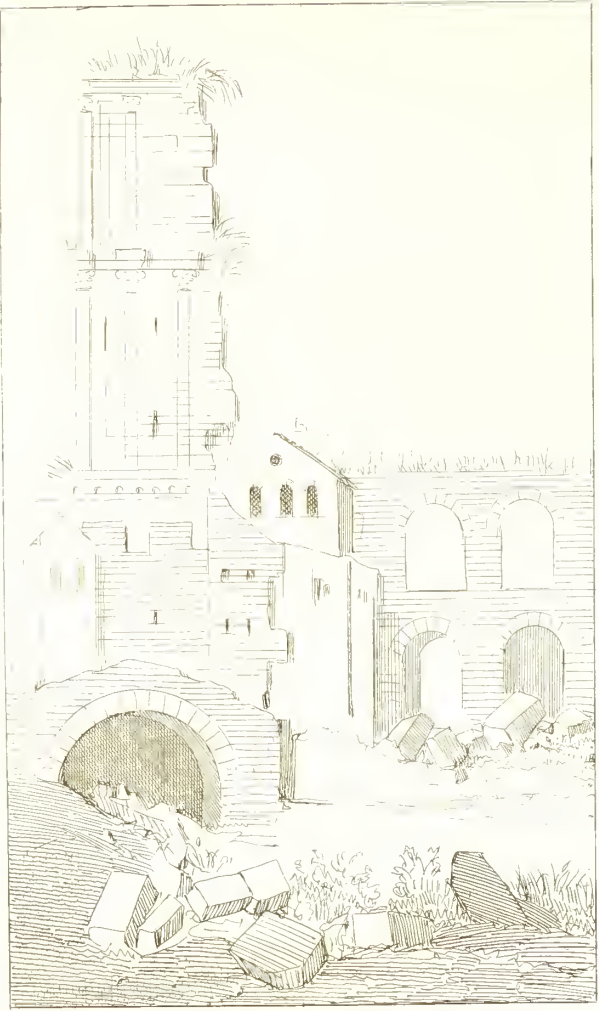
RELIQVAIRE DV BRAS







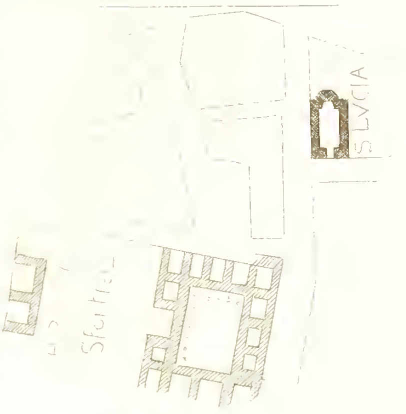
In recentis Basilicae ... a veteri ... translatum fuit Altare S. Luciae Virg. ex Ecclesia ... exceptum, in qua ... ejus Virginis brachium quemadmodum a B. Gregorio Magno ... fuerit, in hac nova consecratione eadem thecâ exceptum, repositum fuit. Hujus Altaris orthographiam habes in Tab. XV lit. P (Ciampini De sacris aedificiis p. 75)





PLAN DE BVFALINI — 1551 —







SYRACVSE

MONASTÈRE de S- LVCIE
SOUVENIRS du CVLTE ANTIQVE



SCEAV de L'ABBESSE
(Communiqué par M Beaugrand)



SCEAV DV MONASTÈRE
(Communiqué par M. Beaugrand
Image de la statue de la Sainte.

18 Avril 1886



MOSAIQVES de S. APOLLINAIRE

RAVENNE VI

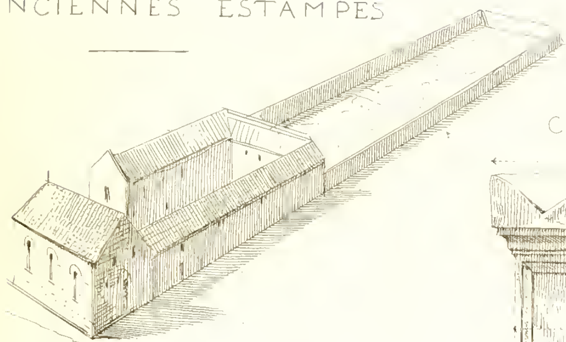


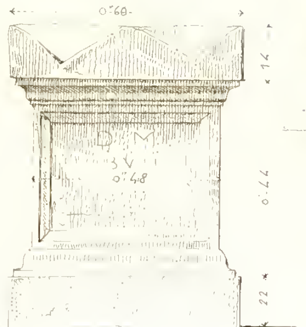
Tunique et Dalmatique blanches. Surplis et ... d'après nos relevés à la chambre claire Revoil
et une photog. de Ricci)

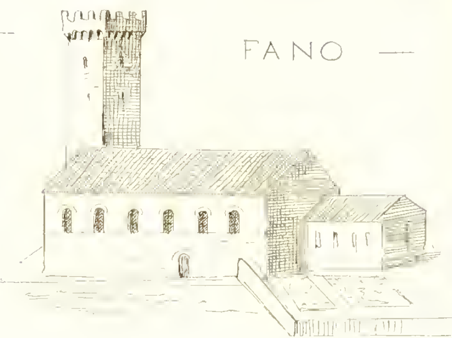
ITALIE

ANCIENNES ESTAMPES

VILLES DIVERSES

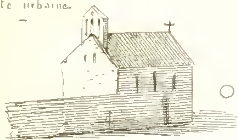


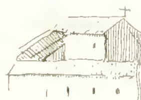


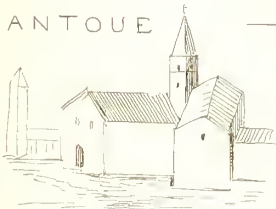




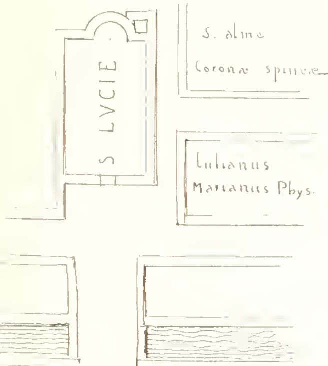


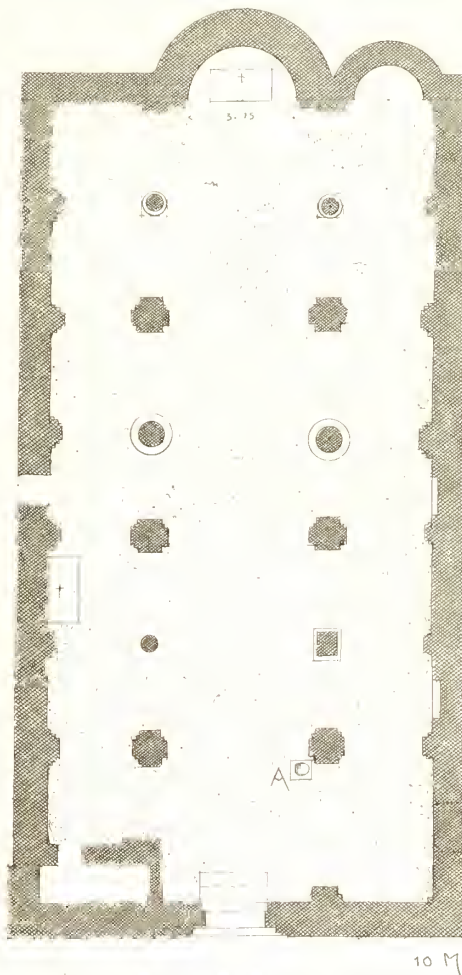






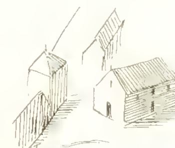
CREMONE
Plan de 1582



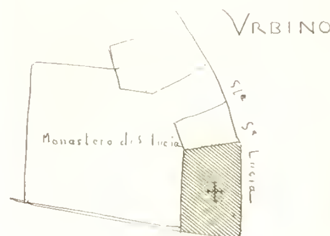


SPOLÈTE - chapelle de l'ARCHEVECHEVII —
Sous le vocable de la sainte romaine confondue plus tard avec celle de la vierge sicilienne. (communiqué par M Benedetti)



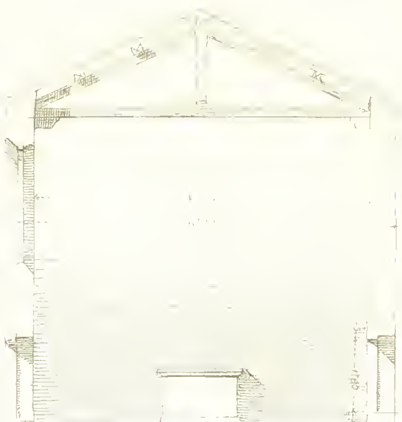


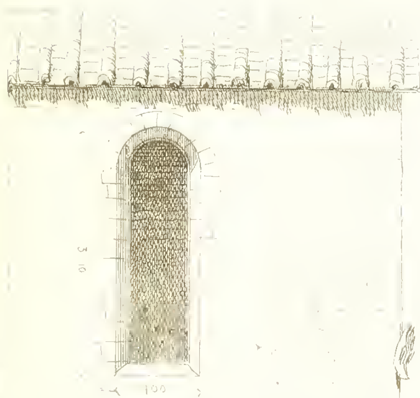




Rohault de Fleury 16 Mai 1884

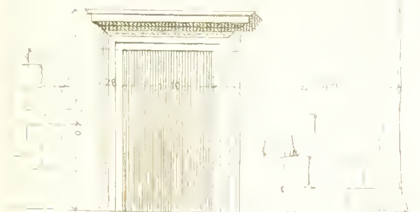












FACADE LATERALE

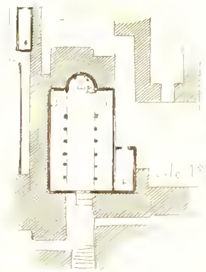




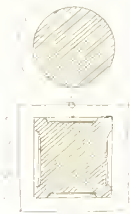


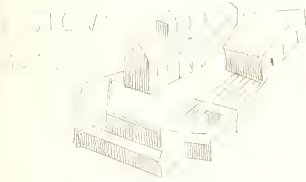
NAPLES — Sta LVCIA







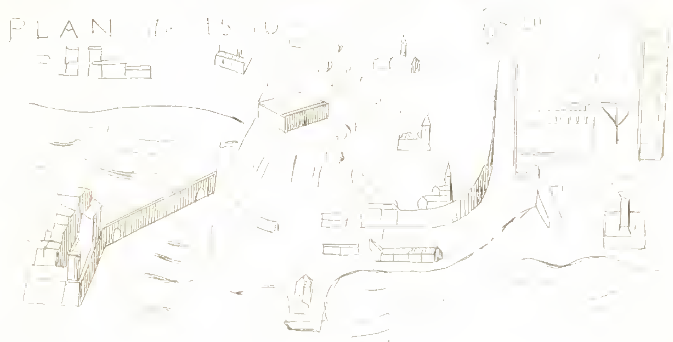












PLAN de BASTIAEN STOPENDAAR

EGLISE DEDIEE à S. JEAN et S. LVCIE

S. GIOVANNI MAG.re IV

LA MESSE - SAINTE - LVCIE
- TOSCANE - XIV -





- DETAIL — EMPOLI Fresque de GIOTTO -

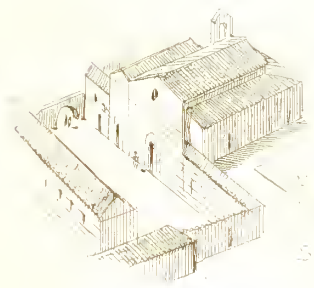
S. GIMIGNANO — FLORENCE -

Fresque ... MAINARDI — Triptyque de CAVALLINI









FLORENCE
S. LVCIA
SVPRA PRATO






S. LVCIE devant PASCHASE
PADOUE – XIV
ORATORIO S.t-GIORGIO

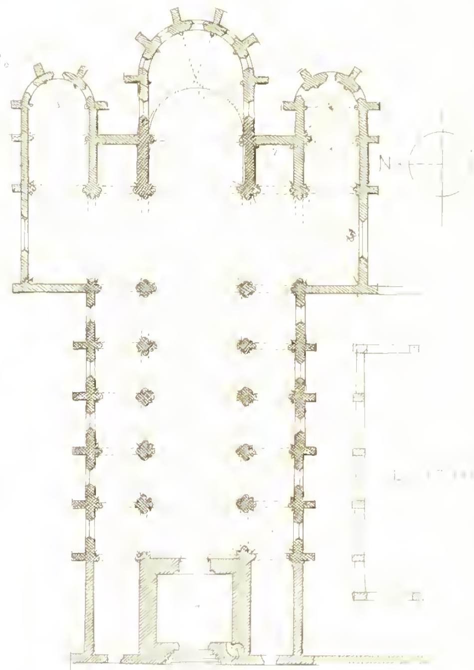






METZ — ABBAYE des SS VINCENT et LVCIE

X – XIII – XIV –







ESSAI de RESTAVRATION

Robida de Fleury 4 octobre 1889

SAINTE-LUCIE

ÎLE SAINTE-LUCIE

LAGRASSE

PLAN AB

RUINES de la CHAPELLE S. LUCIE

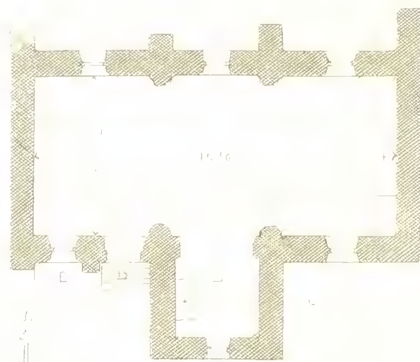
S. LUCIE de MERCURIO (CORSE)



PERSPECTIVE



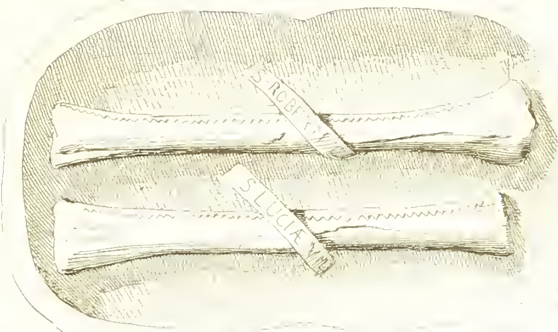
PLAN



— LA MESSE — SAINTE — LVCIE —

— PRASVE —

— RELIQVES —



— AQVILA
— COUVENT
(Ancienne estampe)

SCHVLD [illegible]

(Photographie [illegible])

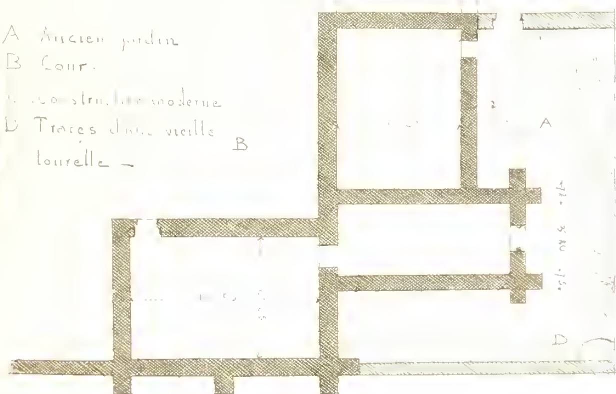
Sᵗᵉ LVCE DE BETHISY

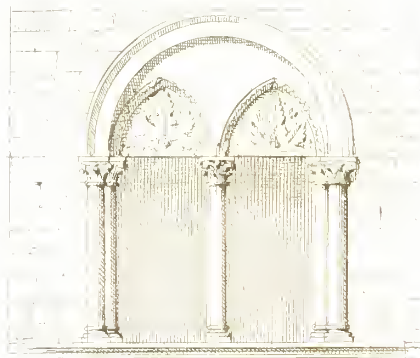
XII



— Sᵗ LVCE — Vue — PLAN — DÉTAIL DE FENÊTRES —

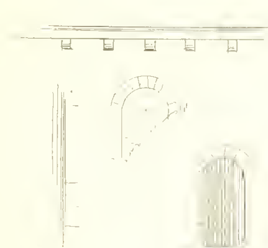
A Ancien jardin
B Cour
… construction moderne
D Traces d'une vieille tourelle —



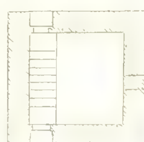


PITHIVIERS LE VIEIL

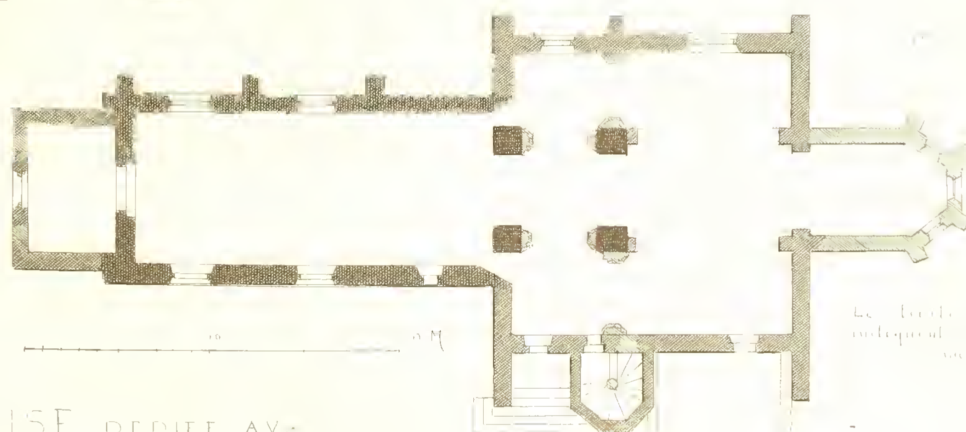




ARCADE
NOUVELLEMENT
DECOUVERTE



TOUR
PLAN du
I ETAGE

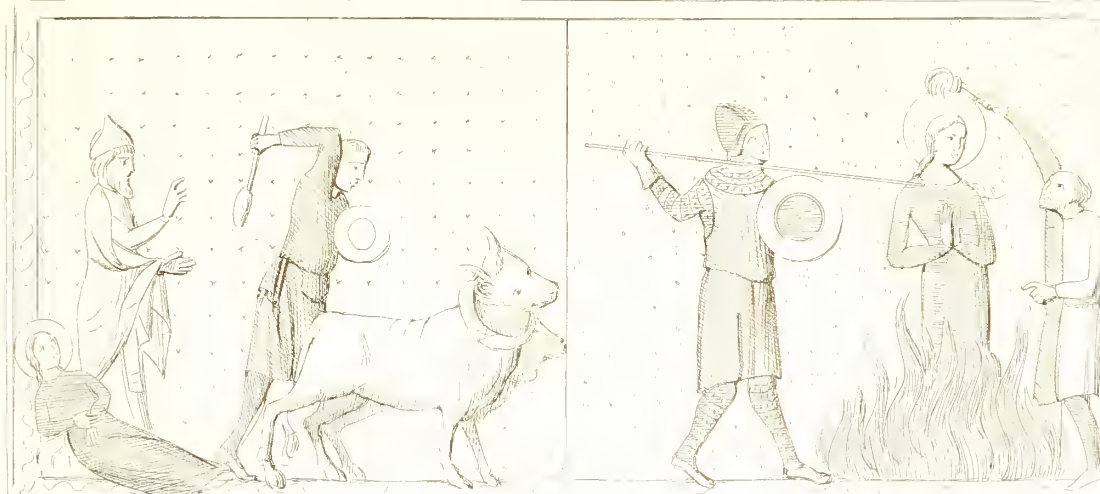


A.

EGLISE DEDIEE AUX
SAINTS GERVAIS PROTAIS ET
LUCIE

Avril 1891

—— MINIATVRES du XIV siècle



BIBLe de l'ARSENAL Ms



BIBLe NATe F

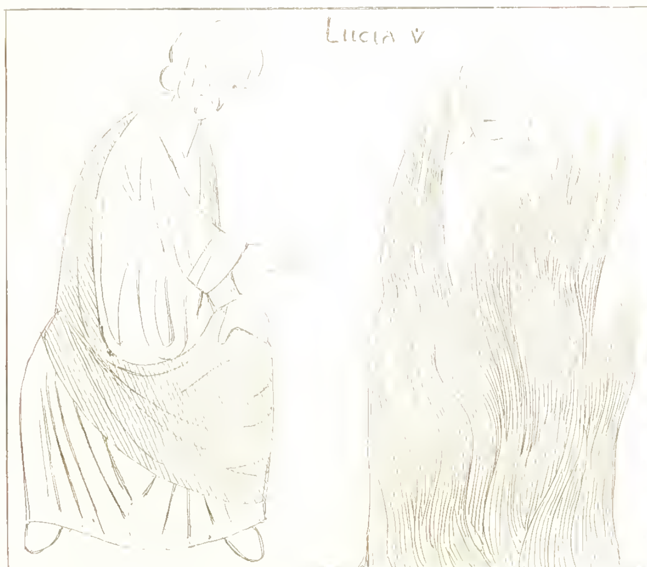


BIBLe NATe F





BIBL NAT- F



BIBLIOTHÈQUE D'AMIEN



SIENNE MVSÉE-des-Beaux-Arts

XV

Dessin de M Mussini communiqué par M Beaugrand





BIBL^que^ NAT^e^

XIV

BREVIAIRE PARISIEN

Latin 1052 f° 298 r°

XIII —

BIBL^que^ NAT^e^

Français 2447 f° 252 v°



BIBL^que^ NATIONALE

XV

Latin 700 f° 33



XV

BIBL^que^ NATION^e^

f° 247





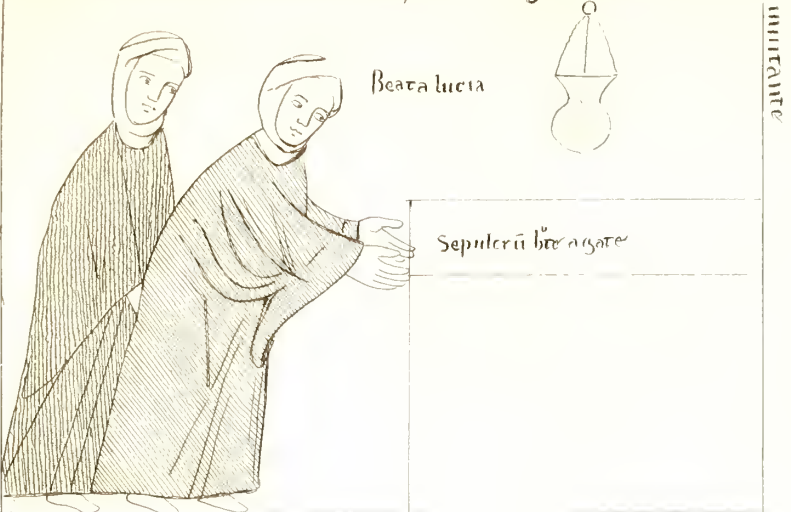
XV

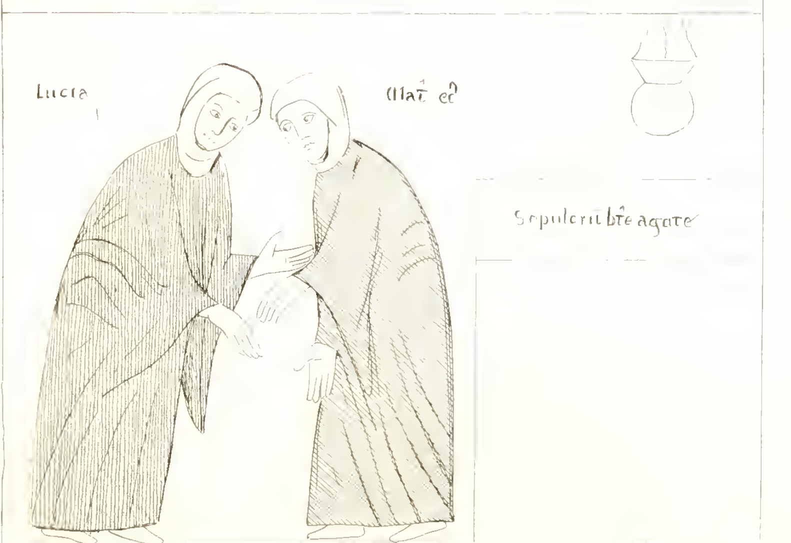
BIBL^que^ NATIONALE

WALLERSTEIN — BIB^que XII
Communiqué par le Bⁿ de Loffelholz

LVCIE ET SA MERE AV TOMBEAV DE Sᵗᵉ AGATHE —

Ad sepulcrū scē agates uirginis ueñandū cōtigit luciā ueñabilē uirginē nobilissimā. siracusanoꝝ simul pgere festiuitatis gl̃a ... militante

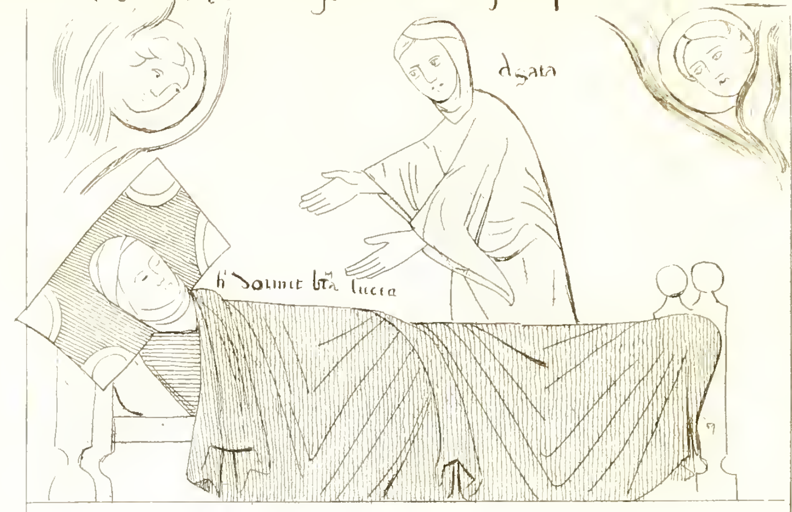




Si credis mat̄ hisque legunt̄ crede agaten passā pro X̄ noīe cō tinge ꝙ sepulcrū eiꝰ credēs ⁊ illūa eris.

APPARITION DE S. AGATHE A LVCIE — LVCIE VEUT RESTER VIERGE

Que uidit isomniū beatā agaten i medio angloꝝ gēmis ornatā stātem soroz m̄a lucia uirgo deo deuota quid petis ad me.





Post hisc auditis expge facta surrexit tremēs ⁊ ait matri sue. mat̄ m̄a mat̄ mea ecce salua facta es. p ipsam te depoz que te salua uit suis orōnibꝰ ne tu m̄ aliq̄ndo spōsū nores.

IMMOBILITÉ MIRACVLEVSE





LVCIE REFVSE de SACRIFIER — LVCIE LIVREE





WALLERSTEIN — BIBLE XIIe s.

Communiqué pâr [illegible] de Loffel[illegible]

Iñe adducte s̄ multa paria boū ut ab ipsis traheret̄ et omnē nō potuit. Tūc dīc ei pascasius que s̄ ista maleficia tua lucia dix



IMMOBILITÉ MIRACVLEVSE — LE FEV

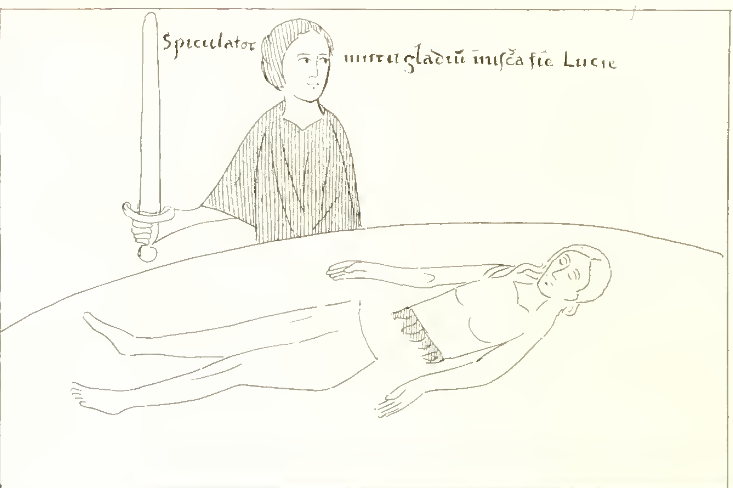


Tūc ignē circa eā fecit copiosū incendi ita ut picē et resinā et feruens oleū sup eā iactaret

At illa in nōīe ihū xpi stetit īmobilis dicēs ei. ego rogaui dnm̄ meū ihm̄ xpm̄ ut ignis iste nō dominet̄ in me



LE FEV



MORT DE LVCIE

Tūc angustiā autē eū nō ferentes amici ei⁹ gladiū in ei⁹ viscib⁹ mergi fecerunt. passa ē aūt id⁹ decembris.

WALLERSTEIN — BIBL^que. XII

Communiqué par le Bon de Loffelholz

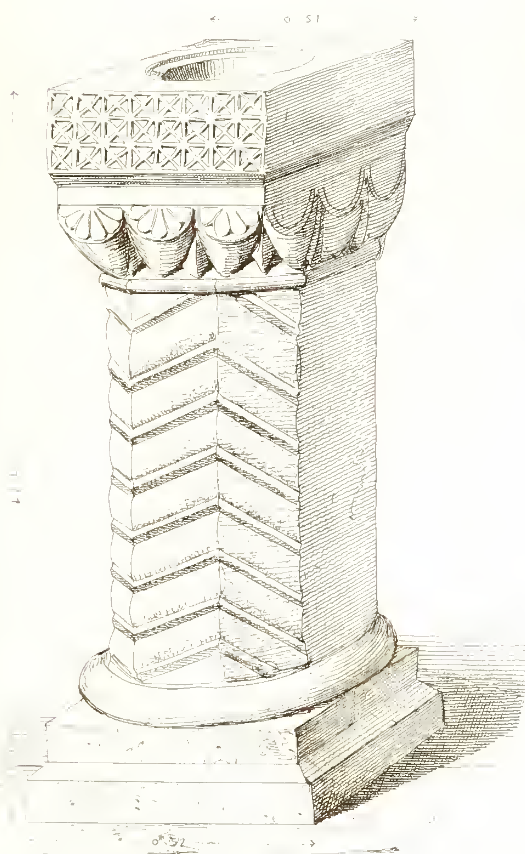
XII - XV Ste LVCIE — — DEMBLESY —

ANGLETERRE FOLGINGHAM



RVINES DE L'ANCIENNE EGLISE EN 1857.

D'APRÈS LES DESSINS DV Rd SADLER.







BENITIER du XIIe siecle PROVENANT DE L'ANCIENNE EGLISE.

NOUVELLE EGLISE

Rohault de Fleury 12 Juillet 1882





... MAGNA – XII – XV



– ... MER... DIONALE –



't Kloster ... Lucia A° 1544

XIV — AMSTERDAM — MONASTÈRE DE Ste LUCIE TRANSFORMÉ EN ORPHELINAT



1 L'Église
2 Entrée du Monastère
3 Chantiers
4 Cour intérieure



VUES faites d'après le plan de CORNELIS ANTONISZOON
... d'Amsterdam ... Époque ...



BERNE MVSÉE
DIPTYQVE de 1291

Communiqué par M. l'Abbé Stammler



AMSTERDAM — SCEAV



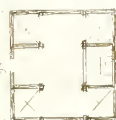
MENOLOGE du VATICAN — X —
PEINTVRE DE S SIMEON

ESPAGNE ITALIE

VELLETRI



VENISE



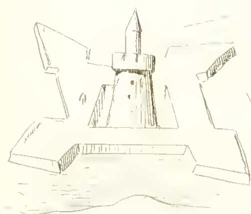




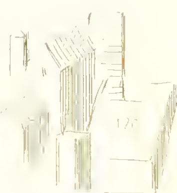
SÉVILLE — SANTA-LVCIA — XIII

D'après la España publiée par M...

ELVAS - (Portugal)

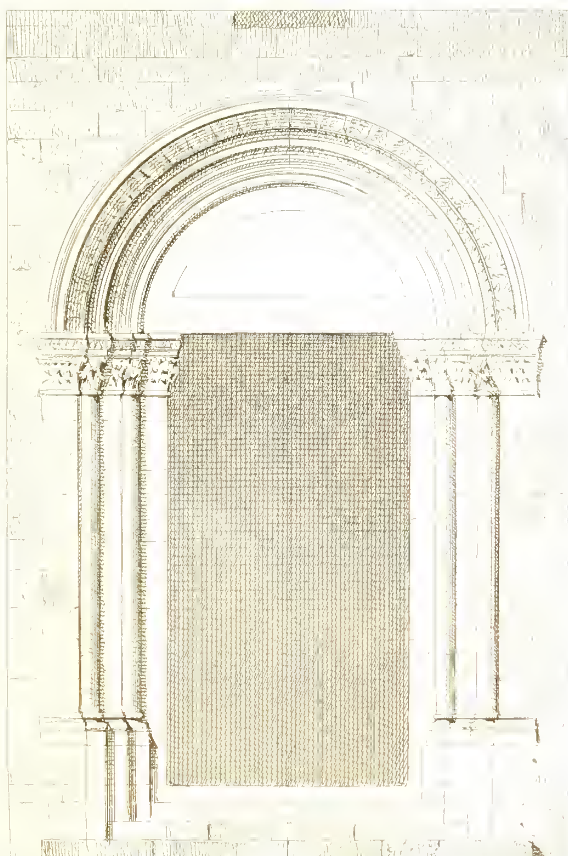


LISBONNE





CAGLIARI



BARCELONE — S-LVCIA — XII

PALERME



ATALIE



ROME – V XIII – BASILIQVE de S. ANASTASIE



GRAVURE de 1549
VENISE (phot. de Parker Moline)



1629 avec restitution du Campanile démoli en 1598

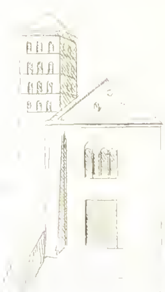


TOPOGRAPHIE VOL IC











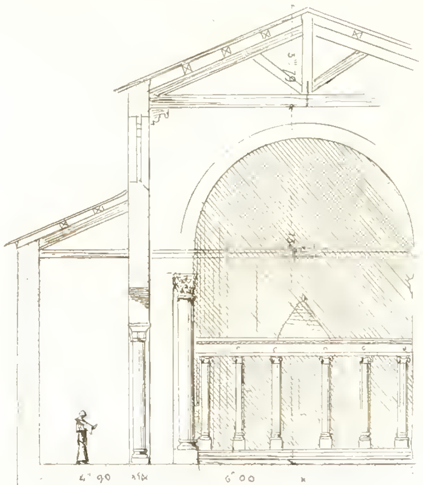
RESTAVRATION



DOSIO MANVSCRIT des VFFIZI

DESSIN A LA PLVME ET L'AQVARELLE
calqué par M. Nerino Ferri

ROME - V · XIII - BASILIQVE de S^e ANASTASIE



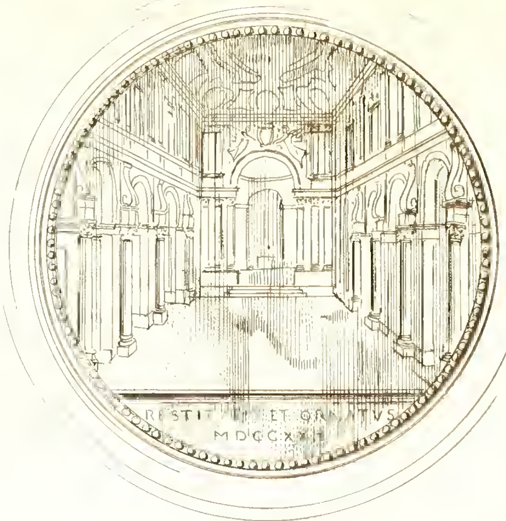
COVPE TRANSVERSALE



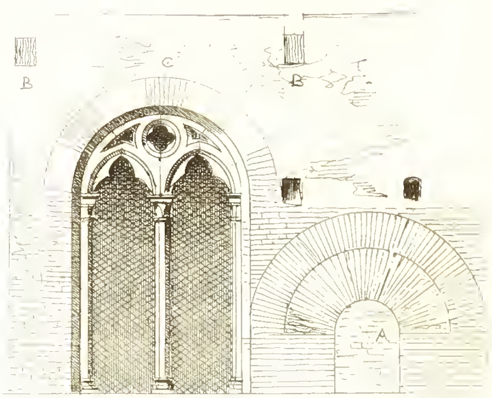
PLAN de 1625

1 Colonne di Alabastro
2 Stucco
3 Pavonazzo
4 Saligno
5 Porta Santa
6 Bigio
7 Granito

— PLAN MS de CAPPELLO — 1676
— Reproduit par Crescimbeni —

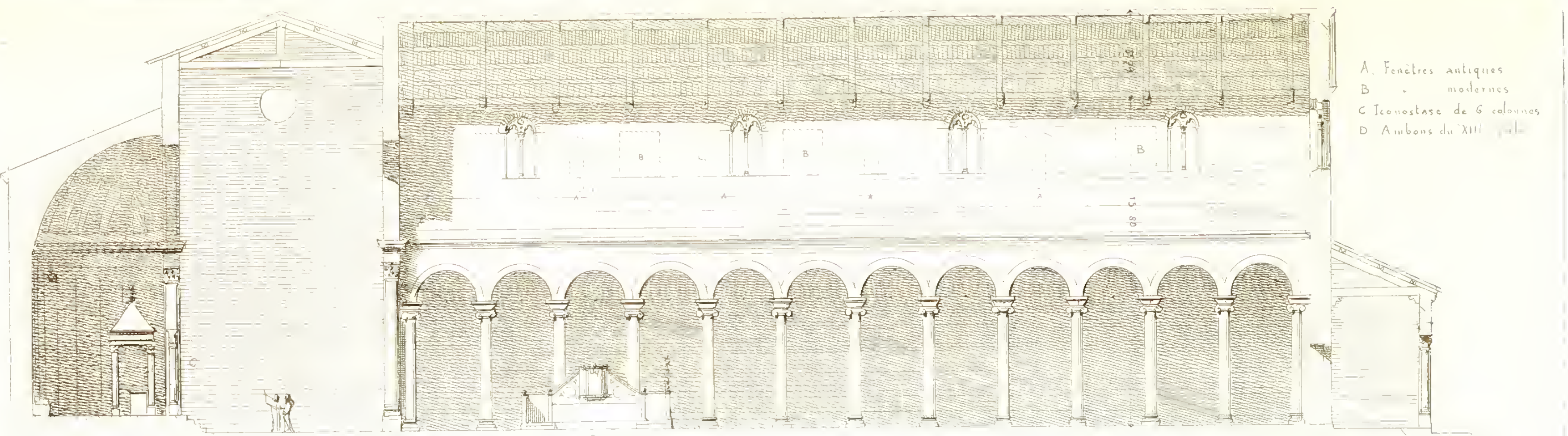


MÉDAILLE du CARDINAL CVNHA
(1722)



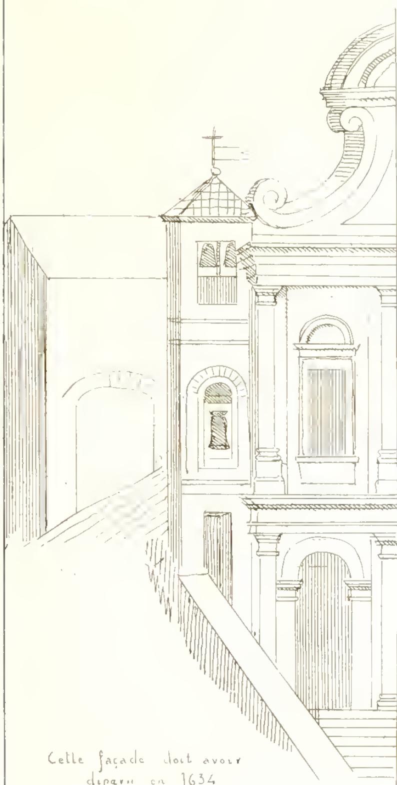
MVR des ATTIQVES

(A) Fenêtres antiques, bouchées au XIII siècle
(B) Têtes des entraits du XIII siècle correspondant aux colonnes des Nefs. (C) Fenêtres du XIII siècle


A. Fenêtres antiques
B. " modernes
C. Iconostase de 6 colonnes
D. Ambons du XIII siècle
15.80
39
(1208)
ÉTAT ACTUEL

ROME - V-XIII - BASILIQUE de Ste ANASTASIE

GRAVURES de GIOVANNOLI 1618



Cette façade doit avoir disparu en 1634



La façade latérale conserve encore les fenêtres antiques et celles du moyen âge. La fenêtre A possède aujourd'hui son meneau de marbre et les deux ogives.



GRAVURE de FALDA (1686)

Pour les détails de la façade voir la gravure de Rossi. 1721

Rohault de Fleury 22 Novembre 1887

LA MESSE — SAINTS — ANASTASIE

KIEW — CATHEDRALE

XI





RAVENNE — VI

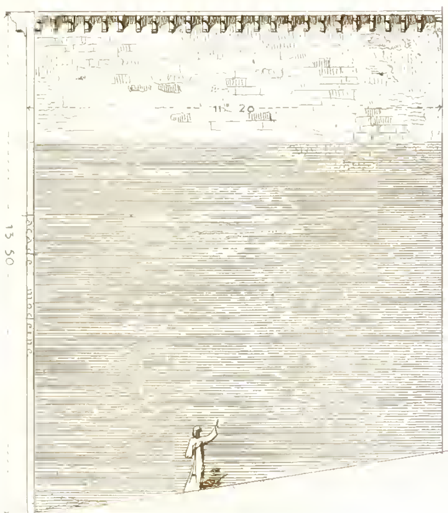
S-APOLLINAIRE



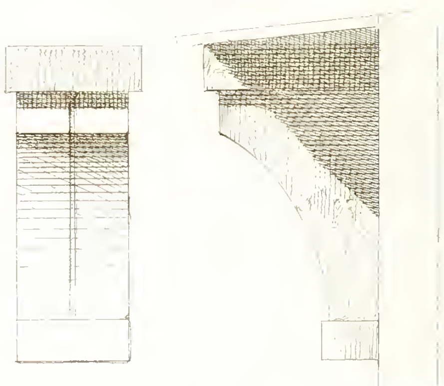
ANCONE XII — ANCONE SAINTE-ANASTASIE

PLAN de 1569 —
(souvent recopié)



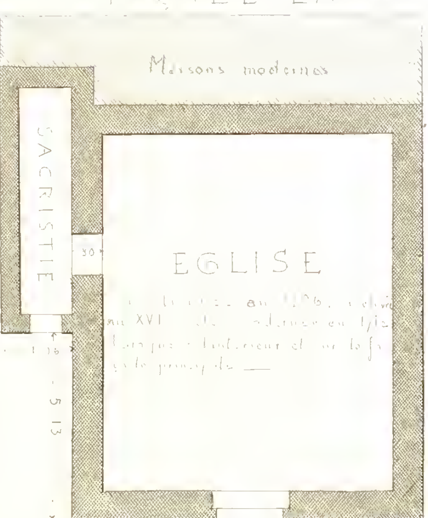


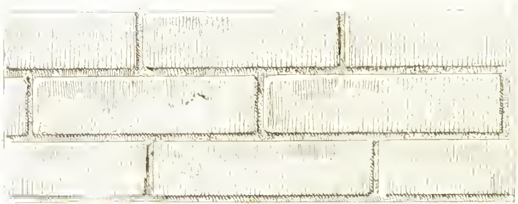
DÉTAILS



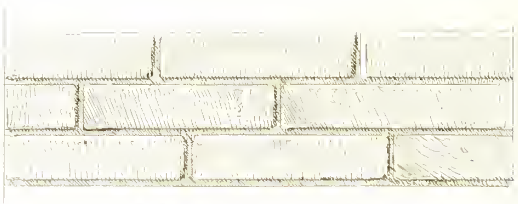
MODILLONS de BRIQUE

FAÇADE LATle





MVRS de l'EGLISE



MVRS de la SACRISTIE

MILAN



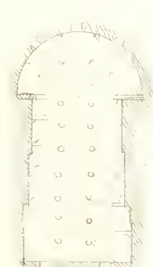
S. Anastasia

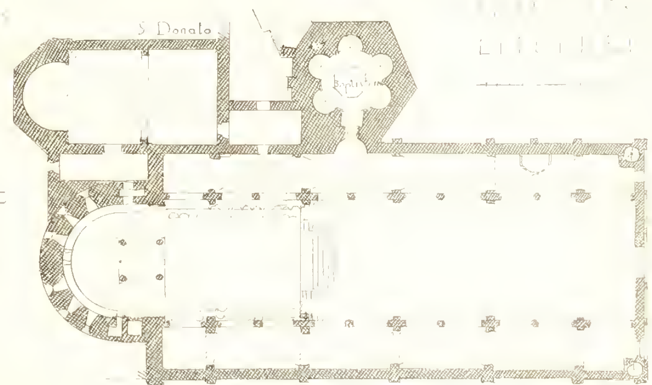




ZARA — DOME dédié à St ANASTASIE

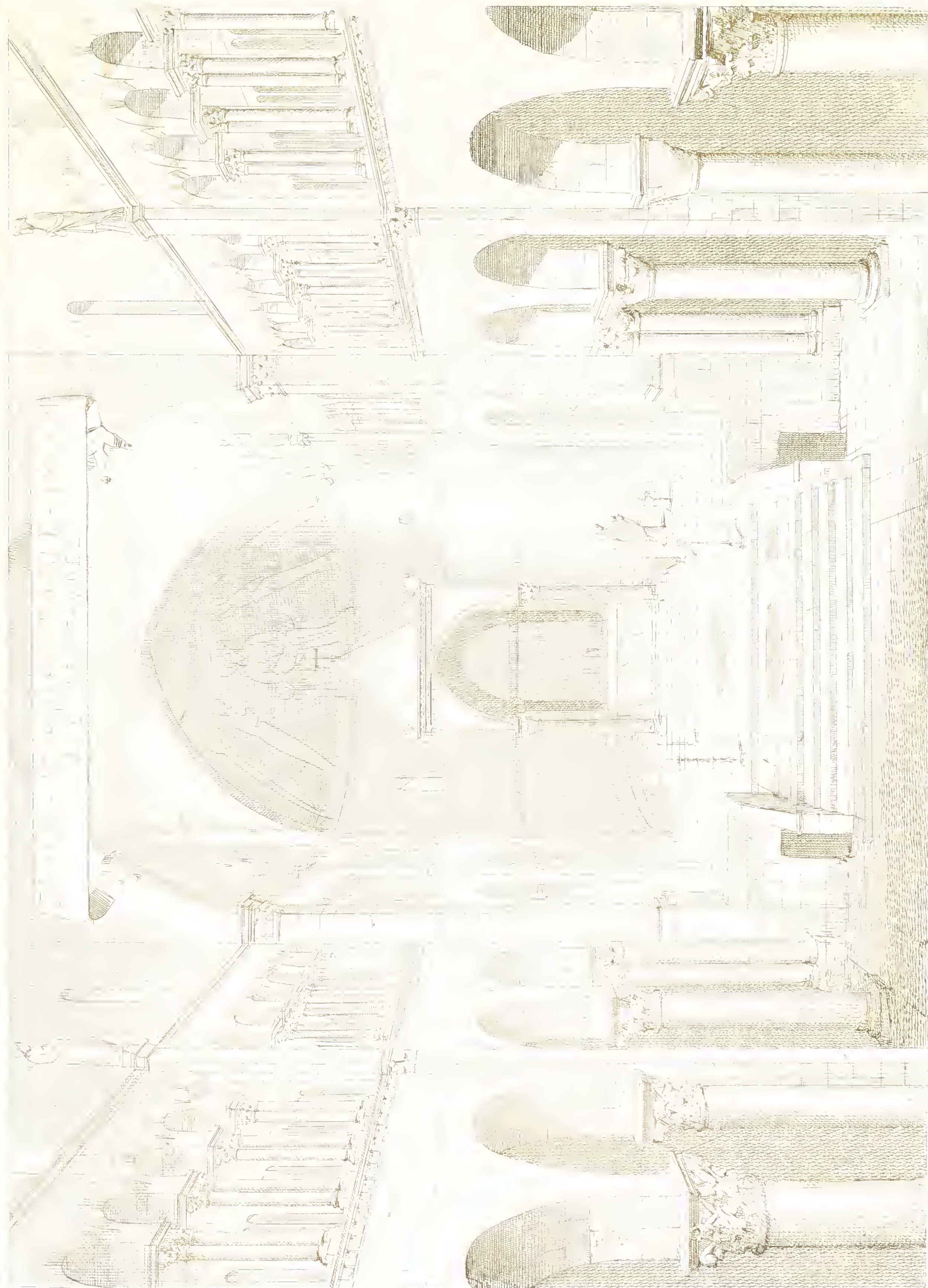
PLANS







1880

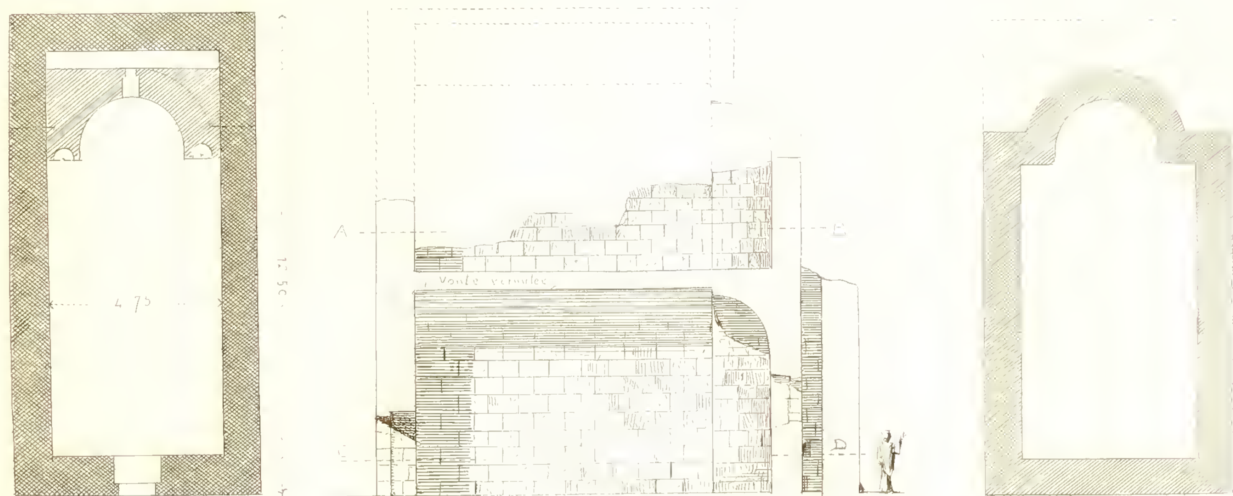


ZARA — ... ANASTASIE ...



OSTRIRAT — CHAPELLE de S. ANASTASIE —

ÉLEVÉE AU DESSUS D'UN ORATOIRE ANTIQUE DE S. CLÉMENT



S. CLÉMENT
PLAN C D

D'APRÈS LES RELEVÉS de M. ...

S. ANASTASIE
PLAN A B

LA MESSE — SAINTS — ANASTASIE

— PARIS — BIBL. NAT. — VENISE — XII

LÉGENDE DORÉE

[illegible] 241 [illegible]

XIV

des siecles. amen. Ci commence la

[illegible]

ANASTA SIA

[illegible]

MAN. [illegible] 147 [illegible]

Ste ANASTASIE

XII — XIII





— XIII —

Ste ANASTASIE

— près ALLANCHE Cantal — XII — XIII —

— PLAN et COUPE

A

B

C

D

E

F

A	[illegible]
B	[illegible]
C	[illegible]
D	[illegible] Anastasie
E	[illegible]
F	[illegible]

— DESSINS de M SERRE —

— ARCHITECTE —

[illegible] par M l'Abbé Boyer [illegible] de N D

à S-Flour

[illegible] Fleury 8 Juillet 1896

— BIBLE NATE Fonds Fr. 41 f…

MINIATURES du XIVe

Ci commence la vie madame sainte Anastase glorieuse vierge amie de Dieu et de ses · iij · chamberieres & des princes que li tormenterent.



Ste sainte anastaise … viii

BIBLE NATE Fonds Fr 313 f. 229



BIBLE NATE Fonds Fr 2… f…



la passion sainte anastaise glorieuse martire et de ses gestes ·

St Anastasie sur la barque où elle était condamnée à périr



BIBLE NATE Fonds Fr 183 f 70

… commence la vie de la glorieuse … madame sainte Anastasie martire



ARSENAL n° 5080 f 237v°

Rohault de Fleury 29 Août 1891

WALLERSTEIN — BIBLE — XII —

Anastasia. finis venit corporis mei. memento mei ut egredientem animam ipse suscipiat pro cuius amore ista sustineo.



MVNICH - RELIQVE

CALENDRIER RVSSE

MS COMMVNIQVE PAR LE BARON DE LIPPERHEIDE

MENOLOGE du VATICAN — X —

PEINTVRE DE MENOLOGE



Fleury. 30 Avril 1884

LA MESSE — SAINTE — ANASTASIE

BIB^e NA^e CANON de METZ — IX

Cum iohanne Alexandro Agathe
Stephano Marcellino Lucia
Matthia Petro Agne
Barnaba Felicitate Caecilia
Ignatio Perpetua Anastasia
Et omnibus sanctis tuis intra quorum nos consortium
non aestimator meriti sed ueniae quaesumus largitor

Cum Iohanne
Sthephano
mathya
Barnaban,
Ignatio,
alexandro,
marcellino,
petro,
felicitate,
per pe tua,
agathe,
Lucia,
agnen,
Cecilia,
Anastasia,
etcum omnib,
tuis

HAEC XL FER. III AD SCĀ ANASTASIAM
sta nob dñe qs uirtut. pr̄ tcī q. corda
urē dement & purit. & ab omnib.
tue at adu...

— BIB^e NAT^e —
MS de GELLONE — VIII —

BENEDICTBVERN — MONASTÈRE de S. ANASTASIE
— XII —

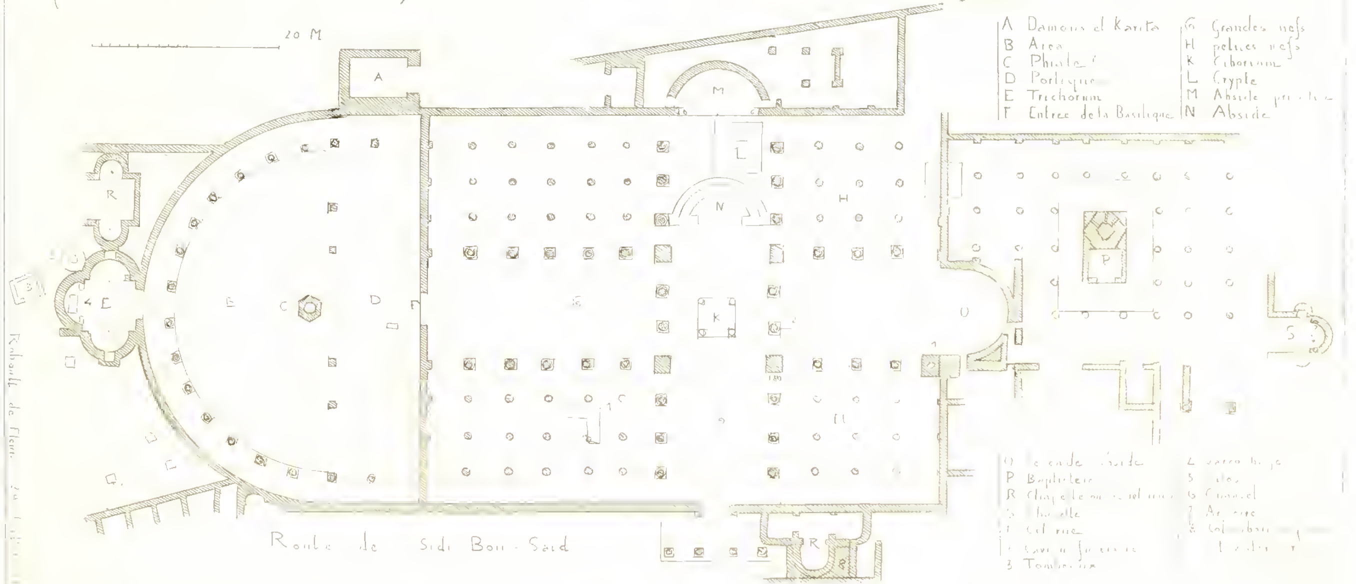




ANCIENNES GRAVURES

A. Sbordt de Fleury

(BASILICA MAIOR) - ESSAI de RESTAURATION d'après le P DELATTRE



BASILIQUE de DAMOUS-EL-KARITA — CARTHAGE

RAVENNE — VI — S. APOLLINAIRE
MOSAIQUES



Fleury 18 Avril 188

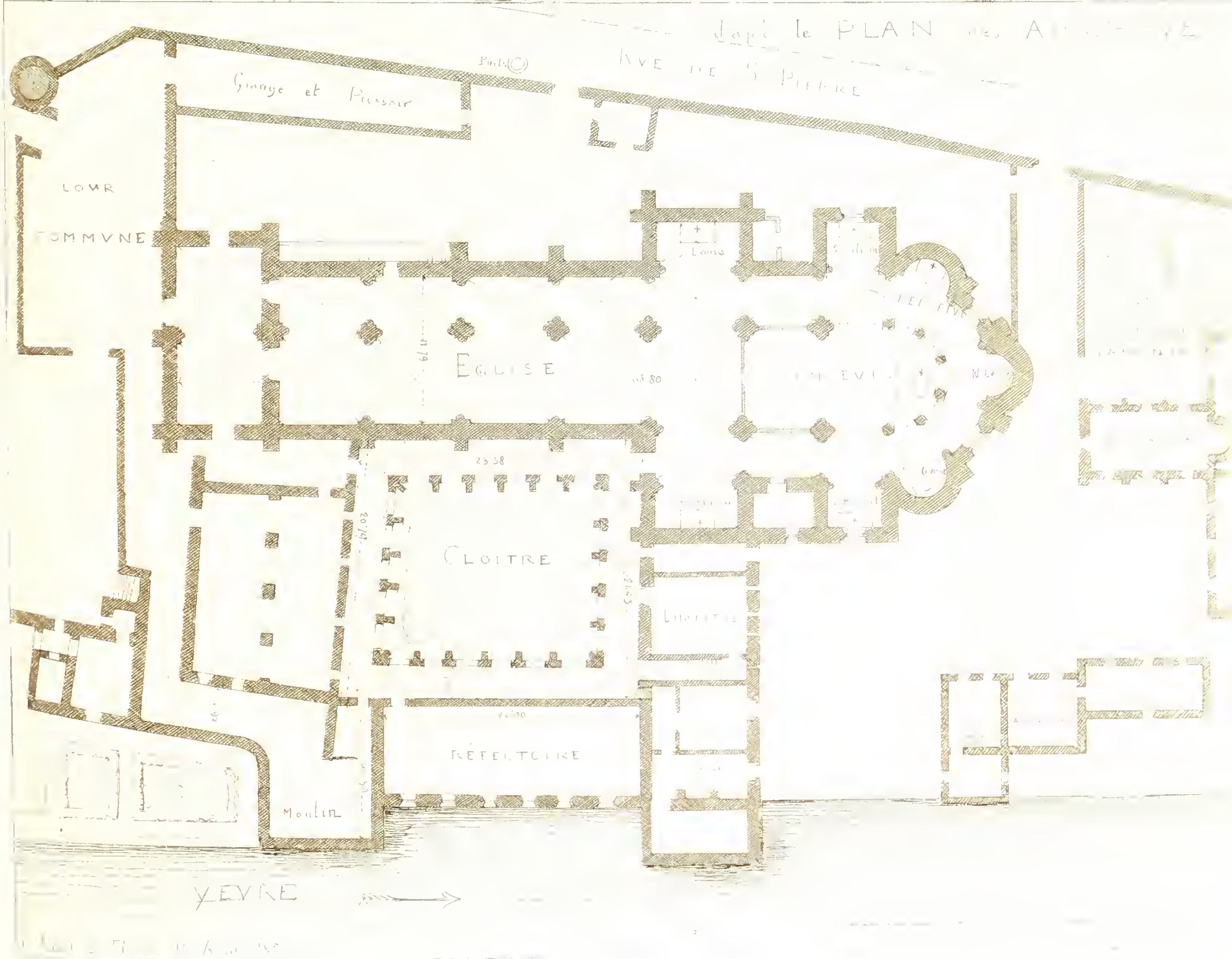
PARENZO - VI -
DOME



RAVENNE - VI -



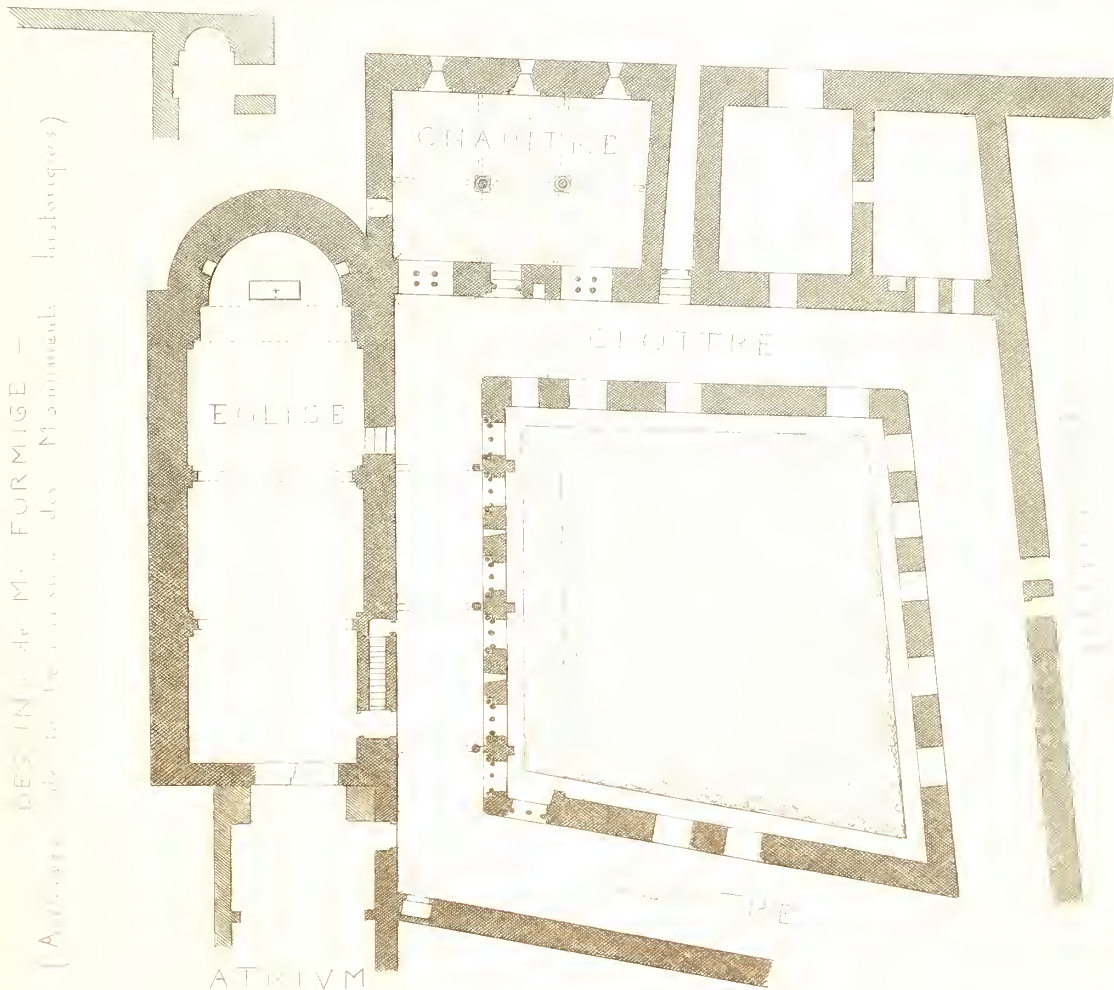
ABBAYE … VIERZON



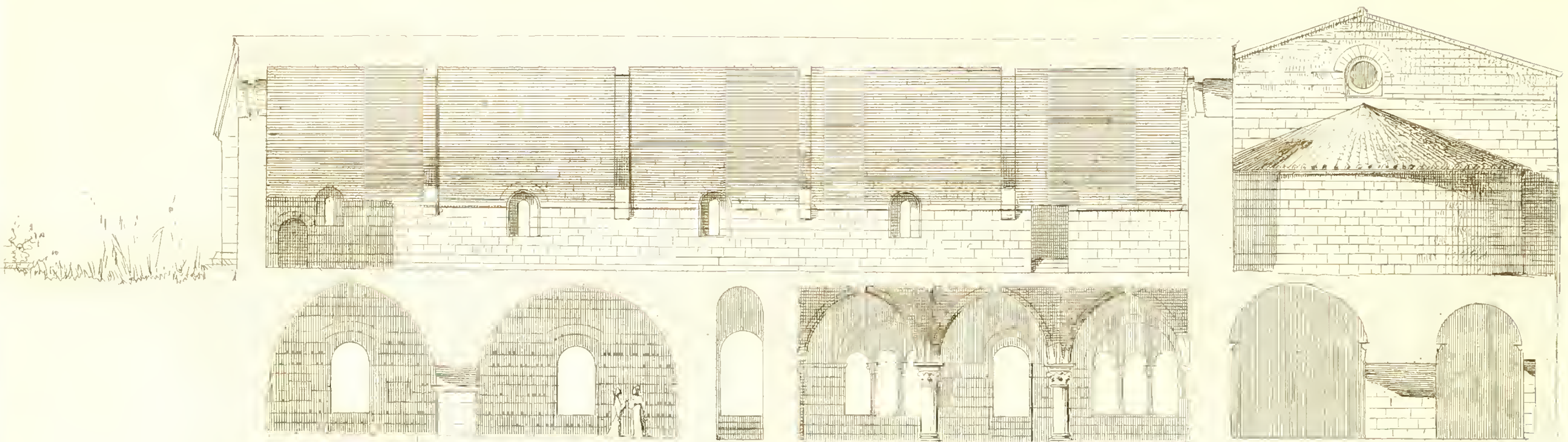
L'Evêque Rodolphe au IX siecle confia les reliques de St Perpetue au Monastère de D[illegible] - Les religieux [illegible] leur demeure et les reliques à Vierzon en 926 - L'Abbaye fut reconstruite vers 1200 - Restaurée [illegible] 1537 et 1589 - Elle [illegible] hors de la ville Elle est aujourd'hui complétement demolie - Mr Gauchery a retrouvé quelques fragments de la muraille [illegible] nale de l'Eglise, des bâtiments sur l'Yèvre et de l'enceinte abbatiale - Cette vue restaurée a été tracée d'a[illegible] Bénédictins (Archives Natles Cher III et n° 4), la vue du Monasticon Gallicanum &c Il existe [illegible] une vue à laquelle [illegible] à la révolution de Petit arpenteur à Blois —

[illegible] Fleury - 1[illegible] Aout [illegible]

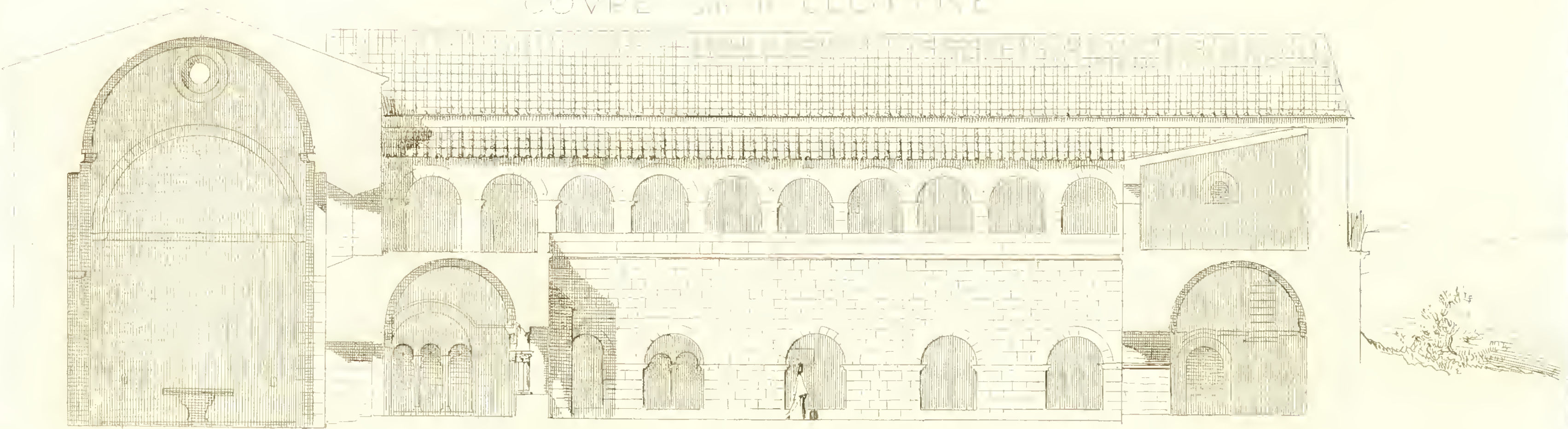



Longitudinale sur l'EGLISE
M. FORMIGE —
des Monuments historiques)
CHAPITRE
CLOITRE
EGLISE
ATRIUM

— ABBAYE de la CELLE (VAR) XI —
DEDIÉE à Ste PERPETVE et Ste FELICITÉ —



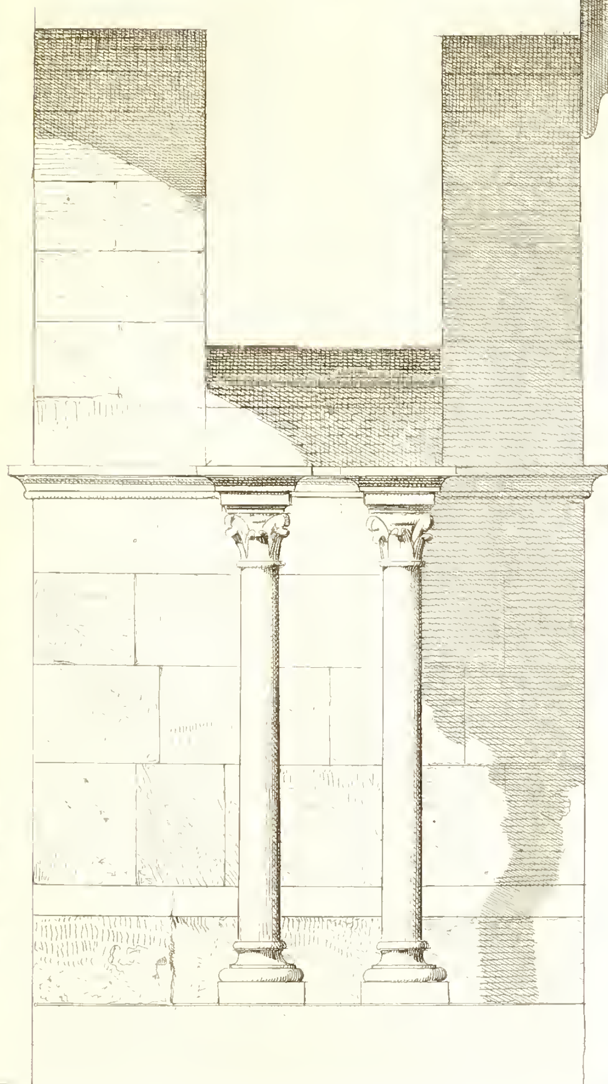
COVPE de la SALLE du CHAPITRE —
COVPE sur le CLOITRE

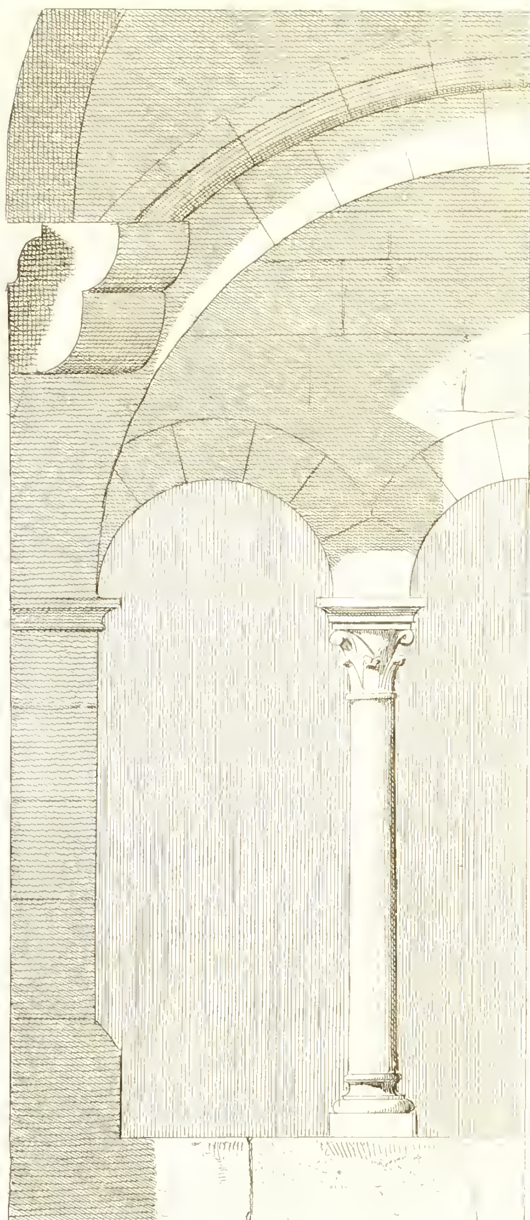


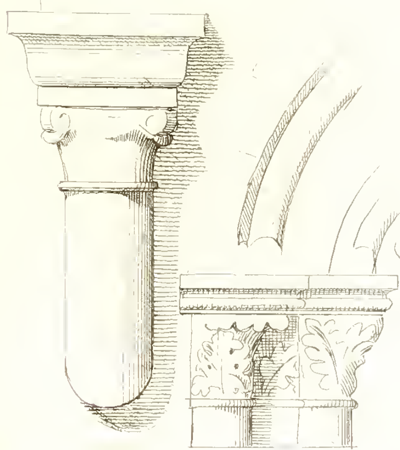
ABBAYE de L CELLE

DESSINS de M. FORMIGE

SALLE CAPITULAIRE — DÉTAILS







DÉTAIL du CLOITRE

hIC EST hUMAT

REGINABAu bA

OUE MUNC SPRE

uCATV IISCTEMM

O. VIESCAT:

INSCRIPTION TUMULAIRE

BIBLe NATe Lat 9473 f°

Perpétue, Felicité et leurs compagnons exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre

Ces miniatures plus grandes dans longueur



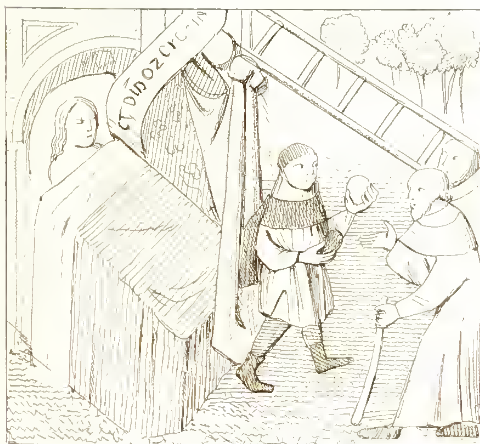




Vibius vaincu se retire desolé de la prison



Vibius va trouver sa fille dans la prison ... supervenit autem et de civitate pater meus consumptus tedio, ascendit ad me. (Acta)



Vision de Perpétue : Dinocrate ...



Vision ... ubi ... dr... ... bans, miræ magnitudinis ... Saturus prior ... (Acta)

BIBLe NATe Lat 17294 - XV - BREVIARium SARISBERIENSE

RAVENNE — VI —

MOSAIQVE DE S. APOLLINAIRE



CARTHAGE



MOSAIQVE — V —



PARENZO-VI-
d'après M. Pilgher.

RAVENNE ARCHEVECHÉ — VI
(Phot. de Ricci)



CARTHAGE.

INSCRIPTIONS CHRETIENNES COMMVNIQVEES PAR LE P. DELATTRE.
TEMOIGNAGE DE LA POPVLARITE DV NOM DE FELICITE.

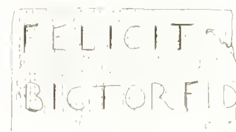




FELICIT SV
XIT ANN
TOR MENSES
A VIXIT ANN
MENSES SEP
ESSE SOROR
AS IN PACE







SCI MONACHI
S. PAULE. OR.
S. ANTONI. OR.
S. MACHARI. OR.
S. BASILI. OR.
S. ARSENI. OR.
S. HILARION. OR.
S. HIERONIME. OR.
S. BENEDICTE. OR.
S. COLUMBA. OR.
S. COLUMBANE. OR.
S. GALLE. ORAT.
S. OTMARE. ORAT.
OMS. MONACHI
XPI. ORATE. P. N.

SCE UIRGINES.
S. FELICITAS. OR.
S. PPETUA. OR.
S. PETRONELLA. OR.
S. ANASTASIA. OR.
S. AGNES. OR.
S. AGATHA. OR.
S. LUCIA OR.
S. CECILIA OR.
S. AFRA. OR.
S. BRIGITA. OR.
S. REGULA. OR.
S. UERENA. OR.
OMS. VIRGINES
XPI. OR. P. N.

CODEX 23 - d'apres la photo de Mr MAURY
Rohault de Fleury 18 Avril 1890

S. GALL - BIBLIOTHEQUE
- IX -



X MENOLOGE du VATI A

LA MESSE — SAINTS — FELICITE —

ABBAYE DE BEAVLIEU —
— IX — XII —

PLAN
de 1663

ARCHIVES NATes
III CLASSE — CORREZE N 12

Les parties ponctuées rappellent un autre plan
les hachures croisées les murailles qui existent encore

ENTREE DE LA VILLE
JARDIN DE LA COMMVNAVTE
JARDIN DE L'AVMONIER
INFIRMERIE
TOVR
MVRAILLES VRBAINES
CIMETIERE
Chapelle N.D.
LOGEMENT DE L'ABBE
CHAPITRE
EGLISE ABBATIALE
St Vierge
St Blaise
St Pierre et Felicien
St FELICITE
REFECTOIRE
CLOITRE
Puits
Halle bâtie par les huguenots en 1575
JARDIN DV DOYEN
Doyen
Prévost
Sacristie
CLOCHER
PLACE PVBLIQVE
40 M

855 = Fondation du Monastere
1097 = Parties absidales en construction
1200 = Parties ogivale
1569 = Pillage du Monastère
1663 = Les Benedictins de S. Maur
1723 = histoire par Armand Vialet

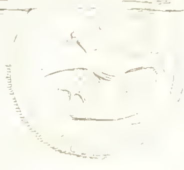


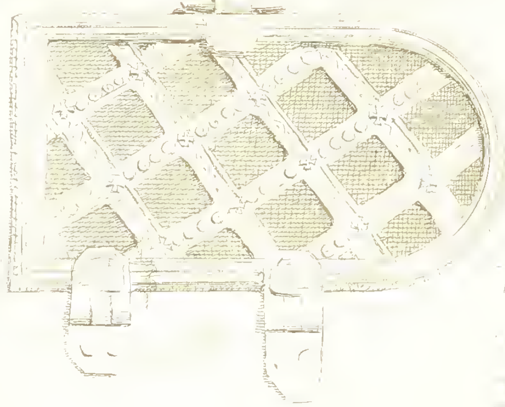
ABBAYE DE BEAVLIEV

VUE RESTAVRÉE











RIVO
FELIC

CARTHAGE

SA
RIIIVS FID
ANDIDAE
FELICITAS

S FELICITE
PLAN
et FAÇADE RESTAURÉE

D'après un ancien dessin publié par ...

D'APRÈS LE P. DELATTRE

...XII NON MAR ...

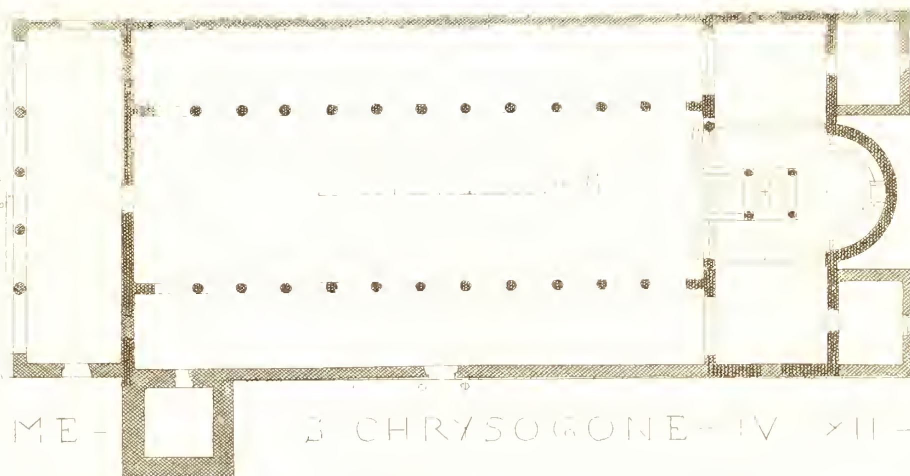
per petue feliciTATIS.

Da nobis dñe dš ñr ... martyrum palmas incessabile devotione venerari ... dignam mente non possumus celebrare ... humilibus saltem frequentemus obsequiis ... p dñm nrm ...

Intende dñe munera que altaribus tuis ... tua ... rum felicitatis et ppetue commemo...

8 Avril 1893

[illegible]
[illegible] enlever
[illegible] reste du grand arc
a [illegible] la charpente
apparente, les mosaïques
le couronnement du Cibor[ium]
les chapiteaux des co-
lonnes. Le [illegible] et le
[illegible] n'ont pas
changé. On a fermé
[illegible] des portes laté-
rales sous le portique
Voy. Letarouilly, Hubsch, mon[ument]
[illegible] Pere [illegible]



[illegible]
Larco [illegible]
[illegible]
du porfi[illegible]
[illegible]

ROME - S. CHRYSOGONE - IV - XII -

[illegible] le Henry 9 Juillet 1889

S. CHRYSOGONO
ROME

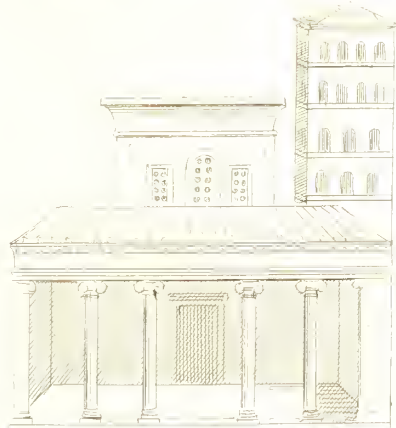
PLAN DU XV — BUFALINI (1551)



MOSAIQVE DE L'ABSIDE



VUE RESTAVREE



GRAVURE DE FRANCINO — (1588)



GRAVURE DE FALDA 1669 - 1691

ETAT ACTVEL

RAVENNE — VI

ARCHEVÊCHÉ — S. APOLLINAIRE





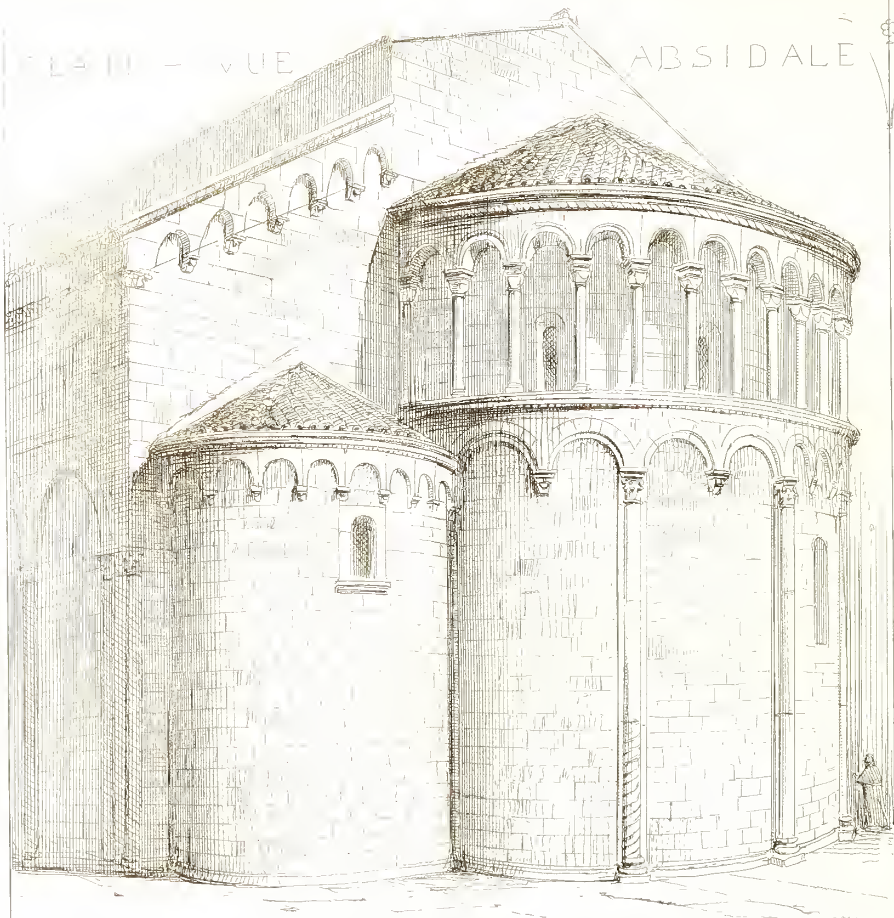
MÉNOLOGE du VATICAN — XI

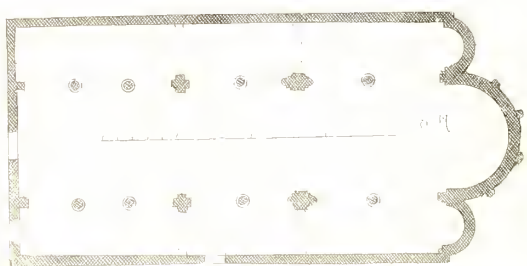


1889

— ZARA — SAN - CRISOGONO — X — XII —

PLAN — VUE ABSIDALE / VUE INT^RE RESTAURÉE





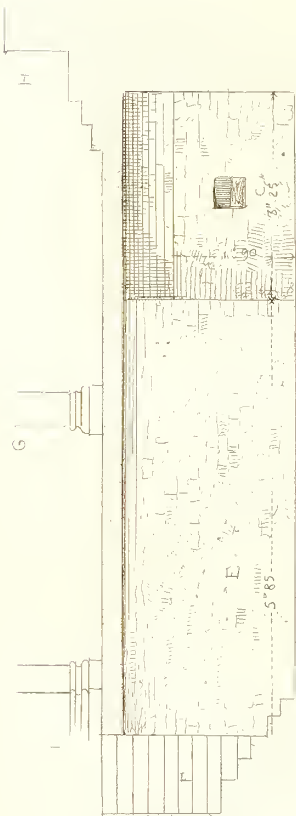


Eglise dédiée à S. Chrysogone en 649 — Reconstruite
La mosaique suivant un dessin de 1771 representant
et S. Jean et, au dessous les douze
de Cattaro — La voûte moderne
exécutées d'après le plan de M.

— ZARA — S. CHRYSOGONE — VII —

CRYPTE DÉCOUVERTE en 1888 dans le COLLATERAL —

— COUPE —



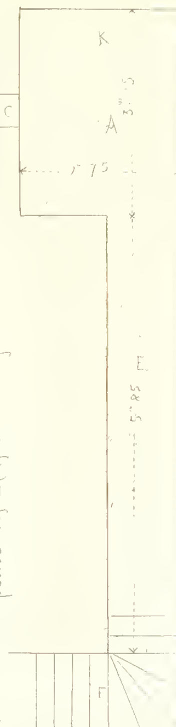
BAS-RELIEF dans la CRYPTE —

- X -



— PLAN —

(A) Crypte remontant à 649 (B) Sarcophage de marbre (C) Fenestella de la confession (D) Mur exterieure du collatéral de l'epitre (E) Corridor. (F) Escalier. (G) Colonne de la Nef. (H) Abside et Autel de la petite Nef — (K) Bas relief -



— ZARA —

BIBLIOTHEQVE - ZMJEIRC —



Rohault de Fleury d'après les relevés de M. l'abbé Jelic et les photographies de

ZARA - XIV - Ste MARIA - RELIQUAIRE d'A...



ARMOIRIES de ZARA Portant S. Chrysogone en Chevalier

ZARA



BAS-RELIEF en Pierre pr. S. CHRYSOGONE

Rohault de Fleury 17 Mars 189[illegible] d'après les [illegible] communiquées par M. [illegible]

LA ...

BIBL. NAT. ...



IIII	L	X	KL	NATAL. SCAE CECILIAE
V	∞	VIIII	KL	NATAL SCORU CL EMTIS ET FELICITATI
VI	N	VIII	KL	NATL SCI CHRISOGONI
VII	O	VII	KL	hic in ... ORITUR

BIBL. NAT. ... CALENDRIER – IX –



BIBL. de l'ARSENAL ...

BIBL. NAT. Fr. ...

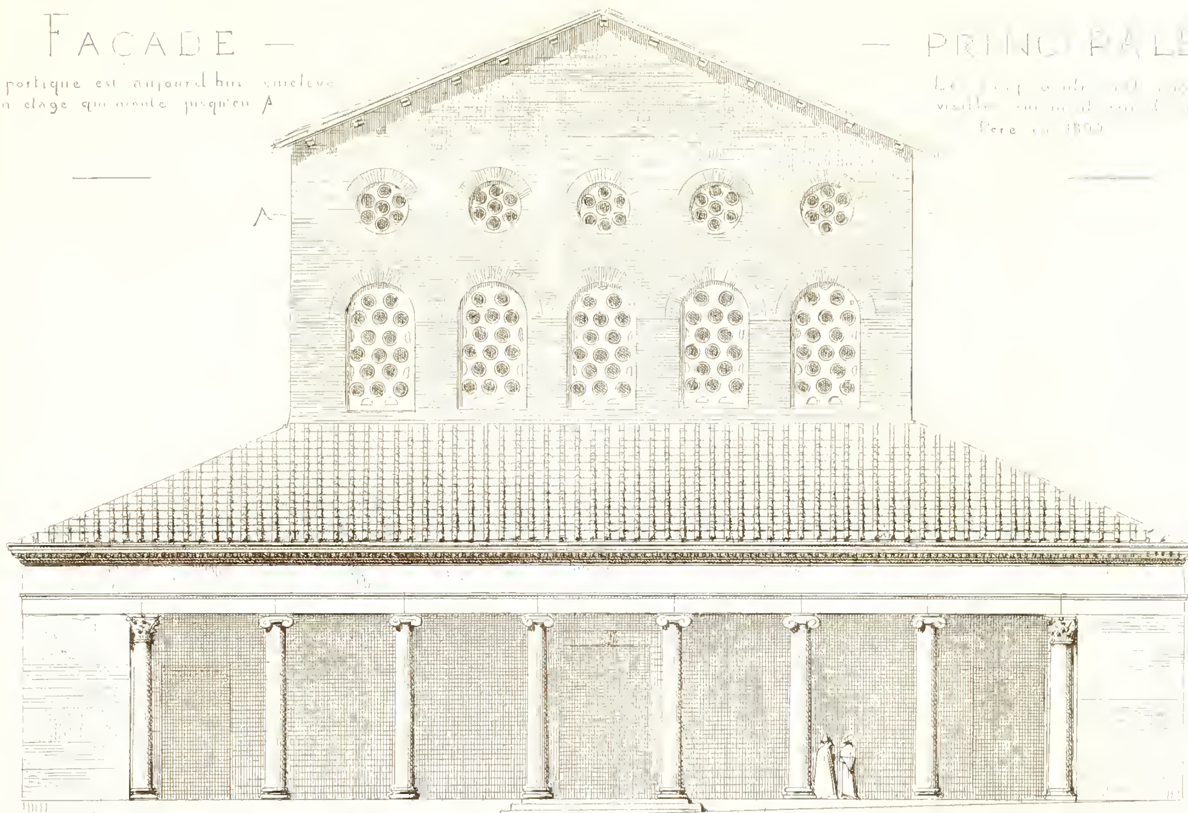
La passion de mon saint grisogone ...

Rohault de Fleury 19 Avril 1891.

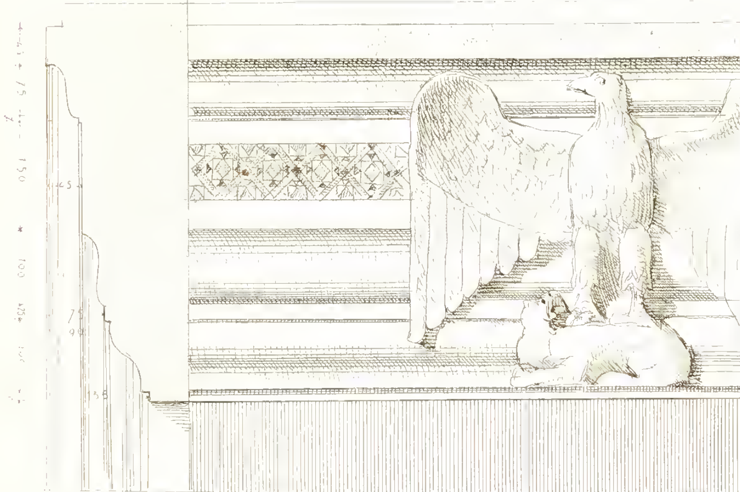
ROME – BASILIQVE de SS JEAN et PAVL IV – II

FAÇADE – – PRINCIPALE

Le portique est aujourd'hui surélevé d'un étage qui monte jusqu'en A



DETAILS DE LA – PORTE –





IEAN de SVTRI
1150

PRESBITER ECCLESIÆ ROMANÆ RITE IOHANNES
HÆC ANIMI VOTO DONA VOVENDO DEDIT
MARTYRIBVS CHRISTI PAVLO PARITERQVE IOHANNI
PASSIO QVOS EADEM CONTVLIT ESSE PARES

BASILIQVE des St JEAN & PAVL

DETAIL ANTIQVE de FAÇADE LAT

FAÇADE sur le CLIVUS SCAVRI

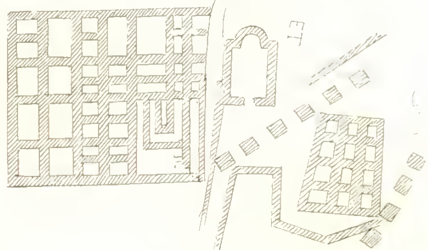
PLAN de la BASILIQVE

25 M

16 Juin 1891 d'apres les phot. de Parker, notes ... Germano etc.









Rohault de Fleury 8 Mars 1890.

RAVENNE - VI - SS GIOVANNI e PAOLO

PRIM·S·TRATOR·INL·P·T·EMP·B·D·MN·VRB·MARINIANA·RC·EPS·FECIT





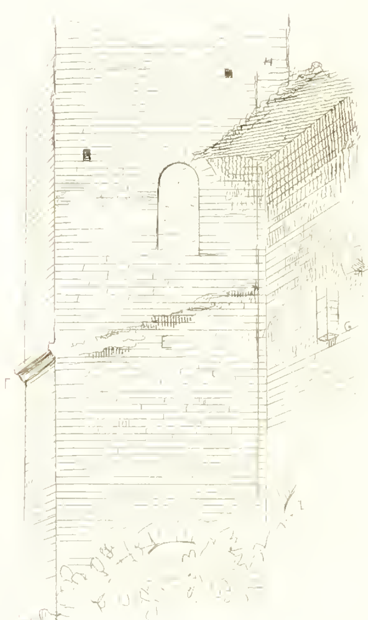
DE DONIS DEI ET SCSRVM IOHANNI ET PAVLI ADEODATVS

INSCRIPTION de l'AMBON

IMAGES des SAINTS
sur - l'AMBON - 597 -
(Voy la Messe III vol. Planche 174)



PLAN ACTVEL



RESTES ANTIQVES A

(A) Campanile et Mur antique (B) ... Narthex

MOSAÏQUES



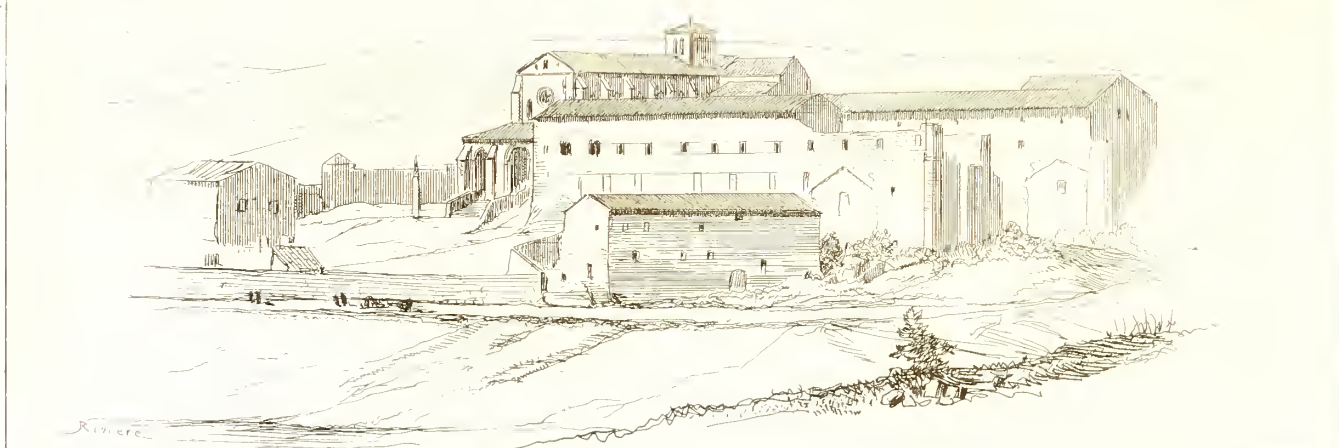


RAVENNE



MONREALE
CATHÉDRALE — XII

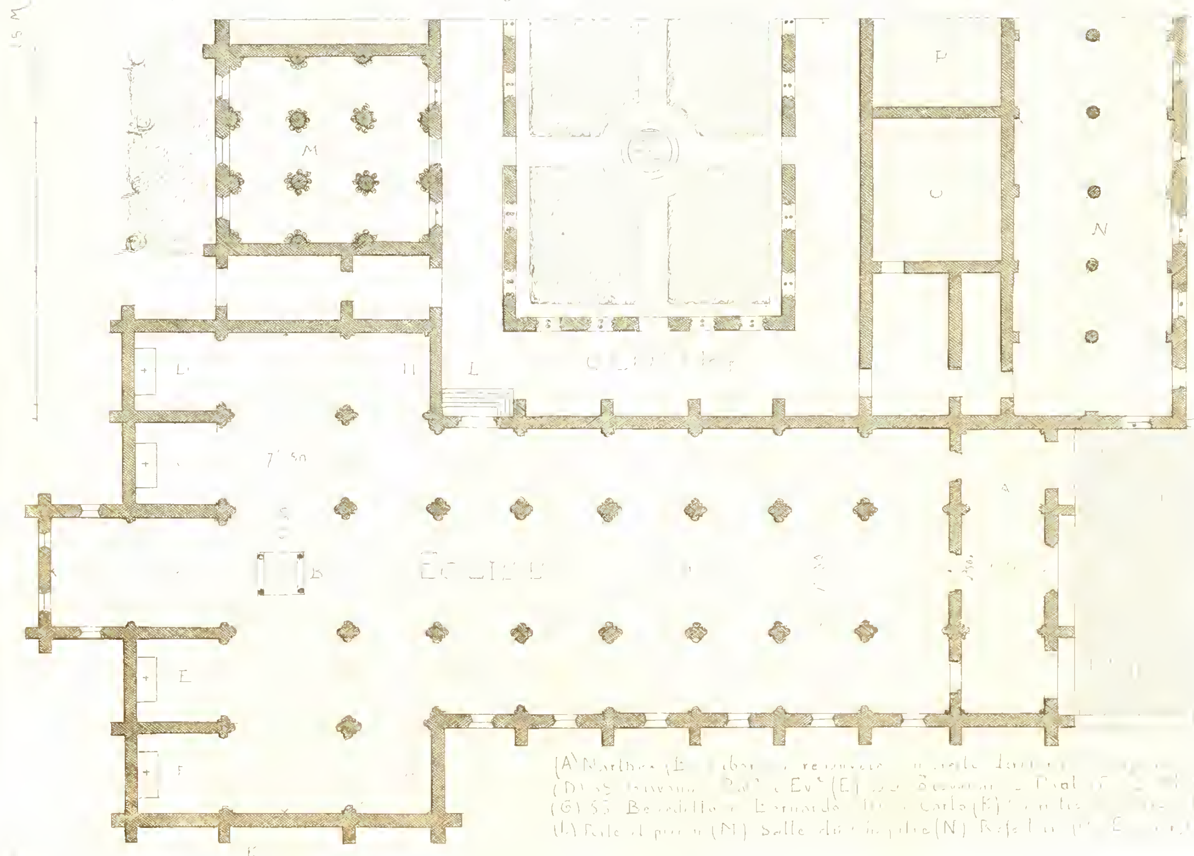
CASAMARI — XI XIII — VUE de l'ETAT ACTUEL



(A) 1re Entrée (B) Narthex (C) Chœur (D) Salle du Chapitre (E) Sacristie (F) Porte latérale de l'Eglise (G) Passage (H) Cellules des Relig[illegible] Hôtes (I) Citerne (J) 2e Entrée du Monastère (K) Partie ruinée de l'ancien Refectoire (L) Escaliers actuels (M) Appent (N) Logement de l'[illegible] (O) Emplacement de l'ancienne étable (P) Infirmerie démolie (Q) Batiments démolis et figurés dans Rondinini (R) Escalier extérieur (S) Bâtiment [illegible] lis et dont la trace du Toit apparait en S et S'. (T) Maison du Garde (V) Buanderie (X) Ateliers.



D'apres une Phot. de D. Luigi de PERSIIS et les documents du Pere PANICCIA



CASAMARI — XI XIII

ABBAYE des SS JEAN et PAUL

(on a supprimé le Ciborium actuel



VUE INT^re de l'EGLISE



CLOITRE



CHAPITRE

Fleury 27 Mai 1891, d'après les ph. de D. de Persiis communiqués par le Père

FACADE PRINCIPALE



FERENTINO XII CATHle S GIOVANNI e PAOLO

VUE de l'ABSIDE –



Rohault de Fleury 15 Mai 1893 d'après des phot.ies communiquées par M. Zoppini

[illegible]



VUE INTERIEVRE



FAÇADE RESTAVRÉE
DETAILS DE L'ETAT ACTVEL

LA MESSE SAINTE · JEAN et PAUL



— VENSE — SS. GIOVANNI e PAOLO — XIII · XV —

(A) Arcs modernes supprimés _ (B) Petit campanile moderne (C) Arcone[illegible] on ne voit plus que les [illegible]

✝ DNS · IACHOBVS · HOBIIT · M̄ · CCLI · DNS · LAVRENTIVS · HOBIIT · M · CCLXXVII

EPITAPHE DE TIEPOLO FONDATEUR DE L'EGLISE (D)

[illegible] fait d'après les ph.ies de MM Naya et Bertozzi

BIBLIOTHEQVE NATIONALE

— MINIATVRES — du XIV siecle —



— Fond bleu. Le Saint en . . .

LATIN . . .



Miniature très fine. Fond bleu . . .

LATIN . . .



Grisaille, fond bleu orné d'or. terrain vert —

De la vie Jehan et de saint Pol martyrs . . .



Jehan et Pol furent premiers maistres et compaignons de . . .

FR 242 f 125



Grisaille sur fond rouge. Nimbes jaunes terrain vert

FRANÇAIS 414 f 180

ARCHIVES NAT.les

SCEAV DV CARDINAL ETIENNE AVBERT

. . . 6164

. . . Cardinal du titre de S.t Jean et Paul . . . de 1348 . . . Dans le bas le Prélat, genoux entre deux . . .



Fond bleu mellé d'or. 1 saint . . . saint . . .

. . . LATIN . . .

— LA MESSE — SAINTS — JEAN et PAUL

POITIERS — XII —
FRESQUE à S. HILAIRE



ARSENAL ms 5684 f° 69 XV



FIGURE de S. JEAN CELLE de S. PAUL est RUINÉE

1m. 0

dessin de M. l'abbé Roy



F. Lat. 9473
XV

BIBL. NAT. F. fr. 241 f. 14 XIV



AMIENS ms 108 f° 23 XII



Rohault de Fleury 7 Août 189.






GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01335 8433

